STUDIA ARTISTARUM
Etudes sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

8

Le *Graecismus* d'Évrard de Béthune à travers ses gloses

Entre grammaire positive et grammaire spéculative du XIII[e] au XV[e] siècle

STUDIA ARTISTARUM

Etudes sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

Sous la direction de
Olga Weijers
Constantijn Huygens Instituut
KNAW
La Haye

Louis Holtz
Institut de Recherche et d'Histoire des Textes
CNRS
Paris

BREPOLS

Studia Artistarum

Etudes sur la Faculté des arts dans les Universités médiévales

8

Le *Graecismus* d'Évrard de Béthune à travers ses gloses

Entre grammaire positive et grammaire spéculative du XIII^e^ au XV^e^ siècle

Anne Grondeux
Archiviste paléographe
IRHT - CNRS

BREPOLS

Typographie et mise en page
Anne Grondeux, Paris

© 2000 BREPOLS PUBLISHERS
All rights reserved. No part of this publication may be reproduced,
stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means,
electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise,
without the prior permission of the publisher.

D/2000/0095/83
ISBN 2-503-51018-3

Pour Jérôme,
Anne-Edwige,
Martin et Adèle

TABLE DES MATIÈRES

Table des matières I

Préface III

Remerciements VII

Introduction 1

Partie I : Le *Graecismus* et ses gloses
Introduction : Magister Eberhardus Bethuniensis actor Graecismi 7
1. Les origines du *Graecismus* 7
2. Le *Graecismus* : un manuel hétérogène 19
3. Les débuts du *Graecismus* : premières attestations 27
4. Le projet d'Évrard de Béthune 29
5. Texte en vers, texte à gloser, texte glosé 36

Chapitre premier : Évolution interne et externe du commentaire 43
1. Les variations du texte 44
2. Trois traditions successives de commentaire 58
3. La glose du *Graecismus* en dehors des trois traditions 106

Chapitre II : Les prologues et accessus au *Graecismus* .. 123
1. Une compilation 128
2. Analyse et datation des prologues 132
3. Les différents éléments des prologues 136

Chapitre III : La glose, un genre littéraire 191
1. La glose, un texte à part 192
2. Le texte et sa glose 199
3. Dénominations des manuscrits glosés 214

Partie II : Trois approches de la grammaire 223

Chapitre premier : L'approche lexicographique 226
1. Les méthodes lexicographiques dans le *Graecismus* et sa glose ... 230
2. Structure et évolution des gloses 263
3. Le *Graecismus* dans le monde de la lexicographie médiévale 285

Chapitre II : L'approche intentionnaliste 297
1. Un apport technique et grammatical 301
2. La défense du *Graecismus* 331
3. Un apport doctrinal 345

Chapitre III : L'approche modiste 401
1. Les rapports entre le nom et le pronom 403
2. Anaphore et deixis 437
3. Les espèces du pronom 442

Conclusion 455

Partie III : Édition des prologues du ms. Paris BNF lat. 14746 459
Introduction 461
Table des prologues 462
Prologue 1 (*Sicut quod ex intentione*) 465
Prologue 2 (*Quemadmodum*) 497
Prologue 3 (*Nature nostre*) 512
Prologue 4 (*Beatus vir*) 515
Prologue 5 (*Gramaticam*) 520

Bibliographie 529

Index 549

Préface

Comment travaillaient les maîtres de grammaire du Moyen Age ? Comment commentaient-ils les ouvrages qui leur servaient de référence ? A quel titre chacun pouvait-il se considérer comme l'auteur de la glose à laquelle ils apposaient leurs noms ? Formés à l'Université, comment adaptaient-ils leurs connaissances sophistiquées, imprégnées de logique et de philosophie, au nouveau public, plus novice, des écoles de grammaire ? Comment se situent les unes par rapport aux autres les différentes générations de commentateurs qui ont laissé leur marque propre à cet ensemble composite, constitué de strates empilées, que constitue la glose sur cet étonnant manuel versifié, hétérogène, le *Graecismus* d'Evrard de Béthune, dont l'abondance de la tradition manuscrite témoigne du grand succès qu'il eut dès le moment de sa composition, au tournant des XII^{e}-XIII^{e} siècles ? Telles sont les grandes questions auxquelles s'est attelée Anne Grondeux, questions qui nécessitaient au départ une recherche approfondie dans le magma des sources manuscrites disséminées dans les diverses bibliothèques européennes, mais impliquaient en même temps le choix d'une méthodologie adéquate qui permette de dépasser la simple description des matériaux examinés, pour proposer une interprétation de leur diversité. C'est parce que ces questions sont tout à la fois d'ordre historique, littéraire, textuel et théorique, que les réponses proposées dépassent largement le cadre de la discipline qui leur a donné naissance, la grammaire, et seront utiles aux historiens de manière générale - qu'il suffise ici de citer le chapitre sur la glose comme genre littéraire.

Il a fallu dans un premier temps s'interroger sur le *Graecismus*, ouvrage problématique en lui-même, pour ce qui est de sa composition, de son auteur, de la rationalité de sa structure ou de sa finalité, et prendre la mesure de son statut d'*autorité médiévale*, qu'il partage avec le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu, autre grammaire versifiée composée à la même époque, statut qui distingue ces ouvrages des autorités antiques en matière de grammaire. Moins bien organisé que le *Doctrinale*, pourquoi ce petit manuel a-t-il été choisi par les maîtres de grammaire, et pourquoi un tel choix a-t-il été pérennisé sur plusieurs générations ?

Mais l'essentiel du travail porte sur les gloses, et le résultat le plus décisif est certainement d'avoir réussi à identifier trois couches différentes de gloses sur le *Graecismus*, et surtout d'avoir montré la remarquable cohérence que présente chaque couche de glose, en fonction de tous les critères retenus : (1) le type de prologue, (2) le

genre littéraire (organisation et présentation matérielle des gloses), (3) le contenu théorique, (4) les sources utilisées. Ces trois couches correspondent, sur le plan du contenu doctrinal, à des moments qui ont pu être repérés par ailleurs dans l'histoire des idées linguistiques médiévales, une période pré-universitaire où l'influence de Jean de Garlande a été déterminante, une période correspondant aux débuts de l'université jusqu'aux années 1260, marquée par l'enseignement de Robert Kilwardby, Roger Bacon, Nicolas de Paris, ou encore la *glosa Admirantes* sur le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu, une troisième période, celle de la génération des maîtres modistes. La lecture des gloses sur le *Graecismus* confirme ce que l'on pouvait savoir en lisant les commentaires sur Priscien ou les sophismes contemporains, à savoir que, malgré les réticences des Modistes à accepter l'étude des figures, énoncés déviants, incorrects, difficiles à intégrer à une grammaire qui se revendiquait comme scientifique et donc universelle, l'approche intentionnaliste fondée sur la double *ratio* (raison qui rend la figure possible, raison qui rend la figure nécessaire) s'est révélée être un schéma d'analyse puissant et durable. Malgré leur incompatibilité sur le plan épistémologique, les deux approches, intentionnaliste et modiste, ont été intégrées dans la dernière couche (T3) du commentaire, comme dans de nombreux commentaires sur Priscien ou Donat de la seconde moitié du XIII^{e} siècle.

Le second point important, et de grande portée sur le plan historique, est la mise en question de la distinction entre enseignement universitaire et enseignement non universitaire. Alors que l'on pouvait penser spontanément que si un commentaire comportait un prologue de type universitaire (avec des définitions de la science, une classification des sciences, et diverses autres rubriques canoniques), tel que ceux qui constituaient les cours d'introduction à la faculté des arts, s'il était écrit dans un style universitaire (notamment avec des questions et des arguments), et si l'on y trouvait un contenu doctrinal particulier, il était légitime de conclure qu'il s'agissait d'une œuvre produite en milieu universitaire, les travaux d'Anne Grondeux ont montré de manière convaincante que cette conclusion devait être nuancée, voire rejetée. Malgré tous ces critères, qui se laissent repérer dans les couches T2 et T3 des gloses, les recherches sur la provenance des manuscrits contenant les gloses, sur les bibliothèques ou centres où ils avaient été produits et où ils étaient conservés, montrent que les gloses ont servi majoritairement en milieu non universitaire, ce qui fournit des informations précieuses sur l'enseignement de la grammaire hors de l'Université. Ces résultats ont, sur le plan méthodologique, une portée considérable, qui conduisent à penser de manière différente la relation entre grammaire didactique et grammaire théorique, grammaire positive et grammaire spéculative, et inciteront les chercheurs à la prudence quant à leur identification d'un commentaire anonyme comme

universitaire - et ceci vaut naturellement aussi bien pour les autres disciplines. Si la relation entre les structures ou institutions d'enseignement non universitaires et le type de textes qui y a été produit et utilisé est encore insuffisamment documentée, le présent ouvrage fournira aux historiens de l'éducation des éléments précieux et nouveaux sur ces questions, et notamment sur la manière dont travaillaient les auteurs-compilateurs de gloses, de manière critique, à partir de plusieurs manuscrits, en éliminant ou agrégeant des matériaux, et aussi, à la troisième génération, en tentant de mettre de l'ordre dans les gloses plus anciennes, afin de les identifier. Un point particulièrement intéressant est celui de l'*authorship*, abordé ici à partir d'exemples précis et parlants : on voit ainsi comment Jupiter s'est autorisé à signer la couche T3 de glose, qui reprenait pourtant très largement les couches antérieures, probablement parce qu'il jugeait décisives les nouveautés qu'il y introduisait, et notamment le traitement modiste des pronoms. La question de savoir pourquoi les gloses du *Graecismus* comportent beaucoup moins de signatures que celles du *Doctrinale* reste encore à éclaircir. Toujours sur ce registre, l'analyse des gloses a fait apparaître un trait remarquable, la juxtaposition des matériaux, qu'il s'agisse de l'empilement successif des prologues (le plus ancien se trouvant ainsi le plus près du commentaire, le plus récent en tête), ou de l'ajout de développements différents sur la même difficulté grammaticale, même si leur enseignement est contradictoire (l'on verra par exemple des solutions inconciliables coïncider dans le chapitre sur le pronom, dans T3). Si l'hypothèse assez naturelle que les maîtres pouvaient avoir le désir de ne pas éliminer les leçons anciennes reste plausible, l'hypothèse nouvelle selon laquelle l'opinion ancienne est maintenue pour éviter qu'un compilateur ultérieur n'ait l'idée de la réintroduire à partir d'une copie où il la trouverait (puisque tout compilateur travaille à partir de plusieurs manuscrits) est très séduisante. Le travail aborde par là-même la question difficile de l'innovation : la présence d'analyses linguistiques dont on trouve assez aisément des parallèles dans les textes universitaires (figures, pronom, ou problèmes plus spécifiques comme l'équivocité) n'a rien d'étonnant a priori. Cependant ce fait semble impliquer que la production d'idées nouvelles était l'apanage des maîtres de la faculté des arts, en tant qu'enseignant dans cette faculté, et qu'à d'autres niveaux plus élémentaires de l'enseignement on se contentait de confronter des matériaux produits ailleurs, de les rassembler, de les adapter, etc. On peut alors se demander si l'université est le lieu exclusif de l'innovation même s'il est clair que tout universitaire n'est pas nécessairement un innovateur. Les recherches menées ont en tout cas pu montrer la réalité de la circulation des idées nouvelles entre la production théorique de niveau avancé et la production didactique, et conduit à repenser les modalités des interactions entre ces deux types de production.

Plusieurs questions linguistiques ont été étudiées, qui touchent aussi bien à la lexicographie qu'à la grammaire proprement dite, et pour ces dernières l'étude des figures est tout à fait remarquable, ici encore parce que les résultats sont d'ordre à la fois historique et théorique : à partir de l'étude du *Graecismus* lui-même, l'étude des figures permettait de décrire et de comprendre l'organisation interne des chapitres qui y étaient consacrés, de retrouver les sources possibles à partir des listes en circulation depuis l'Antiquité, de saisir la logique des remaniements, mais aussi les erreurs et incompréhensions que l'on pouvait repérer aussi bien dans le texte source, le *Grécisme*, que dans les gloses.

Finalement, doit-on parler de *la glose* ou *des gloses* sur le *Grécisme* ? Anne Grondeux a hésité sur ce point, et a finalement choisi le pluriel. Des analyses quantitatives pourraient peut-être permettre de trancher, si elles arrivent à mesurer, sur les chapitres du *Grécisme* ici étudiés, et mieux encore sur l'ensemble de/des gloses, l'importance relative des sections conservées ou supprimées, d'une couche à l'autre. Elles permettraient de confirmer ce caractère très particulier des *gloses* du *Grécisme*, à savoir que tout commentateur du *Grécisme* se devait de s'appuyer sur les gloses existantes et de les reprendre, avant d'y apposer sa touche personnelle. C'est une situation différente que l'on trouve avec d'autres manuels médiévaux qui comportent des gloses ou commentaires produits sur plusieurs générations, tel le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu, ou les *Tractatus* de Pierre d'Espagne.

Les recherches effectuées par Anne Grondeux constituent une avancée considérable et qui fera date dans le domaine de l'histoire des idées linguistiques, dans celui de l'enseignement de la grammaire et du latin au Moyen Age, dans l'histoire de la production et de la circulation du livre didactique, et celle de l'éducation, de manière plus générale.

Irène Rosier-Catach

Remerciements

Ce livre est l'aboutissement remanié d'une thèse de doctorat soutenue en 1998 à l'Université de Paris-VII. Ma gratitude va donc tout d'abord à Irène Rosier-Catach. Elle n'a pas seulement été une directrice de thèse toujours disponible et attentive, mais aussi un soutien constant, chaleureux et sans défaut. Qu'elle en soit ici une fois de plus remerciée. Ma reconnaissance va également à François Dolbeau, qui m'a toujours généreusement et patiemment assistée de ses conseils, ainsi qu'aux autres membres de mon jury, qui ont bien voulu me faire profiter de leurs suggestions, MM. Louis Holtz, Bernard Colombat et C.H. Kneepkens. Je souhaite aussi remercier très vivement Mme Olga Weijers et M. Louis Holtz pour avoir accepté ce volume dans leur collection Studia Artistarum. La mise en page de la troisième partie de ce volume (édition de cinq prologues) a été entièrement réalisée grâce au logiciel Classical Text Editor ; je souhaite remercier ici son créateur, Stefan Hagel, pour l'aide qu'il a bien voulu m'apporter dans la réalisation de ce travail. Merci aussi à Christine Brousseau qui m'a communiqué sa transcription d'une partie de la glose Admirantes du Doctrinale, ainsi qu'au service de la filmothèque de l'IRHT à Orléans, et en particulier à Véronique Trémault et Gilles Kagan pour les clichés qu'ils m'ont fournis. Merci enfin aux personnes qui ont accepté la tâche ingrate de relire ce travail à différentes étapes, M. Louis Holtz, Françoise Grondeux et mon mari Jérôme.

Introduction

Quelque deux cent cinquante manuscrits et une dizaine d'éditions imprimées attestent que le *Graecismus* d'Évrard de Béthune[1] a été très lu et très utilisé. Mais par qui et comment ? Ce travail veut tenter de répondre à ces questions. Ces interrogations sont a priori liées : tel maître écrit tel type de commentaire pour utiliser le *Graecismus* dans tel cadre. Mais la réponse à l'une peut-elle réellement conditionner la réponse à l'autre ? Par exemple, certains commentaires sont précédés d'introductions à la philosophie, avec division des sciences et questions épistémologiques, qui sont des éléments typiques de l'enseignement de la Faculté des Arts de Paris ; ils empruntent d'autre part à des commentaires du *Barbarisme* de Donat, qui est au programme de l'Université de Paris ; ils divisent systématiquement le texte qui va être lu. Ces faits constituent-ils pour autant des indications d'un enseignement du *Graecismus* à l'Université ? Ou doivent-ils plutôt suggérer que le genre littéraire des introductions à la philosophie est déjà si sclérosé que ces textes se répètent et se recopient sans apporter de renseignement réel sur la matière qu'ils traitent ?

Plus positivement, on doit peut-être y voir l'indice de comportements littéraires descendants : des étudiants passés par la Faculté des Arts y ont d'une part découvert Donat, et d'autre part entendu des leçons commencer par des introductions à la philosophie, puis par une division du texte. Devenus maîtres à leur tour, ils mettent à profit ce qu'ils ont appris : le *Graecismus* se commente à partir de Donat (seulement dans la section consacrée aux figures, peut-être parce

1. Éd. WROBEL 1887.

que le *Barbarisme* est la seule œuvre de Donat lue à la Faculté des Arts), et son étude est précédée d'un *accessus* au texte, et de divisions. Mais le pas manque pour en déduire que ces étudiants, qui ont si bien retenu leur leçon, sont devenus maîtres dans le cadre de la Faculté des Arts où ils ont accompli leur cursus. Le fait est possible, mais rien ne le démontre.

Un autre indice de ce comportement descendant est fourni par un commentaire des années 1300 : son auteur a des liens avérés avec la pensée modiste ; il connaît Jean de Dacie, Michel de Marbais, Raoul le Breton, mais aussi Albert le Grand, s'oppose à certains commentaires intentionnalistes sur le *Graecismus*, et proclame dans son introduction que l'étude de la logique doit précéder celle de la grammaire, devant son auditoire qui est celui d'une école cathédrale. Ces *accessus* sont donc à considérer avec une prudence proportionnelle à la confusion qu'ils entretiennent : si l'on conçoit que l'étude de la logique doive précéder celle de la grammaire comme science, on perçoit mal en quoi elle devrait précéder celle du latin. Ce décalage révèle donc une autre question à laquelle ce travail devra aussi répondre : qu'est-ce-que le *Graecismus* sert en réalité à enseigner, la langue latine ou la grammaire au sens scientifique du terme ?

La glose du *Graecismus* n'est pas un texte comme les autres. Elle relève d'un genre littéraire spécifique : le texte est évolutif, et chaque scribe, le temps de sa copie, se glisse dans la chaîne des auteurs du texte, pour devenir ce que Cl. Lafleur appelle un auteur-compilateur[2]. Le texte évolue de deux façons : par emprunt externe d'une part, et l'on voit nettement des passages de Pierre Hélie, de Pompée, de Remi d'Auxerre surgir à certains moments dans la glose ; par contamination interne d'autre part, et cette méthode est celle qui fait le plus évoluer la glose, en quantité et en complexité. Ce mode d'enrichissement du texte est probablement ce qui caractérise le plus la glose. Un texte particulier induit, de la part de ses utilisateurs, des comportements particuliers : chaque scribe, parce qu'il est conscient du fait que la glose est instable, travaille toujours avec au moins deux manuscrits sous les yeux. Sa situation est assez comparable à celle d'un enseignant actuel préparant son cours : lui aussi sait bien que les manuels ne présentent pas la matière qu'il va traiter de façon identique. Tel thème sera plus ou moins bien abordé, tel point sera plus développé. De même, le maître médiéval préparant ses leçons sur le *Graecismus* sait bien que la glose,

2. Cf. LAFLEUR-CARRIER 1997, p. 636.

qui traite une même matière de façon à peu près canonique, présente des variantes intéressantes introduites sur certains points précis. Il se procurera donc au moins deux manuscrits, ce qui lui offrira de plus la possibilité de corriger un texte parfois corrompu.

Le fait est particulièrement net dans le cas des témoins *Pa1* (ms. Paris BnF lat. 14746), qui nomme tous ses modèles (une demi-douzaine) et compile cinq prologues, de *Pr* (ms. Prague Univ. Knih. 2323) et *Pa5* (ms. Paris BnF lat. 8158), qui ont également collecté cinq prologues pour les placer en tête de leur copie. Le phénomène peut ne pas paraître trop étrange de la part de ces manuscrits tardifs (*Pa1* est du XIV^{e} s., *Pr* de 1320, *Pa5* de 1426). Mais on se rend compte en remontant dans le temps que le commentateur modiste de la fin du XIII^{e} s. connaît au moins deux filières différentes de gloses (celle dont descend son commentaire et celle à laquelle il renvoie explicitement), que vers 1269-1270 une officine parisienne a systématiquement traqué les prologues qui existaient pour les réunir dans de nouvelles copies, que vers 1260 un témoin comme *Pa3* (ms. Paris BnF lat. 18522) farcit sa copie de longs passages empruntés à d'autres gloses et précédés de la mention *alie glosule*.

La situation est donc très différente de celle des textes «normaux» : il n'y a pas de début stable, pas de fin identifiable, ce qui est une première différence. La seconde particularité tient au fait que ce sont des textes scolaires, ce qui est manifeste dans le cas des manuscrits glosés en particulier. Les manuscrits sont soumis à une dégradation intense et rapide, qui impose la multiplication des témoins pour des nécessités de remplacement. Il faut donc être bien conscient, lorsque l'on se risque à établir des filiations dans un texte instable, que les témoins qui subsistent ne peuvent être compris que comme des représentants aujourd'hui uniques des nébuleuses qui existaient. Cela réclame aussi de s'immerger dans le fonctionnement d'un type de texte qui n'existe plus aujourd'hui. Ceci permet de se rendre compte à quel point les contemporains savaient utiliser les gloses, en lisant ou en enseignant. Ils savaient aussi reconnaître une glose d'une autre, la fonction d'une glose interlinéaire à la différence d'une glose marginale. Ils savaient aussi reconnaître une mauvaise glose d'une bonne, et même reconstituer ce qui avait fait que telle glose était erronée, etc.

La première partie de cette étude envisagera cette glose dans son aspect de texte mouvant. Après un rappel sur l'œuvre de départ, le *Graecismus* d'Évrard de Béthune, nous tenterons de préciser quelles époques voient plus particulièrement évoluer la glose, sous quelles influences, et quels sont les apports spécifiques de chaque époque.

Nous examinerons dans un deuxième temps ces apports, qui font bénéficier, très schématiquement, la glose des trois approches de la grammaire, approches lexicographique, intentionnaliste, modiste, en particulier pour tenter de voir comment ces apports se combinent entre eux, s'ils semblent contradictoires ou complémentaires. Nous suivrons pour cela le témoin *Pal* (ms. Paris, BnF lat. 14746). Ce manuscrit du XIV^{e} s. est une compilation de diverses traditions de gloses antérieures (d'où son côté parfois très fautif), et constitue ainsi un bon point de départ pour observer le fonctionnement et l'évolution de ces familles de commentaires. Cette étude est complétée dans la troisième partie par une édition des cinq prologues contenus dans le manuscrit *Pal*.

Ière partie

Le *Graecismus* et ses gloses

Introduction
L'œuvre glosée : «Magister Eberhardus Bethuniensis actor Grecismi»

1. Les origines du *Graecismus*

1.1. Évrard de Béthune et ses deux traités

Les notices consacrées à Évrard de Béthune le présentent généralement comme un enseignant ecclésiastique, né à Béthune et mort vers 1212[1]. On ne sait en réalité strictement rien de l'«auteur» du célèbre manuel de grammaire en 27 chapitres et 4579 vers intitulé le *Graecismus*, sinon qu'il est aussi l'auteur de l'*Antihaeresis*, traité contre les Vaudois, composé vers 1210[2] ; il serait également l'auteur d'un traité *De duodecim abusibus saeculi*, de *Proverbia Senecae metrice versa*[3], et de *Lettres*[4]. Cette attribution de lettres à Évrard vient du catalogue des livres de l'Abbaye des Dunes de 1628, dont le n° 11.17

1. Chevalier 1905-07 ; Vernet 1911 ; Glorieux 1971 ; Jeudy 1992 ; Brousseau 1996.
2. Lohmeyer 1901 ; Manitius 1931, p. 747-51.
3. Éd. Taylor-Duffell-Burnett 1998.
4. Fabricius 1858, p. 487, cité par Manitius 1931, p. 751.

s'intitule *Epistulae secundum artem dictatae Eberhardi Bethuniensis*, sans que ce manuscrit ait jamais pu être localisé depuis[5].

L'*Antihaeresis*, et ce qu'il nous apprend sur Évrard, a été récemment étudié par M.-H. Vicaire, spécialement pour son chapitre XXVII consacré aux Juifs[6]. L'*Antihaeresis* est aujourd'hui conservé dans un manuscrit unique, Bruxelles Bibl. Royale 1558, du début du XIII^{e} siècle. Communément daté de 1210, peut-être un peu plus récent en fait[7], il a été publié en 1614 par Gretser sous le titre erroné de *Contra Waldenses*. Dans cet *Antihaeresis*, Évrard nous apprend avoir rencontré à *Duillacum*, toponyme qui peut correspondre à Dulhac dans le Termenès (Aude) ou à Douilly près de Péronne dans la Somme, des hérétiques qui tenaient sur l'eucharistie des propos «stercoranistes[8]». Un peu plus haut, Évrard se dit *porretanus* en philosophie[9], sans que l'on puisse savoir si cela signifie qu'il a entendu Gilbert à Paris ou Poitiers, ou Alain de Lille à Paris ou Montpellier ; les citations en tout cas (Virgile, Horace, Ovide, Perse, Claudien) l'apparentent au milieu porrétain, et plus spécialement à Alain de Lille[10]. Ce qui est également sûr, c'est qu'Évrard n'a pas fait personnellement partie des controversistes anticathares du Languedoc, mais qu'il s'est seulement inspiré de leur œuvre, telle qu'on la trouve dans le manuscrit de *Quaestiunculae* Reims 495 dont le plan a servi de modèle à l'*Antihaeresis*, à ceci près que ce dernier ajoute un chapitre sur les Juifs et onze oppositions destinées à embarrasser ce type d'interlocuteurs et tirées pour ce faire de l'Ancien Testament[11]. Ce chapitre consacré aux Juifs dans un traité des hérésies, intégration classique à l'époque, présente cependant pour originalité d'être composé d'un collage de vieilles homélies mariales, sans qu'aient même été modernisées les

5. Cf. ISAAC 1984.
6. Cf. VICAIRE 1977.
7. ibid. p. 276.
8. 1548^{D}, cité ibid. p. 275. Sur cette hérésie, cf. *DTC* XIV/2, 2590-2612 ; le problème est abordé en particulier dans le *Contra haereticos* d'Alain de Lille (ibid. 2607).
9. 1529^{G}, cité par VICAIRE 1977. Cf. aussi, pour ces écoles philosophiques et théologiques du XII^{e} s., YUKIO - EBBESEN 1992. Dans ce passage de l'*Antihaeresis*, Évrard oppose les *Nominales* (d'Abélard) aux *Porretani* (de Gilbert de Poitiers) ; d'après le relevé cité supra, il semble être le seul à pratiquer cette opposition.
10. VICAIRE 1977, p. 276.
11. ibid. p. 278.

citations bibliques, qui remontent à des versions antérieures à la Vulgate. L'*Antihaeresis* a donc pour faiblesse majeure de renvoyer non pas à une vision contemporaine des Juifs, mais à l'opinion de controversistes chrétiens quelque part entre le V^e^ et le VII^e^ siècle, et n'a pour lui que de révéler la psychologie d'un «médiocre polémiste scolaire du début du XIII^e^ siècle[12]».

Le *Graecismus*, seconde œuvre identifiée d'Évrard, se présente, tel que nous le connaissons aujourd'hui, en trois parties : un *prohemium* introductif, huit sections traitant de sujets très variés allant des figures de grammaire et de rhétorique aux étymologies grecques en passant par la métrique et les substantifs monosyllabiques, une troisième partie enfin en dix-neuf sections traitant du nom, substantif et adjectif, du pronom, du verbe, de l'adverbe, du participe, de la conjonction, de la préposition, de l'interjection, donc des huit parties du discours, et terminée par trois chapitres plus théoriques, le dernier consacré à la syntaxe *(de speciebus nominum - de accidentibus verborum - de diasyntastica).*

1.2. L'attribution du Graecismus

L'attribution du *Graecismus* à un Évrard de Béthune est ancienne et la majorité des manuscrits la comportent, avec quelques erreurs de graphie sur le nom de l'auteur, rebaptisé au gré des témoins *Albertus* (Bologne, Bibl. Univ. 139 [105] du XIV^e^ s.), *Bernardus Bethuniensis* (Francfort, Stadtbibl. Barth. 113, de la seconde moitié du XIII^e^ s.), *Embradus* (Madrid, Bibl. Nacional 2888 du XIV^e^ s.), *Ludolphus Bitumensis* (Bamberg, Stadtbibl. lat. N. I. 9 du XV^e^ s.), *Ebrardus Bituriensis* (Arras, Bibl. Mun. 880 du début du XIV^e^ s.), *Ebrardus Bituricensis* (Paris, BnF lat. 15133 de 1270, Paris, BnF lat. 14746 du XIV^e^ s.). Nous aurons l'occasion de voir que ses commentateurs se posent déjà beaucoup de questions à son sujet, mais le véritable fondateur des études sur Évrard de Béthune fut, après Ch. Thurot et J. Wrobel, K. Lohmeyer[13] ; je rappellerai ici rapidement les grandes lignes de son article, avant d'ajouter quelques précisions.

Le premier point irréfutablement démontré par K. Lohmeyer (p. 412-14), mais qui nous intéresse moins directement ici, est

12. ibid. p. 281.
13. LOHMEYER 1901.

l'existence de deux Évrard, un pour le *Graecismus* et *l'Antihaeresis*, l'autre (Évrard l'Allemand) pour le *Laborintus*, alors que cet ouvrage était communément attribué à Évrard de Béthune[14]. Le fait que le *Graecismus* et l'*Antihaeresis* soient dus à un seul et même auteur est établi par la similitude des prologues des deux ouvrages, qui présentent des parallélismes frappants, en particulier dans les emprunts faits aux *Disticha Catonis*.

K. Lohmeyer reprend ensuite (p. 415) le dossier de la datation, compliqué plus qu'éclairci par le distique qui circule à ce propos[15] : selon que l'on fait porter le *bis* sur *duodeno* ou sur *centeno*, on obtient comme date de composition 1124 ou 1212. Lohmeyer se prononce en faveur de 1212, à cause de l'*Antihaeresis*, autre ouvrage d'Évrard de Béthune, daté d'environ 1210[16].

Le troisième point abordé par Lohmeyer est le nom de l'auteur ; il est fourni par le *Graecismus* lui-même, et à plusieurs reprises. Le rapprochement a donc été fait avec la mention *Ego Ebrardus, natione Flandrensis, Betunia oriundus*, qui figure dans l'*Antihaeresis*. Cependant, l'explicit, facile à fabriquer après coup[17], n'est bien sûr pas contemporain du manuel (p. 416).

14. Le fait avait déjà été suggéré par THUROT 1868, p. 113 et 1870, p. 259, cf. HAUREAU 1892, p. 281.

15. «Anno milleno centeno bis duodeno, / condidit Ebrardus Graecismum Bethuniensis».

16. La question de la datation a été reprise récemment par J. R. Williams (1972) dans un article consacré à l'étude des *Differentiae* attribuées à Guillaume de Corbeil. Ces *Differentiae* sont une suite d'étymologies grecques avec leur équivalent latin (soit 115 paires de mots), et s'apparentent ainsi au chapitre VIII du *Graecismus*, d'autant plus que sur ces 230 mots des *Differentiae*, 116 figurent également dans le *Graecismus*. En tentant de chercher si l'un dépend de l'autre et dans ce cas lequel, J. R. Williams est conduit à reprendre complètement le dossier de la datation, et à régler ainsi définitivement la question du fameux distique, en réfutant au passage l'article de G. Brugnoli (1952). J. R. Williams démontre que vouloir reculer la composition du *Graecismus* à 1124 n'a guère de sens, puisque Brugnoli ne tient pas compte du fait, souligné par Thurot puis par Lohmeyer, qu'Évrard a utilisé le commentaire de Pierre Hélie sur Priscien, et ne peut donc avoir écrit dans les années 1120. J. R. Williams rappelle aussi un fait que l'on a trop souvent tendance à oublier, tant a été grande l'influence de ce distique cité plus haut, à savoir que la date alternative de 1212 peut très bien ne pas être retenue pour autant, puisque le fameux distique n'a pas été actuellement repéré antérieurement au XV^{e} s.

17. «Explicit Ebrardi Graecismus nomine Christi, / Qui dedit alpha et o, sit laus et gloria Christo», partiellement inspiré de *Graec.* X 19 («Et tamen

Lohmeyer aborde enfin (p. 417) le problème des sources du *Graecismus*, sources très variées pour la première partie, si variées que Lohmeyer conclut à l'existence d'au moins trois auteurs pour l'ensemble du *Graecismus*. Ce collectif d'auteurs aurait utilisé le *Barbarisme* de Donat pour les deux premiers chapitres, la *Rhétorique à Herennius* pour le suivant (mais Lohmeyer signale que Thurot a retrouvé un poème très voisin dans un manuscrit parisien), Priscien, *Institutiones* I pour le chapitre V, le commentaire de Pierre Hélie sur Priscien pour les chapitres IX et suivants, etc. K. Lohmeyer démontre ensuite qu'Évrard de Béthune ne peut avoir été l'auteur des chapitres I-VIII : ces parties non seulement sont antérieures, mais ont de plus été utilisées avec des contresens par Évrard (p. 423). K. Lohmeyer signale ainsi la contradiction flagrante qui existe entre les vers VIII 119-120[18], qui donnent la véritable étymologie d'*evangelium* (*eu*) et invitent à se méfier de celle qui serait erronée (*evan*), et l'interprétation désastreuse qui en est faite en XI 210-213[19], vers selon lesquels *evangelium* possède un double sens en rapport avec une double étymologie, *eu* signifiant *bonum* et *evan* signifiant *perversum*.

Les chapitres I à VIII, ainsi que la table des *capitula* qui les annonce à la fin du *prohemium* et l'explicit n'ont donc pas été rédigés par Évrard. On obtient alors, toujours en suivant Lohmeyer, le découpage suivant : 1. *prohemium* (d'Évrard) ; 2. *capitula* des chapitres I-VIII ; 3. chapitres I-VIII ; 4. chapitres IX-XXVII (d'Évrard) ; 5. explicit. Ce découpage permet de donner un sens au *prohemium* conçu par Évrard, dont les intentions apparaissent clairement dans ce texte ainsi rétabli : il va suivre l'ordre de Donat, «traitant d'abord du nom puis du pronom, et ainsi de suite[20]», ce qui correspond aux chapitres IX et suivants.

En conclusion, Lohmeyer propose une solution appuyée sur les gloses du manuscrit Wolfenbüttel 539 (Helm. 587) : Évrard de Béthune a rédigé un *Tractatus* de grammaire que la mort l'a obligé à laisser inachevé, ce qui explique la brièveté du dernier chapitre. Ses

---

invenio : sit laus et gloria Christo»), et de *Graec.* XXV 11 («Dic patrium nomen Ebrardus Bethuniensis»).

18. «Euque bonum signat et ab hoc euangelium dic, / perversum sit evan, hinc fit evangelium».

19. «Cum bona nuntio tunc euangelium tibi dico, / et descendit ab eu, quod designat bonitatem ; / cum mala nuntio tunc evangelium tibi dico, / evan enim Graece perversum dico Latine».

20. *Graec.* p. 2, 11-12.

amis se sont alors chargés d'intercaler (par ignorance pure) les fragments I-VIII, ses sources, au beau milieu de l'ouvrage, et d'ajouter, par piété mais toujours par ignorance, l'explicit avec le titre de *Graecismus*.

Après avoir lu la remarquable mise au point de Lohmeyer, on est évidemment surpris par cette conclusion que rien ne vient réellement étayer. Il y a tout d'abord la question du nom de l'auteur : le problème, et Lohmeyer y fait allusion (p. 417) sans l'aborder pleinement, naît de la connexion embarrassante de deux faits. Le premier élément est que les chapitres I-VIII ne correspondent pas au plan annoncé dans le *prohemium*, puisqu'Évrard dit qu'il suit Donat ; c'est vrai, mais il faut bien alors appliquer la même analyse aux chapitres XXV à XXVII (*De speciebus nominum, De accidentibus verborum, De diasyntastica*) qui ne sont pas plus annoncés que les huit premiers : Évrard suit le plan de Donat, or Donat termine son *Ars Minor* par les interjections, ce qui correspond au chapitre XXIV d'Évrard. Le deuxième élément est que toutes les mentions d'auteurs se trouvent précisément dans ces trois derniers chapitres[21]. En continuant d'appliquer rigoureusement la méthode de Lohmeyer, il apparaît nettement que les trois derniers chapitres du manuel ne sont pas non plus d'Évrard de Béthune, alors qu'ils sont paradoxalement les seuls à contenir son nom.

Il y a ensuite un problème de méthode : Lohmeyer se rallie en fait ici à une solution, nous semble-t-il, un peu trop astucieuse tant elle tente de rendre compte de toutes les incohérences du manuel, et proposée par l'auteur d'un commentaire du XV^{e} siècle[22]. On notera au passage la prudence (*quidam dicunt*) avec laquelle ce commentateur du XV^{e} s. rapporte une opinion dont il a eu connaissance, une hypothèse qu'il ne cautionne même pas personnellement, mais qu'il se contente de

21. «Dic patrium nomen Ebrardus Bethuniensis, / hic interserui nomenque locumque magistri» (XXV 11-12) - «Significare locum dic nomen in anus et ensis, / sicut Romanus Thebanus Bethuniensis» (XXV 112-113) - «Istis consimile casus similes habet in se : / ut 'vocor Ebrardus' vel 'sum bonus', 'ambulo rectus'» (XXVII 18-19) - «Ut 'liber Ebrardi' bene dicis et 'alter eorum'» (XXVII 25).

22. «Nota : quidam dicunt nostrum Ebreardum fuisse preventum morte antequam istum librum composuit ad finem, qui adhuc plures regulas grammaticales addidisset si diutius supervixisset. Ergo quidam socii ad honorem Dei et ob reverentiam magistri Ebrardi hunc librum duobus versibus concluserunt et sunt isti : Explicit Ebrardi Grecismus nomine Christi etc.». Ms. Wolfenbüttel, Herzogl. Bibl. Helm. 539, f. 140, cité par LOHMEYER 1901, p. 426.

mentionner parce qu'il en a entendu parler. Cette «solution» qui ressemble plutôt à une tentative d'explication apparaît en réalité comme la preuve qu'en ces années les spéculations allaient déjà bon train sur Évrard de Béthune et les anomalies constatées dans la composition du *Graecismus*[23].

Rien ne prouve en fait que le traité ait été inachevé. Tout prouve même le contraire, si l'on ne considère plus que les trois derniers chapitres sont d'Évrard lui-même, et si l'on abandonne la vision d'un auteur rédigeant d'abord avec un soin extrême son *prohemium* avant de se lancer dans la rédaction du *Tractatus* qui le suit. Le prologue, mêlant des citations des *Distiques* de Caton[24] et de l'*Art Poétique* d'Horace, est très soigné, et bien sûr rédigé au passé (*existimavi, proposui declarare, exsecutus sum, destinavi*). Si Évrard était mort avant d'avoir pu mettre la dernière main à son ouvrage, c'est plus vraisemblablement ce *prohemium* qui nous ferait aujourd'hui défaut. Or Lohmeyer a démontré l'existence d'un seul et même auteur pour le *Graecismus* et pour l'*Antihaeresis* en se fondant sur la similitude stylistique des introductions, ce qui interdit de retirer à Évrard la paternité du *prohemium*.

23. Le compilateur d'une glose du début du XIV^e^ s. semble s'être lui aussi fugitivement rendu compte du hiatus entre ce qu'annonce le *prohemium* et ce qui est réellement traité. Le premier des prologues édités en annexe (*Secundum quod ex intentione philosophi*) s'est en effet penché sur la question, mais il n'aboutit qu'à donner deux interprétations contradictoires de la *littera* d'Évrard de Béthune. La première interprétation affirme qu'Évrard est bien l'auteur de ces chapitres : «Patet ... per actorem istum confitentem, ut in prologo enumerat capitula in hoc opere consequenter, unde dicit de dictionibus a greco exortis secundum ordinem alphabeti» (Cf. Prologue 1, 6.5). La seconde interprétation qui vient après contredit la première et consiste à dire que les huit premiers chapitres n'étaient pas prévus par Évrard : «Illud capitulum non est de esse libri sed magis de bene esse. Non de illo intendebat determinare, secundum quod ipse in littera confitetur. Omnia capitula a principio usque ad illam partem 'Est pater hic cura' [= IX 1] ponuntur ad bene esse libri».

24. Voir le début des *Distiques* (éd. BOAS 1952, p. 4 ; BAEHRENS 1879-83, III p. 214) : «Cum animadverterem, quam plurimos graviter in via morum errare, succurrendum opinioni eorum et consulendum famae existimavi...», et celui du *Graecismus* : «succurrendum opinioni eorum et consulendum fore existimavi... Cum igitur animadverterem quam plurimos sic errantes et errores nichilominus ignorare...» Un commentaire du *Graecismus* signale à propos de *succurrendum* : «istud verbum tractum est a Catone» (*Pa2* f. 5ra). Le début du *Graecismus* sera de même imité par celui du *Graecismus novus* de Conrad de Mure.

Le lien entre les aberrations du *Graecismus* et la mort prématurée de son auteur semble d'ailleurs très ancien, même si rien ne garantit qu'il remonte aux origines du texte. On le trouve, dans une perspective légèrement différente, dès les années 1234-36 dans la *Clavis compendii* (Brugge, Stadsbibl. 546, f. 27va), où Jean de Garlande laisse perfidement entendre que si le pauvre Évrard n'avait pas été interrompu par la mort (seule capable de mettre un terme à ses erreurs), il aurait encore écrit beaucoup de sottises : *Hos tamen errores prereptus morte deliquid.* Jean de Garlande, qui est arrivé en France entre 1213 et 1217[25], donc quelques années seulement après la mort d'Évrard, a pu recueillir une opinion qui circulait et contribuer lui-même à la populariser. On trouve cependant la même opinion exprimée à date ancienne et dans les mêmes termes sur Alexandre de Villedieu. Une scholie du manuscrit Florence Plut. XXV, Sin. cod.5 (XIII^{e} s., f. 115) affirme que si Jean de Garlande a révisé le *Doctrinale*, c'est parce que son auteur, Alexandre de Villedieu, a été emporté par la mort sans avoir eu le temps de corriger son œuvre : *quia Alexander morte preventus non corexit (sic) opus suum, magister Iohannes quedam minus dicta supplevit*[26]. On retrouve ici l'expression de *morte preventus* identique à celle qu'emploie le glosateur du manuscrit de Wolfenbüttel lu par Lohmeyer. Cette coïncidence diminue encore le crédit à accorder à cette version des faits : la légende de la mort prématurée d'Évrard apparaît directement liée soit à une opinion véhiculée par Jean de Garlande soit à une possible contamination par les gloses du manuel très proche qu'est le *Doctrinale*, qui sont elles-mêmes en relation directe avec Jean de Garlande.

Voici en tout état de cause notre solution, qui ne peut être que provisoire elle aussi : il existait en premier lieu une collection de petits traités versifiés (nos actuels chapitres I-VIII) à usage d'enseignement, réunis dans un manuscrit (beaucoup de manuscrits contiennent encore aujourd'hui des séries de fragments du même type), peut-être même composés ou compilés sur place. Ce matériau a été partiellement mis à profit par Évrard de Béthune, qui a rédigé grâce à ceci, mais pas seulement, un *tractatus* sur les huit parties du discours (chapitres IX à XXIV), puis un *prohemium* annonçant ses intentions et le plan du traité. Le fait qu'il n'y ait aucune trace de diffusion du *tractatus* en cet

25. Cf. WILSON 1933 et BONVICINO 1994, p. 274.
26. COLKER 1974, p. 71 ; REICHLING 1893, 20 p. CXXVII pour la notice du ms.

état invite à placer ici soit la mort d'Évrard[27], soit la fin de sa carrière d'enseignant[28], car on peut supposer que s'il était par exemple parti, il aurait emmené son œuvre : apparemment, peu après la fin de sa rédaction, il n'est plus maître du destin du *tractatus*. Très vite sont alors ajoutés les huit premiers chapitres et les trois derniers par une autre personne, qui, on l'a vu, tient fortement à attribuer la paternité de l'ouvrage à Évrard de Béthune.

Ajoutons qu'il faut vraisemblablement renoncer à attribuer l'intercalation des huit actuels premiers chapitres à l'ignorance d'amis d'Évrard. Il relèverait d'une singulière maladresse de leur part de les avoir ainsi insérés dans un tout cohérent, entre un plan qui annonce des parties précisément définies et ces mêmes parties. A tout le moins on aurait compris que ces huit chapitres litigieux trouvent leur place à la fin du *Tractatus* d'Évrard, puisque cette disposition aurait présenté l'avantage de suivre à peu près l'ordre antique de Donat.

Si l'on rejette la solution de l'insertion par ignorance, deux hypothèses se présentent. La première est celle d'un gros accident de copie, qui aurait affecté toute la descendance. Le maintien des *capitula*, liste qui existait en tête de cette série de textes versifiés, et qui se fossilise dans le *Graecismus*, peut faire pencher pour cette solution de l'accident matériel. La seconde hypothèse est celle de la réalisation, à partir d'un *tractatus* calqué sur le plan de Donat, d'une grammaire modelée sur la division selon Priscien, en quatre parties, orthographe, prosodie, étymologie, syntaxe[29]. Ce découpage correspond à peu près au plan final du *Graecismus :* les trois chapitres de syntaxe sont effectivement placés à la fin de l'ouvrage, les trois chapitres VI, VII, VIII concernant certaines catégories de substantifs (les monosyllabiques, les noms propres, les noms dérivés du grec) ont pris place juste avant la section qu'Évrard de Béthune consacrait au nom (les actuels chapitres IX à XIII), ce qui constitue la partie

27. Cette mort est peut-être d'ailleurs effectivement prématurée, comme invite à le penser l'exemple employé au vers XXI 96, «natus sub rege Philippo» : si Évrard est réellement né après 1180, date du début du règne de Philippe-Auguste, il est alors décédé vers trente ans.
28. Un magister Eberhardus homonyme a ainsi donné vers 1200 sa bibliothèque à Arnstein en se retirant du monde, bibliothèque composée de classiques de l'enseignement, Theodolus, Sedulius, Macrobe, Boèce, Bède, et quelques auteurs antiques accompagnés de gloses. Cf. GOTTLIEB 1915, p. 293-8 (294-95) ; MUNK-OLSEN 1987, III p. 29-30.
29. Pour le plan des *Institutiones*, cf. KNEEPKENS 1995, p. 240. La prosodie est traitée dans le *De Accentu*, associé au nom de Priscien.

«étymologie» ; il est d'ailleurs à noter que c'est en tête du chapitre VI que les commentaires placent les questions générales sur le nom, comme s'ils reconnaissaient, au-delà de la division habituelle du *Graecismus* en *prima pars* et *secunda pars*, l'existence d'une partie plus vaste sur le nom. Cette partie sur l'étymologie est immédiatement précédée de deux chapitres consacrés à la prosodie et à l'orthographe, ce dernier d'ailleurs dérivé indirectement de Priscien *IG* I. Il reste le cas des trois premiers chapitres, figures et couleurs de rhétorique, qui peuvent se rattacher à ce qu'on appelait parfois le « *Barbarisme* de Priscien », le *Barbarisme* venant souvent s'adjoindre dans les manuscrits au *Priscien mineur* et au *De Accentu*[30]. Cette hypothèse suppose qu'une seule personne ait été responsable de l'ajout de tous ces chapitres supplémentaires, chapitres qui préexistaient au *Tractatus* comme l'a montré Lohmeyer.

Ce plan a d'ailleurs été approximativement retrouvé par Jean Vincent de Melle, commentateur poitevin des années 1500[31] (ou par l'exemplaire du *Graecismus* commenté qu'il utilise), car son édition donne une table du *Graecismus* qui suit à peu près ce principe de composition[32]. Le manuel y est découpé en trois parties très inégales, *permissiva* (chapitre I *De figuris*), *prohibitiva* (chapitre II *De vitiis*), *preceptiva* (chapitres III-XXVII). Cette troisième partie est à son tour divisée en quatre sections, *prosodia* (qui contient le chapitre IV *De pedibus metrorum*, mais aussi le chapitre III *De coloribus rhetoricis*), *orthographia* (chapitre V *De transmutatione litterarum*), *ethimologia* (chapitres VI des monosyllabes, VII des noms propres, VIII des noms dérivés du grec, IX à XXIV des huit parties du discours), *diasinthestica* (chapitres XXV à XXVII). Il faut cependant vraisemblablement renoncer à voir ici la division de Donat (*permissiva, prohibitiva, preceptiva*) englobant dans sa dernière section la division de Priscien (*prosodia, orthographia, etymologia, syntactica*), car la localisation du chapitre III pose, nous l'avons vu, un problème, puisqu'il est rejeté après la partie *prohibitiva* en tête de la *preceptiva* et donc dans la *prosodia*.

On peut cependant se demander si une raison précise n'a pas motivé la composition d'un nouveau traité à partir du matériau ancien, une raison conjoncturelle plus puissante que l'envie de bâtir quelque chose

30. Cf. EBBESEN - ROSIER-CATACH 1997.
31. Cf. LECOINTRE-DUPONT 1847-49.
32. Cf. WROBEL 1887, p. X-XII ; HUNT 1991, I p. 98.

qui adopterait la division de Priscien. Cette raison pourrait être l'arrivée d'un manuel ayant approximativement le même plan, et l'on pense évidemment au *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu, achevé autour de 1200, et qui a commencé à circuler rapidement : Alexandre Neckam le cite à quatre reprises dans son *Sacerdos ad altare*, composé entre 1200 et 1210, ce qui implique que moins de dix ans après sa composition, le *Doctrinale* est déjà arrivé en Angleterre[33]. De fait, la transformation du *Tractatus* en *Graecismus* lui donne une structure très voisine de celle du *Doctrinale.* D'autre part des recoupements assez nombreux apparaissent entre le *Graecismus* et le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu, et toutes les coïncidences relevées[34] portent sur les chapitres ultimes du *Graecismus*, XXV, XXVI et XXVII, qui ont été ajoutés en dernier au manuel, et dans une moindre mesure sur le premier.

Il nous semble que ces deux faits, le remodelage du *Graecismus* qui lui donne une structure apparentée à celle du *Doctrinale*, et les emprunts possibles d'un texte à l'autre, invitent à reposer la question des liens avec le *Doctrinale* et de la naissance à une décennie d'intervalle de deux manuels si proches par la forme et le contenu. On sait que le *Graecismus* ne peut pas dériver du *Doctrinale* et que l'inverse est également impossible[35]. Mais la proximité qui existe pourtant pourrait s'expliquer si le réviseur du *Tractatus*, ayant connaissance du *Doctrinale*, avait délibérément choisi de s'inspirer de son plan et de lui emprunter des vers pour les trois chapitres dont il est le compilateur.

Il existe d'ailleurs d'autres coïncidences à relever entre les deux, qui seraient peut-être du même type, c'est-à-dire relevant de l'interpolation directe d'un manuel par l'autre, et elles concernent cette fois les exemples choisis : on a ainsi souvent appuyé le fait qu'Alexandre était Normand entre autres sur les noms de lieu qu'il cite, comme Vernon et Rouen. Retrouver ces deux mêmes toponymes sous la plume d'Évrard, qui est censé être Flamand et avoir écrit parallèlement à Alexandre, est plus troublant. Soit ces exemples appartiennent à un fond commun

33. HUNT 1984, p. 30.
34. Ces rapprochements portent sur les vers du *Doctrinale* suivants : 292 (= Gr. XXV 180), 446 sq (= X 168 sq., mais aussi Papias), 706 (= XXVI 123), 813 (= XXVI 209), 852 (= XXVI 93), 860 (= XXVI 233, le vers est incomplet dans le *Doctrinale*), 1257 sq. (= XVI 31 sq. et XXVII 1 sq.), 2409 (cf. I 7), 2432 (cf. I 13), 2472 (= I 38, dans la leçon de la majorité des manuscrits utilisés, non retenue par Wrobel), 2512 (= I 103). Cf. REICHLING 1893, p. LXXX n. 1.
35. REICHLING 1893, p. LXXIX-LXXXIII.

d'exemples grammaticaux, et le fait qu'Alexandre les utilise est tout à fait neutre, soit l'auteur du *Graecismus* dans son état final les a également empruntés au *Doctrinale*. Ceci implique que nous n'avons peut-être même pas l'état primitif du *Tractatus* dans les chapitres IX à XXIV du *Graecismus*, mais une version révisée.

Cette hypothèse du lien partiel des deux traités permet de rendre compte des ressemblances qui existent entre eux, similitudes qui n'ont pas échappé aux contemporains. Remarquons dans cette même perspective que les circonstances de la naissance du *Doctrinale* telles que les rapporte la glose du *Doctrinale* (Alexandre aurait composé son manuel à la demande de l'évêque de Dol[36]) ont aussi tendance à contaminer le commentaire du *Graecismus*, qui emprunte des éléments, et fait composer le *Graecismus* par Évrard à la demande de l'évêque de Béthune selon certains manuscrits, de Bourges selon d'autres témoins, dont les auteurs semblent plus conscients du fait qu'il n'existe pas d'évêque de Béthune[37].

Il y a de fortes chances pour que l'auteur du remaniement, qui s'est volontairement effacé derrière Évrard, garde son anonymat. Ce que l'on peut du moins savoir, c'est qu'il connaissait Évrard de son vivant, et qu'il a remanié le traité dans le centre même où il avait été rédigé, puisque les éléments qui ont été intégrés en tête étaient ceux qui avaient servi à la confection du traité.

Le point sur Évrard a enfin été fait de façon plus récente par D. Van den Auweéle, à l'occasion de la découverte de deux fragments de manuscrits du *Graecismus*, qui présentaient la particularité de donner des variantes inconnues de l'éditeur. L'auteur profite de ces découvertes pour rappeler la méconnaissance du *Graecismus* et de sa tradition et pour souligner le fait que le manuel doit s'étudier avec ses gloses. L'énigme des circonstances de la naissance du *Graecismus*, et en particulier de la personnalité de ses auteurs, contribue du moins à jeter un éclairage sur deux siècles assez mal connus pour la grammaire et son enseignement, les XI^{e} et XII^{e} siècles. L'hétérogénéité du manuel, réunion d'un *Tractatus* et de fragments grammaticaux de provenances diverses révèle le panorama d'une grammaire éparpillée, où un regroupement anonyme s'est pour une fois et presque par

36. REICHLING 1893, p. XXIII.

37. «Finis extra est duplex, scilicet pertinens ad actorem quia per compositionem huius operis benivolenciam Bituniensis (Vat. Reg. lat. 1694, Paris BnF lat. 15133 ((*gl. interl.* vel Biturícensis))] Biturícensis Paris BnF lat. 14746) episcopi et suorum scolarium est adeptus».

accident hissé au niveau de l'édition avec le *Graecismus*, parce qu'un nom d'auteur s'est trouvé greffé sur cette compilation.

2. LE *GRAECISMUS* : UN MANUEL HÉTÉROGÈNE

2.1. La prima pars Graecismi

Cette première partie du manuel est aujourd'hui divisée en huit chapitres :

I. De figuris
  1a. De figuris metaplasmi
  1b. De schematibus
  1c. De tropis
II. De figuris barbarismi et soloecismi
III. De coloribus rhetoricis
IV. De pedibus metrorum
V. De commutatione litterarum
VI. De nominibus monosyllabis
VII. De nominibus Musarum et gentilium
VIII. De nominibus exortis a Graeco.

Cette compilation a puisé à des sources multiples qui sont maintenant un peu mieux connues. Les chapitres I et II empruntent leur cadre formel à Donat mais nous verrons (cf. II[e] partie, chap. II) que leur matière est puisée ailleurs, dans la *Summa* de Pierre Hélie sur Priscien (commentaire de *IG* 17, 9), complétée par le commentaire de Cassiodore sur les Psaumes, et l'on sait qu'il circulait de toute façon des interpolations du *Barbarisme* de Donat[38]. Le chapitre III dérive en revanche complètement du *De ornamentis verborum* de Marbode[39],

38. HOLTZ 1981, p. 506 n. 27. Isidore ajoute déjà à la liste de Donat d'autres figures comme *antitheton, epanaphora, hypallage*, ce que reprend Hugues de Saint-Victor (BARON 1966, p. 140-155). Alexandre Neckam complète aussi Donat, dans ses *Corrogationes Promothei*, par les figures de construction, l'*alleotheta* et «ses» cinq espèces (MEYER 1897, p. 641-682). La liste des *schemata* et tropes contenue dans le Paris BnF lat. 15121 (f. 152v-153v, XIII[e] s.) ajoute de même *ipallage, epheusegesis, liptote, endiadis, diasictica, polisenus, enfasis*.

39. Éd. *PL* 171 col. 1687-92, LEOTTA 1998. C'est ce que Thurot avait le premier mis en évidence, cf. supra p. 11. Voir sur ce traité LEOTTA 1988. Ce texte est cependant difficile à repérer, en raison de sa petite taille, dans les

liste versifiée de *colores rhetorici*[40] : tous les exemples en sont repris, mais les passages d'introduction de chaque couleur en prose ont été versifiés. La présence de ce chapitre consacré aux *colores rhetorici* peut paraître surprenante, mais elle est en fait symétrique de la présence de matériel strictement grammatical dans beaucoup d'*artes dictaminis,* qui considèrent que la prose ne doit pas seulement être élégante mais aussi correcte[41]. Le chapitre IV consacré à la prosodie dérive d'Isidore, mais peut-être faudrait-il rechercher là aussi un relais : de même que le chapitre III remonte à la *Rhétorique à Hérennius* mais par le relais du *De ornamentis verborum*, le chapitre IV descend peut-être d'un intermédiaire équivalent. On peut de même penser avec C. H. Kneepkens que le chapitre I des *Institutiones* de Priscien est bien la source du chapitre V, mais par l'intermédiaire d'un petit traité versifié préexistant[42], ou encore voir seulement dans le chapitre V du *Graecismus* une autre émanation versifiée de ce passage de Priscien[43]. Il n'a en revanche pas été déterminé à quel type de source puisaient les chapitres VI (*De nominibus monosyllabis*) et VII (*De nominibus musarum et gentilium*[44]) ; la source du chapitre VIII consacré aux

---

catalogues de bibliothèques. P. Lehmann propose cependant de le reconnaître dans un des volumes, intitulé *Rethorici colores*, de Beinwill en 1200 (Cf. LEHMANN 1959, 134 p. 160).

40. Cf. THUROT 1868, p. 101 n. 1 ; FARAL 1924, p. 50.

41. Cf. CAMARGO 1991, p. 26.

42. KNEEPKENS 1981a.

43. On peut en effet ajouter plusieurs manuscrits à ceux que répertorie C. H. Kneepkens : Naples Bibl. Nat. VII E 2 (XV^{e} s.) f. 6 : *Ecce quid usus habet* (Kristeller, *Iter Italicum* I p. 423) ; Escorial Bibl. Monast. lat. V.III 10 f. 94 : *Ecce quod versus habet, cedunt sibi sepe sonantes* (Antolin IV, 1916, p. 137) ; Paris, Bibl. Mazarine 1005 (XIV^{e} s.) f. 127 : *Ecce quod usus habet, cedunt sibi sepe sonantes : b mutatur in p.* Ce type d'incipit pour traiter de l'orthographe est en effet commun, on le trouve aussi en tête de traités consacrés aux voyelles, dans les mss. Ottobeuren Bibl. abbat. II 265 (XII^{e} s.) f. 122v : *Ecce quod usus habet, sibi cedunt queque vocales* (cf. J. LECLERC, *Anal. sacr. ord. Cisterc.* 7, 1951, p. 56) et Laon, Bibl. Mun. 471 (XII-XIII^{e} s.) f. 90v : *Ecce quod usus habet, sibi cedunt quinque vocales.*

44. Il est cependant peut-être possible de retrouver ce chapitre à l'état isolé dans le manuscrit Zurich C 56 (XV^{e} s.) où un feuillet comportant des vers sur les Muses avec le même incipit que le chapitre VII du *Graecismus (Nomina musarum doctrinamque suarum)* a été intercalé (f. 69r) entre deux églogues de Virgile. Notons aussi un autre rapprochement possible avec Cato, *De musis versus : Clio gesta canens transactis tempora reddit...* (éd. BAEHRENS 1879-83, III, XXXV p. 243-4).

étymologies grecques de mots latins n'est pas plus sûre, mais on peut penser avec J. R. Williams, éditeur d'une compilation similaire, que les deux ont pu puiser à une source commune[45]. Certaines de ces étymologies devaient cependant être familières, comme celle que relève W. Wattenbach[46] dans le manuscrit Wien 840 (XIII^{e} s.), f. 63, dans une suite de vers sur l'élection pontificale de 1130 dus à un partisan d'Anaclet : *Stercus et andec idem dixerunt significare, / Qui grecas voces studuerunt notificare*[47].

Comme la *prima pars Graecismi*, le *Doctrinale* remonte à des sources multiples. Pour la composition de cet ouvrage, son auteur Alexandre de Villedieu reconnaît dès le deuxième vers de son introduction avoir beaucoup emprunté à ses maîtres («*Pluraque doctorum sociabo scripta meorum*[48]»). Reichling avait déjà établi que les deux sections monumentales consacrées à l'étymologie et à la syntaxe ne remontaient pas à Priscien mais plutôt à des prédécesseurs inconnus du XII^{e} s., tandis que la section traitant des figures faisait la majorité de ses emprunts au *Barbarisme* de Donat[49] ; Hurlbut a complété cette analyse en montrant que la section X 1703-2101 qui donne les règles concernant la quantité des premières syllabes remontait à Aimericus et à son *Ars lectoria*[50]. Enfin, Thurot pense que la seconde partie du chapitre XII, qui contient des figures ajoutées à la liste donatienne, ne doit pas être attribuée à Alexandre mais à un successeur[51].

2.2. *La* secunda pars Graecismi

L'hétérogénité du manuel ne se perçoit pas seulement dans la disparité des huit premiers chapitres et dans leur manque de lien avec la

45. WILLIAMS 1972, p. 301.
46. WATTENBACH 1883.
47. Cf. *Graec.* VIII 29.
48. *Doctr.* 2, cité par HURLBUT 1933, p. 258.
49. REICHLING 1893, p. XXXI.
50. HURLBUT 1933. L'*Ars lectoria* d'Aimericus fait partie des *Artes legendi* avec celles de Tebaldus (auteur au X^{e} ou XI^{e} s. d'un *De primis syllabis* versifié), ou Siguinus. L'*Ars lectoria* de ce dernier, datée de 1088, ne donne pas lieu à beaucoup de copies mais connaît une grande influence au Moyen Age en étant reprise un peu plus tard, avec le traité de Tebaldus, dans l'*Ars* d'Aimericus. Cf. REINJDERS 1971-72, KNEEPKENS 1996a.
51. THUROT 1868, p. 473.

suite. Ce que les copistes et commentateurs ont coutume d'appeler la *secunda pars Grecismi* ne présente pas plus d'unité interne. Le plan suit celui qu'adoptait Donat (nom, pronom, verbe) et non celui de Priscien (nom, verbe, etc.), comme Évrard l'annonce dans son *prohemium*[52], et comme il le rappelle encore en tête du chapitre sur les pronoms[53].

S'inspirant entre autres du *Liber pauperum* de Jean de Beauvais[54], Évrard traite successivement du nom dans les chapitres IX à XIII (*De nominibus Latinis masculinis, femininis, neutris, mixtis* et *adiectivis*), séparant les substantifs et les adjectifs[55], du pronom au chapitre XIV, du verbe dans les chapitres XV à XIX (*De verbis primae coniugationis, secundae coniugationis, tertiae coniugationis, quartae coniugationis,* et *mixtis*), des adverbes, participes, conjonctions, prépositions et interjections respectivement aux chapitres XX, XXI, XXII, XXIII et XXIV. La ressemblance s'arrête toutefois au plan des deux traités, car un simple coup d'œil sur le contenu des chapitres en question suffit pour se rendre compte qu'Évrard n'a fait quasiment aucun emprunt à Donat pour la suite, mais que sa matière est puisée ailleurs. La majeure partie des chapitres que nous venons d'énumérer, c'est-à-dire ceux qui concernent le nom et le verbe, sont en fait des suites de vers différentiels.

Le chapitre IX, intitulé *De nominibus Latinis masculinis* a pour première particularité de ne pas comporter de chapeau introductif, au contraire de beaucoup d'autres chapitres, ce qui est normal si l'on songe qu'à l'origine ce chapitre devait suivre immédiatement le *prohemium* d'Évrard. Dans ce chapitre, on trouve ainsi des vers illustrant :

- les différents emplois d'un même mot, par exemple de *pater* :

  Est pater hic cura, pater est alius genitura,
  Hic pater aetate, pater ille vocatur honore,
  Ac summum regem facit ipsa creatio patrem (*Graec.* IX 1-2-3).

- les faux synonymes, comme *sanguis* et *cruor :*

  Sanguis alit corpus, cruor est de corpore fusus,

52. «Secundum Donati ordinem exsecutus primo de nomine, secundo de pronomine tractans et sic deinceps», *Graec.* prohemium (éd. WROBEL 1887) p. 2, 11.
53. «Donati nostri vestigia prima secutus / nomine tractato nunc de pronomine dicam, / non quia sim Prisci- dictis contrarius -ani, / sed quod in hoc opere volo doctrinare minores», *Graec.* XIV 1-4.
54. Cf. SIVO 1996.
55. Voir sur l'émergence récente de cette distinction ROSIER 1992a.

Extractus venis cruor est, in corpore sanguis (*Graec.* IX 4-5).

• les semi-homonymes, à distinguer par leur quantité, comme *lepor* et *lepus :*

Rure fugo lepores urbis fugiendo lepores,

In silvis lepores, in verbis quaere lepores,

Nam lepus est animal, lepor est facundia fandi (*Graec.* IX 8-9-10).

On chercherait en vain dans cette collection de vers un traitement spéculatif, ou même un rappel de ce qui composait le chapitre correspondant de Donat, qui est en fait passé dans le chapitre XXV. Nous verrons que le commentaire s'inscrit dans la même lignée et reste paraphrastique. Le chapitre X, consacré aux substantifs féminins, et le chapitre XI, dévolu aux substantifs neutres, répondent aux mêmes objectifs, et on y retrouve les mêmes «leçons de vocabulaire», par exemple celle qui enseigne à distinguer et à identifier les composés d'une même famille (*praenomen, cognomen, agnomen, nomen* en XI 1-2-3). Le chapitre XII, qui traite des noms «mélangés», applique les mêmes principes mais en prenant pour matière des mots de genre différent, et les vers XII 13-14 enseignent ainsi à ne pas confondre, en particulier grâce à leur scansion, *populus, -i* m. et *populus, -i* f. Le chapitre XIII applique le même traitement aux adjectifs, et enseigne ainsi par exemple à distinguer les quasi-synonymes *aeternus, perpetuus, perennis* et *sempiternus* (*Graec.* XIII 1-5), mais aussi des adjectifs qui se ressemblent par leur racine et par le son comme *bibilis* et *bibulus* (*Graec.* XIII 12-13).

Le chapitre XIV a en revanche une tonalité radicalement différente de ces collections de *versus differentiales*, et traite du pronom de la façon la plus classique, même si la glose exagère un peu en disant, pour cette section, qu'« Évrard a suivi métriquement Donat », étant donné que l'on retrouve beaucoup de questions du XII^e^ s. dans ce chapitre, et qu'il doit énormément, surtout pour le début, à la *Summa* de Pierre Hélie sur Priscien[56]. Nous avons cité plus haut les quatre premiers vers de ce chapitre, qui insistent sur le fait qu'Évrard suit Donat et non Priscien, et nous n'y reviendrons pas : il ne s'agit que d'une question de plan, Évrard traitant, comme Donat, du nom puis du pronom, et non, comme Priscien, du nom puis du verbe. Les vers suivants (5-12) rappellent la double cause de l'invention des pronoms, nécessité et

56. Également mis à profit par Évrard dans les chapitres IX, X, XII, XIII, cf. LOHMEYER 1901, p. 420 n. 1.

commodité[57] ; Évrard procède pour la suite sous forme de questions posées et résolues, questions classiques en usage dans l'enseignement contemporain, comme celle qui explique pourquoi Priscien dit que le pronom est mis pour un nom propre alors qu'on le trouve souvent mis pour un nom appellatif[58].

Les cinq chapitres consacrés aux verbes, un par conjugaison plus un traitant ensemble de verbes de conjugaisons différentes, nous ramènent en revanche aux séries de vers différentiels évoquées plus haut à propos des noms. Après cinq vers d'introduction consacrés aux différents sens du mot *verbum*, le premier de ces chapitres traite ainsi (XV 6-9) les diverses acceptions de *vacare :*

Tunc vacat intendit cum dico 'vacat rationi',
Cum dico 'ratione vacat' ratione carere est,
Tuncque notat vacuum cum dico 'vacat locus iste',
Atque vacat per se dic significare licere.

On trouve ensuite des vers enseignant à distinguer *percontor* et *percunctor* (XV 10-11), puis rappelant les trois équivalents de *prolongo* (*prorogo, protelo, procrastino*, en XV 12-13). Ce chapitre et les suivants appliquent aux verbes les mêmes procédés qu'aux noms, jusqu'au chapitre XIX (*De verbis mixtis*), qui enseigne de même à rapprocher ou à distinguer des verbes de conjugaisons différentes, comme *corrigo, reprehendo, vitupero* aux vers XIX 27-28.

Le chapitre XX est consacré aux adverbes, qu'il énumère selon leur catégorie : adverbes de lieu, de temps, etc., après deux vers généraux (XX 1-2) rappelant que les adverbes sont toujours ajoutés au verbe, avec référence au début de Donat *Min.* 5 :

Sunt adiectiva verborum adverbia semper,
Sicut testatur artis doctissimus auctor.

Toujours suivant le principe des vers différentiels, les vers du chapitre XX donnent les différents emplois d'un même adverbe, comme pour *hic* (en XX 145-46), *inde* (147-48), *sic* (149-50), *o* (151-59), en appuyant ces sens sur des exemples, enseignent à distinguer *agite, age* et *eia* (160-62), ou encore *usque, donec* et *quousque* (173-74).

57. L'importance de la *causa inventionis* dans la définition de chaque partie du discours remonte via Pierre Hélie à Guillaume de Conches, cf. FREDBORG 1973, p. 12.

58. *Graec.* XIV 23-30. Pour l'origine de cette discussion canonique dans les commentaires de Priscien, cf. FREDBORG 1973, p. 23.

Le chapitre XXI traite, comme le chapitre suivant de Donat, des participes. Une première partie (XXI 1-20) rappelle, un peu comme le chapitre de Donat correspondant, les principes généraux (les participes viennent des verbes ; certains sont réservés aux sujets masculins, d'autres aux féminins ; il existe des participes passés, présents mais aussi futurs ; ils ont plusieurs genres ou un seul) ; le reste du chapitre (21-97) donne les règles de formations des participes et énumère des cas particuliers.

Toujours suivant le plan de Donat, le chapitre XXII s'intéresse aux conjonctions ; quatre vers d'introduction rappellent l'origine du mot et la fonction de la conjonction dans la phrase (XXII 1-4), puis Évrard poursuit en distinguant les différents types de conjonctions, copulatives, continuatives, causales, interrogatives, etc., avec quelques modifications par rapport à Donat. On retrouve la même énumération dans le chapitre XXIII traitant des prépositions, après six vers d'introduction. Le chapitre XXIV des interjections présente une structure différente, en ce sens que les 39 premiers vers (sur 52) sont consacrés à des généralités, suivies de onze vers (40-50) traitant des interjections individuellement, et de deux vers de conclusion.

Dans le chapitre XXV (*De speciebus nominum*), on retrouve davantage ce qui fait la matière du chapitre de Donat sur le nom : le continuateur anonyme d'Évrard y distingue vingt-sept espèces de noms. Il en va de même dans le chapitre XXVI consacré aux flexions des verbes, qui forme un ensemble avec le précédent et le XXVII, traitant de syntaxe.

2.3. Partitions anciennes, partition actuelle

Au Moyen Age, ces trois ensembles circulent sous les dénominations de *prohemium, prima pars Grecismi, secunda pars Grecismi*, et le découpage interne en chapitres n'est pas tout à fait identique au nôtre puisque l'on assemble alors par exemple les actuels chapitres I et II en un seul. Le chapitre VI était alors le cinquième, et la glose récapitule ainsi la série des premiers chapitres :

> QUE VEL QUOT GENERIS [*Graec.* VI 1] : hic agit actor de quinto capitulo, scilicet de genere, cum prius egerit de figuris, de coloribus rethoricis, de pedibus metrorum et de commutatione litterarum (Paris BnF lat. 14746 f. 44vb).

L'actuel chapitre VIII était de même le septième, et la glose introduit son étude par la mention suivante :

> Hic aggreditur actor septimum capitulum et ultimum huius prime distinctionis (*ibid.* f. 59vb).

La seconde partie présentait aussi un découpage différent de celui que nous a donné l'édition Wrobel, les contemporains considérant que les chapitres IX à XIII (noms masculins, féminins, neutres, mêlés et adjectifs) formaient un seul chapitre, et appliquant le même traitement aux chapitres XV à XIX concernant les verbes. La *secunda pars Graecismi* était assez logiquement formée de huit chapitres correspondant aux huit parties du discours, suivis de trois chapitres annexes, division ainsi introduite dans le commentaire :

> Primo enim determinat de octo partibus orationis sufficienter secundum quod ad suum exigebat propositum et secundo resumit de nomine et verbo, que sunt partes principales ad recuperandum si quid de ipsis omiserit (secunda ibi VIGINTI SEPTEM [*Graec.* XXV 1]) (*ibid.* f. 69rb-va).

Le Moyen Age voit donc dans la *secunda pars Grecismi* deux parties, celle qui traite des huit parties du discours et les trois chapitres finaux de syntaxe. Il s'y superpose, au moins à la fin du XIII^{e} s., une division en livres, si bien que les huit premiers chapitres se répartissent en deux livres, un pour le nom, le pronom et le verbe, un pour les cinq autres *partes orationis*, les trois derniers chapitres formant, selon le commentaire, le cinquième livre du *Graecismus*. C'est pourquoi la glose du chapitre XX *de adverbiis* débute de la façon suivante :

> Hic incipit liber quartus et durat usque ad illam partem VIGINTI SEPTEM [c'est-à-dire jusqu'au chapitre XXV] (*ibid.* f. 164ra),

tandis que le commentaire du dit chapitre XXV commence ainsi :

> Hic incipit quintus et ultimus liber istius operis (*ibid.* f. 186va).

La présentation de l'édition Wrobel reproduit partiellement la disposition médiévale. On aurait pu imaginer une édition prenant en compte la fusion de deux traités indépendants, rien qu'en détachant du *prohemium* le plan des premiers chapitres pour le faire glisser à sa juste place, en tête de ces chapitres. D'un autre côté, cette disposition a l'avantage de restituer l'idée que les médiévaux se faisaient du livre, eux pour qui le plan des chapitres I à VIII faisait bel et bien partie du *prohemium*. Si le découpage de l'époque avait été réalisé conformément à l'histoire interne de l'œuvre, une série de manuscrits devrait commencer par *De figuris metaplasmi*. De fait, nous n'avons pas trouvé de témoin ayant cet incipit. Il subsiste aujourd'hui trois sortes de *Graecismus :* ceux qui commencent par le *prohemium* (*Quoniam ignorantie*), ceux qui commencent au chapitre I (*Est meta trans grece*), ceux qui commencent au chapitre IX (*Est pater hic cura*).

3. LES DÉBUTS DU *GRAECISMUS* : PREMIÈRES ATTESTATIONS

Le plus important cependant, et Lohmeyer a eu raison de le souligner, est le fait que le manuel soit très vite connu, et sous la forme sous laquelle il nous est parvenu, avec son titre et l'attribution à Évrard. La popularité très rapide du manuel est assez facile à mesurer, à condition de bien distinguer entre les interpolations, les citations véritables et les mentions explicites. C'est d'ailleurs cette confusion méthodologique qui a souvent conduit à rouvrir le dossier de la datation, puisqu'à chaque fois qu'une coïncidence était relevée entre le *Graecismus* et un texte antérieur, on reproposait la date de 1124[59]. Il apparaît donc plus sûr de rechercher les mentions du texte, et de se demander à partir de quand des auteurs font expressément référence à un ensemble appelé *Graecismus*.

Dans cette perspective, les premières occurrences sont fournies par Jean de Garlande, qui cite les deux traités, *Graecismus* et *Doctrinale,* dans son *Compendium gramatice,* sa *Clavis compendii,* et son *Morale Scholarium*, tous publiés entre 1234 et 1236. Dans le *Compendium*[60], grammaire versifiée, le *Graecismus* est mentionné à de très nombreuses reprises, généralement sous ce nom, deux fois seulement en évoquant son auteur sous l'appellation de *Batuniensis*. Ces mentions qui sont autant de corrections visent les chapitres I, II, VI, X, XI, XII, XV et XXV, ce qui signifie qu'une vingtaine d'années après la date généralement proposée pour l'achèvement du *Graecismus*, il est effectivement déjà pratiqué sous la forme que nous lui connaissons

59. On trouvera l'historique détaillé de ces tentatives dans l'article de WILLIAMS 1972. On trouve ce type de coïncidences dans la *Panormia* d'Osbern de Gloucester (éd. BERTINI 1996. Cf. WILLIAMS 1972, p. 299, n. 31). Voir aussi les additions marginales de vers identiques à ceux du *Graecismus* dans certains manuscrits d'Osbern, dans HUNT 1980b, p. 164 ; une partie de la tradition contient par exemple les vers X 166 («Forfice fila, pilum cape forpice, forcipe ferrum») et X 168 («Glis animal, glis terra tenax, glis lappa vocatur») du *Graecismus*, et ce vers se trouve aussi dans le *Doctrinale*. Des rapprochements ont aussi été établis entre le *Graecismus* et les *Corrogationes Promothei* d'Alexandre Neckam (MEYER 1897, p. 655) qui contiennent les vers du *Graecismus* X 40, X 50, X 148, X 213 et XVII 61, alors que les *Corrogationes* ont été composées avant que l'auteur ne devienne abbé de Cirencester en 1213 (ibid. p. 653 et 641). D'autres rapprochements ont été mis en lumière avec les *Distinctiones* d'Alain de Lille (*PL* 210), où l'on retrouve col. 234[D] les vers *Graec.* XVII 56-57.

60. Éd. HAYE 1995.

aujourd'hui : les chapitres I, II et VI de la *prima pars* sont déjà là, les chapitres X, XI, XII et XV de la *secunda pars* aussi, et même le chapitre XXV dont nous avons vu qu'il était aussi probablement plus tardif. Plus significatif encore, les deux mentions qui sont faites sous le nom de *Batuniensis* renvoient toutes les deux à des corrections faites sur ce chapitre XXV, et elles sont bel et bien dans la partie du chapitre III qui vise explicitement le *Graecismus*. Le *Compendium* contient ainsi, dans l'état actuel de nos connaissances, les plus anciennes références explicites au *Graecismus*, ainsi que sa première association au *Doctrinale*. On trouve le même type d'allusions dans la *Clavis compendii*, ainsi que dans le *Morale scholarium*, qui associent aussi les deux manuels d'Évrard et d'Alexandre[61].

La seconde mention est fournie par Richard de Fournival, chancelier de l'église d'Amiens, qui rédige vers 1240 sa *Biblionomia*, liste des livres rassemblés pour composer une bibliothèque publique. Il inclut dans cette nomenclature des grammaires parmi lesquelles figure le *Graecismus*, une fois de plus en compagnie du *Doctrinale*[62].

La troisième mention datée vient cette fois du domaine germanique, et elle est fournie par Conrad de Mure, chantre de la cathédrale de Zurich et auteur d'un *Graecismus novus*, grammaire didactique de 10554 vers achevée en mars 1244 : le *Graecismus* est pris comme référence, par son nom, pour la composition du nouveau manuel, et mentionné dans le prologue[63].

Le *Graecismus* est également cité, en compagnie du *Doctrinale*, par Évrard l'Allemand dans son *Laborintus*[64] (1220-50). Le *Graecismus* est donc connu, utilisé et cité comme tel par au moins quatre textes de la première moitié du XIII^{e} s., ce qui montre que sa diffusion dans l'état

61. «Doctrinale viam claudens ad philosophiam / non gerit egregiam linguam sed tautologiam» (éd. PAETOW 1914, 353-54 p. 222) ; «Mendax Grecismus est grecis philosophis mus / quando latinismus est turget mons velut ismus» (ibid. 359-60 p. 222).
62. DELISLE 1868, II p. 524. Sur la *Biblionomia*, cf. aussi ROUSE 1973.
63. «Preterea in hoc opusculo omnia sub artis metrice proprietatem pro posse reducendo ita proposui desudare, quod de corpore Veteris Grecismi, excepta quadam regiminum particula, nichil quod sit utile subtrahatur, diminutum vero seu minus perfectum ex parte aliqua suppleatur». Je remercie A. Cizek, qui prépare actuellement l'édition du *Graecismus novus*, de m'avoir aimablement communiqué des passages de sa transcription.
64. «Quod pueri potent tibi Doctrinale propinat, / prisci doctoris utiliora legit. / Graecismus recitat peperit quas Grecias voces, / quas Latium dat quae significata ferant». Cf. FARAL 1924, 667-70 p. 360.

où nous le connaissons aujourd'hui a été extrêmement rapide, en domaine français comme en domaine germanique. Dans la deuxième moitié du XIII[e] s., les citations du *Graecismus* se multiplient, dans la *Summa* du franciscain Guillaume Brito, vocabulaire rédigé entre 1250 et 1270, mais sans doute plus près de 1250, dans le *Registrum* d'Hugues de Trimberg composé vers 1280[65], dans la *glose Admirantes* du *Doctrinale* contenue dans le manuscrit Orléans 252 daté de 1284[66], enfin dans le *Catholicon* de Jean de Gênes terminé en 1286.

4. LE PROJET D'ÉVRARD DE BETHUNE

4.1. Une grammaire fondée sur la signification

Si l'on se fie à ce qu'annonce Évrard de Béthune dans son *prohemium* introductif, il est temps de revenir à un enseignement fondé sur la signification des mots, et non exclusivement sur leurs propriétés grammaticales. Évrard déclare s'opposer à des tenants d'une position radicale qui soutenaient la correction d'énoncés tels que *cappa categorica, syllogismus candidus* (une coiffe catégorique, un syllogisme blanc) :

> Quoniam ignorantie nubilo turpiter excecati quidam imperiti fatuitatem exprimentes asininam Chimerinas imaginantes statuas nescio quid inopinabile somniantes dictionum discrepantiam matrimonio non legali et synzugia nullatenus coherenti copulant inconcinne, succurrendum opinioni eorum et consulendum fore existimavi. Humano etenim capiti equinam inserentes cesariem, plumas piscibus squamas avibus apponentes, cappam cathegoricam candidumque pretendentes syllogismum in undis apros piscantur cum canibus et leones, in silvis lucios venantur cum retibus et salmones[67].

65. I 240, cf. LOHMEYER 1901, p. 425.
66. ibid.
67. «Puisque certains incapables, honteusement aveuglés par la nuée de l'ignorance, faisant preuve d'un entêtement asinéen, imaginant des statues de Chimère, rêvant je ne sais quoi d'impensable, unissent des mots désaccordés en un mariage illicite, et, au mépris de l'esthétique, ne tenant par aucune harmonie, j'ai décidé de secourir et conseiller leur jugement. Implantant en effet une pilosité chevaline sur une tête d'homme, attribuant des plumes aux poissons et des écailles aux oiseaux, brandissant une coiffe catégorique et un syllogisme blanc, ils pêchent avec leurs chiens en mer sangliers et lions, et chassent au filet dans les bois brochets et saumons.»

Il affirme en outre vouloir enseigner les significations des mots, les différences de signification, les synonymes, etc. :

> Cum ergo animadverterem quam plurimos sic errare et errores suos nihilo minus ignorare, ut eorum opiniones erroneas correctionis lima, non reprehensionis invidia valeam retundere, huius operis sarcinam ausus aggredi, quantum mei paupertas ingenioli valuit sustinere, dictionum significationes, significationum differentias, in quibus scilicet dictiones sibi conveniant, in quibus a se differant, utilitati omnium deserviens proposui declarare. Sed quoniam verborum commixtio, commixtionum intricatio, intricationum confusio tam rudibus quam provectis tedium parturit et errorem, ea que locorum diversitate et significationum multiplicitate confusa sunt secundum Donati ordinem exsecutus primo de nomine, secundo de pronomine tractans et sic deinceps stilum acuere destinavi[68].

On peut se demander qui sont ici les adversaires d'Évrard. À une perspective exclusivement fondée sur les propriétés grammaticales des mots, qui enseignerait à parler de «coiffe catégorique», au mépris des distinctions entre noms de première et de seconde imposition, il oppose l'apprentissage fin du vocabulaire et des significations des mots latins. Le problème est de trouver ces défenseurs, au XII^{e} s., d'une correction fondée sur le seul accord des constructibles, étant donné que la première mention de ces énoncés «mal formés» apparaît précisément pour dire qu'ils sont mal formés[69]. On trouve ainsi ce type de développements au XII^{e} s. chez Albéric de Paris, qui affirme l'absence de construction d'un adjectif métalinguistique avec un substantif nom de chose[70]. On retrouve cette opinion chez Pierre Hélie, qui semble

68. «Frappé par le nombre de ceux qui se trompaient ainsi en ignorant totalement leurs erreurs, et pour rectifier leurs errances de pensée par la lime de la correction, et non par le désir bas de les reprendre, j'ai eu l'audace de me charger du fardeau de cet ouvrage, dans la mesure de la faiblesse de mon petit esprit, et me suis proposé d'expliquer les sens des mots, les différences de leurs sens, par quoi les mots s'accordent, par quoi ils sont séparés, servant en cela à l'usage de tous. Mais l'union des mots, l'enchevêtrement des unions, la confusion des enchevêtrements n'engendrant, chez les novices comme chez les plus avancés, qu'ennui et impressions trompeuses, je me suis proposé d'aiguiser mon stylet, ayant suivi l'ordre de Donat pour ce qui est complexe par la diversité des lieux et la multiplicité des sons, traitant d'abord du nom puis du pronom et ainsi de suite.»

69. Cf. EBBESEN 1981, p. 93.

70. «Nullum nomen adiectivum secundae impositionis potest iungi alicui nomini substantivo primae impositionis ad reddendam constructionem», éd. DE RIJK 1967a cité par EBBESEN 1981, p. 93. Cf. aussi l'*Ars Meliduna*, cit.

être le premier à illustrer son propos avec des exemples voisins de ceux d'Évrard. Il part ici de la correction sémantique d'énoncés comme *turba ruunt* pour réfléchir sur le cas inverse. Pierre Hélie est le premier à tirer de Priscien XVII 187 une implication supplémentaire : le fait que *turba ruunt* doive être jugé selon le sens entraîne que des énoncés comme *corrigie tue sunt negative* sont mal formés au regard de ce que l'intellect peut en comprendre[71] :

> Similiter si dicam «Corrigie tue sunt negative», animus auditoris intelligit nescio quid incoherens et refugiens ; unde nullum intellectum dicitur rationabiliter auditor habere. ... talis ordinatio numquam recipitur pro constructione, dicente Prisciano «Omnis constructio quam Greci sintasin vocant ad intellectum referenda est». Aliter enim non erit constructio nisi aliquem intellectum constituat in auditore[72].

Pierre Hélie admet cependant deux choses qui pourraient correspondre à ce que refuse Évrard. D'une part, la correction est double : il existe une correction verbale (*voce*) et une correction sémantique (*sensu*) :

> Quandoque autem ordinatio congrua est voce non autem sensu, quia congrue iunguntur sibi dictiones secundum sua accidentia, nullum tamen significant, veluti quando nomen adiectivum secunde impositionis iungitur substantivo prime impositionis ut si dicam «Socrates habet ypoteticos sotulares cum cathegoricis corrigiis[73]».

Les propositions visées sont donc décrites comme correctes mais ne peuvent prétendre au nom de construction puisqu'elles ne génèrent aucune intellection chez l'auditeur, ce qui les écarte de la définition de Priscien, selon laquelle une construction doit être rapportée à son intellection.

---

ibid. : «adiectiva secundae impositionis suppositionem sibi volunt fieri per consimilia substantiva», et la *Summa sophisticorum elenchorum*, éd. DE RIJK 1967a, I p. 455 : «Cum autem soloecismus accidit secundum significationem, dicendum est quod non coniunguntur dictiones, quia quamvis ipse dictiones possint iungi sine vitio barbarismi, sensus tamen repugnat eas coniungi. Ut cum dicitur : 'cappa tua non habet predicatum et subiectum, ergo est cathegorica'. (...) Sed huiusmodi voces non sunt locutiones vel interpretationes sensu impediente. Quidam tamen concedunt eas esse locutiones et propositiones et dicunt non esse soloecismum in huiusmodi vocibus. Nos vero dicimus in his soloecismum esse et non concedimus talem dictionum coniunctionem. Ipsis enim ita coniunctis sensus evanescit.»

71. Cf. SIRRIDGE 1988a, p. 173.
72. Pierre Hélie, *Summa*... éd. REILLY 1993, p. 834, 46-52.
73. Ibid. p. 833, 26-30.

Le second fait est que Pierre Hélie admet la possibilité d'une construction avec l'assemblage inverse (adjectif de première imposition-substantif de seconde imposition), et affirme qu'une proposition comme «*propositio est alba*» est une construction, puisqu'elle génère un sens chez l'auditeur, mais qu'elle est fausse : l'auditeur comprend que la proposition est «colorée de blancheur», ce qui est faux :

> Item queritur utrum ex nomine substantivo secunde impositionis et adiectivo prime possit fieri constructio, ut «Propositio est alba». Et constructio quidem est quia aliquem intellectum generat in animo auditoris. Adiectivum enim prime impositionis non ex substantivo contrahit significationem sed per se dictum aliquid habet significare. Ideo cuicumque iungatur substantivo aliquem constituit intellectum. Per hoc enim intelligo quod propositio albedine est colorata quod falsum est[74].

On retrouve l'opinion de Pierre Hélie dans la *Summa Absoluta cuiuslibet* de Pierre d'Espagne (grammaticus), qui conclut explicitement que la construction correcte exclut le solécisme aussi bien des signifiants que des signifiés[75].

Qui est visé dans le *prohemium* d'Évrard ? Il s'agit vraisemblablement des grammairiens de la génération de Pierre Hélie, mais il est difficile de déterminer exactement pourquoi. Est-ce parce qu'ils soutiennent la correction verbale des propositions dénoncées par Évrard[76] ? Ou bien est-ce plus simplement parce qu'ils enseignent à réfléchir sur ce type de propositions au lieu d'enseigner les mots de la

74. Ibid. p. 835, 58-64. On retrouve à peu près la même distinction dans le *Metalogicon* de Jean de Salisbury, élève des deux précédents, qui déclare mal formé un énoncé comme *tunica categorica* (et l'on se rapproche de l'exemple d'Évrard), mais admet l'assemblage inverse. Cf. Jean de Salisbury, *Metalogicon*, éd. HALL 1991, I 15 p. 36, 70 ; 16 p. 39, 2 : «non autem vice versa adiectiva primae impositionis secundae institutionis nominibus adici impossibile aut inconsequens est». Ces constructions sont cependant réservées à certains adjectifs de première imposition : «dicitur ergo sermo durus aut mollis, verbum asperum aut lene, nomen dulce aut amarum...» (ibid. l. 7-8). Cf. aussi DE RIJK 1967a, II 1 p. 216-17.

75. «Itaque recta ratio construendi non minus rei quam vocis soloecismi excludit», éd. KNEEPKENS 1987a, IV p. 2.

76. Pierre d'Espagne semble dénoncer des opinions voisines dans son passage sur la construction, et sur l'accord impossible des substantifs de première imposition avec des adjectifs de seconde : «Quod enim quidam obiciunt 'homine supra tectum sedente' bonam esse constructionem et gramaticam, cadente autem minime, satis pueriliter instant», éd. KNEEPKENS 1987a, IV p. 2.

langue latine ? Il nous semble que c'est cette dernière solution qui est à retenir, toujours d'après les caractéristiques du *prohemium* d'Évrard, agressif et méprisant pour ceux qui développent ce genre de théories, qui sont décrits comme des ignorants et des ânes. Évrard se pose au contraire en défenseur d'un autre type de réflexion sur la langue : farcissant son introduction de citations de l'*Art Poétique* d'Horace, il propose de renoncer aux spéculations sur le fonctionnement du langage (la *cappa categorica*, mais aussi tous les problèmes logiques qui tournent autour de la Chimère[77]).

Si l'on se souvient qu'Évrard se référait en théologie à Gilbert de la Porrée, on voit qu'en grammaire en tout cas il ne reprend pas les théories des Porrétains, et que le cadre qu'il propose ne s'y prête même pas. La distinction pour un nom entre *significare substantiam* et *significare qualitatem*, qui pose qu'un nom en position de prédicat signifie la qualité, la notion de supposition, la notion de verbe substantif et l'équivocité du verbe *esse* qui caractérisent la pensée grammaticale de Gilbert de Poitiers et de ses continuateurs[78] auraient du mal à trouver place dans l'enseignement tel que le conçoit Évrard, puisque précisément il refuse pratiquement toute attitude métalinguistique en dehors du schéma traditionnel des huit parties du discours et d'une brève description de chacune en quelques vers introductifs.

77. Cf. sur ces problèmes liés à la référence vide EBBESEN 1986, LIBERA 1991.
78. Cf. FREDBORG - KNEEPKENS 1988, p. 14-15.

4.2. Succès ou échec ?

Qu'est devenu le projet d'Évrard ? Il n'a certes pas fait dévier le cours de l'histoire de la grammaire, et le développement des théories spéculatives du XIII^e^ s. est là pour montrer que ce qu'il redoutait, à partir de ce qu'il voyait déjà à son époque, s'est réalisé. Avec les *Glosulae* mais surtout avec la *Summa* de Pierre Hélie, Priscien est devenu le point de départ d'un enseignement sur la structure du langage en général, et Jean de Garlande est généralement mis en avant comme le grammairien qui s'oppose à cet état de fait sans rien pouvoir y changer[79]. On voit ici que vingt ou trente ans plus tôt Évrard a déjà tenté de freiner ce processus.

En vain, serait-on tenté de dire. Mais ce serait oublier les quelque deux cent cinquante témoins subsistants du *Graecismus*. Le résultat de cette offensive a été de fonder d'une certaine manière la grammaire «impositive» (*impositiva*), celle qui s'occupe de la signification des mots, par opposition à la grammaire spéculative vouée à l'étude du langage, en la dotant d'un manuel complet, qui veut exposer de façon raisonnée la signification fine des mots d'une langue donnée.

Un siècle plus tard, lorsque Thomas d'Erfurt veut s'opposer à ceux qui ne distinguent pas clairement ce qu'est la correction grammaticale, le vocabulaire employé est le même que celui d'Évrard, mais la perspective est évidemment inversée. Évrard parlait de *discrepantia* (*dictionum discrepantiam matrimonio non legali et synzugia nullatenus coherenti copulant inconcinne*) pour caractériser comme incorrection grammaticale ce qui était impropriété sémantique ; Thomas d'Erfurt rappelle la différence entre la convenance (*convenientia*) ou non-convenance (*repugnantia*) des signifiés particuliers, donc ce qui joue au niveau du sens d'un énoncé, et la conformité (*conformitas*) ou non-conformité (*discrepantia*) des modes de signifier, dont peut seulement juger le grammairien ; il reprend d'ailleurs l'exemple *cappa categorica* pour caractériser ces énoncés que le grammairien doit juger corrects[80].

79. Cf. PAETOW 1914 ; KNEEPKENS 1995, p. 250.

80. «Congruitas et incongruitas causantur ex conformitate vel disconformitate modorum significandi, quae per se sunt de consideratione grammatici. Tamen proprietas vel improprietas sermonis causatur ex convenientia vel repugnantia significatorum specialium. Unde haec est congrua et propria, *cappa nigra*, et haec est impropria, *cappa categorica* : tamen utraque istarum est congrua», cf. ROSIER 1988c, p. 10 et n. 23.

4.3. Orientations imposées par le remaniement

Le succès qu'a connu le *Graecismus* est-il dû au projet d'Évrard ou doit-il beaucoup à la révision du manuel ? Si l'on considère le squelette de l'œuvre de départ, un exposé raisonné du vocabulaire latin, réparti selon les huit parties du discours, l'aspect commode de l'exposé apparaît nettement, le *Doctrinale* n'offrant pas ce schéma clair. D'un autre côté, les ajouts ne sont pas sans valeur, à condition de pouvoir les cerner. Si l'on prend par exemple le chapitre du pronom (*Graec.* XIV), il contient des développements terminologiques intéressants, établissant par exemple le lien entre pronom et *hypostasis :*

> At nomen vere tibi significabit usiam,
> Et tibi significat pronomen hypostasim ipsam
> Dans intelligere, quod sit substantia mere.

Malgré la proximité terminologique avec Pierre Hélie, Évrard n'a pas lu cela dans la *Summa :* le *Graecismus* assimile bien le pronom à la *substantia a substando (hypostasis)*, mais pas le nom à la *substantia a subsistendo* (*usiosis*) comme le fait Pierre Hélie. Son analyse est en réalité celle de Pierre d'Espagne dans sa *Summa Absoluta cuiuslibet* : le pronom correspond à la *substantia a substando* (*hyspostasis*), le nom à la *substantia a subsistendo et substando* (*usia*[81]). La *Summa* de Pierre d'Espagne remontant seulement au tournant des XII[e]-XIII[e] s., on est fondé à se demander si cet ajout théorique, qui donne lieu à de très longs développements dans les gloses, remonte bien aux origines du texte, ou s'il ne fait pas partie des insertions au même titre que les exemples de Vernon et Rouen empruntés au *Doctrinale.*

Toutes les sections théoriques, qui sont postérieures au *Tractatus*, ont en fait dynamisé le *Graecismus*, qu'il s'agisse des chapitres I-II consacrés aux figures, qui donnent lieu à une glose très abondante dès les années 1230 ; ou du chapitre VIII traitant des étymologies grecques, très glosé aussi et très utilisé ; ou du chapitre XIV sur le pronom, qui occasionnera également la rédaction de gloses importantes ; ou de la section sur la construction (XXVI) qui présente des exemples communs avec la *Summa breve sit* de Robert de Paris, en

81. Cf. ROSIER 1987, p. 308.

particulier quand il s'agit d'illustrer l'accusatif de relation (ou «synecdoque») par l'exemple *doleo caput*[82].

Rien ne permet d'affirmer que sans sa révision l'œuvre d'Évrard n'aurait pas eu le même succès, mais on a pourtant l'impression que le remaniement a lancé le *Graecismus* en lui donnant ce que les œuvres de Jean de Garlande ou Henri d'Avranches par exemple n'ont pas, des éléments théoriques. Ces éléments ne sont ni très nombreux ni très poussés. Mais ils ont suffi à donner au manuel un statut ambigu, avec une dominante de grammaire «positive» et quelques touches plus théoriques prêtes à recevoir des commentaires de grammaire spéculative.

5. TEXTE EN VERS, TEXTE À GLOSER, TEXTE GLOSÉ

5.1. Un manuel d'enseignement versifié

Le but d'un texte versifié, lorsqu'il est destiné à l'enseignement, est d'être un instrument de mémorisation, non de lui-même, mais de l'arrière-plan plus large qui a servi à le produire. Il est le catalyseur d'un savoir plus vaste, le moyen mnémotechnique d'une culture plus ramifiée, moins compacte que son résumé en vers. Le fait d'être en vers, pour un texte, favorise sa mémorisation, mais il impose aussi au contenu de se tenir dans un espace plus ramassé et plus formalisé. L'expression devra être plus concise, voire elliptique. Le texte en vers doit donc rester une sorte de loupe à travers laquelle on peut voir tout l'arrière-plan qui l'a produit, et non devenir un mur opaque, et ceci pour sa survie même, puisqu'il est souvent trop concis pour être compris seul. C'est ce qui explique la nécessité d'un cours oral pour expliquer le texte, et de gloses, si uniformes qu'elles semblent dériver d'une seule source, comme le remarque Thurot pour le *Doctrinale*[83].

82. Éd. KNEEPKENS 1987a, II ; cf. p. 264, 17 : «quandoque verbum activum construitur cum accusativo per figuram que dicitur sinedoche, ut 'doleo caput'».

83. THUROT 1850a, p. 50. Cf. aussi pour le phénomène des grammaires versifiées LAW 1999.

5.2. L'opinion des commentateurs

Les glosateurs, aussi bien du *Graecismus* que du *Doctrinale*, ne tarissent d'ailleurs pas d'éloges sur le fait que ces textes soient en vers, mais ils le font toujours sur le mode d'une défense de l'ouvrage qu'ils commentent par rapport aux textes anciens, Donat et surtout Priscien étant principalement visés. Les gloses du *Doctrinale* et du *Graecismus* traitent ce thème dans des termes identiques, avec le même emprunt à Matthieu de Vendôme, sans qu'il soit possible de savoir quel commentaire a influencé l'autre :

> Tunc aliquis obicere posset statim sic : «Videtur quod iste liber superfluat quia Priscianus et Donatus sufficienter determinaverunt de gramatica ergo etc.» Ad hoc dicendum est quod non superfluit, quia licet non sit de esse gramatice, tamen est de bene esse[84], eo quod sermo metricus ad plura valet quam sermo prosaicus. Valet enim ad leviorem acceptionem, ad memoriam firmiorem et ad lucidam brevitatem[85], quod patet per descriptionem versus que talis est : *Versus est metrica oratio succincte clausulatimque progrediens venusto verborum matrimonio flosculis picturata, nichil in se continens superfluum, nichilque continens diminutum*[86] ». (Prologue 1, 6.2)

A partir de ces défenses, on retrouve a contrario les critiques faites aux anciens : leurs traités présentent un grand désordre, des textes fatigants pour l'oreille, et beaucoup trop d'informations, ce qui gêne à la fois la réception du texte et sa mise en mémoire. Pour remédier à ceci, il faut des textes ordonnés, et les glosateurs rattachent toujours cela, non à un découpage du texte en sections commodes, mais à la mise en vers :

84. Voir sur cette distinction *esse/bene esse* appliquée aux deux manuels médiévaux infra (ch. II, 3.6).

85. On retrouve un éloge comparable appliqué à la division d'un texte, entre autres dans le premier des prologues au *Graecismus :* «divisio dicitur valere ad tria, scilicet ad leviorem acceptationem, ad evidentiam pleniorem et ad memoriam firmiorem».

86. Matthieu de Vendôme, *Ars versificatoria* (éd. MUNARI 1988) I 1 p. 43-44 : «versus est metrica oratio succincte et clausulatim progrediens venusto verborum matrimonio et flosculis sententiarum picturata, que nihil diminutum, nihil in se continet otiosum». La glose du *Doctrinale* (Orléans 252, de 1284, citée par THUROT 1850a, p. 48) donne quant à elle la version suivante : «Metricus (sc. sermo) universalis est ad faciliorem acceptionem, ad venustam et lucidam brevitatem, ad memoriam firmiorem. Quod patet sequi ex definitione versus que sequitur : versus est metrica oratio succincte et clausulatim progrediens, venusto verborum apparatu et sententiarum flosculis picturata, nihil in se superfluum nihilque continens diminutum».

> Per hoc quod dicit 'succincte clausulatimque' tangitur memoria, quia secundum Aristotilem libro *De anima* [*De memoria* 1, 452A2-3], reminisciora sunt que inter se habent ordinem. (ibid.)

Une glose du *Doctrinale* oppose même *metrice* à *confuse* :

> Illa que Priscianus abstruse et confuse tradidit, ipse (sc. Alexander) lucide et metrice manifestat. Nam sermo metricus quem iste actor sequitur ad plura valet quam sermo prosaicus quem sequitur Priscianus[87].

Ici, on le voit, c'est la mise en mémoire qui est évoquée : ne peut se retenir que ce qui se présente dans un certain ordre, et l'on pense aux techniques de mémorisation des rhéteurs, qui se représentaient leur discours comme une maison divisée en pièces. Le deuxième obstacle vient du fait que ce sont des textes éprouvants à entendre. Là aussi, cette difficulté s'envole grâce à la mise en vers :

> Et cum dicitur 'venusto verborum matrimonio', tangitur quod facit ad delectationem quoniam in bene dispositis delectamur. (Prol. 1, 6.2)

Le troisième et dernier obstacle est constitué par le surplus d'information. Un texte en prose a, selon ces glosateurs, une fâcheuse tendance à introduire des digressions inutiles, qui gênent la compréhension sans apporter aucun élément intéressant, alors qu'un vers didactique, par sa forme même, s'interdit forcément ce genre d'excès :

> Et cum dicitur 'nichil in se superfluum etc.', tangitur quod ad leviorem facit acceptionem. (ibid.)

De ces oppositions se dégagent les liens suivants entre les caractéristiques d'une œuvre et la façon dont elle sera reçue par son public : l'*ordo* permet la *memoria*, le *bene dispositum* suscite la *delectatio*, le *nichil superfluum* autorise l'*acceptio levior*. Certaines gloses du *Doctrinale*[88] résument ainsi ce point de vue :

> Non est mirum si legitur iste liber in quo compendiose tractatur quod erat primitus dispendiosum et confusum, in quo ordinate traditur quod erat primitus inordinatum, ita quod sub luce tradatur quod erat primitus nubilosum[89] ; in quo potest capi facile quod nonnulli capere desperabant. Cum ergo tam venusto, tam lucido, tam perutili in hoc libro pervulgetur grammatica, ipsum non immerito arbitror consulendum ad cognitionem

87. Glose du ms. Paris, Ars. 1038, citée par THUROT 1850a, p. 48 n. 1.
88. Mss. Orléans Bibl. Mun. 252, Paris Nav. 94 (Paris BnF lat. 18523), Ars. 1038 cités par THUROT 1850a, p. 48. La glose du manuscrit Ars. 1038 (commentaire du *Doctrinale* daté de 1375) attribue d'ailleurs cette définition à Matthieu de Vendôme.
89. Ce *nubilosum* fait évidemment penser à l'incipit du *Graecismus* : «Quoniam ignorantie nubilo turpiter excecati...».

artis grammatice pleniorem ... que viam preparat per quam facilior fit accessus ad reliquas facultates.

On rencontre des emplois voisins de ces termes chez Pace de Ferrare, commentateur au XIV^e^ s. de la *Poetria nova* de Geoffroy de Vinsauf : *ut artem poeticam posset (sc. Gaufridus) declarare perfecte quam Orcaius nimis confuse et compendiose docuerat*[90].

Pourquoi ce type d'éloges, qui semble être une des spécificités du *Doctrinale* et du *Graecismus ?* Opposer un grammairien à ses prédécesseurs est un lieu commun des introductions des commentaires : les *Glosule* insistent ainsi sur les améliorations apportées par Priscien par rapport à l'enseignement antérieur[91]. Les gloses des traités versifiés, en tout cas du *Graecismus* et du *Doctrinale*, utilisent en revanche, non le fond, mais la forme, pour valoriser le manuel commenté. Ceci suggère que la matière des traités versifiés n'est pas différente pour les glosateurs de celle des traités en prose, ou du moins qu'ils ne veulent pas voir de différence : étant donné que Donat et Priscien ont «suffisamment traité de la grammaire», comme le disent les gloses, les versifications ne peuvent être prises que comme des émanations de Donat et Priscien si elles veulent prétendre traiter aussi de la grammaire, et leur éventuelle supériorité ne peut résider que dans leur forme.

Quand il s'agit d'opposer deux auteurs modernes, la perspective change à nouveau : l'accessus à l'*Accentuarium* de Jean de Garlande n'hésite pas à affirmer que si Jean a composé son *Compendium gramatice* et sa *Clavis compendii* (versifiés), c'est à cause des insuffisances du *Doctrinale* et du *Graecismus*[92]. La différence de ton

90. Cité par WOODS 1991, p. 63 n. 30.

91. «Modus est correctorie agere. Corrigit enim vitia priorum grammaticorum pretermissa supplendo superflua recidendo maledicta emendando et preterea tamen benedicta confirmat. ... Caper enim et Diomedes et Donatus et alii complures precepta gramatice dederant vitiosa». Cité par GIBSON 1979, p. 248.

92. «Causa principalis est duplex. Una scilicet amicitia, altera moderni temporis ignorantia, propter lapsum auctorum ; quia, ut evitarentur vitia in communi sermone et vitia solecismi, conati sunt duo moderni auctores, videlicet *Grecismus* et *Doctrinale*, tradere doctrinam declinandi, construendi, breves et longas cognoscendi et recte secundum accentum pronuntiandi et diffiniendi figuras ad grammaticam pertinentes, qui tamen omnia insufficienter fecerunt. Unde ad eorum suppletionem artifex huius operis quod pre manibus habemus, quoddam opus composuit quod *Compendium* intitulavit, et hoc presens opus ab ipso dependens et aliud opus quod etiam

vient peut-être aussi du fait que Jean de Garlande glosait lui-même ses traités : un commentateur extérieur ne prendrait peut-être pas parti avec autant de conviction.

5.3. Un texte glosé

Manuel compact, elliptique, voulant rassembler toute l'information grammaticale disponible à son époque, le *Graecismus* pouvait difficilement s'enseigner sans un commentaire approprié. Alexandre de Villedieu concevait d'ailleurs son *Doctrinale* comme fait pour être glosé, comme il le dit lui-même dans son introduction. Le *Graecismus* se définit donc et par des critères internes et par sa glose, car la proportion de manuscrits glosés interdit de l'étudier seul, comme l'a souligné D. van den Auweéle[93]. On recense ainsi près de 250 manuscrits, dont plus de la moitié sont accompagnés de gloses ou d'un commentaire (voir page suivante la tableau de répartition des témoins glosés et non glosés). On trouve des manuscrits du *Graecismus* principalement en domaine allemand, en second lieu en France, et l'on remarque que l'essentiel de la production des manuscrits glosés va du XIII^{e} siècle, où ils sont d'ailleurs immédiatement prédominants, au début du XV^{e} siècle, et qu'elle atteint son point culminant, du moins d'après le nombre des manuscrits conservés, au XIV^{e} siècle, ce qui coïncide avec la période de plus grand succès du *Graecismus* : les statuts de l'Université de Paris l'instituent comme manuel en 1366[94], ceux de Toulouse dès 1328. A l'inverse, la plupart des manuscrits du *Graecismus* non glosés datent du XV^{e} siècle, alors que, quelques décennies plus tard, les premiers *Graecismus* imprimés paraissent avec le commentaire signé d'un maître[95].

Clavis Compendii intitulavit.» Brugge, Stadsbibl. 546 f. 53v, cité par HUNT 1991, p. 92 n.

93. VAN DEN AUWEELE 1977.

94. DENIFLE - CHATELAIN 1889-97, I p. 145.

95. Paris, Pierre Levet, 1487, glosé par Jean Vincent de Melle, f° (HAIN 3012, Copinger). – Paris, P. Zent, 1487, glosé par Jean Vincent de Melle, 4° (Sainte-Geneviève, Cambrai). – Lyon, 1490, 4° (HAIN 3013). – Rouen, Jean Le Forestier, 1490, glosé par Jean Vincent de Melle, 4° (Chaumont). – Rouen, R. Goupil, 1490, glosé par Jean Vincent de Melle, 4° (Paris, Bibl. Mazarine). – s.l., 1490, glosé par Focandus Monieri, 4° (Chaumont). – Lyon, J. Du Pré, 1492, f° (Aurillac). – Lyon, J. Maillet, 1492, J. Landaviani

Répartition des manuscrits subsistants du *Graecismus* (le premier nombre correspond aux manuscrits non glosés, le second aux manuscrits glosés ; les mss. de date douteuse ont été exclus)

	XIII^{e} s.	XIII-XIV^{e} s.	XIV^{e} s.	XIV-XV^{e} s.	XV^{e} s.
Allemagne	2, 6	1, 3	5, 12	1, 2	14, 18
Autriche	0, 2	0, 1	4, 4		5, 5
Belgique			0, 4		
Danemark					0, 1
Espagne	2, 0	0, 1	4, 1		
(États-Unis)			1, 0		1, 0
France	4, 8		6, 14		1, 5
Grande-Bretagne	3, 8	1, 0	2, 3		6, 2
Irlande	0, 1				
Italie	2, 4		4, 6	0, 1	3, 4
Pologne			1, 2	0, 1	1, 1
Portugal	0, 1		0, 2		
Suède	0, 1		0, 1		2, 0
Suisse	0, 1	1, 1	1, 1		1, 1
Rép. Tchèque	1, 0	1, 0	1, 2	1, 0	1, 1
Vatican			3, 5		1, 0
TOTAL	14, 32	4, 6	32, 57	2, 4	36, 38

(Vesoul 67, PELLECHET-POLAIN 4554, BAUDRIER, *Bibliographie Lyonnaise* XII, 448). – Angoulême, 1493, glosé par Focandus Monieri, 4° (Paris, Bibl. Mazarine ; HAIN 3014). – Lyon, J. Du Pré, 1493, 4° (HAIN 3015). – Strasbourg, Jean Prüs, 1493, glosé par Jean Vincent de Melle, (Bibl. Royale de Belgique B445 ; POLAIN, PROCTOR 532, HAIN 6526). – Rouen, R. Morin, 1498, 4° (St Brieuc). – Rouen, R. Macé, 1499, 4° (Cambrai). – Rouen, J. Mauditier, 1500, glosé par Jean Vincent de Melle, 4° (Paris, BnF). – Paris, Pierre Levet, s.d., glosé par Jean Vincent de Melle, 4° (Nancy, Chartres). – [Poitiers], s.d., glosé par Jean Vincent de Melle, f° (Paris, BnF). – s.l., s.d., glosé par Jean Vincent de Melle, 4° (Paris, BnF).

Le *Graecismus* a eu finalement un parcours étonnant : né en plusieurs étapes, de sources hétéroclites, en réaction contre les premières tendances de la grammaire spéculative, lié par ses origines au *Doctrinale*, il veut concentrer l'apprentissage du latin sur la connaissance fine de son vocabulaire et de quelques rudiments de syntaxe, sans concession aux développements de la pensée spéculative. Il vient ainsi renforcer considérablement la grammaire «positive», dans une tradition qui va vivre pendant trois siècles, comme en témoignent les nombreux manuscrits glosés qui le représentent. Il reste à voir comment se développe cette tradition de grammaire, quelles sont ses composantes et son influence, et comment elle s'articule avec les différentes pensées grammaticales spéculatives du siècle qui a suivi la naissance du *Graecismus*.

Chapitre premier
Évolution interne et externe du commentaire

Le premier phénomène que l'on observe en comparant entre eux plusieurs manuscrits glosés du *Graecismus* est que les gloses n'y sont pas exactement identiques d'un témoin à un autre, mais que des variantes de différents types s'y laissent remarquer. Outre les inévitables divergences stylistiques (interversions de termes et remplacements de mots, par des synonymes en particulier), on remarque que les exemples peuvent changer, et surtout que des passages plus ou moins longs viennent parfois s'ajouter. Le fond du texte semble cependant d'une relative stabilité dans tous les témoins, laissant penser que la glose a dû se constituer à partir de bases homogènes, et évoluer graduellement vers une structure plus élaborée, chaque étape donnant lieu à de nouvelles copies.

1. LES VARIATIONS DU TEXTE

Nous présentons ici des exemples de cette évolution, en premier lieu dans les figures, à travers l'étude du traitement de l'*anadiplosis* (figure qui consiste à répéter un mot à la fin d'un vers et au début du suivant), décrite au vers I 52 du *Graecismus* (*Exstat anadiplosis cum finit ut incipit ille*) et de la synecdoque (*Graec.* I 99 : *Synodoche partem ponit pro parteque totum*), puis dans la section du pronom, afin de montrer que ces différences se laissent regrouper selon des traditions définies.

1.1. Variations dans le commentaire des figures (Graec. *I-II*)

Le traitement de l'*anadiplosis* dans la glose du *Graecismus* a été étudié dans les témoins suivants[1] :

Pa1 : Paris, BnF lat. 14746, XIV^e^ s.
Pa2 : Paris, BnF lat. 15133, 1270
Pa3 : Paris, BnF lat. 18522, XIII^e^ s., f. 1-85.
Pa5 : Paris, BnF lat. 8158, XV^e^ s., f. 2-204.
Pa6 : Paris, BnF lat. 14745, XIII^e^ s., f. 1-46v.
Pa7 : Paris, BnF lat. 18523, XIII^e^ s. ex., f. 128-260v.
Pa8 : Paris, BnF lat. 8157, XIV^e^ s., f. 1-69.
Pa9 : Paris, BnF lat. 8157A, XIV^e^ s., f. 1-51v.
Pa10 : Paris, BnF lat. 8427, XIV^e^ s., f. 1-103v.
Pa11 : Paris, BnF lat. 8428, XIV^e^ s., f. 1-67v.
R : Rodez, B.M. 40, XV^e^ s., f. 1-81 (p. 1-162).
Va1 : Vatican, Reg. lat. 1694, XIII^e^ s., f. 1-74.
Va2 : Vatican, Reg. lat. 1654, 1269, f. 1-135.
Pr : Prague, Univ. Knih. 2323, 1320, f. 1-166v.
W : Wien, ÖNB S.N. 2692, 1263, f. 1-95.

Les leçons de ces témoins ont été étudiées par rapport à celles du premier d'entre eux, qui combine quatre ensembles pour fournir le

1. N'ont pu être retenus ici *Ar* (Arras B.M. 880), lacunaire à cet endroit, et *Pa4* (Paris BnF lat. 14842), qui ne contient qu'un prologue. En revanche, nous utilisons ici *Pa7*, qui, malgré son traitement spéculatif, ne sera pas retenu pour l'étude des prologues car lacunaire du début.

traitement le plus complet de cette figure ; c'est la version de ce manuscrit qui est suivie ici, avec ses quatre composants :
1) un premier ensemble, donné aussi par *W Pa2 Pa5 Pa7 R*, suit Donat pour traiter cette figure, et reprend l'exemple du *Barbarismus*[2]. Rappelons que Donat fournit pour l'*anadiplosis* la définition suivante : *Est congeminatio dictionis ex ultimo loco praecedentis versus et principio sequentis, ut : sequitur pulcherrimus Astur, / Astur equo fidens...* [Verg. Aen. 10, 180 sq.].
2) un second ensemble, que l'on trouve dans les manuscrits *Pa6 Pa8 Pa9 Pa10 Pa11*, cite la définition isidorienne de cette figure (*Anadiplosis est, quando ab eodem verbo quo prior versus finivit, sequens versus incipit, ut est illud* [Verg. Ecl. 8, 55] : *Certent et cygnis ululae, sit Tityrus Orpheus, / Orpheus in silvis, inter delphinas Arion*, Etym. I 36, 7 ; *Anadiplosis est congeminatio verborum, ut* [Cic. Catil. I 2] : *'hic tamen vivit, vivit, etiam in senatum venit'*, Etym. II 21, 3). Les exemples donnés par Isidore sont cependant remplacés ici par un exemple tiré du Psautier ; cet exemple est un de ceux que fournit Bède dans son *De schematibus et tropis* pour illustrer l'*anadiplosis* (*Anadiplosis est congeminatio dictionis in ultima parte precedentis versus et prima sequentis, ut : Stantes erant pedes nostri in atriis tuis Hierusalem, / Hierusalem, que edificatur ut civitas. Et Hieremias : Me derelinquerunt fontem aque vive, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, que continere non valent aquas*[3]).
3) un troisième ensemble commun à tous les manuscrits donne l'étymologie du terme.
4) un quatrième bloc (manuscrits *Pa1* et *W Va1 Pa2 Pa3 Va2 Pa5 Pa7*) ajoute à l'explication de la figure le traitement classique à partir de la mi-XIII[e] s., consistant à rechercher l'*improprietas*, la *causa quare potest fieri* et la *causa quare oportet fieri*. On voit déjà que ce traitement est plus particulièrement lié au premier ensemble de manuscrits, mais il est aussi donné par *Pa3* qui fournit une définition un peu différente des autres. Notons aussi au passage, et nous y reviendrons, que des témoins plus tardifs peuvent évidemment présenter un état du texte plus archaïque.

1) *Pa1* et *W Va1 Pa2 Va2 Pa5 Pa7 Pr R* : définition classique de l'anadiplosis

2. Cf. HOLTZ 1981, p. 664, 11.
3. Bède, *De Schematibus et tropis (Opera didascalica)* II, I, V (CCCM 123A p. 146, 65-70).

Secundum Donatum anadiplosis[4] est geminatio[5] dictionis ex[6] ultimo loco[7] precedentis versus[8] et principio sequentis[9], ut ibi[10] :

"Insequitur[11] pulcherrimus[12] Astur,
Astur[13] equo[14] fidens[15] etc[16] ".

variante *Pa3* (qui ne donne pas d'exemple) :

anadiplosis est unius et eiusdem verbi in fine precedentis clausule et in principio versus sequentis vel clausule repetitio.

transition dans *Pa1* et *W Va2 Pr*

Ysidorus alio modo diffinit sic[17] :

2) *Pa1* et *W Va2 Pr* + *Pa6 Pa8 Pa9 Pa10 Pa11* : autre définition (et autre exemple)

4. secundum Donatum anadiplosis *Pa1*] Donatus : anadiplosis *Va1Pa2Pa7* anadiplosis *Pa3* dicit Donatus : anadiplosis *W Pa5* Anadiplosis secundum Donatum *R* Donatus dicit quod *Va2* dicit ergo Donatus quod *Pr*
5. geminatio *Pa1 W Pa5*] congeminatio *Va1Pa2Va2PrR* aggregacio vel geminatio *Pa7*
6. ex *Pa1 Va1 Pa2 Va2 Pa5 Pa7 R*] in *W Pr*
7. loco *Pa1 W Pa2 Va2 Pr R*] vocabulo *Pa5 om. W Va1 Pa7*
8. precedentis versus *Pa1 Va1*] versus precedentis *Pa2 Pa5 Pa7 Pr R* versus *om. Va2*
9. ex ultimo ... sequentis *Pa1 Pa2 Va2*] in ultimo ... et in principio sequentis *W* in ultimo ... et in principio consequentis *Pr* que ex ultimo vocabulo ... in principio sequentis iteratur *Pa5R* que ex ultimo ... in principio sequentis vertitur *Va1 Pa7* versus *add. Va2*
10. ibi *om. Pa5Pa7R*
11. insequitur *Pa1*] sequitur *Pa5Va1Pa2Va2Pa7PrR om. W*
12. pulcherrimus *Pa1 W Va1 Pa2 Va2 Pr Pa5*] fortissimus *Pa7*
13. Astur, Astur *Pa1 Va1 Pa2 Pa7 Va2 Pr*] Austur, Austur *W Pa5*
14. equo *Pa1 W Va1 Pa2 Va2 Pr Pa5 Pa7*] equs *R*
15. fidens *Pa1 W Va1 Pa2 Pa5*] findens *Pa7* fundendum *R om. Va2*
16. etc. *om. W Pa5 Pa2 Pa7* ; Pompeius add. *Va1* Pompeius : Anadiplosis est quociens ille quo inchoamus versum sequantem (sic) priorem finimus *add. Pa7* (pour Pompeius, cf. *GLK* V p. 302, 27 : «anadiplosis est quotiens illo verbo inchoamus versum sequentem, quo verbo clausimus priorem, ut puta : *Sequitur pulcherrimus Astur, // Astur fidens* : quo verbo clausus est prior versus, eo verbo inchoatus est sequens».)
17. Ysidorus ... sic *Pa1 Va2*] et alio modo diffinitur ab Ysidoro *W* ; alio modo sic diffinitur *Pr. om. cet. mss.*

anadiplosis est quando versus sequens incipit a dictione qua[18] precedens terminatur[19] ut[20] in Psalmo[21] :

Stantes erant pedes nostri[22] etc[23].

exemple alternatif[24] dans *Pa10 Pa11* (absent de *Pa1* et *W Va2 Pr*) :

(vel Pa10 item Pa11) Psallite Deo nostro, psallite // Psallite etc.

3) *Pa1* et tous les autres : étymologie d'*anadiplosis*

Et dicitur ab ana quod est sursum vel re[25], et diplosis[26] quod est duplicatio[27], quasi[28] superioris dictionis reduplicatio[29].

18. a dictione qua] a dictione in qua versus *W* ut versus *Pa8* secundus *Pa6*

19. quando ... terminatur] repeticio eiusdem dictionis in fine versus precedentis in incipio <versus se>quentis *Pa9* quando sequens clausula incipit a dictione in que terminatur precedens *Pa10* in fine precedentis clausule et in principio versus sequentis vel clausule repetiscio *Pa11*

20. vero *Pa9*

21. in Psalmo *om. Pa8* in Psalterio *Pa6* ut in Psalmo *om. W Va2*

22. stantes ... nostri *Pa1*] stantes erant pedes nostri in atriis tuis Iherusalem, Iherusalem *Pa8* stantes erant pedes etc. *Pa9* stantes erant pedes nostri in atriis tuis Iherusalem Iherusalem que edificatur *Pa10* stantes erant pedes nostri in atriis tuis Iherusalem Iherusalem que edificatur ut *Pa11*

23. etc *om. Pa10Pa11* stantes ... etc. *om. W Va2 Pr*

24. Cet exemple est peut-être venu par contamination : il sert généralement à illustrer la figure d'**anapolensis* (*epanalempsis*) qui suit immédiatement l'*anadiplosis* dans le *Graecismus*.

25. quod est sursum vel re *Pa1 Va1 Va2 Pr*] quod est sursum et re *Pa2* quod est sursum *W Pa3 Pa5 Pa7 Pa9 Pa10 Pa11* quod est re *Pa6 R* quod est rectum *Pa8*

26. diplosis *Pa1 Va1 Pa2 Pa3 Pr Pa11* (diplois *Pa6 Pa7*, displois *W Pa9*, diaplosis *Va2*, displosis *Pa10*)] plosis *Pa5* dya quod est duo et polien plicatio *R* dia quod est duo et plois quod est plica *Pa8*

27. quod est duplicatio *Pa1 W Va1 Pa2 Va2 Pr Pa5 Pa9 Pa10 Pa11*] duplicatio *Pa3 Pa6 Pa7 om. R Pa8*

28. quasi *Pa1 Pa3 Va1 Va2 Pr*] idest *Pa7* scilicet *R*

29. quasi superioris dictionis reduplicatio *Pa1*] quasi replicatio *W* quasi dictionis supradicte plicatio *Va1 Pa2* quasi replicatio vel sursum plicatio vel quasi dictionis supra dicte plicatio *Va2* quasi reduplicatio vel sursum plicatio *Pr* quasi supraposite dupplicatio dictionis *Pa3* quasi replicatio duarum dictionum vel quasi supradicte dictionis duplicatio *Pa5* quasi dupplicatio eiusdem dictionis in ultimo versus *Pa6* idest supradicte dictionis duplicatio *Pa7* quasi unius reduplicatio, scilicet superpositio dictionis *R* quasi duorum applicatio *Pa8* quasi sursum duplicatio *Pa9* quasi supraposite dictionis duplicatio *Pa10* quasi sepedicte dictionis duplicatio

étymologie alternative dans *Pa3 Pa9 Pa10 Pa11* :
alii dicunt (quod dicitur *Pa3Pa9Pa10 om. Pa11*) ab ana quod est re et (dia quod est duo et *Pa9 om. hom. Pa3Pa10Pa11*) plosis quod est (quod est *om. Pa3*) plicatio (quasi *Pa3Pa10Pa11 om. Pa9*) duarum dictionum replicatio. (Et fit ut dictum est quando sequens clausula incipit a dictione in qua terminatur precedens *add. Pa3Pa11* ut in Psalmo Stantes erant pedes nostri in atriis tuis Ierusalem Ierusalem etc. *add. Pa3*).

4) *Pa1* et *W Va1 Pa2 Pa3 Va2 Pr Pa5 Pa7* : impropriété et double cause

Improprietas patet ex reduplicatione dictionis inmediate[30]. Causa quare potest[31] fieri est[32] aptitudo ordinandi[33] dictionem in principio versus sequentis et in fine versus[34] precedentis[35] quia sicut dictio posita[36] in fine[37] versus[38] potest significare rem[39] convenientem rebus in principio ordinatis[40], ita dictio posita[41] in principio[42] sequentis[43] potest[44] significare rem convenientem[45] rebus ordinatis in fine precedentis[46] ; causa[47] quare[48] oportet[49] fieri est[50]

Pa11 unde diplosis quasi dyplois multas habet significationes unde versus : Diploys est vestis confusio frausque maligna *add. W Pa3 Pr*

30. reduplicatione dictionis inmediata *Pa1*] repetitione dictionis immediata *W* repetitione immediata *Va1* dictionis inmediata repetitione *Pa2* repetitione dictionis immediate *Va2 Pr* repeticione eiusdem dictionis in principio versus sequentis et in fine precedentis *Pa5* repetitione inmediata eiusdem dictionis *Pa3 Pa7*
31. potest] potuit *Pa2 Pa3 Va2 Pr*
32. possibilitas vel *add. W*
33. vel coniungendi *add.Va1*
34. versus *om. Va1Pa2 Pa3Va2PrPa7*
35. precedentis *cet. mss.*] sequentis *Pa1* ; ordinandi dictionem ... precedentis] ordinandi ... precedentis dictionem *Va2*
36. posita] potest *Pr* ; vel ordinata *add.Va1*
37. fine] principio *Va1*
38. precedentis *add. Pa2 Pr*
39. rem *om. Va2*
40. in principio ordinatis] ordinatis in principio *Va1 Pa2 Va2* in primo versu ordinatis *Pa3* ordinatis in versu primo *Pa7*
41. posita] ordinata *Va1*
42. versus *add. Va1Pa2Pr*
43. sequentis *om. Va1Pa7*
44. potest *om. hic Pr*
45. cum *add. Pr*
46. in fine precedentis *Pa1*] in principio versus secundi *Pa2* in secundo versu *Va1Pa7* in fine versus precedentis *Pr* ; sequentis ... precedentis] secundi

expressio sententie[51] quia[52] dictio bis posita[53] magis obicitur[54] intellectui[55] per repetitionem quam si semel poneretur[56] etc[57].

À la lumière de cette présentation du traitement de l'*anadiplosis* dans notre sélection de manuscrits, plusieurs faits se laissent dégager. Le plus important, que nous devrons désormais garder à l'esprit, est que tous les commentaires contiennent une définition de la figure, mais que cette première section de définition peut emprunter ses éléments soit à Isidore, soit à Donat. La définition est complétée par un ou des exemples, parfois repris directement du *Barbarisme*.

La glose du *Graecismus* ajoute aussi, et c'est une première différence avec les traitements anciens des figures, une étymologie du nom de chaque figure. Les commentaires antiques et carolingiens du *Barbarisme* ne fournissaient pas cette partie sur l'étymologie du terme, de même que des dérivés comme la *Grammatica* d'Hugues de Saint-Victor ou l'*Ars versificatoria* de Matthieu de Vendôme, ou le *Speculum*

---

versus *Va2* ; dictionem in principio ... precedentis *om. W* ; ita ... precedentis *om. Pa3*

47. vero *add. Pr*
48. quare *Pa1*] quia *Pa5*
49. oportet *Pa1*] oportuit *Va2*
50. metrum vel *add. Pa2*
51. fieri ... sententie *Pa1*] est *Pa3* fieri est *Va1 om. Pa7*
52. quia *Pa1*] et *Va2* ; intervallum clausularum *add. Pa5* per intervallum et distinctionem clausularum *add. Va1 Pa3 Pa7*
53. dictio bis posita *Pa1*] dicto repetito *Pr*
54. quia ... obicitur *Pa1*] ut ... obiciatur *Pa2* et ... obiciatur *Va2* ut ... subiciatur *Pr*
55. obicitur intellectui *Pa1*] ex<c>itat intellectum *Pa5* (magis) intellectui magis subiciatur per repetitionem *Pr*
56. ut ergo intellectus dictionis ad laudandum vel vituperandum aliquid exprimatur, necesse fuit eandem dictionem bis geminare, ut attamen [?] magis effectus exprimatur *add. Pa5* ut ergo dictiones bis posite magis habeantur et hec ad laudandum vel ad vituperandum aliquam rationem fuit eandem distinctionem geminari *add. Pa7* et hoc vel ad laudandum vel ad vituperandum *add. Va1* ut ergo magis accipiatur intellectus dictionis bis posite scilicet ad laudem vel vituperium alicuius necesse fuit eandem dictionem geminari *add. Pa3*
57. expressio ... etc. *Pa1*] additio ut magis subiciatur intellectui *W* ; quam ... etc *om. Pa2Va2Pr* improprietas ... poneretur etc *om. RPa8Pa9Pa10Pa11Pa6* ; Quod diplosis sit plicatio habemus inferius in grecis dictionibus sic : "dic plicon esse plicare, sicut anadiplosis" *add. Pa11*

doctrinale de Vincent de Beauvais[58]. On trouve en revanche ces étymologies dans les gloses du *Graecismus*, du *Doctrinale*, ainsi que dans le commentaire sur le *Barbarisme* attribué à Kilwardby[59], ou dans le commentaire anonyme sur le *Barbarisme* du manuscrit Vatican Urb. lat. 298[60] ; on les retrouve en 1286 dans le *Catholicon* de Jean de Gênes.

À ce traitement s'ajoute parfois, presque uniquement dans les manuscrits qui reprennent la définition de Donat, une deuxième strate[61]. Elle vise à insérer la glose du *Graecismus* dans la nouvelle tradition de traitement des figures qui se met en place à partir des années 1240 sous l'influence de Kilwardby et Bacon[62], et comprend la recherche de l'impropriété (*ex quo patet improprietas*) et de la double cause excusante (*causa quare potest fieri, causa quare oportet fieri*).

L'impropriété est parfois explicitée, soit par une cause immédiate (l'ajout d'une lettre ou d'une syllabe), soit par une cause plus élaborée (dans le cas de l'amphibologie, l'*improprietas* tire ainsi son origine de la *consuetudo intellectus*). Elle est beaucoup plus souvent déclarée comme évidente et non explicitée (*improprietas patet*). Alors que la *causa quare potest fieri* s'appuie sur des propriétés linguistiques, la *causa quare oportet fieri* peut être la *ratio metri*, l'*ornatus* ou l'*expressio sententie*, ou une combinaison des deux premiers et de l'*expressio*

58. Cf. Pompeius, *Commentum* (*GLK* V, p. 302, 27) ; Isidore, *Etymologiae* (éd. Lindsay) 1, 36, 7 et 2, 21, 3 ; Bède, *De schematibus et tropis* (CCSL 123A p. 146) ; Sedulius Scottus (CCCM 40B p. 364, 69) ; Muretach (CCCM 40 p. 232, 79) ; *Ars Laureshamensis* (CCCM 40A p. 221, 85) ; Charisius, *Grammatica* (GLK I p. 281, 11) ; Hugues de Saint-Victor, *De Grammatica* (J. Leclercq, *ADHLMA* 14, 1943-45, p. 268-322) p. 317, 26 ; Matthieu de Vendôme, *Ars versificatoria* III 7 ; Vincent de Beauvais, *Speculum doctrinale*, repr. 1965 p. 207-210.

59. «Anadiplosis dicitur ab ana, quod est re et plica vel diplosis, quod est duplicatio quasi reduplicatio, et huic respondet color qui dicitur reduplicatio», Robert Kilwardby, *Commentaire sur le Barbarisme*, éd. SCHMÜCKER 1984, p. 134. Sur l'authenticité douteuse de ce commentaire attribué à Kilwardby, cf. ROSIER 1988c, p. 4.

60. Voir sur ce commentaire ALESSIO 1986, p. 243.

61. L'existence du témoin *Pa3* permet en effet de ne pas lier complètement la présence des définitions de Donat et du traitement spéculatif, puisqu'il donne des définitions différentes des autres manuscrits, mais présente le traitement spéculatif. *Pa3* permet ainsi de se faire une première idée d'une naissance en deux temps d'une tradition, où le traitement spéculatif serait apparu avant le retour à Donat.

62. Voir ROSIER 1988a.

sententie. Le commentaire ajoute presque toujours des raisons empruntées au contexte pour compléter l'explication stylistique ou métrique ; ces raisons sont généralement données en deux temps, le premier indiquant précisément la *sententia*, c'est-à-dire ce que le poète voulait faire sentir (*voluit enim ostendere quod...*), le second rappelant la figure et la justifiant à la lumière de ce qui vient d'être exposé (*ad quod denotandum necesse fuit...*). Prenons ainsi l'exemple de l'aphérèse, fait d'enlever une lettre ou une syllabe au début d'un mot :

> L'impropriété vient de la soustraction. La raison pour laquelle elle peut se faire est que le simple est souvent mis pour le composé (...). La raison pour laquelle il convient de commettre une telle impropriété ou figure est le mètre ou l'expression de la pensée, comme dans l'exemple [Verg. Aen. 6, 620]. Le poète qui a dit ainsi voulut en effet signifier que chacun doit dès le début de sa vie éloigner de son esprit le mépris des dieux et les craindre. Pour signifier cela, il a soustrait une syllabe du début du mot[63].

On voit que le texte du commentaire s'enrichit d'éléments nouveaux qui viennent s'ajouter un peu partout par accrétion aux strates anciennes. Cet empilement successif de plusieurs couches de gloses sur un même passage du texte de départ aboutit à une véritable stratification du commentaire ; ce phénomène, dans le cas d'un texte aussi mouvant qu'une glose, est un élément capital, car il révèle les objectifs des auteurs, qui sont d'améliorer le commentaire et de l'enrichir d'éléments nouveaux.

Si l'examen du commentaire de l'*anadiplosis* ne fait pas apparaître d'opposition doctrinale entre les gloses d'époques différentes, la glose d'autres figures met en lumière des différences plus profondes d'un témoin à l'autre, comme dans le cas de la synecdoque. *Pal*, pour reprendre la version la plus complète, donne trois définitions de la figure empruntées à Donat, Pompée et Isidore[64], puis enchaîne sur

63. «Improprietas patet ex ablatione. Causa quare potest fieri est quia simplex sepe ponitur pro composito ratione participationis quam habent inter se voce et significatione et se habent quasi totum et pars. Causa quare oportet fieri talem improprietatem vel figuram est metrum vel expressio sententie, ut in predicto exemplo *Discite iustitiam etc.* Voluit enim designare poeta qui sic dixit quod quilibet in principio vite sue debet removere ab animo contemptum deorum et eos revereri. Ad quod designandum de principio dictionis sillabam subtraxit» (ad *Graec.* Ia7, *Pal* f. 16vb).

64. Don. Mai. III 6 (éd. HOLTZ 1981) p. 669, 11-14 : «Synecdoche ut dicit Donatus est significatio pleni intellectus capax, cum plus minusve significet». Pomp. comm. (GLK V) p. 307, 34-35 : «Synecdoche dicitur

l'existence d'une double synecdoque, de construction et de locution[65], avant de donner l'étymologie du terme «synecdoque» et le traitement spéculatif que nous avons vu plus haut appliqué à l'*anadiplosis*. Nous ne reprendrons pas le test dans tous les témoins comme nous l'avons fait plus haut, mais seulement dans les principaux (pour une question de place, l'abréviation S. désigne la synecdoque) :

1) définitions

	Pa6-Pa8	W	Pa2	Pa1
Donat		S. ut dicit Donatus est significatio plena intellectus capax minus cum plus vere pronuntiet.	S. ut dicit Donatus est significatio pleni intellectus capax cum plus minusve significet. Aut enim totum a parte ostendimus ut ibi 'Puppesque tue puppesque tuorum'. Aut e converso ut ibi 'Ingens a vertice pontus in puppem ferit'	S. ut dicit Donatus est significatio pleni intellectus capax cum plus minusve significet.

significatio quedam, quae aut minus dicit et plus significat aut plus dicit et minus significat». Isid. etym. 1, 37, 13 : «Synecdoche est conceptio, cum a parte totum, vel a toto pars intelligitur».

65. Voir sur cette distinction GRONDEUX à paraître-c.

Pompée			Item Pompeius : S. est significatio quedam que aut plus dicit et minus significat aut minus dicit et plus significat. Differt autem a liptote in quantum plus dicit et minus significat	Item Pompeius : S. est significatio quedam que aut plus dicit et minus significat, aut minus dicit et plus significat
Isidore		Alio modo diffinitur ab Ysidoro : S. est conceptio ubi pars a toto intelligitur vel a parte totum.		Alio modo diffinitur ab Ysidoro : S. est conceptio ut pars a toto intelligitur vel a parte totum.
Autre définition	S. habet fieri quando id quod est partis attribuitur toti ut 'Ethiops est albus dentes', vel e converso scilicet quando id quod est totius attribuitur parti, unde Terentius : 'Bonus animus uxoris nuptus est michi'.			

2) Existence d'une double synecdoque (*W, Pa1*)

	W	Pa1
Existence d'une double synecdoque	Et sciendum quod duplex est S. locutionis et constructionis.	Et sciendum est quod duplex est S. scil. constructionis et locutionis.
Synecdoque de construction	**De secunda nihil ad presens.**	S. constructionis est quando illud quod est totius attribuitur parti ut cum dicitur 'mulier redimita capillos'. (...) Et etiam habet fieri quando illud quod est partis attribuitur toti ut : 'Ethiops est albus dentes'. (...) **Sed de tali modo synodoca nichil ad presens.**

Synecdoque de locution	Sed prima efficitur duobus modis quando pars ponitur pro toto vel e converso.	S. vero locutionis duobus modis efficitur scilicet quando totum ponitur pro parte et e converso pars pro toto. Totum ponitur pro parte ut hic 'ignem fontemque ferebant' (...). Pars autem ponitur pro toto ut cum dicitur 'bonus animus mulieris est michi nuptus' (...), ut in Ovidio Heroydum : 'Nec michi querenti sponsam fallere noctem lapsaret / Viduas pendula tela manus'. (...)

3) Question (*W, Pa1*)

	W	Pa1
question	Sed videtur quod ibi sit figura, 'ego video illum', quoniam ibi ponitur totum pro parte, et sic est ibi figura.	Sed videtur quod ibi sit figura cum dicitur 'ego video vel audio illum', quoniam ibi ponitur totum pro parte. Non enim totus video sed oculus videt tantummodo, et sic est ibi figura.
solution	Solutio : dicendum est quod quedam sunt proprietates que tantum anime conveniunt ut ratio, quedam corpori ut albedo et huiusmodi, quedam autem sunt que conveniunt utrique tam anime quam corpori, sicut audire, videre et huiusmodi. Et dico quod iste proprietates utrique convenientes conveniunt primo corpori, secundario oculo tamquam instrumento.	Solutio : dicendum est quod ibi sunt quedam proprietates que conveniunt tam anime quam corpori sicut audire, videre et huiusmodi. Et dico quod ille proprietates utrique convenientes conveniunt primo corpori secundario organo corporeo, scilicet oculo vel auri tamquam instrumento, et sic de singulis et patet solutio, quia per prius convenit toti corpori et per posterius organo.

4) Étymologie

Pa6-Pa8	W	Pa2	Pa1
Et dicitur a sin quod est simul (cum *Pa8*) et doche captio, quasi simul captio partis et totius (p. e. t. *om. Pa8*).	Et dicitur S. a sin quod est cum et docos quod est captio, quasi simul captio.	Et dicitur S. a sin quod est con et dochos quod est captio quasi simul captio quia simul capitur pars et totum	Et dicitur S. a sin quod est con et dochos quod est captio quasi simul captio quia simul capitur pars et totum

5) Traitement spéculatif (*W, Pa2, Pa1*)

	W	Pa2	Pa1
Impro-prietas	Improprietas patet quando pars transsumitur ad totum vel e converso.	Improprietas patet quia alienum est ponere partem pro toto et e converso.	Improprietas patet quia per tropum pars transsumitur ad significandum totum et e converso.
Causa quare potest fieri	Causa quare potest fieri est similitudo et convenientia que est inter partem et totum.	Causa quare potest fieri est similitudo que est inter partem et totum quia unum dat intelligere reliquum.	Causa quare potest fieri est similitudo que est inter partem et totum quia unum dat intelligere reliquum.
Causa quare oportet fieri 1)	Causa autem quare oportet fieri est ornatus vel laus vel vituperium de aliquo assignatum quandoque fit e converso.	Causa quare oportet fieri est ornatus ut laus significetur de aliquo quando pars significatur de nomine totius vel vituperium quando fit e converso.	Causa quare oportet fieri est ornatus ut laus significetur de aliquo quando pars significatur de nomine totius vel vituperium quando fit e converso.
2) **Expressio sententie**	Item expressio sententie poterit esse causa ut denotetur aliquid inesse alicui non secundum partem sed secundum totum etc.	Item expressio sententie ut denotaretur aliquid inesse alicui non secundum partem sed secundum suum totum etc.	Item expressio sententie ut denotaretur aliquid inesse alicui non secundum partem sed secundum suum totum etc.

Là encore *Pa1*, à la manière de *W*, combine plusieurs éléments, mais des éléments qui apparaissent assez contradictoires : il reprend la définition de la synecdoque caractérisant l'accusatif de relation et employée à propos du trope dans la première moitié du XIII^e^ s., alors que *Pa2* ne comporte pas cette définition.

1.2. Variations dans le commentaire du pronom (Graec. *XIV*)

La glose du chapitre XIV traitant du pronom[66] est aussi un texte évolutif, et nous suivrons cette évolution avec les mêmes témoins que précédemment : *Pa6* (Paris BnF lat. 14745, de la première moitié du XIII^e^ s.), *W* (Wien ÖNB S.N. 2692 de 1263), *Pa2* (Paris BnF lat.

66. Pour une présentation des questions posées sur le pronom, cf. infra, IIe partie, chap. III.

15133 de 1270) et *Pa1* (XIV^e^ s.). On retrouve dans cette section des variations comparables à celles du chapitre des figures. Le commentaire est paraphrastique dans *Pa6* (avant 1240), et plus riche dans *W* (1263). On observe cependant une différence très nette avec le chapitre des figures : dans l'état de 1263, la glose ne contient ni division du texte, ni questions, mais seulement un commentaire ponctuel vers par vers, alors qu'on trouve les deux premiers éléments quelques années plus tard dans *Pa2*, daté de 1270. On passe d'un commentaire déjà constitué, et complet par rapport à *Pa6*, mais de type encore paraphrastique à tout autre chose en 1270. L'état du texte au XIV^e^ s. mêle des éléments présents dans *Pa2* (en particulier la division du texte, qui est reprise avec quelques modifications) et dans *W* ; il s'ajoute de nombreuses questions préliminaires et internes, de type universitaire. L'amplification du texte s'est accompagnée d'une modification de l'aspect extérieur du commentaire, avec un passage de l'état de gloses marginales à une glose intercalaire.

La présence de questions traitées deux fois renvoie là encore à la stratification du texte. On trouve ainsi traitée à deux reprises la question de l'ordre du pronom par rapport au nom (questions I.1a et I.4.8 de notre liste infra, p. 451-452), l'absence de nominatif pour *sui* (I.4.6 et I.4.12), la possibilité pour le pronom d'être sujet (I.1b et II.4).

Un exemple de comparaison est donné par la glose du vers XIV 63, qui recherche pourquoi *hic* et *iste* n'ont pas de vocatif. La glose de *Pa6* est si sommaire dans cette section que la question n'y est pas discutée :

W (a. 1263) f. 55v **Pa2 (a. 1270) f. 84r**	**Ar (ca 1300) f. 102vb**	**Pa1 (XIV^e^ s.) f. 139ra**
ISTE VEL HIC : Queritur de istis pronominibus 'hic' et 'iste', scil. quare carent vocativis.	**Hoc viso** queritur quare ista pronomina 'hic' et 'iste' carent vocativis.	**Hoc viso** queritur et quare ista pronomina 'hic' et 'iste' carent vocativis.
		[Sunt enim tertie persone. Et tu dices, ergo eadem ratione nomina debent carere vocativis.]

Solutio : quia ista semper significantur in tertia persona et significant rem de se loquentem (de qua fit sermo *Pa2*), vocativus autem significat rem ad quam fit sermo (sermo dirigitur *Pa2*), et ideo propter varios (diversos *Pa2*) modos significandi carent vocativis quia sunt tertie persone.	Ad hoc dicendum est quod ista semper significantur in tertia personalitate et significant semper personam de se loquentem, vocativus vero significat rem ad quam sermo dirigitur, et ita propter varios modos significandi carent vocativis. Sunt enim tertie persone.	Solutio : quia ista semper significantur in tertia personalitate et semper significant rem de se loquentem, vocativus vero significat rem ad quam sermo fit, et ita propter varios modos significandi carent vocativis. Sunt enim tertie persone.
Ergo eadem ratione omnia nomina deberent carere (carere debent *Pa2*) vocativis quia omnia nomina (*om. Pa2*) sunt tertie persone preter vocativum qui semper est secunde persone.	**Et tu dices : e r g o** eadem ratione nomina debent carere vocativis quoniam omnia sunt tertie persone preter vocativum qui est secunde persone per anastrophem.	**Et tu dices :** eadem ratione nomina debent carere vocativis quoniam omnia sunt tertie persone preter vocativum qui secunde persone est semper per anastrophe.
Solutio : ista pronomina hic et iste (*inv. Pa2*) ita sunt prefixa (fixa *Pa2*) in tertia persona quod non (nunquam *Pa2*) possunt trahi ad hoc ut supponant rem de se loquentem, ut cum dicitur 'ego Sortes curro' vel ad rem ad quam dirigitur sermo ut 'tu curris' (*arg. inv. Pa2*).	Solutio : **dico** quod ista duo 'hic' et 'iste' ita fixa sunt in tertia persona quod nunquam trahi possunt ad hoc quod significent rem ad quam sermo dirigitur, nomina vero non sic sunt fixa in tertia persona quod patet quia trahi possunt ad hoc quod significent rem de se loquentem, ut cum dicitur 'ego Sortes curro' vel ad rem ad quam sermo dirigitur ut 'tu Sortes curris.	Solutio : **dico** quod ista duo 'hic' et 'iste' ita fixa sunt in tertia personalitate quod non possunt trahi ad rem de se loquentem, ut cum dicitur 'ego Sortes curro' vel ad rem ad quam sermo dirigitur ut 'tu Sortes curris'.

On voit tout d'abord qu'est apparue une mise en forme qui prend l'aspect d'un dialogue (fictif) qui imite une dispute, une des formes typiques de l'enseignement universitaire médiéval. La présence d'une dittographie (§ 1) indique d'autre part l'existence d'un état intermédiaire : pour que le *et tu dices* ait pu être dupliqué, il devait figurer dans l'état que copie *Pa1*. La mise en forme s'est donc produite entre l'état de glose marginale attesté un peu après 1260 et l'état du commentaire au XIV^{e} s., probablement vers 1300 comme le montre le témoin *Ar*.

Le commentaire de type «universitaire» auquel on aboutit vers 1300 superpose plusieurs couches d'époques nettement différentes. À côté

d'emprunts faits à des auteurs quasi-contemporains (Raoul le Breton, Michel de Marbais), il répète toujours la double raison de l'invention des pronoms, nécessité et commodité, empruntée à Pierre Hélie et Guillaume de Conches. Ce phénomène de stratification peut poser problème dans le cas du pronom, car il existe plus de risques de se contredire à cause d'une compilation aveugle sur un thème où l'opinion des grammairiens a changé que dans la section des figures où c'est surtout la façon de les traiter qui s'est modifiée. Nous aurons à garder cette perspective dans l'étude des grandes questions canoniques posées à propos du pronom, en tête du cours et dans le corps du commentaire (cf. infra II^e partie, chap. III).

2. TROIS TRADITIONS SUCCESSIVES DE COMMENTAIRE

Trois traditions se laissent dégager de cette étude préliminaire. La tradition la plus ancienne, que nous appellerons <T1>, présente un état de la glose rudimentaire, paraphrastique, qui continue à se diffuser au XIV^e s., mais dont nous n'avons pas trouvé de témoin au XV^e siècle[67]. La seconde tradition, que nous désignerons par <T2>, développe la première dans la section des figures, en introduisant autour de 1260 le traitement spéculatif, mais n'apporte pas de changement sensible dans le commentaire de la section consacrée aux pronoms. Cette seconde tradition est copiée parallèlement à la première au XIV^e s., mais dans une moindre mesure, car il y a finalement peu de manuscrits <T2>. Elle semble en revanche mieux se maintenir au XV^e s. La troisième tradition, <T3>, reprend de la seconde le traitement complet de la figure et le remanie finalement assez peu[68] ;

67. Il est vrai que la proportion de *Graecismus* glosés se réduit au XV^e s., si bien qu'il est difficile de repérer les témoins survivants de cette tradition.

68. D'après ce que nous avons pu voir par ailleurs dans *Ar* ; nous n'avons pu présenter le traitement de l'*anadiplosis* et de la synecdoque d'après *Ar*, car ces feuillets manquent dans ce ms. très lacunaire : il y subsiste en effet 144 feuillets (dont sept feuillets de table) alors que cette table, elle-même mutilée, en indique 211 (hors table). 74 feuillets ont donc été ôtés de ce manuscrit par Josse Caron ; sur les mutilations du fonds d'Arras qui ont fait disparaître environ 41000 feuillets de 734 manuscrits, voir GRIERSON 1940, p. 120-121.

elle adapte surtout le commentaire de certains chapitres comme celui des pronoms dans un sens beaucoup plus technique.

La situation peut se résumer dans le tableau suivant :

Dates	**Traditions**		
ante 1240	**<T1>**-> Pa6		
ca 1260		**<T2>**	
	Dublin, Trinity College 270 Durham C.VI.26 --- Arras, B.M. 360 Clm 7636	Pa3 Pa4 W (1263) U (1269) Va2 (1269) Pa2 (1270) Pa7 Va1	
ca 1300			**<T3>**
XIV^{e} s.	Pa8 Pa9 Pa10 Pa11 Clm 354 Clm 14344	Pr (1320) Clm.14592	Ar (ante 1336[69])
?		<T2> + <T3> = Pa1	
XV^{e} s.		Pa5 R	

2.1. Examen de la tradition <T1>

La première tradition semble extrêmement ancienne, elle présente un commentaire rudimentaire, et ses témoins, même copiés au XIV^{e} s., ne contiennent ni traitement spéculatif des figures, ni prologues introductifs.

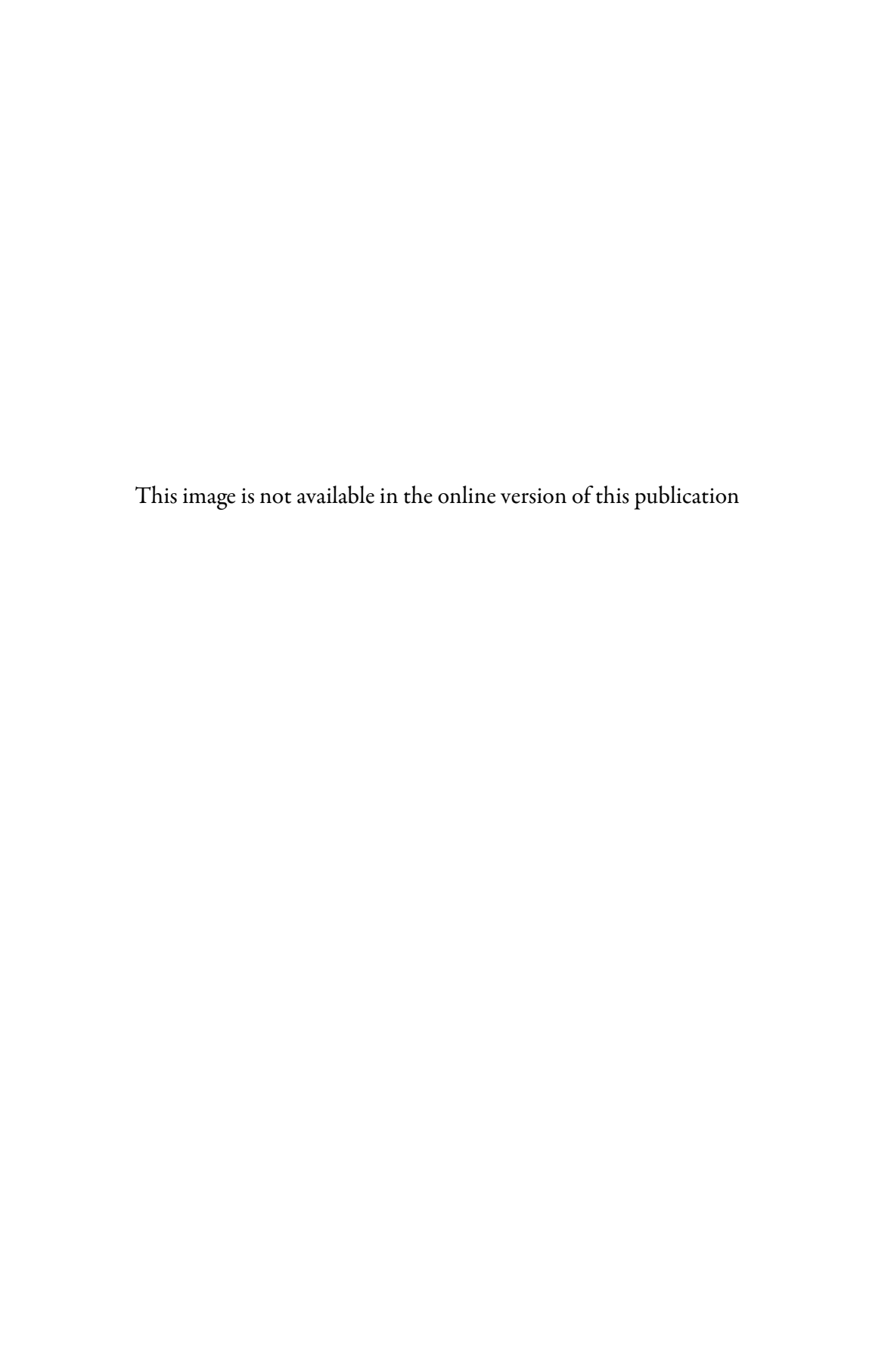
Un témoin archaïque, Paris BnF lat. 14745 (Pa6)

Le manuscrit *Pa6*[70] présente la glose dans un état très primitif. Des colonnes de réglure, doubles et parfois triples, ont été prévues

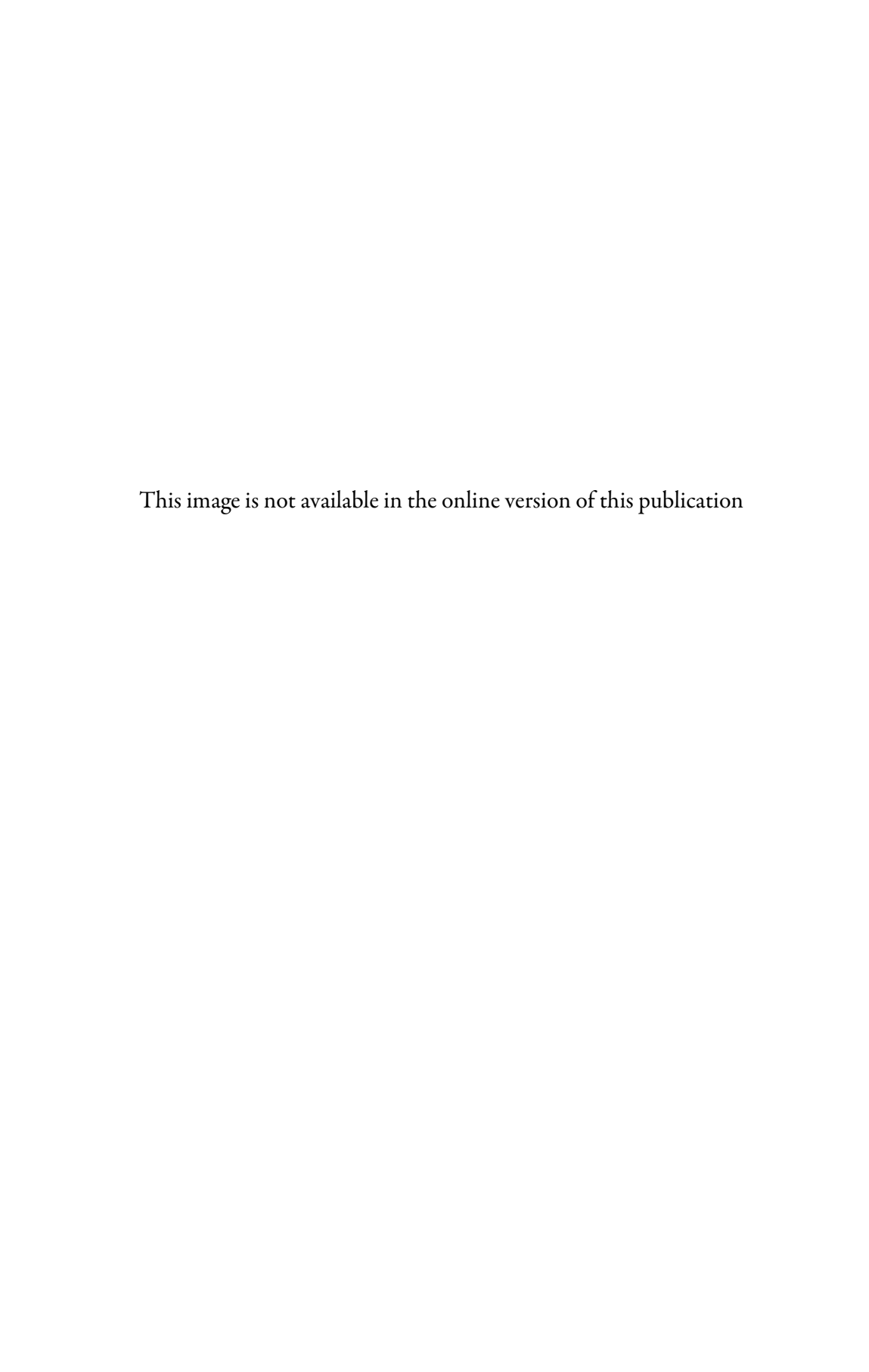
69. D'après la date de la table du manuscrit, au f. 7va.

70. *Pa6* contient outre le *Graecismus* des œuvres de Jean de Garlande (*Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu avec commentaire de Jean de Garlande, Glossaire métrique *Unus omnium*), suivies de *versus de computo*.

This image is not available in the online version of this publication


This image is not available in the online version of this publication

This image is not available in the online version of this publication


This image is not available in the online version of this publication

This image is not available in the online version of this publication

This image is not available in the online version of this publication

This image is not available in the online version of this publication

tout autour du texte du *Graecismus*, mais n'ont pas toujours été remplies. Dans la section des figures, la glose présente un aspect hétérogène. Le feuillet 1r contenant le *prohemium* (glosé), son verso contient le chapitre 1a traitant des figures du métaplasme : sur cette page, la dernière colonne de droite a été consacrée à recevoir des vers de la *Clavis compendii*[71] de Jean de Garlande. Une mention en regard des vers cités pour commenter la synérèse (f. 1v) les décrit comme des «*versus compendii*». C'est pourtant bien la *Clavis compendii* qui est en réalité citée ici pour beaucoup de figures du métaplasme. Aussi sévère que le *Compendium* pour le *Graecismus* et le *Doctrinale*, elle les accuse en particulier de détourner les élèves de manuels qui les surpassent largement, peut-être ceux de Jean de Garlande lui-même d'ailleurs[72].

Le travail n'a cependant pas été poursuivi dans les autres chapitres, alors que les critiques sur le *Graecismus* prises dans la *Clavis* auraient pu se poursuivre[73] ; dès le feuillet 2r la page est organisée différemment et les espaces définis par la réglure ont été remplis autrement, donc par le même auteur. Ce sont les mêmes vers que l'on retrouve dans certains manuscrits ultérieurs du *Graecismus*, ceux de la tradition <T2>, mais pas tous : une branche seulement de <T2> est venue rechercher ces vers dans un exemplaire comme *Pa6*, nous y reviendrons dans l'examen de la tradition <T2> (cf. infra 2.2).

À partir des *schemata*, le commentaire ne réunit pas, comme dans absolument tous les autres manuscrits que nous avons pu voir, l'explication de la figure et son étymologie, mais sépare ces éléments en deux colonnes distinctes. La présentation de *Pa6*, qui est ici trace d'un commentaire en élaboration, ressemble au système adopté dans le commentaire sur le *Barbarisme* attribué à Kilwardby, où toutes les étymologies sont ainsi regroupées en fin de section ; dans la glose *Admirantes* au contraire, les étymologies des noms de figures suivent la définition du terme, comme dans les autres manuscrits glosés du *Graecismus*. Étant donné que *Pa6* est le seul témoin présentant cette

71. Sur le *Compendium Gramatice* de Jean de Garlande, et son complément, la *Clavis Compendii*, publiés tous deux en 1234-36, cf. BURSILL-HALL 1976, p. 161 ; HAYE 1995.

72. «De Doctrinali, de Grecismo referamus / quod per eos scripta multo meliora fugamus». Cité par HUNT 1991, I p. 91 n. 28.

73. Cf. ms. Brugge, Stadsbibl. 546, f. 28ra : la *Clavis compendii* contient des vers critiques sur les chapitres suivants du *Graecismus*, des schemata (1b) aux vices annexes (f. 28rb), les couleurs de rhétorique du chapitre III, la métrique du chapitre IV, les monosyllabes du chapitre VI (ibid.).

disposition, on peut penser qu'il représente un état archaïque, ce qui implique qu'un successeur a parachevé le travail en regroupant pour chaque figure la définition et l'étymologie, créant le type achevé du commentaire <T1> dont découlent les autres témoins de cette tradition.

Le manuscrit *Pa6* présente donc un état archaïque du commentaire : les éléments qu'il rassemble ne pouvant être retirés des états ultérieurs du texte, sauf à imaginer une séparation volontaire des ingrédients, définition de la figure et étymologie, nous sommes ici dans le tout premier état d'un commentaire, sur l'origine duquel il faut maintenant s'interroger, car plusieurs éléments permettent de mieux cerner la personnalité du glosateur.

Le premier point est que le témoin *Pa6* donne le texte d'un *Graecismus* révisé, où le texte d'Évrard a subi des corrections directement au moment de sa copie. Ainsi le manuscrit ne donne pas les leçons erronées que l'on trouve partout (y compris dans l'édition Wrobel), en I 53 **anapolensis* mais bien *epanalensis*, en I 61 *etymologia* (étymologie) mais *etiologia*[74] (étiologie, figure mentionnée par Isidore, *Etym.* II 21, 39), ce qui est trace d'une révision savante au moment même de la copie ; ces améliorations ont parfois été ensuite annulées par collation du manuscrit sur un autre exemplaire. La confusion entre *etymologia* et *etiologia* n'a pas échappé à Jean de Garlande, qui la corrige dans son *Compendium gramatice*[75] et dans sa *Clavis compendii*[76]. Or *Pa6* (f. 2r) glose le vers I 61 traitant l'*etiologia/etymologia* dans le *Graecismus* de telle façon que l'on voit la volonté de corriger le texte dans le même sens :

74. Pour un autre exemple de cette confusion, cf. le *Vocabularium Bruxellense* (Bruxelles, B.R. II 1049) f. 50rb : «Ethimologia cause redditio, ut 'ideo te diligo quia a te diligor'» ; on notera aussi que ce glossaire du XII[e] s. donne déjà l'exemple du *Graecismus*. Cf. aussi Osbern de Gloucester, *Derivationes* éd. BERTINI et al., 1996, e 236 : «ethimologia, cause redditio vel cause ratio».

75. «Ethimologiam sub scemate collocat ille / subiungens *Ego diligo te, quia diligor a te,* / *redde rei causam* dicens. Erit illa figura / ethimologia, cum sit mare mater aquarum. / Cum transformetur nichil hic, non est methaplasmus, / ethiologiam proponit Ysidorus illud. / Causam sermonis determinat illa figura.» Éd. HAYE 1995, 3.220-226.

76. «Ethimologiam sub scemate collocat ille / cum tamen hanc debeat varias exponere voces / ethi[m]ologiam liber Ysidori vocat illam / quando rei posite rationem reddimus inde / ut *Te Christe colo quia te peperit pia virgo*». Brugge, Stadsbibl. 546 f. 27va.

marge de droite : Ethiologia est quando aliquid proponimus et ostendenter eius ratione<m> et causam reducimus.
marge de gauche : Ethiologia dicitur etheros causa et logos sermo quasi causa sermonis.

Un autre point commun de doctrine entre l'auteur de *Pa6* et Jean de Garlande se rencontre sur la synecdoque. De cette figure, *Pa6* donne une définition composite, qui fait en particulier appel à l'accusatif de relation :

> Synodoche habet fieri quando id quod est pars attribuitur toti ut *Ethiops est albus dentes*, vel e converso scilicet quando id quod est totius attribuitur parti, unde Terentius : *Bonus animus uxoris nuptus est michi.*

Cette définition, dont nous avons vu (supra 1.1) qu'elle est une des caractéristiques de la tradition <T1> de commentaire, se retrouve à peu de choses près dans le *Compendium gramatice*[77], ainsi que dans le commentaire de Jean de Garlande sur le *Doctrinale*, où il a d'ailleurs interpolé le vers 2517 d'Alexandre de Villedieu, transformant un des hémistiches en vers complet[78] :

> *Doctr.* 2517 : Synodochen facies dicens hec est capud alba.
> *Glose marginale :* Synodoche est quando quod est partis attribuitur toto vel e converso. Et dicitur a sin quod est cum et doche captio quasi conceptio quia per intellectum partis habemus intellectum totius vel e converso. (Paris, BnF lat. 14745, f. 82v)

D'autre part, nous avons vu que le glosateur de *Pa6* cite une série de vers extraits de la *Clavis compendii*, qui est un des textes les moins répandus de Jean de Garlande ; il subsiste aujourd'hui dans trois manuscrits, tous du XIII^{e} s. : Brugge, Stadsbibl. 546 f. 25r-42v (que nous avons consulté) ; Cambridge, Gonville & Caius College, 136/76 p. 163-227, et 385/605, p. 270-99[79].

Les points communs avec le commentaire sur le *Doctrinale*, outre celui que nous avons pu voir plus haut à propos de la synecdoque, sont nombreux. Les définitions des figures n'y font pas appel à Donat, mais à d'autres sources, comme les *Étymologies* d'Isidore. Le commentaire, de la même main que celui du *Graecismus*[80], se présente aussi sous

77. «Sinodoche nobis vult intellectio dici, / ut *Crispus caput est Sortes ; clarus genus ille est*». (3.146-7)
78. Sur cette pratique de Jean de Garlande, cf. REICHLING 1893, p. LVI et spéc. n. 3 ; THUROT 1868, p. 32.
79. Cf. SHARPE 1997, p. 254.
80. Cf. THUROT 1868, p. 34.

formes de gloses éparses, plus nombreuses en réalité que ne le laisse entendre D. Reichling[81]. Ces gloses sont en revanche plus abouties, au sens où la définition de la figure et son étymologie sont ici déjà réunies et non séparées.

D'autre part, on sait que le texte du *Doctrinale* a été sévèrement interpolé par Jean de Garlande : nous avons vu son remaniement du vers 2517 sur la synecdoque, et D. Reichling donne beaucoup d'autres exemples d'interpolations similaires, soit par achèvement de vers soit par insertion de vers entiers[82]. Pour le *Graecismus*, nous verrons un peu plus loin (cf. II^e partie, chap. I) que la version contenue dans *Pa6* présente également de nombreuses interpolations, que la tradition médiévale et l'éditeur moderne n'ont pas toujours réussi à éliminer du texte d'Évrard[83]. D'après les corrections et ces interpolations, on peut penser que celui qui a travaillé sur ce manuscrit l'a fait copier lui-même avec un texte révisé : il n'a pas complété un manuscrit déjà partiellement glosé.

Les deux principales sections de *Pa6*, celle du *Doctrinale* et celle du *Graecismus*, présentent des gloses vernaculaires, anglaises et françaises (cf. infra II^e partie, chap. I).

Le dernier point commun avec le commentaire-révision de Jean de Garlande sur le *Doctrinale* est le fait que les deux textes s'ouvrent sur des vers introductifs. On connaît ceux qui précèdent le *Doctrinale* :

> Informans pueros et Doctrinale reformans
> Que prosunt formo sub metri paupere forma.
> Oblatrat livor, stolidus ridet, puerilis
> Obstat simplicitas, inscitia nuda reclamat
> Ne quidem niteant studio correcta fideli.
> Sed licet egrotent qui non fundantur in istis[84].

On trouve de même, dans *Pa6*, précédant directement le texte du *Graecismus*, un ensemble de quatre vers (Walther 8262), intitulé dans le manuscrit *Tetrasticon Iohannis*, et qui fait d'ailleurs, comme les six vers en tête du *Doctrinale*, l'objet d'une glose interlinéaire :

> Hoc excusetur, quod materiale tenetur,
> Si quid longatur contra metra vel breviatur.
> Intima scruteris, vocum sensus imiteris.

81. REICHLING 1893, 21 p. CXXVIII : «Doctrinale interpolatum [a Ioanne de Garlandia] cum raris glosis maxime lineis interpositis».
82. Ibid. p. LIII-LVII.
83. Cf. GRONDEUX 1999.
84. Paris BnF lat. 14745, cité par THUROT 1868, p. 34.

Utilis est brevitas mentes factura peritas[85].

Manuscrits apparentés

Cet incipit *Hoc excusetur quod materiale tenetur* se rencontre, outre le manuscrit de Paris, dans le manuscrit Dublin Trinity College 270. Le texte du *Graecismus* est complet dans le témoin de Paris, fragmentaire (f. 114) dans celui de Dublin. Ce manuscrit composite (XIII-XIV^{e} s.), extrêmement volumineux avec ses 213 feuillets, rassemble de nombreux ouvrages grammaticaux ou lexicographiques, essentiellement de Jean de Garlande[86]. On retrouve le même incipit dans le manuscrit Durham C.VI.26, qui contient aussi le *Deponentiale* de Nicolas de Brakendale (f. 1r-8v), le *Doctrinale* avec commentaire de Jean de Garlande, et le glossaire *Unus omnium* de Jean de Garlande

85. Cf. la description du ms. BnF lat. 14745 par THUROT 1868, p. 27 : «texte avec gloses interlinéaires et marginales peu développées. f. 1 : "Tetrasticon Iohannis in Grecismo et dicitur tetrasticon a tetras quatuor et sticos versus, quia istis quatuor versibus continetur excusatio totius operis subsequentis." En effet le poème est précédé non du prologue en prose mais des quatre vers suivants : (suit le texte du tetrasticon)». Trois brèves précisions doivent être apportées à ce que dit Thurot de ce ms. Il faut savoir, même si ce n'est pas capital, que le premier passage cité (qui donne le titre et commente le terme *tetrasticon*) n'est pas de la main du commentaire, mais d'une autre ; ensuite, que cette note se continue par la mention suivante : «Liber iste dividitur in tres partes, scil. in partem correctionalem et in partem prohemialem et in partem exsecutivam. Pars correctionalis patet ibi *Hoc excusetur*, pars prohemii patet ibi *Quoniam ignorantie*, pars exsecutiva huius operis patet ibi *Est proprie metha*. Et secundum quod quatuor primi versus prescriptionem habent talem, incipit tetrasticon Iohannis in Grecismo et dicitur tetrasticon a tetras quatuor etc.» ; enfin, plus important, que le manuscrit contient bel et bien, à la suite de ce *tetrasticon*, le *prohemium* en prose d'Évrard (mais disposé en colonne comme s'il s'agissait de vers, ce qui peut prêter à confusion).

86. Le *Liber de synonymis* de Jean de Garlande (f. 1-9), des *Praepositiones graecae* (qui sont en fait un passage du *Compendium gramatice* 2.1068-1230, du même), le *Dictionarius* de Jean de Garlande (f. 14-24), un autre dictionnaire, cette fois d'Alexandre Neckam, *De nominibus utensilium* (f. 26-33v), le *Graecismus* avec commentaire abondant qui cite d'ailleurs Jean de Garlande (magister I. de G.) (f. 34-113v), le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu avec commentaire de Jean de Garlande (f. 115-155), puis à nouveau le *De nominibus utensilium* d'Alexandre Neckam (f. 157-169), suivi de *De utensilibus* d'Adam du Petit-Pont (f. 169v-177), et à nouveau du *Dictionarius* de Jean de Garlande (f. 177v-184), enfin le *Deponentiale* (avec commentaire) de Nicolas de Brakendale (f. 195v-203v).

(f. 125r-174[87]). Deux autres manuscrits paraissent assez proches de cet ensemble, le ms. Oxford, Corp. Christ. Coll. 121 (XIII[e] s.), qui contient le *Doctrinale* avec le commentaire de Jean de Garlande[88] (f. 1-45), un *Graecismus* commenté (f. 48-84), et le glossaire métrique *Unus omnium* de Jean de Garlande[89] (f. 84-125), ainsi que le manuscrit Londres B.L. Arundel 394, qui rassemble également le commentaire de Jean de Garlande sur le *Doctrinale*, un *Graecismus* et le *Deponentiale* de Nicolas de Brakendale.

Dans le fragment de Dublin, le texte est précédé d'un court *accessus* (inc. : *materia autoris est diversarum diccionum expositio et in quibus sibi conveniant et in quibus a se differunt* ; expl. : *... titulus talis est : incipit Cressisimus magistri Ebrardi Butoniensis*), où l'on rencontre le passage suivant :

> Item auctor operi suo premittit prologum in quo dicit qualiter (= quare) hoc opus incipit discribendum Iohannes scilicet quia (h)errores quorundam inperitorum non causa ductus invidie sed correctionis lima voluit reprehendere at (= ut) minus provectos in arte gramatica in significationibus dictionum instrueret, quod testatur cum dicit Donatum imitatum fuisse[90].

Un auteur nommé Jean a donc révisé le texte du *Graecismus* au point que le glosateur lui attribue la paternité totale du texte ; il le fait en outre dans les mêmes termes que l'explicit du *Doctrinale* révisé par Jean de Garlande, qui emploie la même expression de *lima Iohannis* :

> Quos tres personas in idem credo deitatis
> Qua fator eternus ferit et gerit omnia per quem
> Fecit Alexander opus huius quo lima Iohannis
> Implet defectus operis dent huic operosi
> Lectores operam libri plantaria servant
> Ne quid corrigit detractio subtrahat ulla
> Exiguas plantas manus indiscreta revellit
> Explicit[91].

Il faut aussi se demander qui est ce glosateur du manuscrit de Dublin, qui semble savoir que Jean de Garlande a commenté et révisé le

87. Cf. HUNT 1991, p. 86-87 ; SCHENKL 1969, 3366, 6.
88. Les gloses vernaculaires ont été étudiées par HUNT 1979, p. 27-28.
89. Cf. BURSILL-HALL 1976, p. 172.
90. Éd. HUNT 1991, I p. 95-96.
91. Cf. REICHLING 1893 notices 20, 21, 22 p. CXXVII-CXXVIII. L'image de la lime qui corrige vient vraisemblablement ici du *prohemium* d'Évrard au *Graecismus*, éd. WROBEL 1887, p. 2, 2 : «ut eorum opiniones erroneas correctionis lima, non reprehensionis invidia valeam retundere».

texte du *Graecismus*. Il peut s'agir de Jean de Garlande en personne, qui avait l'habitude de gloser lui-même les textes dont il était l'auteur ; nous sommes ici dans un cas voisin, si Jean est bien le réviseur du *Graecismus*. Toutes les gloses ne sont pas en effet aussi fiables ; c'est le cas de la glose interlinéaire du manuscrit *Pa6*, qui commente ainsi les vers placés par Jean de Garlande en tête du *Doctrinale* révisé : *Informans pueros : ego Alexander, id est instruens*. Il y a manifestement erreur, puisque le commentateur met automatiquement les mots *informans pueros* dans la bouche d'Alexandre de Villedieu, alors que l'on sait que ces vers sont de Jean de Garlande. Les gloses du manuscrit Florence Plut. XXV Sin. cod.5 (XIII^{e} s.) sont au contraire mieux informées : elles commentent le participe présent *informans* par la mention «*ego autor et corrector, ego Iohannes de Garlandia*[92]». Les gloses plus tardives n'arrivent plus à démêler les questions d'autorité, au contraire des gloses anciennes, et a fortiori de celles qui remontent peut-être directement à Jean de Garlande lui-même.

La proximité avec Jean de Garlande apparaît donc très grande. Il y a eu de fait un moment de son enseignement où Jean de Garlande s'est intéressé au *Doctrinale* et au *Graecismus* : il a publié vers 1234-36 le *Compendium* et la *Clavis*, sortes de compléments des deux manuels qui en recensent les erreurs, puis a rédigé une révision commentée (*Informans pueros Doctrinaleque reformans...*) du *Doctrinale*[93]. D'autre part, une édition de son traité sur les *Nomina et verba defectiva* (Cologne 1501) le présente comme l'auteur d'une révision du *Graecismus*[94].

On se souvient d'autre part que l'opinion selon laquelle Évrard était mort prématurément apparaissait nettement liée à Jean de Garlande[95]. Nous avons montré que cette opinion circulait dans la *Clavis compendii*, et qu'elle était exprimée dans les gloses du *Doctrinale* révisé par Jean de Garlande, dans les mêmes termes que pour Évrard. La proximité de l'expression suggère que le même prétexte sert à Jean de Garlande à chaque fois qu'il veut réviser une œuvre. La précaution oratoire consiste alors à dire que l'auteur n'a pas revu son traité parce qu'il est mort trop tôt, et que le réviseur se charge de terminer le travail.

92. Cf. COLKER 1974, p. 71.
93. Nous reprenons ici la thèse de REICHLING 1893, qui situe la révision du *Doctrinale* après le *Compendium gramatice* et la *Clavis compendii* ; ceci paraît appuyé par le fait que le commentaire du *Graecismus* cite la *Clavis*.
94. Cf. PAETOW 1914, n. 124, cité par HUNT 1979, p. 22 n. 7.
95. Voir l'introduction de cette partie, 1.2 p. 14.

Il est fort probable que l'opinion selon laquelle Évrard était mort avant d'avoir pu mettre la dernière main au *Graecismus* a pris son origine dans les manuscrits du *Graecismus* révisé par Jean de Garlande. Mais elle s'est détachée de ce contexte originel, pour trouver place dans un cadre imprévu, celui de la réflexion sur la structure étrange du *Graecismus*. Le fait qu'Évrard soit mort prématurément ne sert plus dès lors à justifier la révision par Jean de Garlande, mais à expliquer le fait qu'un *tractatus* ait été transformé pour devenir le *Graecismus*.

Rien ne s'oppose bien évidemment à ce qu'un Jean quelconque ait commenté le *Graecismus*, que ce commentaire se soit trouvé joint aux œuvres de Jean de Garlande, et que ce Jean cite des vers de la *Clavis compendii*. Mais si Jean de Garlande a bien commencé un commentaire-révision du *Graecismus*, commentaire qu'il aurait abandonné en cours de route, *Pa6* n'est pas un mauvais candidat.

Si l'on admet l'existence d'un lien direct entre Jean de Garlande et la première tradition de glose du *Graecismus*, il reste à préciser la nature de ce lien[96]. L'analyse du traitement de l'*anadiplosis* montrait l'existence d'une façon particulière de commenter le texte, qui ne recourait ni à Donat ni au traitement spéculatif des figures. Mais elle indiquait aussi des variations à l'intérieur de cette tradition : *Pa10* et *Pa11* donnaient un exemple supplémentaire d'*anadiplosis*, probablement emprunté à la glose de l'**anapolensis*, parce que cette figure suit l'*anadiplosis* dans le *Graecismus* ; *Pa3*, *Pa9*, *Pa10* et *Pa11* ajoutaient une étymologie alternative. On voit des sous-ensembles de manuscrits se dessiner, et <T1> se diversifier, ce qui conduit à s'interroger sur la place exacte de Jean de Garlande dans cet ensemble.

Deux hypothèses sont à envisager. La première est que la glose de Jean de Garlande ne représente qu'une branche de <T1> ; Jean de Garlande aurait alors travaillé à partir de gloses préexistantes qui auraient continué à vivre à côté des siennes. Ceci s'accorde mal avec le fait que dans *Pa6*, définitions des figures et étymologies sont encore séparées : il faudrait supposer que Jean de Garlande a volontairement séparé des éléments qui étaient unis, puisqu'ils le sont toujours ailleurs.

La seconde hypothèse est que Jean de Garlande est bien à l'origine de la tradition <T1>, et il faut alors rendre compte des différences qui séparent *Pa6* (et les quelques témoins qui lui sont apparentés) des autres manuscrits <T1>. Pourquoi certains ont-ils des exemples et des

96. Cf. GRONDEUX 1999.

étymologies supplémentaires, et pourquoi surtout n'ont-ils pas tous l'incipit de Jean de Garlande ?

À cause de la disposition archaïque de *Pa6*, à cause aussi de la définition très particulière de la synecdoque-trope, cohérente avec les écrits de Jean de Garlande et présente dans tous les témoins <T1>, nous penchons pour la seconde hypothèse, qui met Jean de Garlande à l'origine de cette première tradition de glose. L'exemple de *Pa6* est là pour suggérer à la fois pourquoi et comment le *Graecismus* révisé et commenté par Jean de Garlande a été modifié. Pourquoi, tout d'abord : la première raison est que, dans les manuscrits, cette révision n'est pas attribuée à Jean aussi clairement que celle du *Doctrinale*. Le *Doctrinale* révisé a un explicit très clair (*Fecit Alexander opus huius quo lima Iohannis / Implet defectus operis...*) : «Alexandre a fait l'œuvre que corrige la lime de Jean». Dans le *Graecismus* en revanche, aucun explicit ajouté au premier ne laisse supposer qu'un nouvel auteur identifié et qualifié soit intervenu sur le texte. Les seules mentions sont à rechercher dans des gloses marginales, donc externes au texte. La seconde raison tient au désir légitime des utilisateurs d'avoir un texte fiable, qui soit bien le texte dit d'Évrard de Béthune et pas un exemplaire surchargé d'interventions inauthentiques.

Comment se réalise une telle restauration du texte ? Là aussi, *Pa6* est très éclairant. Celui qui s'est chargé de ce travail s'est procuré un autre exemplaire du *Graecismus*, antérieur à toute intervention garlandienne, et a systématiquement coché dans *Pa6* toutes les interpolations. On lit encore ses mentions marginales «*vacant*» qui signalent les vers ajoutés par Jean de Garlande, et absents de l'exemplaire qui lui a été prêté. Ces remaniements ont servi à éliminer volontairement toute trace d'intervention de Jean de Garlande sur le texte d'Évrard, peut-être précisément parce que sa révision était restée anonyme. À partir d'un manuscrit de ce type, glosé mais portant un texte restitué, il devient facile de fabriquer des exemplaires combinant le texte attribué à Évrard et les gloses de Jean de Garlande.

Ces manuscrits représentants de <T1>, avec leur commentaire littéral et leur absence de prologue (hormis le court accessus du manuscrit de Dublin), dérivent donc à des degrés variables de la révision-commentaire de Jean de Garlande. Cette famille, que nous appellerons <T1b> par opposition aux manuscrits <T1a> directement liés à Jean de Garlande, apparaît dès le XIII^{e} s. avec des manuscrits comme Arras BM 360, Munich Clm 7636 (cf. tableau supra). Cette sous-famille se multiplie au XIV^{e} s., si bien que les manuscrits <T1> sont proportionnellement assez nombreux parmi les témoins glosés du

Graecismus, plus nombreux même que les manuscrits issus de la seconde tradition qui vont être analysés maintenant.

2.2. Examen de la tradition <T2>

La seconde tradition se caractérise par la présence d'éléments de commentaire plus élaborés, qui sont le traitement spéculatif des figures, les emprunts à Donat, des divisions du texte, ainsi que des prologues. Ces prologues sont soit des introductions à la philosophie soit au minimum des accessus à la discipline grammaticale et au *Graecismus* d'Évrard de Béthune. C'est aussi cette tradition <T2> de commentaire qui s'attache la première à donner un texte accompagné d'un commentaire qui d'une part signale le plus d'interpolations possible, et d'autre part traque toutes les interprétations erronées fournies par d'anciennes *glosule*.

Le commentaire <T2> présente de fortes parentés avec la glose *Admirantes* du *Doctrinale,* qui opère au même moment le même retour aux définitions de Donat, que Jean de Garlande ne citait pas non plus dans son commentaire du *Doctrinale.* La glose *Admirantes* ajoute aussi le traitement spéculatif des figures. Ces deux gloses, du *Doctrinale* et du *Graecismus*, sont peut-être influencées par une source commune, qui pourrait être un commentaire contemporain de Donat. Le plus connu est bien sûr le commentaire à peu près contemporain du *Barbarisme* attribué à Kilwardby, qui joint à son commentaire de Donat les étymologies des noms de figures et le traitement spéculatif des figures, mais il existe d'autres commentaires du *Barbarisme* encore inédits qui pourraient avoir servi de source à la tradition <T2> ainsi qu'à *Admirantes*. Plus largement, cette tradition est influencée par les vues de Robert Kilwardby et Roger Bacon, et par leur réflexion de type intentionnaliste sur le langage, qui prend en compte l'intention de signifier du locuteur dans l'analyse grammaticale des énoncés[97]. La conséquence de ceci est que les deux premières traditions de commentaire sur le *Graecismus* sont dues à deux générations successives de maîtres anglais, Jean de Garlande d'abord, puis Kilwardby et Bacon de façon plus indirecte.

La seconde tradition de commentaire est représentée en particulier par des manuscrits français, ou d'origine française. On la trouve ainsi

97. Cf. ROSIER 1994, spéc. p. 23-49.

dans *W* (Wien, ÖNB S. N. 2692), qui donne, avec sa date de 1263, le plus ancien commentaire daté du *Graecismus*. On la retrouve dans *Va2* (Vat. Reg. 1654, de 1269), *U* (Uppsala, UnivBibl. C 42, de 1269) et *Pa2* (Paris BnF lat. 15133). On la retrouve aussi dans *Va1* (Reg. lat. 1694) qui ne porte pas de date de copie, mais remonte vraisemblablement au XIII^{e} s.

Tous ces manuscrits, de Paris, du Vatican, de Vienne et d'Uppsala, sont d'origine française, et sont parfois partis très tôt à l'étranger. Le manuscrit d'Uppsala a ainsi appartenu à Carolus Erlandi, chanoine à Uppsala, mort en 1296, et il a été donné par son frère Israël Erlandi, prieur du couvent des Dominicains de Sigtuna et plus tard évêque de Västeras, à son monastère. Comme ce manuscrit d'Uppsala, *W* a pu appartenir à un étranger venu étudier à Paris : il a reçu des gloses allemandes d'une main pratiquement contemporaine de celle du texte.

La tradition <T2> est attestée en 1263 mais elle est probablement un peu plus ancienne. *W* présente dès cette époque les caractéristiques d'une compilation presque aussi élaborée que celle que l'on trouve au XIV^{e} s. dans *Pa1*, donnant les deux traditions d'exemples pour l'*anadiplosis* et les deux types de définition de la synecdoque. Nous verrons aussi que dès 1263, on trouve dans <T2> la critique d'éléments qui n'appartiennent pas à <T1>, mais à certains témoins de <T2> : la tradition <T2> est donc probablement antérieure de quelques années à 1260.

Tous les témoins de <T2> reposent sur la caractéristique commune du traitement spéculatif des figures, qui est un des éléments constitutifs de cette tradition, presque leur dénominateur commun, marquant le point de passage d'une glose rudimentaire à un commentaire plus approfondi, remis au goût du jour. Ils possèdent aussi (presque) tous les nouvelles définitions, qui font retour à Donat. Il y a une vraie cohérence interne à cette strate de commentaire, mais quand on regarde les gloses une par une dans le détail, on s'aperçoit que des points minimes viennent différencier les commentaires, et permettent de repérer des filières internes à <T2> qui correspondent à des strates de remaniement.

Différences internes au texte

Le traitement de l'*epidiasis* constitue un bon point de départ pour s'orienter dans ces filières. Pratiquement tous les manuscrits

s'accordent pour critiquer l'illustration de cette figure (répétition d'une lettre ou d'une syllabe, *Graec.* I 22) par l'exemple du mot *pupugi*[98], mais on remarque tout de suite que deux séries de témoins se laissent nettement identifier selon qu'ils attribuent cette opinion soit à des *quidam* soit à des *quedam glosule* :

> W f. 4v : Unde **quidam** volebant quod in hac dictione pupugi esset epidiasis. Sed contra obicitur...
> Va2 f. 5v : Item dicunt **quedam glosule** : «Epidiasis est quando sillaba geminatur ut pupugi», quod falsum est. Ista enim dictio a prima impositione vel institutione sic fuit instituta.
> Pa2 f. 9v : Item dicunt **quedam glosule** : «Epidiasis est quando sillaba geminatur ut pupugi», quod falsum est. Nam illa dictio a prima institutione vel impositione sic fuit constituta.
> Va1 f. 6r : Item dicunt **quedam glosule** : «Epidiasis est quando sillaba geminatur ut pupugi», quod falsum est. Nam ista dictio a prima institutione vel impositione sic fuit instituta.
> Ar f. 15b : Ex hoc **quidam** volebant probare quod dicendo pupugi erat epydiasis. Sed contra illos sic obicitur...
> Pr f. 10b : Ex hoc **quidam** volebant probare quod dicendo pupugi erat epydiasis. Sed contra illos obicitur...
> Pa1 f. 26va : Item dicunt **quedam glosule** : «Epidiasis est quando sillaba geminatur ut pupugi», quod falsum est. Nam illa dictio a prima impositione vel institutione sic fuit instituta.

À ces deux séries parallèles, il faut en ajouter une troisième, qui est en réalité très réduite, puisqu'elle ne comporte que *Pa3*, seul manuscrit à affirmer que le mot *pupugi* constitue un exemple d'*epidiasis*[99], et ce point devient très intéressant si on le relie au fait que *Pa3* était aussi le seul à ne pas recourir aux définitions de Donat.

D'autres différences minimes séparent ces gloses. *W*, le plus ancien témoin daté de cette tradition (1263), ne fait ainsi jamais référence à Pompée, alors que nous verrons *Pa2*, de sept ans plus tardif, se référer plusieurs fois explicitement à ce commentaire. *W* ne semble pas utiliser non plus la *Summa* de Pierre Hélie sur Priscien, alors qu'elle est présente dans *Pa2*. Les citations de Remi d'Auxerre sont aussi plus nombreuses dans *Pa2* que dans *W*, qui ne se réfère jamais non plus aux *versus* de Jean de Garlande, qui figurent dans *Pa2*, *Va1*, *Va2* et *Pa1*, ni aux longs développements empruntés au commentaire du *Barbarisme*

98. *'Pungo, pupugi'* revient plusieurs fois en exemple chez Priscien, cf. *IG* 9, 16 p. 460, 5 ; 10, 32 p. 524, 2.

99. *Pa3* f. 4r : «Epidiasis est quando sillaba vel dictio vel oratio geminatur, sillaba ut pupugi...».

attribué à Kilwardby ou bien à la glose *Admirantes* (voir sur ces différentes sources infra, II[e] partie chap. II). Les doubles définitions, une de Donat, une d'Isidore, sont aussi plus nombreuses dans *W* que dans *Pa2* et *Pa1*.

Trois filières internes à <T2>

<T2> apparaît donc composée de trois ensembles. Le premier, très réduit, se limite aujourd'hui à *Pa3*, témoin sans descendance repérée et contredit par tous les autres. Le second groupe rassemble les manuscrits qui s'accordent pour parler de *quedam glosule* à propos de l'*epidiasis*, et pour attribuer la définition de la césure à Bède. Le dernier regroupe *W* et *Pr*, qui parlent de *quidam* à propos de l'*epidiasis* et attribuent la définition de la césure à Priscien. Nous pouvons appeler ces filiations <T2a>, <T2b> et <T2c>. Examinons maintenant les rapports entre ces trois filiations, en se souvenant que <T2b> et <T2c> sont unanimes dans la critique de <T2a>.

Trois étapes de rédaction

Dans la constitution de cette tradition de commentaire, la première étape a consisté à ajouter à des définitions qui ne sont ni exactement celles de <T1> ni celles de Donat le traitement spéculatif des figures. Cette première rédaction n'est plus représentée aujourd'hui à notre connaissance que par *Pa3*. Une seconde rédaction a repris le texte en remplaçant les définitions des figures par celles de Donat chaque fois que c'était possible. Quand la figure n'était pas traitée dans le *Barbarisme*, la nouvelle version a corrigé les interprétations que faussaient des exemples erronés. Pour reprendre notre exemple de l'*epidiasis*, la nouvelle glose ne peut pas remonter au *Barbarisme* puisque l'*epidiasis* ne s'y trouve pas ; tout ce qu'elle peut faire, c'est corriger l'illustration par l'exemple *pupugi*.

On peut cependant se demander pourquoi la correction adopte cette forme explicite : «certaines gloses disent que... Or il est faux de dire que...». Il aurait paru plus simple de supprimer purement et simplement l'illustration par *pupugi* et de la remplacer par une autre. À quoi servent alors ces mises en garde sur des *glosule* fausses ? Il est douteux que ces avertissements soient destinés à l'auditoire du maître. On peut penser que l'on entendait le *Graecismus* une fois dans sa vie, et pas deux. Ces avertissements seraient alors plutôt vains : soit l'étudiant entend un bon commentaire et peu lui importe de savoir qu'il

circule des interprétations erronées ; soit il entend un mauvais commentaire, et c'est le seul qu'il entendra jamais. À quoi servent alors ces mises en garde ? Notre hypothèse est que les maîtres savent bien comment se recopient les gloses. La technique consiste à se procurer deux manuscrits et à les confronter, pratique que nous avons déjà pu observer avec la transformation de <T1>. Quand un copiste compare la version de l'*epidiasis* d'un manuscrit comme *Pa3* avec celle des autres manuscrits, c'est cette dernière leçon qu'il choisit puisqu'il sait que l'autre est condamnée. Il importe en effet de conserver la correction : si la mise en garde disparaissait, rien ne protégerait plus le commentaire de la réintroduction d'opinions erronées. De telles mises en garde permettent de supprimer des interprétations fautives, et c'est ainsi que *Pa3* se retrouve seul représentant de la première rédaction. La juxtaposition des gloses au moment de la copie a bloqué efficacement la diffusion de cette opinion sur l'*epidiasis*.

À ce remaniement de la première rédaction a succédé une troisième version, qui a mêlé aux définitions donatiennes des définitions isidoriennes, reprises tout simplement dans <T1>. On trouve cette troisième rédaction dans *W*, et dans les manuscrits qui lui sont apparentés à des degrés divers comme *Pr* et *Ar*, ce qui est intéressant car cela précise l'origine de la tradition <T3> de glose. Ces manuscrits se distinguaient déjà dans leur traitement de l'*epidiasis* par la formulation de leur condamnation (*quidam* au lieu de *quedam glosule*), et ce sont les mêmes qui attribuent à Priscien une définition de la césure que tous les autres donnent comme étant de Bède.

Des filières étanches ?

Les filières <T2a>, <T2b> et <T2c> une fois constituées sont-elles restées à l'écart les unes des autres ? Si (presque) tous les témoins possèdent les définitions de Donat, le traitement spéculatif des figures, des références à Isidore, Pierre Hélie est inconnu de manuscrits comme *W, Va2, Pa3* et *Pa7*. Il est en revanche connu de *Pr*, qui procède de *W*, et probablement d'*Ar* bien qu'une nouvelle lacune interdise de le vérifier. Dans le cas des citations de Pompée, on retrouve les mêmes données : Pompée est connu de tous les manuscrits <T2b>, inconnu de *W* et pourtant connu de *Pr* et *Ar*, qui dérivent de *W*. On doit donc supposer là encore un enrichissement par contamination des deux filières. À la frontière des deux filiations <T2b> et <T2c> se place par exemple *Va2*, qui donne comme *W Pr* et *Pal* la double *anadiplosis*, mais à l'inverse de cette famille ne parle pas de synecdoque de

construction, attribue la définition de la césure à Bède, et non à Priscien, et ne cite pas Pierre Hélie. Un maître qui veut bâtir son cours sur le *Graecismus* sait pertinemment que les gloses qui l'accompagnent sont variables : il se procure donc au moins deux manuscrits et compare sans cesse les versions de l'un et de l'autre, adoptant ou rejetant les leçons selon sa compétence personnelle, et selon son besoin d'avoir ou non un cours très détaillé, cumulant par exemple les définitions de Donat et d'Isidore.

Différences externes

Par différences externes, nous entendons ici ce qui ne concerne pas la glose même du *Graecismus*, mais les textes préliminaires qui l'accompagnent dans <T2>. Nous reviendrons plus en détail dans le chapitre suivant sur la compilation méthodique des prologues, pour nous restreindre ici à quelques indications. On a en effet l'impression que ces prologues ont été systématiquement recherchés à une époque : *Pa4* (Paris BnF lat. 14842) ne possède que la première version d'un prologue qui commence par *Gramatica trivialis apex*, *W* n'en possède qu'une version réécrite, mais la fait déjà précéder d'une invocation (*Sicut legitur in principio veteris ethice*). En 1269, *Va2* glisse devant la première version de ce prologue, la même que *Pa4*, une sorte de texte introductif, *Beatus vir*. La même année, *U* installe en tête de cet ensemble un nouveau prologue complet (*Quemadmodum legitur in Genesi*) et une introduction (*Nature nostre*) aux deux textes suivants, si bien que le montage des trois derniers (*Nature nostre - Beatus vir - Gramaticam trivialis apex*) ressemble à un prologue complet. On retrouve exactement le même assemblage dans *Va1* et *Pa1*. *Pa2* a quant à lui un montage un peu différent : *Beatus vir - Gramatica trivialis apex* (première version) - *Quemadmodum legitur in Genesi* (avec une autre fin), et n'a recueilli *Nature nostre* que sur son tout dernier feuillet.

Là encore, ces assemblages permettent de reconstituer des filières et de mettre en lumière leurs points de contact : <T2a> était cette filière très particulière, représentée seulement par *Pa3* ; or *Pa3* est une fois de plus à l'écart des autres témoins, n'ayant qu'un prologue (*Quemadmodum legitur in Genesi*), tardivement transmis aux autres. <T2c> était cette tradition assez limitée que l'on suivait pratiquement de ses origines avec *W* jusqu'à son débouché dans <T3> ; or *W* a une version réécrite du prologue *Gramaticam trivialis apex*, celle-là même qu'utilise la tradition <T3>. <T2b> est une fois de plus cette filière dynamique qui se procure des manuscrits, en compare les versions et

améliore sans cesse le texte en lui accolant de nouveaux prologues, le tout vers 1269-1270.

Une officine parisienne à déterminer...

C'est sur ce dernier point que nous conclurons l'étude de la tradition <T2>. Quatre manuscrits sont étroitement apparentés : *Va2*, *U*, *Pa2* et *Va1*. Les trois premiers portent en particulier le même explicit et une formule de datation identique :

> Explicit Ebrardi Grecismus nomine Xpi
> Qui dedit α et o, sit laus et gloria Xpo.
> Anno milleno bis centeno noveno
> Et sexageno mayo liber hic sit ameno.

Va1 n'est pas daté, mais offre la même présentation, le même aspect, la même décoration que les trois autres, et les mêmes prologues dans le même ordre que *U*.

Cette date de mai 1269 se retrouve donc dans trois manuscrits. Quelle est sa valeur en tant que date ? Il pourrait en effet s'agir de la date de l'*exemplar*, et les manuscrits pourraient alors être beaucoup plus tardifs. Dans le manuscrit victorin *Pa2*, la date de 1269 a été copiée puis raturée pour être corrigée une ligne en-dessous en 1270. Manifestement le scribe a par inadvertance recopié la date de l'*exemplar* avant de prendre conscience de son erreur : on n'est plus alors en mai 1269 mais en 1270. Dans le cas de *Pa2*, une année à peine sépare la confection du modèle de celle de sa copie.

Pour *Va2*, la même question se pose : pourquoi ne serait-il pas largement postérieur à un modèle de 1269 ? Nous avons ici la chance qu'une autre main ait ajouté à côté de la date la mention d'un événement de Pâques 1272 :

> Anno milleno centeno bis LX duodeno
> In Domini cena Senonii turris amena,
> Incipit ruere per quam multi periere,
> Postque die terna fuit eius tota ruina.

Si l'on admet que l'on note des événements contemporains, et non des souvenirs anciens, la mention remonte à 1272. Dans le cas où le scribe aurait recopié machinalement une date fautive à la fin du *Graecismus*, l'écart ne serait là encore pas très grand, et la copie serait à dater entre 1269 et 1272.

Le manuscrit d'Uppsala est presque le plus douteux du point de vue de sa datation. Il porte la même date que *Va2* et *Pa2* avant correction (mai 1269) mais avec une compilation très aboutie de quatre prologues, alors que *Va2* n'en compte que deux ; *Pa2*, qui est censé être lui

postérieur d'un an, n'a que trois des prologues de *U* et le quatrième sur son dernier feuillet.

Notre hypothèse est qu'en 1269, après la copie d'un manuscrit qui pourrait être soit *Va2* si l'on admet cette date de mai 1269, soit son modèle éventuel, le ou les auteurs de sa copie ont mis la main sur le prologue *Quemadmodum legitur in Genesi*, et lancé la copie d'une nouvelle version (*Pa2*) chargée d'intégrer ce prologue. Au début de cette copie de *Pa2* (nous sommes encore en 1269), le prologue *Nature nostre* n'était pas encore en circulation, au moins dans ce centre. Le scribe ne l'intègre pas à son montage et se contente d'ajouter *Quemadmodum legitur in Genesi* à la suite de l'ensemble *Beatus vir* + *Gramatica trivialis apex* qu'il a trouvé soit dans *Va2* soit dans un témoin apparenté. Quand arrive le prologue *Nature nostre*, une nouvelle copie est lancée pour l'intégrer, cette fois, entre *Quemadmodum* et *Beatus vir*, et donne naissance à *U*. Pendant ce temps la copie de *Pa2* et de ses 143 feuillets se poursuit jusqu'en 1270[100].

Nous avons pu observer à propos de *Pa2* la tendance à recopier machinalement la formule de datation qui suit l'explicit dans l'*exemplar*. Dans le cas de ce manuscrit, si une personne n'avait pas pris le soin de corriger la date de 1269 en 1270, aucune indication ne laisserait deviner aujourd'hui sa date réelle d'achèvement. Personne n'est apparemment venu vérifier la date portée à la fin de *U*, et l'on peut supposer qu'il est postérieur d'au moins un an à cette date figée de mai 1269. Il peut être à l'origine de *Va1*, qui lui ressemble de façon manifeste par sa présentation, son ornementation et sa série de prologues, à ceci près que dans *Va1* la formule de datation a disparu. Ce témoin donne en revanche une mention intéressante, en se présentant comme une copie du *Graecismus* accompagnée d'une nouvelle glose : *Explicit Graecismus cum nova glosa et cum magno labore scriptus.* (...) *Explicit Graecismus cum nova glosula* (f. 74).

Quoi qu'il en soit, ce petit groupe de manuscrits (et il manque à coup sûr des témoins) présente une homogénéité certaine, qui témoigne d'une origine commune. Un centre parisien d'enseignement a intentionnellement confronté des exemplaires, collectionné les prologues et organisé méthodiquement leur regroupement dans des compilations d'envergure croissante. Notons enfin que le manuscrit le

100. Sur les temps de copie, cf. FRIOLI 1994, qui aboutit à une estimation d'environ un feuillet par jour en moyenne ; cf. aussi l'exemple d'un manuscrit de 90 feuillets des *Derivationes* d'Hugutio commencé en mars 1234 et achevé en juin 1236 (RIESSNER 1965, p. 188).

plus ancien de la série, *Va2*, qui ne rassemble encore que deux prologues, est vraisemblablement dû à une main anglaise[101].

Aucune indication ne permet d'identifier réellement ce centre, mais quelques indices pointent sur Saint-Victor. Le premier est que *Pa2* est un manuscrit victorin ; le second est la récupération, propre à cette filière <T2b> remaniée, des *versus* de la *Clavis compendii* de Jean de Garlande que nous avons vus reportés dans le témoin *Pa6* ; or *Pa6* est aussi un manuscrit provenant de Saint-Victor. Il y a aussi le fait que des manuscrits de cette sous-famille ont récupéré des corrections issues de *Pa6*. À propos de l'*ethimologia* fautive pour *etiologia*, la source de *Pa2* (Paris BnF lat. 15133) notait également : *melius tamen et sanius possum dicere quod littera actoris debet esse ethiologia* (corrigé en *ethimologia* dans le manuscrit), *et dicitur ab ethos quod est causa et logos quod est sermo.* Il peut s'agir de l'influence de *Pa6* sur une partie de <T2>, cette correction étant récupérée au même titre que les vers de la *Clavis Compendii.*

De plus, les prologues *Nature nostre* et *Beatus vir*, qui ont pu être composés sur place, présentent des dossiers de citations en décalage avec les prologues contemporains[102]. La façon dont le Prologue *Nature nostre* traite le thème du Péché originel comme point de départ de la science fait en particulier penser par sa tripartition initiale aux divisions victorines du XII^e^ s. plutôt qu'aux introductions à la philosophie des années 1250. Les citations du prologue *Beatus vir* indiquent aussi un centre ancien, mieux pourvu en textes et en lectures du XII^e^ s. (Alain de Lille, Isaac Israeli, Boèce, Salluste, Ps.-Virgile, Perse) qu'en productions de la Faculté des Arts.

Enfin deux exemples grammaticaux, ceux du *synathroismos* (*Graec.* I 64) et de l'*erotema* (*Graec.* I 86), sont constitués par des épitaphes de personnages proches de l'abbaye de Saint-Victor. Le *synathroismos* est illustré par l'épitaphe de Simon de Montfort (*Dantur item fato casuque cadunt iterato / Simone sublato Mars, Paris atque Catho*[103]), l'*erotema* par celle de Thomas Becket (*Quis moritur ? presul. Cur ? pro grege. Qualiter ? ense. Quando ? natali. Quis locus ? ara dei*). Or

101. Je tiens à exprimer ma reconnaissance à Patricia Stirnemann, de l'IRHT, pour l'expertise réalisée sur ce manuscrit, en particulier pour l'identification d'une main anglaise.

102. Cf. infra chap. II, spéc. 3.1 p. 138 et 3.4 p. 152.

103. Cf. FARAL 1936, p. 103.

Simon de Montfort est inscrit au Nécrologe de Saint-Victor[104]. Le lien de Saint-Victor avec Thomas Becket est encore plus fort : en 1171 Thomas Becket passe à Paris et s'arrête à Saint-Victor ; là, il célébrait la messe dans la chapelle Saint-Laurent, voisine de la crypte de Notre-Dame, qui s'appela de son nom après sa canonisation. Saint-Victor a conservé jusqu'à la Révolution parmi ses reliques des objets lui ayant appartenu. Après l'assassinat de Thomas Becket le 29 décembre 1171, Saint-Victor lui voue aussitôt un culte[105]. Ce centre qui dispose de ressources anciennes mais n'a pas suivi l'essor philosophique du XIII^e s. pourrait être Saint-Victor mais rien ne permet de l'établir avec plus de précision (cf. aussi infra chap. II pour les sources anciennes des prologues compilés à cette période).

2.3. Examen de la tradition <T3> ; la glose de Jupiter

Sous l'influence de la réflexion grammaticale modiste, la dernière tradition remodèle le commentaire dans un sens plus technique, dans le fond et dans la forme, en particulier dans le chapitre du pronom. Conservant intégralement le traitement spéculatif des figures et proposant un nouveau prologue conçu sur le modèle des précédents, <T3> est représentée par deux manuscrits, *Ar* et (partiellement) *Pal*. *Pal* emprunte en effet à plusieurs traditions, en cumulant des prologues de <T2> et <T3>, le commentaire des figures de <T2>, le commentaire d'autres chapitres, dont celui des pronoms, de <T3>. L'auteur anonyme de cette synthèse tente d'identifier les traditions en les baptisant de dénominations diverses (*bone glosule, magne glosule, communes glosule*, etc.), dénominations sur lesquelles nous reviendrons, et signale plus nettement encore ses emprunts à la troisième tradition parce que, pour une fois, il peut mettre un nom d'auteur sur cette filière.

L'auteur de la compilation *Pal* identifie l'auteur des passages empruntés à <T3> dans les mentions suivantes : à la fin du commentaire du chapitre VIII (f. 69rb), *Explicit prima pars Graecismi a Iove glosati* ; dans le commentaire du chapitre IX (f. 69rb) : *ista*

104. VII Cal. Iunii : Anniversarium solemne illustris Symonis comitis Montisfortis, fratris nostri. BONNARD 1904-7, p. 282.
105. BONNARD 1904-7, p. 225-226 et n. 3 p. 225.

continuatio est secundum Iovem[106] ; dans le commentaire du chapitre XIV sur les pronoms, à la fin de la division du texte (f. 136vb) : *Hec est divisio lectionis a Iove scripta* ; dans le même chapitre, à la fin du commentaire des vers 119-120 (f. 141va) : *Que dictiones habent vocativum et que non vise sunt alibi in notulis Iovis et cetera*[107] ; dans le commentaire du vers XX 10 (f. 164va) : *Relativa illorum interrogativorum melius poterit alibi specificari scilicet in scriptis Iovis vel in scriptis Michaelis supra Priscianum*[108].

Ce Jupiter a fait l'objet d'une étude de L. Delisle[109] dans un article intitulé «Maître Yon, grammairien, sous-moniteur des écoles de Soissons», qui signale le manuscrit Erfurt O 14, daté de 1301 ; ce manuscrit contient le commentaire de Jupiter sur le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu. Jupiter se trouve en effet baptisé ici «Yon» à la suite d'une lecture fautive (*Iovis* a été lu *Ionis*). À aucun endroit de cet article n'est cependant fourni un nominatif quelconque correspondant à l'ablatif **Ione*. L'auteur est simplement appelé, tout au long de l'article, «Maître Yon[110]», alors que dans sa liste des manuscrits du *Doctrinale*, D. Reichling émettait un doute sur la lecture du nom de ce glosateur en transcrivant : «Ionis (?) Suessionensis scholae de Doctrinali[111]».

L. Delisle signale d'autre part une citation faite par «maître Yon», qui note dans son commentaire du *Doctrinale : Illa est bona opinio a Iove comprobata*. Notons que cette fois Delisle a lu *Iove* et non **Ione*, et qu'il remonte spontanément au nominatif *Jupiter*, pour affirmer qu'il

106. Ce qui donne dans *Ar* : «littere istius omnibus aliis continuationibus postpositis talis est continuatio : supra posuit actor quedam...».
107. Cette mention est la seule que nous ayons pu retrouver dans *Ar*, ses lacunes interdisant de savoir si les autres mentions figuraient ou non dans le second ms. de ce commentaire.
108. Il s'agit des *Quaestiones super Priscianum* de Michel de Marbais, maître ès Arts à Paris entre 1280 et 1300. Ces *Quaestiones* sont un peu antérieures à sa *Summa* (éd. KELLY 1995), que l'on situe vers 1285 ; elles sont aujourd'hui conservées dans le ms. Bruxelles, Bibl. Royale 10893-94. Cf. KELLY 1996.
109. DELISLE 1893. Voir aussi SCHENKL 1969, 847, 4 ; 4801, 4.
110. L. CAROLUS-BARRE (1970, regeste 28 p. 174), qui reprend la notice de l'*HLF*, et la rapproche de l'article d'E. PELLEGRIN (1947, p. 103 n° 10), qui signalait qu'un ms. du *Doctrinale* avec ce commentaire se trouvait parmi les livres du cardinal Jean de Beauvais, précise que la lecture «glosa Iovis» doit être corrigée en «glosa Ionis».
111. Cf. REICHLING 1893, notice 28 p. CXXIX.

s'agit de Jupiter Monoculus, auteur d'un *Ars dictandi* versifié, et sur lequel nous reviendrons. Cette identification ne tient pas compte de la manière très particulière dont Jupiter parle de lui dans ses commentaires, c'est-à-dire à la troisième personne. La notation *Illa est bona opinio a Iove comprobata* doit être rapprochée, peut-être pas de toutes les remarques analogues faites dans le manuscrit *Pa1* du *Graecismus*, puisque l'auteur de cette compilation tend toujours à identifier les traditions, mais au moins de la mention qui figure dans *Ar*, à la fin du commentaire des vers XIV 119-120 : *Que dictiones habent vocativum et que non vise sunt alibi in notulis Iovis et cetera.*

La notice du ms. Erfurt, Ampl. O 14 par Reichling donne les éléments suivants[112] : inc. : *Antequam ulterius procedam, queso ut Dei filius...* expl. : *Expliciunt reportamina sub magistro Ione Suessionensi summonitore reportata et correcta. in fine : Explicit accentus super Doctrinali a magistro Ione summonitore Suessionensi compositus A.D. M°CCC° primo feria sexta post diem dominicam qua cantatur misericordia Domini*. Le texte se présente en deux parties : un premier traité sert de commentaire aux chapitres I à IX (et se termine au premier explicit), un second glose le chapitre XI qui porte sur l'accentuation et la ponctuation (il se termine au deuxième explicit donné par Reichling). Le commentaire de Jupiter laisse de côté les chapitres X sur la prosodie et XII sur les figures.

Jupiter se présente comme sous-moniteur[113] de Soissons, et son commentaire du *Doctrinale* daté de 1301 reflète vraisemblablement ses leçons sur le manuel de grammaire en usage dans le centre d'enseignement qui recevait ses cours. Le commentaire est découpé en leçons, chacune se terminant par la formule *et in hoc finiatur sententia lectionis*[114], formule que l'on retrouve dans le commentaire du *Graecismus,* au chapitre des pronoms.

Le commentaire du *Doctrinale* est précédé de l'invocation que nous avons citée en donnant l'incipit du manuscrit et d'un prologue, formé des éléments suivants : éloge des hommes qui se détournent des mondanités pour se consacrer à la science, division des sciences, énumération des mérites de la grammaire, des quatre parties de la grammaire, accessus à l'ouvrage glosé et à son auteur. Ce prologue

112. Voir aussi BURSILL-HALL 1981a, 81.93.1-2.
113. Cette dénomination est en fait vraisemblablement inspirée du prologue du *Doctrinale*, qui demande que le manuel soit expliqué aux élèves par un «vice doctoris fungens» (*Doctr.* éd. REICHLING 1893, 8).
114. CAROLUS-BARRE 1970, p. 129.

offre la même structure que le prologue *Sicut quod ex intentione philosophi*, qui figure seul dans *Ar* et ouvre la compilation de *Pal* : invocation, éloge de la science, division de la philosophie, éloge de la grammaire[115], division de la grammaire[116], accessus au manuel et à son auteur. La présence d'une invocation semble être un élément caractéristique de Jupiter, qui s'étonne d'ailleurs dans un passage de son prologue qu'Évrard de Béthune ne place pas d'invocation en tête de son ouvrage[117].

Il semble avoir été courant qu'un même auteur établisse un commentaire pour les deux manuels, vu leur proximité et la connaissance approfondie qu'il devait avoir des deux par son enseignement. Jean de Garlande qui a écrit un commentaire au *Doctrinale*, en a ainsi fait autant pour le *Graecismus*. L'anonyme du ms. Paris BnF lat. 8427 note aussi au f. 9v de son commentaire du *Graecismus : sicut patet in metris, de quibus diximus in notulis Doctrinalis*[118].

Il est d'ailleurs possible que le commentaire de Jupiter au *Graecismus* ait été rédigé en même temps que le commentaire au *Doctrinale*, c'est-à-dire au moment où Jupiter enseignait à Soissons et où les explicit des manuscrits le nomment *Iupiter (Iovis) Suessionensis*. Le commentaire du chapitre sur les adverbes (*Graec.* XX 13, *Pal* f. 164rb) utilise le nom de cette ville en exemple : *Ubi est rex ? Vernone, Suesione*. Étant donné que le texte du *Graecismus* ne fournit que l'exemple de Vernon, Soissons semble bien être une addition propre au commentaire. Il peut cependant s'agir d'un exemple

115. Avec en particulier le passage suivant commun aux deux textes : *Grammatica est fons et origo omnium aliarum scientiarum, hostiaria, nutrix antiquissima, lingue balbutientis purgatrix prudentissima. Hec enim est magistra loyce, ministra rethorice, interpres theologie, medicine refugium necnon totius quadruvii fundamentum.* Ce passage figure aussi dans un des prologues plus anciens du *Graecismus*, *Gramatica trivialis apex*, qui cite lui-même la *Domus gramatice* de Simon ; cf. infra chap. II.

116. Avec là aussi un passage commun avec le Prologue 1 : «Orthographia dat lac, ethimologia mel dulcius, dyasinthetica autem vinum quod valentius est lacte et melle, prosodia autem totam sitim placat et satiat».

117. «Vide ulterius quod a more aliorum actorum deviat actor iste, quia nullam in principio sui operis facit invocationem» (Jupiter, *glosa ad prohemium*, *Pal* f. 6rb, *Ar* f. 9vb).

118. HAUREAU 1888b, p. 294.

devenu classique, puisqu'on le trouve chez Gosvin de Marbais[119]. La présence de Jupiter à Soissons au moment de la rédaction du commentaire du *Graecismus* est peut-être cependant confirmée par un second élément donné par le commentaire du même passage : *Quo vadis ? ad Montem Mirabilem, ad Mirabellum*, ce Montmirail pouvant être celui qui est situé près de Soissons.

Jupiter a pourtant vraisemblablement étudié à Paris, comme le suggère une allusion (*Pal*, f. 91ra, commentaire du vers X 73) à une rue du quartier latin : *strues est proprie cumulus lignorum sicut fit Parisius in vico qui dicitur la Bucherie.* On retrouve ce passage dans le manuscrit d'Arras sous la même forme à ceci près que la Bucherie devient *in Buceria*, alors qu'il n'existe pas dans la tradition antérieure.

Jupiter est évidemment le pseudonyme d'un maître de grammaire. Il est peut-être possible de retrouver le personnage qui se cache derrière ce surnom grâce au manuscrit Reims 1262 (J.742[120]). Le texte qui nous intéresse commence au f. 15 (*incipit Themata Methamorphoseos in grosso a magistro Iohanne dicto Iupiter metrice composita*, et incipit du prohemium : *Invidus obturet aures, sua claudat et ora*) et se termine au f. 17 sur l'explicit suivant :

> Anno milleno novies VI abice deno
> Bis quoque centeno metra fecimus hoc pede seno.
> Xristi baptistam par nominat huncque metristam
> Nomen, et de mille vocitatur Jupiter ille.
> Nomina dicta dabunt illi racioneque vocabis.
> Versibus extremis rogo vos, o Maceriani,
> Ut vestris remis fluctus fiant mihi plani.
> Expliciunt metra, vivat scriptor super ethra.

Un Jean (*Christi baptista*) au surnom de Jupiter a donc composé en 1284[121] un commentaire d'Ovide. Le commentaire des pronoms

119. «Si vero propria nomina per simplicem dictionem significata respondeantur, aut illa nomina erunt prime aut secunde aut tertie declinationis. Si sint tertie declinationis respondetur ad ubi per ablativum, ut Ubi est rex ? Suessione'». Cf. ROSIER-CATACH 1998c, p. 64, 3.

120. Ce manuscrit contient du f. 2 au f. 14 un *Liber integumentorum* (inc. f. 2 : «Incipit liber integumentorum fabularum supra Methamorphosim a magistro Iohanne Anglico compositus. Parvus maiori paret veloxque viator / Quo iubeat dominus previus ire solet»), vraisemblablement de Jean de Garlande. Je remercie F. Dolbeau de m'avoir signalé ce manuscrit.

121. Il faut en effet transcrire cette date en 1284 et non en 1254 comme Kristeller 1963-97, III/1 p. 342b : 1000 + 90 (novies ... deno) - 6 + 200 = 1284.

fourni par *Pal* et *Ar* donne d'ailleurs un exemple en utilisant le pronom «Jean», et la présence du même prénom dans les deux manuscrits suggère que le fait remonte à l'archétype :

> Aliter autem posset dici per interemptionem minoris, et ideo interemptio visa est in corpore questionis, et ad probationem quando dicitur « ego Iohannes curro », bene dicitur et hoc est quia li Iohannes et ego pertinent ad ydemptitatem, et cum dicitur ulterius quod secundum plures expertos in gramatica non construuntur ex eadem parte, cum ibi sit constructio specificatoria. Unde intelligitur hoc partim ens vel existens « Iohannes curro » et sic secundum eos non est evocatoria constructio sed specificatoria. (ad XIV 63, *Pal* f. 139vb, *Ar* f. 103vb).

On doit donc à Jean/Jupiter les œuvres suivantes : des *Themata Methamorphoseos*, composées en 1284 et contenus dans le manuscrit de Reims 1262, un commentaire sur le *Doctrinale*[122] (inc. *Antequam ulterius in dictis procedam, queso, Dei filius, linguae meae etc.*) et un commentaire sur le *Graecismus*[123] (inc. *Secundum quod ex intentione Philosophi...*).

Jupiter n'est peut-être pas le seul à avoir utilisé ce pseudonyme : on connaît aussi Jupiter Monoculus (Jupiter le Borgne), auteur d'une brève *Ars dictaminis* (ou *Ars dictandi* ou *Versus de arte dictandi*), inc. : *Si dictare velis et iungere scema loquilis*[124], intitulée *Summula*

122. Il faut ajouter au ms. d'Erfurt sur lequel portait la notice de DELISLE (1893) les mss. suivants, signalés par D. Reichling (1893) en annexe à son édition du *Doctrinale :* Erfurt Ampl. Q 45, a. 1304 (Reichling 29. BH 81.32), Arras BM 344, fin XIII^{e} s. (Reichling 17*. BH 9.3), Bern Bürgerbibl. 386, déb. XIV^{e} s. (?), f. 37v-91 (Reichling 40*. BH 25.17.3). Le *census* de Bursill-Hall (1981a) permet de compléter cette liste avec les mss. suivants : Luxembourg, Bibl. Nat. 80, XIV^{e} s. (BH 155.2), Rouen, B.M. 1027, XIV^{e} s. (BH 238.14).

123. Contenu dans les mss. *Ar* et (partiellement) *Pal*.

124. Contenu dans les mss. suivants : Admont, Bibl. Mon. 637, XIV^{e} s., f. 81v-89. Augsburg, F° 215, XV^{e} s., f. 97-108v (Kristeller VI 490b et III 454). Augsburg, F° 222, XV^{e} s. (papier) (Kristeller VI 489b). Erfurt Q 378, XIV^{e} s., f. 98-102 (BH 81.81.11). Erfurt O 11, XIII^{e}-XIV^{e} s., f. 99v (BH 81.91.3). Fiecht (Autriche, Stiftsbibliothek der Benediktinerabtei St. Georgenberg) 141, XV^{e} s. (papier), f. 181-205v (Kristeller VI 420a = III 12b-13a). Klagenfurt, Bibl. episc. XXXIc12 f. 60r. Kremsmünster 76, XVI^{e} s. (Kristeller III 23a). Melk 54 (171 [D7]) XV^{e} s., f. 352-72 (BH 164.4.4, Kristeller III 29b et VI 431b). Melk 364 (849 [P 39]), XV^{e} s., f. 454v-57v (BH 164.8.8, Kristeller VI 433b ; cf. III 33). Melk 802 (Melk 735 [N 11]), XV^{e} s. (Kristeller III 32a). Melk 929 (908 [Q 47]), XV^{e} s., qui contient deux fois la *Summa Iovis* (Kristeller III

de rhetorica dans le Paris BnF lat. 8317[125]. S'agit-il du même auteur ? La tradition manuscrite très particulière de l'*Ars dictaminis* de Jupiter Monoculus n'incite pas a priori à répondre affimativement. Tous les témoins se trouvent aujourd'hui en pays germanique, sauf deux manuscrits en Grande-Bretagne et deux en France, alors que la répartition des manuscrits de ses commentaires au *Graecismus* et au *Doctrinale* paraît plus équilibrée. Il faut cependant se souvenir que beaucoup des manuscrits de la *Summa rhetorica* datent du XV^{e} s. Or on retrouve pour les *Graecismus* du XV^{e} s. le même déséquilibre entre les manuscrits français et anglais d'une part, et les manuscrits des pays germaniques de l'autre. Notre tableau (cf. supra introduction à la I^{e} partie) faisait ainsi apparaître pour le XV^{e} s. la survivance de trente-deux témoins du *Graecismus* en Allemagne (quatorze non glosés, dix-huit glosés), contre seulement six en France (un non glosé, cinq glosés). D'autre part, l'*Ars dictaminis* fait apparaître des points de contact avec les œuvres de Jean/Jupiter : on trouve ainsi une citation du *Doctrinale*[126]. On y retrouve aussi l'expression de *colores rhetorici*, ces couleurs de rhétorique traitées dans le chapitre III du *Graecismus*, et l'insistance sur le fait que l'on peut utiliser les *schemata* mais que le barbarisme, le solécisme et les vices annexes sont à proscrire[127]. La connaissance du *Doctrinale* et du *Graecismus* et le recours au pseudonyme de Jupiter ne suffisent cependant pas pour conclure que ce Jupiter est le même que le commentateur du *Graecismus* et du

---

33b*). Melk 967 (550 [K 22]), XV^{e} s. (papier), f. 70-74 (BH 164.26.2, Kristeller VI 432a). Melk, 988 (848 [P 38]), XV^{e} s., f. 186-189 (BH 164.29.2). Oxford, Bodl. Libr. Auct. F. 3.9 (S.C. 3581), XIV^{e}-XV^{e} s., f. 428-39) (BH 188.8.5). Oxford, Bodl. Libr. Digby 64 (S.C. 1665), XV^{e} s., f. 95v-104v. (BH 188.85). Ripley Castle (Yorkshire), Sir Henry Ingilby, Baronet, (ms. sans cote), XIV^{e}-XV^{e} s. Troyes, Bibl. Mun. 2015.

125. DELISLE 1893, p. 790. Inc. f. 60r : *Si dictare velis et iungere scema loquelis, / Sunt duo pretacta quare sit epistola facta.* Expl. f. 62r : *Do grates Xpo pro facto Iupiter.* Ce nom est accompagné de la glose suivante : *Ego Iupiter actor huius opusculi*

126. «De tribus pausis quas admonet addere clausis / nos Doctrinale, documentum do tibi tale». Paris BnF lat. 8317, f. 62.

127. «Sit bona gramatica cui scemata dentur aprica [*glosé* delectabilia] / assint et flores ibi rethoricique colores, / sed soloecismus absens sit barbaque -rismus, / nexa quibus vitia fugiantur et amphibolia». (ibid. f. 61v)

Doctrinale. Nous nous limiterons donc à ce commentateur, pour tenter d'identifier plus précisément ce Jupiter qui s'appelait en fait Jean.

L'étude consacrée par L. Carolus-Barré au corps enseignant de Soissons fait apparaître une succession chronologiques de maîtres dans laquelle Jupiter (baptisé Yon) est cité à la notice 28. La notice suivante est consacrée à un écolâtre de la cathédrale nommé Jean de Clacy[128], qui est en place en 1302 (il est présent au règlement capitulaire du 2 août 1302 en tant que chanoine de Soissons[129]), et meurt le 4 décembre 1308 : *Pridie non. decemb.* [...] *Item anno Domini MCCCVIII obiit Iohannes de Claciaco, diaconus et scholasticus noster*[130]. Il est évidemment possible que deux maîtres appelés Jean se soient succédés comme écolâtres de Soissons, Jean de Clacy ayant alors succédé en 1302 à Jupiter, qu'on appelait encore l'année précédente, en 1301, Jean sous-moniteur de Soissons, mais il est plus probable que Jean de Clacy se soit fait appeler Jupiter, ce que la notice nécrologique de l'obituaire ne précise pas. Jupiter serait alors mort en 1308.

Dans la liste d'écolâtres que donne L. Carolus-Barré, le prédécesseur de «Yon» (n° 28) qui, dans notre hypothèse, ne serait pas différent de Jean de Clacy (n° 29) était Pierre de Montdidier attesté comme maître en 1296, décédé avant le 2 août 1302 car il ne participe pas à l'assemblée générale du chapitre (ibid. n° 27 p. 174). Jean de Clacy, alias Jupiter, serait alors resté en place depuis une date indéterminée, postérieure à 1296 mais antérieure à 1301, jusqu'à 1308. Le manuscrit Arras Bibl. Mun. 344, qui contient le commentaire au *Doctrinale* étant de la fin du XIII^{e} s., Jean de Clacy pourrait être en place à Soissons dès les toutes dernières années du XIII^{e} s. (1297-99).

Où était auparavant Jupiter, avant son arrivée à Soissons ? Plusieurs faits invitent à placer ici un séjour en Bourgogne. Vers 1290, un maître également nommé Jean y a en effet commenté le *Doctrinale*, et ce commentaire aujourd'hui contenu dans cinq manuscrits[131] présente

128. Clacy, comm. Clacy-et-Thierret, cant. et arr. Laon (Aisne), appartenait au diocèse de Laon. Cf. CAROLUS-BARRE 1970, p. 175 n. 1.

129. Cf. LONGNON 1907-8 p. 79c, cité par CAROLUS-BARRE 1970, p. 175.

130. Obituaire de la cathédrale de Soissons, Bibl. nat., Coll. Baluze, vol. 46 p. 472, cité par CAROLUS-BARRE 1970, p. 174-75. Lui a succédé (ibid. notice 30 p. 175) Gérard de Vendeuil (Gerardus de Vendolio, canonicus et scholasticus noster, mort le 6 des kalendes d'avril 1313, 1314 n. st. ?).

131. Bologne, Bibl. Com. 492 (866) (XV^{e} s.) et Naples, Bibl. Naz. V.C.10 (XV^{e} s.), inc. *O Deus triclinium trinitatis* ; Boulogne, Bibl. Mun. 184

des similitudes avec les deux commentaires que nous avons décrits plus haut. Cette série de manuscrits contient un commentaire précédé d'un prologue à la structure identique à celle des commentaires de Jupiter sur le *Graecismus* et le *Doctrinale* : invocation, recommandation de la science, liste des huit empêchements qui freinent son acquisition, etc. On retrouve aussi le même type de titulature dans l'explicit : Jean se déclare en 1290 vice-docteur à Dijon, vers 1300 sous-moniteur à Soissons.

Ces manuscrits contiennent-ils pour autant un commentaire de Jupiter sur le *Doctrinale* ? Plusieurs indices montrent en fait le contraire, et en particulier le fait que ce commentaire contredit et en la citant explicitement la glose *Antequam ulterius*, c'est-à-dire précisément le commentaire de Jupiter sur le *Doctrinale*. On trouve ce genre de mention à propos de l'identité du grammairien (Pierre Riga) évoqué par Alexandre de Villedieu sous le nom de Petrus : s'agit-il de Pierre Hélie ou de Pierre de Blois comme l'affirme *Antequam ulterius* ?

> Quidam glosant Petrum Heliam : quod falsum est. Alii dicunt quod Petrum Blesensem, sicut glosa communis, que incepit *Antequam ulterius* : quod non est verum, quia nichil fecit de istis, sed quandam summulam[132].

Ces manuscrits contiennent plus vraisemblablement seulement le prologue, qui est seul signé et attribué à Jean dans les manuscrits, sous le nom de *Margarita philosophiarum*. On trouve cette mention à la fin du prologue dans le manuscrit de l'Arsenal : *Explicit Margarita philosophiarum, compilata Divione magistro Ioanne, vice doctore ibidem*. On la retrouve dans le manuscrit de Boulogne, toujours à la fin du prologue (f. 10vb) : *Explicit Margarita philosophiarum completa Divione a magistro Iohanne *Vignaco, vice doctore Divionis, Anno Domini 1298 communicata scolaribus ab eodem*[133].

Contrairement à la dénomination donnée par Hauréau[134], Jean ne s'appelle pas «de Vignai», et les manuscrits ne portent même pas le nom de *Vignaco*. Ce qu'on y lit en réalité, c'est <<trois jambages - o -

---

(XIV^{e} s.) ; Lamballe, 5 ; Paris, Arsenal 1038 (a. 1375), inc. *Domine labia mea aperies*.... Sur ces trois derniers mss., cf. HAUREAU 1888a ; sur le ms. parisien, cf. THUROT 1868, p. 49 et 543 ; sur les deux manuscrits italiens, cf. BURSILL-HALL 1981a, 28.6 et 178.27.

132. Paris, Arsenal 1038 f. 16, cité par THUROT 1868, p. 26-27.

133. HAUREAU 1888a. Le catalogue des manuscrits de Boulogne donne en revanche la date de 1290.

134. Cf. HAUREAU 1888a.

naco[135]>>. Si Hauréau a pris le 'o' pour un 'g', c'est à cause d'un autre 'o', celui qui, à la ligne suivante, surmonte un 'm' pour former le *milleno* de la date : ce 'o' se trouve juste en dessous du premier et le touche même, si bien que l'on peut facilement prendre l'ensemble pour un 'g'. Il faut donc lire ici non pas *Vignaco* mais *Monaco*. Est-ce à mettre en rapport avec la *Glosa Monachi* sur le *Doctrinale* que l'on trouve parfois mentionnée dans les catalogues de bibliothèque ? Rien ne permet de l'affirmer pour le moment.

Les commentaires du *Doctrinale* qui portent une attribution au moins partielle à un «Iohannes Divionensis», en fait à «Iohannes vice doctor Divionis», se partagent en deux séries, selon leur incipit, *Domine labia mea aperies* (Ps. 50, 17) ou *O Deus triclinium trinitatis*. Or ce dernier incipit ouvre aussi un commentaire du *Graecismus*, celui du manuscrit Saint-Omer, Bibl. Mun. 669 (XIV^{e} s.), qui provient de l'abbaye de Saint-Bertin (inc. : *Deus, triclinium unitatis trine, Ortus et exordium totius doctrine, Tu meum principium guberna divine*).

Même si les liens exacts entre ces diverses séries de gloses restent à préciser pour le moment, il est possible que Jean (Lemoine ?) de Clacy ait enseigné en Bourgogne, région proche de sa région d'origine, avant de revenir vers Laon et Soissons ; il y aurait appliqué les mêmes méthodes, le même type de prologue, et se serait attribué le même type de titulature. Notons enfin que Jupiter, quand il enseigne à Soissons, fait des allusions à la Bourgogne, en particulier à une espèce de pain que l'on y fabrique, en glosant le vers *Graec*. X 93[136].

La nouvelle orientation donnée par Jupiter au commentaire est aujourd'hui représentée plus ou moins complètement par deux manuscrits : *Ar* (Arras BM 880, du XIV^{e} s.), et *Pal* qui mêle un descendant de l'archétype à une autre tradition de commentaire. Ce descendant n'est pas *Ar* : on remarque des omissions, en particulier homéotéleutes, nombreuses dans *Pal*, plus que dans *Ar*, et qui ne coïncident pas :

135. Cf. Lamballe 5, f. 10ra.

136. «Turrestina autem dicitur panis niger gallice tourte. Et est magnus panis qui fit in Burgundia (...) Alio nomine dicitur torrunda ut quidam volunt» (*Ar* f. 65vb). «Turrestina autem dicitur panis niger et magnus gallice ante (?) que fit in Burgundia. Alio nomine dicitur torrunda» (*Pal* f. 91vb). Ces précisions ne figuraient pas dans les versions antérieures, cf. *W* f. 33r : «turrestina rotunda vocatur niger panis scil. torta, magnus panis».

> Philosophus primo Politicorum dicit quod homines vigentes intellectu et virtutibus intellectualibus *merito debent dici aliorum rectores, sed qui virtutibus intellectualibus* (merito ... intellectualibus *om. hom. Ar.*) non vigent sed sunt robusti et corpore fortiores debent esse aliorum servi et subditi. (Prol. 1, 2.1.3)

On voit d'autre part que *Pal* ajoute à son modèle :

> Ar : Propter lapsum primi hominis id est peccatum prothoplasti homo duplicem patiebatur indigentiam, scilicet indigentiam ex parte corporis que dicitur passibilitas, et aliam ex parte anime que dicitur ignorantia sive in malum pravitas. (Prol. 1, 4)
>
> Pal : Propter peccatum primi hominis, scilicet prothoplausti, homo duplicem incurrit indigentiam, scilicet indigentiam ex parte corporis que dicitur passibilitas. *Ex lapsu enim illius, homo patitur frigus, calorem et frigiditatem et multa alia sicut ibi continentur :*
>
> *Ignorans, cupiens, malus, infirmusque recessit,*
>
> *Quilibet ex propria primorum labe parentum.*
>
> Aliam autem indigentiam incurrebat ex parte anime que dicitur ignorantia sive in malum pravitas. (Prol. 1, 4)

D'autres ajouts sont moins discrets et moins réussis :

> Ar : Multe alie possent dari de sciencia descriptiones, sed ad presens sufficit que dicte sunt. Tunc ad divisionem scientie accedamus. Intelligendum est autem quod... (Prol. 1, 4)
>
> Pal : Multe autem possunt dari sub nomine sciencie de ea descriptiones. Sed que dicte sunt causa brevitatis quo ad presens sufficiant. *Sciencia est arbor arduissima cuius fructus dulcissimus, radix amarissima, et qui radicem spreverit de fructu huiusmodi non gustabit.* (Prol. 1, 4)

La leçon d'*Ar* est en effet plus logique, puisque le texte vient d'annoncer que les descriptions sont terminées, que celle de *Pal* qui après avoir conclu la série des définitions en donne une dernière[137], peut-être par intégration d'une note marginale trouvée dans son modèle. *Ar* et *Pal* descendent donc de l'archétype à des degrés différents qu'il faut maintenant déterminer, par l'examen de variantes des deux manuscrits :

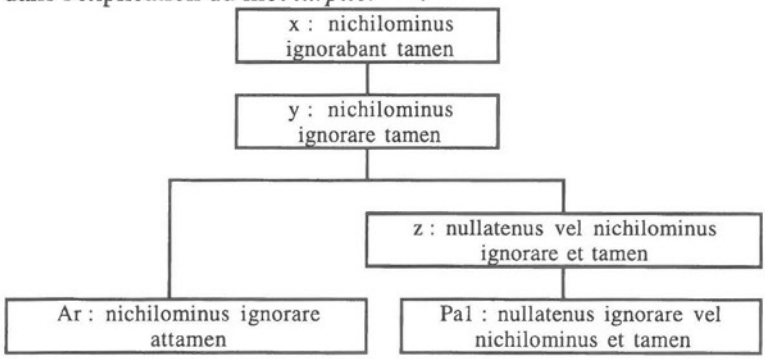
137. Cette définition est empruntée, par beaucoup de grammairiens, comme Priscien, *Praeexercitamina* 9, à Diomède *GLK* I 310, 2 ; cf. aussi le commentaire de Jérôme sur Jérémie (CCSL 74, 1, 12, 6) : «Unde et vetus illa sententia est, 'litterarum radices amarae, fructus dulces'».

locus	Pal	Ar
4.6	discurrentes	discutientes
7.2	ad lucidam veritatem **vel brevitatem**	ad lucidam brevitatem
7.5	dispositus per ea que **dividit**	dispositus per ea que iam vidit
7.5	**secundum** quorundam suorum contemporaneorum	scilicet quorundam suorum contemporaneorum
8	copulabant **que causa**	copulabant qui tamen
8	**rationem** compaginem	rectam compaginem
8	Donatum **firmosum**	Donatum sententiosum
8	**omnia** omnium auditorum	omnium animum auditoris
8	nichil **utilitatis vel** veritatis habencia	nichil veritatis habencia
8	**quedam enim sicut**	quid sit ignorantia
8	**qui me nescieris**	que nesciens
8	cum tamen dicatur in **Cathegorica**	cum tamen dicatur in Cathonis Ethica
8	ignorans **quid ut**	ignorans aliquid scit
8	rerum **iunctarum**	rerum incertarum
find	sceleris	seculis
8	veniam	benevolentiam

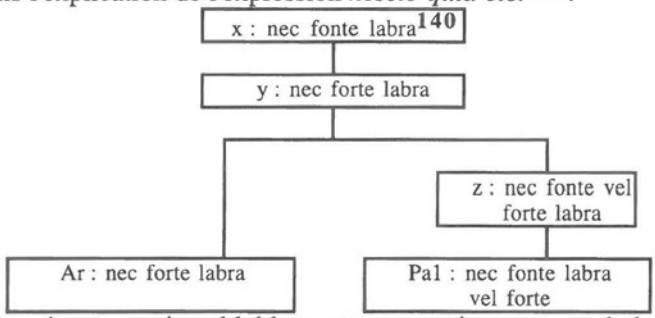
Le premier fait qui se dégage est que *Ar* présente un texte beaucoup moins altéré que *Pal*, ce qui le laisse supposer plus proche de l'archétype. On remarque ensuite d'innombrables interversions systématiques de *Pal* par rapport à son modèle, qui conduisent souvent à des catastrophes, et suggèrent l'existence d'un apographe. Beaucoup de ces variantes naissent manifestement de lectures difficiles, qui occasionnent soit des contresens, soit des hésitations du scribe, hésitations qui se traduisent par un *vel*, ce copiste n'étant pas celui de notre manuscrit mais plutôt celui de son antécédent direct. Comme *Pal* surimpose à ces hésitations son habitude des interversions, l'effet est souvent désastreux. Ainsi, dans le Prologue 1, en 6.1.3, *Pal* donne la tournure singulière : *causa vero efficiens est duplex vel fuit.* Dans ce cas, il y a de fortes chances pour que l'archétype (x) ait comporté *duplex fuit*, pour qu'un apographe (y) soit venu intercaler son hésitation *duplex est vel fuit*, à quoi est venue s'ajouter l'interversion de *Pal*.

Dans beaucoup de cas, on peut ainsi esquisser des généalogies ponctuelles, ainsi dans l'explication littérale du prohemium :

• dans l'explication du mot *turpiter*[138] :


x : nichilominus ignorabant tamen
y : nichilominus ignorare tamen
z : nullatenus vel nichilominus ignorare et tamen
Ar : nichilominus ignorare attamen
Pal : nullatenus ignorare vel nichilominus et tamen

• dans l'explication de l'expression *nescio quid etc.*[139] :



Ar représente vraisemblablement une copie au second degré du commentaire de Jupiter au *Graecismus*, alors que *Pal* n'en serait qu'une copie au troisième degré.

2.4. Les rapports entre les différentes traditions

Ces traditions découlent-elles les unes des autres ou représentent-elles des commentaires nés les uns après les autres sans s'inspirer des gloses préexistantes ?

138. *Graecismus, prohemium*, éd. WROBEL 1887, p. 1.
139. *Graecismus, prohemium*, éd. WROBEL 1887, p. 1.
140. Pers. sat. 1.

Les rapports entre <T1> et <T2>

On retrouve dans <T2> beaucoup d'éléments de <T1> : le commentaire a subi des remaniements, comme le montre l'étude d'*anadiplosis*, où définitions et exemples sont différents, parce que <T2> fait volontairement retour à Donat. L'examen des figures absentes du *Barbarisme*, pour lesquelles <T2> ne peut donc remonter aux définitions donatiennes, est un bon moyen de voir ce que fait <T2> dans ce cas, et si ses définitions présentent des traits communs avec celles que donne <T1>. Le problème est que les figures absentes du *Barbarisme* ne se trouvent pas non plus toutes chez Isidore, auquel <T1> emprunte volontiers ses définitions à la place de celles de Donat, si bien que *Pa6* se contente souvent d'une simple étymologie. Il est par exemple impossible de dire, dans le cas de l'*anthypophora*, si son traitement dans <T2> découle de celui de <T1> tant son étymologie, qui sert de glose, est commune : *Anthypophora dicitur ab anti quod est contra et foros latio quasi contra latio*.

Cependant quand *Pa6* donne une définition des figures absentes du *Barbarisme*, ce traitement coïncide généralement avec celui que l'on retrouve plus tard dans <T2>. À propos de l'*anthropospathos*, *Pa6* indique ainsi :

> Anthropospathos est quando humana passio attribuitur Deo. Et dicitur ab anthropos quod est homo et passis passio quasi humana passio conversa in superioribus scilicet quando id quod est proprium hominis attribuitur Deo ut ibi : *Domine ne in furore tuo arguas me etc.* [Ps. 6, 2] (*Pa6* f. 3r)

On retrouve dans *Pa1* sensiblement le même texte, la même étymologie, ce qui est normal et surtout le même exemple, ce qui est plus intéressant, ces éléments étant passés par tous les manuscrits de <T2> :

> Fit (...) quando illud quod est hominis attribuitur Deo ut ibi : *Domine ne in furore tuo etc.* [*suit une longue explication de l'exemple propre à Pa1 et absente de <T2>, qui commence précisément par la formule* quia humana passio attribuitur Deo, *que nous avons vue dans Pa6*]. Et dicitur ab antropos quod est homo et pasis passio, quasi humana passio attributa Deo et e converso. (ad II 10, *Pa1* f. 35vab).

Cet emprunt remonte en effet à <T2a>, car il figure dans *Pa3* :

> Anthropospathos est quando quod est hominis attribuitur Deo ut cum dicitur *Et in furore suo conturbabit eos* (Ps. 2, 5) (...) vel quando quod est Dei attribuitur homini ut *tonat, fulminat*[141], ut in Alexandro :

141. Cf. Prisc. *IG* XVII 60 (GLK III) p. 144, 11-12.

> *Fulminat in Persas Macedo etc.* [Galter. Castil. Alex. 2, 397]. Et dicitur ab anthropos quod est homo et patos quod est passio quasi humana passio Deo Attributa. (*Pa3* f. 8rb)

Comme souvent, la tradition <T2a> véhicule des affirmations atypiques, qui passent plus ou moins dans la tradition ultérieure. Ainsi, l'on voit bien que le *et e converso* qui vient clore l'exposé de *Pa1* se rattache directement à l'affirmation de <T2a> selon laquelle l'*anthropospathos* décrit aussi bien le fait d'attribuer à Dieu des comportements humains que le contraire[142].

Plus que les définitions de ces figures, qui peuvent être fragmentaires, ce sont les exemples qui indiquent le mieux les emprunts d'une tradition à une autre : <T2> a ainsi repris les exemples que donnait *Pa6* de <T1> pour le *protheseos paralange*[143], pour l'*epibasis*[144], pour la *tropologia*[145], pour la brachylogie[146], et pour la métathèse[147]. Les premiers emprunts sont donc dus à la famille <T2a>, qui reprend de <T1> des exemples remontant à Jean de Garlande. <T2b> ne semble pas y avoir fait d'emprunts dans un premier temps, mais conserve de <T2a> ces définitions et exemples qui ne peuvent pas être remplacés par des éléments donatiens. <T2c> y revient en revanche ensuite pour juxtaposer systématiquement les définitions et exemples d'Isidore, en les identifiant comme tels. La famille <T2b> remaniée revient y chercher en 1269 les vers de la *Clavis compendii* que citait Jean de Garlande à propos des figures du métaplasme. Nous reviendrons plus loin (cf. chap. III) sur

142. Ce besoin de symétrie est sans doute aussi à l'origine de l'introduction, dans le *Doctrinale*, de la figure d'*homopathion* (fait d'attribuer à l'homme des sentiments propres à la divinité), qui suit immédiatement l'*anthropospathos* (*Doctr.* 2639).
143. «Simile est in hoc exemplo 'Benedicta tu in mulieribus' id est inter mulieres», ad *Graec.* Ia27-28, *Pa3* f. 4rb.
144. «Ut si dicam 'Eripe me libera me salva me o beata Trinitas'», ad *Graec.* Ia29, *Pa3* f. 4rb.
145. «Tropologia est sermonis conversio ad aliquam secundam personam ut in Psalterio 'Domini est salus et super populum etc'», ad *Graec.* Ib91, *Pa3* f. 6va.
146. «Urit amor Paridem ; Helenam rapit ; armat Atridem / Ultio ; pugnatur ; fit machina ; Troia crematur», ad *Graec.* Ib84, *Pa3* f. 6rb. Cet exemple est un emprunt de <T1a> au *Doctrinale*, où Alexandre de Villedieu cite les mêmes vers, en 2625-26, en illustration d'*oliopomenon*.
147. «Ut si sic dicerem 'tua disciplina est mihi displicina», ad *Graec.* Ia23, *Pa3* f. 4rb. L'exemple est emprunté au commentaire de Pierre Hélie sur Priscien, éd. REILLY 1993, 17 t. II p. 854, 63-65.

l'importance de ces copies croisées qui font que les traditions ne restent pas longtemps homogènes.

Les rapports entre <T2> et <T3>

Nous avons identifié plus haut la branche <T2c> à laquelle se rattachait la tradition <T3>. <T3> connaît cependant aussi <T2b> et s'en inspire, souvent pour la corriger sur des interprétations erronées ou la compléter sur des points doctrinalement insuffisants, par exemple dans le chapitre du pronom, où l'interprétation de l'expression *cum casibus* (*Graec.* XIV 10) a posé des problèmes aux commentateurs :

> Prima causa tangitur ibi cum dicit ILLAQUE VERE. De primo dat exemplum cum dicit SICUT SUNT EGO, TU. Et vide quod quidam **diversimode exponunt** litteram istam : quidam dicunt «*cum casibus* id est *cum obliquis*», qui proprie dicuntur casus eo scilicet quod cadant a nominativo. Sed hoc non valet quia ut iam tactum est, pronomen finaliter inventum est ut mediante adiutorio nomen cum verbo prime et secunde persone supponeret. Modo certum est quod obliqui non supponunt cum careant illo modo significandi qui requiritur vel qui disponit ad supponendum. Ergo **male glosant** «*cum casibus* id est *cum obliquis*». Alii dicunt «*cum casibus* id est *cum nominativis pluralibus*», scilicet *nos* et *vos* qui possunt bene supponere et possunt dici casus quia pluralis numerus habet effici ex sui genere. Sed vere quidquid dicatur, bene et veraciter potest tolerari **glosa ista** que dicit «*cum casibus* id est *cum obliquis*», quia tales obliqui quantum est de se non supponunt, tamen quandoque supponunt ; causa quare aliqua nomina supponunt ut patet in exemplo Ovidii *et mea scripta legis* : ratione istius genitivi *mei* accepit *mea* quod est tertie persone et supponit verbo mediante tamen suo substantivo. Intelligi ita debet litteralis intellectus (et non aliter, et hoc est quod dicit *add. Ar*). (*Pa1* f. 135ra, *Ar* f. 100rb)

La première interprétation (*cum casibus id est cum obliquis*) figure dans la glose interlinéaire de *Pa2* (f. 84r) par exemple, mais elle ne se retrouve jamais en glose marginale. On rencontre la seconde interprétation (*cum casibus id est cum nominativis pluralibus*) dans la version antérieure du texte, dans les gloses interlinéaires de *Pa6* (f. 26v). *W* en revanche ne glose pas ce passage.

<T3> corrige encore <T2> sur un autre point, toujours dans le chapitre des pronoms, l'expression *nescis cuius numeri sit* du vers XIV 114 ayant elle aussi créé des difficultés :

> Et vide quod secundum hoc quidam **glosant litteram mirabiliter** NESCIS CUIUS NUMERI SIT sic : glosant enim «cuius numerum sit» scilicet «vel numerus singularis de suas, -atis vel numerus pluralis de

> suus, -a, -um». Sed sic glosari non debet, ymo NESCIS CUIUS NUMERI SIT, id est 'a quo numero dirivetur vel a singulari vel a plurali'. Alii dicunt NESCIS CUIUS NUMERI SIT, id est 'inter quas partes uniretur vel inter nomina vel inter alia quia dubitatur utrum sit presens coniunctim de suo, is'. Sed melius est dicendum CUIUS NUMERI SIT, id est 'a quo numero dirivetur vel formatur, vel a singulari vel a plurali'. Et sic esset concidentia in numero, quoniam coincidunt in voce. Vel solvendum est sicut solvit actor in littera ubi dicit VEL RESPECTIVUM QUONIAM ETC. Et etiam actor bene solvit illud quod primo premitebatur cum dicit DICERE VEL POTERIS, QUOD PLURALIS GENITIVUS SUMITUR A PRIMO, QUOCIRCA NON HABET ILLUD. Propter quod NON VALET istud pronomen gentile suple. (*Pa1* f. 141va)

Il est clair que Jupiter vise ici des manuscrits comme *W* (Wien ÖNB SN 2692), qui donne à la question supra (f. 56v) : *vel si diceretur suas, -atis, dubitaretur utrum esset nominativus singularis numeri vel accusativus huius pronominis suus, -a, -um*. La glose interlinéaire de ce vers est au contraire sans ambiguïté dans la famille <T2b>, par exemple dans *Pa2* (f. 86v) : *aut singularis aut pluralis*, en précisant même au-dessus de *suas : atis*. *Pa6* (f. 27v) ne glose pas ce passage.

La glose du début du *prohemium* est déjà un exemple de remaniement du texte de <T2> par <T3>, et le début de la glose de Jupiter sur le texte du *Graecismus*, sur le *quoniam* initial, est assez vertigineux en ce sens qu'il ne commente pas tant le texte d'Évrard que ce qu'il appelle la *glosa*, c'est-à-dire le commentaire ordinaire du *prohemium*. Ceci s'exprime par des tournures comme «il faut comprendre que la glose recherche quelle partie du discours est ce 'quoniam'», «dont il s'ensuit, dit la glose, que ce n'est pas une conjonction», «ensuite la glose propose deux solutions», etc. Sur la valeur du *quoniam*, Jupiter rappelle donc les deux solutions proposées par la glose et en rejette une.

Nous sommes ici dans la tradition <T3> (colonne de droite), dans laquelle le vocabulaire a un peu changé, Jupiter ne disant plus *glosule* mais *glosa ;* les deux autres colonnes contiennent deux versions de <T2> sur le *prohemium*, celle de <T2c> en 1263, et celle de <T2b> des années 1270 :

<T2c> (W) (ordre a b c)	<T2b> (Pa2, Va1, Pa1)	<T3> P1 (Ar, Pa1)
(b) Et queritur utrum 'quoniam' sit ibi coniunctio. Et videtur quod non quia coniunctio vult copulare vel iungere diversa. Sed 'quoniam' ibi non coniungit diversa, ergo non est coniunctio.	Queritur in hoc loco que pars est 'quoniam'. Si dicatur quod coniunctio, contra : coniunctio dicitur a coniungendo eo quod coniungit voces vocibus aut significata significatis. Sed 'quoniam' in hoc loco neutrum facit istorum. Ergo non est coniunctio.	Intelligendum est quod **glosa** querit que pars sit hec dictio 'quoniam'. Si tu dicas quod sit coniunctio, contra : coniunctio dicitur a coniungo, coniungis eo quod coniungit voces vocibus et significata significatis. Sed 'quoniam' ibi nichil coniungit cum ponatur in principio locutionis et similiter nichil precedit quod coniungat. Quare sequitur, dicit **glosa**, quod non sit coniunctio.
	Solutio patet bene sic : littera enim dupliciter potest legi :	Tunc eadem **glosa** duplicem assignat solutionem.
	(2) Alio modo potest legi littera ita quod incipiat ab illa dictione 'quoniam', et dependeat a precedenti. Et hoc docet actor inferius ubi tractat de constructione dicens : 'A precedenti sensu pendere videntur / nec pendent' velud est 'igitur Martinus' et illud.	(1) Prima est quod sunt quedam coniunctiones que ponuntur in principio locutionis et videntur a sensu precedenti dependere quamvis non dependeant, sicut sunt iste coniunctiones 'si', 'quoniam', 'igitur', etc., ut habetur in legenda beati Martini que sic incipit : 'Igitur Martinus', et in libro Heroydum 'Si qua tamen cecis'. Et testatur actor infra ubi dicit : 'A precedenti sensu pendere videntur et non pendent etc.'

(a) Notandum quod 'quoniam' et quia in eodem sensu dicuntur sed in hoc differunt quod 'quoniam' semper preponitur et iungit sensum sequentem ut patet hic, et etiam in Prisciano de constructione ubi dicitur 'Quoniam in ante expositis libris etc'.. 'Quia' vero semper supponitur et confirmat sensui precedenti suppositum ut in Psalterio : 'Deduc me domine in semitam mandatorum tuorum quia ipsam volui'. Unde versus : 'Dic suspensive quoniam nullo preeunte / sed quia si dicas tunc precedentia signas'.	Item possumus dicere quod 'quoniam' aliquantulum deviat a natura et constructione coniunctionis et ponitur in principiis librorum, et denotat suspensionem confirmatam per subsequentia ut patet in hoc libro. Unde differentia est inter 'quoniam' et 'quia'. 'Quoniam' enim ponitur in principio librorum et constructionum, et habet tantum respectum ad subsequentia. 'Quia' vero ponitur in medio constructionis et habet respectum ad precedentia et subsequentia, ut ibi : 'Deduc <me> domine in semitam mandatorum tuorum quia ipsam volui'. Versus : 'Dic suspensive quoniam nullo preeunte / sed quia si dicas tunc precedentia signas'.	Et tales coniunctiones bene possunt poni in principio locutionum ut suspensionem sensus denotent subsequentis ut dictum est. Que nichil volunt precedere sed suspensive coniunguntur subsequentem litteram, exemplum etiam habemus in primo minoris ubi dicitur 'quoniam in ante expositis'. Alie autem sunt coniunctiones que semper volunt aliquid preponi et coniungere cum eis ea que sequuntur sicut 'quia', 'ergo' et similes. Et hoc etiam bene dicit actor infra ibi : 'Dic suspensive quoniam nullo preeunte / sed quia si dicas...'.
(c) Solutio : 'quoniam' dimittitur usque ad illum locum SUCCURRENDUM, et sic copulat diversa et sic est coniunctio. QUONIAM QUIDEM SUNT IMPERITI o lectores ! Ita debet accipi 'quoniam' et erit coniunctio suspensiva.	(1) ita quod 'quoniam' reservetur usque ad locum illum SUCCURRENDUM. Et sic, licet non coniungat ordine littere, tamen in ordine constructionis et sententie.	(2) Vel dicit **glosa** quod li 'quoniam' bene potest reservari usque ad illam litteram vel partem SUCCURRENDUM, legendo sic litteram : 'quoniam errabant illi imperiti, existimavi etc'. Unde dicit illa glosa, licet non coniugant tales coniunctiones in principio locutionum posite ex parte constructibilium, tamen bene coniungunt ex parte intellectus et sententie. Dicendum est quod non oportet quod reservetur ibi li 'quoniam' sed sicut premissum est, et sic de illo est expeditum.

On voit ici Jupiter commenter pas à pas la *glosa* : il en signale d'abord l'objectif (elle recherche quelle partie du discours est ce *quoniam*), puis

en recopie un passage. Jupiter résume ensuite l'avis de la glose, pour laquelle *quoniam* n'est pas une conjonction, étant donné que placée au tout début d'un énoncé, elle ne «conjoint» rien (*Quare sequitur, dicit glosa, quod non sit coniunctio*), et indique que le commentaire (*eadem glosa*) propose deux solutions (*Tunc eadem glosa duplicem assignat solutionem*). Il les énumère ensuite au style indirect, en les intervertissant pour les besoins de son raisonnement[148]. La première solution consiste à dire que *quoniam* est une conjonction suspensive, qui à l'inverse de *quia*, n'a pas besoin d'être placée entre deux propositions. La seconde (*vel dicit glosa...*) affirme que le *quoniam* doit être «réservé» jusqu'au *succurrendum* qui suit, solution que Jupiter transcrit d'ailleurs en termes plus grammaticaux : bien que de telles conjonctions placées au début d'une proposition ne conjoignent pas du point de vue des constructibles, elles le font cependant du point de vue du sens. Jupiter rejette cette solution, qui était celle qu'approuvait la glose <T2b>, n'acceptant pas qu'une construction se justifie autrement que pour des raisons grammaticales, pour revenir à la solution 1 : à l'inverse de *quia, quoniam* ne dépend pas de ce qui précède. Le manuscrit dont s'est servi Jupiter pour rédiger son propre commentaire appartenait à la même famille que *W*, et pourtant on voit bien ici que ce que Jupiter suit pas à pas, ce n'est pas <T2c> telle qu'on la trouve dans *W* mais <T2b>.

On retrouve les mêmes phénomènes avec le commentaire d'un point litigieux du *prohemium* : *chimerinas imaginantes statuas*, dit Évrard pour stigmatiser ceux qui ne parlaient pas un latin correct, ce qui amène les commentateurs à s'interroger sur ce qu'est une chimère, une île divisée en trois parties selon ses occupants ou une créature monstrueuse. Dans sa version <T2c> (*W*, 1263), la glose affirme que la Chimère est une créature monstrueuse. Dans sa version <T2b> (*Pa2*, 1270), elle mentionne en revanche, pour les démentir, des *glosule* qui affirment que la Chimère est une créature monstrueuse[149], et soutient qu'il s'agit en réalité d'une île :

> Chimera enim est res opinabilis et non existens, tamen secundum communes glosulas depingitur esse monstrum habens caput leonis, corpus capre, caudam serpentis. (...) Notandum est quidquid dicant glosule, Chimera insula est, silva vel mons in Libia, in cuius prima parte sunt optima pascua et habitant ibi leones vel homines superbi ad

148. Notre numérotation indique l'ordre des arguments dans les différentes traditions.
149. Cf. EBBESEN 1986 ; LIBERA 1991.

> modum leonum, in media capre vel homines fetidi ad modum capre vel caprarum, in ultima serpentes vel homines callidi ad modum serpentum. (*Pa2* f. 3va)

Jupiter reprend le passage et se prononce aussi en faveur de l'île, et l'on voit là encore que la glose à laquelle Jupiter fait référence est plus proche de <T2b> que de <T2c> :

> Nota quod quidquid dicatur in glosulis, chimera est quedam insula in Libia in cuius prima parte habitant leones et in media capre, in ultima vero angues. (...) Vel fingitur esse quoddam monstrum in natura habens capud leonis, ventrem capre, caudam vero serpentis, que propter suas proprietates merito comparatur meretrici. (...) Chimera nichil est ut dictum est. Tamen fingitur esse res naturalis vera, et de ea cotidie fit sermo tamquam sit vera res. (*Pa1* f. 6vb)

Deux solutions se présentent entre lesquelles il est difficile de trancher. Il peut y avoir eu contamination de la famille <T2c> par un manuscrit de <T2b>, entre 1270 et 1300. Le fait ne serait pas surprenant puisque nous avons vu qu'une copie s'effectue souvent avec deux manuscrits ; et plus les manuscrits étaient différents, plus leur confrontation devenait fructueuse pour les utilisateurs. L'autre hypothèse est que Jupiter avait lui-même deux manuscrits, un <T2b> et un <T2c>, et qu'il aurait suivi la version de <T2c> en empruntant aussi à <T2b>. De fait, Jupiter connaît et cite des gloses appartenant à la famille <T2b>, comme dans son commentaire du chapitre III :

> Solent etiam recitari quidam versus qui modici sunt valoris scilicet isti [*il s'agit des vers incipit du* De ornamentis verborum *de Marbode*[150]] :
> Versificature quidam tibi tradere cure
> Scemata verborum studio celebrata priorum.
> Et quos si habere desideras, invenies in glosulis que incipiunt *Beatus vir*. (*Ar* f. 28ra)

«Et si l'on veut avoir ces vers, on les trouvera dans les glosules qui commencent par *Beatus vir*» : cet incipit n'est plus représenté aujourd'hui que par deux manuscrits, *Va2* (1269) et *Pa2* (1270), qui sont des représentants de <T2b>. On trouve aussi dans le commentaire de Jupiter, en tête du commentaire du chapitre II, une mention de *glosa magistralis*, qui se signale par le fait qu'elle ne situe pas le solécisme dans une seule partie du discours mais dans toute la proposition[151],

150. Éd. *PL* 171 col. 1687-92 ; LEOTTA 1998.

151. «Et hoc etiam recitat glosa magistralis quod per unam partem non potest fieri soloecismus, et si fiat fit ratione partis implicite». (*Ar* f. 25va)

opinion que l'on retrouve dans *Pa2*[152]. Ce paragraphe est absent de *W*, qui donne tout le reste du passage. Jupiter connaît donc les deux traditions antérieures de commentaire, et il semble faire plus spécialement référence, pour <T2>, à un témoin comme *Pa2*.

Les trois traditions que nous avons dégagées s'appuient donc les unes sur les autres pour progresser et construire le commentaire. Pour savoir ce qu'il peut exister au-delà de ces traditions, il est possible de remonter dans la tradition des gloses, en suivant les indications des manuscrits eux-mêmes.

3. LA GLOSE DU *GRAECISMUS* EN DEHORS DES TROIS TRADITIONS

3.1. En amont des trois traditions : les Communes glosule *(une <T0> ?)*

Nous avons vu que *Pa1* s'attache à nommer les sources dont il dispose et auxquelles il recourt. Le problème est que cette façon de faire est commune, et qu'en conséquence ses sources peuvent déjà comporter de telles mentions. *Pa1* en hérite alors comme du reste, ses propres notations se fondant dans celles de ses prédécesseurs. Il faut donc bien distinguer les appellations propres à *Pa1* (*veteres glosule, bone glosule*, etc., qui ne se retrouvent jamais dans la tradition antérieure) des gloses que l'on retrouve très souvent mentionnées sous l'appellation de *communes glosule* dans beaucoup de manuscrits <T2>.

Les communes glosule, *gloses interlinéaires ?*

On voit ainsi *W* stigmatiser dès 1263 des commentaires appelés *communes lecture et communes glosule,* et cette condamnation courante dans <T2> se retrouve concernant les mêmes passages dans *Va1, Pa2, Va2* et donc dans *Pa1*. La critique des *communes glosule*, partagée par toutes les familles de <T2> se conserve ainsi de manuscrit en

152. «Hiis premissis querenda est differentia inter barbarismum et soloecismum. Que ut melius appareat, ideo soloecismi diffinitio videatur. Diffinit itaque Donatus : 'soloecismus est vitium contingens in contextu partium orationis contra regulas artis gramatice factum'. Patet et etiam differentia per Donatum dicentem : 'inter barbarismum et soloecismum, hoc interest quod solecismus dictiones discrepantes atque inconvenientes habet, barbarismus autem in singulis verbis scriptis aut pronunciatis fit'». (*Pa2* f. 18r)

manuscrit, aux mêmes endroits, comme à propos de la définition du zeugme que donne le *Graecismus* (I 51 : *Zeumaque sit tibi cum polisintheton una figura*), les *communes glosule* étant accusées de n'avoir pas su rendre correctement la pensée de l'auteur :

> *W* f. 5v : Sequitur de zeuma. Hic improbantur **communes lecture et communes glosule** que (que : et quedam *cod.*) dicunt polinsinteton et zeuma esse simpliciter. Contra eas habemus actoritatem Donati...
>
> *Va2* f. 7v : secundum **communes glosulas** est eadem figura cum polisintheton, sed hoc inprobatur per duplicem auctorem, scilicet per Donatum et Doctrinale.
>
> *Pa2* f. 12 : secundum **communes glosulas** est eadem cum polisintheton, sed hoc inprobatur per duplicem auctoritatem, scilicet per Donatum et Doctrinale.
>
> *Va1* f. 7 : secundum **communes glosulas** est eadem figura cum polisintheton, sed hoc inprobatur per duplicem actorem, scilicet per Donatum et Doctrinale...
>
> *Ar* f. 17v : secundum **communes glosas** zeuma est eadem cum polisintheton, sed hoc improbatur per duplicem auctoritatem, scilicet per Donatum et Doctrinale.
>
> *Pa1* : secundum **communes glosulas** est eadem cum polisintheton, sed hoc reprobatur per duplicem auctoritatem, scilicet per Donatum et Doctrinale.

Il serait envisageable que ces *communes glosule* condamnées dans <T2> soient tout simplement équivalentes à <T1> ; mais <T1> tel que le texte se présente dans *Pa6* (f. 2r) est extrêmement sommaire sur le zeugme, donnant seulement une brève définition de la figure (*zeugma est quando diverse clausule verbo semel posito includuntur*), son étymologie et un exemple. En revanche, on trouve effectivement le *eadem* venu expliciter désastreusement le *una* du vers I 51 du *Graecismus*, mais dans les gloses interlinéaires, qui sont d'ailleurs logiquement chargées d'expliquer le sens du texte, et non de rappeler les définitions des figures. Au-dessus du *una* du vers *Zeumaque sit tibi cum polisintheton una figura*, la glose interlinéaire donne *eadem*, qui est donc donné par cette explication comme équivalent exact de *una* : le lecteur est alors fondé à croire que le zeugme est la même (*eadem*) figure que le *polysyndeton*.

Dans le commentaire <T2> du *Graecismus*, les *communes glosule* sont mentionnées pour être critiquées et démenties : les passages qui les évoquent se concluent tous sur le même jugement, comme pour l'*antithesis* (figure traitée par le *Graecismus* au vers I 24, *Antithesis fit si sedet ordine sillaba verso*) :

> W f. 4v-5 : ut dicit Donatus, antithesis est littere pro littera positio ut olli pro illi (...) **quidam ita glosant**, ut *displicina* pro *disciplina*. Sed contra : per Doctrinale dicitur sic...
> Va2 f. 5v : Anthithesis, sicut dicunt **glose** est quando sillaba transponitur ut *disciplicina* pro *disciplina*. Aliter tamen dicit Donatus : «Anthithesis est littere pro littera positio ut *olli* pro *illi*.»
> Pa2 f. 10 : Anthithesis, ut dicunt **communes glosule** est quando sillaba transponitur ut *disciplicina* pro *disciplina*. Aliter tamen dicit Donatus : «Anthithesis est littere pro littera positio ut *olli* pro *illi*.»
> Va1 f. 6r : sicut dicunt **communes glose** anthithesis est quando sillaba transponitur ut *disciplicina* pro *disciplina*. Aliter tamen dicit Donatus : «Anthithesis est littere pro littera positio ut *olli* pro *illi*.»
> Pa1 : Anthithesis, ut dicunt **quedam glosule** est quando sillaba transponitur ut *disciplicina* pro *disciplina*. Aliter tamen dicit Donatus : «Anthithesis est littere pro littera positio ut *olli* pro *illi*.»
> Ar (lac.)

Les *communes glosule* sont devenues dans *Pa1* des *quedam glosule*, peut-être parce que *Pa1* ne maîtrise plus le sens «technique» de l'expression. Revenons encore une fois à *Pa6*, représentant de <T1>, pour voir comment il traite ce passage : la glose marginale renvoie à l'exemple classique *olli/illi* de Donat que rappellent les commentaires postérieurs que nous avons vus plus haut. En revanche, la glose interlinéaire donne bien (f. 1r) l'explication : *id est si sillaba transponatur ut displicina pro disciplina*, interprétation qui est critiquée dès les commentaires des années 1260.

L'expression de *communes glosule* n'est pas toujours employée à bon escient. À propos de la métathèse, une opinion est ainsi attribuée par *Pa2* et *Va1* aux *communes glosule*, mais à un *quidam commentator* par *Pa1* :

> Unde secundum quemdam commentatorem (q. c. : communes glosulas *Pa2*), adhuc possunt in 'er' terminari et 'us' in nominativo, unde secundum quod de *Meleagrus* venit *Meleagre* in vocativo nulla est improprietas.

Comme nous avons vu que la copie de *Pa1* est souvent fautive, on pourrait être tenté de corriger *Pa1* par *Pa2*, et de rechercher des gloses interlinéaires rapportant cette opinion. Mais l'attribution à un *quidam commentator* apparaît en fait plus judicieuse étant donné que ce passage est emprunté littéralement à Pierre Hélie (*Summa* 17 t. II p. 854, 56-61). *Pa1* semble donc s'inspirer ici d'une version plus juste du commentaire, alors que des témoins comme *Va1* et *Pa2*, qui ne voient peut-être plus quel peut être ce *commentator*, aplanissent tout en ramenant cette opinion aux *communes glosule* qu'ils évoquent souvent par ailleurs.

La situation est cependant compliquée par le fait que *Pa3*, représentant de <T2a>, s'est parfois inspiré de l'explication des gloses interlinéaires pour composer ses gloses marginales. On trouve ainsi dans *Pa3* (f. 4ra), à propos de l'antithesis : *Antithesis fit quando sillaba transponitur ut 'displicina' pro 'disciplina'*, position condamnée dans <T2b> et <T2c>. De même, *Pa3* indique à propos du *zeugma* qu'il s'agit d'un autre nom du *polisyntheton* :

> Polisintheton fit quando diverse dictiones continue posite per singulas coniunctiones metri vel ornatus causa coniunguntur ut patet in littera. (...) Quod alio modo dicitur zeugma ut patet in littera. (*Pa3* f. 5rb)

On voit que si l'idée est bien la même, dans <T2a> et dans les gloses interlinéaires, c'est pourtant bien la formulation de ces dernières que l'on retrouve critiquée sous l'appellation de *communes glosule*. Le *eadem* du *zeugma* ne figure ainsi que dans les gloses interlinéaires, et s'est transformé en *alio modo dicitur* dans les gloses marginales de *Pa3*.

On trouve dans la glose *Admirantes* du *Doctrinale* des façons approchantes de désigner les commentaires antérieurs, et Thurot[153] relève les expressions de *priores et communes glosule* (Orléans, M 252 de 1284, f. 77), *communes glosule* (*ibid.* f. 101), *priores glosule* (*ibid.* f. 120).

On retrouve cette acception de *communis* dans l'adverbe *communiter*, également employé à propos de la manière d'expliquer la lettre du texte (il s'agit des vers I 43-44 : *Dicitur ornatus verborum scema quod aufert / Tedia sub variis formans decus eloquiumque*), où l'on voit que comme les *communes glosule*, le fait de *communiter glosare* s'applique au sens littéral du texte, devant en dégager la *sententia* par l'explication de chacun de ses mots et l'analyse de sa construction :

> DICITUR ORNATUS : aliquis querens bonam sententiam resumere ex bona constructione et perfecta, debet ita construere : scema dicitur ornatus verborum. (...) Et ita **glosando communiter** uniunt QUOD AUFERT TEDIA - FORMANS DECUS, id est formosam sententiam...

On trouve d'autres passages voisins dans la glose *Admirantes* du *Doctrinale* : à propos du vers SUNT PLURES ALIAE SCRIPTO VEL VOCE FIGURAE, le commentateur signale une façon de commenter qu'il juge erronée :

153. THUROT 1868, p. 33.

> Olim magistri communiter sic legebant : plures alie figure sunt in scripto. (...) Item dicendo quod figure sunt in scripto male dicebant... Ex hoc relinquitur quod errabant[154].

Dans ce passage d'*Admirantes*, on retrouve *communiter* employé dans un contexte identique, rapporté au fait d'élucider, dans une leçon, la lettre même du texte, sans y apporter encore de complément d'explication. Le terme désigne là encore l'explication la plus élémentaire, qui donne tantôt un équivalent (*eadem* pour *una*, comme à propos du zeugme dans le *Graecismus*), tantôt un exemple (*displicina* pour *disciplina*, à propos de l'antithèse), tantôt une construction, comme nous venons de le voir aux vers I 43-44.

Il est cependant possible que les mots *communis, communiter* ne soient pas toujours employés, et qu'il faille alors aussi rattacher des formules comme *quidam sic volunt glosare* au cas des gloses interlinéaires d'élucidation du texte : dans l'explication des vers I 63-64 (*Crimina vel laudes oratio colligat una / Multa simul, sic fit et habet fieri sinacrismos*), *Pa1* se fait l'écho d'une controverse qui remonte en fait à <T2>, une certaine façon de commenter le texte aboutissant à dire que la figure de *synathroismos* ne peut se réaliser qu'à l'aide de plusieurs propositions :

> Oportet enim sicut volunt quidam quod ubi sit talis figura, quod sint ibi plures [dictiones et *om. Pa2*] orationes. Et ideo volunt glosare MULTA id est multiplex, dicentes quod non potest fieri in oratione una. Nos autem dicimus quod necesse non est sic glosare... (ad Ib64)

Le fait qu'un mot soit rendu par un autre pour rendre la lettre même du *Graecismus* fait penser aux gloses interlinéaires que nous avons vues critiquées plus haut, mais il est aussi envisageable qu'un manuscrit comme *W* soit visé, lui qui note dans la glose marginale de cette figure : *MULTA id est multipliciter per plurium dictionum positionem ad idem finaliter tendentium* (f. 6va), parce que dans ce manuscrit la glose interlinéaire est précocement venue se fondre dans les marges. Signalons aussi à propos du *nos (autem dicimus quod)* qu'il ne se rencontre pas dans la version <T2> du texte, mais seulement sous la plume du compilateur de *Pa1*, si bien que l'auteur de ce *nos dicimus* n'est pas celui qui a en réalité proféré son équivalent sous la forme plus modeste que l'on trouve dans *Pa2 : sed tamen non est necesse sic glosare.*

154. Paris BnF lat. 18523 f. 112ra, Orléans, BM 252 f. 162b.

Les communes glosule *dans la tradition manuscrite*

D'après ce que nous avons pu voir, et en tenant compte des nombreuses lacunes du manuscrit d'Arras, Jupiter reprend globalement toutes ces mentions, mais ne parle plus que de *glose* ou *glosa*[155]. Cette transformation fait douter que l'expression *communes glosule* ait encore eu un sens précis pour Jupiter, d'autant que, nous le verrons, les manuscrits du *Graecismus* pourvus de gloses interlinéaires se raréfient progressivement à la fin du XIII^e^ s.

Le phénomène apparaît plus clairement encore aux endroits où <T2> ne mentionnait pas de *communes glosule*. Quand Jupiter emploie de son propre chef, dans le commentaire du pronom, l'expression de *glosa communis*, il renvoie à une opinion qui ne se rencontre dans aucun des manuscrits de <T2> que nous avons pu consulter. Il s'agit de toute façon d'une question disputée (*de ordine pronominis ad nomen*) qui figure dans *Pa2* sous une forme différente, mais en tout cas pas dans une glose interlinéaire :

> Et intellige verba predicta sicut debent intelligi. Sunt enim verba glose communis que potest bene palliari si diligenciam volueris adhibere vel in illis in sensu quem pretendunt non sit penitus adhibendum. (Q.I.4.8)

Sous la plume de Jupiter, l'expression de *communes glosule* a subi deux transformations : on ne parle plus de *communes glosule* mais de *glosa communis*, et l'expression s'est vidée de son sens technique de gloses interlinéaires, pour prendre celui de glose ordinaire, canonique, habituelle ; la glose *Antequam ulterius* du Doctrinale, composée par Jupiter, reçoit elle-même au XIV^e^ s. l'appellation de *glosa communis*.

3.2. En aval des trois traditions : Pa1, *représentant d'une <T4> ?*

Avatar de plusieurs traditions et sous-familles de commentaires, la compilation réalisée par *Pa1* rassemble volontairement des gloses issues de traditions différentes, signe que son auteur avait lui aussi plusieurs manuscrits à sa disposition. Il nous faut maintenant voir si nous pouvons retrouver quels témoins il a utilisés, tout d'abord par les textes qu'il compile.

155. Cf. *Ar* f. 17v : «secundum communes glosas zeuma est eadem cum polisintheton, sed hoc improbatur per duplicem auctoritatem, scilicet per Donatum et Doctrinale».

Une première indication est fournie par la collection de prologues : leur choix et leur ordre dans la compilation finale laisse penser que l'auteur de *Pa1* a utilisé un témoin de la famille <T2b>, et plus précisément un manuscrit comme *U* ou *Va1*, qui ont les quatre derniers prologues de *Pa1* et dans le même ordre. Un manuscrit comme *Va1* n'aurait de toute façon pas pu être utilisé seul, comme le montre le passage suivant où il a fait une omission par homéotéleute absente de *Pa1* (nous sommes ici dans le prologue *Quemadmodum legitur in Genesi*, en 1.2.2.1) :

> *Va1* : librum *De animalibus* in quo agit Aristotiles principaliter de anima rationali.
>
> *Pa1* : librum *De anima* in quo agit Aristotiles *de anima sensibili sive de brutis, et librum De anima ubi agit* Aristotiles principaliter de anima rationali.

Le compilateur de *Pa1* travaillait comme toujours avec un autre manuscrit, ce qui explique le nombre relativement faible d'omissions de la compilation finale, hormis quelques homéotéleutes de taille. Une indication laisse penser qu'il avait sous les yeux un manuscrit comme *Pa2 :* l'exposition d'*epidiorthosis* de *Pa1* développe l'exemple *Ex quo dicor amans, vel potius amens* en expliquant que l'auteur a voulu montrer le trouble de l'esprit de toute personne amoureuse, réflexion qu'il complète par une observation étymologique : *quia amor dicitur quasi animi motus obvians rationi. Pa2* s'arrête avant cette réflexion (f. 13v), mais au bas du f. 13r, donc à la page qui précède immédiatement dans le même manuscrit, une main, différente de celle du texte, a ajouté cette même étymologie, en rapport avec l'*etiologia/etymologia* traitée sur ce feuillet. Il est donc possible que le compilateur de *Pa1*, copiant cette page, ait négligé cette addition marginale comme ne faisant pas partie du texte du commentaire, mais s'en soit souvenu quelques instants plus tard, au moment de la copie du développement sur *epidiorthosis*. Cette hypothèse est renforcée par le fait que *Va1* par exemple ne comporte pas cette notation.

Dans les prologues, *Pa1* semble suivre prioritairement un manuscrit du type *Va1* dans le choix des leçons, mais s'écarte de lui en ce qui concerne l'expression, ayant son propre style (sujet-verbe-complément). Dans un saut du même au même de *Pa2*, où *Va1* donne : *primo modo precedit logicam gramatica*, on trouve dans *Pa1 : primo modo gramatica precedit logicam* (*Quemadmodum*, 2.3.2).

On peut donc penser que *Pa1* travaillait dans cette section à partir de deux manuscrits, et qu'en outre ces deux manuscrits étaient, malheureusement pour lui, trop proches, comme le montre un passage

très abîmé dans *Pa2* et *Val*, dont *Pal* s'est assez mal sorti (Prologue *Quemadmodum*, 1.2.2.3) :

> Val : Et propter hoc secundum dialecticam in verum loqui per hoc rethorica ornate loquitur, per hoc etiam congrue loquitur gramatica figuratur.
> Pa2 : Et propter hoc figuratur (?) logica in verum loqui per hoc rethorica in orna, per hoc autem in loqui congrue gramatica designatur.
> Pal : Et propter hoc fingitur vel figuratur in verum loqui per hoc rethorica ornate loquitur, per hoc etiam congrue loquitur gramatica figuratur.

Si *Pal* avait eu *Pa3* ou un équivalent à sa disposition, il aurait eu accès à une version plus cohérente du texte :

> Pa3 : in non mentiri de quibus novit[156], et per hoc significatur dialectica ; in ornate loqui, per hoc rethorica ; in congrue loqui, et sic gramatica.

Les variantes renvoient aussi à un ms. comme *Val*, car elles se comprennent mieux à partir de *Val* qu'à partir d'autres témoins (*Quemadmodum*, 1.2.2.1) :

> Pal : geometria a ge quod est terra et metros mensura.
> Val : geometria que est mensuralis. Dicitur enim geometria a ge quod est terra et metros mensura.
> Pa2 : geometria que est de commensuratione terre et dicitur a ge quod est terra et metros mensura.
> Pa3 : geometria que est mensurabilis et dicitur a ge quod est terra et metros mensura.

Si l'omission de la définition de la géométrie n'est pas volontaire dans *Pal*, elle se comprend mieux comme une omission par homéotéleute faite par exemple sur *Val* qu'à partir des autres manuscrits. Le compilateur de *Pal* pouvait donc avoir à sa disposition *Val* et *Pa2*, mais pas l'équivalent de *Pa3*, comme le montrent deux passages significatifs, le premier étant un saut du même au même commis par ses deux modèles (*Quemadmodum*, 1.2.2.1) :

> Pal : librum De generatione et corruptione simplicium elementorum
> Val : librum De generatione et corruptione simplicium elementorum
> Pa2 : librum De generatione et corruptione simplicium elementorum
> Pa3 : librum De generatione et corruptione **ubi agit de corruptione** simplicium elementorum

156. Ar. Soph. Elech. 165A24-27. Cf. aussi Nicolas de Paris, *Philosophia* : «Iterum cum opus sapientis sit non mentiri de quibus novit set dicere verum, oportet quod ipse sermo mediante quo docet sit verus». Cité par ROSIER 1994, p. 52 n. 69.

Le second élément est une hésitation de Pa1 entre deux leçons contradictoires de ses modèles probables, qui lui fait additionner les deux leçons (*Quemadmodum*, 1.2.2.2) :

> Monostica est de regimine proprie voluntatis
> Pa1 : et propriorum operum et propriarum operationum
> Va1 : et propriorum operum
> Pa2 : et propriarum operationum
> Pa3 : et propriarum actionum

On voit que les deux versions combinées sont ici encore proches de celles de *Va1* et *Pa2*, toujours d'ailleurs dans cet ordre de préférence.

Le compilateur de *Pa1* donne beaucoup d'indications sur ses sources, et cite par exemple des *veteres glosule*[157]. Nous avons tenté de retrouver ce passage cité en note dans divers manuscrits, en particulier appartenant à <T2>, mais ni *Pa2* ni *Va1* ni *Va2* ne le donnent. Nous ne l'avons localisé que dans *W*, où cette opinion n'est d'ailleurs pas mentionnée comme remontant à des *veteres glosule* puisqu'il n'y en pas d'autre. Ce passage de *Pa1* donne la seule occurrence de l'expression *veteres glosule*, si bien qu'il est difficile de reconstituer ce qu'entend ici *Pa1* par *vetus :* l'hypothèse la plus immédiate renvoie à l'état de l'exemplaire manuscrit qu'a pu consulter l'auteur de *Pa1* au XIV^{e} s. L'intérêt de cette mention est qu'elle montre, une fois de plus, que les traditions ne sont pas étanches : le fait que *Pa1* soit une combinaison de <T2b> et de <T3> ne l'empêche pas de connaître ce que l'on trouve dans des gloses de la famille <T2c>.

Le compilateur de *Pa1* déclare aussi à deux reprises, dans la section des figures, avoir eu recours à un autre manuscrit du *Graecismus* accompagné de *bone glosule*, manuscrit que nous n'avons pu identifier[158]. Nous n'avons retrouvé les deux passages en question ni

157. «Cacephaton est obscena verbi pronuntiatio vel turpis sonoritas prolatio. Et habet fieri dupliciter, vel quoad intellectum ut *arrige aures Pamphile* (arrigere enim pertinet ad virgam virilem, unde si dicatur de naso vel de alio membro ad quod non pertinet, sic tale est vitium), vel quoad sensum ut *cum, cum nobis, cum vobis*, cum debeat dici econverso, ut *mecum, tecum, secum, nobiscum, vobiscum*. Et ista sunt tracta de veteribus glosulis et hoc patet». (ad *Graec.* II 5-6, *Pa1* f. 35ra)

158. Il indique ainsi à propos de la périphrase : «Periphrasis secundum quasdam bonas glosulas fit quando illud prelibatum est breviter et difficulter exponitur per subsequentia» (ad *Graec.* Ib88, *Pa1* f. 27vb). L'autre occurrence concerne la glose du *polyptoton* : «Unde videamus sententiam

dans *Pa2* ni dans *W* ni dans *Va1* ni dans *Va2*, ni dans *Ar*. Ils ne semblent pas non plus, vu leur développement, provenir de la tradition <T1>.

Dans un autre passage, situé en tête du chapitre II sur le barbarisme, on voit *Pa1* compiler explicitement des *glosule* et des *magne glosule*, en qualifiant la formulation des dernières de «brève et obscure» (ad II 1-2) :

W f. 9v, Pa2 f. 18r, Pa3 f. 7v (T2)	**Ar f. 24vb (T3)**	**Pa1 f. 33vb**
		Item secundum **glosulas** barbarismus habet fieri sex modis, scilicet in quantitate dictionis, in tempore, in ordine, in spiritu, in actu, in scriptura... Aliud sed **brevius** et **obscurius** : Dicitur a **magnis glosulis** sicut a Donato, barbarismus fit duobus modis scilicet pronunciatione et scripto.
Item secundum quod habemus a (de *Pa2*) Donato : barbarismus fit duobus modis scilicet pronuntiatione et scripto.	Deinde sciendum est quod barbarismus fit duobus modis scilicet pronuntiatione et scripto.	

Les *magne glosule*, les «grandes gloses» se retrouvent dans *Pa2* et *W*, et elles sont aussi dans *Va1* et *Va2*. Par <T2c>, elles sont aussi passées dans *Ar*, mais il est douteux que l'expression de *magne glosule* renvoie à Jupiter, puisque nous avons vu que *Pa1* identifie comme tel ce qui vient de Jupiter. L'expression désigne ici <T2>, et plus précisément même <T2b>, pour l'opposer à des *glosule* que nous n'avons en revanche retrouvées dans aucun manuscrit.

Dans un passage voisin, *Pa1* compile à nouveau deux séries de gloses de provenance différente sur la même section de texte, qui donnent deux illustrations différentes de la figure *tropologia*. Ces deux

---

versiculi secundum quod in quibusdam bonis glosulis continetur : posito quod aliquis sit pauper et ipse per revocationem fortune de paupertate veniat ad divitias et ipse ditatus sit et avarus, et postea de divitiis ad pristinam redeat paupertatem, de eo potest proferri hec sententia competenter. Unde ipse *nichil* est idest nichil reputatus propter avaritiam venit *ex nichilo* idest de paupertate et secundum hoc erit construendum : *dic nichilum* idest divitem avarum qui *nichilum* reputatur venisse *ex nichilo* idest de paupertate in divitias, idest dic *nil* et quarum posse reverti *in nichilum* idest in paupertatem». (ad *Graec.* Ib92-93, *Pa1* f. 28ra).

commentaires différents sont cette fois appelés *communes glosule* et *maiores glosule* :

> Tropologia est conversio sermonis a tertia persona ad secundam vel ad aliam. Unde Iuvenalis : *Tu ne duos una sevissima vipera seva / tu ne duos septem si forte fuissent.* Ibi loquitur Iuvenalis ad quamdam novercam ac si esset presens et forsitan ipsa tributum carnis persolverat aucta C annis. Hoc est secundum communes glosulas, sed secundum maiores sic : *Domini est salus et super populum tuum benedictio tua.* (ad Ib90-91, *Pa1* f. 28ra)

Pour ce passage, l'auteur de la compilation réalisée dans *Pa1* déclare donc encore une fois explicitement avoir eu recours à deux traditions, les *communes glosule* et les *maiores glosule*. Si nous comparons ce passage avec d'autres manuscrits, nous voyons que *Pa2* donne la version suivante :

> Tropologia est conversio sermonis a tertia persona ad secundam vel ad aliam : *Domini est salus et super populum tuum benedictio tua.* (*Pa2* f. 15v)

On trouve la même version, celle qui est attribuée par *Pa1* aux *maiores glosule*, dans *Va1* et *Va2* pour <T2b>, dans *Ar* pour <T3>, mais aussi déjà dans *Pa6*, représentant de <T1> (f. 2r col. b). *W* donne en revanche un texte beaucoup plus bref, qui ne comporte aucune de ces deux versions. On remarque au passage une nouvelle contamination de <T2c> par <T2b> dans la refonte de Jupiter. L'expression *maiores glosule* ne renvoie probablement ni à <T1> qui ne semble pas avoir été utilisée par *Pa1*, ni à <T3> dont *Pa1* ne s'est pas servi pour les figures. Elle ne renvoie pas non plus au plus ancien témoin de <T2c>, *W* ou à un manuscrit apparenté, ce qui confirmerait a posteriori que l'expression de *veteres glosule* renvoyait bien à cette tradition. Elle indique comme la locution *magne glosule* une confrontation entre <T2b> et une autre filière de glose, appelée *communes glosule*.

L'emploi de l'expression *communes glosule*, que les manuscrits <T2> réservaient en général aux gloses interlinéaires, est assez surprenant, mais il faut se souvenir que cette appellation n'est pas décernée ici par des manuscrits de la tradition <T2> mais par *Pa1* seul, dont nous avons pu voir qu'il ne saisissait plus toujours la portée exacte de l'expression. Il est possible que *Pa1* ait eu en main un manuscrit dont la glose interlinéaire donnait l'exemple de Juvénal pour illustrer la *tropologia*, mais ce n'est pas le cas de ceux que nous avons pu consulter. L'expression renvoie donc vraisemblablement plutôt à une glose marginale indéterminée, qui n'est ni celle de *Pa3* ni celle de *Pa7* qui ont été contrôlées.

Le compilateur de *Pa1* avait donc à sa disposition un manuscrit (y) du commentaire <T3> de Jupiter, dont il a recopié le prologue *Sicut quod ex intentione Philosophi*, ainsi que le début du commentaire du *prohemium*. Il a ensuite abandonné provisoirement cette source pour se tourner vers la tradition <T2b>, qui lui a fourni quatre prologues, et a continué avec cette source pour commenter le *prohemium* et les chapitres sur les figures. En recopiant la glose de <T2b>, *Pa1* avait aussi un témoin de <T2c> (les *veteres glosule*), plus d'autres manuscrits indéterminés (les *bone glosule*, les *glosule*, les *communes glosule*) qui lui ont servi à compléter à quelques endroits ce qu'il trouvait dans <T2b>.

Le fait qu'on ne retrouve pas leurs opinions dans les manuscrits appartenant aux traditions que nous avons pu identifier peut s'expliquer de plusieurs façons. *Pa1* peut avoir emprunté à d'autres types de commentaire ; mais on ne retrouve pas plus ces passages dans des gloses du *Doctrinale* comme *Admirantes*, ni dans les commentaires du *Barbarisme* que nous avons pu contrôler, celui qui est attribué à Kilwardby et celui du ms. Vatican Urb. lat. 298 ; d'autre part, on peut penser que s'il se référait à des gloses exogènes au *Graecismus*, le fait serait signalé. Il peut aussi exister d'autres traditions de commentaire du *Graecismus* que nous n'avons pas déterminées, et qui resteraient à explorer pour identifier toutes les sources de *Pa1*. Enfin, il est possible que *Pa1* emprunte aussi à une glose <T1b>, dont les représentants n'ont pas été vérifiés systématiquement.

Nous avons posé en préliminaire de cette section consacrée à *Pa1* la question : s'agit-il d'une nouvelle tradition de commentaire, une <T4> ? L'auteur de cette compilation a-t-il créé une autre lignée de gloses qui auraient pu à leur tour se répandre ? Il ne semble pas, d'après ce que nous avons pu voir, que *Pa1* ait eu des descendants. L'auteur a composé pour son propre usage une sorte de florilège, resté à l'état d'*unicum*, des divers commentaires au *Graecismus*, en choisissant parmi les traditions précédentes, <T2> et <T3>, ce qui lui semblait le mieux adapté à la compréhension du texte. *Pa1* a puisé tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, mais aussi parfois dans les deux, ce qui rend l'utilisation de son texte assez malaisée, en particulier quand il y a contradiction flagrante entre deux traditions successives. C'est le cas avec le commentaire du *quoniam* initial que nous avons vu supra (p. 101-4) : la tradition <T3> critique la glose de <T2> de ce mot, et *Pa1* juxtapose les deux en recopiant les deux commentaires du *prohemium*.

Pa1 n'est pas un cas isolé. En 1320, le compilateur de *Pr* (Prague, Univ. Knih. 2323) a réalisé un grand montage analogue, qui juxtapose en prologue les textes suivants : l'invocation du prologue de Jupiter (*Sicut quod ex intentione Philosophi*), le Prologue *Gramaticam trivialis apex* tel qu'il est réécrit dans la tradition <T2c>, *Beatus vir*, à nouveau *Gramaticam trivialis apex* mais tel qu'on le trouve dans <T2b>, *Quemadmodum legitur in Genesi*. Ce manuscrit est ainsi une autre combinaison de <T3>, <T2b> et <T2c>. En 1426, Jean du Val achève à Dôle la copie d'un autre assemblage, qui compile en introduction les textes suivants : *Nature nostre*, *Gramaticam trivialis apex* dans sa version <T2c>, *Sicut dicit philosophus anima in sui creatione* (qui ne fait pas partie des prologues compilés dans *Pa1*), *Beatus vir*, *Gramaticam trivialis apex* dans sa version <T2b>. Nous retrouvons là encore l'habitude de se procurer des manuscrits d'horizons différents pour composer un commentaire toujours plus complet. Ces manipulations sont encore plus visibles quand elles additionnent les prologues sans en éliminer un seul, mais un témoin comme *Pa3*, représentant de <T2a> qui ne contient qu'un prologue, complète aussi sa copie de longs passages empruntés à d'autres gloses et précédés de la mention *alie glosule*. On a là ce que l'explicit d'un *Doctrinale* commenté présente en 1305 de la façon suivante : *Glosule ex diversis collecte ac consumate a. d. MCCCV*[159].

CONCLUSION : UN TEXTE EN ÉVOLUTION

La description de ses sources par *Pa1* (des *veteres glosule* aux *bone glosule, magne glosule, maiores glosule*), pour imprécise qu'elle soit, n'en attire pas moins l'attention sur la perception d'une évolution, interne et externe, qui s'est jouée dans les décennies précédant sa compilation. La volonté d'améliorer le commentaire, de l'enrichir d'éléments nouveaux, de le recharger en citations nouvelles, de coller au texte d'Évrard sans le caricaturer, de recourir à d'autres autorités grammaticales sans contredire la lettre du *Graecismus* paraît avoir été permanente dans la deuxième tradition, si bien que ce commentaire peut se transformer spontanément.

On trouve ainsi, dans le commentaire du *prohemium* du *Graecismus* qui vient à la suite du Prologue 5, à propos du passage *fatuitatem*

159. Cf. REICHLING 1893, notice 30 p. CXXX (ms. Munich, Clm 14354).

exprimentes asininam[160], la question «pourquoi Évrard parle-t-il d'un âne ?». La première réponse est qu'un âne est à la fois sot, si bien qu'il faut le frapper, et oublieux, si bien qu'il oublie aussitôt les coups reçus et recommence : de même, ceux qui parlent mal doivent être corrigés à de nombreuses reprises. Cette explication, qui figure seule dans *Va2*, est reprise dans *Va1* avec un supplément introduit par *vel ut asserit nova glosa*[161], qui rattache ceci à Deut. 22, 10 (*Non arabis in bove simul et asino*), dont l'exégèse habituelle est qu'il ne faut pas unir un savant et un sot pour prêcher la parole divine[162]. Cette dernière explication figure ensuite seule dans *Pa1* et *Pa2*, l'allégorisation première ayant été éliminée au profit de cette nouvelle version. *Pa1* compilant des manuscrits comme *Va1* et *Pa2* a pu suivre *Pa2* en s'appuyant sur le fait que la deuxième solution était qualifiée de *nova glosa* dans *Va1* et qu'il pouvait donc abandonner la première.

La stratification des *glosule* que nous avons examinées montre la persévérance des commentateurs successifs à arriver à un commentaire correct, débarrassé des lectures erronées du *Graecismus*. Nous avons vu l'effort de la tradition <T2> porter essentiellement sur les *communes glosule*, tandis que <T3>, tout en reprenant les critiques faites par <T2> à ces gloses, tentait surtout de corriger cette même tradition <T2>. Souvenons-nous qu'il existe à la même époque une glose qui fait autorité pour le *Doctrinale*, la glose *Admirantes*, citée sous le titre de *Glosa*[163], sans oublier le commentaire de Jean de Garlande (*Informans pueros* ...), et celui de Jupiter lui-même (*Antequam ulterius*...). Les efforts des commentateurs successifs se comprennent donc mieux, s'ils ont voulu donner au *Graecismus* un commentaire d'un niveau équivalent, bénéficiant, par son sérieux et son exhaustivité, de la même autorité (il est d'ailleurs intéressant de constater que le Prologue 1, celui de Jupiter, insère dans son développement le passage

160. Éd. WROBEL 1887, p. 1, 2.
161. Nous avons vu plus haut que *Va1* se présentait comme une *nova glosa* accompagnant le *Graecismus*.
162. Grégoire le Grand, Commentaire sur Ezéchiel, 2, 7, 14, Commentaire sur Job 1, 16, 17. On retrouve ceci dans la *Glossa ordinaria* (Strasbourg, 1480, repr. anast. Turnhout, 1992). L'interprétation que l'on trouve dans les gloses du *Graecismus* figure en revanche chez Pierre Le Mangeur (*PL* 198 col. 1257) : «Quidam Hebrei puerilius exponunt quia scilicet bos ruminat, putaret asinus ipsum comedere et pavore efficeretur et deficeretur». Je remercie G. Dahan de m'avoir signalé cette occurrence. Voir aussi sur ces interprétations divergentes DAHAN 1990a, spéc. p. 478-79.
163. Cf. THUROT 1868, p. 33.

célèbre *Admirantes quondam philosophi...*, qui constitue précisément l'incipit de la *glosa Admirantes*).

Cette amélioration du commentaire est poursuivie en parallèle de son enrichissement permanent. Si chaque manuscrit glosé est bien une «copie» d'un ou plusieurs témoins antérieurs, l'exemple d'*anadiplosis* montrant que chaque maître ne compose pas son commentaire indépendamment de ce qui précède, on a cependant l'impression que ces copies intelligentes sont réalisées avec un degré de fidélité qui dépend de la connaissance personnelle que le maître a de tel ou tel point, de l'intérêt qu'il porte à un thème plutôt qu'à un autre. Selon ces critères, il pourra glisser des séries d'exemples supplémentaires ou de nouvelles citations.

Ces interventions à répétition sur le commentaire contribuent à brouiller encore plus une tradition qui n'est de toute façon pas linéaire, puisque les états primitifs de la mi-XIII^{e} s. donnent toujours naissance à de nouvelles copies au XIV^{e} s. Cette confusion attire l'attention sur la difficulté de repérer des états fixes du texte quand aucun auteur n'est mentionné, ou quand l'on n'a pas l'équivalent du commentaire *Admirantes* pour le *Doctrinale*. Il semble d'ailleurs que derrière le prologue *Admirantes* on ne retrouve pas toujours exactement le même commentaire, et que le texte subit des variations comme dans le cas du *Graecismus*[164].

Signalons à propos de ces questions d'autorité un phénomène assez paradoxal : le «commentaire» n'est en réalité que l'assemblage de gloses qui se présentent de façon toujours anonyme dans les manuscrits, et se sont enrichies par accrétion de façon également anonyme, au fur et à mesure que viennent s'insérer certaines acquisitions de la grammaire contemporaine. Ceci n'empêche toutefois pas des tentatives d'attribution ou d'auto-attribution de ce commentaire, qui deviennent de plus en plus fréquentes à mesure qu'on s'éloigne de la date de naissance de ce texte et qu'il augmente de volume. Alors que l'on ne peut associer le nom d'aucun maître, en dehors peut-être de celui de Jean de Garlande, aux divers états du XIII^{e} s., c'est-à-dire de la période où le texte se construit pourtant réellement, ces tentatives se font jour au XIV^{e} s., et se multiplient au XV^{e} s., essentiellement quand le *Graecismus* passe à l'étape de l'impression, c'est-à-dire au moment où la part éventuellement ajoutée par ces derniers maîtres

164. Cf. THUROT 1868, p. 33-35, sur les diverses gloses du *Doctrinale*, et les différentes versions d'*Admirantes*.

semble la plus réduite. On arrive alors au paradoxe de l'existence d'une pluralité d'auteurs pour un texte standard, en dehors de détériorations du texte héritées d'une mauvaise filière manuscrite et reprises aveuglément par ses prétendus «auteurs». Jean Vincent de Melle s'attribue ainsi autour de 1500 la paternité de la glose dans diverses éditions[165], tandis que font de même, mais avec moins d'éditions, Focand Monier (s.l., 1490 ; Angoulême, 1493) et J. Landaviani (Lyon, J. Maillet, 1492).

Dans les manuscrits, on trouve cependant peu de mentions d'auteurs, surtout comparativement aux manuscrits du *Doctrinale*[166], en dehors de Jupiter qui donne une nouvelle orientation au commentaire.

Il est cependant intéressant de comprendre comment se combine cette *auctoritas* (plus ponctuelle dans le cas du *Graecismus* que dans celui du *Doctrinale*) avec la construction par accrétion que nous avons décrite. Pour reprendre l'exemple de Jupiter, les aménagements apportés au texte vers 1300 représentent ainsi une part très minime du commentaire pour les figures, puisqu'on trouve une glose extrêmement riche dès 1263. La formule que l'on trouve dans le manuscrit *Pa1*, *Explicit prima pars Grecismi a Iove glosati*, est donc surprenante ; en tout cas elle ne peut pas vouloir dire que Jupiter est l'auteur de tout le commentaire. Ce que le maître signe ne peut être le fond de glose commun : chacun peut citer Donat, ses définitions et ses exemples, chacun peut retrouver approximativement l'étymologie des noms de figures, et chacun a eu entre les mains des manuscrits glosés où ces éléments figuraient.

On peut donc supposer que ce dont l'auteur d'un commentaire revendique la paternité, ce sont les innovations issues de ses études et de ses lectures personnelles, et qu'il a mises en œuvre pour enseigner le manuel, ce qui faisait que son cours était différent des autres. L'*auctoritas* est donc plus en qualité qu'en quantité : qualité de l'adaptation du commentaire aux doctrines nouvelles, infléchissement du commentaire par l'intégration de nouveautés grammaticales, et en ce cas il y a donc bien *auctoritas* au sens où un maître marque le commentaire de sa science personnelle. Il est difficile de savoir dans

165. Paris, Pierre Levet, 1487 ; Paris, P. Zent, 1487 ; Rouen, Jean Le Forestier, 1490 ; Rouen, R. Goupil, 1490 ; Strasbourg, Jean Prüs, 1493 ; Rouen, J. Mauditier, 1500 ; Paris, Pierre Levet, s.d. ; [Poitiers], s.d.

166. Cf. la liste de D. Reichling en annexe de son édition.

quelle mesure ces innovations restent distinctes pour les contemporains du fond de glose commun, mais la compilation réalisée par l'anonyme de *Pal* donne quelques indications, par l'effort permanent pour distinguer les différentes espèces de *glosule* employées, et par son attribution à Jupiter de tout ce qu'il a emprunté à ce commentaire, transitions comme nous l'avons vu en tête du chapitre IX, divisions du texte, etc. Il est cependant regrettable que l'auteur de cette compilation, qui fait tant d'efforts pour identifier ses sources, soit resté dans l'anonymat.

Chapitre II
Un exemple d'enrichissement du commentaire : les prologues et *accessus* au *Graecismus*.

Les *accessus* que l'on trouve en tête des commentaires au *Graecismus* dans les traditions <T2> et <T3> s'inscrivent à des degrés divers dans le genre littéraire produit par l'Université du XIII^e^ s. que constituent les introductions à la philosophie. Les textes de ce type, étudiés en particulier par Cl. Lafleur[1], pouvaient soit circuler seuls, soit être préparatoires à l'étude d'une discipline ou d'un manuel, selon ce que note l'auteur de l'*accessus Ut testatur Aristotiles*[2] : *et tunc qui habet hanc philosophiam potest ad propositum applicare*. Nous sommes ici dans le dernier cas, et ces textes ne sont pas là pour eux-mêmes, mais seulement comme introduction à la lecture du *Graecismus*.

Nous employons ici le terme générique de «prologue» (mais nous verrons que les contemporains les appellent plutôt «*tractatus*», ou encore «*introitus*»), et ce terme recouvre ici tout ce qui précède le

1. Cf. LAFLEUR 1988, 1992, 1994, 1995, 1997 ; LAFLEUR-CARRIER 1997.
2. Cf. LAFLEUR 1992, 16 p. 103.

Graecismus même s'il s'agit de textes assez différents par leur structure et leur contenu, datant d'époques variées, de 1260 environ à 1300[3].

Les prologues du *Graecismus* appartiennent plus précisément au genre des *accessus* à des manuels grammaticaux, et s'inscrivent dans une constellation de textes liés les uns aux autres par leur thématique quand ce n'est pas par leur lettre même ; ils apparaissent ainsi particulièrement proches des prologues que l'on rencontre dans les manuscrits commentés du *Doctrinale*[4], le plus connu étant celui de la glose anonyme *Admirantes*, qui s'ouvre sur une citation de Boèce. Nous savons d'autre part que le groupe de manuscrits portant pour incipit *Antequam ulterius in dictis procedam, queso, Dei filius, linguae meae etc.* est l'œuvre de Jupiter, et que les deux incipit *Domine labia mea aperies* et *O Deus triclinium* renvoient à la *Margarita philosophiarum* de Jean dit de Vignai[5], prologues qui viennent en tête d'un commentaire du *Doctrinale*. Petrus Croccus (ou Pierre d'Auvergne) est, semble-t-il, l'auteur d'un commentaire du *Doctrinale* qui porte pour incipit *Sicut legitur in Genesi* dans le manuscrit Troyes BM 1142, incipit proche d'un des prologues au *Graecismus*, et qui cache d'ailleurs un second prologue. On trouve un incipit voisin (*Sicut dicitur in Genesi, formavit Deus...*) en tête du commentaire au *Doctrinale* contenu dans le manuscrit Cambridge GCC 338/534 (XIII^{e} s.). Le manuscrit Bâle, UnivBibl. F.IX.6 du XV^{e} s. contient un commentaire au *Doctrinale* qui commence par un prologue de même incipit qu'un de ceux du *Graecismus : Nature nostre nimis imperfecta fragilitas. Amice cur intrasti* est à la fois l'incipit du commentaire de Tibinus de Prague sur le *Doctrinale*[6], et celui d'une glose sur le *Graecismus* (Bamberg, Stadtbibl., lat. N.I.9, a. 1418-24). La circulation des thèmes paraît avoir été importante entre les introductions aux deux manuels, et ces textes étaient notoirement assez standards pour introduire soit au *Doctrinale* soit au *Graecismus :* Jean dit de Vignai signale ainsi dans le manuscrit Ars. 1038 que son prologue peut servir au *Graecismus : Iste introitus potest fieri supra Grecismum*[7].

On trouve aussi des prologues en tête de commentaires de Donat. Le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby s'ouvre ainsi par un

3. Cf. GRONDEUX à paraître-b.
4. Sur ces prologues philosophiques du *Doctrinale*, cf. ROSIER 1991, p. 176.
5. Sur cet auteur problématique, cf. supra Chapitre I, 2.3.
6. Cf. BURSILL-HALL 1981a, 17.6.18 ; 164.28.6 ; 164.51.4.
7. HAUREAU 1888a, p. 280.

accessus (inc. *Cum omnes homines natura scire desiderant...*) qui contient entre autres une division de la *scientia sermocinalis* et des questions épistémologiques sur le statut de la grammaire[8]. Ludolphe de Lucho est l'auteur de *Flores grammaticae*, qui ont été enseignées et commentées : ces commentaires commencent de même par un prologue (inc. : *Ego sum ostium, si quis per me intraverit, salvabitur...*) qui ne contient pas de division des sciences mais démarre directement sur la célébration de la grammaire, science indispensable aux autres sciences.

Enfin, pour être exhaustif, il faudrait aussi parler des autres introductions au *Graecismus*, qui n'ont pas été étudiées ici, mais qu'il est possible de recenser, au moins sommairement, grâce aux incipits donnés par les catalogues. Deux manuscrits du Sud de la France, Marseille, Bibl. Mun. 1016 (XIV^{e} s.) et Rodez, Bibl. Mun. 40 (XV^{e} s.) ont ainsi en commun l'incipit *In cunctorum operum initiis omniumque rerum exordiis*, invocation qui ouvre un prologue différent de ceux qui sont étudiés ici. On repère aussi un incipit *Gyrum celi circuivi sola quod talis* commun à un autre groupe de manuscrits, de localisation germanique cette fois, Erfurt, Wissenschaftl. Bibl. der Stadt, F 49 (daté de 1368) et Munich, Staatsbibl., Clm. 4380 (XIV-XV^{e} s.). Il est enfin possible de repérer un dernier groupe de manuscrits ayant en commun un incipit de prologue (*Sapientia edificavit sibi domum*, Prov. 9, 1) dans les manuscrits Uppsala, Universitetsbibl. C674 et Wroclaw, Univ. Libr. IV F 41, tous deux du XIV^{e} siècle.

Ces prologues à des commentaires grammaticaux, avec leur structure spécifique, ont trois types d'antécédents. Le premier est constitué par les introductions aux *Glosule* sur Priscien, car les commentaires de Priscien sont dès le XII^{e} s. précédés d'une introduction qui présente l'auteur, les raisons qui l'ont poussé à écrire, etc.[9]. Ce modèle se raffine vers 1240 quand Kilwardby intègre, le premier semble-t-il, dans les prologues de ses commentaires la méthode des quatre causes. Ce prologue «aristotélicien[10]» est fondé sur les quatre causes qu'Aristote discerne dans chaque génération et chaque changement, causes formelle, efficiente, matérielle et finale, et il

8. Pour d'autres prologues en tête de Donat, cf. BURSILL-HALL 1981b qui permet de repérer des incipit typiques de prologue, ceux qui s'ouvrent par une citation philosophique.
9. Cf. GIBSON 1979, p. 248.
10. Cf. QUAIN 1945, p. 234.

apparaît dès les débuts de l'Université[11]. On retrouve cette technique dans les commentaires postérieurs de Priscien, ceux de maître Jordan[12] et de Robertus Anglicus[13].

Le second précédent se trouve dans les introductions à une discipline, et l'on pense évidemment aux introductions à la philosophie telles qu'on les pratique à la Faculté des Arts de Paris vers 1240. Ces introductions à la philosophie se rencontrent généralement en tête de commentaires sur l'*Isagoge* de Porphyre, parce que ce texte ouvrait le programme de logique, et les exceptions sont rares[14]. On recense ainsi une introduction à l'*Éthique à Nicomaque*, au *Timée*, et Adénulfe d'Anagni se signale parmi les maîtres ès arts parisiens comme le seul à avoir placé un prologue de ce genre en tête des *Topiques*[15]. Vers 1250, ces introductions à la philosophie ont pris une structure assez proche de celle du *principium* biblique, qui est la leçon introductive du bachelier biblique ou du maître en théologie et comprend un éloge et une division de l'Écriture[16]. Hors du champ de la philosophie et des commentaires, on rencontre une introduction à la philosophie avec division des sciences en tête du *Speculum Doctrinale* de Vincent de Beauvais, qui s'ouvre par un long prologue où la science est classiquement présentée comme une réponse au péché originel et à ses conséquences, avant une première divison des sciences. La différence avec les *accessus* à l'*Isagoge* de Porphyre est qu'il ne s'agit pas d'un commentaire mais d'un traité. Le genre se prolonge avec, dans une moindre mesure, le *prohemium* de Simon à sa *Domus gramatice* : le traité commence par une introduction assez brève, qui comprend une division du *trivium*, un éloge de la grammaire et une division de celle-ci[17], et surtout avec la *Summa Grammatica* de Jean de Dacie, qui est précédée d'une très longue *Divisio scientie*[18]. Les introductions aux traités des modes de signifier sont en revanche beaucoup plus courtes que ces *accessus* à la lecture explicative d'un manuel, qu'il s'agisse des

11. Cf. KNEEPKENS 1995, p. 249.
12. Cf. KNEEPKENS 1995, p. 250 ; SIRRIDGE 1980.
13. Cf. KNEEPKENS 1995, p. 250.
14. Cf. DAHAN 1997, p. 5.
15. Cf. LAFLEUR-CARRIER 1997, p. 431.
16. Cf. DAHAN 1997, p. 5.
17. Éd. OTTO 1963, p. 1.
18. Éd. OTTO 1955.

traités de Martin de Dacie[19] ou de Boèce de Dacie[20] par exemple où les entrées en matière ne font que quelques lignes.

Le troisième type d'antécédent est constitué par les divisions des sciences autonomes, c'est-à-dire qui ne viennent en prélude ni d'une discipline ni d'un traité particulier, et l'on pense en particulier au *De ortu scientiarum* de Kilwardby[21], sans oublier au siècle précédent le *Didascalicon* d'Hugues de Saint-Victor et le *De divisione scientiae* de Dominique Gundissalvi.

Ces trois types se mêlent vers 1250-60 pour donner naissance à ces *accessus* à des manuels grammaticaux, qui juxtaposent des réflexions sur l'origine de la science en relation avec le péché originel, des divisions des sciences plus ou moins élaborées, et une introduction au texte qui suit la méthode des quatre causes[22].

S'il est admis que vers le milieu du siècle l'introduction à la philosophie est le sujet de la leçon inaugurale du maître ès arts[23], on peut cependant se demander pourquoi cette attitude se reproduit dans les introductions aux commentaires de manuels grammaticaux. Nous savons que le premier maître à avoir écrit une glose l'a fait (il s'agit de <T2a>) entre 1250 et 1260, donc sous l'influence directe et probablement immédiate de sa formation universitaire. À la Faculté des Arts de Paris, il a suivi des cours de logique qui commençaient par ce genre d'*accessus*, avec introduction à la philosophie et division des sciences ; il y a aussi découvert le traitement spéculatif des figures. Quand il devient maître lui-même, il reproduit spontanément ces façons d'enseigner.

Ce comportement littéraire descendant se vérifie avec la tradition <T2b> de commentaire qui rectifie <T2a> à l'aide d'un autre élément venant du cursus de la Faculté des Arts, le recours aux définitions extraites du *Barbarisme* de Donat, au programme de l'Université de

19. «Cum cuiuslibet artificis principia essentialia sue artis primo et per se intersit considerare, nos igitur gramatice intendentes eius propria essentialia, cuiusmodi sunt modi significandi, scire oportet». Éd. ROOS 1961, p. 3.
20. Éd. PINBORG - ROOS 1969.
21. Éd. JUDY 1976.
22. Voir pour les critiques de Roger Bacon sur cette habitude de commencer la grammaire par une classification des sciences, ROSIER-CATACH 1997b, p. 100.
23. DAHAN 1997, p. 5.

Paris, d'après les statuts[24]. On retrouve cette mise à profit de l'enseignement reçu, vers 1300 avec Jupiter. Même s'il enseigne devant le jeune auditoire d'une école cathédrale soissonnaise, Jupiter ne peut s'empêcher de lui délivrer tout ce qu'il a entendu au cours de ses études, y compris les théories les plus sophistiquées sur le pronom[25].

1. UNE COMPILATION

1.1. Le manuscrit Pa1

En suivant la compilation réalisée par *Pa1*, nous avons étudié les cinq prologues rassemblés dans ce manuscrit, en conservant intentionnellement l'ordre de cette compilation. La raison de ce choix est le fait que *Pa1* est l'aboutissement d'une lignée de manuscrits où l'assemblage des prologues s'est fait de façon méthodique[26] : le fait que tel prologue précède tel autre n'est pas dû au hasard, mais procède de décisions réfléchies, tandis que sont éliminées des combinaisons infructueuses.

Cette tradition d'*accessus* au texte du *Graecismus*, propre à la tradition <T2> de commentaire, naît un peu avant 1260 avec le Prologue 2 (*Quemadmodum legitur in Genesi*) qui accompagne la famille <T2a> de glose. Nous savons que cette glose a été critiquée et remplacée par une nouvelle tradition, <T2b> : cette nouvelle glose s'est accompagnée d'un nouveau prologue, le Prologue 5 de la compilation *Pa1* (*Gramaticam trivialis apex*). Cette famille a donné naissance à un nouveau rameau <T2c> représenté dès 1263 par *W*, qui réécrit le Prologue 5 et le fait précéder d'une invocation (*Sicut legitur in principio veteris ethice*). Ces deux versions seront dénommées P5a et

24. DENIFLE - CHATELAIN 1889-97, I 20 p. 78-79.
25. S. Lusignan remarque ainsi que les «auteurs [des grammaires latines anglaises] n'arrivent plus à exprimer certaines idées sans faire appel à un vocabulaire qu'ils ont appris à l'université» (LUSIGNAN 1986, p. 37). Cette attitude peut aussi être rapprochée de la reconversion de certains maîtres ès arts en maîtres de grammaire : en 1380, quarante-et-un maîtres et vingt-et-un régents des écoles prêtent serment devant le chantre de Notre-Dame : parmi eux il y a deux bacheliers en décret et sept maîtres ès arts (DENIFLE-CHATELAIN 1889-97, III 1446 p. 289-90).
26. Voir le tableau de la présence des prologues dans les différents témoins à la fin de ce chapitre.

P5b : P5a est la version du Prologue 5 qui circule dans les manuscrits <T2b>, P5b celle que l'on trouve dans les manuscrits <T2c> et qu'a recueillie Jupiter. Le mélange des traditions fait que des manuscrits tardifs comme *Pr* (1320) et *Pa5* (1426) se trouvent compiler les versions P5a et P5b du même texte.

En 1263, date de la rédaction de *W*, on a donc déjà trois familles de gloses <T2> en présence : <T2a>, <T2b> et sa branche <T2c>, chacune avec un prologue différent :

Famille	<T2a>	<T2b>	<T2c>
Exemple de ms.	Pa3	Pa4	W
Prologue	P2	P5a	P5b

Que deviennent ces traditions ? <T2a> est moribonde car contestée par les deux autres. <T2c> ne s'enrichit pas plus pour les prologues. Pour <T2b> en revanche, arrive le moment où un centre parisien s'empare de cette famille et compile systématiquement des prologues : le Prologue 4 (*Beatus vir*) pour donner *Va2* en 1269, auquel s'ajoutent en 1269 ou 1270 le Prologue 2 (*Quemadmodum legitur in Genesi*), emprunté à <T2a>, et le Prologue 3 (*Nature nostre*) pour donner *Pa2, U, Va1*.

Au terme de cette compilation parisienne, on arrive à l'ordonnancement suivant : P2 (*Quemadmodum legitur in Genesi*) - P3 (*Nature nostre*) - P4 (*Beatus vir*) - P5 (*Gramaticam trivialis apex*). À cette série *Pa1* ajoute, au XIV^e^ s., le prologue *Sicut quod ex intentione Philosophi*, issu de la tradition <T3> de commentaire. Ce type de compilation très particulier, qui fait appel à des traditions exogènes, doit inciter à ne pas conclure systématiquement que le prologue le plus proche du texte dans les manuscrits est toujours l'original[27]. Le Prologue 2 (*Quemadmodum legitur in Genesi*) est en réalité le plus ancien des prologues sur le *Graecismus*, même s'il est plus élaboré que beaucoup de ses successeurs. Nous verrons que le Prologue 5 lui emprunte certains éléments mais en rejette d'autres, pour adopter une présentation de la grammaire volontairement recentrée sur le *trivium*. Ce Prologue 5 est en revanche le plus ancien et l'«original» dans la nouvelle famille de glose refondée à partir de <T2a>.

Cette compilation participe du mouvement général d'enrichissement du commentaire du *Graecismus*, d'autant plus que ces prologues ne se rencontrent, sans exception aucune, que dans des manuscrits glosés,

27. Cf. LAFLEUR-CARRIER 1997, p. 593.

c'est-à-dire les mieux préparés à servir dans un contexte d'enseignement, et de tradition <T2> ou <T3>.

1.2. Autres exemples de compilations

Le principe d'empilement des prologues en tête du commentaire n'est pas spécifique au *Graecismus*. On le retrouve dans certains témoins glosés du *Doctrinale :* le ms. Paris BnF lat. 18523 (*Pa7*, qui contient aussi un *Graecismus*, avec un commentaire <T2>) donne le *Doctrinale* glosé précédé de deux prologues enchaînés : *Universitatis rerum eternalium corruptibiliumque mirificus conditor*, puis *Admirantes etc*[28]. De même, le ms. Boulogne 184 contient deux prologues, dont celui de Jean dit de Vignai[29]. Le ms. Troyes 1142 qui contient un commentaire attribué à Petrus Croccus commence par deux prologues (*Sicut legitur in Genesi*, f. 1ra, *Sicut dicit sapiens*, f. 2ra).

Un autre exemple se rencontre dans certains manuscrits du commentaire de Robertus Anglicus sur les *Summule logicales* de Pierre d'Espagne : le manuscrit Todi Bibl. Com. 54 contient ainsi trois prologues qui se suivent[30]. Vincent de Beauvais a de même placé un seul prologue (inc. : *Homo cum in honore esset non intellexit...*), mais deux divisions des sciences en tête de son *Speculum Doctrinale*. La première est inspirée des divisions victorines (*theorica, practica, mechanica, logica*), la seconde est plus typique du XIII^{e} s., jouant sur des divisions presque toujours binaires (*mechanica/ liberalis*, etc.). Enfin, une des compilations les plus connues est celle du manuscrit Oxford C.C.C. 283, où ont été rassemblés, à l'initiative de Guillaume de Clara, divers textes dont la *Philosophia* d'Hervé le Breton, celle de maître Aubry de Reims, celle d'Olivier le Breton, et les anonymes *Ut ait Victorinus* et *Ut testatur Aristotiles*[31].

28. Cf. THUROT 1868, p. 34.
29. Cf. *Cat. gén. mss. bibl. publ. Fr.* IV 685.
30. F. 1ra, inc. : «cum divinum auxilium», qui présente beaucoup d'éléments communs avec le Prologue 1 du *Graecismus*, f. 1va, inc. : «duo sunt defectus», f. 1va, inc. : «dicit Aristotiles in Metaphisica». Cf. DE RIJK 1969a, p. 22-25.
31. Cf. LAFLEUR 1994.

1.3. Pourquoi une telle compilation ?

On peut se demander à quoi pouvait servir une telle compilation de textes qui nous semblent aujourd'hui à première vue assez similaires et répétitifs. Le premier élément de réponse est que les manuscrits semblent s'adapter aux exigences nouvelles de l'enseignement, mais sans que soient pour autant éliminées les couches antérieures de réflexion sur le texte (du moment qu'elles ne sont pas erronées), et sans destruction systématique des anciennes présentations. L'étude de la chronologie relative des prologues et des manuscrits qui les contiennent indique que ce montage se constitue dans la décennie 1260-70 : au fur et à mesure que l'on avance dans le temps, les introductions préparatoires à la lecture du texte se font plus longues et s'enrichissent d'éléments au goût du jour, et viennent s'ajouter en tête des anciens *accessus*.

L'exemple du petit texte *Nature nostre* est assez significatif à cet égard. Formé de la mise en relation canonique de la science avec le péché originel, d'une division des sciences squelettique et de l'*accessus* au *Graecismus*, il est arrivé le dernier dans le centre parisien qui compile les prologues de la tradition <T2b>. Que faire de ce texte ? La copie de *Pa2* l'intègre en catastrophe sur son dernier feuillet ; les copies suivantes (*U* et *Val*) le glissent au contraire entre le Prologue 2 et le Prologue 4. Pourquoi à cet endroit de la compilation et pas à un autre ? Le Prologue 2 est un prologue «complet» qui va du péché originel à l'*accessus* au *Graecismus*. Le Prologue 4 avec son invocation et sa déploration de l'ignorance des temps modernes sert d'introduction au Prologue 5, mais cet ensemble n'a toujours pas de section sur l'origine de la science[32]. Le Prologue 3 glissé à cet endroit forme donc comme une introduction aux deux suivants, si l'on saute l'*accessus* au *Graecismus* qui le termine, mais reste un court prologue autonome si on le lit en entier. Le conservatisme parallèle à cette tendance à l'accrétion permet en effet aux enseignants de conserver à leur disposition des introductions plus succinctes, qui ne nécessitent pas un trop grand nombre de leçons avant de passer à l'étude du texte lui-même, en particulier si l'on suppose que les auditeurs avaient pu déjà bénéficier d'une introduction de ce genre avant d'entendre le

32. Le Prologue 4 est d'ailleurs intitulé *alius introitus generalis* dans *Pa1*, et *tractatus alter generalis* dans *Val*, probablement parce que les deux derniers prologues sont ressentis comme un seul texte.

Doctrinale ou l'*Ars mineur* de Donat[33] : dans ce cas, il est envisageable de se contenter d'un *accessus* au *Graecismus* lui-même et non à toute la grammaire en général.

2. ANALYSE ET DATATION DES PROLOGUES[34]

2.1. Jupiter, Prologue 1 (Sicut quod ex intentione Philosophi)

Le Prologue 1, celui de Jupiter, qui est le plus tardif de la collection, est aussi le plus complet. Il rassemble une longue invocation, une *commendatio philosophie*, une courte partie de *definitio philosophie*, une *divisio philosophie*, avec présentation des différentes disciplines, une introduction à la discipline que l'on va étudier grâce au *Graecismus*, c'est-à-dire la grammaire, puis un *accessus* à ce manuel, qui débouche sur un commentaire de son *prohemium*.

Ne serait-ce que par sa méthode, le Prologue 1 est caractéristique de son époque : il n'introduit, semble-t-il, qu'un élément neuf, une citation tirée du *De anima* d'Albert le Grand, dans ce paysage surchargé et un peu répétitif des introductions à la philosophie. Le reste du texte est composé de fragments repris un peu partout, et en particulier à des introductions antérieures, et assemblés dans un ordre légèrement modifié. Une datation plus fine se laisse trouver par l'étude des emprunts faits par l'auteur, qui recopie des passages entiers de la *Divisio Scientie* de Jean de Dacie, rédigée vers 1270-80, ce qui incite à ne pas tenir compte de son ignorance de l'existence, depuis 1272-80, de la *translatio vetus* de l'*Economique* du ps.-Aristote. D'autre part son plan est identique à celui du commentaire *Antequam ulterius* rédigé pour le *Doctrinale* par Jupiter vers 1300 (cf. supra chap. I), ce qui laisse supposer que ce prologue au *Graecismus* a été rédigé vers la même époque.

33. Voir ainsi les mss. avec prologue que signale BURSILL-HALL 1981b. Voir aussi le ms. Wolfenbüttel, Herzogl. Bibl. 85.7.Aug.F (XV^{e} s., BURSILL-HALL 1981a, 310.41.4 dont la notice montre qu'un prologue et un accessus viennent en tête de Donat : f. 1rv : *Prologus.* – ff. 2v-8v : *Pauca de philosophia et partibus eius.* – ff. 9-53 : *Donati de octo orationis partibus.*

34. Voir aussi le tableau « Présence des différents éléments dans les prologues » à la fin de ce chapitre.

2.2. *Prologue 2* (Quemadmodum legitur in Genesi)

Plus succinct que le précédent, le Prologue 2 s'ouvre directement sur une division de la science, puis enchaîne comme le Prologue 1 sur une introduction à la grammaire et au *Graecismus*. Selon les manuscrits et sa place dans la compilation des prologues, il débouche ou non sur le commentaire du *prohemium*.

Ce prologue accompagne à l'origine la famille <T2a> de glose, et est antérieur à 1260, même si les plus anciens manuscrits datés qui le contiennent sont *U* (Uppsala, Universitetsbibl. C42) daté de 1269 et *Pa2* (BnF lat. 15133) daté de 1270. Une date antérieure à 1260 est cependant compatible avec le fait que son auteur ne semble connaître ni la traduction de la *Politique* d'Aristote par Guillaume de Moerbeke, ni la traduction par le même des livres d'Aristote sur les animaux, puisqu'il renvoie sous le titre *De animalibus* à la traduction antérieure de Michel Scot[35]. D'autre part, sa liste d'ouvrages d'Aristote concernant la *scientia naturalis* est identique à celle que donne vers 1250 Arnoul de Provence[36] : tous deux renvoient aux livres *De celo et mundo, De generatione et corruptione simplicium elementorum, Metheororum, De vegetalibus, De animalibus, De morte et vita, De sompno et vigilia, De sensu et sensato.*

Le *terminus post quem* est assez difficile à fixer, car les citations d'Aristote ne font jamais référence à des traductions récentes. On a pourtant l'impression que le début, qui rattache la science au Péché originel, s'inspire, sans la citer, de la traduction par Robert Grosseteste du commentaire d'Eustrate à l'*Éthique à Nicomaque*[37] (1246-47), car la division des sciences commence sur un mode binaire et non sur le mode ternaire que l'on trouve encore en 1240 dans le *Speculum Doctrinale* de Vincent de Beauvais, qui reprend la division de Richard de Saint-Victor. On peut donc proposer comme date approximative de ce prologue la décennie 1250-1260. Ceci correspond d'ailleurs au fait que le *De accentu* du Ps.-Priscien apparaît dans les divisions de la grammaire de ce prologue : or ce texte apparaît dans les stipulations universitaires de 1255, mais pas dans celles de 1215[38]. Nous verrons

35. Cf. LAFLEUR 1988, p. 128.
36. *Divisio Scientiarum*, éd. LAFLEUR 1988, 469 sq. p. 332-33.
37. *Commentaire à l'Éthique de Nicomaque* VI 4, 1139b34-35, éd. HEYLBUT 1892, p. 297, 16 - 298, 4.
38. Cf. ROSIER 1997a, p. 262.

aussi que certains éléments le rattachent à Adénulfe d'Anagni, dont l'auteur a pu s'inspirer.

2.3. Prologue 3 (Nature nostre nimis imperfecta fragilitas)

Beaucoup plus bref que le précédent, le Prologue 3 ressemble à une introduction abrégée. Il place en ouverture une présentation des sciences en quelques lignes, qui débouche sans transition sur l'enchaînement canonique, introduction à la grammaire puis *accessus* au *Graecismus*. Le thème du Péché originel comme point de départ de la science y est traité de façon archaïque, indépendamment de toute référence à Eustrate, très utilisé à partir de 1250, et fait plutôt penser par sa tripartition initiale aux divisions victorines du XII^{e} siècle[39]. Autre signe particulier, son unique référence à Aristote est le très célèbre adage *Anima creata est quasi...* (*De anima* 3, 429b30 - 440a2[40]). Le Prologue 3 appartient bien au XIII^{e} s., et vraisemblablement même à la seconde moitié de ce siècle puisque nous avons vu qu'il faisait partie des introductions compilées vers 1269-70 dans le centre parisien en charge de la tradition <T2b> de glose. Nous aurons donc à rendre compte de l'archaïsme de cette introduction.

2.4. Prologue 4 (Beatus vir qui timet Dominum)

Le Prologue 4 présente une structure assez atypique : il commence par une longue invocation, qui commence sur le Ps. 112 (inc. : *Beatus vir qui timet Dominum nec a mandatis eius deviat*), et représente environ la moitié de sa longueur totale, puis poursuit sur une déploration de l'ignorance des temps modernes ou *commendatio scientie*, qui commence par un courant *Ut ait Boetius*, précédé d'un *Sed* qui sert d'enchaînement, avec un dossier de citations radicalement différent de celui du Prologue 1, et se termine par une très brève description de la science, représentée, à l'instar de la *Domus gramatice*

39. Cf. infra 3.4 p. 152-53.

40. R.A. Gauthier (1984) note que ce thème apparaît au début du XIII^{e} s. et devient vite banal chez les théologiens et les maîtres de la faculté des arts. Il figure en particulier chez Aubry de Reims (éd. ibid.), p. 32, 69.

de Simon, comme un palais auquel on accède par un escalier de sept marches, la première étant la grammaire.

Cette structure très particulière peut faire douter qu'il puisse être considéré comme un prologue à part entière ; nous pensons plutôt qu'il a été rédigé pour servir d'introduction au Prologue 5a, avec lequel il s'accorde toujours, comme si ces deux textes étaient complémentaires, à cause de l'allongement des introductions à la philosophie auquel étaient habitués les contemporains. Si nous avons finalement décidé d'individualiser le Prologue 4, c'est sous l'influence de *Pa4* (Paris BnF lat. 14842) qui ne comporte que le Prologue 5a, indépendamment de toute introduction faite par le Prologue 4. Il reste que ce texte n'est pas au sens strict un prologue puisqu'il ne sert jamais en tant que tel d'*accessus* au *Graecismus*, et qu'il se termine même sur une invitation à étudier la grammaire.

Ce prologue se révèle assez malaisé à dater, puisqu'il ne comporte aucun des éléments habituels aux introductions de la seconde moitié du XIII^{e} s. Ses nombreuses citations illustrant le thème de la *commendatio scientie* sont étrangères au fond commun d'extraits d'auteurs généralement utilisés, et cette omniprésence d'auteurs comme Alain de Lille, Isaac Israeli, Boèce, Salluste, Ps.-Virgile, Perse tendrait plutôt à suggérer une date proche de 1200. Nous savons cependant qu'il a été composé pour servir d'introduction au Prologue P5a, donc à la famille <T2b> de glose qui remonte à 1260, et que sa première attestation est donnée en 1269. Le cas est donc le même que celui du Prologue 3, puisque nous retrouvons le problème d'un texte archaïque, qui évoque le XII^{e} s. tout en ayant été composé vers 1269.

2.5. *Prologue 5a* (Gramaticam trivialis apex)

Le Prologue 5a possède une structure «complémentaire» de celle du précédent. Sa première partie est une introduction à la grammaire, faite sous la forme d'une suite de vers sur le *trivium,* entrecoupés de commentaires explicatifs, complétés par quatre définitions de la grammaire et deux divisions de celle-ci. Cette première section est suivie de l'*explanatio* du *prohemium* du *Graecismus*, qui tient lieu à elle seule d'*accessus* au texte : le commentateur dissèque cette courte préface pour y retrouver les quatre causes introduisant à la lecture d'un texte.

Ce prologue accompagne depuis ses origines (vers 1260) la famille <T2b> de glose, et l'édition en annexe (de la version 5a) montre à quel

point il a été remanié pratiquement à chaque réécriture. Si *Va2* n'ajoute rien à *Pa4*, *Va1* et *Pa2* ajoutent et retranchent librement au texte.

Cette chronologie relative des prologues peut se résumer ainsi :

Date	Tradition/Famille	Prologue
1250-60	<T2a>	P2
1260	<T2b>	P5a
ca 1263	<T2c>	P5b
1269	<T2b>	P4
1269-70	<T2b>	P3
ca 1300	<T3>	P1

3. LES DIFFÉRENTS ÉLÉMENTS DES PROLOGUES

L'étude des *accessus* suivra ici la classification dégagée par Cl. Lafleur[41] : apologie de la philosophie, série de définitions de la philosophie, division des parties du savoir, présentation de chacune de ces disciplines, ce qui appelle deux remarques préliminaires. Dans les prologues au *Graecismus* qui contiennent une division des sciences, la présentation des disciplines n'est pas innocente, mais constitue un entonnoir qui débouche sur la grammaire, laquelle se résume au *Graecismus*, parce qu'il est important de montrer que le livre que l'on va lire a bien pour sujet la matière que l'on veut étudier. D'autre part, Cl. Lafleur[42] attire l'attention sur le fait que *Ut testatur Aristotiles* et une de ses sources immédiates *Felix nimium* ne possèdent pas la seconde section, celle qui donne les définitions de la philosophie : or cette section est très courte dans P1 et inexistante dans P2, ce qui fournit une première orientation dans la recherche des sources

41. LAFLEUR 1992, p. 83 n. 8.
42. LAFLEUR 1992, p. 83.

Présence des différents éléments dans les prologues

	P1	P2	P3	P4	P5
Invocation	x			x	
Commendatio philosophie	x			x	
Definitio philosophie	(x)				
Divisio philosophie	x	x	x		
Présentation des disciplines	x	x			
grammatica	x	x	x		x
accessus	x	x	x		explanatio

de nos prologues. Nous renvoyons ici aux notes de l'édition pour plus de précisions.

3.1. Invocation (P1 et P4)

Aucun des prologues analysés ne commence par une citation philosophique, empruntée par exemple à Boèce ou Aristote comme il est courant d'en rencontrer en tête de ce type de textes. Le seul qui commence ainsi est le Prologue 1, qui cumule des citations d'Aristote et de Platon, mais cet exorde classique annonce en fait ici une invocation pieuse[43]. Nous avons vu[44] d'ailleurs que la présence d'une invocation de ce type en prélude à une œuvre ou à un commentaire semble être une habitude de Jupiter. Il n'est pas pour autant le seul à placer une telle invocation en tête de ses prologues, et le phénomène s'observe aussi dans le Prologue 4, où l'invocation, qui occupe la moitié du texte, est en réalité un collage de citations archaïques, entre lesquelles quelques mots font office de transition[45].

3.2. Commendatio scientie *(P1 et P4)*

Dans le Prologue 1, l'éloge de la science vient directement à la suite de l'invocation, et on a l'impression en fait que le prologue commence en réalité ici, sur une citation empruntée à Boèce (*Felix nimium prior etas...*). Quand la *commendatio scientie* figure dans les introductions à la philosophie[46], elle est généralement présentée en deux temps,

43. Cf. Prol. 1, 1.

44. Chap. I, 2.3.

45. Ps. 112 (111), 1 - Ps. 111 (110), 10 - Alain de Lille, *De planctu naturae* VIII 199-207 p. 839-40 - ibid. 210-216 p. 840 - ibid. 217-223 p. 840 - Apoc. 19, 16 - Ps. 111 (110), 10 - Isaac Israeli, *Liber de definicionibus*. Cf. Prol. 4, 1.

46. On la trouve ainsi dans l'*Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR 1988 : *philosophica disciplina tribus de causis est appetenda.* Ce thème se retrouve aussi, note Cl. Lafleur (app. des sources ibid.), dans la *Philosophica disciplina* (1-15), chez Arnoul de Provence (*Divisio Scientiarum* 100-113), Jean de Dacie (*Divisio Sciencie* p. 10, 16-23 et p. 11, 18 à p. 12, 4), dans les prologues *Ad nutum altissimi* (ms. Oxford, CCC 243 f. 12ra), *Deus causat esse omnibus* (ibid. f. 14ra), *Ut vult Philosophus* (ms. Brugge, Stadsbibl. 539, f. 1rb).

d'abord par les raisons de pratiquer la science, dans un second temps par l'exemple des anciens, qui devient parfois par glissement une des «raisons» de pratiquer la science, l'ensemble ne formant plus alors deux groupes distincts mais un seul corpus.

Le corpus des raisons de pratiquer la philosophie se constitue en partie par glissement de certains éléments du groupe des définitions de la philosophie : la philosophie est ainsi souvent définie comme étant 1) l'achèvement de l'intellect humain (*humani intellectus perfectio*), 2) la connaissance de l'étant universel (*cognitio universi esse*) ce qui devient la connaissance du Créateur suprême (*summi creatoris cognitio*), 3) une possession de l'esprit noble (*nobilis animi possessio*). Alors que les éléments (2) et (3) (*cognitio universi esse / summi creatoris cognitio* et *nobilis animi possessio*) sont utilisés comme définitions dans la *Philosophie* d'Aubry de Reims, les deux premiers (*humani intellectus perfectio* et *cognitio universi esse / summi creatoris cognitio*) sont les raisons de la rechercher, respectivement (1) et (2) dans la *Divisio Scientie* de Jean de Dacie, (4) et (5) dans le Prologue 1 de Jupiter, qui suit Jean de Dacie pour tout ce passage. Le troisième élément (*nobilis animi possessio*), qui est aussi définition de la science dans le *Liber introductorius* de Michel Scot[47], se maintient en tant que *descriptio scientie* dans le Prologue 1, mais devient *ratio que inducit ad amorem scientie* dans *Ut testatur Aristotiles*, face à l'exemple des Anciens. Les raisons de rechercher la science sont finalement au nombre de huit dans le Prologue 1[48], et ces huit raisons sont énumérées et numérotées de cette façon dans le Prologue 1, sans que soit mis à part l'exemple des Anciens, qui ne forme pas chez Jupiter une division à part mais constitue seulement une des raisons de rechercher la science.

Les sources de Jupiter se laissent facilement retrouver pour cette partie : les trois premières raisons sont empruntées à un texte anonyme *Dicit Aristotiles* (1245-50), qui semble avoir beaucoup circulé à Paris au XIII[e] siècle[49], tandis que les cinq suivantes sont proches de celles

47. LAFLEUR 1988, p. 313 n. 181-84.
48. 1) quia est possibilis ad habendum - 2) quia est facilis ad acquirendum - 3) quia est utilis ad retinendum - 4) quia est humani intellectus perfectio - 5) quia est magnitudinis summi creatoris cognitio - 6) propter decentiam circumstantiarum - 7) quia amabilem et divitem reddit - 8) propter exemplum antiquorum. Cf. Prol. 1, 2.1.
49. Éd. LAFLEUR 1995.

de la *Divisio Scientie* de Jean de Dacie[50] (vers 1280). Cette section de *Dicit Aristotiles* présente aussi des similitudes avec le début des *Accessus philosophorum* (p. 179-80, 2-14), de *Philosophica disciplina* (p. 257, 1-15) et au passage correspondant du prologue de la *Divisio scientiarum* d'Arnoul de Provence (p. 304-5, 100-13). Tous ces textes sont très proches, et la compilation réalisée par Jupiter n'est qu'une manipulation de plus de citations très communes, empruntées telles quelles à deux sources principales, *Dicit Aristotiles* et la *Divisio scientie* de Jean de Dacie.

Les passages ainsi empruntés ont cependant été personnalisés dans la refonte de Jupiter à l'aide de citations banales, dont un commentaire de la célèbre formule de Priscien «*quanto iuniores, tanto perspicaciores*» attribué à Pierre Hélie[51], et un passage de l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille[52].

L'originalité de la présentation de Jupiter consiste à traiter l'exemple des Anciens non pas à part mais comme la huitième raison : il se constitue en effet, au XII^e^ s. et au long du XIII^e^ siècle, par le jeu des introductions à la philosophie des sortes de dossiers d'exemples et de citations, en particulier celui qui sert à illustrer la recommandation de la science par les Anciens, encore que, comme nous le verrons, certains de ses éléments puissent parfois glisser dans la série des *impedimenta*, des empêchements à l'acquisition de la science, thème voisin du précédent. On y retrouve ainsi très souvent :

• une citation de Pétrone, *Nos moderni vino viciisque submersi...* qui figure dans le Prologue 1 (2.1.8), mais aussi dans *Felix nimium* de la collection Oxford, Corpus Christi College 283[53], dans la philosophie *Ut testatur Aristotiles*[54] et dans la *Philosophie* d'Aubry de Reims[55], classé dans ce dernier cas, le premier chronologiquement, parmi les *impedimenta* à la connaissance.

50. Cf. Prol. 1, 2.1, note éd.

51. Prol. 1, 2.1.2. La formule vient de Priscien, *IG* Epistula dedicatoria (GLK II p. 1, 6-7). Voir sur sa postérité SILVESTRE 1967, et plus particulièrement sur sa traduction chez Bernard de Chartres par l'image des nains juchés sur les épaules de géants JEAUNEAU 1967. La phrase de Priscien est déjà citée par Paschase Radbert, *Matth.* (CCCM 56) I p. 4, 99 : «Doctores quantum iuniores fuere tantum utique perspicatiores».

52. Prol. 1, 2.1.2. *Anticlaudianus*, éd. BOSSUAT 1955, prol. p. 5.

53. LAFLEUR 1995, D4 p. 119.

54. LAFLEUR 1992, 7 p. 99.

55. GAUTHIER 1984, p. 33, 104-107.

• l'exemple de «Socrate» (en fait Crates) jetant ses biens à la mer : il est aussi présent chez Aubry de Reims dans l'*inductio exemplorum*[56], dans l'introduction *Felix nimium*[57], chez Jean de Dacie[58]. La source lointaine en est une lettre de saint Jérôme[59] ; mais il semble que Jupiter se réfère en fait ici plutôt à l'*adversus Iovinianum* du même[60].
• une citation de Quintilien, *Amor scientie ususque lectionis non scolarum temporibus, sed vite spatio terminatur* (Inst. Orat. I, VIII 12). Déjà utilisée par Jean de Salisbury, dans le *Metalogicon*[61], la citation figure aussi chez Aubry de Reims (en *philosophie commendatio*, p. 30, 22-23), chez Olivier le Breton (*Philosophia*, ms. Oxford C.C.C. 243) et dans *Felix nimium*[62].
• une autre citation de Pétrone, *Priscis temporibus apud philosophos artes viguerunt ingenue...* Cette citation du *Satiricon* (88, éd. A. Ernout, Paris, 1974, p. 90) figure dans *Felix nimium*, et Cl. Lafleur note à ce propos que «citant de seconde main ou utilisant un texte défectueux du *Satiricon*, notre anonyme attribue à Démocrite tout à la fois les recherches en botanique et en astronomie, alors que ces dernières reviennent, chez Pétrone, à Eudoxe». La même erreur se retrouve chez Jupiter, les deux introductions donnant d'ailleurs une version très proche de cet extrait de Pétrone (P1, 2.1.8).
• une citation d'Alain de Lille, *Que nostrorum cecitas modernorum...*, citation née de la fusion de deux extraits d'Alain de Lille (*Planctus Naturae* VI 13-19 p. 825 et *Anticlaudianus* prol. p. 55), qui figure aussi chez Olivier le Breton, *Philosophia*[63], et, en abrégé, dans *Felix nimium*.
• un passage attribué à Sénèque, *Si haberem pedem in tumulo, discere non cessarem*. Cette citation commune au Prologue 1 et à *Felix nimium* de la collection «Hervé le Breton» se retrouve aussi chez Olivier le

56. Éd. GAUTHIER 1984, p. 31, 51-52.
57. Éd. LAFLEUR 1995, D3.
58. *Divisio Scientie*, éd. OTTO 1955, 1 p. 12, 21-23.
59. Epist. 58, 2, éd. J. LABOURT (Paris, 1953) t. III p. 75, 14-17, cité par R. A. GAUTHIER 1984, p. 31 n., et LAFLEUR 1995, D3 n.
60. *Adversus Jovinianum* II 9 : «Unde Crates ille Thebanus, proiecto in mari non parvo auri pondere : Abite, inquit, pessum malae cupiditates : ego vos mergam, ne ipse mergar a vobis».
61. HALL 1991, I 21.
62. LAFLEUR 1995, D7.
63. Cf. LAFLEUR 1995, D6 n. 22 (ms. Oxford C.C.C. 243).

Breton, *Philosophia,* et chez Jean de Dacie, *Divisio Scientie*, p. 12, 19-21.

Moins fréquente est la citation suivante, que nous n'avons répertoriée, outre dans le Prologue 1, que dans *Felix nimium*. Cet extrait de Boèce[64], *Felix nimium prior etas*, figure en ouverture directe de ce texte, et à deux endroits du Prologue 1 : au tout début de la *commendatio scientie*, c'est-à-dire en introduction générale à ce thème, puis repris à sa place parmi les exemples et exhortations des Anciens, mais cette fois en abrégé avec un simple renvoi à la première citation (Prol. 1, 2 et 2.1.8).

Le Prologue 1 emprunte donc pour commencer les raisons de se consacrer à la science à *Dicit Aristotiles* et à la *Divisio scientie* de Jean de Dacie, et ressemble beaucoup, du point de vue du dossier de citations concernant la *commendatio scientie*, à *Felix nimium* :

Felix nimium	Citations	Jupiter
1	Boetius, *Felix nimium prior etas*	1-7
2	Petronius, *Priscis temporibus*	8
3	*Socrates qui merces proiecit in mare*	3
4	*Philosophi qui elegerunt loca in deserto*	
5	Petronius, *Proht dolor nos moderni*	9
6	Boetius, *Oculi caligantes tenebris*	
7	Alfarabius, *Alii hominum pecuniis*	
8	Boetius, *Cur inquam misera*	
9	Alanus, *Que nostrorum cecitas*	10
10	Quintilianus, *Amor scientie ususque*	6
11	Varro, *Sit tibi semper studium*	
12	Seneca, *Si haberem pedem in tumulo*	2
13	Tullius, *Philosophia est que medetur*	
	Democritus, qui proprium oculum eruit	4
	Seneca, *Quidnam stultius quam*	5

Le thème des *impedimenta scientie* présente un autre exemple de dossier de citations prêt à l'emploi, celui qui sert à illustrer la critique de ceux qui ne se tournent pas assez vers l'étude, thème lié au précédent par la déploration des temps modernes par rapport aux temps anciens. Ce thème des empêchements à la connaissance est courant dans les

64. *Consol. Phil.* II 5 1-3.

introductions à la philosophie du XIII[e] siècle. On le retrouve ainsi dans la *Philosophia* d'Olivier le Breton[65], où sont relevés trois obstacles majeurs : *primum est superbia vite, secundum est malitia complexionis, tertium est paucitas instructionis in logica.* On les retrouve chez Aubry de Reims[66], dans l'introduction *Ut ait Tullius*[67], dans la *Divisio scientie* de Jean de Dacie[68].

Jupiter présente lui aussi à la suite de sa *commendatio scientie* les divers empêchements à la connaissance, qui sont selon lui : (1) une constitution inapte, un intérêt excessif pour (2) les choses terrestres et (3) l'*opus venereum*, (4) l'accoutumance à des semi-vérités, (5-6) l'ignorance de la logique (Prol. 1, 2.2). On retrouve en fait dans cette répartition les trois empêchements classiques : la *malitia complexionis* (1), la *superbia vite* (2-3), la *paucitas instructionis in logica* (4-5-6), qui sont simplement plus développés chez Jupiter, peut-être sous l'influence de la *Divisio Scientie* de Jean de Dacie[69].

Parmi les citations qui viennent illustrer comme souvent ce thème des empêchements à la connaissance, on trouve en premier lieu Aristote, *De anima* 2, 421a25-26, extrait également présent chez Aubry de Reims (p. 36, 155), dans *Ut ait Tullius* (10 p. 47) et chez Jean de Dacie (p. 14, 9), chez ce dernier dans une version plus proche de celle de Jupiter. Un autre point commun avec Jean de Dacie réside dans l'utilisation d'une citation du *De sensu et sensato* (1, 447a21-22), pour illustrer le même empêchement à la connaissance que constitue l'attrait pour le monde (Prol. 1, 2.2.2 et *Divisio scientie* p. 16).

L'argument suivant est tiré de l'adage devenu classique à la Faculté des Arts[70] et attribué à Avicenne, *Qui bonus est in foro, pessimus in studio, et e converso ; nam una virtus aliam retrahit a sua operatione.* Cet adage composite (seule la première partie est d'Avicenne) figure ici sous une forme originale puisque le second membre de phrase, soit le seul authentique, disparaît, et que subsiste seule attribuée à Avicenne la formule certes plus frappante *Qui bonus est in foro, pessimus in studio, et e converso*, complétée, dans le manuscrit parisien, mais pas dans celui d'Arras, par la déploration *Prochdolor ! Omnes fiunt*

65. Oxford, C.C.C. 243 f. 3rb et 283 f. 151rb. Cf. LAFLEUR 1995, B 7 note 24.
66. Éd. GAUTHIER 1984, p. 34, 126-128.
67. Éd. DAHAN 1997, 10 p. 47.
68. Éd. OTTO 1955, p. 13, 22 - 17, 21.
69. Cf. p. 14-16 (éd. OTTO 1955)
70. Cf. GAUTHIER 1984, p. 31 n. 52.

mercatores et practici, déploration qui ne figurait peut-être pas dans le texte du prologue de Jupiter.

La seconde citation (*Ve vobis hominibus*), d'Averroès (Metaph. XII com. 51) mais attribuée à Eustrate, est commune encore une fois à Jupiter (Prol. 1, 2.2.3) et à Jean de Dacie (*Divisio scientie* p. 17). La dernière citation classique à figurer dans la section des *impedimenta* à la connaissance (Prol. 1, 2.2.5) est celle d'Aristote, *Métaphysique* II 3 995a13-14 (*Tamquam inconveniens sit simul querere scientiam et modum scientie*). On la retrouve dans la *Philosophia* d'Aubry de Reims (p. 34, 128) et dans celle d'Hervé le Breton (5). Cette citation s'applique ici au thème courant depuis Averroès[71], de la faiblesse de l'instruction en logique responsable de bien des errements, le *modus sciendi*, ou logique, devant précéder toute autre connaissance. La *paucitas instructionis in logica* se retrouve ainsi répertoriée en troisième obstacle à la connaissance chez Olivier le Breton, en un double argument (5-6) chez Jupiter, qui semble insister fortement sur l'acquisition préalable de la logique aux études grammaticales, mais sans que l'on puisse en déduire, puisqu'il s'agit manifestement d'un lieu commun, que ses élèves de l'école cathédrale avaient déjà suivi un enseignement de logique[72].

Au contraire du Prologue 1, le Prologue 4 utilise pour son éloge de la science un dossier de citations très archaïques[73], comme pour son invocation d'ailleurs. Dans ce dossier aussi, la citation la plus récente a

71. In Met. II 3, 994b32-995a14, comm. 15 : «Vult declarare in hoc capitulo, quod accidit hominibus in scientiis propter diversitatem naturae et propter paucitatem instructionis in logica».

72. Ce lieu commun en évoque un autre, très proche, celui qui consiste aussi à désapprouver le mélange des disciplines, mais de la part du maître cette fois. On le trouve dans le *Didascalicon* d'Hugues de Saint-Victor, relayé par le *Speculum Doctrinale* de Vincent de Beauvais : «De illis qui artem confundunt : Hugo ubi supra [= Didasc. 48] Quidam enim licet ex his que legenda sunt nihil pretermittant nulli tamen arti quod suum est tribuere norunt sed in singulis omnes legunt. In grammatica de syllogismorum ratione disputant. In dialectica casuales inflexiones inquirunt. (...) Huiusmodi non alios docent sed suam scientiam ostentant» (XXX p. 28).

73. Boèce, *Consolation de Philosophie* V M III, 8 - Salluste, *De bello Iugurthino* 16, 4 - Ps.-Virgile, *Aetna* 259 (263) - Perse, *Satires* 3, 87 - Alain de Lille, *De planctu naturae* XII 114 sq. p. 856 - ibid. 126-28 p. 856 - Ps. Alain de Lille (*Scientia est thesaurus nobilis...*) - Alain de Lille, *De planctu naturae* XII 128-136 p. 856-57 - ibid. 137-139 p. 857. Prol. 4, 2.

plus de soixante ans, et n'appartient pas au répertoire philosophique de la Faculté des Arts[74]. Certains de ces passages se retrouvent pourtant dans des introductions à la philosophie, comme les extraits d'Alain de Lille, ou le Ps.-Alain de Lille[75], que l'on retrouve aussi dans la Philosophie *Ut ait Tullius*[76]. Cette citation, qui semble tirée de Matth. 6, 19, ne figure pas dans les œuvres d'Alain de Lille telles qu'elles sont éditées, en particulier pas dans le *De planctu naturae* auquel renvoient pourtant l'un comme l'autre le Prologue 4 et *Ut ait Tullius*.

3.3. Definitio philosophie *(P1)*

La définition de la science se résume dans le prologue de Jupiter à l'énumération des quasi synonymes (*facultas, methodus, ars, disciplina, sapientia, doctrina, philosophia*), qui est ordinairement suivie de leur explicitation. Cette liste est inspirée de celle de Jean de Dacie (p. 5, 12-16) mais la reproduit dans le désordre, puisque Jean de Dacie donnait l'ordre suivant : *philosophia, sapientia, ars, doctrina, disciplina, methodus, facultas, scientia*.

Cette compilation de termes est due à Aubry de Reims(p. 41-42), dont R.A. Gauthier note qu'il fusionne trois listes : celle de Dominique Gundissalvi, *De divisione philosophie* (éd. Baur p. 44, 18 à 45, 4) qui divise en *ars, scientia, doctrina, disciplina et facultas*, celle de Michel Scot, *Liber introductorius* (Paris BnF n.a.l. 1401, f. 33ra ; Oxford Bodl. 266 f. 20ra) qui divise en *doctrina, disciplina, methodus, ars et scientia*, et enfin celle d' Arnoul de Provence, qui divise en *philosophia, sapientia et scientia*. Jean de Dacie suit Aubry de Reims et distingue ainsi VIII *vocabula*[77]. La différence avec notre liste est que les différents termes sont ensuite développés tant chez Aubry que chez Jean de Dacie.

Le Prologue 1 se contente au contraire de faire suivre cette liste de descriptions classiques et somme toute assez anciennes (Prol. 1, 3.2), puisqu'on les trouve déjà dans le Prologue 4, descriptions rattachées à la définition en tant que *scientia*, toutes puisées chez Alain de Lille (*animi nobilis possessio..., gaza poli, celi thesaurus..., scientia est que*

74. Cf. pour Boèce JEAUNEAU 1997.
75. «Scientia est thesaurus nobilis nulli thesauro comparabilis quia nec igne comburitur, nec a latronibus rapitur, nec tineis vel vermibus demollitur».
76. Cf. *Ut ait Tullius*, éd. DAHAN 1997, p. 11 et §7 p. 42.
77. Cf. GAUTHIER 1984, p. 41.

super omnem possessionem preeminet...), avant de passer à la division des sciences. Ces extraits d'Alain de Lille figurent aussi chez Aubry de Reims, en quatrième définition de la philosophie, et dans une version nettement abrégée par rapport à ce que fournissent nos prologues. Beaucoup d'introductions citent aussi la célèbre phrase *philosophia est nobilis animi possessio*[78]..., avec quelques variantes, celles d'Aubry de Reims (p. 39, 228), *Ut testatur Aristotiles* (éd. Lafleur 1992, 6 p. 98), Arnoul de Provence (p. 313-14, cité par LAFLEUR 1992, p. 99 n. 6). Jupiter complète cet ensemble par un extrait de l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille (VII 235-241), celui qui, avec un passage du *De Planctu naturae*, a servi à former la citation composite que nous avons vue utilisée plus haut (Prol. 1, 3.2), là où le Prologue 4 enchaînait simplement sur la suite de la citation d'Alain de Lille (Prol. 4, 2) :

Compilation de compilations, le prologue de Jupiter puise à des sources multiples : il a manifestement eu connaissance de la *Divisio scientie* de Jean de Dacie, et de l'anonyme *Dicit Aristotiles* ; il a probablement eu connaissance aussi dans ce cas des autres textes rassemblés dans ce codex, et l'on peut mesurer en particulier par le jeu des citations l'influence qu'a pu avoir une introduction comme *Felix nimium* sur sa rédaction. Quoi qu'il en soit, son prologue est représentatif de ces compilations de la seconde partie du XIII^{e} s., au point d'en sembler parfois une caricature.

3.4. Divisio scientie *(P1, P2, P3)*

Les trois premiers prologues du manuscrit *Pa1* présentent une division des sciences, et ces trois divisions ont pour point commun de traiter d'une partie « restreinte » de la connaissance, laissant de côté, à la différence de classifications comme celles de Dominique Gundissalvi, Robert Kilwardby ou Jean de Dacie, la science divine pour ne traiter que la science humaine, et dans celle-ci, la science humaine utile ou licite, sans même mentionner la science humaine inutile ou illicite (magie, etc.). Cette habitude de commencer au niveau des sciences humaines était connue des commentateurs de l'époque

78. Définition composite empruntée au *De Planctu naturae* (éd. HÄRING 1978, XII 126 sq. p. 856) et à l'*Anticlaudianus* (éd. BOSSUAT 1955, VII 235-241) d'Alain de Lille.

comme coutumière des maîtres ès arts, comme le note Arnoul de Provence[79].

Un point commun à presque toutes les introductions à la philosophie et en particulier à celles qui contiennent une division des sciences est de prendre comme point de départ l'idée selon laquelle la science est issue du péché originel. La source de cette idée se trouve chez Eustrate[80], et cette idée est reprise et utilisée durant toute la seconde moitié du XIII[e] s. On la retrouve ainsi chez Arnoul de Provence, qui semble, vers 1250, être le premier à l'utiliser[81], chez Olivier le Breton[82], chez les anonymes d'*Ut testatur Aristotiles*[83] et *Ut ait Tullius*[84], chez Aubry de Reims[85], chez l'anonyme de *Felix nimium* du recueil Oxford, Corpus Christi College 283[86], dans le deuxième des prologues aux *Summulae Logicales* de Pierre d'Espagne commentées par Robertus Anglicus[87]. On la retrouve aussi dans le prologue du commentaire au *Doctrinale* attribué à Petrus Croccus[88], et dans certains commentaires à Donat[89]. Parmi les cinq prologues compilés dans *Pal*, les trois premiers adoptent ce point de départ classique, parce que leur réflexion commence à la science en général et non à la grammaire.

Dans deux des prologues (P2, 1.1 et P3, 1), ce point de départ est mis en relation avec la citation du *De anima* d'Aristote (III 429b30-

79. «Aliter autem a parte rerum de quibus est solet dividi philosophia accepta valde large ad omnem scientiam per quam removetur indigentia vel deffectus creature humane, et isto modo dividitur in mecanicam et liberalem», LAFLEUR 1988, p. 315, 205, cité par LAFLEUR 1994, p. 168.
80. *Commentaire à l'Éthique de Nicomaque* VI 4, 1139b34-35, éd. G. HEYLBUT, dans *Commentaria in Aristotelem graeca*, XX, Berolini, 1892 p. 297, 16 - 298, 4.
81. *Divisio Sciencie* éd. LAFLEUR 1988, p. 302, 76-82.
82. *Philosophia*, Oxford CCC 243, cf. LAFLEUR 1988, loc. cit. n.
83. Éd. LAFLEUR 1992, 11 p. 100, n. 29.
84. Éd. DAHAN 1997, 11 p. 48.
85. Éd. GAUTHIER 1984, 306-9 p. 44.
86. Cf. LAFLEUR 1992, p. 100 n. 29.
87. Cf. DE RIJK 1969a, p. 24.
88. Ms. Troyes, Bibl. Mun. 1142, f. 1ra : «Sicut legitur in Genesi formavit Deus hominem ad ymaginem et similitudinem suam, posuitque ipsum in paradiso terrestri qui locus deliciarum nuncupatur».
89. Voir par exemple les manuscrits Uppsala C.669 (XV[e] s.) f. 138r-194r et C.672 (XV[e] s.) f. 67r-100v, inc. : «Quoniam natura humana propter peccatum primi hominis duplicem indigentiam incurrit videlicet unam ex parte animae aliam ex parte corporis». Cf. BURSILL-HALL 1981b, p. 91.

440a2, *Anima creata est sicut tabula rasa...*). Cet adage, dont R.A. Gauthier signale qu'il apparaît au début du XIII[e] s. chez John Blund, pour devenir rapidement banal chez les théologiens et les maîtres ès arts[90], est utilisé par Thomas d'Aquin (*Opera omnia*, éd. Léon. p. XLVI préf. p. 195-96), Aubry de Reims (69 p. 32), Arnoul de Provence, *Divisio Scientie* (éd. Cl. Lafleur, p. 300-301), Henri le Breton, Olivier le Breton, Jean de Dacie (cf. Cl. Lafleur, ibid. n.). L'expression *tabula rasa* qui remplace ici *tabula nuda* est typique de la seconde moitié du XIII[e] siècle[91].

Pour la commodité de la présentation, on exposera rapidement ici le schéma des trois divisions, et le *trivium* sera traité séparément (en 3.5 de ce chapitre), afin de permettre une comparaison étendue aux autres prologues.

Le développement de la science est lié pour Jupiter, auteur du Prologue 1, au péché originel, la faute d'Adam ayant valu à sa descendance des insuffisances tant du point de vue corporel que du point de vue spirituel : froid et faim d'une part, ignorance et tendance au mal de l'autre, sont désormais son lot. C'est pour remédier à cette double insuffisance qu'apparurent les sciences mécanique et libérale (Prol. 1, 4). Ce thème de la science compensant les faiblesses de l'âme et du corps figure également chez Aubry de Reims[92], et est également utilisé par Arnoul de Provence[93] et Olivier le Breton[94].

Suivant la division qu'il a annoncée, Jupiter traite d'abord la science mécanique, puis la science libérale. On a toujours tendance à faire remonter la présence du groupe des sciences mécaniques dans les divisions de la philosophie au XII[e] s., plus précisément à Hugues et Richard de Saint-Victor[95]. Il faut pourtant mentionner d'autres jalons dans cette histoire, comme l'*accessus ad scientiam* sur lequel s'ouvre une grammaire de la première moitié du VIII[e] s., l'*Anonymus ad*

90. GAUTHIER 1984, n. 69 p. 32.
91. LAFLEUR 1988, p. 300-1 n. 53-57.
92. 306-309 p. 44, cf. GAUTHIER 1984, et DE RIJK 1967b. Cette division est simplifiée au XIII[e] s.
93. Éd. LAFLEUR 1988, p. 301.
94. Éd. LAFLEUR-CARRIER 1997, 9 p. 478.
95. Cf. WEISHEIPL 1965 ; ALLARD 1982, p. 22 n. 39 ; LAFLEUR 1994, p. 170.

Cuimnanum[96], introduction qui propose successivement deux divisions des divers arts et sciences. La première classification distingue les disciplines qui relèvent de l'esprit (*philosophia, lex iuris scita, rethorica, grammatica, astrologia, musica, poema et reliqua*), celles qui relèvent du corps (*gestamen, cursus, saltus, iaculatio telorum funda vel arcu rotante et reliqua*), celles enfin qui concernent les deux (*gubernatio, navigatio, aedificatio, agricultura, palestra, medicina et reliqua*), dernier ensemble où figure presque déjà le bloc des arts mécaniques. En remontant encore un peu, on trouve Maximus Victorinus, qui place en tête de son traité *De re grammatica*, un panorama complet des sciences assez voisin[97].

Le prologue rappelle ensuite l'étymologie courante et peu flatteuse de *mechanica*, à savoir *mechor, -aris*, car celui qui s'adonne à l'un de ces arts commet une infidélité aux *scientie liberales*, ou bien parce qu'elles sont dirigées vers un but extérieur à la personne de celui qui les pratique[98]. On remarquera au passage que les arts mécaniques évoqués dans cette section (*pelliparia, sutoria, et huiusmodi*) consacrée à l'étymologie du terme sont totalement étrangers à la classification proposée juste auparavant (Prol. 1, 4.1).

Après ce traitement rapide des sciences mécaniques, une phrase de transition rappelle finement, si besoin en était, que le cours ne s'adresse pas à de futurs «mécaniciens», (*sed quia non intendimus esse mechanici, propter hoc hiis omnibus relictis breviter ad liberales accedamus*), sentence où se lit la «supériorité sociologique» cristallisée depuis Hugues de Saint-Victor, notée par Cl. Lafleur[99], de la science libérale et des artiens qui la pratiquent sur ceux qui se consacrent aux arts mécaniques. On rapprochera cette terminologie de «*mechanici*» de l'exclamation ajoutée vers le début du commentaire par *Pal*, à la suite de l'affirmation attribuée à Avicenne (*Qui bonus est in foro...*) : *Prochdolor ! Omnes fiunt mercatores et practici :* aux *magistri* et à leurs élèves s'opposent ces *mechanici, mercatores* et *practici.*

96. Éd. BISCHOFF - LÖFSTEDT 1992, p. 1-3.
97. «Artium genera sunt tria. Animi tantum ut poetice, musice, astrologia, gramatice, rhetorice, iuris scientia, philosophia. Corporis ut iaculatio, saltus, velocitas, oneris gestamen. Animi et corporis ut ruris cultus, palestra, medicina, mechanice, tectonice», éd. LINDEMANN, Leipzig, 1881, t. I p. 271.
98. Voir sur la confusion qui a présidé à cette étymologie ALLARD 1982, p. 17.
99. Cf. LAFLEUR 1994, p. 170.

Le Prologue 1 passe ensuite à la présentation de la *scientia liberalis*, qui se divise une fois de plus en deux espèces, pratique et spéculative. La science libérale pratique se subdivise en monostique, économique, politique, soit en gouvernement harmonieux de soi-même, de sa famille, de la cité, répartition courante de la morale hormis dans le texte *Dicit Aristotiles* qui propose une bipartition originale de la morale en monostique et politique[100]. Cette tripartition de la morale est en fait une division post-aristotélicienne, justifiée en général par la reconnaissance d'un *triplex modus bene vivendi*[101]. Cette justification figure par exemple chez Arnoul de Provence[102] et Jean de Dacie[103], alors que la tripartition est introduite chez Jupiter avec une autre terminologie, celle de la triple division du *regimen* (Prol. 1, 4.2.1).

La science libérale spéculative (Prol. 1, 4.2.2) se subdivise en deux espèces, selon qu'elle traite des choses ou des signes. Cette bipartition, qui remonte au *De Doctrina christiana* d'Augustin, refait son apparition au XII^{e} s. avec Pierre Lombard, ce qui assure sa diffusion auprès des maîtres ès arts du siècle suivant[104]. On la retrouve chez Olivier le Breton, Aubry de Reims[105], dans le *De ortu scientiarum* de Kilwardby[106], ainsi que dans *Ut ait Tullius*[107].

La science libérale spéculative traitant des choses (Prol. 1, 4.2.2.1) subit une tripartition : selon qu'elle a pour objet d'étude des choses hors du mouvement et de la matière, elle est métaphysique, des choses soumises au mouvement et à la matière, elle est physique, des choses qui relèvent de ces deux catégories, elle est mathématique. La science mathématique elle-même se subdivise en quatre espèces : astronomie, géométrie, arithmétique, musique, soit le *quadrivium*.

La science libérale spéculative relative aux signes (Prol. 1, 4.2.2.2) ne subit chez Jupiter aucune mise à part liée à une quelconque

100. Voir à ce sujet LAFLEUR 1994, p. 176-81.
101. LAFLEUR 1994, p. 175.
102. Éd. LAFLEUR 1988, p. 333, 506 sq.
103. Éd. OTTO 1955, p. 22, 4-18.
104. LAFLEUR 1994, p. 182 n. 65 ; DAHAN 1997, p. 24 ; ROSIER 1997a, p. 265.
105. *Philosophia* éd. GAUTHIER 1984, p. 46, 320-23 : «liberalis vero que est speculativa dividitur in sapientiam et eloquentiam ; et sumitur ista divisio a Boecio supra Porfirium. Et appellantur sciencie sermocinales eloquencie ; que non sunt de rebus, set de rerum signis».
106. Cf. ROSIER 1997a, p. 265.
107. DAHAN 1997, p. 24.

dimension instrumentale (liée au rôle d'instrument de la logique) comme c'est parfois le cas, ainsi dans le prologue *Dicit Aristotiles*. On trouve un rappel de cette optique chez Hugues de Saint-Victor[108], dans un prologue parisien anonyme à Porphyre, la Philosophie *Sicut dicitur ab Aristotile*[109], et dans la *Divisio Scientie* de Jean de Dacie, qui divise la *scientia liberalis speculativa* en trois disciplines principales (métaphysique, mathématique et sciences naturelles) et trois disciplines auxiliaires (rhétorique, logique, grammaire). Le Prologue 1 se rattache plutôt à la tradition d'Arnoul de Provence, Olivier le Breton et *Ut ait Tullius,* classifications qui mettaient elles aussi les deux branches de cette division sur le même plan et conservaient ainsi un certain équilibre entre ces parties du savoir. Ceci ne semble d'ailleurs pas contradictoire avec le rôle prépondérant de la grammaire qui est ensuite affirmé dans le même prologue.

Antérieur d'une quarantaine d'années à l'introduction de Jupiter, le deuxième des prologues au *Graecismus* compilés dans *Pa1* n'a pas la longue partie préliminaire du Prologue 1 (invocation, *commendatio scientie*, *impedimenta* et *diffinitiones scientie*), mais commence directement à la division des sciences. Il prend également comme point de départ le présupposé que la science est issue du péché originel, et qu'elle a pour mission de remédier à ses conséquences (Prol. 2, 1.1).

En dehors d'un bref rappel de l'étymologie du mot *mechanica*, le Prologue 2 ne consacre aucune section particulière aux arts mécaniques, et n'en propose en particulier ni définition ni liste, mais passe directement à la science libérale. C'est en revanche pour celle-ci que l'on trouve les développements étymologiques les plus détaillés, avec le rappel des deux étymologies possibles de *liberalis* : la *scientia liberalis* est ainsi dite soit parce qu'elle libère les hommes des soucis terrestres, soit parce que dans l'Antiquité, elle était réservée aux hommes libres (Prol. 2, 1.2.1).

La science libérale se subdivise en trois espèces, naturelle, morale et rationnelle (Prol. 2, 1.2.2). Dans l'exposé de la *scientia liberalis naturalis*, on constate une proximité intéressante entre le Prologue 2 et la *Philosophia* de Nicolas de Paris, et surtout avec son dérivé, l'introduction *Triplex est principium* d'Adénulfe d'Anagni. Les trois

108. «Quidam dicunt grammaticam non esse partem philosophiam, sed quasi quoddam appendicium et instrumentum ad philosophiam», *Didascalicon* II, XXVII p. 45, 3.

109. Éd. MARMO 1991a, p. 144.

prologues manifestent la même singularité dans leur définition des sujets de l'arithmétique et de la musique, qui sont respectivement la *quantitas discreta permanens* et la *quantitas discreta non permanens*[110]. Le Prologue 2 reprend pour diviser la science morale la tripartition classique (monostique, économique, politique) que nous avons déjà vue chez Jupiter.

La troisième division des sciences fournie par la compilation de *Pal* a pour double particularité d'être très courte, et de ne pas suivre le modèle de division binaire commun aux deux autres prologues. Ce type de division adopte au contraire pour point de départ un schéma ternaire, dans lequel trois maux principaux affectent la fragile nature humaine, ignorance, vice et nécessité, trois inconvénients qui peuvent être réparés respectivement par un triple remède, la science, la vertu et la commodité (des arts mécaniques) (Prol. 3, 1).

Ce type de division peu commune dans la seconde moitié du XIII^{e} s., où le recours à Eustrate est habituel pour amorcer une division des sciences par le thème de la science issue du péché originel, fait plutôt penser aux schémas du XII^{e} s. analysés par L. M. De Rijk[111]. Les divisions victorines partaient d'un schéma triple. Celle d'Hugues de Saint-Victor opposait aux trois maux (*ignorantia, vitium, infirmitas*) trois vertus (*sapientia, virtus, necessitas*), avec les trois moyens de les acquérir correspondant à une division des sciences (*theorica, practica, mechanica*, complétées par la *logica propter eloquentiam*[112]). Influencée par celle d'Hugues, la division de Richard de Saint-Victor partait elle aussi d'une double tripartition, tripartition des bienfaits divins à laquelle répondait la tripartition des maux humains (Dieu a fait l'homme à son image / ignorance du bien, Dieu a fait l'homme à sa ressemblance / désir du mal, immortalité corporelle si l'homme restait dans l'obéissance due à son Créateur / infirmité du corps humain[113]). A ces trois maux répondaient chez Richard de

110. Cf. LAFLEUR-CARRIER 1997, p. 425 ; Prologue 2, 1.2.2.1.
111. DE RIJK 1967b.
112. DE RIJK 1967b, p. 8-9.
113. «Tria bona principali dedit Deus homini in creatione. Primum bonum fuit quod eum Deus fecit ad imaginem suam ; secundum bonum fuit quod eum fecit ad similitudinem suam ; tertium bonum fuit immortalitas corporis, si perstitisset homo in obsequio conditoris. ... Sunt autem tria mala principalia que corrumpunt tria bona precedentia, scilicet ignorantia, concupiscentia, infirmitas. Ignorantia boni, concupiscentia mali,

Saint-Victor trois remèdes : sagesse, vertu, nécessité, auxquels correspondent trois sciences « inventées » pour les atteindre : théorique, pratique, mécanique[114].

De nombreuses autres divisions reprennent au XII[e] s. le même motif et dans des termes presque identiques, qu'il s'agisse de celle attribuée à Guillaume de Conches[115], qui regroupe toutefois sagesse et éloquence pour les opposer en remède commun à l'ignorance ou de celle de Raoul de Beauvais en tête de la *Summa in Donatum*[116]. Plus intéressante pour nous est sans doute la glose *Promisimus* sur Priscien contenue dans le manuscrit Oxford Bodl. Libr. Laud. lat. 67, qui remplace comme le Prologue 3 les termes *concupiscentia* et *infirmitas*, deuxième et troisième de la liste des maux, par *vitium* d'une part, et surtout *necessitas*, qui est toujours le mot désignant le troisième remède[117].

3.5. Grammatica *et* trivium

Le deuxième niveau des prologues au *Graecismus* est constitué par la présentation de la grammaire, qui se fait soit après une division des sciences pour les introductions les plus développées (celles des traditions <T2a> et <T3>), soit directement en ouverture de prologue pour les plus succincts (ceux de <T2b> et <T2c>). De toute façon, même les prologues qui contiennent une division des sciences ne consacrent aucun développement aux autres disciplines. Dès qu'une branche du savoir (arts mécaniques, philosophie naturelle, philosophie morale) a été sommairement présentée, elle est mise de côté et le

---

infirmitas corporis humani. Per primum malum corruptum est primum bonum, per secundum secundum, per tertium tertium», Richard de Saint-Victor, *Liber exceptionum* (éd. CHATILLON 1958), I, I 2-3.

114. «Tria sunt remedia principalia contra tria predicta mala, ut per tria remedia tria mala repellantur, tria bona reformentur. Sunt autem hec : sapientia, virtus, necessitas. ... Propter ista autem tria remedia invenienda inventa est omnis ars et omnis disciplina. Propter inveniendam namque sapientiam inventa est theorica. Propter inveniendam virtutem inventa est practica. Propter inveniendam necessitatem inventa est mechanica», ibid., 4-5 cf. DE RIJK 1967b, p. 9-10.

115. Éd. OTTAVIANO 1935. Cette attribution est douteuse, cf. DE RIJK 1967b, p. 10-11.

116. DE RIJK 1967b, p. 10-12.

117. DE RIJK 1967b, p. 12.

prologue continue sa descente vers ce qui l'intéresse réellement, la grammaire. Les deux autres disciplines du *trivium* ne bénéficient pas non plus d'une présentation particulière, l'attention étant exclusivement tournée vers la troisième. On retrouve le symétrique exact de cette attitude dans les introductions à l'*Isagoge* de Porphyre, où toutes les disciplines sont mentionnées juste avant de sortir du champ d'intérêt du rédacteur du prologue, qui oriente son exposé vers la logique[118]. La présentation de la grammaire dans les prologues bénéficie ici du plan commun qui a été appliqué plus haut à la philosophie en général, définitions puis divisions.

Le *trivium* est pour ces prologues un héritage déjà très ancien, mais les divisions des sciences n'ont pas abandonné ce schéma[119], et continuent d'assigner à la grammaire sa place dans l'espace communément défini par le *trivium*, au sein duquel elle sert à préférer le correct à l'incorrect, parallèlement à la logique qui enseigne à distinguer le vrai du faux, et à la rhétorique qui distingue l'orné du non-orné. La tripartition canonique est cependant souvent complétée à partir de 1250 environ, dans les introductions à la philosophie et autres *accessus*, par une bipartition[120], qui remonte à Gundissalvi[121]. La division en trois tient compte des propriétés des disciplines (*secundum proprietates*), la

118. Cf. DAHAN 1997, p. 21 avec l'exemple d'*Ut ait Tullius*.

119. Cf. Richard de Saint-Victor, *Liber exceptionum*, éd. CHATILLON 1958 : «Grammatica est scientia recte loquendi. Dialetica disputatio acuta, verum a falso distinguens. Rethorica est disciplina ad persuadendum queque idonea» (I 22 p. 111). Cf. aussi Bernard d'Utrecht dans son commentaire du *Theodulus*, éd. HUYGENS 1977 : «Loica, id est sermocinalis, qua verum a falso discernitur (in dialecticam, rethoricam, grammaticam divisa est ab Aristotile» (introd. 241 p. 68). «Ad hoc prebet litteraturam grammatica, disputandi scientiam dialectica, apposite dicere ad persuadendum rethorica» (III 1478 p. 134). Thierry de Chartres dans son prologue à l'*Heptateucon*, définit également les deux instruments de la philosophie, l'esprit et l'expression, l'esprit étant illuminé par le *quadrivium*, l'expression correcte, rationnelle et ornée étant fournie par le *trivium* (Cf. WEISHEIPL 1965, p. 67). Le thème est repris par Guillaume de Conches, pour qui l'étude des arts commence par celle de l'éloquence, qui se divise en grammaire, dialectique et rhétorique : «Cuius (sc. eloquentie) sunt tres partes, recte scribere et recte pronuntiare scripta, quod confert grammatica ; probare quod probandum est, quod docet dialectica ; ornare verba et sententias, quod tradit rhetorica» (*De philosophia mundi* IV 41, cité par WEISHEIPL 1965, p. 67).

120. Cf. EBBESEN-ROSIER-CATACH 1997, p. 103.

121. DAHAN 1997, p. 29 et n. 106.

division binaire se fait par rapport à leurs fins (*penes fines*). Cette bipartition qui tend à mettre la grammaire à part, comme si elle occupait à elle seule d'une certaine façon la moitié du *trivium*, se rencontre dans la *Divisio scientiarum* d'Arnoul de Provence, dans *Ut ait Tullius*, chez Pierre d'Irlande et dans le commentaire du *Barbarisme* attribué à Robert Kilwardby[122]. On la retrouve un peu plus tard dans le commentaire sur le *Doctrinale* attribué à Petrus Croccus, dans le second prologue (inc. *Sicut dicit sapiens*[123]), et à une date indéterminée dans la *Philosophia* d'Olivier le Breton[124]. On trouve aussi cette bipartition dans les *Notulae super Priscianum minorem* de Maître Jordan, à ceci près qu'elle y est opposée à une autre bipartition qui tend à mettre cette fois la rhétorique à part dans le *trivium*[125].

La double division du *trivium*, tripartition et bipartition, ne figure, parmi les introductions au *Graecismus*, que dans le Prologue 1, soit le plus récent. Parmi les discours (*sermones*), Jupiter distingue les discours qui sont propres à signifier, et ceux qui sont propres à «mouvoir». Les premiers relèvent de la grammaire, les seconds se scindent encore en deux branches selon qu'ils mettent en jeu les fonctions appréhensives ou émotives, et relèvent ainsi soit de la logique soit de la rhétorique (Prol. 1, 4.2.2.2). Jupiter propose ensuite une autre partition des mêmes sciences, tripartition classique et reprise des prologues antérieurs, entre ce qui relève du signifiant, ce qui relève du signifié, et ce qui relève des deux, soit grammaire, logique, rhétorique. La grammaire ne s'occupe que de la forme, la logique que du sens, et ce qui prend en compte les deux s'appelle rhétorique (Prol. 1, 4.2.2.2). Les attributions respectives de ces trois disciplines sont ensuite développées : la grammaire envisage le discours selon qu'il est correct ou incorrect, pour rechercher le correct et fuir l'incorrect. La rhétorique procède de même avec l'orné et le non orné, la logique fait de même avec le vrai et le faux (Prol. 1, 4.2.2.2). Cette tripartition selon l'objet de chaque discipline (correction, ornement, vérité) est classique, mais son originalité réside dans le fait qu'au contraire de

122. Cf. EBBESEN-ROSIER-CATACH 1997 ; LAFLEUR 1988, p. 337, 580 sq. et app. des sources ibid.
123. Ms. Troyes Bibl. Mun. 1142, f. 2va.
124. Éd. LAFLEUR-CARRIER 1997, 44 p. 485.
125. Éd. SIRRIDGE 1980, p. 1.

toutes celles qui sont sur le même modèle, la rhétorique n'y figure pas en dernier[126].

Le Prologue 2, plus ancien d'environ quarante ans, n'offre que la tripartition, et les disciplines s'y présentent dans l'ordre logique-rhétorique-grammaire (Prol. 2, 1.2.2.3). Le Prologue 5 s'ouvre quant à lui sur une description du *trivium* où la place respective des trois sciences se trouve définie de façon identique, et où l'on retrouve l'ordre canonique des disciplines, grammaire-logique-rhétorique (Prol. 5, 1.1).

Ces trois divisions se situent dans une continuité en présentant, parce qu'elles s'inspirent les unes des autres, le même *trivium* traditionnel, au sens où la *poetria* n'y figure pas, contrairement aux additions apportées par Gundissalvi, ou à l'*accessus Philosophica disciplina*[127], qui range parmi les *scientie speculative sermocinales* la grammaire, la poétique, la dialectique et la rhétorique. Cette persistance est intéressante en ce qu'elle est la marque du conservatisme d'une tradition qui vit surtout sur elle-même et sur ses propres sources. Beaucoup de divisions des sciences tentent à la même époque d'intégrer les sources arabes dans des compilations plus ou moins réussies[128], mais rien de tout cela n'est venu influencer les prologues du *Graecismus*. Il s'agit d'autre part d'un *trivium* «équilibré», où les trois disciplines figurent à part égale, Jupiter étant le seul à mettre la grammaire en vedette, isolée des deux autres disciplines dans celle de ses deux divisions qui n'est pas empruntée à ses prédécesseurs. On sait cependant que ces tripartitions idéales, où les trois disciplines jouent chacune un rôle bien défini, aucune n'empiétant sur ses voisines, sont un mythe et ne reflètent pas les conditions réelles d'enseignement[129].

Deux prologues seulement apportent des précisions sur les rapports entre la grammaire et la logique (la rhétorique étant de fait éliminée). Le Prologue 2 le fait dans le cadre des divisions du *trivium*, avec trois questions épistémologiques (Prol. 2, 2.3), le Prologue 1 dans la section consacrée aux empêchements à la connaissance (Prol. 1, 2.2).

Les questions épistémologiques sont le cadre canonique pour aborder les situations des sciences les unes par rapport aux autres, et en particulier la question de la scientificité de la grammaire. Ces questions

126. Voir sur la question de l'ordre canonique des disciplines EBBESEN - ROSIER-CATACH 1997, p. 103.
127. Éd. LAFLEUR 1988, p. 257 sq.
128. Cf. EBBESEN-ROSIER-CATACH 1997, p. 102.
129. Cf. FREDBORG 1995 ; EBBESEN-ROSIER-CATACH 1997.

sont extrêmement courantes dans les commentaires, et se retrouvent aussi dans les *proemia* des traités sur les modes de signifier[130]. On les retrouve, en nombre variable, chez Nicolas de Paris (*Quaestiones super primum Priscianum*), Simon de Dacie (*Quaestiones super 2° minoris voluminis Prisciani*), Jordan (*Notulae super Priscianum minorem*), dans les commentaires de Raoul le Breton, dans la glose *Admirantes* au *Doctrinale*[131], dans le commentaire sur le *Barbarisme* attribué à Kilwardby, dans les commentaires sur les *Flores gramatice* de Ludolphe de Lucho. Elles passent également dans les *Modi significandi* de Boèce de Dacie, et dans la *Summa grammatica* de Jean de Dacie. On les retrouve aussi dans des *Compendia* comme le *Guide de l'Étudiant*[132], et dans des collections de questions comme celles de Jean de Wolve[133].

On mesure une fois de plus la distance qui sépare le Prologue 2, le seul à insérer des questions de cette nature, des trois derniers prologues, qui n'en contiennent aucune. On mesure aussi combien les prologues du *Graecismus* sont éloignés du monde des commentaires que nous avons cités ci-dessus, car même le Prologue 2 ne contient que trois de ces questions canoniques. L'une d'entre elles traite des rapports entre grammaire et logique, la question *utrum gramatica precedat logicam*[134] (Prol. 2, 2.3.2). La logique semble précéder la grammaire puisqu'Aristote dit que la logique est la voie de toute connaissance ; mais à ceci s'oppose Isidore, qui place la grammaire à l'origine de toutes les sciences. La solution donnée par le Prologue 2 est que la grammaire peut être envisagée de deux manières, soit du point de vue de l'objet, soit du nôtre : dans le premier cas, la grammaire précède la logique, dans le second, la logique vient au contraire avant la grammaire.

Cette question de la place de la grammaire par rapport à la logique est liée à celle de la scientificité de la grammaire, qui suit

130. ROSIER 1997a, p. 264.
131. Cf. ROSIER 1988c, p. 7.
132. Cf. ROSIER 1997a, p. 265.
133. Cf. BROUSSEAU-BEUERMANN 1987.
134. Cf. pour des parallèles le *Guide de l'étudiant*, Nicolas de Paris, *Quaestiones super primum Priscianum* ; on la trouve aussi sous la forme «De ordinatione grammaticae ad logicam» chez Jordanus, *Notulae*, p. 7 ; sous la forme «Utrum grammatica sit nobilior loyca» chez Simon de Dacie, *Quaestiones*, Q5 ; etc. Cf. ROSIER-CATACH 1999, p. 49, et EBBESEN-ROSIER-CATACH 1997, p. 115.

immédiatement dans le Prologue 2 celle que nous venons de voir ; les deux questions, scientificité et universalité de la grammaire sont de toute façon le plus souvent accolées[135]. Cette question aussi courante que la précédente[136] est posée sous la forme *utrum gramatica sit scientia sive ars.* La question est traitée en trois arguments : 1. la grammaire n'est pas une science puisqu'elle n'est pas identique partout, en raison de la diversité des langues ; 2. la grammaire n'est pas une science puisqu'elle traite des mots, soumis à l'imposition donc au changement ; 3. la grammaire n'est pas une science puisque nous n'avons pas besoin d'une science pour ce qui vient de notre nature (Prol. 2, 2.3.3).

Si la question est traitée de façon assez inhabituelle du point de vue de sa forme, car les arguments sont immédiatement suivis de leur réponse au contraire de ce qui se fait généralement, elle est en revanche parfaitement canonique dans ses arguments, que l'on retrouve chez Kilwardby[137], chez Nicolas de Paris[138] entre autres, alors que Raoul

135. Cf. ROSIER 1997a, p. 266.

136. On la retrouve chez Nicolas de Paris, *Quaestiones super primum Priscianum*, chez Boèce de Dacie, *Modi significandi,* Q3, chez Jean de Dacie, *Summa grammatica*, QA11, chez Simon de Dacie, *Quaestiones super 2° minoris voluminis Prisciani*, Q1, etc. Cf. ROSIER-CATACH 1999, p. 49, ainsi qu'en tête de la glose *Admirantes*, cf. ROSIER 1988c, p. 7 n. 18. Cf. aussi les *Quaestiones* de Jean de Wolve, cf. BROUSSEAU-BEUERMANN 1987, p. 97.

137. Cf. SIRRIDGE 1988b. On retrouve aussi les mêmes réponses chez Jean de Wolve : «Concedimus quod sermonem habemus a natura et secundum hoc non indigemus aliqua arte ; sed loqui ornate vel congrue [...] non habemus a natura et secundum hoc indigemus aliqua arte» (Paris BnF lat. 15037, f. 163va, cité par BROUSSEAU-BEUERMANN 1987, p. 97). On rencontre le même type d'argument à la question de l'utilité de la grammaire dans les *Notulae* de Maître Jourdain (éd. SIRRIDGE 1980, p. 4-5) : «Omne bonum et difficile indiget arte, sed recte loqui est bonum et difficile, ergo indiget arte. Ergo ars ista est necessaria, quod concedo. Sed contra : de operibus nature non indigemus arte ; sed loqui ut dicit Aristotiles in secundo de Anima est opus nature (...). Solutio : dicendum quod loqui dupliciter potest considerari : simpliciter vel congrue et recte secundum regulas artis gramatice. Loqui simpliciter a natura est et ad hoc non indigemus arte. Loqui autem recte ad exprimendum aliis quod apud nos est non est a natura et ad talem indigemus arte».

138. *Quaestiones super minorem :* «Ad hoc dicendum est quod duplex est gramatica : impositiva et regularis. Unde licet gramatica impositiva non est apud omnes eadem, tamen gramatica regularis est apud omnes eadem. Vel potest dici quod licet non sit eadem apud omnes secundum numerum,

le Breton distinguera plus tard trois sortes de grammaire, impositive, usuelle et spéculative[139]. La manière dont il est répondu au second argument est pourtant intéressante dans ce contexte, parce qu'elle fait intervenir la distinction entre la grammaire positive (ou impositive) qui n'est pas une science, et la grammaire spéculative (ou régulière) qui est une science, puisqu'elle répond aux critères de scientificité énumérés dans les arguments, en particulier celui de l'objet unique, sous la diversité des expressions[140]. On y retrouve un écho de la différenciation du XII[e] s. entre *grammatica*, entendue au sens de grammaire universelle, et *species grammaticae,* grammaires individuelles des langues individuelles[141], comme la précision comparable que donne Gundissalvi, dans sa description du *trivium,* à la séparation entre logique et grammaire, en réservant l'étude du fonctionnement du langage en général à la logique[142]. Nous reviendrons plus loin sur le sujet du *Graecismus* tel qu'il est défini dans ce Prologue d'avant 1260, pour voir comment sa définition s'articule avec cette hiérarchisation de la grammaire, qui est incorporée dès 1269-70 dans la tradition <T2b> de commentaire.

---

tamen est eadem apud omnes secundum speciem». Cf. KNEEPKENS 1995, p. 251.

139. KNEEPKENS 1995, p. 252.

140. Cf. THUROT 1868, p. 214 ; KNEEPKENS 1995, p. 247. La question de la scientificité de la grammaire suscite toujours des mises au point très intéressantes, comme celle que l'on trouve dans les commentaires des *Flores grammatice* de Ludolphe de Lucho. Le commentateur pousse la logique jusqu'à dire qu'on ne parle de «grammaire impositive» que de façon analogique, car il ne s'agit pas en fait de grammaire : «Regularis est que docet per certas regulas congrue exprimere mentis conceptum et alio nomine dicitur speculativa quia speculatur principia, regulas et conclusiones grammaticalis scientie. Positiva est que docet significata terminorum (...). Et divisio illa est analogica quia gramatica positiva non est scientia eo quod non est scientia sed est unum purum idioma», éd. Basel ca 1489-94 p. 3.

141. Cf. FREDBORG 1980.

142. «Quamvis enim grammatica et logica in hoc conveniant, quod utraque dat regulas de dictionibus, differunt tamen in hoc, quod grammatica non dat regulas nisi de dictionibus unius gentis tantum (...). Scientia ... grammatice in omni lingua non attendit nisi in quantum est proprium illius lingue». Dominique Gundissalvi, *De scientiis,* éd. ALONSO 1954, 2 p. 69-70. Pour la transition *grammatica universalis - grammatica speculativa*, cf. KNEEPKENS 1995, p. 247-48.

Pour Jupiter, qui suit en cela Averroès, peut-être via Aubry de Reims, la logique est le *modus sciendi* dont parle Aristote (Met. 995a13-14), et doit être étudiée avant les autres disciplines (Prol. 1, 2.2.5). Cette équivalence entre logique et *modus sciendi* est traditionnelle, on la retrouve ainsi exprimée par un maître anonyme des années 1270, l'*Anonymus Cordubensis*[143]. L'étude de la logique doit précéder celle des autres sciences, y compris celle de la grammaire, comme le rappelle encore Jupiter. Suivre, en même temps qu'un cursus de grammaire, des études de logique ne peut que constituer un frein à l'apprentissage de la grammaire. L'image utilisée est à la fois cocasse et marquante pour l'auditoire, puisqu'elle met en scène de jeunes écoliers qui viennent seulement saluer «Dame Grammaire» et s'en retournent sans avoir acquis quoi que ce soit (Prol. 1, 2.2.6).

Les exigences ainsi exprimées dans la section des empêchements à la connaissance ne sont pas incohérentes par exemple avec le niveau du commentaire de Jupiter dans la section des pronoms, ni avec le reste de son prologue. Mais, comme il est douteux que les auditeurs de Jupiter, dans leur école cathédrale de Soissons, aient déjà suivi un cursus de logique, en tout cas universitaire, il faut manifestement faire la part du lieu commun dans cette proclamation. On est là encore en présence d'un comportement littéraire descendant : tous les arguments des deux sections *commendatio philosophie* et *impedimenta scientie* sont empruntés à des sources artiennes, ce qui renseigne plus sur l'endroit où Jupiter a pu faire ses études que sur l'endroit où il enseigne et sur ce qu'il y enseigne. Si la logique doit précéder l'étude des autres sciences, y compris celle de la grammaire spéculative, elle vient en revanche après l'étude de ce qui n'est pas une science, la grammaire impositive[144]. Mais qu'enseigne et que veut enseigner Jupiter exactement ? Nous aurons à nous souvenir de l'utilisation de ce lieu commun par Jupiter quand nous reviendrons sur la cause matérielle du *Graecismus*.

143. «Ex dictis igitur patet quis sit finis logicae, et quae necessitas et utilitas eius, et quid subiectum. Quia enim modus sciendi est vel modum sciendi declarat, et modus sciendi ordinatur in cognitionem vel scientiam rei, ideo logica ordinatur ad cognitionem aliarum scientiarum». Cité par EBBESEN - ROSIER-CATACH 1997, p. 99.

144. Cf. DE RIJK 1968b, p. 83 : «Est logica prior grammatica speculativa et omnibus aliis scientiis, et non grammatica positiva et usuali». On retrouve cette tripartition chez Raoul le Breton, entre grammaires spéculative, positive et usuelle, cf. KNEEPKENS 1995, p. 252. Cf. aussi DE RIJK 1969b, p. 133.

Les définitions de la grammaire dans les prologues

Les introductions à la philosophie du XIII^e^ s. remettent en circulation des définitions extensives de la grammaire, qui réinsèrent la fonction de compréhension des textes. Les deux conceptions de la grammaire ont toujours coexisté : si l'*ars grammatica* de Diomède la décrit à la fin du IV^e^ s. comme la science de l'explication des auteurs (*grammatica est specialiter scientia exercitata lectionis et expositionis eorum que apud poetas et scriptores dicuntur*[145]), la définition d'Isidore (*scientia recte loquendi*[146]) reflète en revanche une grammaire orientée vers la production d'un discours conforme à un ensemble de règles. C'est cette définition que reprend le XII^e^ s., pour qui la grammaire sert à la correction de l'expression, parlée ou écrite. Elle est la *scientia loquendi sine vicio*[147], la *scientia recte loquendi*[148], la *scientia gnara recte scribendi et recte loquendi*[149], selon la définition de Pierre Hélie dont R. W. Hunt a souligné la proximité avec celle de Gundissalvi[150]. La première tendance subsiste cependant chez Alexandre Neckam, pour qui la grammaire est avant tout un *ars intelligendi*, ceux qui la décrivent comme un *ars recte scribendi et recte proferendi* étant dans l'erreur[151]. Ces deux conceptions opposées fusionnent dans certaines définitions du XIII^e^ s., et l'on trouve ainsi vers 1250 dans la *Divisio scientiarum* d'Arnoul de Provence la définition de la grammaire comme science du bien parler, du bien écrire et du bien comprendre[152].

Les prologues du *Graecismus* admettent plusieurs types de définitions qui tendent toutes à exalter la grammaire. Ce sont d'autre part presque toujours les mêmes définitions, continuité qui n'est pas

145. *GLK* I 426, 13.
146. *Etymologiae* I 5.
147. Hugues de Saint-Victor, *Didascalicon*, éd. BUTTIMER 1939, 2, 30 p. 47, 23.
148. Richard de Saint-Victor, *Liber exceptionum*, éd. CHATILLON 1958, I 22 p. 111.
149. Pierre Hélie, *Summa*, éd. REILLY 1993, I p. 61, 6. Pierre Hélie précise plus loin : «finis ergo huius artis est recte scribere et recte loqui, sive in scribendo et loquendo soloecismi et barbarismi vitatio» (I p. 63, 41)
150. Cf. HUNT 1980a, p. 120.
151. Cf. HUNT 1984, p. 41.
152. «Gramatica est scientia gnara recte loquendi, recte scribendi recteque intelligendi», éd. LAFLEUR 1988, l. 586-88.

surprenante puisque les auteurs de prologues s'appuient sur les travaux de leurs prédécesseurs. Le Prologue 5 emprunte ainsi deux formules au Prologue 2 et les complète par deux autres ; Jupiter reprend l'ensemble et le réordonne partiellement :

Prologue 2, 2.2	**Prologue 5, 1.2**	**Prologue 1, 5.1**
	Nutrix antiquissima	Nutrix antiquissima
	secundum Remigium	secundum Remigium
		secundum P. Heliam
secundum Isidorum	secundum Isidorum	secundum Isidorum
definitio alia	definitio alia	

La grammaire, nutrix antiquissima

La première description fait de la grammaire la science des sciences et la nourrice indispensable à tout enfant (Prol. 5, 1.2.1 ; Prol. 1, 5.1.1). Ce thème courant figure aussi dans des termes approchants dans la *Domus gramatice* de Simon[153], qui peut avoir été à l'origine de ce regroupement de définitions louangeuses de la discipline grammaticale[154]. Ce montage, dont les sources sont difficiles à retrouver figure, avec quelques modifications, dans l'introduction à la philosophie d'Olivier le Breton, où la définition est attribuée à Isidore[155], vers 1280 chez Jean de Dacie (*Divisio scientie* p. 42, 5 sq.), vers 1300 chez Jupiter avec quelques variantes par rapport au Prologue 5 (1.2.1), peut-être parce que Jupiter peut aussi lire ce passage chez Jean de Dacie.

La deuxième partie de la définition qui traite de l'utilité de la grammaire pour tous les autres arts, telle qu'on la trouve dans le Prologue 5, figure aussi en incise de la définition d'Isidore dans le Prologue 2, et lui est entièrement attribuée par Jupiter. Le même passage se rencontre, coupé en deux citations, dans le premier prologue

153. Éd. OTTO 1963, p. 1, 7-14.

154. Cf. ibid. : «Et quod gramatica sit omnium scientiarum fundamentum, dicit Beda. Ysidorus protestatur omnes scientias tanquam rivulos a gramatica profluxisse. Dicit enim : gramatica est omnium artium liberalium fons et origo, totius eloquentie fundamentum».

155. «Hanc comendans Ysidorus dicit 'gramatica est omnium scientiarum hostiaria, nutrix antiquissima, lingue balbutientis purgatrix prudentissima, qua clausa omnes clauduntur, qua aperta omnes aperiuntur'. (...) Ab eo dicitur alibi : «Hec est scientia sine qua nichil addiscitur vel docetur, hec est ministra logice, interpres theologie, magistra rethorice, medicine refugium necnon et totius quadruvii fundamentum». Cf. LAFLEUR-CARRIER 1997, p. 486.

au commentaire du *Doctrinale* par Petrus Croccus[156], et l'on retrouve aussi la définition complète dans les commentaires de Ludolphe de Lucho, où elle est attribuée à Alpharabi[157]. Sa plus ancienne trace figure peut-être chez Ennode, qui mentionne déjà la grammaire comme la nourrice des autres sciences[158]. Cette affirmation concernant la grammaire en général n'est pas sans évoquer ce que dit Alain de Lille de la science en général, en un passage (*Planctus naturae* XII p. 856, 114 sq.) repris par le Prologue 4 (Prol. 4, 2). D'autres disciplines que la grammaire ont aussi développé cette prétention à être la reine des sciences, du *trivium* et du *quadrivium*, l'astronomie par exemple, comme chez Olivier le Breton[159] ; on trouve cependant plus fréquemment la description de la logique comme la science indispensable aux autres, ainsi chez l'*Anonymus Cordubensis*[160].

156. «Alio modo sic : gramatica est omnium artium hostiaria, nutris antiquissima, lingua balbutientis purgatrix prudentissima. Alio modo sic : gramatica est valens ad alias, magistra logice, ministra rethorice, medicine refugium necnon totius quadruvii fundamentum». (Troyes BM 1142, f. 1va)

157. «Ex quibus patet veritas domini istius Alphorabii in *De ortu scientiarum*, scilicet illius : 'Gramatica est omnium aliarum scientiarum ostiaria, nutrix antiquissima, lingue balbutientis purgatrix aptissima, sine qua nihil scitur vel docetur. Ipsa enim logice ministra, rhetorice magistra, refugium medicine, interpres theologice necnon totius quadruvii laudabile fundamentum». Éd. Basel ca 1489-94 p. 1.

158. «Quasi nutricem ceterarum (virtutum) anteponunt grammaticam». Magnus Felix Ennodius ep. Ticinensis, †521, éd. HARTEL, Corp. Vind. 6, 1882 (6, 11 p. 405, 23).

159. «Si sit mathematica de quantitate continua mobili, sic est astronomia ad quam tam trivium quam quadruvium ordinatur, cuius libros <et> actores innumerabiles ad recitandum complete vix sufficeret unus dies». Cité par LAFLEUR 1994, p. 156 n. 13.

160. «Logica ordinatur ad cognitionem aliarum scientiarum». *Quaestiones super primum librum Posteriorum. Proemium*, éd. MARMO 1991b, p. 121, cité par EBBESEN-ROSIER-CATACH 1997, p. 99.

«Secundum Remigium»

Les Prologues 1 et 5 (et nous avons vu plus haut que Jupiter suit de très près le Prologue 5) enchaînent ensuite tous deux sur une définition fournie d'après eux par Remi d'Auxerre, mais que nous n'avons pas retrouvée chez cet auteur[161].

Ces deux premières «définitions» qui n'en sont pas puisque la grammaire est en réalité décrite par rapport aux autres sciences, donc de l'extérieur, sont ajoutées par la famille <T2b> aux deux définitions issues de <T2a> que nous allons voir maintenant.

Alia definitio / secundum Petrum Heliam

À cet endroit, les prologues divergent sensiblement : Jupiter donne en troisième position (5.1.3) une définition attribuée à Pierre Hélie[162], qui ressemble à la deuxième définition anonyme du Prologue 2 et à la quatrième du Prologue 5[163]. On pourrait penser qu'il s'agit de la même définition transformée par Jupiter, mais ce n'est pas le cas. Nous savons en effet que la tradition <T3> descend de <T2c> et non de <T2b>. Ce que Jupiter avait en main, ce n'est pas un prologue P5a mais un P5b. Or si l'on se tourne vers *W*, on voit que ce manuscrit donne en 1263, non pas quatre mais cinq définitions, ce qui fait partie des remaniements de <T2b> par <T2c> :

1. Nutrix antiquissima
2. Secundum Remigium
3. Secundum Ysidorum
4. Secundum Priscianum «in commento maioris voluminis» (*sic*)
5. Definitio magistralis

Ce que les Prologues 2 et 5a appellent la *definitio alia* correspond à peu près à ce que l'on trouve sous le nom de Priscien dans P5b (*scientia recte scribendi et recte pronuntiandi gnara*). Il s'agit en fait de la

161. «Gramatica est scientia verbis scripta aliis scientiis intelligendis et recte pronuntiandis specialiter attributa» (Prol. 5, 1.2.2) ; «Gramatica est scientia aliis scientiis recte intelligendum et recte pronuntiandum principaliter attributa» (Prol. 1, 5.1.2).

162. «Gramatica est scientia recte scribendi, recte scripta intelligendi, recte intellecta proferendi». (Prol. 1, 5.1.3)

163. «Gramatica est ars que docet recte scribere, recte intelligere, recte ordinare et recte pronuntiare» (Prol. 2, 2.2.2). «Gramatica est scientia recte loquendi, recte scribendi, recte pronuntiandi, recte construendi sine barbarismo et soleocismo». (Prol. 5a, 1.2.4)

définition (transformée) de Pierre Hélie[164] ; on pense également à l'autre définition de Pierre Hélie, plus proche de la version P5a : *finis ergo huius artis est recte scribere et recte loqui, sive in scribendo et loquendo soloecismi et barbarismi vitatio*[165]. La définition «magistrale» est au contraire celle que l'on trouve chez Jupiter. Il est possible que Jupiter, ou son antécédent, ait compacté accidentellement les définitions 4 et 5, peut-être par saut du même au même ; il est probable que le nom de Pierre Hélie figurait dans d'autres manuscrits <T2b>. Il est aussi possible que la première définition ait été ressentie comme superflue devant la deuxième et volontairement éliminée. Ce genre de définition est de toute façon typique des nouvelles définitions composites qui constituent comme des extensions de celle que l'on trouve dans la *Philosophica disciplina* (*scientia recte loquendi recteque scribendi*), qui était déjà une amplification d'Isidore d'après Gundissalvi[166].

Secundum Isidorum

La dernière définition est attribuée par les Prologues à Isidore. Elle figure en avant-dernière position dans les Prologues 2 et 5, en dernière position chez Jupiter, qui reconnaît que les définitions précédentes suffiraient largement, mais déclare qu'il faut quand même donner celle d'Isidore parce qu'elle exalte la grammaire et la place au sommet de toutes les sciences, ce qui sert de justification au reclassement opéré dans son prologue par rapport à l'ordre de son modèle[167]. En réalité, sa définition n'a plus rien à voir avec celle d'Isidore mais rejoint ce que le Prologue 5 accolait à la description de la grammaire comme *nutrix antiquissima* (cf. supra). Nous avons vu que Jupiter avait remplacé ce passage par un autre, peut-être en suivant Jean de Dacie[168]. Le cas du

164. «Scientia gnara recte scribendi et recte loquendi», cf. Pierre Hélie, *Summa* éd. REILLY 1993, I p. 61, 6.
165. Pierre Hélie, *Summa* éd. REILLY 1993, I p. 61, 6. Pierre Hélie précise plus loin : «finis ergo huius artis est recte scribere et recte loqui, sive in scribendo et loquendo soloecismi et barbarismi vitatio» (I p. 63, 41)
166. Éd. LAFLEUR 1988, p. 275, 335-36 et note.
167. «Plures enim possent dari de gramatica diffinitiones, sed sufficiant que dicte sunt, nisi quod Ysidorus ponit unam que inter omnes est commendabilis, quoniam ipsam gramaticam multum commendat et exaltat» (P1, 5.1.4).
168. «Gramatica est ars artium, scientia scientiarum, sine qua nichil aut parum proderit rixosa disputatio logicorum, sine qua rethorica suos ornatus labi percipiet (...) sine qua geometria non poterit mensurare, arismetica

Prologue 2 n'est pas très différent puisqu'il insérait presque le même extrait au milieu d'éléments empruntés à Isidore[169]. La compilation, la reprise de citations de seconde main et le mélange des définitions font en effet qu'à la troisième génération on ne sait plus qui est l'auteur de quoi. Le Prologue 5 est le seul à donner une définition d'Isidore, que l'on retrouve d'ailleurs dans la *Domus gramatice* de Simon[170], et dans le premier prologue du commentaire de Petrus Croccus sur le *Doctrinale*[171].

Les trois prologues étudiés ci-dessus accompagnent leurs définitions de divisions de la grammaire. Les deux principales divisions sont récapitulées à trois reprises par trois prologues différents : tripartition de la grammaire selon Donat (préceptive, prohibitive, permissive), quadripartition selon Priscien (orthographe, étymologie, syntaxe, prosodie). Rappeler cette double division de la grammaire est un lieu commun de la littérature médiévale d'introduction. On trouve par exemple ce rappel dans le prologue *Triplex est principium* d'Adénulfe d'Anagni, dans l'*Introduction à la philosophie* de Nicolas de Paris, et dans celle d'Olivier le Breton[172], dans les commentaires sur les *Flores gramatice* de Ludolphe de Lucho[173], dans le premier prologue au commentaire du *Doctrinale* par Petrus Croccus[174]. On la retrouve aussi dans la *Divisio scientiarum* d'Arnoul de Provence[175], où elle

---

numerare, astronomia non poterit eventus perpendere, vel sic eventus non poterit enodare, sine qua musicalis concordia inconsonorum discordiam elabitur et, ut suum enucleam epyteton, sine qua seniores balbutire poterunt et non loqui» (P1, 5.1.4).

169. «Gramatica enim ut dicit Ysidorus est fons (et origo *add. Pa3*) omnium (aliarum *Pa3*) artium (...). Unde vere dicitur quod hec ars est totius eloquentie soliditas seu fundamentum» (Prol. 2, 2.2.1). «Gramatica est peritia loquendi aliarum scientiarum vel artium (aliarum scientiarum vel artium : aliarum artium liberalium *Pa2* septem artium liberalium *Pa4Va1Va2*) fundamentum et origo totius discipline» (Prol. 5, 1.2.3).

170. «Ysidorus protestatur omnes scientias tanquam rivulos a gramatica profluxisse. Dicit enim : gramatica est omnium artium liberalium fons et origo, totius eloquentie fundamentum». Éd. OTTO 1963, p. 1.

171. «Gramatica sic diffinitur : Gramatica est fons et origo omnium liberalium artium sine qua nulla, cum qua quelibet. Et exponunt expositores 'sine qua nulla docetur vel discitur et cum qua quelibet discitur'» (Troyes BM 1142, f. 1va).

172. Cf. LAFLEUR-CARRIER 1997, p. 427, 460-61 et 486-87.

173. Éd. Basel ca 1489-94, p. 3.

174. Troyes BM 1142, f. 1vb.

175. Éd. LAFLEUR 1988, p. 339-41, cf. ROSIER 1997a, p. 267.

voisine avec une troisième division, celle d'Alpharabius qui divise la grammaire en sept parties[176].

La grammaire préceptive, rappellent les différents prologues, concerne les règles de grammaire, et Donat la décrit dans son édition mineure selon le Prologue 1 (5.2.1), majeure selon les autres (Prol. 2, 2.1.1 ; Prol. 5, 1.3.1); la grammaire permissive traite des vices et des figures autorisées par une raison ; la grammaire prohibitive traite des vices du discours, et ces deux dernières sections sont traitées dans le *Barbarisme* de Donat. Il est intéressant de noter que pour le Prologue 1, un Donat se compose apparemment de l'*Ars minor* et du *Barbarisme*, alors que les deux autres prologues évoquent un Donat composé d'un Donat majeur complet.

La présentation de la division de la grammaire selon Priscien se fait avec une grande homogénéité dans les deux plus anciennes introductions (Prologue 2, 2.1.2 et Prologue 5, 1.3.2). La grammaire y est divisée en quatre parties selon son *subiectum*, qui est alors défini comme la *vox articulata litterata debito modo pronuntiata.* Les quatre parties sont énumérées en fonction de ce sujet : orthographe et étymologie (Priscien majeur), syntaxe (Priscien mineur), prosodie (*De accentu* du Ps.-Priscien).

Dans son prologue au *Graecismus*, rédigé une quarantaine d'années après le Prologue 2, Jupiter répète comme ses prédécesseurs la division de la grammaire selon Priscien (5.2.2) en quatre parties, à ceci près, et le changement est important, que la référence au *subiectum* traditionnel de la grammaire, la *vox articulata litterata debito modo pronuntiata*, est abandonnée. Cette modification est à mettre en relation avec le regard critique que porte Jupiter sur d'anciennes définitions de la *causa materialis* du *Graecismus*. Le sujet du manuel n'est pas pour lui, nous y reviendrons (cf. infra 3.6), les mots dans leurs rapports d'homonymie ou de synonymie, mais les mots sous le rapport de la construction (*Causa igitur materialis huius operis est sermo significatus ordinabilis ad significandum sub rectitudine vel rectitudinis deviatione...*, Prol. 1, 6.1.1). Ceci doit être mis plus généralement

176. Cf. ROSIER 1988c, p. 15-16.

aussi en rapport avec un changement contemporain dans la perception du *subiectum* de la grammaire[177].

La présentation des deux divisions de la grammaire est pour Jupiter l'occasion d'afficher sa préférence pour Donat, sous l'influence d'Alain de Lille en particulier, qui décrit dans son *Anticlaudianus* Priscien comme un apostat[178]. De même, concluant la division de la grammaire en quatre parties selon Priscien, avec la prosodie, qui est traitée dans le *De accentu* de Priscien (en fait d'un Ps.-Priscien), Jupiter signale que ce *De accentu* est un très bon livre, si bon même que certains disent que Priscien ne saurait l'avoir écrit[179]. Autre exemple de cette détestation liée à la légende noire de Priscien, Jupiter affirme, toujours dès son prologue, que si Évrard suit Donat dans l'ordonnancement des parties du discours, c'est parce que celui-ci est bref et solide, alors que Priscien est au contraire bavard et ennuyeux[180], en s'appuyant ici sur

177. Cf. KNEEPKENS 1995, p. 248 ; SIRRIDGE 1988b, p. 9 ; ROSIER 1997a, p. 266.

178. Alain de Lille, *Anticlaudianus* éd. BOSSUAT 1955, II 500 p. 87 : «Grammatice tractus pertractat apostata noster, / pigrius in dictis corporis omnia passus». Voir aussi les vers suivants 502-506 sur la foi de Priscien. Cf. KNEEPKENS 1973-74 pour un panorama complet des opinions médiévales sur Donat et Priscien. Ce rejet massif de Priscien prend sa source dans une confusion entre le consul Julien auquel Priscien dédie ses *Institutiones* et l'empereur Julien l'Apostat ; cette confusion donne lieu à toutes sortes d'extrapolations, selon lesquelles Priscien, ancien prêtre ou diacre selon les cas, aurait apostasié par pur arrivisme afin d'assurer le succès à son livre. Au XII[e] s., Wolfger de Prüfening signale, mais en vain, cette erreur dans son *De scriptoribus ecclesiasticis*. C.H. Kneepkens signale également que Donat a failli connaître le même sort à cause d'une confusion avec les donatistes ; de vigoureuses défenses se sont alors élevées, fondées sur ce qu'en dit saint Jérôme qui fut son élève. Dans le cas de Priscien, il n'est pas impossible que vienne également se greffer sur la confusion des deux Julien une erreur due aux hérétiques qui suivaient Priscillien, comme en témoigne Papias : «Priscillianistae haeretici a Prisciano dicti... » La mention des priscillianistes vient vraisemblablement d'Ansileube (LINDSAY, *Gloss. lat.* I p. 461). Cf. aussi DU CANGE, *Glossarium* s.v. H. Silvestre relève aussi une occurrence chez Dante, qui envoie Priscien aux enfers (*Inf.* XV 109) ; cf. SILVESTRE 1967, p. 234.

179. «Prosodia est scientia de accentu que traditur ab eodem in libello *De Accentu*, et vere ille liber valde bene ornatus est. Et ideo quidam dicunt ipsum Priscianum non composuisse» (P1, 5.2.2).

180. «Actor iste insequitur Donatum in ordine partium orationis, quia fuit breviloquus et firmosus, Priscianus vero prolixus et tediosus, testante

une citation de son commentateur, Robert (Kilwardby ?). On retrouve une fois de plus cette mise en concurrence de Donat et Priscien dans le commentaire du chapitre des pronoms, et elle est faite, comme au début, dans la perspective d'Alain de Lille, Jupiter développant l'opposition entre Donat «catholique» et Priscien «apostat», en s'appuyant sur la même citation d'Alain de Lille, dont il fait décidément un usage intensif[181]. Nous n'avons pas trouvé d'exemple contemporain de cette mise en parallèle, sous cet aspect, des deux grammairiens antiques. Le lien entre grammaire, écriture et foi est peut-être important pour Jupiter, et nous avons vu plus haut qu'il s'étonnait qu'Évrard ne commence pas son *Graecismus* par une invocation, ce qui semble lui être habituel. Cela ne paraît toutefois pas avoir de conséquence sur son commentaire, influencé, dans ce qu'il apporte de nouveau à la glose du *Graecismus*, par des traités, commentaires et questions évidemment inspirés de Priscien.

Dans le Prologue 5, les définitions et divisions sont suivies d'un dossier de citations assez complexe (Prol. 5, 1.4) qui exaltent la grammaire, et circulent pratiquement toujours ensemble depuis une date ancienne[182]. La première d'entre elles remonte à saint Jérôme, à qui elle est d'ailleurs attribuée dans les manuscrits :

> Quod satis pandit Ieronimus per hec verba : Inter ipsos gramaticos, philosophos et rethores (rethores] rethoricos *Pa2Pa4Va1*) pene ab ipsis cunabilis nutritus sum[183].

Elle est suivie, sans transition, d'une citation d'origine inconnue :

> Et «sicut tela litium non habens (non habens licium *Va1*) ad nullum bonum opus sine ipso producitur (sine ipso producitur] sine ipso perducitur *Pa2* sine ipso proficitur *Pa4* proficitur sine ipso *Va1*), ita et

---

Roberto expositore suo dicente sic : Illa sunt quorum inspectio magis generat tedium perfectum» (*Pa1* f. 6rb).

181. «DONATI NOSTRI : ... Noster, dicit, Donatus fuit catholicus homo sicut dicit ipsa fides catholica. Vel dicitur NOSTER ad differentiam Prisciani qui propter nomen suum fuit apostata et fidem catholicam relegavit, post negavit, de quo loquitur Alanus : Gramatice tractus detractat apostata noster / Pigrius etc.» (*Pa1* f. 134vb).

182. Ce dossier de citations a fait l'objet d'une étude par B. Löfstedt (1990), qui a signalé leur présence dans différents manuscrits. Nous lui empruntons la majorité des identifications ci-dessous.

183. Jérôme, Prol. in Iob (éd. R. WEBER, Biblia sacra Vulgata) p. 732, 41 : «Didicimus, et in latino paene ab ipsis incunabulis inter grammaticos et rhetores et philosophos detriti sumus».

cetera scripta (scriptura *Pa4*) sine gramatica inordinata esse videntur (videtur *Pa4*)».

La dernière citation combine trois éléments, un passage d'un Ps.-Jérôme[184], un extrait du *De ecclesiasticis officiis* d'Isidore[185] et un extrait non identifié :

1. Item «qui amat vinum non execret cratheras (*Pa2Va1* : patheras *Pa1* tabulas *Pa4*) et qui nucleos non nuces et qui oleum non amurcam et qui lac non vaccas, qui segetes non boves, qui fidem non opus, qui Deum non proximum, qui filium non coniugium, et qui desiderat sapientiam (inv. *Pa4*) non abhorret (abhorreat *Pa2* horreat *Pa4*) gramaticam (gramaticam artem *Pa2* artem gramaticam *Pa4*), sine qua nemo eruditus et sapiens esse potest,

2. sine qua lector in ecclesia (catholica *add. Pa2Pa4*) non sinitur ordinari, nisi qui legere et scire potest sillabas et accentuum rationem, species et naturas dictionum et sententiarum differentias,

3. quod totum per artis gramatice et per huiusmodi libri documenta scientifica propinatur».

Ces différentes citations sont attestées dans d'autres traités grammaticaux : le prologue de l'*Anonymus ad Cuimnanum* (grammaire de la première moitié du VIII^{e} s.) contient ainsi l'extrait du *De ecclesiasticis officiis* d'Isidore, et quelques lignes plus loin celui du Ps.-Jérôme[186]. La citation de Jérôme (*Inter philosophos etc.*) est également courante. Elle figure aussi dans l'*Anonymus ad Cuimnanum* ; on la retrouve sous la même forme que dans le Prologue 5, c'est-à-dire complétée par l'extrait *sicut tela litium...*, dans plusieurs manuscrits du IX^{e} siècle[187]. L'extrait apparenté au Ps.-Jérôme (*qui amat vinum etc.*) se retrouve dans les mêmes manuscrits, tandis que d'autres témoins, souvent plus tardifs, le comportent seul, et

184. In Marc. 1, PL 30 col. 595^{C-D}.

185. Isidore, *De ecclesiasticis officiis* (PL 84) 2, 11, 2 col. 791^{B-C}, auquel renvoie LÖFSTEDT 1990 ; cf. surtout ibid. 4 col. 791^{C} : «Accentuum vim oportet scire lectorem, ut noverit, in qua syllaba vox protendatur pronuntiantis».

186. Éd. BISCHOFF-LÖFSTEDT 1992, p. 17. Cf. LÖFSTEDT 1990, p. 123.

187. München, Clm 6404, f. 29v et 14429 f. 227r ; Leiden, BPL 135 f. 93v ; Valent. 393 f. 77r : «inter philosophos et rethores [*Leiden* : rethoricos, *comme plusieurs de nos manuscrits*] paene ab ipsis incunabulis nutritus sum, et sicut tela litium non habens (*parfois inversé comme dans Va1*) ad nullum opus bonum sine ipso proficitur (perficitur *Valent.*) ita etiam (et cetera *v. lect.*) scriptura absque gramatica inordinata esse videtur». Cf. LÖFSTEDT 1990, p. 123.

il est suivi, comme dans le Prologue 5, de l'extrait du *De ecclesiasticis officiis* d'Isidore[188].

Une autre attestation de ces citations composites est donnée au XIII[e] s. par la *Philosophia* d'Olivier le Breton, évoquée plus haut parce qu'elle citait aussi la description de la grammaire comme *nutrix antiquissima*. Cette définition y était mise sous le nom d'Isidore comme les extraits suivants[189]. Le même passage se rencontre abrégé dans le premier prologue au commentaire du *Doctrinale* par Petrus Croccus[190].

L'intérêt de ces définitions et louanges diverses de la grammaire est double ici : d'abord on se rend bien compte qu'au bout de deux ou trois générations, elles deviennent absolument inextricables. Elles sont formées d'éléments à l'origine souvent indéterminée que chacun déplace à volonté, si bien qu'à force de dépecer et d'intercaler, il n'y a par exemple plus rien d'Isidore sous le nom d'Isidore. Le second fait est que ces séries anciennes sont en général propres à la grammaire, et à une grammaire non-universitaire ; on voit cependant avec la *Philosophia* d'Olivier le Breton, qui est une introduction à l'*Isagoge* de Porphyre, qu'elles peuvent se glisser dans d'autres cadres.

3.6. Les accessus *à l'œuvre qui va être lue*

Les *accessus* au *Graecismus* puisent à deux types de sources. Il y a d'une part les *accessus* scolaires du XII[e] s. dont les différents types ont été identifiés par R. W. Hunt[191], le type A (*persona, locus,*

188. Angers B.M. 493 (IX[e] s.) f. 126v ; Naples BiblNaz. A.IV.34 (IX[e] s.) f. 147v ; Oxford Bodl. Libr. Add. C 144 (X[e]-XI[e] s.) f. 68r ; Prague Metrop. MXXXVI (XIV[e] s.) f. 68r. Une version abrégée figure aussi dans les *Collectanea* du Ps.-Bède, PL 94 col. 547[C]. Cf. LÖFSTEDT 1990, p. 123.

189. «Unde idem alibi dicit : qui vinum <diligit> ciphos non execratur, qui Deum non proximum, qui filium non coniugium, qui oleum non nucleum. Si quis ergo alias scientias diligat, gramaticam non execretur sine que omnis scientia sopita est et elinguis». Olivier le Breton, *Philosophia,* éd. LAFLEUR-CARRIER 1997, p. 486.

190. «Alio modo sic : qui vinum diligit ciphum non aborreat, qui oleum non amurcam, qui filium non coniugium, qui ceteras artes gramaticam non contempnat». (Troyes BM 1142, f. 1va)

191. Cf. HUNT 1980a, p. 126.

tempus), le type B (*vita, titulus operis, qualitas carminis, scribentis intentio, numerus librorum, ordo librorum, explanatio*, dans la version très complète qu'en donne le commentaire de Servius sur Virgile), le type C (*operis intentio, utilitas, ordo, authencitas, operis inscriptio, cui parti philosophiae supponitur*, dans sa version la plus complète donnée par Boèce dans son premier commentaire à l'*Isagoge* de Porphyre). Il y a d'autre part le système «aristotélicien» des quatre causes. On sait que ce prologue «aristotélicien» émerge avec l'Université : les quatre causes sont appliquées dès le début du XIII^{e} s. à la naissance d'une œuvre littéaire ou scolaire, et leur utilisation devient très vite commune dans les commentaires[192].

La dernière partie des prologues 1, 2, 3 et 5 est ainsi constituée par un *accessus* à Évrard et à son *Graecismus*, soit quatre *accessus* qui combinent de façons différentes les systèmes hérités de l'Antiquité classique et des méthodes des rhéteurs, et le système des quatre causes. Dans aucun de ces *accessus*, on ne retrouve un des différents types identifiés par R. W. Hunt pour le XII^{e} s., ni même des mélanges de ces types entre eux. On n'y retrouve pas non plus le prologue aristotélicien tel qu'on le rencontre en tête des commentaires de Kilwardby[193], et en tête du commentaire sur le *Barbarisme*[194] qui lui a été attribué, ou une forme dérivée qui ne mentionne pas la cause matérielle et la cause efficiente comme les *Notule* de maître Jordan. Les *accessus* au *Graecismus* sont toujours des combinaisons variables et plus ou moins réussies, plus ou moins stables aussi, d'éléments hétérogènes : on y retrouve pêle-mêle des rubriques empruntées à ces *accessus* du XII^{e} s. et associées aux quatre causes aristotéliciennes :

192. KNEEPKENS 1995, p. 247 ; MINNIS 1988^{2}, p. 28-29.
193. Cf. HUNT 1980a, p. 139.
194. Éd. SCHMÜCKER 1984, p. 5-6.

Prologue 2	Prologue 3	Prologue 1
Causa quadruplex materialis : vox litterata formalis : triplex efficiens : auctor finalis : communis et privata Utilitas Cui parti philosophie supponatur Explanatio Intentio scribentis Materia	Materia : c. materialis Intentio Necessitas : c. finalis Modus agendi : c. formalis Titulus : c. efficiens Causa suscepti operis Cui parti philosophie supponatur	Causa quadruplex materialis : sermo ordinabilis ad significandum formalis : forma tractatus et forma tractandi efficiens : movens et non mota, movens et mota finalis : communis et privata Carminis qualitas Utilitas Vita auctoris Titulus Explanatio (prohemii)

On est donc en présence de types mixtes, qui dénotent peut-être une certaine familiarité avec la lecture des auteurs antiques : alors que les grammairiens et les théologiens adoptent vers la mi-XIII^{e} s. la présentation par les quatres causes, les commentateurs d'Ovide continuent à utiliser des schémas d'*accessus* qui remontent au XII^{e} siècle[195]. Ces types mixtes se retrouvent d'ailleurs aussi dans les commentaires sur le *Doctrinale* comme celui de Petrus Croccus. Après avoir traité les quatre causes de l'œuvre (canoniquement annoncées par une formule platonicienne), celui-ci ajoute trois rubriques supplémentaires, le *titulus*, la partie de la philosophie à laquelle se rattache l'œuvre d'Alexandre, l'*explanatio*[196].

Cette conciliation ou ce cumul se font selon les cas avec plus ou moins de bonheur et de redites : le Prologue 1 cumule les rubriques *causa efficiens* et *vita auctoris*, écueil évité par le Prologue 2 qui, lui, cumule *causa finalis* et *intentio scribentis*, *causa materialis* et *materia*. Ces tentatives témoignent de la difficulté de construire un *accessus* clair, cohérent, au XIII^{e} siècle, quand on ne veut se priver ni de la simplicité du schéma en quatre points, plus facile à mémoriser car toujours identique, ni de la complétude d'un des schémas classiques.

195. Cf. HUNT 1980a, p. 140-141.

196. «Cum secundum verbum platonicum nichil sit ortum cuius causa legitima non precedat, ideo causam quadruplicem inquiramus scilicet que sit causa materialis, formalis, efficiens et finalis» (Troyes BM 1142, f. 2vb-3rb).

Dans le cas du *Graecismus*, la situation est compliquée par le fait que certains *accessus* ont connu des remaniements internes. C'est le cas du Prologue 2, et surtout du Prologue 3, qui se scinde à cet endroit en deux branches. Chacune annonce un plan différent de l'autre, et chacune suit un plan différent, et de l'autre et de ce qu'elle a annoncé elle-même, comme le montre le tableau ci-dessous :

Pa2 Pa5	**Pa1 Va1**
Plan annoncé	**Plan annoncé**
intentio	materia
titulus	intentio
causa efficiens	necessitas
causa materialis	modus agendi
causa formalis	titulus
causa finalis	
Plan effectivement suivi	**Plan effectivement suivi**
materia	materia (causa materialis)
	intentio
causa formalis	causa finalis = necessitas
causa efficiens	causa formalis forma tractatus forma tractandi = modus agendi
causa finalis	causa efficiens -> titulus
causa suscepti operis	causa suscepti operis
cui parti philosophie supponitur	cui parti philosophie supponitur

La première version du texte devait utiliser simplement la technique des quatre causes, matérielle, formelle, efficiente, finale. On voit mal en revanche pourquoi l'annonce des éléments qui vont être traités présente autant de divergences avec ce qui est effectivement suivi, mais cette divergence est probablement à l'origine du remodelage tenté par *Va1* et *Pa1*, qui ajustent le plan annoncé avec ce qui suit. Le tout s'achève sur une double section commune qui n'est pas annoncée dans la brève introduction, *causa suscepti operis* (qui fait double emploi avec la *causa finalis* qui vient juste avant dans *Pa2* et *Pa5*) et *cui parti philosophie supponitur*.

Il est d'autre part intéressant de noter qu'en théorie, cette tradition s'essouffle selon E. Quain[197] dans les écoles aux XII^e^-XIII^e^ siècles : nous sommes ici au XIV^e^ siècle avec *Pa1* et *Pr*, au XV^e^ même avec le manuscrit *Pa5*, et ces *accessus* au *Graecismus* sont toujours recopiés.

La cause matérielle

La cause matérielle d'un traité est la plus importante des quatre : elle est presque toujours traitée d'une part en premier, d'autre part de la façon la plus détaillée. Dans son commentaire sur le *Priscien mineur*, Kilwardby développe longuement la *causa materialis*, et très brièvement les trois autres ensuite[198]. La cause matérielle ou *materia* est théoriquement le sujet du traité, la matière dont il parle. On constate en fait une équivalence avec le sujet de la discipline tout entière : Kilwardby identifie ainsi la cause matérielle du *Priscien mineur* au sujet de la grammaire[199]. Rechercher le sujet d'un traité revient à discuter le sujet de la discipline qu'il traite.

Cette équivalence est-elle admise par les glosateurs du *Graecismus* ? Les avis sont partagés : les Prologues 3 et 5 définissent la cause matérielle du *Graecismus* comme la signification des mots, leurs rapports d'homonymie et de synonymie[200], alors que les Prologues 1 et 2 tentent visiblement de raccrocher le *Graecismus* à la «grammaire», en lui attribuant comme sujet ce que l'on donne généralement comme sujet à la grammaire. Les Prologues 3 et 5 considèrent que le *Graecismus* relève de la grammaire «impositive», qui vise l'enseignement d'une langue donnée, ici le latin, les Prologues 1 et 2 veulent le rattacher à la grammaire scientifique telle que l'a définie plus haut le Prologue 2.

L'équivalence entre sujet du *Graecismus* et sujet de la grammaire n'est cependant pas implicite, car ces prologues contiennent un passage qui démontre que la discipline dont relève le livre est bien la grammaire. La raison de cette précision est que les glosateurs tentent de contourner le double obstacle que constituent Donat et Priscien. Les glosateurs

197. QUAIN 1945, p. 262.
198. Cf. HUNT 1980a, p. 139 et n. 2.
199. KNEEPKENS 1995, p. 249-50.
200. «Materia huius libri est diversarum dictionum expositio, in quibus sibi conveniant et in quibus differant assignare» (P3, 2). «Sic resultat causa materialis vel materia huius libri que talis est : diversarum dictionum expositio, in quibus scilicet a se differant et in quibus conveniant in significato (que talis est ... significato *om. Pa2Pa4*)» (P5, 2).

sont en effet confrontés à une aporie : ou bien le *Graecismus* traite de la même matière que les manuels de Donat et Priscien, et il ne sert à rien ; ou bien il ne traite pas de la même matière, donc il ne relève pas de la grammaire, et il ne sert à rien.

Les deux prologues qui tentent d'inscrire le *Graecismus* dans la grammaire recourent à la même distinction entre *esse* et *bene esse* de la grammaire. Il est possible que le Prologue 1 s'inspire ici du Prologue 2, puisque nous avons vu que Jupiter connaissait plusieurs familles de gloses. Dès le début de son *accessus*, l'auteur du Prologue 2 trace la frontière entre ce qui est *de esse gramatica* (dont il ne parlera plus) et ce qui relève du *bene esse* (c'est-à-dire le *Graecismus,* dont il va traiter) (Prol. 2, 3). Cette distinction revient dans le même *accessus*, dans la réponse à la question *Utrum liber iste sit de gramatica*, qui démontre, mais de façon assez lâche, que le manuel se rattache non pas à l'*esse* mais au *bene esse* de la grammaire (Prol. 2, 3.6). Cette distinction est reprise chez Jupiter dans la section *carminis qualitas* de son *accessus*, mais elle est bizarrement rattachée au fait que le *Graecismus* est versifié. Le *Graecismus* ne relève pas de l'*esse* mais du *bene esse* parce qu'il est en vers (Prol. 1, 6.2). Il est manifeste que Jupiter n'a pas compris la distinction proposée par le Prologue 2, et a essayé de la clarifier. La distinction du Prologue 2 est de toute façon assez confuse.

Ces mentions de l'*esse* et du *bene esse* sont relativement nombreuses dans la littérature contemporaine, mais leur sens est difficile à déterminer. Le «*Guide de l'Étudiant*» instaure ainsi une distinction interne à la logique, entre ce qui relève de l'*esse logices* (la logique d'Aristote, § 515-1159) et ce qui relève du *bene esse logices* (Porphyre et le *Liber sex principiorum*, § 1160-1275[201]). La première série de traités caractérise ainsi ce qui a trait à la logique en tant que telle, et la seconde ce qui la «complète heureusement[202]». Le problème est que le *Guide* s'interrompt à cet endroit si bien que la liste du *bene esse logices* n'est peut-être pas complète. Dans son *Introduction à la philosophie*, Nicolas de Paris propose une distinction[203] qui peut peut-être éclairer la précédente, où le *bene esse* semble recouvrir les

201. LAFLEUR 1997, p. XV-XVII.

202. LIBERA 1994, p. 36.

203. «Et sic patet qualiter libri Aristotiles de loyca separantur, in quibus complete tradita est tota loyca : tractatus enim Boecii et Porphirii sunt ad evidentiam eorum que dicta sunt ab Aristotile obscure». Éd. LAFLEUR-CARRIER 1997, 46 p. 463.

traités propédeutiques à une discipline : ces traités adjacents ne sont pas indispensables à l'essence de la discipline (la logique d'Aristote serait complète sans Porphyre), mais ils constituent des suppléments utiles. Dans sa section consacrée à la grammaire, le «*Guide de l'Étudiant*» impose la même distinction entre trois parties principales (orthographe, étymologie, syntaxe) et deux parties de *bene esse* (prosodie, science des vices et des figures). Les trois parties principales sont couvertes par Priscien (majeur et mineur), les deux parties de *bene esse* par le *De accentu* du Ps.-Priscien et par le *Barbarisme* de Donat[204]. Cette distinction obéit à une logique précise, puisque l'on retrouve dans l'*esse* de la grammaire ce qui fait l'objet des leçons de grammaire des jours ordinaires à la Faculté des Arts, alors que le *bene esse* regroupe deux manuels associés, dans le statut de 1255, aux *parva logicalia*[205]. Or ces *parva logicalia* comprennent le *De sex principiis* (que le *Guide* range parmi le *bene esse logices*), les *Topica* de Boèce et le *De divisione* de Boèce (écrits que Nicolas de Paris recommande *ad evidentiam* d'Aristote).

Dans le Prologue 2 du *Graecismus*, cette distinction entre *esse* et *bene esse* est aussi utilisée pour différencier les livres d'Aristote *qui sunt de esse philosophie naturalis (De celo et mundo, Liber Physicorum, De generatione et corruptione, Liber Metheorum, De vegetabilibus sive De Plantis, De animalibus, De anima)* et ceux *qui sunt de bene esse naturalis philosophie (De morte et vita, De sompno et vigilia, De sensu et sensato, De memoria et reminiscientia).* Or cette partition se retrouve dans le «*Guide de l'Étudiant*», qui associe à l'étude de l'*anima rationalis* le *De anima,* et des *libri subalternati*[206] dont la liste est identique à celle des livres *de bene esse philosophie naturalis* du Prologue 2, à ceci près qu'ils sont complétés par le *De motu cordis* attribué à Aristote.

Jupiter fournit dans son prologue un autre type d'emploi de la distinction *esse / bene esse*, lorsqu'il s'interroge sur la raison qui a poussé selon lui Évrard à donner ce titre de *Graecismus* à son œuvre. Est-ce dû par exemple à une supériorité du chapitre VIII, qui traite des mots ayant une racine grecque, sur les autres chapitres du livre ? Non, répond Jupiter, et pour deux raisons : d'autres chapitres, qui sont *de esse libri*, sont au moins de valeur équivalente à ce chapitre VIII ; ce

204. LAFLEUR 1997, p. XV ; ROSIER 1997a, p. 267.
205. DENIFLE - CHATELAIN 1889-97, II 1185, 14 ; ROSIER 1997a, p. 262.
206. LAFLEUR 1997, p. XIV.

chapitre en outre n'est pas *de esse libri*, mais *de bene esse*, et Évrard n'avait même pas prévu d'en traiter, ce que montre son prohemium (Prol. 1, 6.4). Il est intéressant de noter que la distinction *esse / bene esse* ne se rencontre que dans les deux prologues qui ont manifestement des sources artiennes. Cette distinction, qui circule dans les milieux universitaires, est ici utilisée pour faire du *Graecismus* un manuel de grammaire, subalterne avant 1260, supérieur à Donat et Priscien par sa versification en 1300.

Identifiant ainsi le *Graecismus* et la grammaire (dans son *bene esse*), Jupiter et l'auteur du Prologue 2 sont amenés à s'engager dans des discussions sur le sujet de la grammaire. Cette section éclaire la diversité tant diachronique que synchronique des opinions, et met à jour certaines incohérences. Pour le Prologue 2, la *causa materialis* est constituée par la «*vox litterata articulata*, dont s'occupe l'intention de l'auteur, qui est de réunir sous une forme abrégée les mots ayant plusieurs significations[207]». On a un peu l'impression que le Prologue 2 s'est donné beaucoup de mal pour rien : sa distinction entre *esse* et *bene esse* de la grammaire, qui permettait de rattacher le *Graecismus* à la discipline scientifique telle qu'elle avait été longuement définie par opposition à la grammaire impositive, tombe complètement à plat, puisqu'on apprend finalement que le sujet du *Graecismus* est l'exposition de la signification des mots. Il peut y avoir eu contamination par un autre *accessus*, puisque cette version de la cause matérielle est extrêmement répandue dans les prologues ; il reste cependant que tous les manuscrits véhiculent cette leçon, ce qui suppose une contamination très précoce.

Si le Prologue 2 dans son état original proposait bien seulement comme cause matérielle (et comme *subiectum* de la grammaire) la *vox litterata articulata*[208], il témoignait de toute façon d'un certain archaïsme. Dire que la *vox* (et plus précisément la *vox litterata*

207. «Causa materialis est vox litterata articulata circa quam versatur intentio actoris, que est dictiones habentes multiplicem significationem sub compendio copulare» (Prol. 2, 3.1). Un manuscrit comme *Pa2* fait même l'économie de la mention de la *vox*, et préfère s'en tenir à la version du Prologue 3 : «Causa materialis est diversarum dictionum expositio, scilicet in quibus sibi conveniant et in quibus a se differant assignare».

208. Ce qui correspond à la définition du *subiectum* de la grammaire telle qu'il la donne à propos de la division de la grammaire selon Priscien : «Dividitur autem gramatica a Prisciano penes conditiones repertas in subiecto suo quod est vox litterata articulata debito modo pronuntiata» (Prol. 2, 2.1.2).

articulata) est le sujet de la grammaire est une position du XII^e s. que l'on trouve en particulier chez Pierre Hélie, et que l'on retrouve encore chez Nicolas de Paris[209]. Robert Kilwardby distingue en revanche deux types de sujets, le *subiectum attributionis* qui est l'*oratio*, et le *subiectum praedicationis*, qui est la *vox litterata*[210], avant que certains modistes n'adoptent comme *subiectum* le *modus construendi*[211]. On retrouve ces positions dans les prologues au commentaire de Petrus Croccus sur le *Doctrinale*. Le plus ancien distingue comme Kilwardby le *subiectum attributionis* et le *subiectum praedicationis*[212], tandis que le plus récent renvoie à l'opinion de Boèce de Dacie, qui fait du *modus construendi* le *subiectum* de la grammaire[213].

La perspective change avec Jupiter, mais pas comme on pourrait s'y attendre, parce que Jupiter est imprégné des idées modistes. Jupiter confronte à cet endroit deux familles de glose, <T2b> qu'il connaît et <T2c> dont est issue sa propre glose, et critique ici d'anciennes définitions de la *causa materialis* du *Graecismus*. La *causa materialis* est pour Jupiter un « *sermo ordinabilis ad significandum* », avec au passage une rectification de l'opinion ancienne, qui réduisait la *materia* du *Graecismus* à une exposition de mots (Prol. 1, 6.1.1.1-2).

La longue définition du début (6.1.1.1) figure intégralement dans *W* (f. 1va), et appartient à la tradition <T2c> de glose ; la seconde définition, celle qui est critiquée par Jupiter (6.1.1.2), est celle que l'on trouve dans les Prologues 3 et 5, qui relèvent de la famille <T2b> de

209. «Gramatica vero suscipit divisionem penes condiciones concurrentes ad constitutionem sui subiecti. Est enim subiectum eius vox litterata, articulata, cum debito mensura pronuntiata». Éd. LAFLEUR-CARRIER 1997, 31 p. 460.

210. Cf. ROSIER 1997a, p. 266.

211. Cf. ROSIER-CATACH 1999, p. 51.

212. «Causa materialis sive subiectum in hac scientia est vox ordinabilis ad significandum propter congruum. Est autem duplex subiectum, attributionis sive predicationis» (Troyes BM 1142, f. 2vb).

213. «Causa materialis sive subiectum huius libri vel totius gramatice potest dici vox litterata articulata debito modo pronunciata etc. Hoc tamen patitur in scientia quia subiectum in scientia debet esse per se unum et non unum per accidens, ideo etc. Preterea vox litterata etc. non predicatur de omnibus derivatis in gramatica, quia non predicatur de modis significandi nec de modo construendi, quare etc. Unde dicendum est quod secundum Boetium [Boèce de Dacie, *Modi significandi* éd. PINBORG - ROOS 1969, Q7 p. 32] et secundum modernos modus construendi est subiectum in gramatica» (Troyes BM 1142, f. 1vb).

glose. Jupiter ne se trompe d'ailleurs pas en disant que ce sont d'anciennes gloses qui attribuent ce sujet au *Graecismus*, puisque la famille <T2b> est très légèrement antérieure à la glose <T2c>. Il récupère ce faisant une opinion des années 1260, qu'il n'était pas anormal de trouver dans *W*. Le *sermo ordinatus ad significandum* est ainsi le sujet de la grammaire dans les *Notule* de maître Jordan, prémodiste de la mi-XIII^{e} siècle[214], et dans le commentaire sur le *Barbarisme* attribué à Kilwardby[215].

Les variations sur le *subiectum* et la *causa materialis* s'ordonnent donc dans les prologues selon le schéma suivant :

Famille <T2>	**<T2a>**	**<T2b>**	**<T2c>**
Prologue	Prologue 2	Prologues 3, (4), 5a	Prologue 5b
Subiectum	*vox litterata*	*expositio dictionum*	*sermo ordinabilis ad significandum*

Il est intéressant de constater que la progression s'arrête en ce domaine aux années 1260, car la réflexion modiste n'a pas eu de conséquence sur ces prologues ; et encore, serait-on tenté de dire, car il est manifeste que la distinction de Kilwardby, pourtant reprise par Petrus Croccus, entre *subiectum attributionis* et *subiectum praedicationis* est inconnue de ces différents commentateurs du *Graecismus*.

La cause efficiente

La cause efficiente est toujours équivalente à l'auteur quand elle est simple (Robert Kilwardby dans son commentaire sur le Priscien mineur identifie ainsi la cause efficiente du traité avec Priscien), mais elle peut être double. Cette habitude semble remonter aux années 1240, quand Guerric de Saint-Quentin applique le premier la méthode des quatre

214. Cf. SIRRIDGE 1980, p. XIII, et *Notulae super Priscianum minorem Magistri Jordani*, éd. ibid. p. 1 : «Cum igitur gramatica sit de sermone ordinato ad significandum...».

215. «Cum igitur grammatica sit pars sermocinalis, potest non irrationabiliter dici : uox litterata ordinabilis ad significandum est subiectum grammaticae. Sed hoc contingit dupliciter, scil. sub mutatione uel ordinatione propria uel impropria. De uoce litterata ordinabili primo modo principaliter consistit grammatica tota, secundum quod a Prisciano tradita est, de ipsa uero ordinabili secundo modo est quidam liber a Donato editus, qui dicitur Barbarismus. Patet igitur, quod barbarismus est de uoce litterata ordinabili ad significandum sub mutatione uel ordinatione impropria, et ita patet, quod sit eius subiectum siue causa materialis». Éd. SCHMÜCKER 1984, p. 5.

causes à l'exégèse de l'Ancien Testament[216]. La cause efficiente est alors divisée en deux, l'Esprit saint et l'auteur. On retrouve ceci dans la *lectura* sur Priscien mineur de Robertus Anglicus, qui donne une double cause efficiente aux *Institutiones* de Priscien. La *causa movens* est le consul Julien, qui a demandé à l'auteur d'écrire et la *causa mota* est Priscien lui-même[217]. Cette subdivision se retrouve plus tard dans le commentaire du *Doctrinale* de Pierre d'Auvergne. Là aussi la *causa movens et mota* est l'auteur lui-même, tandis que la *causa movens et non mota* est l'évêque de Dol qui lui a commandé l'ouvrage[218].

Dans les prologues 2 (*Quemadmodum*) et 3 (*Nature nostre*) du *Graecismus*, la rubrique consacrée à la cause efficiente est plus courte, et constitue une simple paraphrase du *titulus* (Prol. 2, 3.1 ; Prol. 3, 2.1). Le Prologue 5, et celui de Jupiter qui le reprend, réutilisent au contraire la division entre *causa movens* et *causa mota,* mais dans une perspective un peu différente. La cause efficiente *movens et non mota* est la somme des erreurs grammaticales entendues par Évrard, ces erreurs qui l'ont poussé à rédiger le *Graecismus*. La cause efficiente *movens et mota* est Évrard lui-même (Prol. 5, 2). Jupiter ajoute cependant à propos de l'intérêt de cette cause efficiente une remarque intéressante, où l'on voit que ce qui justifie en tête d'un ouvrage la mention du nom de l'auteur est le fait que, dès que l'on est en mesure de mettre un nom certain sur un auteur, ses œuvres prennent pour tous de l'intérêt et deviennent dignes d'être entendues[219].

216. Cf. HUNT 1980a, p. 140 ; KNEEPKENS 1995, p. 250.

217. Cf. KNEEPKENS 1995, p. 250.

218. «Et sic patet quid sit causa movens et mota que magister Alexander de Villadei dicitur (...) Causa vero movens et non mota fuit episcopus Dolensis ut visum est». (Troyes BM 1142, f. 3ra) Voir sur les conditions de la naissance du *Doctrinale* THUROT 1868, p. 28.

219. «Nota quod causa efficiens non requiritur in libris nisi propter famam actoris. Quando enim est persona autentica et bene auctorizata, tunc suum opus omnes audire sitiunt et conantur» (Prol. 1, 6.1.3). Voir sur ces questions d'autorité MINNIS 1988^2, p. 1. La remarque de Jupiter se rencontre en effet aussi en tête du commentaire de Guillaume Wheteley sur le *De disciplina scolarium* du Pseudo-Boèce (1309-16) : «In the beginning of this book and of every other, the listeners are accustomed to ask who is the efficient cause. And it is very useful to know this, for statements of 'authentic' men are the more diligently and firmly inscribed in the mind of the hearer», cf. H.F. SEBASTIAN, *William Wheteley's commentary on the Pseudo-Boethius' tractate De disciplina scolarium and medieval grammar school education*, Unpublished Ph. D. Thesis, Columbia University, 1970, p. 300, cité par MINNIS 1988^2, p. 9. On retrouve la même chose dans le

Le traitement de la cause efficiente fait double emploi chez Jupiter avec la rubrique *vita auctoris*, ou plutôt *nomen auctoris*. Ces rubriques *causa efficiens* et *vita auctoris,* qui traitent théoriquement de l'auteur, ne peuvent de toute façon dans le cas du *Graecismus*, jamais être vraiment remplies faute d'informations, et il ne faut pas en attendre de renseignements inédits sur Évrard de Béthune. En paraphrasant l'explicit, Jupiter réussit tout de même à allonger démesurément cette rubrique imposée, pour ne livrer au total que trois maigres «éléments biographiques» : l'auteur était un maître (avec au passage une longue typologie des maîtres), comme il existe beaucoup de maîtres, on ajoute son nom «Évrard», et comme beaucoup de gens ont porté depuis le même nom, on ajoute le nom de sa ville, Béthune (Prol. 1, 6.3).

Cette séquence n'est pas originale, et se rencontre à peu de choses près dans le prologue au commentaire de Petrus Croccus sur le *Doctrinale*[220]. Le problème des commentateurs du *Graecismus* est qu'ils manquent totalement d'informations sur leur auteur. Ils ignorent par exemple qu'Évrard a écrit d'autres ouvrages, alors que le commentaire de Petrus Croccus peut au moins signaler les autres traités d'Alexandre de Villedieu[221]. L'histoire de la naissance du *Doctrinale* veut qu'Alexandre, qui enseignait avec deux autres jeunes maîtres, Ivo et Ydelphus, ait hérité des notes communes et les ait mises en forme pour composer son *Doctrinale* à la demande de l'évêque de Dol. Ces circonstances sont reprises dans la partie des *accessus* consacrée à la cause efficiente du *Doctrinale*, alors que les glosateurs du *Graecismus* n'ont rien de tel à livrer à leurs auditeurs, sauf cas de contamination : certains *accessus* adaptent en effet l'histoire du *Doctrinale* au *Graecismus* et affirment qu'Évrard a écrit son *Graecismus* à la demande de l'évêque de Béthune[222], sans prendre garde au fait qu'il n'existe pas d'évêque de Béthune.

---

commentaire du même Guillaume Wheteley sur la Consolation de Philosophie de Boèce, Oxford New College, C.264 f. 11v, cf. MINNIS 1988^2, p. 219 n. 2.

220. «Titulus talis est 'Magistri Alexandri de Villadei bone memorie Doctrinale incipit'. Quando dicit 'magistri' tangit dignitatem persone quia fuit actoris persona et sapiens, et sic nomen consonabat rei. Et quia plures sunt magistri ideo subdit proprium nomen eius scilicet Alexandri. Cum dicit 'de Villadei', tangit cognomen eius». (Troyes BM 1142, f. 3rb)

221. Troyes BM 1142, f. 3ra.

222. «Finis extra est duplex, scilicet pertinens ad actorem quia per compositionem huius operis benivolentiam Bituniensis episcopi et suorum scolarium est adeptus» (Prol. 5, 2).

La cause formelle

Dans les traités contemporains, la cause formelle est dès les années 1240 subdivisée en deux, le *modus agendi* et l'*ordinatio partium*. On trouve cette division dans le commentaire de Kilwardby sur le *Priscien mineur*, et le *modus agendi* y est quadruple (*definitivus, divisivus, collectivus, exemplorum positivus*[223]). On retrouve la même division chez maître Jordan, avec une terminologie différente, puisque la cause formelle est divisée en *forma tractandi* et *forma tractatus*. La *forma tractandi* équivaut au *modus agendi*, qui est là aussi quadruple : *definitivus, divisivus, probativus, et exemplorum positivus*. La *forma tractatus* équivaut à la division du livre[224]. *Modus agendi* et *ordinatio partium* reviennent dans le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby, mais le *modus agendi* y est subdivisé en deux, le nécessaire (*definitivus, divisivus, collectivus*, ce dernier n'étant pas très utilisé par Donat) et le non-nécessaire (*exemplorum positivus*[225]).

Ces définitions de la cause formelle dépassent là encore le domaine des *accessus* à la grammaire ; on les retrouve en théologie[226], et dans les *accessus* à des auteurs antiques : la subdivision de la *causa formalis* en *forma tractatus* et *forma tractandi* figure chez Giovanni del Virgilio dans son *accessus* à Ovide[227].

Sur quelques points, les prologues au *Graecismus* s'écartent de la façon traditionnelle de procéder. Ainsi le *modus agendi* est toujours triple dans les prologues les plus anciens (Prol. 2, 3.1, Prol. 5a, 2 ; Prol. 3, 2) ; il est quadruple chez Jupiter (Prol. 1, 6.1.2), mais on n'y retrouve pas les classifications habituelles. La division en *descriptivus, divisivus, ordinativus, positivus* est encore une fois commune à la tradition <T3> et à la famille <T2c> de glose, elle figure déjà dans *W* en 1263 (f. 1va).

223. KNEEPKENS 1995, p. 250.
224. SIRRIDGE 1980, p. 2 ; KNEEPKENS 1995, p. 250. Il est à noter que ce que l'on appelait le *modus tractandi* était chez Gratien la division du texte, cf. QUAIN 1945, p. 239.
225. «Causa formalis operis consistit in modo agendi et ordinatione partium. Modus autem agendi necessarius triplex est : scilicet definitiuus, diuisiuus et collectiuus, et tamen modo, qui collectiuus est, non multum utitur Donatus in hoc tractatu. Modus autem agendi non necesssarius exemplorum suppositivus est». Éd. SCHMÜCKER 1984, p. 6.
226. Cf. HUNT 1980a, p. 140-141.
227. Cf. GHISALBERTI 1933, p. 22 ; GHISALBERTI 1946-47.

Autre particularité, le Prologue 2 (*Quemadmodum*) semble ne pas subdiviser la cause formelle mais l'assimiler totalement au *modus agendi*. Ceci se produit du moins dans tous les manuscrits sauf *Pa2*, qui donne de ce passage une version différente, calquée, comme la *causa materialis*, sur le passage correspondant du Prologue 3[228]. Cette anomalie peut être due à un accident dans la transmission du texte, accident semblable à celui qui aurait transformé la cause matérielle.

La cause finale

La cause finale est la partie qui connaît le plus de changements : elle se subdivise en général en deux (*intra* et *extra*), et la seconde partie (l'extrinsèque) est en général triple. Dans son prologue au *Priscien mineur*, Kilwardby divise ainsi la cause finale en cause finale intrinsèque (qui équivaut à la cause formelle), et en cause finale extrinsèque, qui est triple (*propinquus* qui est la *cognitio constructionis*, *remotus* qui est l'*expositio auctorum omnino eloquentia*, *ultimus* qui est la *virtus et beatitudo anime rationalis*[229]). On retrouve les mêmes distinctions dans le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby[230].

Dans le Prologue 2, la *causa finalis*, assimilée à la *causa suscepti operis*, est traitée de façon très simple, divisée en *communis* et *privata* : *communis*, parce qu'Évrard a voulu rendre service à tous en rédigeant son œuvre, *privata* en ce qu'il l'a fait à la prière de ses élèves (Prol. 2, 3.1). La cause finale du Prologue 5a est une sous-division de la cause matérielle. Elle s'est beaucoup complexifiée par rapport au Prologue 2,

228. «Causa formalis est duplex, scilicet forma tractandi et forma tractatus. Est divisio libri in capitula, capitulorum in partes, partium in particulas etc. Forma tractandi est modus agendi qui est multiplex quia est divisivus, diffinitivus et exemplorum locis debitis positivus» (P2, 3.1). Le Prologue 3 donnait en effet la version suivante : «Causa formalis duplex <est>, scilicet forma tractandi et forma tractatus. Forma tractatus est libri in capitula, capitulorum in partes divisio et capitulorum et partium inter se continuatio et ordinatio. Forma vero tractandi est modus agendi qui est triplex. Est enim diffinitus, divisivus et exemplorum positivus».

229. KNEEPKENS 1995, p. 250.

230. «Causa finalis duplex est intra et extra. Causa finalis intra idem est cum forma ; extra autem triplex est : propinqua et remota et ultima ; propinqua, ut sciamus eloquentes et sciamus cavere, ne barbarizemus in sermone ; remota facilior cognitio totius grammaticae et per consequens totius philosophiae ; ultima perfectio animae rationalis secundum uirtutem. Ad hoc enim ordinatur philosophia secundum se totam». Éd. SCHMÜCKER 1984, p. 6.

parce qu'elle incorpore l'*intentio actoris* et l'*utilitas*, un peu comme dans l'*accessus* de Giovanni del Virgilio à Ovide[231]. Surtout, elle adopte les mêmes subdivisions que l'*accessus* de Kilwardby, mais différemment ; par exemple, elle n'assimile pas la cause intrinsèque à la cause formelle (Prol. 5, 2). La *causa finalis* du Prologue 1 de Jupiter adopte une ramification assez proche, empruntant peut-être au Prologue 2 la subdivision en *communis* et *privata : communis*, elle recouvre le service que veut rendre Évrard à tous ceux qui le liront, *privata*, elle se subdivise à son tour en deux, cause finale d'ordre privé interne et externe par rapport au contenu du livre. La cause finale d'ordre privé extérieure est ainsi triple, selon une division en *remotus* (*cognitio totius gramatice*), *remotior* (*cognitio totius philosophie*), *remotissimus* (*cognitio felicitatis eterne*, Prol. 1, 6.1.4).

La cause finale telle qu'elle était traitée dans le Prologue 3 était assez différente de ces versions et se rapprochait plus de l'ancienne *utilitas*[232]. On en retrouve une version assez proche dans le Prologue 5b de la tradition <T2c>, tel qu'il est donné par *W*[233] en 1263. Cette cause finale un peu différente n'a pas été reprise en tant que telle par Jupiter, mais elle n'a pas été complètement rejetée. Jupiter ajoute en effet la rubrique supplémentaire de l'*utilitas*, qui recycle la cause finale de son modèle (Prol. 1, 6.3). Cette solution a pu lui être suggérée par le Prologue 2, qui donne une version proche de l'*utilitas* (Prol. 2, 3.2).

Le titulus

À la différence des autres prologues, celui de Jupiter propose une section consacrée au *titulus*, ce qui aboutit à quelques répétitions, le titre ayant déjà été surutilisé pour la *vita auctoris* et pour la cause efficiente. La rubrique figurait dans la source de Jupiter, car on la

231. Cf. GHISALBERTI 1933, p. 22.

232. «Causa finalis sive utilitas duplex est, scilicet intra et extra : intra ut sciamus memorie commendare ea que in libri serie sunt contenta, extra ut per hoc opus sciant auditores quaslibet locutiones congruas ab incongruis themesare» (Prol. 3, 2.1).

233. «Causa finalis est ut per ea que traduntur in hoc libro, veterum erroribus relegatis, loqui sciamus congrue vel permisse, et deinde ad quamlibet facultatem faciliorem aditum habeamus» (*W* f. 1va).

trouve sous une forme abrégée dans la tradition <T2c> de glose dont vient le commentaire de Jupiter[234].

Cette rubrique semble directement empruntée aux *accessus* de l'Antiquité, car l'étude du titre fait partie des sept circonstances traditionnelles[235]. En fait, dans <T2c>, elle vient compléter les quatre causes, exactement comme dans le commentaire de Kilwardby sur le Priscien mineur, qui cumule les quatre causes et l'étude (brève) du *titulus*[236]. L'influence des commentaires de Kilwardby est aussi perceptible chez Petrus Croccus, dont le commentaire au *Doctrinale* complète aussi les quatre causes par deux rubriques, la première étant celle du *titulus*[237]. La tradition <T2c> est donc assez proche, pour son *accessus*, de méthodes récentes d'approche des textes.

La section consacrée à l'étude du titre présente aussi l'intérêt de montrer que les contemporains ont du mal à comprendre pourquoi le manuel s'intitule ainsi. Jupiter, après avoir éliminé plusieurs explications douteuses, propose sa solution : le but d'Évrard était d'amener ceux qui parlaient mal à parler comme les Grecs, au sens où ce sont les Grecs qui parlent (dans leur langue) de la façon la plus correcte (Prol. 1, 6.4).

234. «Titulus talis est : 'Magistri Ebrardi Bituriensis (sic) Grecismus incipit'. Magistri nomen est officii vel dignitatis. Ebrardi nomen est actoris et hoc bene innuit in fine libri ubi dicit 'Explicit Ebrardi Grecismus nomine Xpi'» (*W* f. 1va).

235. Cf. QUAIN 1945, p. 217.

236. Cf. HUNT 1980a, p. 139 n. 2.

237. Troyes BM 1142, f. 3rb.

La pars philosophie *à laquelle se rattache le* Graecismus

Les Prologues 2 et 3 sont les seuls à proposer cette rubrique *(cui parti philosophie supponatur)*, qui est d'ailleurs traitée très brièvement (Prol. 2, 3.3 ; Prol. 3, 2.3). Cette section remonte aux *accessus* du XII^{e} s. : on la trouve ainsi chez Conrad d'Hirsau[238] et dans les *Glosulae* sur Priscien[239]. Elle figure aussi au XIII^{e} s. dans un des prologues au *Doctrinale* commenté par Petrus Croccus[240].

*L'*explanatio

L'*explanatio* consiste normalement à dégager précisément la structure du traité. C'est ce que l'on trouve par exemple dans les commentaires du *Barbarisme*, l'*Ut habetur*[241], et celui qui est attribué à Kilwardby[242].

Dans les prologues du *Graecismus*, elle se limite à diviser le texte en *prohemium* et *tractatus* (Prol. 2, 3.4). Le seul passage du texte qui soit ensuite vraiment divisé est le *prohemium*, et l'on retrouve ici un trait commun avec les commentaires du *Doctrinale*, par exemple celui de Petrus Croccus[243].

238. Cf. QUAIN 1945, p. 217.

239. «Nec dubitandum quin logice supponatur, cuius est ipsa gramatica tertia pars». Éd. GIBSON 1979, p. 249.

240. «Supponitur autem liber iste parti philosophie que dicitur sermocinalis pro parte sua que est gramatica que fere tota traditur in hoc libro ut visum est supra» (Troyes BM 1142, f. 3rb).

241. Cf. ALESSIO 1986, p. 244.

242. «Et secundum hoc diuiditur iste liber in duas partes, in quarum prima determinat de uoce, ut est sub mutatione impropria, ut non excusetur, et est uitium. In secunda parte, quae sic incipit METAPLASMVS etc. (395, 28 sq.), determinat de uoce, ut est sub mutatione impropria, quae excusatur, et est figura...». Éd. SCHMÜCKER 1984, p. 9.

243. «Hiis visis ad formam tractatus accedamus que est divisio libri. Dividitur autem liber iste prima sui divisione in partes duas, scil. proemium et tractatum. Et quia proemium deservit providentie, tractatus vero exequtioni, (...) ideo patet ordo (prima pars *Scribere clericulis* [Doctr. 1], secunda *Rectis as es a* [Doctr. 29]). Item prima in duas, in prima ponit intentionem suam cum hoc faciendo plura alia, in secunda respondet cuidam tacite questioni que posset sibi fieri (prima *Scribere clericulis*, secunda *Si pueri primo* [Doctr. 7]). Item prima in duas, in prima ponit intentionem suam, in secunda invocat divinum auxilium (prima *Scribere clericulis*, secunda *Presens huic operi* [Doctr. 5]). Item prima in duas, in prima ponit intentionem suam, in secunda reddit auditores benivolos (prima *Scribere clericulis*, secunda *Iamque legens pueris* [Doctr. 9]). Item prima in duas,

L'*explanatio* consiste en réalité, et c'est une spécificité des *accessus* au *Graecismus*, à retrouver dans le *prohemium* les quatre causes qui ont présidé à la naissance du traité. Le *prohemium* se divise ainsi en quatre sections, la première donnant la cause finale (*quoniam ignorantie ... existimavi*), la seconde la cause formelle (*humano etenim capiti ... et salmones*), la troisième la cause efficiente (*cum igitur animadverterem ... exsecutus*), la quatrième la cause matérielle (*primo de nomine ... alphabetum*) (Prol. 2, 3.4). Cette façon de diviser le *prohemium* constitue à elle seule tout l'*accessus* au texte fourni par le Prologue 5 : on y trouvait déjà la nécessité de diviser un texte pour mieux le comprendre, et la division entre *prohemium* et *tractatus* (Prol. 5, 2). Le rédacteur de ce prologue ancien propose donc de retrouver en filigrane dans le *prohemium* les quatre causes du traité. La différence est que le *prohemium* n'y est pas divisé directement en quatre parties, mais en deux fois deux (la première section commence à *quoniam*, la seconde à *dictionum significationes*, c'est-à-dire au milieu de la troisième section de la partition que propose le Prologue 2 dans son *accessus*), selon le schéma suivant :

<table>
<tr><td rowspan="2">causa movens</td><td></td><td>causa movens</td><td>Quoniam</td></tr>
<tr><td></td><td>causa mota = efficiens</td><td>existimavi</td></tr>
<tr><td rowspan="3">materia, causa materialis</td><td rowspan="2">materia</td><td>materia</td><td>Dictionum significationes</td></tr>
<tr><td>finis (c. finalis, intentio actoris, utilitas)</td><td>utilitati omnium deserviens</td></tr>
<tr><td>ordo (causa formalis, modus agendi)</td><td>causa formalis</td><td>secundum Donati ordinem</td></tr>
</table>

L'*explanatio* de Jupiter qui conclut son *accessus* constitue une reprise quasi littérale de celle du Prologue 5.

CONCLUSION

Les prologues au *Graecismus* présentent à des degrés divers les caractéristiques propres à ces textes introductifs (présence d'une invocation, principe de compilation dans les manuscrits, citations

primo facit quod dictum est, in secunda evitat arrogantiam (secunda *Pluraque doctorum* [Doctr. 2]). Et sic patet sententia et divisio lectionis in generali». Troyes BM 1142, f. 3rb.

appartenant à un fond commun). Ils partagent ces spécificités avec les prologues au *Doctrinale* ou aux *Summulae logicales* de Pierre d'Espagne, deux autres manuels médiévaux d'enseignement secondaires. Ils permettent ainsi de constater l'adaptation rapide de textes comme le *Graecismus* (ou le *Doctrinale*) à la mode littéraire des prologues : la comparaison avec la chronologie de Lafleur des introductions à l'Université de Paris montre que des étudiants récemment sortis de l'Université étaient les mieux à même de rédiger de telles introductions. D'une façon plus générale, les rédacteurs de prologues, en particulier du dernier, s'inspirent directement et fidèlement de textes récemment mis en circulation. L'évolution de ces textes suggère cependant un certain déclin du genre, particulièrement perceptible dans la section des définitions de la philosophie : ce phénomène n'est peut-être pas analysable dans le Prologue 2 qui commence après cette section, mais est clairement visible dans le Prologue 1 qui se contente d'énumérer des synonymes.

L'analyse de ces prologues révèle aussi l'existence de deux séries de textes bien distinctes : d'un côté les prologues qui s'inspirent de modèles anciens, de l'autre ceux qui se calquent sur des modèles empruntés à la Faculté des Arts de Paris. Il apparaît aussi clairement que certains auteurs inscrivent leur enseignement du *Graecismus* en contradiction avec le projet d'Évrard de Béthune, en affichant leur prétention à enseigner, à l'aide du *Graecismus*, la grammaire en tant que science, et en niant que son sujet soit l'*expositio dictionum* de la langue latine. Or ces deux séries se superposent strictement : les trois prologues de facture ancienne (3, 4 et 5) défendent l'enseignement de la grammaire comme apprentissage du vocabulaire selon le projet initial d'Évrard de Béthune, alors les deux prologues de facture artienne (1et 2, respectivement le plus récent et le plus ancien de toute la série) tentent de démontrer, par recours à la distinction entre *esse* et *bene esse* de la grammaire, que c'est bien de la grammaire en tant que science que relève le manuel que leurs auteurs ont à enseigner. Cette fracture entre deux conceptions opposées du traité - sert-il à enseigner le latin ou la grammaire ? - révèle des tensions internes à la glose du *Graecismus* et souligne une fois de plus l'écart entre le projet d'Évrard et le destin effectif de son traité.

Présence des prologues dans les manuscrits

	Pa1 (c. 1300)	Pa4 (13e s.)	W (1263)	Pa3 (13e s.)	Va2 (1269)	U (1269)	Pa2 (1270)	Va1 (13e s.)	Pr (1320)	Ar (14e s.)	Pa5 (1426)
Sicut dicit Philosophus (P1)	1								(1) (Invocation)	1	
Quemadmodum (P2)	2			1		1	3	1	5		
Nature nostre (P3)	3					2	4 (fin du ms.)	2			1
Beatus vir (P4)	4				1	3	1	3	3		4
Gramaticam (P5a)	5	1			2	4	2	4	4		5
Sicut legitur (P5b)			1						2		2[1]

Le chiffre indique l'ordre des prologues dans les manuscrits : ainsi *Beatus vir* vient en première position dans *Va2*, suivi par *Grammaticam*.

[1] *Pa5* insère ensuite un prologue qui ne figure pas ailleurs : *Sicut dicit philosophus, anima in sui creatione.*

Chapitre III
La glose, un genre littéraire

Le *Graecismus* apparaît dans les manuscrits accompagné d'explications plus ou moins longues et fournies. Ces expositions se rattachent à un genre littéraire bien précis, qui réclame, selon le degré d'importance qu'on lui attache, des mises en page variables.

1. La glose, un texte à part

Une glose, et surtout une glose anonyme, n'est pas un texte comme les autres. D'abord, elle n'est pas figée une fois pour toutes. C'est un texte insaisissable, hormis les catégorisations sommaires que nous avons pu esquisser dans le premier chapitre, parce que c'est un texte vivant. C'est un texte qui n'a pas d'incipit, pas d'explicit. Nous avons vu par exemple Jupiter faire référence aux gloses qui commencent par *Beatus vir,* ignorant apparemment que ces gloses n'en sont pas restées à l'incipit *Beatus vir* du Prologue 4, mais qu'elles se sont métamorphosées depuis longtemps en gloses *Quemadmodum*, par adjonction de deux prologues supplémentaires. Rien ne permet de fixer ce texte, sinon parfois un nom d'auteur. Une glose vit et se transmet selon des modes différents des autres types de texte. C'est un genre littéraire qui obéit à des règles précises, qui vont être étudiées ici.

1.1. *Un cours oral, unique, anonyme*

On s'accorde généralement à penser que les gloses ont leur origine dans le cours oral d'un maître[1]. Cependant la possibilité qu'une glose puisse être autre chose que le reflet direct d'un cours magistral a suscité beaucoup d'intérêt il y a quelque temps : un article de M. Lapidge concluait en effet de la présence de gloses identiques dans des manuscrits différents que ces gloses n'étaient pas la réaction spontanée d'un élève ou d'un maître face à un texte mais soit le produit de copies soit le dérivé d'un commentaire[2].

Dans une perspective voisine, deux mentions hagiographiques ne sont pas dépourvues d'intérêt. Le biographe d'Odon de Cluny († ca 942) note que celui-ci amenait ainsi à la lumière des passages obscurs grâce aux gloses qu'il apposait : *Obscura loca glossis appositis deducebat in lucem*[3]. Il n'est pas fait mention d'un enseignement, et l'on a plutôt l'impression qu'il «appose» ces gloses à l'intention de lecteurs. De son côté, Pierre le Vénérable († 1156) loue un frère Benedictus pour son usage intensif des gloses lors de ses lectures et méditations[4] : parmi les vertus de ce personnage, on trouve souligné le fait que dès qu'il ne comprend pas un passage, il tourne les yeux vers les gloses. Sans trop extrapoler de cette mention isolée, on notera tout de même l'existence implicite de deux catégories de lecteurs : les lecteurs superficiels (*perfunctorie*) qui butent sur des difficultés mais passent à la suite sans tenter de comprendre, alors que les gloses sont là pour les aider, et les bons lecteurs, ceux qui ont patiemment recours aux gloses pour comprendre l'intégralité du texte. Recourir aux gloses au cours de sa lecture demande un effort, sinon le personnage en question n'y aurait aucun mérite. Il faut arrêter sa lecture, pour déchiffrer des passages écrits dans un module inférieur, et beaucoup plus fortement abrégés. Recourir aux gloses demande aussi de

1. Cf. BERGMANN 1996, p. 565 ; HADOT 1982, p. 1 ; EBBESEN 1993, p. 131 ; JEAUNEAU 1982, p. 128 ; IRVINE 1994, p. 386 ; JEUDY-RIOU 1974, p. 145 ; WIELAND 1985.
2. Cf. LAPIDGE 1982 et WIELAND 1985.
3. Nalgodus, *Vita Odonis abb. Cluniacensis*, Mabillon, *Acta* V p. 197.
4. Psalterium glosatum semper circumferebat, quoniam psalmos non perfunctorie, ut quibusdam moris est, set summa cum intentione atque devotione cantabat. Ubi, si quid quod non intelligeret offendisset, ad glossas statim oculum convertebat. Pierre le Vénérable, *De miraculis libri duo*, éd. BOUTHILLIER 1988, 1, 20, 52.

l'humilité : il faut se reconnaître démuni devant le texte, pour accepter le secours et l'autorité d'un tiers.

Nous sommes là dans des cas de lectures personnelles, qui utilisent des gloses peut-être apposées à un autre effet. Le cas du *Graecismus* est au moins clair : même quand il lui arrive de passer à des usages de consultation, publique ou privée, il provient du monde scolaire, et ses gloses, qui suivent l'évolution des gloses scolaires par leur forme, sont le reflet des cours de différents maîtres.

La majorité des gloses qui nous sont parvenues sont d'autre part anonymes, le maître qui les a composées n'en ayant apparemment pas revendiqué la paternité. Cet anonymat concerne tous les textes glosés, qu'ils soient littéraires ou grammaticaux[5], comme le soulignent C. Jeudy et Y.-F. Riou : «Les textes connus, signés d'une autorité ou à elle attribués, sont moins nombreux que les textes anonymes ; les premiers ont une tradition manuscrite, les seconds une démultiplication textuelle à partir d'un fonds manuscrit commun, sans cesse grossi de l'apport de chacun[6]». Ce premier éclairage fournit un bon point de départ pour réfléchir sur cette notion d'«anonymat» appliquée aux gloses, et nous verrons qu'il est difficile de séparer complètement ces deux catégories, glose attribuée et glose anonyme, car la frontière entre elles est fragile et (heureusement) perméable.

Il faut d'abord définir ce que l'on entend par anonyme. L'anonymat sert en fait à caractériser des cas d'indifférence passée : indifférence du maître qui n'a pas achevé sa glose, et donc ne l'a pas signée, et nous pensons ici par exemple à Jean de Garlande (cf. chap. I, 2.1) ; indifférence du maître qui n'a pas jugé utile d'inscrire un nom que personne ou presque ne connaissait, indifférence de son entourage qui en a fait autant pour les mêmes raisons : chacun sait que maître Untel, qui n'est connu que dans le centre où il a enseigné, est l'auteur de cette énième version de la glose commune, et il n'est pas indispensable de le faire savoir ; indifférence enfin du copiste, qui laisse tomber un explicit. L'anonymat décrit les conséquences actuelles de ces indifférences, et caractérise aujourd'hui les œuvres ou les commentaires que l'on n'est pas encore parvenu à faire changer de catégorie, puisque le travail des éditeurs est en fait de faire passer ces

5. Cf. ROSIER 1991, p. 209 sur l'anonymat de la production grammaticale du XIII[e] s., et BURSILL-HALL 1981b pour des listes de commentaires anonymes de Donat.
6. Cf. JEUDY-RIOU 1974, p. 145.

recueils d'explications du rang de glose anonyme au statut de glose de maître Untel.

D'autre part, il n'est pas absolument certain qu'à une glose anonyme corresponde toujours une «démultiplication textuelle» selon l'expression citée plus haut. La glose non signée de Jean de Garlande sur le *Graecismus* a eu à la fois une tradition courte et cohérente (T1a), et une tradition longue et multiforme (T1b) (cf. supra chap. I, 2.1).

De plus, il faut tenir compte du fait que ces gloses qui nous semblent si embrouillées aujourd'hui (pourquoi certains éléments apparaissent-ils et d'autres pas ?) peuvent correspondre à plusieurs rédactions dues à un même maître ou à une même équipe. Le phénomène est attesté dans le cas de maîtres connus comme Roger Bacon ou Jean Buridan[7], et l'on ne voit pas pourquoi des maîtres dont les noms sont perdus n'en auraient pas fait autant. Peut-on parler dans ce cas, quand l'anonymat se combine avec plusieurs rédactions successives, de démultiplication textuelle ? Nous pensons là en particulier à la série de remaniements qu'a connus la tradition <T2b> vers 1269-70 (cf. supra chap. I, 2.2).

Enfin, il faut préciser ce qu'est une glose non anonyme. Une glose non anonyme semble se comporter comme un texte ordinaire : elle a un incipit, un explicit, un contenu stable. C'est ce qui lui confère cette tradition manuscrite évoquée par C. Jeudy et Y.-F. Riou, qui permet de la suivre avec plus de certitude. À la définition de «glose signée par un maître ou à lui attribuée», nous voudrions ici juxtaposer deux autres catégories.

La glose, signée ou attribuée, peut d'une part avoir été créée de toutes pièces par un maître : Jean de Garlande semble ainsi avoir été à l'origine des gloses du *Doctrinale*. Dans l'autre cas, la glose peut être récupérée par un maître : c'est ce qui se produit pour le *Graecismus* en 1300 avec Jupiter, qui juge avoir assez remanié la glose pour pouvoir la signer. Il donne ainsi effectivement naissance à une tradition manuscrite ; mais celle-ci est pratiquement inexistante puisque seul a survécu le témoin *Ar*. D'autre part, Jupiter est utilisé de deux façons, par *Pal* qui le cite comme une autorité, et par *Pr* qui le traite comme une glose ordinaire. On voit ainsi la glose «de Jupiter» retomber dans le fonds commun, aussi bien pour ce qui n'était pas de lui que pour ses apports : l'invocation de son prologue est par exemple réutilisée et recombinée dans *Pr* sans que l'on sache dans ce manuscrit d'où

7. Cf. WEIJERS 1996, p. 145-46.

provient cette invocation. Il n'y a pas lieu de suspecter l'auteur de la compilation de Prague d'avoir voulu gommer intentionnellement le nom de l'auteur : l'anonymat du témoin *Ar* est là pour montrer que les catégories 'anonyme' et 'attribué' ne sont pas étanches au Moyen Âge. Il est probable que l'auteur de *Pal* avait à sa disposition une copie signée de Jupiter, ce qui lui permet d'identifier et d'authentifier tous les emprunts qu'il lui fait. Si un explicit de ce type existait, il a en tout cas disparu d'*Ar* tout comme du manuscrit employé par *Pr.*

Cet excursus montre la fragilité de nos catégorisations. Une glose peut commencer par être anonyme (pour nous), et se développer dans plusieurs directions parallèles, où certaines de ses branches seront constituées par des rédactions successives d'un même cours, sans cesse amélioré ; capturée au passage par un maître qui inscrira son nom en explicit, elle donnera naissance à une «tradition manuscrite» si l'attribution se maintient, si le nom fait autorité, ou rejoindra la «démultiplication textuelle» si l'attribution tombe.

Enfin, si la formule d'un «fonds manuscrit commun, sans cesse grossi de l'apport de chacun» caractérise sans doute bien le mode d'évolution d'une glose littéraire, elle n'est pas idéale pour décrire le fonctionnement des gloses grammaticales, au moins celles du *Graecismus*, et probablement du *Doctrinale*. Nous avons pu observer à plusieurs reprises que les enrichissements de la glose étaient de deux types, exogènes et endogènes. Les additions exogènes reflètent la connaissance qu'un maître peut avoir de Priscien, de Donat, de Pierre Hélie, de la glose *Admirantes*, des commentaires contemporains de Donat ; les additions endogènes proviennent directement de traditions parallèles de la même glose, qui ont pu être autrefois des additions exogènes. Ainsi, traiter les figures à l'aide d'Isidore est un emprunt exogène de <T1> ; mais pour <T2c> doubler leur traitement selon Donat par celui d'Isidore constitue une addition endogène, car <T2c> mêle ici ce qu'elle hérite de <T2b> à des emprunts faits à <T1> et non directement à Isidore (cf. supra chap. I, 2.2). Les modes d'enrichissement d'une glose grammaticale semblent donc plus complexes que ceux des gloses littéraires.

Pour en finir avec cette notion d'anonymat, une question mérite d'être posée, qui restera sans réponse pour l'instant : comment se fait-il que l'on recense autant de commentaires signés pour le *Doctrinale*[8], et qu'aucun nom d'auteur ne se présente pour ceux du *Graecismus* ? Il

8. Cf. THUROT 1868 et REICHLING 1893.

y a là une différence assez nette entre les deux manuels, qui mériterait d'être explorée.

L'anonymat semble aller de pair avec l'unicité, contenue dans la notion de «démultiplication textuelle». Cela donne des gloses polymorphes, et la difficulté corollaire pour les éditeurs de rendre compte de la diversité des gloses. Pourtant, deux cas contraires méritent d'être signalés : le commentaire du *Barbarisme* attribué à Robert Kilwardby est aujourd'hui contenu dans deux manuscrits, Cambridge Peterhouse 191 III et Vatican, Bibl. Vat. Chigi L.V.159, et il est précédé d'un prologue. Ce que L. Schmücker a édité en réalité comme prologue à ce commentaire, c'est celui qui est contenu dans le manuscrit du Vatican car une note précise : «*loco huius textus a pagina 5, 2 usque ad paginam 8, 170 manuscriptum C habet alium textum*[9]», où l'on découvre qu'un prologue a été choisi plutôt qu'un autre. Nous sommes ici dans le cas d'un texte qui a un nom d'auteur mais deux prologues différents. Le problème est un peu le même avec la glose *Admirantes* du Doctrinale, car Thurot, qui cite souvent ce commentaire à partir de plusieurs manuscrits, signale des différences d'un témoin à l'autre[10] : nous sommes là dans le cas d'un texte identifié (mais pas par un nom d'auteur), qui se modifie graduellement. Cette difficulté à déterminer si l'on se trouve en face d'un seul texte en plusieurs états, ou de plusieurs textes n'est pas sans évoquer les discussions à propos du «Guide de l'Étudiant», contenu dans le ms. Ripoll 109, et lié, soit doctrinalement soit plus directement à d'autres textes[11].

1.2. *Conservation, rupture et pseudo-conservation*

Une glose n'est pas un texte comme les autres, nous l'avons vu : elle change et se modifie presque à chaque copie, par intégration d'éléments exogènes ou endogènes. Pourtant c'est bien le même texte au fond qui est toujours présent, si bien qu'une glose véhicule presque inévitablement des opinions anciennes. C'est ce que nous avons vu avec <T2>, qui conserve beaucoup d'éléments de sa première version : de la toute première famille <T2a>, elle a gardé sans jamais le modifier le traitement spéculatif des figures (cf. supra chap. I, 2.2).

9. Éd. SCHMÜCKER 1984, p. 5 n.
10. THUROT 1868, p. 34.
11. Cf. HAAS 1997, p. 96.

Cependant, nous avons pu voir aussi des ruptures volontaires se produire dans la chaîne des gloses, comme lorsque naît un nouveau commentaire qui rompt avec le précédent : c'est ce qui se produit entre <T1> et <T2> ou entre <T2a> et <T2b-c> (cf. supra chap. I, 2.2).

Ces deux paramètres sont caractéristiques d'une glose, qui fonctionne toujours à la fois comme un conservatoire et comme un témoin de ruptures[12]. Mais au delà de ces évolutions «normales», car internes à une tradition homogène, existent des transformations qui débordent ce cadre. Ainsi quand <T2b> remaniée va chercher, dans *Pa6* ou un équivalent, des vers de la *Clavis compendii*, c'est en fait une sorte d'addition endogène, mais d'un type très particulier : l'auteur de cette addition n'a pas eu conscience de repartir très loin en arrière dans l'histoire des gloses, et d'introduire un élément remontant aux années 1230. Le résultat est qu'on ne peut pas dire que la glose fonctionne ici exactement comme un conservatoire, puisque la glose <T2> est née en rupture avec <T1>. Un autre exemple d'addition d'un genre analogue est fourni par l'intrusion du Prologue 2 (*Quemadmodum*), qui se rattache à la tradition <T2a>, dans la tradition <T2b>, à l'occasion du remaniement des années 1269-70. Là aussi, on peut considérer que c'est une sorte d'addition endogène, puisque prise dans la glose, et même la glose <T2>. Cependant, ce prologue vient de la famille <T2a>, volontairement éliminée pour les erreurs qu'elle contenait ; la reprise de son prologue est rendue possible par le fait qu'aucune mise en garde n'existe quant à sa qualité. On voit ainsi ressurgir dans la glose des éléments périmés, car rejetés depuis une dizaine d'années (cf. infra II^{e} partie, chap. II, 3.3).

La caractérisation d'une glose comme un texte fonctionnant comme conservatoire et lieu de rupture est donc opératoire à condition d'admettre une possibilité de plus. Une glose qui rompra avec une glose antérieure pourra en réintroduire malencontreusement des éléments : elle fonctionnera alors non comme un conservatoire puisqu'elle ne reprend pas une opinion de sa tradition mais plutôt comme un pseudo-conservatoire. Cette notion nous semble importante car elle empêche de voir la glose comme un texte linéaire. La combinaison de l'existence de familles de gloses et d'un fonctionnement par copies croisées démultiplie les possibilités de transmission d'opinions rejetées, erronées, périmées, ou simplement anciennes, d'un témoin à un autre. Les vers de la *Clavis compendii*

12. Cf. JEAUNEAU 1982, p. 129-130.

fournis par <T1> ont ainsi sauté trois familles de gloses, <T2a>, <T2b> et <T2c> avant de refaire leur apparition dans le remaniement de <T2b> des années 1269-70.

1.3. *L'avis des contemporains*

Beaucoup de jugements négatifs ont été portés sur les gloses. Ceux de Rabelais et de Montaigne ont souvent été cités[13], mais les contemporains de ces gloses sont souvent aussi sévères à leur sujet, même si l'on peut aussi repérer des mentions laudatives relatives à la composition de gloses (cf. supra). Les critiques portent essentiellement sur les gloses marginales, accusées en particulier d'être trop prolixes, et d'obscurcir le texte[14].

Une des critiques les plus féroces et les plus argumentées qui aient été écrites à propos des gloses émane de Robert de Melun, dans la préface de ses *Sententiae*[15]. Robert de Melun reproche en particulier aux gloses d'accaparer l'attention de tous, des maîtres comme des élèves[16]. La conséquence de cet abus est, selon lui, que les gloses finissent par détrôner le texte (il s'agit de la Bible), ce qui est soit absurde, soit dangereux : en effet, soit les gloses disent la même chose que le texte, et il vaut alors mieux se contenter du texte ; soit elles disent quelque chose de différent, d'opposé, et elles sont à rejeter[17].

13. Rabelais, *Pantagruel*, Cinquiesme livre, chap. XXVII, éd. La Pléiade, p. 829 ; Montaigne, *Essais*, III chap. 13, éd. La Pléiade, p. 1044, cités par JEAUNEAU 1982, p. 127. Voir aussi le jugement de Luther trad. GRAVIER 1992 p. 182 : «J'accepterais volontiers qu'on conserve la Logique, la Rhétorique, la Poétique d'Aristote et que, mises sous une forme nouvelle et abrégées, elles soient lues avec profit et servent à exercer les jeunes gens dans l'art de la parole et de la prédication, mais il faudrait supprimer les commentaires et scolies et, de même qu'on lit la Rhétorique de Cicéron sans commentaires et sans scolies, il faudrait lire la Logique d'Aristote toute nue, débarrassée de tous ces grands commentaires.»
14. «Glosarum multitudine, lectionum superfluitate et prolixitate onerati sumus ... puta in glossis que non intra sed circa textum loquuntur». Cf. JEAUNEAU 1982, p. 127, et Pierre le Chantre, *Verbum abbreviatum* (PL 205), I col. 25^{D}, cité ibid.
15. Éd. MARTIN-GALLET 1932-52, p. 8-25.
16. «Nam ibi textus spernitur, glosa cum devota veneratione colitur, textus propter glosam legitur et non glosa causa textus exponitur ; et fit ... secundarium principale et principale secundarium», ibid. p. 12, 8 sq.
17. ibid. p. 13.

Au cours de cette charge qui développe nombre de paradoxes ironiques et savoureux (cf. p. 10, 7 sq. : si l'on admet que le texte est incompréhensible sans les gloses, alors celui qui l'a composé ne l'a pas compris, de même que le premier qui l'a glosé...), Robert de Melun constate avec amertume qu'un maître qui voudrait se dispenser de la lecture des gloses n'aurait aucun élève[18].

Les usagers de ces textes restent d'autant plus méfiants que les gloses (interlinéaires) peuvent facilement devenir des interpolations, et il faut alors les éliminer du texte où elles se sont glissées, comme le note Hervé du Bourg-Dieu († ca 1150) dans son *De correctione quarumdam lectionum*[19]. Les avis sont donc généralement sévères : la glose marginale est perçue comme une gêne pour la compréhension du texte, la glose interlinéaire peut devenir si envahissante qu'elle contamine le texte. Ce sont ces rapports entre le texte et la glose que nous allons voir maintenant dans le cas du *Graecismus*.

2. LE TEXTE ET SA GLOSE

2.1. *Lectio et enarratio*

Deux types de gloses se distinguent clairement dans les manuscrits. Le premier type est dû à un maître qui annote le texte pour qu'il soit lisible : il donne des synonymes plus usuels à des termes difficiles, explique des expressions imagées et résout les constructions difficiles en indiquant l'ordre des mots. Ces indications présentent pour particularité de ne pas «déborder» du texte, aussi bien par leur forme[20] que par leur fond : ce sont des gloses interlinéaires, et elles n'ajoutent pas au texte. Elles se contentent de le rendre immédiatement lisible, mais ne donnent pas d'information qui n'y soit pas contenue. Le deuxième type de glose ajoute en revanche au texte des éléments qui ne

18. «Vix aliquis eius lectionis auditor fieret, si glosam intactam preteriret», ibid. p. 8-25.
19. Quod additum est, «in manibus vestris» ... nec in libro evangelii, nec in opusculis sanctorum patrum invenitur ... et idcirco debet radi, quia glosa est. *De correctione quarumdam lectionum*, éd. MORIN 1907, p. 59.
20. En théorie du moins, car les gloses interlinéaires de Jean de Garlande sont si prolixes qu'elles se répandent littéralement dans les bordures immédiates du texte et viennent côtoyer les gloses marginales.

s'y trouvent pas. Les gloses du *Graecismus*, dès la tradition <T1>, ajoutent ainsi dans les chapitres I-II les définitions des figures, des exemples supplémentaires, des étymologies des termes traités, etc. Ces additions se font en marge : elles n'ont pas leur place en interligne, d'abord parce qu'elles sont évidemment trop massives, ensuite parce qu'elles restent ainsi distinctes des aides immédiates à la lecture.

Cette façon de gloser le *Graecismus* s'inscrit dans des procédés anciens. Les gloses des manuscrits carolingiens contiennent ces deux modes d'explication, interne (*lectio* contenue dans les gloses interlinéaires) et externe (*enarratio* contenue dans les gloses marginales[21]).

Pratiquement, toutes les formes de commentaire sont représentées dans les témoins du *Graecismus* consultés, glose interlinéaire, gloses marginales pourvues de renvois, constitués des premiers mots du vers à commenter, qui les insèrent dans la «lecture» magistrale du texte, glose en colonnes et commentaire à lemmes. Ces différentes formes de glose n'ont pas les mêmes fonctions[22], comme on le voit en examinant la glose interlinéaire qui porte sur le début du *Graecismus*, sur le commencement du *prohemium* d'Évrard de Béthune[23]. *Pa2* donne en 1270 les gloses interlinéaires suivantes :

> Quoniam ignorancie : que est mater omnium errorum – excecati : oculis mentalibus – turpiter : ad turpitudinem suam – quidam imperiti : clerici non provecti – fatuitatem : ruditatem – exprimentes : expresse ostendentes – asininam : insensatam – chimerinas : non existentes et

21. Cf. IRVINE 1994, p. 386-87. Voir aussi pour la poursuite de cette pratique, les éditions *ad usum delphini*. Lancées en 1674 par le duc de Montausier, gouverneur du Dauphin, elles présentent un texte équipé de deux étages d'annotations : le premier, *interpretatio*, donne du texte une paraphrase plus facile à comprendre ; le second, *notae*, donne des compléments d'explication sur certains mots. Ce double système n'est pas sans évoquer celui de la *lectio* et de l'*enarratio* : l'*interpretatio* apparaît en effet comme le parachèvement de la *lectio*, qui suppléait les mots difficiles par des synonymes plus accessibles et débrouillait les constructions complexes ; les *notae* sont en revanche des équivalents des gloses marginales d'*enarratio* ; cf. COLOMBAT (1999).

22. Cf. BERGMANN 1996, p. 565, qui signale trois fonctions des gloses : syntactique, morphologiques, lexicales, en liaison avec l'usage scolaire des manuscrits.

23. Quoniam ignorancie nubilo turpiter excecati quidam imperiti fatuitatem exprimentes asininam Chimerinas ymaginantes statuas nescio quid inopinabile sompniantes, dictionum discrepantiam matrimonio non legali et sinzugia nullatenus coherenti copulant inconcinne...

falsas – ymaginantes : representantes – statuas : similitudines – nescio quid : dicit actor – inopinabile : indignum opinione – sompniantes : dubie proferentes – dictionum discrepantiam : id est dictiones discrepantes et contrarias – matrimonio : coniunctione – non legali : non regulari – sinzugia : conveniencia vel coniunctione – coherenti : concordanti – copulant : coniungunt – inconcinne : discordanter.

On voit que plusieurs types d'explications sont représentées dans ces gloses interlinéaires. On y trouve des synonymes plus usuels (*fatuitatem* expliqué par *ruditatem*, *inopinabile* rendu par *indignum opinione*, *ymaginantes* par *representantes*, *sinzugia* par *conveniencia vel coniunctione*) ; la glose sert ici à expliciter au premier niveau les termes complexes qu'emploie Évrard dans son *prohemium*. On trouve aussi dans les gloses interlinéaires des décodages des images employées par l'auteur : la glose précise ainsi que lorsqu'Évrard parle de personnes aveuglées, il s'agit des yeux de l'esprit (*excecati : oculis mentalibus*), lorsqu'il les accuse de rêver, cela veut en réalité dire qu'elles parlent de façon douteuse (*sompniantes : dubie proferentes*), lorsqu'il parle du mariage des mots, il signifie leur conjonction (*matrimonio : coniunctione*), etc. La glose interlinéaire est enfin composée de diverses remarques et interprétations personnelles, qui rappellent ainsi que l'ignorance est mère de toutes les erreurs (*Quoniam ignorancie : que est mater omnium errorum*), qui signalent que les personnes sans expérience dont parle Évrard sont des clercs peu avancés (*quidam imperiti : clerici non provecti*), etc.

La glose interlinéaire ne doit donc pas être traitée sur le même plan que les autres, mais on doit plutôt rechercher premièrement, si elle peut figurer seule dans les manuscrits, c'est-à-dire à l'exclusion de toute autre forme de commentaire, et deuxièmement, avec quel type de commentaire elle voisinera le plus souvent. On trouve effectivement des manuscrits décrits comme non glosés dans les catalogues, mais qui portent en réalité des notes interlinéaires, voire marginales très sommaires, comme le manuscrit Paris BnF lat. 8221. Plus généralement cependant, les gloses interlinéaires voisinent avec des commentaires plus étendus, et elles sont présentes dans les témoins suivants : Paris BnF lat. 15133 (*Pa2*), 14745 (*Pa6*), 18523 (*Pa7*), 18522 (*Pa3*), 8157 (*Pa8*), 8157A (*Pa9*), 8427 (*Pa10*), 8428 (*Pa11*), lat. 7564, 14091, Arras BM 360 (*Ar2*), Vatican reg. lat. 1694 (*Va1*), London BL Harley 2515, Prague Univ. Knihovna 2323 (*Pr*). En revanche, elles sont totalement absentes de *W* (Wien ÖNB SN 2692) daté de 1263. Il s'agit majoritairement de manuscrits commentés sous forme de gloses marginales (seuls les témoins Paris BnF lat. 7564 et

18522, Prague Univ. Knihovna 2323 cumulent glose intercalaire et glose interlinéaire) ; il est vrai que les manuscrits glosés en marge sont aussi les plus nombreux. Il s'agit aussi majoritairement de manuscrits appartenant à la première tradition (seuls les témoins *Pa2*, *Pa7* et *Pr* cumulent l'appartenance à <T2> et la glose interlinéaire ; en revanche, le plus ancien témoin daté de cette tradition, *W* de 1263, n'a déjà plus de glose interlinéaire).

Les rapports entre gloses interlinéaire, marginale et intercalaire[24] sont ici étudiés dans le commentaire du début du *prohemium* dont les gloses interlinéaires ont été détaillées ci-dessus. La glose interlinéaire (GI) est prise dans *Pa2 ;* la glose marginale (GM) est prise dans le même manuscrit (mais il faut se souvenir que cette partie se présente sous forme de glose intercalaire, même si tout le reste du manuscrit est encore en glose marginale) ; la glose intercalaire (ou glose en colonnes, GC) est celle de Jupiter, prise dans *Pa1* et *Ar.*

Cette comparaison fait apparaître des interprétations successives, parfois concordantes, parfois contradictoires. La plupart du temps, les trois opinions des gloses interlinéaire, marginale et intercalaire concordent, dans le cas de termes qui ne posent pas de problème d'interprétation, comme *inconcine* (*prohemium* p. 1, 5) :

GI : INCONCINE : discordanter. (*Pa2* f. 4ra)

GM : INCONCINE id est discordanter. (*Pa2* f. 4ra)

GC : INCONCINE id est discordanter. (*Pa1* f. 13ra)

En revanche, on enregistre parfois des contradictions. Ainsi sur l'expression *quidam imperiti* employée par Évrard de Béthune pour désigner les prédécesseurs, nous avons vu se greffer la glose interlinéaire suivante : *clerici non provecti* (*Pa2* f. 3rb). Cette opinion est réfutée en toutes lettres dans la glose marginale telle qu'elle se présente dans *Va1, Pa2*, et dans sa reprise par *Pa1*, cette glose étant absente de *W* :

GM (T2) : QUIDAM dicit (quia ostendit tantum eos *add. Va1*) et non nominat eos, nec vocat clericos, intelligens quod non sint digni nuncupari clerici. (*Pa1* f. 12ra, *Pa2* f. 3rb)

Les *imperiti* dont parle Évrard ne peuvent donc plus être identifiés à des clercs, contrairement à ce que dit encore la glose interlinéaire, puisqu'il faut se souvenir que les deux opinions figurent dans *Pa2 :* les *imperiti* sont des clercs, dit la glose interlinéaire, les *imperiti* ne peuvent être assimilés à des clercs, dit la glose marginale ou

24. Voir sur cette terminologie MUZERELLE 1985, 434.01-17 p. 134-36.

intercalaire. Le problème est évacué par Jupiter, dont nous avons vu que le commentaire du *quoniam* est pourtant une glose de la *glosa* en vigueur alors (cf. supra chap. I, 2.4) ; Jupiter détenait en conséquence un exemplaire du commentaire marginal canonique sur ce passage *quidam imperiti*. Sa glose intercalaire ne se penche pas sur la question du *quidam*, et donne seulement : GC (T3) : «IMPERITI id est non periti, id est stulti, pro fatui (id est stulti pro fatui : fatui *Ar*, f. 10ra)». En général, il n'y a cependant pas d'opposition aussi forte entre glose interlinéaire et glose marginale, mais bien plus souvent accord complet, comme dans le cas de la glose EXCECATI, sur laquelle les deux types de commentaire s'accordent parfaitement :

GI : EXCECATI : oculis mentalibus (*Pa2* f. 3rb)

GM (T2) : EXCECATI dicit oculis mentalibus, hoc est intellectu... (*Pa1* f. 12ra)

La version de Jupiter est une fois de plus différente : la mention de l'allégorie, assez claire il est vrai, a disparu, remplacée par une glose à caractère lexicographique :

GC (T3) : EXCECATI, id est valde cecati... (*Ar* f. 10ra)

On retrouve le même phénomène avec la glose de SOMPNIANTES :

GI : SOMPNIANTES : dubie proferentes (*Pa2* f. 3va)

GM (T2) : SOMPNIANTES, dubie et incerte proferentes.

GC (T3) : NESCIO QUID INOPINABILE SOMPNIANTES, id est quod est contra omnium opinionem et maxime sapientium. (*Ar* f. 10rb)

En général, glose interlinéaire et glose marginale ne se contredisent donc pas, mais leur opinion n'est que plus ou moins admise par Jupiter, quand elle n'est pas explicitement démentie comme à la glose DICTIONUM DISCREPANTIA :

GI : DICTIONUM DISCREPANTIAM : id est dictiones discrepantes et contrarias (*Pa2* f. 4ra)

GM (T2) : DICTIONUM DISCREPANTIA id est dictiones discrepantes. (*Pa1* f. 12vb)

GC (T3) : DICTIONUM DISCREPANTIAM : non est dicendum sicut dicunt quidam, id est 'dictiones discrepantes', quoniam primo discrepantibus dictionibus per aliquam inter se choerentiam et concrepantiam fit oratio congrua et perfecta. Unde dicendum est sic : 'dictionum discrepantiam' id est 'dictiones per discrepantiam', coniungentes femininum cum substantivo masculino. (*Ar* f. 10va)

Au fur et à mesure que la glose marginale prend en compte la glose interlinéaire, celle-ci peut s'effacer, d'autant plus qu'elle reflète parfois des acceptions anciennes, qui ne sont plus admises par les contemporains. Si elle subsiste, la glose marginale fonctionne comme

un contrôle supplémentaire qui évitera de gloser le texte de façon erronée. Nous avons vu ainsi les critiques portant sur les *communes glosule* (gloses interlinéaires) qui circulent dans les gloses marginales des mêmes manuscrits, comme au sujet de l'interprétation du vers traitant du *zeugma* (chap. I, 3.1).

Il paraît assez aisé de se représenter comment naît la glose interlinéaire. Un maître qui fait autorité en grammaire lit le texte et explicite en interligne les constructions difficiles, parfois par des petites lettres suscrites (a b c) qui suggèrent l'ordre des mots ; il donne des synonymes de termes complexes ; il explicite les mots sous-entendus par une mention interlinéaire «scilicet x». Il tente de se mettre à la place de lecteurs moins expérimentés que lui ; mais, n'ayant pas toujours une idée exacte de ce que ne comprendront pas ses contemporains, il en fait tantôt trop, tantôt pas assez. Les interrogations de G. Wieland sont très éclairantes de ce point de vue, et reflètent fidèlement ce côté parfois incohérent des gloses interlinéaires : un lecteur qui ne serait pas capable de suppléer *a* pour identifier *Deo* comme un ablatif sera-t-il vraiment capable de lire la *Psychomachia* de Prudence (ms. Cambridge CCC 23, X^{e} siècle[25]) ?

Quant à la glose marginale, elle peut être aussi le reflet de la compétence (ou de l'incompétence) d'un maître, ou bien de son expérience d'autres ouvrages. Elle naît alors du rapprochement avec des sources parallèles, comme le constate à la mi-XII^{e} s., dans le domaine des gloses médicales, Bernardus Provincialis dans son *Commentarium super tabulas Salerni* : étant donné que cette matière des purgatifs n'est traitée nulle part ailleurs, il n'y a pas beaucoup à gloser[26]. Dungal, dans ses *Responsa contra Claudium*, décrit également la façon de procéder du glosateur, qui emprunte (*transferendo*) aux ouvrages d'autres auteurs (*aliorum voluminibus*) ; il signale, dans le cas de Claude de Turin, qui colle les citations les unes au bout des autres, les dangers de cette technique, insistant en particulier sur les contresens, volontaires ou involontaires (*dissipando ac depravando*), qui ne manquent pas de se produire[27].

25. WIELAND 1985, p. 161-62.
26. «Hanc columpnam purgantium innaturales humores actor diligencius est prosequtus, quare de eis nunquam alibi tractatus est et ideo non hic sunt multa glossanda». Éd. S. DE RENZI, *Collectio Salernitana*, Naples, 1852-56, V p. 278.
27. «Claudius igitur dum nullam liberalium didicerit disciplinarum rationem, litterarum significationes proprietatesque ignorans, verborum genera

Cette façon de procéder est sévèrement critiquée par Robert de Melun, qui juge que les extraits sont généralement mal coupés, et respectent tantôt le sens aux dépens de la lettre, tantôt ni l'une ni l'autre : en conséquence, ces extraits ne sont pourvus d'aucune autorité[28].

Un maître établit une glose marginale soit avec les traités qu'il connaît ou qu'il pratique, soit de sa propre autorité. Nous avons vu ainsi Jean de Garlande gloser les figures du *Graecismus* tantôt à l'aide d'Isidore, tantôt en donnant seulement une étymologie éclairante, qu'il a forgée lui-même ; la tradition <T2b> préfère utiliser presque exclusivement et explicitement le commentaire de Donat (cf. chap. I, 2.2). Nous verrons aussi (infra II^{e} partie, chap. I, 2.4) deux traditions successives à l'œuvre sur un passage erroné du *Graecismus* (vers XII 307-10), qui suggère que *plantaria* est un mot équivoque, pouvant correspondre soit à un féminin singulier *plantaria, -e* soit à un neutre pluriel *plantaria, -orum* : dans ce cas Jean de Garlande tranche de sa propre autorité[29], alors que *Pa2* cite la *Clavis compendii* de Jean de Garlande pour exprimer la même opinion[30]. L'un des deux établit une glose marginale avec ses propres connaissances, l'autre va chercher une autorité qui traite du même point.

---

generibus, numeros numeris, casus casibus iungere rationabili nescit constructione, et sic maximos ut fama est audet tractatus conficere, quos sui proprii laboris et industrie esse mentitur, cum illos glosario opere ex aliorum voluminibus transferendo, imo dissipando ac depravando excerpit», PL 105 col. 479^{D}.

28. «Nam non iccirco autentice sunt iudicande quod ex auctoritatibus sunt excerpte (*sc.* glose). Modus quippe excipiendi ipsis exceptis ius auctoritatis multociens tollit : quoniam que excipiuntur aliquando in solam brevitatis formam rediguntur, sensu et verbis auctoritati in propria identitate conservatis ; quandoque identitas sensus in nullo mutatur, sed verba ex toto variantur ; aliquando vero non idem ex toto sensus retinetur, sed equipollenter excipitur, verba omnino mutantur. Multociens etiam in sensus et verbis ab his distant excerpta a quibus sunt accepta...», éd. MARTIN-GALLET 1932-52, p. 22, 11.

29. *Pa6* f. 22r : «Quicquid dicat autor, semper est in singulari hoc plantare et in plurali hec plantaria».

30. *Pa2* f. 73v : «Aliqui intelligunt hoc male scilicet quod plantaria sit singularis numeri sub ista vice et feminei generis (SIGNIFICABIT ETC.). Sed non est verum unde magister Io. de Gallandia in Clavo (sic) Compendii : Femineo genere plantaria dic nichil esse». Cf. Jean de Garlande, *Clavis compendii*, ms. Brugge, Stadsbibl. 546, f. 29va13 : «Femineo genere plantaria dic nichil esse».

2.2. Objectivisation et mise en page

La présence de gloses est le signe qu'un texte est lu, qu'il fait partie du canon des auteurs enseignés ou utilisés dans l'enseignement, selon que l'on parle des auteurs littéraires ou des *artes* grammaticales[31]. Mais l'effet premier d'une glose est de faire changer le texte de catégorie : de texte signifiant par lui-même il devient objet de discours, et il devient un signe dont le sens est donné par un autre texte, la glose[32]. Cependant, comme la glose est évolutive, nous avons vu qu'au fur et à mesure de son développement, elle se prend elle-même aussi pour objet. C'est ce qui se passe quand les gloses <T2b> et <T2c> critiquent la famille <T2a> ; le phénomène est encore plus clair quand Jupiter, auteur de la tradition <T3>, commente non pas le *prohemium* du *Graecismus* mais la glose <T2> de ce *prohemium*. L'existence de traditions de gloses provoque dans ce cas une objectivisation à deux niveaux, celui du texte et celui des gloses antérieures, même si seule la première est manifestée de manière visuelle par la mise en page.

La forme de la glose, marginale ou intercalaire, se prévoit avant la copie du texte, au moment où se décide la réglure. C'est elle en effet qui décidera du format adopté par l'ensemble texte et glose, et deux types de format sont alors possibles, la glose marginale et la glose en colonnes. Dans le dernier cas, la page est divisée en deux ; dans le premier, la réglure produit généralement trois colonnes, parfois deux[33]. Le cas du manuscrit *Pa6* (Paris BnF lat. 14745) est très intéressant de ce point de vue, car sa réglure détermine tantôt quatre colonnes par page, tantôt même six (deux ou bien trois colonnes de chaque côté du texte central). Avec les lignes horizontales qui croisent les tracés des colonnes, on obtient une page divisée en un petit quadrillage propre à recevoir des quantités de courtes glosules ; toutes ces cases n'ont d'ailleurs pas été remplies.

Parmi les manuscrits que nous avons pu voir, nous n'avons repéré de glose intercalaire que dans les témoins suivants : Arras BM 880, Clermont-Ferrand BM 244, Munich Clm 14592, Paris BnF lat. 7564,

31. IRVINE 1994, p. 372.
32. ibid. p. 391-92.
33. ibid. p. 387.

8158, 14746, 18522, Prague 2323, Rodez BM 40. Ce type de glose est moins fréquent et souvent plus tardif que les gloses marginales dans les manuscrits du *Graecismus*, puisque presque tous ces manuscrits sont du XIV^{e} ou du XV^{e} siècle. *Pa3* (Paris, BnF lat 18522), unique représentant de <T2a>, constitue une exception notable en présentant une glose intercalaire dès le XIII^{e} s. D'autre part, les deux témoins de la tradition <T3> se présentent sous forme de glose intercalaire, ce qui incite à penser que ceci était déjà le cas de l'original de Jupiter.

Croiser la répartition des gloses marginales (GM) et intercalaires (GC) par époque et par tradition donne le résultat suivant :

	T1		T2			T3
	T1a	T1b	T2a	T2b	T2c	
XIII^{e} s.	GM	GM	GC	GM	GM	
XIV^{e} s.		GM-(GC)		GM-(GC)		GC
XV^{e} s.				GC		

On voit que <T1> démarre en glose marginale et reste généralement sous cette forme ; <T2b> commence en glose marginale et finit en glose intercalaire. En revanche, <T2a>, qui connaît une vie très brève, ne se rencontre que sous forme de glose intercalaire, comme le commentaire <T3> de Jupiter. Le statut de la glose par rapport au texte change avec le passage de la glose marginale à la glose en colonnes. Qu'est-ce qui influence ce passage ?

Sur le plan formel, la transition paraît avoir été assurée par certains manuscrits, qui conservent encore la forme de la glose marginale, mais où la page est entièrement remplie par la glose, hormis un petit paquet de vers du *Graecismus* au centre. C'est le cas par exemple dans les manuscrits Vat. Reg. lat. 1694 (*Va1*), Paris BnF lat. 18523, 8157, 8427, et 15133 (*Pa2*), dans une moindre mesure toutefois car il subsiste encore un peu d'espace entre les blocs de glose. Au fur et à mesure que chaque élément de glose s'allonge, il finit par toucher ses voisins qui s'allongent de la même manière : nous avons vu par exemple plus haut que la glose de chaque figure se trouve complétée à partir de 1260 par un traitement spéculatif, ce qui multiplie la longueur de chaque glosule au moins par deux (cf. chap. I, 1.1). Toutes les gloses se retrouvent alors copiées les unes à la suite des autres, exactement comme dans la glose intercalaire disposée en deux colonnes, et la forme conserve d'ailleurs une présentation en deux colonnes, faute de quoi les lignes seraient trop longues à lire.

Les seules différences avec la glose intercalaire sont que le texte du *Graecismus* subsiste au centre de la page au lieu d'être ventilé à la suite de son commentaire dans les colonnes, et que les gloses «marginales» encadrent totalement le texte, y compris en haut et en bas de la page. La différence la plus importante est que les gloses y sont encore dans le même ordre que dans les gloses marginales classiques, c'est-à-dire dispersées à droite et au gauche de la colonne centrale où figure le texte du *Graecismus.*

Tant que la page en question n'est pas surchargée, le système reste commode, la glose étant en marge à peu près en face du passage auquel elle s'applique. Mais quand les gloses sont tellement longues qu'elles se touchent et se suivent sans discontinuité ni espace de séparation, et qu'elles ne peuvent plus figurer à peu près au même niveau que le passage qu'elles concernent, il devient extrêmement malaisé de retrouver la glose d'un vers précis, d'autant plus que s'y ajoute parfois un décalage croissant entre texte et glose comme celui que l'on observe dans le ms. Paris BnF lat. 18523 par exemple. L'aspect quantitatif a certainement compté dans ce passage à un texte mis en ordre des vers du texte commenté. On arrive alors à la glose intercalaire, disposée en deux colonnes où la glose du vers *n* est suivie par la glose des vers *n+1, n + 2* etc., jusqu'à ce que le commentaire s'interrompe pour faire place aux vers du *Graecismus* qui viennent d'être expliqués, puis reprenne une nouvelle série d'explications. Dans pratiquement tous les manuscrits qui adoptent la forme d'une glose intercalaire, la glose précède en effet le passage du *Graecismus* concerné, quelques copistes seulement ayant fait le choix inverse (Paris BnF lat. 18522, par endroits seulement, Rodez BM 40). La glose est ainsi le cours que permettent de mémoriser les vers qui viennent le récapituler.

On a cependant du mal à se représenter dans le détail comment se passe la transformation d'une glose marginale en glose intercalaire, comment elle est décidée, comment elle est menée à bien. L'idée de ce changement vient peut-être, dans les manuscrits pourvus de prologues, du fait que les premiers feuillets se présentent en un texte suivi disposé en deux colonnes, puisqu'on est encore dans les prologues, c'est-à-dire dans l'accessus au texte, et pas encore dans le texte commenté. Ce qui est sûr en revanche, c'est que le passage d'une glose marginale à un commentaire suivi exige une attention sans faille de la part du copiste, qui ne doit jamais se laisser aller à copier machinalement le bloc de glose qui vient à la suite de celui qu'il termine, mais doit au contraire se reporter à chaque fois au texte du *Graecismus* pour repérer quel vers est ensuite glosé, son incipit, et à l'aide de cet incipit trouver

dans la page le bloc de glose qui doit venir à la suite de celui qu'il a inscrit. Des précautions de ce genre devaient démultiplier la longueur du travail, et c'est peut-être ce qui explique pourquoi le copiste de *Pa2*, qui avait, en 1270, commencé par réorganiser les gloses marginales portant sur le *prohemium* du *Graecismus* pour en faire une glose suivie disposée en deux colonnes, c'est-à-dire de la même façon que ses trois prologues, a mené ce projet jusqu'à la glose DICTIONUM DISCREPANTIAM, puis a renoncé et laissé tout le reste du texte en gloses marginales.

Ces réorganisations matérielles sont causes de divergences entre les manuscrits, car on constate par exemple que des manuscrits comme *Pa2*, *Va1* et *Pa1* n'ont pas adopté le même ordre pour mettre ces gloses bout à bout, et ce à plusieurs reprises (gloses des passages QUONIAM QUIDAM IMPERITI, STATUAS, NESCIO QUID). D'autre part, il est possible que si des manuscrits comme *Va1* et *Pa2* présentent des gloses marginales absentes de *Pa1* (gloses de SUCCURRENDUM, FORE, SUBVENIENDUM, OPINIONI, EXISTIMAVI), cela soit dû au fait que des paquets de gloses marginales aient été omis au moment d'une copie qui réorganise la présentation.

Il faut d'autre part noter que, si la glose intercalaire présente des avantages quand les blocs de glose deviennent réellement trop volumineux, elle n'est pas toujours la solution idéale. Le problème essentiel pour le copiste[34] est de bien faire ressortir ce qui est texte commenté, c'est-à-dire le *Graecismus* (et à l'intérieur de cet ensemble, d'éventuels temps forts comme les têtes de chapitre), ce qui est explication interlinéaire quand il en existe encore une, et ce qui est glose ; à ces trois ensembles peut encore s'ajouter en bas de page une glose personnelle due aux utilisateurs du manuscrit. Pour cela, les différents manuscrits du *Graecismus* glosé qui se présentent sous la forme de glose intercalaire utilisent différents modules de caractères, un par type de texte. Ainsi le manuscrit BnF lat. 8158 (*Pa5*) combine

34. D'autant plus que ce copiste n'est en général pas un professionnel, comme Jean du Val, copiste du ms. Paris BnF lat. 8158, qui témoigne dans une mention finale avoir terminé son travail, une copie assez lacunaire d'ailleurs, le mercredi 10 juillet 1426 à la cinquième heure avant midi, l'estomac vide, dans la maison de son maître (*Explicit Grecismus scriptus per manum Iohannis de Valle pro nunc Dole percunctantis, A.D. 1426, die Mercurii 10ma Iulii quinta hora diei ante meridiem, ieiuno stomaco, in domo Guidonis Richardi, magistri mei ac domini mei. Ave gratia plena*) ; SAMARAN-MARICHAL 1974, p. 21.

quatre modules d'écriture : un module très gros, réservé aux têtes de chapitre, un module d'un demi-centimètre environ utilisé pour signaler le début des vers commentés, un troisième module pour écrire les vers une fois qu'ils ont été glosés, ainsi que ceux qui n'ont pas reçu de commentaire, un dernier module enfin, très faible celui-là, pour le texte le plus important quantitativement, la glose. Ceci pose parfois des problèmes de mise en page, ce type de glose se présentant toujours sur deux colonnes : c'est le cas par exemple du manuscrit BnF lat. 7564, dans lequel la glose est écrite en caractères de module quasi normal, sur lesquels se détache le texte du *Graecismus*, pour lequel le copiste a été contraint de recourir à des caractères de très fort module, au point de devoir renoncer à respecter la disposition en vers du *Graecismus*.

Le facteur quantitatif n'est cependant pas le seul à prendre en compte : il faut attendre le XIV^{e} s. pour voir <T2> passer au format de glose intercalaire, alors que les remaniements successifs de <T2b> des années 1269-70 en font déjà un texte très difficile à manipuler. Au contraire, <T2a> et <T3> n'existent que sous forme de glose intercalaire, et fournissent deux cas intéressants à des points de vue différents. <T2a> n'existe qu'en glose intercalaire. Mais <T2b> qui s'en est inspirée pour le traitement spéculatif des figures n'existe à ses débuts qu'en glose marginale, ainsi que <T2c> qui en dérive. On serait donc dans le cas très particulier où une glose intercalaire a donné naissance à une glose marginale. D'autre part, la glose intercalaire <T2a> suit souvent les vers du *Graecismus* dont elle traite, alors que <T3> applique toujours le procédé inverse. Les rapports des deux textes, *Graecismus* et glose, sont donc assez différents.

Dans le cas de la tradition <T3>, il semble clair que Jupiter se sent suffisamment un auteur, d'une part pour signer la glose, d'autre part pour lui donner la forme d'un texte continu. Une glose intercalaire présente de ce point de vue des avantages par rapport à une glose marginale : elle est difficile à compléter car les paquets de gloses ne sont plus autonomes mais réunis ; elle autorise des transitions qui emmènent le lecteur d'une idée à une autre sans laisser de place propice à des additions ; enfin elle peut se lire en continu sans passage obligé par le texte du *Graecismus* qui pouvait seul ordonner la glose marginale.

2.3. Deux textes dépendants

Dans le cas de la glose d'un texte grammatical, les rapports entre le texte principal et sa glose sont un peu différents de ceux qui existent dans un manuscrit littéraire : il faut en effet avoir à l'esprit que le but est de mémoriser le *Graecismus*, alors que l'on n'apprendra pas un auteur littéraire par cœur. Dans un format texte + glose, le texte principal semble avoir un statut supérieur à celui de la glose. Il est écrit de façon plus soignée, moins abrégée, et il est (en principe) plus respecté, dans la mesure où l'on évite de l'interpoler. En fait, le texte qui sert de support à la glose devient rapidement minoritaire en quantité : il est beaucoup plus réduit en volume que le texte qui se développe à son sujet. Dans le cas des *artes* grammaticales, il n'est d'autre part pas supérieur en qualité, puisqu'il n'est pas autosuffisant. Dans le cas du *Graecismus* ou du *Doctrinale*, on a en fait l'impression que le texte survit pour favoriser la mémorisation métrique de l'*enarratio*, qui ne lui cède ni en quantité ni en qualité. Ces rapports ambivalents se marquent visuellement : le texte-support se détache bien sur la glose, par son module supérieur et sa présentation soignée, mais il est en fait comme emprisonné à l'intérieur du texte réel, qui est la glose.

L'autonomisation de la glose augmente aussi avec les changements de mise en page. Nous avons vu plus haut l'importance de l'élément quantitatif dans le passage des gloses marginales aux gloses intercalaires. Ce facteur n'est pourtant pas le seul à intervenir lors de tels changements : ainsi la glose <T2> reste disposée sous forme de gloses marginales même quand elle est extrêmement volumineuse, et nous avons vu l'absence de commodité de tels manuscrits. C'est en fait le passage à la tradition <T3> qui est à l'origine de la modification dans la présentation des gloses. L'on passe dès lors à un texte quasiment continu, hormis les paquets de quelques vers du *Graecismus* qui séparent les longues colonnes de glose. On est ainsi tout près du moment où le texte-support disparaît, mais ceci n'arrive pratiquement jamais dans le cas du *Graecismus*.

La glose intercalaire représente un moment très particulier dans l'évolution d'un texte glosé. C'est le moment où deux textes suivis coexistent sur la page : on lit le texte *a* puis le texte *b*, écrits dans des modules convergents. En devenant intercalaire, la glose est aussi devenue un texte suivi, à l'égal du texte-support, au contraire des gloses marginales. Dans le cas des gloses marginales, le lecteur qui

termine un paquet de glose doit se reporter au *Graecismus* pour savoir quelle est la glosule suivante : le détour par le *Graecismus* est donc obligatoire. Dans une glose intercalaire au contraire, non seulement le lecteur n'a plus besoin de se reporter au *Graecismus* pour lire la glosule suivante, mais il peut même, s'il le souhaite, sauter les vers du *Graecismus* pour lire le commentaire en continu.

Nous avons suivi jusque là la classification de M. Irvine[35], qui distingue deux formats possibles pour la glose, la glose marginale disposée en blocs qui encadrent le texte, et la glose disposée en colonnes. Cependant, les explications du *Graecismus* et surtout du *Doctrinale* fournissent davantage de types de manuscrits. Chaque nouvelle étape de glose cherche en effet à bâtir quelque chose de plus achevé : elle ajoute par exemple une introduction au texte, et cette introduction prend des formes variablement élaborées, du simple accessus au prologue complexe avec division des sciences. Elle peut aussi ajouter une division générale du texte, des divisions de chaque chapitre, des sous-divisions des sections internes aux chapitres. Elle peut enfin ajouter des transitions entre les parties du texte, pour montrer leur cohérence et leur articulation, tout ceci en travaillant à améliorer la glose précédente.

Tous ces aménagements prennent de la place, et le texte de la glose devient quantitativement plus important que celui du texte de base, ce qui impose une réorganisation de l'espace dans le manuscrit. Ceci correspond généralement au moment où les gloses marginales deviennent des gloses intercalaires. Si cela n'est pas général dans tout le manuscrit retraité, cela se produit au moins dans les passages où des insertions importantes ont été faites. Un manuscrit comme *Pa2* (<T2b>, 1270) est toujours organisé sous forme de gloses marginales, mais pas partout : si les transitions sont à longues lignes, les prologues, l'accessus au texte, les divisions des parties sont sur deux colonnes, parce que ces passages sont déjà trop massifs pour être organisés autrement.

L'étape suivante voit la glose, qui était plus importante en quantité, le devenir en qualité. Deux options se présentent alors. La glose continue à suivre le texte de base pas à pas mais celui-ci disparaît ; on arrive au système de la *lectura*, représentée dans les manuscrits par des commentaires à lemmes. La glose peut aussi s'affranchir plus complètement du texte, et l'explication devenue autonome n'est plus

35. IRVINE 1994, p. 387.

tenue de suivre pas à pas le texte de base mais peut sélectionner des points importants, c'est le système des *Quaestiones* et de la *Summa,* manuel spécialisé qui traite les points essentiels d'une discipline.

Les gloses de Donat présentent un exemple voisin d'évolution, non du texte mais du genre littéraire, en aboutissant à des *lecturae*, comme dans le cas du commentaire attribué à Kilwardby[36] ou de celui qui est contenu dans le ms. Vatican, Urb. lat. 298[37]. Dans ces deux cas, le texte du *Barbarisme* a disparu ; ces explications coexistent cependant avec des gloses plus traditionnelles. On rencontre aussi ce genre d'évolution en logique, où l'on distingue trois types principaux de gloses : les *scholia*, simples notes explicatives qu'un maître a soit dictées soit inscrites lui-même dans sa lecture du texte, le commentaire littéral qui couvre tout le texte sans omission et le commentaire par questions[38]. On retrouve surtout cette évolution dans les gloses du *Doctrinale*, le texte le plus proche du *Graecismus*. Le manuel d'Alexandre de Villedieu a donné lieu à pratiquement toutes les étapes de gloses décrites ci-dessus, depuis les gloses interlinéaires et marginales jusqu'au commentaire par questions[39].

La différence avec le *Doctrinale* est toutefois qu'il existe plusieurs commentaires indépendants les uns des autres, ce qui ne semble pas être le cas du *Graecismus*, où l'homogénéité domine au contraire. La glose du *Graecismus* évolue en suivant les modifications du genre littéraire du commentaire (des gloses interlinéaires aux *lecturae*), mais en demeurant un texte stable sur le fond ; cette unicité du texte, qui transparaît à travers les adaptations individuelles, est probablement ce qui caractérise le plus cette glose. Il est également intéressant de voir que le *Graecismus* accède peu à la quatrième étape, celle des *lecturae*. Le texte de base disparaît ainsi très rarement des manuscrits (*cf. infra* 3.3). On a plutôt l'impression que l'ensemble formé par le *Graecismus* et sa glose reste à un certain point d'équilibre entre le cours, qui constitue l'enseignement réel, et le support versifié, qui sert à fixer le cours entendu dans la mémoire des auditeurs. En ce sens, ce n'est plus la glose qui aide à la compréhension du texte, mais le texte qui favorise la mémorisation de tout un arrière-plan donné par la glose.

36. Éd. SCHMÜCKER 1984.
37. Voir sur ce commentaire ALESSIO 1986.
38. Cf. EBBESEN 1993, p. 131.
39. Cf. KNEEPKENS 1990a.

En revanche, avec la tradition <T3> de glose, le *Graecismus* accède à la troisième étape, celle du commentaire par questions. Il n'y accède cependant que partiellement, car le commentaire sous forme de questions ne concerne que la section des pronoms. De plus, ce genre littéraire y a été inséré parallèlement à l'ancienne glose qui est reprise dans le cours de l'exposé, ce qui donne des confrontations très significatives : le commentaire par questions <T3> contredit la glose en colonne héritée de <T2>, ce qui indique qu'un genre littéraire est aussi directement lié à un type de doctrine grammaticale[40]. Ainsi quand Jupiter juxtapose dans son commentaire des pronoms un commentaire par questions à l'ancienne glose, cela aboutit à mêler malencontreusement des opinions modistes à la paraphrase standard d'un texte des années 1200.

3. DÉNOMINATIONS DES MANUSCRITS GLOSÉS

3.1. Les dénominations des catalogues médiévaux

La majorité des mentions vient des catalogues de bibliothèque, qui semblent signaler régulièrement, pour autant qu'on puisse en juger, la présence d'un commentaire. Les inventaires médiévaux désignent généralement ce qui accompagne le texte du *Graecismus* par la dénomination de *glosa*. Rappelons qu'en effet si la glose est à l'origine l'explication d'un mot obscur par un mot plus clair[41], le terme a ensuite gagné des lettres de noblesse comme on le voit avec Guillaume de Conches, qui définit la glose comme une explication plus développée : la glose donne le sens d'un mot mais en éclaire aussi le contexte, en particulier l'enchaînement des idées, et semble même atteindre, comme le commentaire, la *sententia*, c'est-à-dire le sens[42] ; on retrouve la même orientation vers 1200 dans les *Derivationes*

40. Voir le problème du classement de 'qui' comme pronom relatif dans <T2> et dans sa reprise par <T3>, comme nom relatif dans les questions de <T3>, infra II[e] partie, chap. III, 1.5.
41. Isidore, *Étym.* I 30.
42. «Non hodie vocamus commentum nisi alterius libri expositorium. Quod differt a glosa. Commentum enim solam sententiam exequens, de continuatione vel expositione litere nichil agit. Glosa vero omnia illa exequitur». Cf. JEAUNEAU 1965, p. 67, et ibid. p. 18-20 pour la façon dont Guillaume de Conches pratique la *glosa*.

d'Hugutio de Pise[43]. Il semble dès lors que le sens de petite unité d'explication d'un mot par un autre, en particulier dans les gloses interlinéaires, se transfère progressivement sur le diminutif *glosula*. *Glosa* désigne donc le texte qui accompagne le *Graecismus* et le caractère très général de cette appellation montre qu'on ne doit pas attendre des catalogues des notations spécifiant précisément le niveau du commentaire. On trouve ainsi à Marienknecht, dans un registre de 1485, la liste suivante :

> Item Grecista ; florista ; evangelia quadragesimalia in vulgari ; lucidarius in vulgari ; exposicio sequenciarum et Grecismus glosatus[44],

et dans le catalogue de 1483 de l'abbaye bénédictine de Melk[45] : *F204 Grecista cum glosa, in pergameno.*

On trouve aussi, dans la bibliothèque du monastère cistercien La Real de Majorque[46] la distinction entre deux *Graecismus*, l'un glosé et l'autre non :

> Item unum librum de pergameno, cum cohopertis de pergameno, vocatum Gracisme [HILLGARTH 1991, A 112 p. 331]. (...) Item alium librum vocatum Gracisme glosatum, in pergameno scriptum, cum cohopertis albis [HILLGARTH 1991, A 137 p. 332].

On retrouve cette expression de *Graecismus glosatus* dans l'inventaire de la bibliothèque du Collège de Hubant dit de l'Ave Maria à Paris (XIV^{e} s.), parmi les livres situés dans la *libraria puerorum : Grecismum glosatum in uno volumine*[47].

On trouve également l'expression de *glosa Graecismi*, dans un registre du XV^{e} s. de Waldhausen (diocèse de Passau, chanoines de saint Augustin) : *Item glosa Grecismi in papiro, incipit 'Ego sum lux mundi'*[48]. On trouve enfin l'expression *Ebrardus glosatus*, dans le

43. «Commentum est expositio verborum iuncturam non considerans, sed sensum. Glosa est expositio sententiae et ipsius literae, quae non solum sententiam, sed verba attendit», cité par SPRINGHETTI 1967, p. 97.
44. LEHMANN 1918, II p. 600, 18.
45. GOLDMANN 1929, p. 259, 36.
46. HILLGARTH 1991. Les livres de grammaire de la bibliothèque sont les suivants : Priscien majeur et mineur ; Papias ; *Doctrinale* ; *Grecismus* ; *Proverbia et multa notabilia grammaticae* ; Buoncompagno da Signa, *Ars dictaminis* ; Guido Faba, *Summa dictaminis* ; Poncio Provincialis, *Summa dictaminis* (HILLGARTH 1991).
47. PELLEGRIN 1988, 52 p. 74.
48. PAULHART 1971, E55 p. 137, 35.

catalogue de 1375 du Collège de Dormans-Beauvais à Paris : *Ebrardus antiquus glosatus*[49].

Des mentions plus explicites, mais elles sont rarissimes, peuvent cependant préciser l'étendue de la glose. On trouve ainsi dans le catalogue d'Erfurt, Collegium Amplonianum (1410-12), la mention que les gloses accompagnent bien le texte du début à la fin : *Item Grecismum cum tota glosa a principio usque in finem*[50]. Le catalogue de Saint-Victor[51] est le seul à donner une indication sur la qualité du commentaire qui accompagne un des exemplaires détenus par la bibliothèque. Il distingue ainsi *Pa1* (qui est décrit comme «longuement et excellemment glosé») de *Pa6* et *Pa2*, qui sont tous deux qualifiés de «glosés» ; il précise même que *Pa2* contient une glose marginale et interlinéaire. On voit aussi qu'un *Graecismus* est qualifié de *glosatus*, qu'il soit accompagné de gloses marginales éparses comme *Pa6*, de gloses marginales plus ordonnées comme *Pa2*, ou d'une glose intercalaire comme *Pa1* :

<Série JJJ (grammaire) : >

14. Grecismus prolixe et optime glosatus (= BnF lat. 14746)

15. Grecismus glosatus in margine cum glosa interlineari... (= BnF lat. 14745)

16. Grecismus glosatus glosa cuius inicium... (= BnF lat. 15133)

La forme marginale ou intercalaire qu'a pu prendre la glose du texte n'est donc pas prise en compte dans l'appellation qui lui est décernée. Tout au plus peut-on compléter le terme de *glosa* ou de *glosatus* par une précision qui qualifiera la longueur du texte. On trouve de même une description de ce qui est probablement une glose intercalaire de Donat dans les termes suivants : *Glosa Donati per columpnas scripta*[52]. Ceci rappelle encore ce que l'on trouve sur la page de garde du manuscrit Paris BnF lat. 8158 : *Graecismus cum glosa contextuali*. Cette expression de «glose insérée dans le texte» désigne là encore un commentaire en colonnes, où la glose fait effectivement partie du texte.

Notons enfin que les commentaires du *Graecismus* ayant toujours circulé de façon anonyme, les catalogues ne proposent jamais d'attribution pour les gloses du *Graecismus*, alors que pour le *Doctrinale*, il est courant de trouver des mentions d'auteur. Dans la

49. PELLEGRIN 1988, 11 p. 7.
50. LEHMANN 1918, II, I 33 p. 11.
51. OUY 1999, p. 545-46.
52. Catalogue de Poetzlinger ca 1500, cf. INEICHEN-EDER 1977, p. 331.

bibliothèque du collège de Dormans-Beauvais[53], un commentaire anonyme d'Évrard figure ainsi en compagnie de deux exemplaires identifiés du *Doctrinale :*

> Duo Doctrinalia veterrima, unum glosatus (sic) glosa Iovis[54], aliud Admirantes.

Les deux commentaires sont donc identifiés. On trouve aussi l'expression de *glosa Monachi*[55] : *Doctrinale glosatum glosis Monachi in uno volumine.* On ne rencontre en revanche jamais d'identification de ce type pour les gloses du *Graecismus.*

Une des exceptions à l'emploi général du terme *glosa* se trouve dans un catalogue de 1300, quand Ditricus, *custos ecclesie*, recense les livres des chanoines de Saint-Augustin de Vorau, et emploie le mot *opus* pour désigner ce qui accompagne le texte :

> Item Priscianum minorem. — Item Doctrinalia II. — Item Grecismum cum opere. — Item libros Hugicionis II preter alios libros scolasticos[56].

Deux autres exceptions se rencontrent, mais environ deux siècles plus tard, les appellations de *commentum, commentarium* étant en effet à la fois très rares et très tardives pour accompagner les mentions du *Graecismus.* On rencontre *commentarium* dans le catalogue de la bibliothèque de Hartmann Schedels, à Nuremberg entre 1498 et 1507[57] :

> Libri grammaticales in utraque lingua : Alexander grammaticus in suo doctrinali in tres partes divisus cum commento ; Grecista Eberhardi Bituriensis cum commentario in pergameno...

Commentum se rencontre à peu près à la même époque dans l'inventaire de la bibliothèque des Dominicains, rédigé en 1513[58] :

> In pulpeto U : (...) U12 : Grecismus cum commento, incipit : quoniam ignorare nubilo... (...) U32 : Eberhardus, incipit : Quoniam ignorancie nubilo...

53. PELLEGRIN 1988, 10 p. 7.
54. E. Pellegrin rattache cette glose à Jean de Garlande. Il faut en réalité lire Iovis et reconnaître ici le commentaire soissonnais de Jupiter (cf. supra chap. I, 2.3).
55. PELLEGRIN 1988, n° 53 p. 74. E. Pellegrin renvoie à l'éd. de Reichling 1893 p. LXIV et CCCIV où sont citées plusieurs éditions anciennes d'un « Commentum Monachi Lombardi » dont on ne connaît pas de manuscrits.
56. MÖSER-MERSKY 1962, 18 p. 101, 2.
57. RUF 1932, III p. 807.
58. GOLDMANN 1929, p. 410, 37 ; 411, 25 ; 413, 11.

Dans ces exemples de la fin du Moyen Âge, *commentum* et *commentarium*, qui désignent en principe un texte écrit sur le *Graecismus*, commencent donc à concurrencer *glosa* : on voit en effet que le texte d'Évrard est présent dans les manuscrits d'après ces deux descriptions. Mais ces dénominations restent atypiques, et ne reflètent pas la situation générale du *Graecismus* et de ce qui l'accompagne dans les inventaires médiévaux.

3.2. Les mentions d'utilisateurs

Il est rare de trouver des notations dues aux utilisateurs, et de fait nous n'en avons pas rencontrées pour le *Graecismus*. Une fois de plus, le cas est différent pour le *Doctrinale*, et une lettre d'étudiant, qui mentionne l'envoi d'un *Doctrinale* par un étudiant d'Orléans à un ami, emploie en effet une terminologie assez précise pour décrire ce qui accompagne le texte d'Alexandre de Villedieu :

> Doctrinale cum magnis glosulis de litera veraci et legibili tam in nota quam in textu[59].

On notera d'abord que cette fois c'est le mot *glosule* qui est employé, terme qui correspond mieux au vocabulaire des commentaires eux-mêmes, puisque nous avons vu que les commentaires postérieurs appellent les notes de leurs prédécesseurs *glosule.* Ce terme semble même recouvrir plus de choses que *glosa*, et paraît désigner ici l'ensemble des gloses, qu'elles soient marginales ou interlinéaires : elles doivent être abondantes, ce qui renvoie vraisemblablement à un niveau de commentaire, plus proche de celui d'*Admirantes* que de Jean de Garlande, l'étudiant ne voulant pas d'un commentaire à lacunes ; elles doivent aussi être écrites de façon lisible aussi bien dans la *nota*, vraisemblablement la marge, que dans le texte, c'est-à-dire entre les lignes.

Cette dénomination rejoint celle des glosateurs, qui l'utilisent parfois par dénigrement puisque les anciennes *glosule* sont critiquées, parfois par modestie pour parler des notes qu'ils ont rédigées. Simon de Dacie parle ainsi des *glosule* qu'il a rédigées pour le *Doctrinale*[60] ; au XIV^e^ s., le glosateur du ms. Paris BnF lat. 8427 parle dans son

59. Cf. HASKINS 1930, p. 24 n. 1. [Ars. 854 f. 214v, XIII^e^ s.]
60. Éd. OTTO 1963, p. XI ; mentions de ses *glosule* p. 14, 5 ; 17, 13, 31 ; 46, 24.

commentaire du *Graecismus* des *notule Doctrinalis* pour désigner, également de façon modeste, ce qu'il a rédigé sur le *Doctrinale*[61]. Ces emplois montrent aussi que dans certains cas *glosula* connaît le même destin que *glosa* : le terme se hisse, mais pour des raisons différentes (la modestie de l'auteur par exemple), au niveau d'un texte et non d'une petite parcelle de commentaire. Le parallèle n'est cependant pas tout à fait juste, puisque *glosula* reste dans ce contexte employé au pluriel : *glosule* désigne alors modestement les petites notes de lecture jetées par un maître en marge pour aider à la lecture explicative d'un traité.

3.3. De nouveaux types de manuscrits : reportata, lecture, quaternus

Les commentaires et gloses portant sur le *Graecismus* donnent naissance à de nouveaux types de manuscrits, puisque quelques témoins ne contiennent que le commentaire, qui s'est donc détaché du texte pour circuler seul. On en trouve, semble-t-il, un exemplaire à la Bibl. Univ. de Cracovie, 476 (DD VII 4), du XIV^{e} s., qui contient (selon le catalogue) un commentaire sans le *Graecismus*, intitulé dans l'explicit du f. 211v *reportata* : *Expliciunt reportata super quatuor codices Grecismi...*[62].

Parmi ces nouveaux textes nés des commentaires, il faut ajouter les *lecture*. On rencontre ce terme au XV^{e} s. dans le manuscrit Paris BnF lat. 8159, où un possesseur a laissé sa marque au f. 1v : *Ista pars lecture Gresismy est Raymundi Rigaldi, diocesis Caturcensis.*

Le registre de prêt de 1350 de Saint-Étienne de Vienne atteste aussi qu'un certain Leucippus et qu'un autre élève resté anonyme (M.) ont emprunté l'exemplaire que possédait l'école cathédrale, ainsi qu'un cahier (sous-entendu de commentaire) sur le *Graecismus*[63] :

> Hic notantur libri, quos de me concessi ... Item Leucippo Grecismum [la mention est cancellée, le livre a donc été rendu]... Item Leucippo quaternum super Grecismo. Item Leucippo sermones. Item M. quaternum Grecismi et textum Grecismi...

Dans la même perspective, D. Reichling a également tenté d'inventorier les différents types de textes qui sont nés du *Doctrinale*,

61. Cf. HAUREAU 1888b, p. 295 sq.
62. BURSILL-HALL 1981a, 132.10.
63. GOLDMANN 1929, p. 430, 4 ; 430, 16 ; 429, 30.

ce qui l'a amené à distinguer dans son index des manuscrits (p. CCXCIII) ce qui accompagne le traité et ce qui le remplace. On trouve ainsi, accompagnant le *Doctrinale*, des textes baptisés *glosa, commentum, expositio, commentaria, correctorium*, et remplaçant le *Doctrinale*, des textes appelés *reportamina, commentum, quaestiones, commentarium, concepta, expositio*. On reste évidemment un peu perplexe devant cette terminologie dont l'origine n'est pas claire. Certains termes viennent des explicit des manuscrits, d'autres de notes postérieures, d'autres des catalogues. Pour ajouter à la confusion, on s'aperçoit que l'entrée de l'index qui signale des *reportamina* sans le texte du *Doctrinale* renvoie en réalité au commentaire de Jupiter et que rien dans la notice établie par Reichling lui-même ne laisse en fait supposer que le texte du *Doctrinale* a disparu.

On a donc deux terminologies différentes, celle des gloses elles-mêmes qui désignent ce qui accompagne le *Graecismus* du nom de *glosule*, et celles des inventaires qui parlent de *glosa*. Ces deux terminologies semblent cependant concorder au XIV^{e} s., puisque nous avons vu par exemple que Jupiter n'emploie plus *glosule* mais *glosa* pour désigner ce qui accompagne le *Graecismus* ou le *Doctrinale* et sert de support à sa lecture commentée. *Commentum* et *commentarium* font tardivement et rarement leur apparition pour désigner, à contre-emploi, ce qui accompagne le texte, et non ce qui est écrit à son sujet.

CONCLUSION

La glose est donc un genre littéraire, qui obéit à ses principes propres, et qui évolue en s'adaptant à l'accroissement quantitatif et qualitatif du texte. Ces évolutions se perçoivent dans la mise en page : au fur et à mesure que la glose prend de l'importance et s'affirme comme texte de valeur égale à celui du *Graecismus*, la mise en page se transforme pour valoriser ce texte. La disposition en glose intercalaire évite un retour systématique de l'œil au *Graecismus*, et permet une lecture presque continue de la glose au même titre que le texte, qui était autrefois celui que l'on pouvait lire en continu. La disparition du texte-support achève l'autonomisation de la glose, texte auto-suffisant qui n'a même plus besoin du texte-support pour être justifié. Le point d'équilibre atteint par le *Graecismus*, et qui est assez rare dans l'histoire de ces textes grammaticaux, doit peut-être attirer l'attention sur la stagnation précoce d'un ensemble texte + glose qui n'évolue plus.

Le *Graecismus* et ses gloses - conclusion

Trois traditions de gloses sont successivement apparues pour éclairer le texte du *Graecismus*. Jean de Garlande vers 1235-40, des anonymes vers 1260, Jupiter vers 1300 ont chacun à leur tour imprimé leur marque à l'histoire de la glose. Ces trois gloses adaptent les genres littéraires qu'ont fréquentés leurs auteurs au cours de leurs études : glose marginale simple pour <T1>, glose marginale avec prologues pour <T2>, glose intercalaire proche du commentaire avec questions disputées pour <T3>. Le reflet, même lointain, de pratiques artiennes quasi contemporaines est visible dans pratiquement toutes les strates de commentaire. L'auteur de la glose <T2a> est même si proche, par son prologue, d'Adénulphe d'Anagni, que l'on est tenté de croire qu'il a entendu son cours sur les *Topiques* entre 1250 et 1260, commentaire dont le prologue est lui-même inspiré de la *Philosophia* de Nicolas de Paris[1]. Ces gloses deviennent progressivement le texte véritable, émancipé du texte-support par une mise en page qui instaure une équivalence de dignité entre le *Graecismus* et sa glose.

1. Cf. LAFLEUR-CARRIER 1997, p. 421-23.

IIème partie
Trois approches de la grammaire

Le *Graecismus* est un manuel hétérogène, formé d'un assemblage composite de morceaux dépareillés, très différents dans leur structure, leur intention et leur niveau de difficulté. Il est donc intéressant de voir si le même type de glose correspond à chacune des facettes du texte, ou si le commentaire s'adapte à chacune des composantes du traité.

Grammaire au sens large, englobant la lexicographie, frôlant la rhétorique avec les listes de figures des premiers chapitres, ou grammaire au sens strict, telle qu'on la trouve dans le chapitre dévolu aux pronoms, ces disparités d'approches sont en fait fidèlement reflétées par le commentaire pris dans son évolution. Les chapitres consacrés aux figures, après s'être contentés d'un commentaire rudimentaire, bénéficient ainsi dès la seconde moitié du XIII^{e} s. d'une approche «intentionnaliste», au sens où l'a définie I. Rosier (1994, p. 12 sq.), c'est-à-dire qui tient compte de l'intention de signifier du locuteur ; le commentaire conserve toujours leur orientation lexicographique aux chapitres consacrés au nom et au verbe, et explique seulement pour chaque vers différentiel le point de vocabulaire qu'élucide Évrard, en paraphrasant le texte, et en le complétant éventuellement par des renseignements sur des mots de la même famille et par des traductions françaises. On voit qu'on reste là typiquement dans le domaine lexicographique, les leçons de vocabulaire sur les substantifs, les adjectifs et les verbes étant même complétées par rapport à la matière que donnait Évrard. Le chapitre XIV, si différent des autres dans le manuel, bénéficie quant à lui, mais seulement vers 1300, d'un commentaire radicalement différent, qui détonne franchement dans le reste de la glose par sa terminologie modiste.

Le commentaire du *Graecismus* présente une triple orientation grammaticale selon les chapitres auxquels il s'applique : grammaire au sens strict du terme, c'est-à-dire s'occupant des énoncés grammaticalement corrects, grammaire intentionnaliste vouée à l'étude des énoncés figurés, grammaire enfin à caractère lexicographique, qui étudie les mots non plus dans des énoncés mais dans leurs rapports de

synonymie ou d'homonymie. On pourrait penser, avec ce que l'on sait de la stratification du texte, que cette orientation multiple est inévitable, et qu'elle n'est que l'aboutissement naturel de l'augmentation continue du commentaire, chaque auteur qui ajoute aux précédents tirant le commentaire dans un sens différent, mais il n'en est rien : le commentaire de Jupiter montre qu'un seul et même auteur pourra commenter de façon très différente un passage du *Graecismus*, selon qu'il relève de la grammaire préceptive, permissive, ou «lexicographique».

Dans le commentaire <T3> de Jupiter, comme dans la compilation réalisée dans *Pal* au XIV^{e} s., toutes les ressources de la grammaire contemporaine sont mises en œuvre pour commenter le texte, sans que l'on sente à aucun moment d'opposition fondamentale entre elles : on a plutôt l'impression que cela dépend de l'objet auquel elles s'appliquent. Un manuel hétérogène bénéficie au terme de cette évolution d'un commentaire hétérogène, par son niveau de difficulté et par sa méthode. C'est pourquoi différents passages du commentaire sont présentés ici, celui des chapitres lexicographiques (IX-XIII et XV-XIX), celui des chapitres I-II consacrés aux figures et aux vices, et celui du chapitre XIV qui traite des pronoms.

Il faut cependant avoir toujours conscience qu'il n'y a pas adéquation entre les trois traditions de commentaire et les trois approches : le commentaire <T2> des parties lexicographiques, tout en étant beaucoup plus riche que celui de <T1>, reste lexicographique. <T3> remanie quelque peu le commentaire des deux chapitres traitant des figures en introduisant quelques éléments modistes (en particulier l'absence réaffirmée de causes excusantes pour le barbarisme et le solécisme), mais le fond reste inchangé. D'autre part, nous verrons que <T2> ne se limite pas à l'apport d'une analyse intentionnaliste, mais que le commentaire lui doit aussi un caractère beaucoup plus technique, avec des emprunts à des grammairiens antiques et une défense d'Évrard, née du rapprochement du *Graecismus* avec les manuels antérieurs, et la division du texte en leçons. Notons toutefois à propos de cet apport intentionnaliste du commentaire <T2> que c'est là tout ce que la compilation *Pal* conserve de la strate <T2> ; à l'inverse, on pourrait dire que *Pal* a rejeté l'approche, peut-être trop prolixe, de Jupiter sur cette section des figures.

Nous étudierons successivement ces trois approches de la grammaire dans le *Graecismus*, l'approche lexicographique, l'approche intentionnaliste et l'approche modiste, en nous interrogeant en particulier sur la réalité de cette dernière.

Chapitre premier
L'approche lexicographique

Des trois approches de la grammaire présentes dans les gloses du *Graecismus*, l'approche lexicographique est la plus ancienne, et elle subsiste dans tous les témoins glosés, avec des degrés d'enrichissement qui dépendent de la tradition à laquelle ils appartiennent. L'approche lexicographique n'est pas propre à une tradition, mais toutes les générations de commentaires contribuent au contraire à l'enrichir d'éléments nouveaux, traductions vernaculaires, insertions de dérivés, de paronymes, citations d'auteurs contemporains (de lexicographes en particulier), vers mnémotechniques, etc. Au contraire des autres approches, les trois traditions ne lui apportent pas des éléments distincts, mais toutes les générations de commentaires qui se succèdent glosent le texte à l'aide des mêmes éléments : on trouve des citations de lexicographes dès le commentaire <T1>, et le commentaire <T3> en introduit simplement de plus récentes.

Cette approche lexicographique de la grammaire n'est pas une nouveauté. La grammaire tend à englober soit des secteurs marginaux d'autres disciplines (comme les listes de couleurs de rhétorique), soit des domaines voisins, comme dans le cas de la lexicographie. Ces deux disciplines ont de toute façon toujours été proches voire confondues, les glossaires puisant dans les grammaires ou les alimentant, et il a toujours été établi que les grammairiens étaient les glosateurs par excellence[1]. Ce lien ne s'atténue pas au Moyen Age, et la grammaire normative s'ancre dès sa naissance dans une tradition lexicographique. Ses auteurs sont d'ailleurs aussi des lexicographes : Papias est à la fois

1. Cf. DELLA CASA 1981, p. 36-39.

l'auteur à la mi-XI^e s. de l'*Elementarium* et d'une *Grammatica* des huit parties du discours compilée de Priscien[2] ; au tournant du XII^e et du XIII^e s., Hugutio de Pise a composé outre ses *Derivationes* une grammaire élémentaire, le *Rosarius*, et un traité de l'accentuation, le *De dubio accentu*[3] ; Alexandre Neckam a composé les *Corrogationes Promothei* mais aussi le *De nominibus utensilium*[4]. De même, au XIII^e s., Jean de Garlande est à la fois grammairien et auteur de *Synonyma*, d'*Aequivoca* et d'un *Dictionarius*[5], comme Jean de Gênes dont l'œuvre achevée en 1286 porte le titre sans équivoque de *Summa grammaticalis que vocatur Catholicon*. Le phénomène d'emprunt entre les deux courants se poursuit : Priscien est présent dans l'*Elementarium* de Papias, dans la *Panormia* d'Osbern de Gloucester[6], et via celui-ci dans les *Derivationes* d'Hugutio de Pise, tandis que Guillaume Brito emprunte pour sa *Summa*[7], composée à la mi-XIII^e s., beaucoup de ses citations à des grammairiens des générations précédentes, Alexandre de Villedieu, Évrard de Béthune et Magister Bene.

Le lien entre les deux disciplines est d'autant plus affirmé que, dans les manuscrits, on voit souvent les textes de grammaire normative voisiner avec des glossaires[8], mais très rarement avec des textes de grammaire spéculative ou de logique. L'aboutissement de ce voisinage

2. Éd. CERVANI 1998 ; extraits publiés par HAGEN, *Anecdota Helvetica* 1870, CLXXIX-CLXXXIV ; cf. ANGELIS 1977, p. VI.
3. Pour les *Derivationes*, cf. RIESSNER 1965 ; pour le *De dubio accentu*, cf. CREMASCOLI 1978, p. 65-87.
4. Pour les *Corrogationes Promothei*, cf. les extraits édités par MEYER 1897 ; pour le *De nominibus utensilium*, voir les éditions WRIGHT 1857, p. 96-119 et SCHELER 1867, p. 86-118.
5. *Aequivoca* et *Synonyma*, éd. PL 150, col. 1577-1590 ; KURZ, M., Jahrbuch der KK Staatsgymnasium im IX. Bez. in Wien, Vienne, 1884-85 ; *Dictionarius*, éd. WRIGHT 1857, p. 120-138.
6. Éd. BERTINI et al. 1996.
7. Éd. DALY et DALY 1975.
8. On voit ainsi le *Graecismus* figurer à plusieurs reprises dans les mêmes recueils scolaires que les glossaires d'Alexandre Neckam (Dublin, Trinity Coll. 270 et Worcester, Cath. Libr. Q 50) et d'Adam du Petit-Pont (Dublin, Trinity Coll. 270), les *Aequivoca* et le *Dictionarius* de Jean de Garlande (Worcester, Cath. Libr. Q.50, Dublin, Trinity Coll. 270), l'*Unus omnium* du même (Paris BnF lat. 14745, Oxford CCC 121, Durham, Cathedral Chapter Library, C.VI.26), la *Summa* de Guillaume Brito, et beaucoup de collections anonymes de mots.

est la fusion des deux disciplines dans des textes communs, le *Catholicon*, mais aussi auparavant le *Graecismus*, dont les chapitres consacrés aux parties du discours, en particulier ceux qui traitent des substantifs et des verbes, sont en grande partie des suites de vers différentiels, au point que K. Lohmeyer a pu parler de «Synonymik[9]» pour désigner ces chapitres, et qu'A. Della Casa voit dans ce manuel le point de fusion de ces deux traditions si proches, grammaire et lexicographie[10]. On retrouve la même tendance englobante dans la *Summa* de Bene da Firenze, vaste synthèse rassemblant morphologie, orthographe et lexicographie, composée presque en même temps que le *Doctrinale* et le *Graecismus*[11].

Le glissement de la grammaire à la lexicographie permet aussi d'englober une partie de la rhétorique avec l'insertion des figures et couleurs de rhétorique. La tradition d'intégration dans les grammaires de ces termes techniques, dont la classification commence avec la *Rhetorica ad Herennium,* remonte aux artigraphes antiques, et ces termes sont repris dans les encyclopédies, celles de Martianus Capella, Isidore de Séville, Cassiodore[12], si bien que l'on ne sait plus très bien si ces termes relèvent du rhéteur ou du grammairien. On a également signalé la tendance de ces listes à exister parallèlement aux traités de rhétorique complets[13], comme c'est le cas des *Rhetorici colores* composées par Onulf de Spire[14] au XI[e] s., et dès lors que ces listes sont détachées des traités complets, elles deviennent autant d'éléments susceptibles d'être récupérés par une discipline voisine. Un exemple de cette évolution est fourni par Marbode, dont le *De ornamentis verborum*[15] vient prendre place dans le *Graecismus,* à la suite d'emprunts à des sources plus grammaticales mais traitées de façon presque lexicographique. Cette tradition ancienne est en effet reprise au Moyen Âge dans une perspective de catalogage méthodique de ces termes. Le *Doctrinale* se contente de compléter la liste fournie par le *Barbarismus* par quelques couleurs de rhétorique ajoutées en fin d'ouvrage (et peut-être pas par Alexandre de Villedieu lui-même). Mais

9. Cf. LOHMEYER 1901, p. 419.
10. DELLA CASA 1981, p. 44 n. 27.
11. Sur Bene da Firenze, cf. PINBORG 1967, p. 201 ; ALESSIO 1996 ; pour l'édition de son *Candelabrum*, cf. ALESSIO 1983.
12. MURPHY 1990, p. 241.
13. MURPHY 1974, p. 183.
14. Éd. WATTENBACH 1894, p. 369-386.
15. Éd. PL 171 col. 1687-92 ; LEOTTA 1998.

le reclassement opéré par le *Graecismus*, qui ajoute d'ailleurs beaucoup plus de termes au point d'y mêler ce que l'on classera bientôt parmi les figures de construction, l'*evocatio* ou l'*antiptosis*, est différent : tout en conservant la lettre du cadre traditionnel (métaplasme, *schema*, trope), il procède à des regroupements originaux, souvent paronymiques selon que telle figure ne doit pas être confondue avec telle autre dont le nom lui ressemble (*eclipsis/ethclipsis*). On voit qu'on est ici loin de l'apprentissage raisonné des couleurs de rhétorique, mais par contre en pleine lexicographie[16].

Le cas du *Graecismus* est donc assez particulier, puisqu'il est le manuel de grammaire qui se situe le plus au confluent des deux disciplines, et le fait a été souligné récemment par T. Hunt, qui rappelle que le *Graecismus* est le manuel qui offre le plus grand nombre de dérivations et d'études de la signification des mots, beaucoup plus par exemple que le *Doctrinale*[17]. Le ton de l'ouvrage est d'ailleurs donné dès le *prohemium* d'Évrard de Béthune, où l'auteur affirme vouloir enseigner «les significations des mots, les différences de signification, c'est-à-dire en quoi les mots s'accordent et en quoi ils diffèrent les uns des autres», c'est-à-dire leurs rapports soit de synonymie soit de *differentia*[18]. L'étude des prologues a montré que la définition du *subiectum libri*, de la matière traitée par le *Graecismus*, soulevait chez les commentateurs des divergences d'interprétation importantes (cf. Ie partie, chap. II, 3.6). La glose <T2b> telle qu'elle s'impose dans les années 1269-70 à Paris y voit l'exposition des mots par rapport à leur signification (P3, 2 : *Materia huius libri est diversarum dictionum expositio, in quibus sibi conveniant et in quibus differant assignare*), interprétation condamnée par Jupiter, qui n'admet comme *subiectum libri* que l'étude des parties du discours comprises sous le rapport de la construction, reprenant ainsi l'opinion de la glose <T2c> qui remonte aux années 1260 environ.

1. LES MÉTHODES LEXICOGRAPHIQUES DANS LE *GRAECISMUS* ET SA GLOSE

16. Cf. GRONDEUX à paraître-a.
17. HUNT 1991, t. I p. 97.
18. «Dictionum significationes, significationum differentias, in quibus scilicet dictiones sibi conveniant, in quibus a se differant, utilitati omnium deserviens proposui declarare». Éd. WROBEL 1887, p. 2, 4-7.

La grammaire non spéculative du Bas Moyen Âge présente une facette non négligeable d'apprentissage du vocabulaire. La méthode lexicographique médiévale est double, cherchant à atteindre la signification des mots tantôt par leur racine supposée, tantôt par rapprochement avec d'autres mots. L'étude de la signification d'un mot peut être menée soit de l'intérieur, l'étymologie du mot révélant quelque chose de son signifié, que ce soit par dérivation[19] ou par *expositio*[20], soit de l'extérieur car le rapprochement avec des mots voisins, qu'ils soient homonymes, synonymes ou paronymes, éclaire les différences qui existent entre eux, et contribue à affiner la compréhension de la signification de chacun.

L'étymologie, outil au service de la grammaire et de la compréhension de la langue, connaît au même moment un développement exponentiel, et cette connaissance se traduit par la technique d'explication des mots, qui se fait par recours à des termes de la même langue ou à des vocables étrangers, grecs le plus souvent ; là encore, le *Graecismus* sert de relais avec son chapitre VIII exclusivement consacré aux mots à racine grecque. Ces listes de racines et dérivés qui circulent[21] ne masquent cependant pas une connaissance très superficielle des autres langues, et quand Évrard de Béthune tente d'expliquer par recours au grec pourquoi la forme *sui* n'a pas de nominatif[22] (*Graec.* XIV 31 sq.), sa solution se trouve épinglée («*non valet unam fabam*») par Jupiter[23]. La connaissance de l'étymologie fonde pourtant la supériorité du grammairien-lexicographe, technicien de la langue par excellence, qui connaît les véritables noms des choses par leur origine, comme en témoignait déjà Jean de Saint-Bertin dans son récit des miracles de Bernard le Pénitent, en signalant que les «grammairiens» appellent le pou du mouton *usia* «*quasi ab urendo*[24]».

19. *Homo*, l'homme, vient de *humus*, la terre, cf. *Graec.* XII 229 : «fons quia fertur humus nominis huius homo». Voir sur cette étymologie classique remontant à Isidore, WEIJERS 1989, p. 149.
20. *Homo* signifie généralement celui qui a tout reçu de la main du Tout-Puissant, *habens omnia manu omnipotentis*. Cf. sur les étymologies donnés à *homo*, KLINCK 1970, p. 72 sq.
21. Voir aussi celle de Guillaume de Corbeil, cf. WILLIAMS 1972.
22. Sur le traitement de cette question classique, cf. Pierre Hélie, *Summa* (éd. REILLY 1993) p. 698, 4 sq. (Priscien, *IG* 13, 24).
23. *Ar* f. 101va, *Pa1* f. 136va. Cette appréciation ne figure pas dans *W* f. 55r, *Pa2* f. 84v.
24. «Pediculus ovinus, quem grammatici usiam quasi ab urendo vocant», AASS Apr. II 8 p. 680^{C}.

Il peut d'ailleurs arriver que les deux approches, par étymologie et par différence, se combinent, et le *Graecismus* donne ainsi par l'étymologie les différences entre *pelagus, mare, pontus* : «Peuvent tirer leur nom la mer-*pelagus* du fait qu'elle est bien cachée (***pe**nitus **la**tere*), la mer-*mare* du fait qu'elle est amère, la mer-*pontus* du fait qu'elle n'a pas de pont», même si l'on finit par ne plus très bien savoir si l'étymologie est mise au service de la mémorisation ou s'il s'agit d'un pur artifice mnémotechnique[25].

L'approche externe des mots dans le domaine de l'étymologie attire aussi l'attention sur le fait qu'on retrouve dans le *Graecismus* des préoccupations proches de celles de la rhétorique. C. Codoñer a rappelé[26] la double orientation de ces listes de mots, *differentiae* d'origine rhétorico-dialectique qui recherchent la précision dans le vocabulaire, et *synonyma* qui visent à la maîtrise de la *copia vocabulorum* de la rhétorique. Sur un même groupe de mots (*gladius, ensis* et *mucro*[27]), la première tendance est représentée dans le *Graecismus* par les vers IX 304-305, qui enseignent à les distinguer strictement («*mucro pedem, medium gladius, totum tenet ensis, / mulcet hic, iste secat, dividit ille gulam*»), la seconde par le vers XXV 6, qui les décrit comme des synonymes («*gladius ensis mucro synonymantur*») ; cette contradiction apparente est due au fait que la dernière partie du *Graecismus* ne fait pas partie du traité de départ.

L'ambiguïté de ces listes de *differentiae* est en réalité très grande, car celui qui les possède (et les versus du *Graecismus* sont faits pour être mémorisés) connaît en réalité une foule de synonymes[28]. Des listes de synonymes à apprendre par cœur circulaient ainsi dans l'Antiquité, selon une habitude condamnée par Quintilien[29]. Le seul avantage du

25. «Cum penitus lateat pelagus, mare cum sit amarum, / ponte carens pontus nomen habere potest». (*Graec.* XII 77-78)
26. CODOÑER 1996, p. 64.
27. Voir sur ces exemples classiques DESBORDES 1988, p. 61.
28. Voir sur cette ambiguïté BRUGNOLI 1955, p. 10-11 : Sacerdos (*Ars gramm.* GLK I 458, 8) : «Synonymia est cum una res multis nominibus nuncupatur, ut *et magno telluris amor* id est *terrae*, et *optata potiuntur Troas harena* id est *terra*, *in littore ponunt* id est *terra*». Les synonymes choisis par Sacerdos appartiennent à des listes de *Differentiae*.
29. «Je sais bien qu'il y a des gens qui s'entraînent à apprendre par cœur des mots signifiant la même chose, pour que, dans le nombre, il y en ait au moins un qui se présente facilement, et pour pouvoir éviter la répétition si, ayant utilisé un mot, ils en ont à nouveau besoin à peu d'intervalle : ils en prendront alors un autre qui puisse être compris de même. C'est là une

Graecismus est qu'au moins, si on le suit, on ne prendra peut-être pas «sans discernement» le premier mot qui se présentera, puisque ses listes de synonymes sont théoriquement fondées sur la reconnaissance du fait qu'une nuance sépare toujours les termes évoqués, que chaque mot a une signification qui lui est propre, et qu'il n'existe pas de synonymie parfaite.

Nous verrons que les gloses conservent la double approche, insistant sur les dérivations étymologiques dans le commentaire du chapitre VIII (qui traite des mots latins à racine grecque), explicitant les exemples choisis par le *Graecismus* et proposant des étymologies ou des dérivés supplémentaires, insistant au contraire avec Évrard sur les distinctions à faire entre termes univoques dans les chapitres du nom et du verbe. Les commentaires restent constants dans leur façon de procéder, jusqu'à la troisième génération de glose, qui saisit l'occasion pour donner, en tête du chapitre IX consacré aux substantifs masculins, un long développement sur les rapports des mots entre eux, synonymie, homonymie, etc.

1.1. Homonymie et synonymie

Les questions sur l'homonymie et l'amphibologie sont nées de l'étude de trois textes d'Aristote, le chapitre I des *Catégories*, la définition de la contradiction dans le *De Interpretatione*, VI 17a34-37, et surtout les *Réfutations Sophistiques*[30]. Ces problèmes ne sont traités que très tardivement dans les gloses du *Graecismus* : seul Jupiter introduit des notions modistes (réflexion théorique sur les équivoques) dans le commentaire du chapitre sur les noms. On est donc à un moment où se mélangent la réflexion lexicographique sur les homonymes (gloses <T1> et <T2> du chapitre VI en particulier) et la réflexion issue de la tradition logique des commentaires sur les *Réfutations Sophistiques*[31].

L'*equivocatio*, ou homonymie, est définie dans la tradition <T3> de commentaire comme la représentation identique (même matière et même

---

pratique puérile, impliquant un travail ingrat, tout en étant bien peu utile : on arrive seulement à entasser des mots en désordre parmi lesquels on prendra sans discernement le premier qui se présentera». *Inst. Or.* 10, 1, 6. Nous citons ici la traduction DESBORDES 1988, p. 84.

30. Cf. ROSIER 1988d, p. 103.

31. Sur ces notions, cf. aussi EBBESEN 1980, MARMO 1994 (spéc. p. 265-375), MARMO 1995, ROSIER 1983b, ROSIER 1988b.

forme, et l'on verra plus loin l'importance de ces deux critères chez Jupiter) de signifiés différents. Jupiter recourt dans ce contexte à l'exemple courant de *canis*, qui peut désigner une constellation, un animal marin et l'animal terrestre qui aboie. *Canis* est une *vox* équivoque qui recouvre trois *dictiones* différentes, et Jupiter insiste sur le fait que ce n'est pas un mot qui est équivoque, puisqu'il y a bien ici trois mots distincts, mais un son vocal, unique et imposé par l'intellect à trois mots différents[32], ce qui constitue un exposé typiquement modiste[33]. Jupiter passe beaucoup plus rapidement sur la synonymie, rappelant que sont dits synonymes les mots qui ont un signifié identique (*una et eadem res*) sous des sons vocaux différents (*sub diversis vocibus*), et il a recours une fois de plus à l'exemple très commun d'*ensis, mucro* et *gladius*[34]. Jupiter conclut cette section de son exposé de façon intéressante, en insistant sur la nécessité de bien mémoriser ce préambule, étant donné la difficulté réelle qu'il y a à distinguer les *differentie* et les synonymies, et à reconnaître les homonymes[35].

Ce préambule est suivi d'une question, qui sera ici examinée en détail vu l'importance de la discussion chez Jupiter : un son vocal peut-il être équivoque ou être dit équivoque[36] (*utrum aliqua vox possit equivocari vel equivoca dici*) ? Cette question est classique dans les

32. «Est autem equivocatio diversorum significatorum per eandem vocem equa et primo secundum materiam et secundo secundum formam representatio, ut 'canis' quia 'canis' significat quoddam celeste signum et piscem marinum et etiam animal latrabile. Unde illa vox dicitur equivoca que primo et principaliter equivocat sua significata. Et propter hoc dicuntur plures dictiones una vox. Unde non est dicendum quod ibi sit una dictio 'canis', ymmo sunt tres dictiones quoniam dictio non est equivoca sed ipsa vox que sic ab intellectu imponitur. Et hoc etiam tangit Philosophus dicens 'Equivoca dicuntur quorum nomen solum est commune, ratio autem substantie est diversa' [*Cat.* 1A1-2]». (*Pal* f. 69va, lacune dans *Ar*)
33. Cf. MARMO 1994, p. 267.
34. «Illa autem dicuntur esse synonima que sub diversis vocibus unam et eandem rem important ut ensis, mucro, gladius». (*Pal* f. 69va)
35. «Item ista notabilia debemus notare diligenter totique memorie commendare quoniam vere difficile est separare differentias et sinonimitates, et etiam equivocationes in diversis dictionibus assignare». (ibid.)
36. *Pal* f. 69vb-70rb ; lacune d'*Ar*. Sur cette distinction entre «être équivoque» et «être dit équivoque», qui figure chez Abélard (*Dial.* V éd. DE RIJK p. 566, 10-12 ; *Sup. Praed.* 119, 2-5), cf. ROSIER 1988d, p. 109.

commentaires des *Réfutations Sophistiques*[37], et l'équivocation est ce qui caractérise la *multiplicitas in actu* appliquée à la *dictio*. La polysémie actuelle d'un mot s'oppose ainsi à l'amphibologie (polysémie actuelle d'une phrase), à la polysémie potentielle d'un mot (*accentus*) ou d'une phrase (*compositio, divisio*), et à la polysémie apparente (*figura dictionis*[38]). Dans le raisonnement de Jupiter, trois arguments viennent démontrer l'impossibilité pour un son vocal d'être équivoque : à cause de l'unicité de l'intellect, un son vocal ne peut signifier plusieurs choses en même temps ; ce qui ne signifie pas une chose et une seule ne signifie rien[39] (Arist. *Met.* 4, 1006B7) ; l'imposition d'un mot vient de sa nature propre, il faudrait donc qu'un mot ait plusieurs natures :

> **<quod non 1>** Arguitur quod non potest quoniam illud est equivocum quod plura simul (similiter *cod.*) significat. Sed vox aliqua plura simul significare non potest ut probabo, ergo etc.
> Maior est evidens : ob hoc enim dicitur aliquid esse equivocum quia plura similiter significat. Minor patet quia sicut se habet intellectus animi ad intellectum, sic vox se habet ad significandum ; sed intellectus simul plura intelligere non potest [vel significare] cum indivisibilis sit et simplex et similium comprehentio. Ergo nec ipsa vox poterit plura significare simul cum imponatur ad significandum ab intellectu.
>
> **<quod non 2>** Item hoc idem arguitur sic : dicit Philosophus 2° Methaphisice (Arist. Met. 4, 1006B7), illud quod non unum significat nichil significat. Nunc est ita quod si vox una plura significet, non unum significat. Ergo si vox plura significat, nichil significat. Hoc autem est inconveniens, ergo inconveniens est dicere dictionem equivocari.
>
> **<quod non 3>** Item dicit Petrus Helye quod impositio dictionum est sua natura. Sed si dictio aliqua plura significet, non habebit plures naturas. Hoc autem est inconveniens, ergo etc.

L'argument en sens contraire vient du parallèle entre la synonymie et l'homonymie : de même qu'une seule chose peut être exprimée par de nombreux signifiés, de même une *vox* peut renvoyer à plusieurs choses différentes :

37. Cf. EBBESEN 1980 et 1997, MARMO 1994, p. 265 sq., ROSIER 1983b.
38. Cf. EBBESEN 1980, p. 54, ROSIER 1983b, p. 54-60.
39. On retrouve là l'argument de la signification en conjonction/en disjonction de Kilwardby, cf. MARMO 1994, p. 283, EBBESEN 1997, p. 156-161 («Quaestio 2. Habito quod una dictio possit significare plura, quaeritur an significet omnia illa sub disiunctione vel sub copulatione»).

> **<quod sic>** Oppositum arguitur : sicut se habet res ad significatum, ita se habet vox ad significare. Sed ita se habet ad significatum res quia potest designari vel significari per plures et per multas voces. Ergo ita se habebit vox ad significare quod poterit significare multas res, et hoc probatione non indiget.

La solution admet donc la possibilité d'une équivocation, et rappelle une fois de plus que c'est alors le son vocal qui est dit équivoque et non le mot :

> **<solutio>** Dicendum est breviter ad questionem quod vocem equivocari bene est possibile et sic probatur : ille effectus est possibilis cuius cause sunt possibiles et etiam concursus earum causarum tam intrinsecarum quam extrinsecarum. Nunc est ita quod cause istius effectus qui est dictiones esse equivoca sunt possibiles ut probabo, ergo etc. Ille effectus erit possibilis. Maior nota est satis nec indiget probatione, minor declaratur : sunt enim ibi quedam cause intrinsece et quedam extrinsece, quarum quelibet est possibilis et hoc patet inducendo. Causa enim intrinseca est possibilis quoniam nulli voci repugnat significare, unde vox est, nec etiam vox alicui significato repugnat et hoc patet tam ex parte signi quam ex parte significati, ergo ille effectus scilicet dictionem esse equivocam est possibilis. Causa enim extrinseca est ipse intellectus qui sic potest imponere vocem ad significandum, unde non est dicendum quod dictio sit equivoca, hoc enim dicere esset erroneum, sed ipsa sola vox est equivoca ut 'canis' non est dictio una sed plures, vox autem equivocat.
>
> Et vide quod sicut dictum est ista dictio 'canis' non est dictio una sed plures dictiones, vox autem una. Et quod ibi non sit una dictio apparet quia dictio est dictio per rationem significandi [significati *cod.*], non autem per significatum, sed cum ibi sunt tres rationes significandi, tres erunt dictiones secundum quod in modis significandi est discussum.

Les réponses aux trois arguments qui allaient en sens contraire sont intéressantes par les thèmes qu'elles développent : l'unicité de l'intellect pour la première, qui est le fondement des théories sur l'ambiguïté, la division entre nature substantielle et nature accidentelle pour la troisième :

> Per hoc ad rationes :
>
> **<ad 1>** Ad primam quando dicitur illud est equivocum quod simul plura significat, concedo maiorem et quando dicitur vox plura significare non potest, ego dico per interemptionem et tu probas quia intellectus est indivisibilis, dico certe quod bene verum est quod

intellectus solius hominis est indivisibilis, non tamen propter hoc sequitur quod intellectus plurium sit indivisibilis[40].

<ad 2> Ad secundam rationem Philosophi, illud quod non unum significat, nichil significat etc., verum est si mediante ratione significandi non significaret illud quoniam nichil significat nisi mediante ratione significandi et propter hoc dicitur quod hec dictio 'canis' est dictio plures, vox autem una.

<ad 3> Ad tertiam rationem Petri He., dicitur quod impositio dictionum etc., concedo et cum dicitur in minori quod si vox plura significaret iam haberet diversas naturas, dico ad hoc quod duplex est natura vocis, scilicet substantialis et accidentalis. Unde licet illa vox non potest habere plures naturas substantiales, tamen potest habere plures naturas accidentales quod non est inconveniens. Et hoc de presenti questione.

Les commentaires sur les *Réfutations Sophistiques* sont très nombreux[41] ; la formulation la plus proche de celle de Jupiter que nous ayons repérée se trouve dans des commentaires parisiens des années 1270-80, dans deux séries de questions anonymes[42], et chez Simon de Faversham, qui s'appuie sur ces commentaires pour rédiger son propre commentaire aux *Réfutations Sophistiques*, vers 1280, et l'on notera que le début est très proche encore de Jupiter[43]. La datation

40. Sur cet argument typique des modistes tardifs (Jean Duns Scot, Raoul le Breton), cf. MARMO 1995.

41. Cf. EBBESEN 1993.

42. «Utrum possibile sit terminum esse aequivocum. Videtur quod non : 1. Nam vox significat sicut intellectus intelligit, sed intellectus non potest simul plura intelligere, ergo vox non potest simul plura significare, quare non est possibile et cetera (...) 2. Praeterea si aliqua vox esset aequivoca, esset non significativa. Consequens est falsum, ergo et antecedens (...) 3. Praeterea quaecumque sunt unum proportione et ita se habent secundum habitudinem relativam quod multiplicato uno multiplicatur et reliquum (...) Oppositum patet per Aristotilem qui ponit fallaciam aequivocationis et arguitur ratione : sicut res nullam vocem sibi determinat, sic vox nullum significatum sibi determinat ; sed vox bene potest habere unum significatum, ergo et plura, cum nec unum nec plura sibi determinat. Sed vocem habere plura significata est vocem esse equivocam, ergo possibile est terminum aliquem esse aequivocum». *Incertorum auctorum quaestiones super Sophisticos Elenchos*, ed. EBBESEN 1977, Q. 37 p. 72. Cf. aussi ibid. 813 p. 282 : «Utrum possibile sit vocem aliquam aeque principaliter significare plura, sive esse aequivocam».

43. «Consequenter quaeritur utrum possibile sit aliquam vocem esse aequivocam. Et videtur quod non. <1> Quia vox aliquid significat. Sed aequivocum nihil significat. Ergo etc. (...) <2> Item. Unitas materiae

tardive de ces commentaires aux *Réfutations Sophistiques* correspond avec la possibilité que Jupiter ait fait ses études à Paris vers 1280 (Ie partie, chap. I, 2.3).

Le principal intérêt de la réflexion de Jupiter est cette introduction, dans une grammaire à caractère lexicographique, de théories issues des commentaires aux *Réfutations Sophistiques*. Le mélange inédit de ces deux genres aboutit à des résultats très intéressants. Jupiter donne par exemple une mise en garde relative à un type d'homonymie largement traité par la glose, mais qu'il rejette : les mots qui ne peuvent pas être construits de façon équivoque, c'est-à-dire ceux pour lesquels l'homonymie est limitée au cas du nominatif mais se dissipe par le génitif, ne peuvent être dits équivoques[44]. Il n'y a donc pas pour lui homonymie, *equivocatio*, entre *lar, -is* et *lar, -tis, lens, -tis* et *lens, -dis*, pour reprendre les termes fournis par le *Graecismus* dans son chapitre VI des monosyllabiques et traités par la glose, depuis la toute première tradition de commentaire, sous le rapport de l'homonymie.

Cette distinction constitue une réflexion nouvelle, même si elle s'inscrit dans un cadre préexistant. Elle s'appuie en effet sur des analyses modistes des années 1270-80, et en particulier sur une question : un son équivoque, qui renferme plusieurs *dictiones*, peut-il aussi renfermer plusieurs parties du discours ? Pour Pierre d'Auvergne, il y a, dans un équivoque, autant de parties du discours que de modes de signifier ; pour l'Anonyme de Prague, un mot est équivoque si et seulement si il relève d'un seul mode de signifier (essentiel), donc ne renferme qu'une partie du discours[45]. Les exemples classiques pour distinguer ces cas sont *laborans* (une seule partie du discours car il ne se sépare que sur ses modes de signifier accidentels), opposé à *amor* (deux parties du discours, individualisées

---

arguit unitatem formae essentialis perficientis illam materiam, quia a quo aliquid habet esse, ab eodem habet esse unum. Sed significatio est essentialis forma dictionis. Ergo unius vocis una erit significatio». Simon of Faversham, *Quaestiones super Libro Elenchorum*, ed. EBBESEN et al. 1984, Q 12 p. 57 sq.

44. «Caveant isti qui assignant equivocationes, utrum talia in quibus assignatur equivocatio participent equivocationes sive constructiones equivocas (equivocati *cod.*), quoniam si participare non possunt, nec merentur dici equivoca» (*Pa1* f. 69vb).

45. Cf. MARMO 1994, p. 267-69, et n. 16 qui signale aussi cette position chez Simon de Faversham. Or nous avons vu la proximité du développement de Jupiter sur l'équivocation avec celui de ce maître.

par deux modes de signifier essentiels, celui de l'*habitus* pour le nom, celui du *fieri* pour le verbe).

On voit que Jupiter applique le même type de distinction en allant plus loin : *amor* relève de deux parties du discours, mais des exemples comme *lar, -is* vs. *lar, -tis* relèvent d'une seule partie du discours. Pourtant Jupiter affirme qu'il n'y a pas équivocation, puisque ces mots ne peuvent pas «participer à une construction équivoque» : dès qu'ils passent au génitif ou à l'accusatif, ils se désambiguïsent. Nous n'avons pas trouvé de parallèle net à cette opinion[46]. L'analyse la plus proche est celle qui concerne la *figura dictionis*, qui procède de la polysémie apparente (*multiplex fantasia*). L'exemple canonique est celui du mot *poeta*, où le mot paraît signifier un féminin, ce qu'il ne signifie pas en réalité[47]. Il n'y a pas dans ce cas de polysémie réelle, pas plus que dans celui de *lar, -is* vs *lar, -tis*. On peut cependant regretter que Jupiter n'aborde pas la question des termes distingués par leur scansion, qui relèvent, selon la classification citée plus haut, de l'ambiguïté par *accentus*. C'est le cas de mots tels que *populus* ('o' long / 'o' bref), qui sont pourtant très représentés dans le *Graecismus*, et qui font l'objet de nombreux traités versifiés, tels que les *Aequivoca* de Richard Pluto[48], ou la *Comoda gramatice* d'Henri d'Avranches[49], reprise dans l'*Ars lectoria ecclesie* de Jean de Garlande[50].

1.2. L'étymologie

La technique, ou plus exactement l'ensemble de techniques, que nous allons voir maintenant à travers leur traitement dans le *Graecismus* et ses gloses est fondamentale au Moyen Âge : partant de méthodes antiques et les transformant, le Moyen Âge développe une conception originale de l'étymologie aux rapports fluctuants avec la *derivatio*[51].

46. Cf. Ebbesen 1988, sur les critères d'identité qui permettent la désambiguïsation, spéc. p. 25 : «Sans y arriver tout à fait, les commentateurs d'Aristote s'approchèrent de l'idée que, pour qu'il y ait une expression simple de la manière requise par l'équivocation, les deux mots doivent se trouver à la même place dans des paradigmes inflectionnels identiques».
47. Cf. Ebbesen 1980, p. 54, Rosier 1983b, p. 60.
48. Cf. Rigg 1991.
49. Éd. partielle dans Heironimus-Russell 1929a.
50. Cf. Grondeux-Marguin 1999.
51. Sur l'étymologie médiévale, cf. Klinck 1970, Hunt 1980b, Weijers 1989 et 1991, p. 75-82, Rosier-Catach 1998a.

Les flottements doctrinaux sont importants à l'intérieur même de cette tradition, et l'incompatibilité des définitions se reflète constamment dans les gloses. Ce ne sont pas tant d'ailleurs les divergences d'une glose à l'autre qui sont les plus importantes, que les incohérences internes à un manuscrit, issues d'emprunts à des sources différentes. L'exemple le plus significatif est la variation que l'on observe à propos de la définition de l'étymologie : se pratique-t-elle à l'intérieur d'une langue donnée ou fait-elle appel à d'autres langues ? Nous verrons aussi que les glosateurs réfléchissent aux différentes acceptions du terme. «Étymologie» désigne, outre la technique qui livre les clefs d'interprétation d'un mot, une partie de la grammaire à côté de l'orthographe, de la prosodie et de la syntaxe. Comment s'articule cette acception avec l'autre ?

Un manuel à caractère lexicographique tel que le *Graecismus* ne pouvait se dispenser de produire une définition de l'étymologie. Le terme est traité à deux endroits, au chapitre VIII (vers 142) parce que le mot vient du grec[52], et au chapitre X (vers 70-71-72) où il est rapporté à l'*interpretatio* et à la *translatio*[53]. Pour chaque occurrence, la glose donne une définition du mot. Le terme apparaît en fait une troisième fois dans le *Graecismus* (I 61-62) par confusion avec la figure d'*etiologia*[54] ; là aussi, la glose en donne une définition. Les définitions les plus détaillées se trouvent dans le commentaire des vers *Graec.* X 70-71-72, où le commentaire <T3> tente de préciser les définitions données par les gloses antérieures. Avant de se lancer dans le commentaire de ces trois vers, Jupiter tient à prévenir ses élèves que ces vers ont pu être réputés complexes, mais qu'ils sont en réalité très faciles[55]. Ayant ainsi assuré à ses élèves qu'ils étaient entre de bonnes mains, Jupiter aborde la définition de l'*etymologia*, mais l'on notera

52. «Naturam dic etymos, etymologia monstrat».
53. «Etymologia tantum lingua tibi sit in una, / At variis linguis interpretatio fiet, / Sed translatio fit, ut polis hinc populus». Le commentaire (de Jupiter) est ici lu dans *Pal* f. 90vb ; le texte est manifestement très corrompu, mais une nouvelle lacune d'*Ar* empêche de trouver un second témoin qui permettrait de l'améliorer.
54. Voir pour plus de précisions l'introduction au chapitre suivant. Pour cette confusion, voir aussi Osbern de Gloucester, *Derivationes*, ed. BERTINI 1996, e236 (*Ethimologia, cause redditio vel cause ratio*) et e237 (*Ethimologicus, tropicus, figuratus*).
55. «Ponitur differentia inter hoc nomen (*sc.* etymologia) et interpretatio [que nequit in versu] et translatio[nis]. Istam litteram quidam [replicant vel] reputant difficilem cum in veritate facilima (*sic*) est». (*Pal* f. 90vb)

qu'il donne en réalité deux sens distincts à ce terme. La première définition décrit l'*etymologia* comme l'exposition d'un mot d'une langue donnée par un autre de la même langue ; Jupiter propose comme exemple «*amo id est diligo*» («j'aime c'est-à-dire je chéris»), ce qui en constitue une illustration plausible, car strictement compatible avec la lettre de la définition, mais plutôt inhabituelle ; nous n'avons pas trouvé de parallèle à cette interprétation. Jupiter revient ensuite pour sa seconde définition à ce que les gloses précédentes (*communes glosule*[56]) avaient puisé chez Pierre Hélie[57], en affirmant que cela revient au même (*redit in idem*), «l'exposition d'un mot par un autre mieux connu[58]». Cette seconde version de la définition est illustrée par des exemples classiques qui consistent à détailler soit les syllabes soit les lettres : le commentaire <T2>, mais aussi Jupiter qui le suit, distinguent donc ici deux cas, et le premier, celui des syllabes, n'est pas caractérisé, mais seulement illustré par l'exemple, que l'on trouve chez Pierre Hélie, «*lapis quasi **le**dens **pe**dem*[59]».

Dans le deuxième cas, la technique qui consiste à prendre les lettres du mot à exposer pour en faire les initiales de mots formant une expression qui révèle quelque chose du mot étudié, fait au contraire l'objet d'une double dénomination, *similitudo* ou *syllabicatio litterarum* et *nominis expositio*. Les exemples sont courants, et la fleur devient ainsi «ce qui répand largement son odeur», et la mer «la mère des eaux qui se retirent» : «flos quasi Fundens Late Odorem Suum», «mare quasi Mater Aquarum Retro Euntium» :

56. Cf. *W* f. 32v. Il serait théoriquement possible que *Pa1* combine ici un développement de Jupiter (*amo id est diligo*) avec les anciennes *communes glosule*. Mais nous avons vu que Jupiter emploie aussi l'expression *communes glosule*, sans lui donner le sens technique qu'elle avait dans <T2>, et comme il reprend de toute façon le commentaire <T2>, il n'aurait pas eu de raison d'abandonner cette explication classique.
57. *Summa in Priscianum*, éd. REILLY 1993, 1 De voce p. 70, 86sq. Sur le changement radical de perspective dans l'étymologie avec Pierre Hélie, cf. WEIJERS 1991, p. 76. La référence était jusqu'alors Isidore, à qui se réfère par exemple Papias : «Etymologia est origo vocabulorum cum vis verbi vel nominis per interpretationem colligitur. Hanc Aristoteles symbolum, Cicero annotationem nominavit...». Sur cette définition, cf. KLINCK 1970, p. 10-13.
58. Jupiter dirait même plus exactement, d'après la version contenue dans *Pa1*, d'un mot «connu» par un autre mieux connu. Il est vraisemblable qu'il faut supprimer ce *unius noti*, qui ne fait pas partie de la définition canonique de l'*etymologia*.
59. *Summa in Priscianum*, éd. REILLY 1993, 1 De voce p. 70, 89.

Pierre Hélie[60]	W f. 32v[61] Pa2 f. 54r	Pa1 f. 90vb
		Ethymologia est unius vocabuli alicuius ydiomatis per aliud eiusdem ydiomatis expositio ut «amo id est diligo». Aliter diffinitur in glosulis communibus, sed in idem redit :
Ethimologia ergo est expositio alicuius vocabuli per aliud vocabulum, sive unum, sive plura magis nota, secundum rei proprietatem et litterarum similitudinem, ut «lapis quasi ledens pedem», «fenestra quasi ferens nos extra». Hic enim et rei proprietas attenditur et similitudo litterarum observatur.	Etymologia est unius vocabuli per aliud vocabulum (*om. Pa2*) magis notum, ut «lapis quasi ledens pedem», retenta tamen similitudine litterarum et nominis expositione, ut «flos quasi Fundens Late Odorem Suum», «mare quasi Mater Aquarum Retro Euntium».	ethymologia est unius vocabuli expositio [unius noti] per aliud magis notum ut cum dicitur «lapis quasi ledens pedem», cum sillabicatione litterarum et nominis expositione ut «flos quasi Fundens Late Odorem Suum», «mare quasi Mater Aquarum Retro Euntium».

On voit que la définition s'est considérablement modifiée de Pierre Hélie à Jupiter, ou au moins à l'auteur de la compilation de *Pal*[62]. La suppression de la première mention des deux conditions de l'*etymologia*, *proprietas rei* et *similitudo litterarum*, et le remplacement, dans leur deuxième occurrence, du premier terme par celui d'*expositio nominis*, courant dans ce contexte, tendaient de toute façon à réserver ces deux appellations aux exemples qui terminent le paragraphe. La *similitudo litterarum* devient donc *sillabicatio litterarum*[63]. La mention de *proprietas rei*, qui avait disparu du début de la définition de Pierre Hélie telle que la remanie le commentaire, réapparaît un peu plus loin :

60. *Summa in Priscianum*, éd. REILLY 1993, 1 De voce p. 70, 86 sq.
61. Dans ce manuscrit, les trois vers consacrés à l'étymologie ont été soulignés, et une petite main dessinée en marge pointe sur leur glose.
62. On ne peut en effet être sûr que Jupiter est bien à l'origine de la transformation intéressante de *similitudo* en *sillabicatio*, car cette variante peut être attribuable à la copie de *Pal*.
63. On trouve aussi ailleurs l'expression d'*etymologia litterarum* pour qualifier cette méthode, dans le contexte plus prosaïque d'une recette de cuisine et en arrangeant la finale du mot pour que l'*etymologia* puisse fonctionner : Montpellier, École de Médecine, H 236 (XIV^e^ s.), éd. GRONDEUX 1998, p. 53b25 : «Hec fokapis, pis, gallice tarte per ethimologiam literarum : Flos, Ova, Caseus, Aqua, Piper, Ignis, Sal». La forme **fokapis* (au lieu de *focapa*) n'est pas attestée.

l'*etymologia* ainsi pratiquée a donc le pouvoir d'exprimer non seulement la chose signifiée, mais mieux que cela, sa *proprietas*, grâce à des mots de la même langue qui s'accordent un tant soit peu (*aliquantulum*, ce qui constitue une réserve de taille) à la chose signifiée, si bien que le commentaire fait dériver *etymologia* de **ethymos-proprium* et **logos-sermo*[64] :

W f. 32v	Pa2 f. 54r	Pa1 f. 90vb
Vel est quando non ipsa res sed rei proprietas exprimitur dictionibus eiusdem rei vocabulo ad litteram aliquantulum concordantibus in eadem lingua, ut cum dicitur «vinum quasi **vite natum**», «cervisia quasi **Cereris vis in aqua**.	Vel est quando non ipsa res sed rei proprietas exprimitur dictionibus eiusdem vocabuli quantum ad litteram aliquantulum concordantia in eadem lingua ut cum dicitur «vinum quasi de **vite natum**», «cervisia quasi **Cereris vis in aqua**.	Et sic ethymologia non solum ipsa ymo (yma *Pa1*) rei proprietas exprimitur dictionibus eiusdem vocabuli ad rem concordantibus aliquantulum in eadem lingua, ut cum dicitur «vinum quasi **vite natum**».
Et componitur ethimologia ab ethimon grece quod est proprium latine et logos quod est sermo, quasi sermonis proprietas.	Et componitur ethimologia ab ethimon grece quod est proprium latine et logos sermo, quasi sermonis proprietas.	Et dicitur ethymologia ab ethymos grece quod est proprium latine et logos sermo quasi sermonis proprietas.
Quare dicit in eadem lingua ? quia si in aliam linguam transferimus, non ethimologiam facimus, sed interpretationem...	Quare dicit in eadem lingua ? quia si in aliam linguam transferamus, non ethimologiam facimus, sed interpretationem...	Actor dicit IN EADEM LINGUA sicut iam dictum est quia si in aliam linguam transferamus, iam non esset ethymologia sed interpretatio.

On trouve aussi à propos de *flos* dans le commentaire du vers VI 3 dans *W* f. 15r : *Flos a fluo, -is vel ethimologice quasi fundens late odorem suum*. On voit nettement là aussi que l'étymologie s'oppose à la dérivation.

La glose du vers VIII 142 n'apporte pas de variante significative par rapport à ces définitions[65] :

64. Pierre Hélie, *Summa* éd. REILLY 1993, p. 70, 91-94 : «Est vero ethimologia compositum nomen ab ethimo quod interpretatur verum et logos quod interpretatur sermo, ut dicatur ethimologia quasi veriloquium, quoniam qui ethimologizat veram id est primam vocabuli originem assignat». L'équivalence *etymologia / proprietas sermonis* est passée dans le *Vocabularius Ex quo* (éd. GRUBMÜLLER 1988, E 286 III p. 924).

65. La glose du vers VIII 142 se trouve dans une des nombreuses lacunes d'*Ar*.

W f. 20v	Pa1 f. 61rb
Ethimologia dicitur ab ethimos quod est natura et logos quod est sermo quasi sermo de natura dictionis factus ut si dicatur «flos quasi fundens late odorem suum», «taurus quasi tuens agmina vaccarum robore virium suarum[66]», «porcus quasi portans orrido rostro cloacarum vilium stercora[67]». Vel ethimologia est expositio unius vocabuli per aliud vocabulum magis notum, retenta tamen similitudine litterarum, unde «mare quasi mater aquarum retro euntium».	Ethimologia dicitur ab ethimos quod est proprium vel natura et logos quod est sermo quasi sermo factus de propria natura dictionis ut si dicatur «flos quasi fundens late odorem suum», similiter «vacca id est valde ceca». Et est ethimologia expositio unius vocabuli minus noti per aliud vel per plura magis nota. Unde infra ETHIMOLOGIA TANTUM ETC. (= X 70).

En raison de la confusion avec l'*aetiologia*, le terme *etymologia* est aussi traité dans le commentaire des vers I 61-62 du *Graecismus* :

W f. 6v	Pa2 f. 13r	Pa1 f. 24ra
Queritur quid sit ethimologia, sicut dicunt Hugutio et Ysidorus sic : ethimologia est expositio unius vocabuli per magis notum sive unum sive plura magis notum vel magis nota in eadem lingua vel in diversis secundum rerum proprietatem. (...)	Ethimologia est unius vocabuli per unum vel per plura, secundum proprietates unius ad aliud expositio, unius per aliud ut cum dicitur amplunus id est autumpnus a *plunos quod est morbidum, vel unius per plura ut mare quasi mater aquarum retro euncium.	Ethimologia est expositio unius vocabuli per unum vel per plura, secundum proprietates unius ad aliud, expositio unius per aliud ut cum dicitur amplius et autumpnus a *plunos quod est morbidum, vel unius per plura ut pes quasi 'pars extrema scematis', porcus 'portans horride rostro cloacarum vilia stercora'. Et hec est duplex : littera vel silla-ba litteralis ut *Maria* id est 'mater altissimi regis Ihesu', fenestra id est 'ferens nos extra'. (...)

On retrouve là aussi, mais les lacunes d'*Ar* interdisent de vérifier si cela remonte à Jupiter ou si cela n'est dû qu'à *Pal*, la distinction entre deux façons de procéder quand on pratique une *etymologia* : selon les lettres, comme dans l'exemple «Maria : Mater altissimi regis Ihesu», ou selon les syllabes, comme dans l'exemple de Pierre Hélie «fenestra : ferens nos extra».

66. Pour cet exemple, cf. ROSIER-CATACH 1998a, p. 106.
67. Cf. Montpellier, Faculté de Médecine H236, éd. GRONDEUX 1998, p. 73a34 : «Hic porcus, porchi quasi puro carens ; porcus : Portans Orridum Rostrum Cloacarum Vertens Stercora».

Les flottements doctrinaux les plus marqués s'observent dans *W*, représentant de la tradition <T2c> de glose, qui remonte aux années 1260. Il définit dans la glose de ces vers I 61-62 l'*etymologia* comme l'exposition d'un mot par d'autres qui sont soit de la même langue soit d'autres langues, parce qu'il suit à cet endroit Hugutio, qui est cité nommément. On retrouve en effet ici la définition d'Hugutio (*expositio vocabuli unius per aliud vocabulum unum sive plura magis notum vel nota in eadem lingua vel in diversis secundum rerum proprietatem et litterarum similitudinem*[68]), alors que *W* s'en tient ensuite à Pierre Hélie pour gloser les vers VIII 142 et X 70-72. D'après ce que l'on sait des trois familles de gloses <T2>, il est visible que la référence unique pour les trois occurrences du terme était Pierre Hélie, et que *W* a cru bon d'introduire une référence à Hugutio pour la première des trois. Nous verrons infra (cf. chap. II, 1.1) que la tradition <T2c> a la particularité de recourir fréquemment à Hugutio et à Isidore pour compléter les définitions donatiennes des figures. L'emprunt à Hugutio aboutit dans ce cas précis à une contradiction avec les autres définitions de l'étymologie. Les incohérences de *W* à propos la définition de l'étymologie constituent donc un point d'observation privilégié pour l'histoire de la notion. Pierre Hélie a été à l'origine d'un tournant conceptuel, puisque l'étymologie ne se réfère plus après lui à l'*origo* comme chez Isidore, mais à la *proprietas* de la chose signifiée[69]. Mais sa reprise par Hugutio n'est pas neutre[70] : elle introduit une nouvelle distorsion dans le terme en offrant aux mots étrangers la possibilité de rendre compte de mots latins, méthode qui sera critiquée par Roger Bacon[71].

C'est en tout cas à propos de cette occurrence fautive du terme *etymologia* que les gloses abordent la question de sa polysémie, en se demandant pourquoi Évrard traite de l'*etymologia* (*etiologia* en réalité) mais pas des trois autres parties de la grammaire[72]. Les gloses glissent

68. Cf. KLINCK 1970, p. 19 n. 40.
69. Cf. WEIJERS 1991, p. 76.
70. Cf. sur les liens entre Pierre Hélie et Hugutio, HUNT 1980b, RIESSNER 1965, p. 44.
71. Cf. ROSIER-CATACH 1998a, p. 109.
72. «Item queritur cum gramatica dividatur in quatuor partes, scilicet ethimologiam, orthographiam, dyasinteticam et prosodiam, quare actor iste non determinat ibi de aliis tribus partibus sicut de illa. Ad quod dicendum est quod ethimologia non accipitur hic prout est gramatice pars principalis, sed solum prout est quedam figura in oratione improprie facta.

en fait sur le problème puisque sur les deux sens qui sont confrontés ici, l'un est erroné. On doit du moins se rappeler que Jupiter, dans son prologue, donnait de l'étymologie, partie de la grammaire selon Priscien, une définition composite, qui comportait le terme de *derivatio* ; la contamination entre les deux acceptions du mot se lit clairement dans cette définition (Prol. 1, 5.2.2). Cette contamination se retrouve chez Jean de Gênes au début de la troisième partie de son *Catholicon*, où l'on voit bien aussi l'identification entre une des quatre parties de la grammaire et une technique de description des mots[73].

Ayant commenté le vers X 70, la glose du *Graecismus* aborde ensuite l'*interpretatio* (X 71), qui, à la différence de l'*etymologia*, se pratique d'une langue à une autre, distinction reprise par toutes les gloses. L'*interpretatio* est ici définie comme «l'exposition d'un mot d'une langue par un mot d'une autre langue» : «anthropos grece, homo latine», «cristallus grece, glacies latine». La condition minimale de cette *interpretatio* est bien sûr, mais le commentaire de Jupiter le précise, que l'exposant et l'exposé aient le même signifié. Il est intéressant de voir comment Jupiter, qui systématise là ce que fait la glose <T2> telle qu'on la lit dans *Pa2*, saisit l'occasion pour faire le point sur toutes les formules canoniques de passage d'une langue à une autre. Il y a tout d'abord la formule classique, où l'on donne la langue de l'exposé, puis celle de l'exposant : «anthropos en grec, homo en latin». Cette formule peut être plus riche et complétée par un verbe : «David en hébreu s'interprète à la main forte en latin». Elle peut aussi être plus ambiguë quand elle se rapproche des formules de l'*etymologia* vues plus haut, quand la mention des langues différentes disparaît et qu'un *quasi* se glisse dans l'*interpretatio* : «Abraham pour ainsi dire père de beaucoup de peuples». Elle peut enfin être elliptique quand tous les éléments, connexion et mention des langues disparaissent : «Jérusalem : vision de paix». Toutes ces formules, même si leur structure est différente, se rattachent cependant à la technique de l'*interpretatio :*

Et ita quamvis sit similitudo inter unum et reliquum, tamen secundum diversos respectus in diversis locis agitur» (ad Ib61-62, *Pa1* f. 24ra).

73. «Incipit tertia pars de ethimologia. Ethimologia ut supra in principio huius operis dixi, dicitur ab ethimon quod est verum, et logos sermo. Inde ethimologia, id est tractatus de veritate omnium partium orationis absolute. Et sub ista comprehenduntur octo partes orationis et eorum accidentia». ROSIER-CATACH 1998b, p. 223.

W f. 32v	Pa2 f. 54v	Pa1 f. 90vb
(interpretationem...) sicut cum dicitur «cristallus grece, glacies latine».	(interpretationem...) ut cum dicitur «cristallus grece, glacies latine».	Est enim interpretatio alicuius vocabuli unius ydiomatis per aliud vocabuli alterius ydiomatis expositio ut cum dicitur 'antropos grece, homo latine', 'cristallus grece, glacies latine'.
Dicitur etiam de gallico in latinum vel de latino in gallicum vel in aliam linguam.	Dicitur etiam de latino in gallicum vel in aliam linguam.	
Interpretatio est sermonis de uno ydiomate in aliud expositio.	Interpretatio est expositio per diversa ydiomata	Unde dicitur, interpretatio est expositio, ut cum dicitur, per diversa ydiomata,
	ut 'Abraham interpretatur pater multarum gentium sed David manu fortis'.	ita tamen quod exponens et expositum idem significant vel conveniunt in significato sicut de greco in latino ut 'antropos grece, homo latine', 'David ebraice interpretatur manus fortis in latino', 'Abraham quasi pater multarum gentium', 'Iherusalem : visio pacis'.

Nous intercalons ici le passage sur l'interprète, qui se trouve rejeté chez Jupiter plus loin dans la glose de ces trois vers, après la définition de la *translatio* et la première conclusion («Et sic tu vides qualiter omnia ista differunt ab interpretatione») ; nous intercalerons de même à la suite, pour suivre *W*, le passage sur l'*expositio*. *W* ne traite en effet pas de la *translatio*. Il est de plus vraisemblable que le passage sur l'*interpres* est une glose adventice, car le commentaire traite ensuite de l'*expositio*, qui devait venir à la suite de la définition d'*interpretatio*, qui se termine sur ce mot.

Et inde dicitur interpres ... ab inter et pres, dis quod est dives quia oportet interpretem ad minus inter duas linguas habundanter esse peritum.		Dicitur interpres, etis, ut quidam volunt, ab inter et pres, edis, quoniam oportet interpretare peritum ad minus per duas linguas.
Expositio fit cum aliquod obscurum dictum vel misticum apertioribus eiusdem lingue vocabulis explanamus, ut facit beatus Gregorius in *Moralibus*. Et dicitur expositio quasi extra positio quia per eam sensus obscuritate verborum palliatus detegitur et manifestatur etc.		Expositio autem de qua loquitur est vel fit quando aliquod dictum obscurum vel usitatum a prioribus[74] eiusdem lingue explanamus vocabulis ut facit beatus Gregorius in *Moralibus*. Et dicitur expositio quia per eam sensus obscur<it>ate verborum pall<i>atus detegitur et etiam manifestatur.
		Ita siquidem conveniunt in hoc quod aliquid exponunt.

Le commentaire du *Graecismus* tente de donner une définition précise du terme *expositio*, mais sans s'appuyer en fait sur Pierre Hélie, qui signale, à la suite de son passage sur l'*etymologia*, la différence entre cette technique et l'*interpretatio* : «Differt autem ab interpretatione que est translatio de una loquela in aliam. Ethimologia vero sepius fit in eadem loquela[75]». Les définitions de Pierre Hélie sont en réalité assez imprécises, puisqu'une différence entre deux termes est censée être structurelle et permanente et non pas se produire assez souvent (*sepius*), si bien que certains témoins de la *Summa* ont de fait éliminé le *sepius fit*[76]. En effet, si la seule différence est le fait que l'une se fait à l'intérieur d'une langue et l'autre d'une langue à une autre, elle disparaît avec cet élément. Pourtant, une *etymologia* qui se ferait d'une langue à une autre ne serait pas une *interpretatio*, mais autre chose, ce qui semble avoir posé des problèmes aux commentateurs du *Graecismus*.

74. On voit que la glose s'est beaucoup dégradée entre *W* et *Pal*, pour qu'une «parole obscure ou mystique (*misticum*) expliquée par des mots plus clairs (*apertioribus*) de la même langue» devienne une «parole obscure ou usitée (*usitatum*) par les anciens (*a prioribus*) expliquée par des mots de la même langue».
75. *Summa in Priscianum*, éd. REILLY 1993, 1 De voce p. 70, 86sq.
76. Pierre Hélie, *Summa*, éd. REILLY 1993, ibid. app. crit.

La spécialisation croissante d'*etymologia* (à l'intérieur d'une langue) par opposition à l'*interpretatio* (d'une langue à une autre) progresse tout au long du XII^e siècle[77], mais elle n'est pas reflétée, nous l'avons vu, dans la définition d'Hugutio pour qui l'*etymologia* s'appuie sur des mots de la même langue ou d'autres langues. Il est possible qu'Hugutio suive ici un courant précis de la fin du XII^e s., dont la définition restrictive de l'étymologie concurrence une définition compréhensive appuyée sur Isidore. On en trouve des traces dans les gloses *Promisimus* et surtout *Tria sunt*, qui donne, après la distinction *etymologia/interpretatio*, une définition explicitement extensive (*largius*) de l'étymologie[78]. Dès lors, le mélange opéré par un manuscrit comme *W* devient plus clair : <T2c> recourt généralement à la définition restrictive de l'étymologie, celle de Pierre Hélie, qui circule dans toute la glose <T2> ; mais dans la section des figures, <T2c> réintroduit systématiquement les définitions d'Hugutio, y compris sa définition compréhensive de l'étymologie, très justement rattachée à Isidore.

Les termes sont de toute façon assez flottants pour être employés différemment par Pierre Hélie lui-même dans un autre passage de sa *Summa* : à propos de l'origine du mot *syllaba*, qui reçoit comme équivalent étymologique *comprehensio*, «fait de rassembler», Pierre Hélie développe l'idée que l'*etymologia* ou *interpretatio*, *etymologia sive interpretatio* (qui semblent donc ici équivalentes) admettent des rapports d'inclusion plus ou moins larges avec le terme qu'elles décrivent : tantôt la description est plus large, comme lorsque l'on dit que *homo* vient de *humus*, puisque bien d'autres termes, dont les signifiés viennent aussi de la terre, pourraient revendiquer cette origine ; tantôt c'est le décrit qui est plus large et excède son étymologie, comme dans le cas de *syllaba-comprehensio*, puisque certaines syllabes ne «rassemblent» pas de lettres, mais sont composées d'une seule lettre ; tantôt cependant il y a égalité (*parificatur*), comme lorsque l'on rend *philosophia* par *amor sapientie*[79]. Il reste cependant

77. Voir les textes cités (Pierre Hélie, *Summa in Priscianum*, gloses *Promisimus* et *Tria sunt*) par HUNT 1980b, p. 155-57.

78. «Largius ethimologia accipitur secundum Ysidorum ut amplectatur etiam expositionem que fit per compositionem vel per derivationem vel per aliam linguam iuxta litterarum similitudinem». Cité par HUNT 1980b, p. 156.

79. «Sillabin namque interpretatur comprehendere, unde sillaba dicitur quasi comprehensio. Hec ergo descriptio largior est quam ipsum descriptum, quoniam etymologia sive interpretatio quandoque excedit, ut quod (sic pour

possible que Pierre Hélie traite de façon cohérente l'*etymologia* d'un côté (exemple *homo* < *humus*, deux termes latins), et l'*interpretatio* de l'autre (*syllaba* = *comprehensio* par l'intermédiaire du grec *syllabin*, *sapientia* = *amor philosophie*) qui fait correspondre à un terme son équivalent dans une autre langue), mais l'expression est assez floue pour permettre dans ce cas précis une assimilation *etymologia-interpretatio*. On voit du moins que le dernier cas d'*etymologia sive interpretatio*, lorsque le terme décrit correspond exactement à sa description, renvoie à l'emploi dans lequel Évrard et ses commentateurs spécialisent le mot *interpretatio*.

Le commentaire (dans les témoins *Pa2* et *Pa1* seulement, et l'on ne peut être certain que *Pa1* emprunte bien ce passage à Jupiter) en arrive enfin au troisième terme, la *translatio* (*Graec.* X 72), qu'il traite beaucoup plus brièvement. La *translatio* est apparemment pour Évrard et ses commentateurs ce qui rend compte, mais de façon assez lâche, du rapprochement entre un terme grec et un mot latin : c'est le type de lien qui existe entre **poly (polis* dans le *Graecismus*) et *populus* dans le *Graecismus*, et même *pluralitas* dans le commentaire tel qu'il est transmis par *Pa1*. On notera cependant que *Pa2* cumule ici deux versions, dont la première évoque plus directement des procédés de traduction, d'un mot ou même d'un traité (*tractatus*) :

Pa2 f. 54v	**Pa1 f. 90vb**
Sed translatio est de greco in latinum ut si inveniatur aliqua dictio apud Grecos vel tractatus aliquis et cognoscatur significatio eius, tunc aliquis ponit latina vocabula idem significantia. Et tunc est translatio, ut 'polis' apud Grecos significat 'collectionem' et translatum est apud nos et significat 'populum'.	Sed translatio fit quando aliquid de greco in latinum derivatur, ut 'a polis pluralitas'. Et sic tu vides qualiter omnia ista differunt ab interpretatione.

Il est vraisemblable que l'on retrouve ici en réalité une sorte de *derivatio*, et le commentaire <T3> tel qu'on le lit dans *Pa1* emploie le verbe *derivatur*, mais il le fait, d'après l'exemple choisi, dans la conjoncture d'un rapprochement avec une autre langue. Il n'est d'ailleurs pas spécifié dans la lettre du texte que la *translatio* doit s'opérer d'une langue à une autre : c'est en réalité l'exemple d'Évrard,

---

quando ?) *homo* ab *humo* dicitur : multo namque plura de humo habent esse ; quandoque vero exceditur, ut interpretatio huius nominis quod est *sillaba* : sunt enim sillabe quarum est nulla comprehensio litterarum ; quandoque iterum parificatur ut quoniam (*sic pro* quando ?) *philosophia* dicitur *amor sapientie*» (*Summa* p. 105, 5).

tel que l'utilise Jupiter, qui la cantonne dans la pratique à ce type de parallèle. Il est possible qu'Évrard ait en fait introduit, à côté de l'*etymologia* et de l'*interpretatio*, la *derivatio* que l'on attend comme troisième terme. C'est en tout cas ce que laisse penser la formule du vers X 72 : *polis hinc populus*, qui est une expression habituelle de dérivation[80]. Le lien entre *derivatio* et *transferre/translatio* est aussi attesté par Jean de Gênes, qui rapporte une opinion selon laquelle *ego, tu, sui* sont dérivés parce qu'ils sont transférés du grec au latin (*Ergo secundum eos 'ego', 'tu', 'sui' derivativa sunt, quia transferuntur de greco in latinum*[81]).

On comprend mieux pourquoi cette *littera* des vers *Graec.* X 70-72 était, comme le mentionne Jupiter en préambule de sa glose, réputée difficile. Les vers d'Évrard, du moins dans l'état où ils nous sont parvenus, distinguent trois termes, *etymologia, interpretatio, translatio.* Ils sont manifestement inspirés du passage de la *Summa* de Pierre Hélie cité plus haut qui les mentionne tous les trois, mais dans des rapports d'un ordre différent puisque l'*interpretatio* y est présentée comme une espèce de la *translatio,* une *translatio* qui s'opère d'une langue à une autre s'appelant *interpretatio.* La *translatio* est donc prise comme générique et non comme troisième terme, et n'a pas un sens technique absolument défini. On comprend aussi pourquoi le troisième vers (X 72, *Sed translatio fit, ut 'polis hinc populus'*) était plus ou moins passé sous silence par les glosateurs, qui sont privés de tout appui pour le commenter, puisque Pierre Hélie par exemple ne peut leur être d'aucun secours. Les deux possibilités pour commenter le vers X 72 étaient donc soit de le paraphraser, soit de le démentir à l'aide de Pierre Hélie, deux solutions que rejettent les auteurs de la tradition <T2> ; Jupiter adopte quant à lui la solution du commentaire paraphrastique.

Le rapport entre le grec et le latin

Dans un autre passage de son commentaire, sur le début du chapitre VIII, Jupiter soulève une question voisine de ces rapprochements étymologiques, et en particulier des dérivations entre langues, en se demandant si un passage (*descensus*) du grec au latin est possible. Nous reproduisons ci-dessous la discussion proposée par Jupiter, car les arguments donnés sont extrêmement intéressants. En introduisant cette problématique, Jupiter se situe de manière assez particulière dans

80. Cf. KLINCK 1970, p. 24-30.
81. Texte cité par ROSIER-CATACH 1998b, p. 225.

son époque : poser la question est typique de la fin du XIII^e s., qui a vu augmenter les exigences de scientificité à l'égard des étymologies et pseudo-étymologies ; la réponse de Jupiter présente en revanche un décalage par rapport à certains de ses contemporains.

Dans la première moitié du XIII^e s., la question ne se pose pas : les dérivations qui font venir des mots latins du grec sont innombrables. La situation change avec Roger Bacon, qui pose comme principe que si les mots qui viennent du grec ou de l'hébreu doivent recevoir une étymologie externe correspondant à leur origine, il ne peut en être de même pour les mots purement latins. Ceux-ci ne peuvent ni ne doivent être expliqués par des mots d'autres langues, mais par des mots latins auxquels ils doivent ressembler et par la forme et par le sens ; cet argument paronymique se retrouve dans les commentaires des *Catégories* (1) d'Aristote[82]. Aux dérivations fantaisistes ainsi supprimées Bacon substitue l'idée de familles de langues, la *lingua* étant identique en substance, et ne déviant dans ses *idiomata* que par accidents. Il rend ainsi compte des correspondances bien connues qui fondaient les anciennes étymologies (pour le grec et le latin, les alternances *os-us, e-a, n-m, th-d*, etc.[83]). L'opinion que Jean de Gênes exprime dans son *Catholicon* est assez proche de celle de Bacon : pour dire qu'un mot latin dérive d'un mot grec, il doit y avoir une différence de signification ou de mode de signification[84].

À la question «le latin descend-il du grec», Jupiter donne tout d'abord trois arguments prouvant qu'un tel *descensus* est impossible. Le premier argument est tiré du *Timée*, et il s'appuie sur le fait que si l'on admet qu'un mot latin puisse descendre d'un mot grec, alors il faut bien que le mot grec ait aussi une origine, et ainsi de suite à l'infini, alors que l'infinité est incompatible avec la science qui se donne des objets déterminés et finis[85]. Le second argument est que si un mot descend d'un autre, cela doit se confirmer par son apparence extérieure, ce qui ne peut se produire qu'à l'intérieur d'une langue (on retrouve ici l'argument paronymique vu ci-dessus à propos de Bacon). Le troisième et dernier argument s'appuie sur ce qui fait qu'un mot devient une

82. Cf. ROSIER-CATACH 1998a, p. 112 et Roger Bacon, *Opus Maius* 3a, VII p. 108 sq. cité ibid. ; ROSIER-CATACH 1997b.
83. Cf. ROSIER-CATACH 1998a, p. 115.
84. Cf. ROSIER-CATACH 1998b, p. 225.
85. Ceci évoque l'opinion de sceptiques rapportée par Augustin dans son *De dialectica*, cf. ROSIER 1995, p. 151 n. 18.

partie du discours : étant donné qu'une partie du discours se résume à un son vocal doté de la signification et de la consignification, un mot latin n'a pas besoin de descendre d'un mot grec (on retrouve ici une opinion proche de celle de Jean de Gênes) :

> Hic queritur utrum dictio latina possit descendere a greca.
> **<quod non>** Et videtur quod non.
> **<1>** Dicit enim Plato in *Thimeo*, nichil est ortum cuius causa legitima non precedat[86]. Ex hoc arguitur : si dictio latina descendat a greca, a greco habet ortum suum. Similiter dictio que descendit, debet habere ortum suum. Quod est inconveniens. Nam si esset, procedere<t> in infinitum. Sed infinitas ab arte repellitur, quia ars est de finitis et certis.
> **<2>** Item quod descendit ab alio debet attestari a quo descendit. Si ergo dictio a greco descendat, attestabitur ei sed non potest ei convenire nisi greca. Quare idem quod prius.
> **<3>** Ad idem quelibet dictio potest esse pars per sua principia, scilicet per vocem significantem (significat *Pa1*) et modum significandi. Ergo quelibet dictio latina potest esse pars et per illa principia non derivatur a greco et poterit fore sine compositione greca. (*Pa1* f. 44ra sq.)

Un unique *quod sic* est fourni par recours à Priscien qui fait remonter toute éloquence au grec[87], avant la *solutio* de Jupiter, pour qui le *descensus*, le passage du grec au latin est à envisager d'une double façon, *materialiter* ou *formaliter*. On retrouve ici la même distinction qu'auparavant entre la *materia* du mot et sa *forma*, la séquence brute des lettres et la signification du mot qu'elles forment. *Materialiter*, aucun mot ne descend du grec, mais *formaliter* et en admettant quelques transformations de lettres, le passage, qui ne joue donc pratiquement plus que sur des rapprochements de signification, est possible, ce que Jupiter illustre par des exemples de dérivation courants *«a cardian, cor», «ab hemi, semi»*. On voit que dans ces exemples, soit la voyelle est modifiée (ce que Jupiter appelle dans le paragraphe suivant la *figuratio vocalis*), soit elle est conservée (ce que Jupiter baptise du nom de *concordia vocalis*) :

86. «Nihil enim fit, cuius ortum non legitima causa et ratio precedat», Plat. Tim. in transl. Calcid. éd. WASZINK 1962, I 28 p. 20, 21.
87. Cf. Prisc. *IG* p. 1, 1 : «Cum omnis eloquentiae doctrinam et omne studiorum genus sapientiae luce praefulgens a Graecorum fontibus derivatum Latinos proprio sermone invenio celebrasse...» (GLK II p. 1, 1). La citation est aussi utilisée par Jupiter dans son prologue (6.4. Titulus).

> **<quod sic>** In oppositum est Priscianus qui dicit omne genus eloquentie extortum a greco.
> **<solutio>** Dicendum est quod potest considerari descensus dupliciter, aut materialiter aut formaliter. Si materialiter, dicitur quod nulla dictio a greco descendit secundum eandem materiam (formam cod.) cum eadem materia (forma cod.) remanet, scilicet dictio greca, et sic remota causa <reman>et effectus. Sed formaliter potest, sicut «a cardian cor» vel «ab hemi semi», verbum propter vocalem vel vocalis contiguitatem. Unde in habentibus simbolum facilior est transitus [Arist., *De Gen. et Corr.* 331a23]. (*Pa1* f. 44ra sq.)

Jupiter répond ensuite, mais très brièvement, aux arguments qui allaient dans le sens contraire (*quod non*) : la réponse aux deux premiers arguments est liée puisque Jupiter a établi plus haut qu'une *dictio* ne descend pas complètement *materialiter* d'un mot grec, mais partiellement (*partialariter*) :

> **Ad rationes. <ad 1>** Ergo cum dicis «nichil est ortum cuius causa legitima non precedat, ergo quelibet dictio habebit causam ortus», ibi est fallacia equivocationis, nam causa legitima equivocatur ad illud quod descendit ab alio toto vel parte.
> **<ad 2>** Unde dictio latina non attestatur greca totaliter sed particulariter, scilicet per modos vocalis concordie vel figurationis. (*Pa1* f. 44ra sq.)

Au troisième argument, qui mettait en avant le fait qu'un mot (latin) avait ses propres principes pour devenir partie du discours, et que le recours au grec était donc superflu, Jupiter répond que le *descensus* concerne certains accidents. Cette terminologie rappelle encore une fois celle de Roger Bacon, pour qui les *idiomata* (grec, latin) se distinguent de la *lingua* par des accidents : les principes d'un mot latin (signification et consignification) sont indépendants pour Jupiter, et ce sont eux qui se rattachent à la *lingua* de Bacon ; mais les accidents sont la partie pour laquelle le latin descend du grec pour Jupiter (*semi>hemi*), pour Bacon ce qui rend compte d'une prononciation différente dans les deux langues (*melon-malum*) :

> **<ad 3>** Ad aliud, omnis dictio latina perfecta est ex suis principiis etc. Non dico quod dictio latina descendat per talia principia sed per aliqua accidentalia sicut in premissis visum est. (*Pa1* f. 44ra sq.)

La position que révèlent ces trois réponses est la suivante : on voit bien qu'il y a des éléments en commun entre des mots grecs et des mots latins ; on ne peut pas pour autant dire que les seconds descendent *materialiter* des premiers, étant donné que la séquence des lettres n'est pas absolument conservée, et pourtant ils en «descendent» un peu plus que *formaliter*, puisqu'à une signification égale correspondent des

lettres communes aux deux mots. Les mots latins, conclut Jupiter, descendent donc partiellement (*particulariter*) des mots grecs.

Cette analyse s'oppose nettement à celle que développait près de vingt ans auparavant Jean de Gênes en introduction à sa troisième partie du *Catholicon*. Pour celui-ci, quand il y a identité et de signification et de consignification (avec des exemples comme *theos-deus* qui sont les équivalents de ceux que donnait Jupiter, en particulier *hemi>semi*), on ne peut pas parler pour lui de dérivation, mais plutôt d'une sorte de *detorsio* d'une langue à l'autre[88]. Il est d'ailleurs intéressant de retrouver ici le terme *detorsio*, qui servait dans la glose *Promisimus* (troisième quart du XII[e] s.) à définir la *derivatio*[89].

Malgré ses divergences d'analyse, Jupiter s'inscrit ici dans des préoccupations contemporaines. À côté de l'étymologie qui ne s'intéresse plus à l'origine des mots mais à ce que leur forme externe reflète de leur *proprietas*, reviennent avec Bacon des exigences scientifiques. Mettre fin aux spéculations oiseuses qui rendent compte de *Deus* par *Dans Eternam Vitam Suis* a été une des motivations permanentes de Bacon, dont l'œuvre marque ainsi un renouveau d'intérêt pour l'origine réelle des mots. Mais les présupposés de Jupiter ne sont peut-être pas aussi différents de ceux de Bacon que l'on pourrait a priori le penser. Ainsi tous ses contemporains pensent le grec comme antérieur au latin. Si Bacon critique Papias et Hugutio pour leur étymologie *parasceve* < *paro* + *cena*, c'est parce qu'il est absurde d'expliquer le *prius* (le grec) par le *posterius* (le latin[90]). On retrouve

88. «De translatione similiter queritur an semper faciat derivationem ut *theos* inde *deus*, *patir* inde *pater*, *matros* inde *mater*. Dicunt quidam quod sic. Ergo secundum eos *ego*, *tu*, *sui* derivativa sunt, quia transferuntur de greco in latinum, ut dicit Priscianus. (...) Ad hoc dico quod quando latinus est eiusdem significationis prorsus cum greco nomine vel hebreo, nulla est ibi derivatio, sed solummodo quedam detorsio unius lingue in alteram, ut *Iacob* inde *Iacobus*, *Ioseph* inde *Iosephus* ; et *deus* non derivatur a *theos*, nec *pater* a *patir*, nec *mater* a *matros* quia idem sunt, nec differunt in significatione, nec in modo significandi». Cité par ROSIER-CATACH 1998b, p. 225.

89. «Derivatio est detorsio alicuius vocabuli ad similitudinem alicuius alterius prius inventi». Cité par HUNT 1980b, p. 156.

90. «Hugutio vero et Papias dicunt quod parasceve dicitur preparatio coenae, et componitur a paro et coena. Sed grecum nomen est, et ideo latinam non habet derivationem... Sic igitur errant apud Latinos in vocabulis innumerabilibus. Et duplex est error, quoniam etymologizant prius per posterius, et aestimant vocabula unius linguae esse alterius, quod est falsum penitus et absurdum» (éd. BREWER 1859, p. 448). «Brito male

cet ordre chronologique d'imposition des langues chez Henri de Crissey, commentateur du *De modis significandi* de Jean Josse de Marville, peut-être à la fin du XIV^e siècle. Selon lui, il est bien établi que les mots latins ont été imposés en dernier, et l'on retrouve là cette antériorité chronologique qui est une opinion commune. Ceux qui ont imposé le latin l'ont fait en se servant des mots grecs, qui avaient été imposés avec recours à l'hébreu, qui remonte lui-même aux mots fournis par Dieu[91]. Cette position contraste avec celle de Dante, contemporain de Jupiter, qui voit dans l'hébreu la seule langue qui ne procède pas de la confusion de Babel, dont sont au contraire issus le grec, le latin et la langue germanique[92]. Jupiter reflète donc une position attestée chez ses contemporains. Dire avec Bacon que le grec est antérieur au latin n'implique cependant pas automatiquement de rechercher dans tous les mots latins une origine grecque, et nous avons vu que Bacon rappelait la nécessité de chercher l'origine des mots purement latins dans des racines latines. Jupiter pousse cependant, comme Henri de Crissey plus tard, la logique de l'antériorité jusqu'au bout : s'il y a antériorité chronologique et rapprochements manifestes (comme dans l'exemple *hemi/semi* donné par Jupiter), c'est que la seconde imposition a été réalisée à l'aide de la première.

L'onomatopée

Ce passage de Jupiter sur l'origine des mots, comprise par rapport au grec, est à rapprocher d'une section du commentaire sur les figures (Ic 102) qui traite également de l'origine de certains mots particuliers, ceux qui sont nés par onomatopée. Les gloses (<T2> et <T3>) commencent par rappeler une ou deux définitions de la figure, celles de Donat ou d'Isidore[93], et les illustrent à l'aide des exemples habituels

---

etymologizat, et cadit in Hugutionis vitium et Papiae quoniam etymologia est sermo vel ratio veritatis. Sed veritas graeci non dependet a latino, cum prius non dependet a posteriori. Quapropter nulla etymologia graeci oportet fieri in latinis» (ibid. p. 449).

91. «Satis constat ... voces latinas ultimo fuisse impositas. Circa quod est sciendum quod impositores primi latini ydiomatis, mediante greco ydiomate, voces latinas imponebant... Greci vero imposuerunt suas voces mediante hebreo ydiomate... Hebrei vero voces multas imposuerunt mediantibus vocibus datis a Deo» (cité par RIESSNER 1965, p. 78 n. 1 ; LUSIGNAN 1986, p. 41).

92. *De vulgari eloquentia* I 7, cf. LUSIGNAN 1986, p. 45.

93. *Ars Mai.* III 6 (éd. HOLTZ 1981) p. 670, 1. Isid., *etym.* 1, 37, 14 : «Onomatopoeia est nomen adfictum ad imitandum sonum vocis confusae,

dans ce contexte : *obba* vient du bruit (*ob ob*) que la coupe (*obba*) fait en se vidant, *offa* de 'of' (mais *Pa1* ne propose pas d'explication à cette origine), etc. Jupiter réintroduit quant à lui les exemples plus classiques des cris d'animaux, *hinnitus* pour les chevaux, *mugitus* pour les bœufs, *balatus* pour les brebis, qu'il a lus dans Isidore :

W f. 8r	Pa2 f. 15v	Ar f. 20rb-va	Pa1 f. 29rb-va
Onomatopoeia secundum Donatum est nomen de sono fictum. Secundum Ysidorum onomatopoeia est nomen fictum ad imitandum sonum vocis confuse ut tintinabulum et similia.	Onomatopoeya est quedam figura que fit quando nomen est fictum et dirivatum a sono, ut ab 'ob ob' dicitur obba, ab 'of' dicitur offa.	Onomatopeya ab Ysidoro sic diffinitur : onomatopeya est nomen fictum ad imitandum sonum vocis confuse ut hynitus equorum, mugitus boum, balatus ovium. A Donato vero sic diffinitur : onomatopeya est figura que fit quando nomen fictum fit a sono, ut ab 'ob' dicitur obba, ab 'of' dicitur offa, a 'tyntin' dicitur tyntinabulum, -li.	Onomatopoeya est quedam figura que fit quando nomen est fictum et dirivatum a sono, ut ab 'ob ob' dicitur obba, vas vinarium quod cum vacuatur ructat hunc sonum 'ob ob', et a 'tin tin' tintinabulum id est tinibalum vel oris copium. Et ab 'of' dicitur offa panis tinctus in oleribus vel in iure. Et a 'clas' classis. Et a 'gof' goffus, foramen laterne.

On retrouve là les exemples canoniques (*hinitus, tinnitus*) des mots primitifs, le «berceau des mots» (*cunabula verborum*) du *De dialectica* VI d'Augustin. Ce sont ces mots qui sont nés directement de l'effet produit par le son sur l'oreille[94].

W proposait ensuite en 1263 une question, se demandant s'il y avait bien ici une figure, puisqu'il n'y avait pas d'impropriété, question qui ne se retrouve pas dans les commentaires postérieurs[95]. Les autres gloses remplacent ce passage par la distinction entre les deux sortes de substantifs qui peuvent naître d'une onomatopée : dans le cas de

ut "stridor valvarum", "hinnitus equorum", "mugitus boum", "balatus ovium"».

94. «Haec quasi cunabula verborum esse crediderunt, ubi sensus rerum cum sonorum sensu concordarent». Cité par RIESSNER 1965, p. 44 n. 4. Cf. aussi la réflexion d'Henri de Gand sur le *De dialectica* d'Augustin, dans ROSIER 1995.

95. Elle figure en revanche dans le commentaire sur le *Barbarisme* attribué à Kilwardby, avec le même type de réponse : «Dicit igitur, quod onomatopeia est figura proveniens ex eo quod ex aliquo sono transfertur nomen significans idem. Videtur autem, quod non sit improprietas in hac figura, et ita non erit figura» (éd. SCHMÜCKER 1984, p. 156, 777-80).

l'exemple '*tin tin*', cela donne soit le nom du son qui est produit, le tintement (*tinnitus*), soit le nom d'un instrument qui le produit, la clochette (*tintinabulum*) :

Pa2 f. 15v	**Ar f. 20rb-va**	**Pa1 f. 29rb-va**
Et nota quod nomen fictum a sono est quandoque nomen ipsius soni vel eris ut tinnitus ipsius eris, et ipse sonus, quandoque nomen quod fit a sono est nomen instrumenti.	Et nota quod nomen fictum a sono quandoque est nomen ipsius soni, ut tinitus est nomen ipsius eris, quandoque tale nomen quod fit a sono est nomen instrumenti scilicet causantis (causati *Ar*).	Et nota quod nomen fictum a sono est quandoque nomen ipsius soni tantum ut tinitus eris, et ipse sonus, quandoque instrumentum ut tintinabulum, quandoque nomen quod fit a sono est instrumentum soni ut †intantia† est nomen ipsius soni a quo fit cum est nomen illud et est nomen instrumenti recipientis vel representantis sonum huius.

Jupiter est ensuite le seul à insérer une conclusion qui est tirée du traitement spéculatif qui suit, et qui est lui-même emprunté à la tradition <T2> de commentaire, puisque *Pa2* le donne également. Jupiter résume ainsi la question de l'onomatopée, qui se produit chaque fois qu'à partir d'un mot signifiant *naturaliter* l'on forme un mot signifiant *ad placitum :*

> Possumus ergo concludere ex premissis quod onomathopoeya est quotienscumque de dictione significante naturaliter (materialiter *cod.*) formamus dictionem significantem ad placitum, quia tunc dictionem significantem facimus aliud a se ipsa, de voce primo se ipsam naturaliter et non aliud significante. Nam onomathopoeya est vox configurata ad evitandum vocis confuse significationem, sicut dicimus equos hynire, oves balare, valvas stridere. (*Pa1* f. 29va)

Cette formulation est proche de celle que l'on trouve dans le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby, qui définit également l'*onomatopeia* comme le transfert d'un son de la signification naturelle à une signification conventionnelle [96]. L'opposition entre les *voces naturales* (celles qui signifient naturellement, comme les cris d'animaux) et les *voces ad placitum* (dont la signification est née par

96. «Si vero fiat translatio ab innominato ad innominatum, tunc fit onomatopeia et sumitur nominatum, scilicet secundum placitum, quia in onomatopeia transfertur sonus ad significandum seipsum secundum placitum, cum non significat seipsum nisi naturaliter» (éd. SCHMÜCKER 1984, p. 175, 1502-06).

imposition) est ancienne, elle a été exposée par Boèce dans son commentaire du *Peri Hermeneias* et reprise dans de nombreux textes de logique des XI^e^ et XII^e^ siècles[97]. Elle s'intègre également à la réflexion d'Henri de Gand sur le *De Dialectica* d'Augustin, qui distingue quatre modes de l'origine des mots, le premier étant la *similitudo rerum et sonorum in se ipsis* : la similarité est par exemple celle du son du bronze (chose signifiée) et *tinnitus* (son qui la signifie[98]).

Ce qui est intéressant ici, c'est d'une part de voir cette terminologie logique figurer dans le commentaire du *Graecismus* à partir des années 1260[99], et d'autre part de voir comment la figure d'*onomatopoeia* se situe sur la frontière exacte entre *voces naturales* et *voces ad placitum*. L'onomatopée-figure est le point de contact entre deux espaces, celui des sons naturels et celui des sons imposés par l'homme, permettant le passage du premier au second, en forgeant à partir d'un son appartenant au premier un son qui relève de l'autre. Elle rejoint ainsi l'interjection, qui se place aussi sur la frontière entre *voces naturales* et *voces ad placitum*, et vient s'insérer dans une problématique déjà bien explorée par des grammairiens comme Roger Bacon[100].

Les commentaires <T2> donnent ensuite, soit avant soit après l'étymologie du terme (que nous avons omise ici), le traitement spéculatif. Dans ce traitement, on voit que l'impropriété est analysée de manière différente dans *W* puisque ce passage procède directement de la réponse à la question *videtur quod ibi non sit figura*, et différente aussi, au moins dans la forme, dans *Pa1,* qui a abandonné la terminologie du transfert *naturaliter -> ad placitum :* cet abandon semble volontaire car nous savons qu'il ne suit pas Jupiter dans cette section des figures, mais il a forcément lu ce passage dans un témoin de <T2b> :

97. Cf. ROSIER-CATACH à paraître-a.

98. Cf. ROSIER 1995, p. 153.

99. *W* (f. 8r) contient cette terminologie *naturaliter/ad placitum* dans sa réponse à la question commune avec le commentaire attribué à Kilwarby, et elle figure également dans *Pa2*. On notera que les gloses conservent la terminologie des *voces*, et n'adoptent pas celle des *signa* de Bacon, cf. ROSIER 1995, p. 85.

100. Cf. ROSIER 1994, spéc. chap. 2.

W f. 8r	Pa2 f. 15v	Ar f. 20rb-va	Pa1 f. 29rb-va
et sic est improprietas ex translatione.	Improprietas patet quia vox significans materialiter instituitur ad significandum se ipsam ad placitum, et sic est translatio a propria significatione ad impropriam.	Improprietas patet ex tali translatione. Vox enim significans naturaliter transfertur ad significandum se ipsam ad placitum.	Improprietas patet quia sonus alicuius rei qui non est significationis transfertur ad aliquam rem significandam, et de sono non voce fit sonus non vox.

La recherche de la *causa quare potuit fieri* soulève quant à elle beaucoup de divergences : pour *W*, l'onomatopée est simplement possible parce que les sons se ressemblent (*similitudo vocum*) : *tinnitus* ressemble assez à *'tin tin'* pour pouvoir être forgé et recevoir cette signification. *Pa2* et Jupiter font coexister cette explication avec deux autres : entre *'tin tin'* et *'tinnitus'*, il n'y a pas seulement ressemblance de sons mais accord des signifiés (*similitudo ... significati ad significatum*) ; leur deuxième explication est que l'un fait comprendre l'autre, en l'occurrence que *'tin tin'* aide chacun à comprendre *tinnitus*. Cette deuxième interprétation, seule reprise dans *Pa1*, ramène à la *similitudo vocum*, qui justifiait déjà l'onomatopée dans *W*, *Pa2* et *Ar* ; l'explication par la convergence des signifiés est plus ambiguë dans ce genre d'analyse, car elle paraît sous-entendre que les sons naturels ont un signifié, position qui n'a pas fait l'unanimité[101]. Et de toute façon, autant l'on peut soutenir que le chien aboie par institution divine pour exprimer sa colère[102], et qu'en conséquence son aboiement peut avoir un *significatum*, autant apparaît inconcevable l'idée que le *'ob ob'*, qui est bien le signe que la coupe se vide, ou le *'tin tin'* de la cloche, qui peut être un signal, ont un signifié, autrement que pour l'auditeur.

En fait, il semble que les gloses du *Graecismus* placent ici l'onomatopée et le terme forgé dans la bouche du même locuteur : si quelqu'un veut parler du tintement de la cloche, il peut employer *'tin tin'* s'il ne connaît pas *tinnitus* ; à locuteur unique, le bruit de la cloche imité et le mot 'tintement' ont bien le même signifié. Mais l'on est alors

101. ROSIER-CATACH à paraître-a, 1.2 : les *Glosulae in Priscianum* insistent sur l'opposition entre Boèce, pour qui les *voces naturales* sont significatives par rapport à l'auditeur, et Priscien, pour qui elles ne sont pas significatives par rapport à leur «locuteur».

102. Cf. Abélard, *Glosae super Peri Hermeneias*, p. 335, 29-32, cité par ROSIER 1994, p. 106 n. 49.

hors du cadre de l'onomatopée-figure, qui consiste non pas à transcrire un son naturel mais à lui forger un correspondant dans le monde des *voces ad placitum*. On peut aussi se demander, tant le texte apparaît détérioré à cet endroit, s'il ne faut pas plutôt lire *similitudo significantis ad significatum* (comme dans le commentaire du *Barbarisme* cité ci-dessous) : l'onomatopée se justifie par le fait que le signifiant (*vox ad placitum*) ressemble au signifié (*vox naturalis*), justification qui se retrouve dans le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby[103] :

W f. 8r	Pa2 f. 15v	Ar f. 20rb-va	Pa1 f. 29rb-va
Causa quare potest fieri est similitudo vocum inter se.	Causa quare potest fieri est similitudo eiusdem ad se sive significati ad significatum. Vel potest esse causa quia unum dat intelligere reliquum.	Causa quare potuit fieri est similitudo vel idemptitas vocis ad vocem vel significati ad significatum. Vel potest esse causa quia unum dat intelligere relicum.	Causa quare potest fieri est quia unum dat intelligere reliquum.

Tous les commentaires s'accordent à dire que la *causa quare oportet fieri* vient de la nécessité de créer des termes nouveaux pour suppléer au *defectus dictionis*, et à la *penuria vocum*[104], ce qui se retrouve aussi dans le commentaire du *Barbarisme* cité supra[105] :

W f. 8r	Pa2 f. 15v	Ar f. 20rb-va	Pa1 f. 29rb-va
Causa quare oportet fieri est ex defectu vocum.	Causa quare oportet fieri est necessitas vel suppletio defectus dictionis.	Causa quare oportet est necessitas vel suppletio defectus vel vocum. <Vel> penuria potuit esse causa ad supplendum defectum nominis.	Causa quare oportet fieri est necessitas sive penuria et defectus vocum et suppletio dictionis etc.

103. «Ratio autem, quare potuit fieri talis translatio, est similitudo (similitudine *ed.*) sive identitas eiusdem ad se siue significantis ad significatum, quae sunt quasi idem» (éd. SCHMÜCKER 1984, p. 156, 801-3).

104. La *penuria nominum* est la notion par laquelle Boèce justifie la *translatio*, le fait de nommer par transfert des choses pour lesquelles un nom n'existe pas, cf. ROSIER 1988d, p. 113.

105. «Ratio vero, quare oportuit, est necessitas videlicet ad supplendum defectum vocis vel nominis, haec autem manifesta sunt in exemplis, quae ponit : tonitus aeris, clangor tubarum etc. quia enim faciunt sonum huiusmodi, habent nomina ficta sibi a sono, quem faciunt, ut per experimentum patet» (éd. SCHMÜCKER 1984, p. 156, 803-7).

Les réflexions sur l'étymologie, l'homonymie et la synonymie sont une constante des trois traditions de gloses du *Graecismus ;* c'est pourtant la dernière génération, celle de Jupiter, qui apporte ici les éléments les plus philosophiques et les plus théoriques dans les gloses, en introduisant des prolégomènes extrêmement intéressants comme la discussion sur l'équivocation ou la question des rapports entre le grec et le latin.

2. STRUCTURE ET ÉVOLUTION DES GLOSES

Aborder la signification des mots par le biais de l'étymologie ou par celui des rapports avec d'autres mots est donc bien différent, et relève de deux démarches distinctes et complémentaires. Dans le cas du chapitre VIII, traitant des dérivés latins à racine grecque, le commentaire se contente d'expliciter le sens du dérivé latin qui illustre la racine grecque, et éventuellement de préciser le lien étymologique, de donner d'autres dérivés s'il en connaît, de fournir une traduction des dérivés, etc. Le commentaire ne porte donc pas sur l'essentiel du vers, qui est le grec, mais sur l'illustration latine. Dans le cas des chapitres du nom et du verbe au contraire, le commentaire commence par rappeler quels mots Évrard entend distinguer, se situant donc de plain-pied dans le sujet. Il précise les différences entre les deux ou trois mots concernés, en donne l'étymologie, une traduction, des dérivés, parfois aussi une traduction des dérivés, une discussion sur le mot, ses acceptions etc., parfois des citations d'auteurs contemporains. Avec l'exemple des termes *sanguis* et *cruor* (*Graec*. IX 4-5), alors que *Pa6* ne fournit qu'une glose interlinéaire (*sanguis dicitur dum est in corpore*), on voit que le commentaire <T2> puis <T3> se développe de la manière suivante :

W f. 24v	Pa2 f. 43r	Ar f. 51ra	Pa1 f. 70vab
Differentia est inter sanguinem et cruorem	Differentia est inter sanguinem et cruorem	Differentia est inter cruor et sanguis	Actor ponit differentiam inter sanguinem et cruorem,
		et conveniunt in hoc quoniam uterque rubeus est	scilicet (vel *Pa1*) cruor et sanguis conveniunt in hoc quia uterque est rubeus sed in hoc differunt
quia sanguis est dum est in corpore, et dicitur a sanguin quod est rubeum.	quia sanguis est dum est in corpore, et dicitur a sanguin quod est rubeum.	quia sanguis est dum est in corpore, et dicitur a sanguin quod est rubeum	quia sanguis dicitur dum est in corpore ; vel dicitur a sanguin quod est rubeum
		vel suave quia rubeus vel suavis est.	vel suave, vel dicitur sanguis quasi suavis vel rubeus.
Cruor vero dum est extra corpus, et dicitur a corruo, -is quia minutione corruit a corpore vel propter aliquam lesionem.	Cruor vero dum est extra corpus, et dicitur a corruo, -is **vel** quia minutione corruit a corpore vel propter aliquam lesionem.	Cruor dicitur dum est extra corpus, et dicitur a corruo, -is quia mediante minutione corruit a corpore vel propter aliquam lesionem ;	Cruor autem dicitur dum est extra corpus et dicitur a corruo, corruis quia mediante minutione corruit a corpore vel propter aliquam lesionem ;
Ovidius : Dum iacuit resupinus humo cruor enatat alie.	Dum iacuit resupinus humo cruor enatat alie.	vel dicitur a curro -is quia currit idest labitur dum effunditur extra corpus.	vel dicitur a curro curris quia currit et labitur dum effunditur extra corpus.
vel dicitur a curro -is quia currit id est labitur dum effunditur extra corpus.	vel dicitur a corruo (*add. interl.* vel curro) -is quia currit id est labitur dum effunditur extra corpus.	Unde Ovidius : Dum iacuit resupinus humor cruor emicat alte.	Ovidius : Dum iacuit resupinus humor cruor alter.
	Ovidius : accipias inquit nostri quoque sanguinis haustus.	Item ibidem : accipiant haustus nostri quoque sanguinis inquit	Ibidem : accipiat inquit nostri quoque sanguis haustus vel aliter accipiunt haustus nostri quoque sanguis inquit.

		Et sic apparet differentia. Et idem repetit actor in secundo versu sed per alia verba et magis lucida ubi dicit EXTRACTUS.	Et sic apparet differentia. Et hoc idem repetit actor in secundo versu sed per alia verba magis et lucide dicit EXTRACTUS VENIS.

À partir de la tradition <T2>, le commentaire de ces vers IX 4-5 est resté assez constant. Les citations anciennes se sont dégradées[106], de nouvelles sont venues s'intégrer au commentaire[107], mais le fond reste plus stable que dans des parties plus techniques, car plus strictement grammaticales, du texte (cf. infra chap. 2 et 3). Nous restreindrons ici cette étude aux chapitres à caractère lexicographique, du moins qui ont été ressentis comme lexicographiques par toutes les traditions de commentaire. L'essentiel des changements y est constitué par des additions, mais des additions d'éléments de même nature, contrairement à ce que l'on observe dans d'autres sections du *Graecismus* (cf. infra chap. II et III). Ainsi chaque maître qui commente à son tour le texte connaît lui aussi des *versus differentiales*, ou est capable d'en forger, et ses créations, vers mnémotechniques destinés à soutenir la mémorisation du *Graecismus*, viennent prendre place dans le commentaire. On trouve ainsi dès le commentaire <T1> des vers mnémotechniques pour compléter ceux du *Graecismus* (X 181 sq.) qui enseignent à distinguer *scobs* et *scoba* (*Pa6*, Paris BnF lat. 14745, f. 16r).

Les maîtres proposent tous aussi des traductions, qui visent à donner à l'élève un équivalent immédiat, dans sa langue maternelle, d'un mot latin. Là aussi, *Pa6* (vraisemblablement de Jean de Garlande) propose dès la première moitié du XIII^{e} s. des traductions en langue vernaculaire, tantôt en anglais, tantôt en français, et nous verrons que ces traductions deviennent de plus en plus nombreuses. Dans ces chapitres lexicographiques, des auteurs comme Hugutio sont également présents dès la tradition <T1> de commentaire, mais <T2c> et <T3> insèrent de nouveaux passages des *Derivationes* ; de même, chaque génération de commentaire ajoute de nouveaux exemples, soit citations littéraires soit, mais nous verrons que cela concerne plus particulièrement la tradition <T3>, illustrations prises dans la vie quotidienne.

106. Ov. Met. 4, 121 : «Et iacuit resupinus humo : cruor emicat alte».
107. Ov. Met. 4, 118 : «Accipe nunc, inquit, nostri quoque sanguinis haustus».

2.1. Un instrument de mémorisation

Si le *Graecismus* offre sous une forme qui se veut adaptée une bonne partie du lexique latin, encore faut-il mémoriser ses vers. Pour soutenir l'effort de leurs auditeurs, les maîtres n'hésitent pas à truffer leur commentaire de nouveaux vers mnémotechniques, qui ressemblent d'ailleurs à ceux du *Graecismus* ou à ceux de Serlon de Wilton[108], de Richard Pluto[109], ou de Jean de Garlande (*Synonyma* et *Aequivoca*). Beaucoup des vers ainsi introduits relèvent d'un type commun, car il s'agit de vers qui enseignent à distinguer des semi-homonymes (ou des homonymes vus comme des semi-homonymes), et on les trouve en grande quantité dans le chapitre VI consacré, pourtant d'un point de vue grammatical, aux monosyllabes.

Dans le cas de *glos* par exemple, le génitif (*-ris, -sis* ou *-tis*) sert à distinguer trois mots, qui ont une forme commune au nominatif ; ceci est de toute façon discutable, puisque seul est attesté dans la langue antique *glos, gloris* (la sœur du mari[110]). Le commentaire du vers VI 11 inclut, dès la première tradition de glose, les vers suivants :

> Discite quid sit glos, lignum vel femina vel flos :
> Glos glotis flos est, glos gloris femina fratris,
> Glos glossis lignum vetus est de nocte serenum[111].

On constate l'influence du *Graecismus* sur le *Vocabularius Ex quo*[112] (cf. infra 3.3), qui intègre ces vers et cette distinction dans son article *glos* (G 189 III p. 1160). Les vers en question sont aussi passés dans le *Graecismus novus* de Conrad de Mure, et on en trouve d'analogues dans le *Brevilogus*[113].

Le même principe de différenciation d'un nominatif commun par des génitifs différents est appliqué, toujours dans ce commentaire du chapitre VI qui traite des monosyllabes, à *lens (lens, -dis*, lentille vs *lens, -tis,* lente) : le commentaire du vers VI 13 inclut le vers différentiel *Graec.* X 50 et le complète par un autre vers différentiel (Walther 13661) :

108. Éd. ÖBERG 1965.
109. Éd. RIGG 1991.
110. Cf. *ThLL* VI 2107, 79 sq. Pour le sens de *fratris uxor* cf. ibid. 2108, 16.
111. *Pa6* f. 4v, *W* f. 32r, *Pa2* f. 25v, *Pa7* (Paris BNF lat. 18523) f.146r, *Pa1* f. 46rb.
112. Éd. GRUBMÜLLER et al. 1988.
113. Cf. ibid. note.

> *Pa1* : Lens, tis, quasi lenis quia cocta lenificat, genus (est *add. Pa7*) leguminis ; sed lens, dis vermis est in capite (capitis *Pa7*), et ideo ponitur propter diversam significationem et obliquorum formationem (et ideo ... formationem *om. Pa7*), unde :
> Lens, lendis capiti, lens, lentis convenit ori ;
> (et aliter *add. Pa2*, et alibi *add. Pa7*) :
> Lens mordet per 'd' (p. d. m. *Pa7*), mordetur si capiat 't'[114].

Les deux vers sont associés dans les mss. de <T2> (mais omis par *W* qui donne pourtant tous les vers de ce paragraphe), tandis que *Pa6* ne donne que le second (f. 5r), et qu'ils forment comme un distique dans *Pa1*. On retrouve le second vers (Walther 13661) dans le commentaire du vers *Graec.* X 50 (*W* f. 32r, *Pa1* f. 90ra), et l'ensemble se retrouve dans le *Vocabularius Ex quo* à l'article *lens.*

Le commentaire s'enrichit également de vers différentiels à propos de *calx*, qui désigne soit le talon (monosyllabe masculin en *Graec.* VI 7) soit la chaux (au féminin, *Graec.* VI 10). Les grammairiens anciens ont tenté de les distinguer de différentes façons, en écrivant *haec calcis* pour le second[115], en écrivant *calx* pour le premier et *cals* pour le second[116], en donnant un genre masculin au premier[117]. Le commentaire, qui suit l'avis du *Graecismus*, propose la distinction inverse, après avoir rappelé la différence de signification entre les deux termes :

> Calx mas. pungit equum, sed stringit femina murum,
> Pars pedis est hic cals, lapis ustus dicitur hec calx[118].

Selon ces vers du commentaire, on doit donc écrire *hic cals* et *hec calx*, ce que *Pa1* nuance cependant en mentionnant l'opinion contraire de Priscien :

> Et notandum est quod secundum Priscianum differentia est in genere tantum et pro qualibet significatione debet scribi per 'x'. Unde quicquid dicunt alii, hoc potius est tenendum etc. (*Pa1* f. 46ra)

En réalité, *Pa1*, ou son modèle, déforme ici l'opinion de Priscien, car celui-ci rappelle au contraire l'indistinction du genre de *calx*[119].

114. *Pa2* f. 25v, *Pa7* f.146v, *Pa1* f. 46va.
115. Cf. *ThLL* III 197, 27 sq.
116. Cf. *ThLL* III 197, 22 sq.
117. Cf. *ThLL* III 195, 31 sq.
118. *Pa1* f. 46ra. Cf. aussi *W* f. 15r (abrégé par etc.), et *Pa7* f. 146v : «Cals mas. pungit equm, calx tingit femina murum, / Pars pedis est hic cals, lapis ustus dicitur hec calx».
119. «Sciendum tamen, quod vetustissimi in multis, ut diximus, supra dictarum terminationum inveniuntur confudisse genera, nulla significationis

D'autres vers différentiels enseignent à distinguer les sens de *lar*. Beaucoup de ces vers différentiels, comme ceux qui ont été vus plus haut à propos de *glos*, ne reposent pas sur la langue réelle mais plus vraisemblablement sur des interprétations erronées de distinctions anciennes. Le *ThLL* enregistre aujourd'hui deux homonymes *lar* : le numen tutélaire ou la maison (*lar, laris*), et le chef militaire (*lars*), et l'on voit qu'on est loin des distinctions de la glose, entre un nom commun équivoque qui signifie classiquement maison, dieu, foyer, mais aussi trou, et un nom propre qui se distingue du premier par son génitif *Lartis* :

> Lar casa, larque deus, lar ignis, larque foramen,
> Lar proprium nomen, genitivus sit tibi Lartis[120].

On a affaire ici à deux types d'homonymie, une *equivocatio* complète à l'intérieur de *lar, -is* (comme dans le cas de *canis*) et une *equivocatio* par *nomen commune*, par le partage d'une forme, ici le nominatif *lar*, équivocation qui est levée par la différenciation des cas obliques.

L'homonymie est en revanche un peu plus complète dans le cas de *dis* qui signifie soit riche (génitif *ditis*) ou Pluton (génitif *Dîtis*), commenté aux vers VI 3 et VI 29 :

> Dis duo significat, unde :
> Dis pro Plutone, pro divite dis quoque pone[121].

Presque tous ces *versus* du commentaire au chapitre VI présentent donc pour point commun de traiter des semi-homonymies, c'est-à-dire de celles qui sont limitées au nominatif et dissipées aux cas obliques. Nous avons vu cependant la mise en garde de Jupiter sur ces cas d'homonymie par *nomen commune*. Si on le suit, il n'y a pas homonymie, *equivocatio*, entre *lar, -is* et *lar, -tis*, *lens, -tis*, et *lens, -dis*, puisqu'il réserve l'homonymie aux cas où la *materia* (séquence des lettres) est commune mais la *forma* (signification) différente. On peut également se demander s'il y a vraiment homonymie entre termes de genres différents, comme dans le cas de *lens, -dis* évoqué dans le chapitre VI par le *Graecismus*, mais Jupiter n'aborde pas cette question[122].

---

differentia coacti, sed sola auctoritate ut *hic* et *haec aspergo, alvus, ... calx...*» (Priscien *IG* V 42 p. 169, 10).

120. *Pa2* f. 51r.

121. *Pa7* f. 146 et 147v ; *Pa1* f. 45v et 47rb.

122. Jupiter ne semble pas formuler de réserve dans la glose de ces vers ; cf. *Ar* f. 34vb : «Lar, lartis proprium nomen est regis. Sed lar, -ris est nomen cuiusdam dei, et significat etiam alia unde versus : Lar casa, larque deus, lar

Il y a aussi homonymie quand un mot a plusieurs sens que l'on ne peut distinguer par la scansion : ainsi à propos de *suffoco* (cf. aussi infra 2.3), pour lequel les grammairiens distinguent non pas deux sens, mais deux verbes, l'un composé de *sub* et *faux, -cis* avec *o* long, équivalent de *strangulare*, l'autre composé de *sub* et *focus, -ci*, avec *o* bref, équivalent de *extinguere*. Au début du XIII[e] s., les *Aequivoca* de Richard Pluto utilisent aussi ce principe et distinguent les homonymes par la quantité[123].

Vers marginaux et interpolations

Dans le chapitre VI consacré aux monosyllabes, les vers présentent une physionomie très particulière, due au fait qu'en une trentaine de vers, l'auteur de cette section du *Graecismus* énumère plus d'une centaine de mots qui présentent la caractéristique commune d'être monosyllabiques ; ce sont donc des vers énumératifs (*cf. Graec.* VI 4 : *Lar mas pons pus glis rex ros Nar sol quoque solis*), hormis ceux qui introduisent chaque section (monosyllabes masculins, féminins, etc.) et ceux qui récapitulent en fin de paragraphe le nombre de monosyllabes qui viennent d'être ainsi traités (vingt-huit monosyllabes masculins, cinquante-six féminins, etc.). Les variantes qu'ils présentent sont innombrables, mais elles se résument à des interversions de mots ou à des oublis, qu'étaient peut-être censés pallier les vers qui rappelaient le nombre de termes traités dans chaque sous-section. Aucun vers supplémentaire issu des marges ne peut donc se glisser dans le texte du *Graecismus*, car il serait immédiatement décelé.

Dans les chapitres spécifiquement consacrés (quoi qu'en dise Jupiter) aux significations des mots, le fait est plus courant, étant donné que rien ne ressemble plus à un vers différentiel qu'un autre vers différentiel, si bien que ces vers peuvent se glisser dans le *Graecismus* en devenant des interpolations. Le phénomène concerne aussi d'autres chapitres, où peuvent venir s'intercaler des vers ressentis à un moment comme complémentaires de ceux du *Graecismus*. L'éditeur Wrobel signale en apparat certaines interpolations, qu'il a donc rejetées. Il a par exemple renoncé à inclure le distique donné par certains manuscrits entre les vers XIV 66-67 (chapitre du pronom) :

Is suus ipse refert idem sed cetera monstrant,

---

ignis, larque foramen / Lar proprium huius genitivus sit tibi Lartis». Les autres termes évoqués ci-dessus sont dans une lacune du manuscrit *Ar.*

123. Éd. RIGG 1991.

Ille refert monstrat et non facit illud,

Les manuscrits qui donnent ces vers signalent en général qu'ils sont à rejeter, parce qu'ils introduisent une contradiction dans le texte[124] : «*IS SUUS IPSE : isti versus non sunt de libro quia actor iam esset sibi ipsi contrarius*» (*Pa2* f. 85v, *Ar* f. 104r, *Pa1* f. 139rb). Nous sommes cependant ici dans le cas assez simple pour l'éditeur où les témoins divergent, et où l'interpolation se laisse repérer par examen externe du texte, les vers concernés n'étant pas donnés par tous les témoins de sa sélection. Il y a cependant d'autres cas patents d'interpolation, qui sont examinés par les glosateurs, et ces interpolations peuvent souvent être éliminées grâce à leur travail de critique interne. Wrobel a ainsi conservé deux vers consécutifs qui forment aujourd'hui la série X 181-2, malgré la contradiction manifeste qui existe entre les deux, contradiction qui a d'ailleurs suscité beaucoup de variantes dans le second vers[125]. Le ms. *W* signale pourtant en marge que l'incohérence impose soit de rechercher la figure qui en rendrait compte, soit de considérer avec certains que le second vers est une interpolation[126]. On retrouve la même mise en garde dans *Pa2* qui contient aussi ce vers supplémentaire (f. 57r). Le passage semble de toute façon avoir toujours suscité des commentaires versifiés : *Pa6* par exemple n'a pas le vers que l'on trouve plus tard dans *W* et *Pa2*, mais ajoute d'autres vers semblables en marge.

Il est d'ailleurs intéressant de se demander comment s'intègrent ces *versus*, et pourquoi quelqu'un les insère à un moment donné dans le texte alors qu'ils ne figurent pas dans l'exemplaire d'origine. La motivation d'un tel copiste peut être double : il peut penser réparer un oubli, et récupérer un vers qui avait failli être omis à la copie précédente. *W*, transcrit en 1263, présente un nombre assez important de vers ainsi ajoutés hâtivement en marge, pour rattraper une copie

124. Cf. les vers qui précèdent (*Graec.* XIV 63-66) : «*Iste* vel *hic* tantum demonstrant, *is*que *sui*que / Hec tantum referunt, demonstrant hec referuntque / Scilicet *ille ipse* : Cato currit et ille movetur, / Ille vel ipse lego*, vir currit et ipse movetur». 'Ipse' y apparaît classé comme démonstratif et relatif, au contraire des vers d'interpolation qui en font exclusivement un relatif.

125. «Scoba domum mundat, scobs est quod mittitur extra, / scobs est quod mundo, sed scoba quod aede repello». Cf. WROBEL 1887, p. 83 app. crit.

126. «Et utitur actor quadam figura que dicitur sincresis [= synchysis] que habet confundere constructionem ; vel secundum quosdam iste versus scilicet SCOBS non est de libro quia contrarius est superiori, scilicet SCOBA DOMUM et istis qui sequuntur». (*W* f. 34v)

défectueuse ; mais ces vers sont clairement distingués, par leur module d'écriture, de la glose marginale (qui n'existait pas encore). Il faut en effet que le vers soit isolé dans la marge, et non intégré dans le corps d'une glose marginale, sinon le copiste ne peut croire avoir décelé un oubli. Dans l'autre hypothèse, le copiste averti, maître ou étudiant qui copie ou fait copier le manuel pour son compte, peut vouloir améliorer volontairement le texte en y insérant un ou plusieurs vers qu'il juge intéressants, soit qu'il les repère dans la marge soit qu'il les connaisse personnellement. *Acies*, exemple courant d'homonymie, fait ainsi partie de ces mots qui ont suscité des additions dans certains témoins du texte, et les trois (parfois seulement deux) vers différentiels (*Luminis est acies...*) sur lesquels nous reviendrons plus loin figurent, d'après l'apparat de Wrobel[127], tantôt dans le texte du *Graecismus* (pour quatre témoins sur dix-sept) tantôt seulement dans la glose marginale (pour deux autres manuscrits). Les trois vers sont aussi ajoutés dans la marge de *W*, f. 33r.

Il est intéressant de noter que les maîtres ne suppriment jamais ces interpolations, mais au contraire les conservent en signalant dans leur commentaire leur statut particulier : les éliminer purement et simplement du texte serait beaucoup plus risqué, puisqu'ils seraient à coup sûr récupérés à la copie suivante, puisque nous savons que les copies se font généralement sur deux manuscrits. Wrobel n'a donc pas éliminé toutes les interpolations, et il est tout aussi vraisemblable que, d'après sa sélection limitée de manuscrits, d'autres additions lui aient échappé ; on verra plus loin que ces interpolations ont leur importance dans l'histoire de l'exploitation lexicographique du *Graecismus*.

2.2. Un instrument bilingue

Le *Graecismus* est par sa nature tourné vers un public scolaire, et un autre aménagement destiné à ce public est fourni par le commentaire du *Graecismus* avec ses traductions vernaculaires, dont le nombre augmente au fur et à mesure que l'on progresse dans le temps. Ces traductions sont, comme le note T. Hunt, concentrées dans les chapitres qui offrent le plus d'intérêt lexical, ceux du nom[128] ; dans une moindre mesure, les chapitres traitant du verbe fournissent cependant aussi une certaine quantité de traductions. Certaines de ces

127. Cf. WROBEL 1887, p. 77.
128. HUNT 1991, p. 97.

traductions viennent visiblement d'un mot latin proche, comme dans l'explication du terme *indutie* (*Graec.* X 161), pour lequel *W* et *Pa2* donnaient, respectivement en 1263 et 1270, l'équivalent latin *treuge*, que Jupiter rend plus tard par le français *triues* dans *Ar*, *treves* dans *Pal* :

W f. 34r	Pa2 f. 56v	Ar f. 68vb	Pal f. 94rb
indutie sunt spatium illud quod inter discordes sumitur loco pacis quousque pax valeat inter eos reformari, que alio nomine dicuntur treuge.	indutie sunt illud spatium quod sumitur inter discordes loco pacis quousque pax inter illos valeat reformari, que alio nomine dicuntur treuge.	indutie sunt illud spatium vel ille treuge que capiuntur inter aliquos discordantes super aliquo facto mortali loco pacis inter eos reformande quousque pax valeat reformari gallice *triues*.	indutie vero sunt illud spatium vel ille treuge que capiuntur inter discordantes aliquos super aliquo facto mortali loco pacis inter eos reformande quousque pax plenarie valeat reformari gallice *treves*.

Il faut cependant noter que dans *Pa6*, on trouvait déjà la traduction *treus* en glose interlinéaire au-dessus du mot *indutie* (f. 15v).

D'autres traductions sont des adaptations directes de gloses latines antérieures, comme dans le commentaire du vers X 93 et la définition de *turrestina*, où l'on voit *torta* devenir *tourte* dans *Ar* et *tarte* dans *Pal*, si bien que le passage à une traduction française remonte probablement au commentaire de Jupiter, ancêtre commun d'*Ar* et *Pal*, de même que l'allusion à la Bourgogne qui vient compléter cette glose[129]. Dans le commentaire du vers XIII 114 au contraire, qui traite, parmi les adjectifs, de la différence entre *dicax* et *garrulus*, le ms. *Ar* atteste que le passage à la langue vernaculaire est postérieur au commentaire de Jupiter, puisqu'on ne rencontre d'équivalent français que dans *Pal* ; on retrouve d'ailleurs là encore un talent assez voisin de celui de Jupiter pour transformer des explications fastidieuses en ce qui devait constituer des moments assez savoureux pour les auditeurs, étant donné qu'un «*dominus meus bene dicit*» assez plat devient dans la dernière version de ce commentaire «Bien dit mon seignor, vraiment il a trop bien pallé» :

129. Cf. Ière partie, Chap. 1, n. 136.

W f. 51v	Pa2 f. 79v	Ar f. 94vb	Pa1 f. 127va
dicax dicitur ille qui audit dominam suam loquentem aliquid et dicit «domina mea bene dicit» et iterat verba eius.	dicax dicitur ille qui audit dominum suum aliquid dicentem et dicit «bene dicit dominus meus» et iterat verba eius adulando ei.	dicax ... dicitur ille qui dominum suum audit loquentem et, ut ei serviat de placebo, repetit verba adulando, ei dicendo sic : «Dominus dicit verum» et talia huiusmodi.	dicax dicitur ille qui audit dominum suum et servat ei de placebo : «Bien dit mon seignor, vraiment il a trop bien pallé».

Si Jupiter introduit un certain nombre de nouvelles traductions vernaculaires dans le commentaire du *Graecismus*, l'auteur de *Pa1* qui le recopie en introduit au moins autant[130]. Ainsi, *Ar* ne contient pas la traduction pourtant commune de *lens* par lentille dans le commentaire du vers X 49 (*lens, -tis cum t est genus leguminis, Ar* f. 64vb[131], *gallice* lentille *add. Pa1* f. 89vb), ni celle d'*arundo* par *roseaul* dans la glose du vers X 293 (*Ar* f. 73ra : *arundo est quedam canna que crescit in paludibus, Pa1* f. 99va : *arundo est quedam herba in aquis existens gallice roseaul*). Les traductions sont de toute façon très variables d'un manuscrit à l'autre, et il est rare de retrouver exactement les équivalents en langue vernaculaire d'un témoin à un autre. Les exemples analysés par T. Hunt témoignent des mêmes divergences : le mot *fax* (brandon) du vers *Graec.* VI 11 reçoit pour équivalent, dans le ms. Oxford Corpus Christi College (E) 62 de la fin du XIII^{e} s., le français *braundun*, mais *tisun* dans le ms. Oxford Corpus Christi College (D) 121[132]. De même, le terme *ancile* (bouclier) du vers VIII 26 est traduit par *bokiler* dans le premier, et par *bracerole* dans le second. On trouve cependant des traductions similaires pour *situle* (vases, X 177 : *buket/bochet*), *nictimene* (chauves-souris, XII 90 : *chaut sorice/causuriz*), *palus* (marais, XII 416 : *boue/bowe*), et *excubie* (veilles, XII 429 : *de geyte/weites*). L'examen de ces deux séries de gloses vernaculaires montre que deux commentaires ont cependant peu de lemmes traduits en commun, et encore moins de traductions communes. Le ms. Oxford CCC (E) 62 présente de même quelques équivalents vernaculaires proches de ceux que l'on trouve dans *Pa1* : *balayse* pour traduire le terme *scobs* (balai) employé aux

130. Il est cependant possible que ces nouvelles traductions remontent, au moins partiellement, à un des deux intermédiaires qui ont existé entre l'archétype de Jupiter et *Pa1*.
131. Comme déjà *W* f. 32r, *Pa2* f. 47v.
132. HUNT 1979, p. 22 et 27.

vers X 181-82, que *Pa1* rend par *balay*, mais *Ar* par *ramon*[133]. Oxford CCC (E) 62 partage également avec plusieurs manuscrits commentés du *Graecismus* la traduction de *socordia* (lâcheté), le premier notant en marge du vers VIII 298 : *socors gall. coward et inde socordia couardyse* (ce mot d'une autre main[134]), tandis que les autres commentent le vers XIII 160 de la façon suivante[135] : *Socors dicitur ille qui neutrum facit scilicet qui cavet audenda et non audenda, et dicitur a se quod est sine et cor, -dis quasi sine corde. Inde dicitur socordia,* coardia *gallice (gallice* coardie *W* f. 52v, *Pa2* f. 80v). Les traductions peuvent aussi se voir compléter, comme ce que l'on voit entre *Ar* et *Pa1* dans le commentaire des vers XII 307-10, où la traduction de *plantaria* par *tacons* devient *semelles ou tacons*[136].

Beaucoup de ces gloses, y compris dans des mss. anglais, sont en français. On trouve cependant aussi des gloses anglaises dans les manuscrits liés aux gloses de Jean de Garlande, comme dans *Pa6* (f. 12r : *hasta anglice* bresc), qui comporte aussi des additions marginales en français (f. 46v : *hoc excudium .dii g.* wirgelhaut). Ce témoin *Pa6* glose un certain nombre de termes issus du *Graecismus* en anglais : au f. 14v (*Graec.* X 61), *strigil*, glosé dans la marge de droite par la mention : *anglice* slap ; f. 15v (*Graec.* X 101), *funus*, qui suscite dans la marge de gauche la glose : *hoc funale est* weke

133. «Scopa, pe est illud instrumentum scilicet arbuscula mediante quo fex et sordicies a domo eicitur et reperitur gallice *balay*» (*Pa1* f. 95rb). «Scopa, pe est illud instrumentum scilicet arbuscula mediante quo fex et sordicies a domo eicitur et repelluntur gallice ramon» (*Ar* f. 69vb). *W* f. 34v et *Pa2* f. 57r ne donnent pas de traduction.

134. HUNT 1979, p. 23.

135. *Pa1* f. 128vb-129ra.

136. «Plantaria, -orum significant quedam frustra vel petias corrigii que ponuntur sub sotularibus resartitis, gallice *tacons*...» (*Ar* f. 87vb) ; «Plantaria, -orum significant quedam frustra vel petias corii que ponuntur sub sotularibus, gallice *semelles ou tacons*...» (*Pa1* f. 118va).

angl.[137]. *W*, ms. d'origine française aujourd'hui à Vienne, ajoute quant à lui quelques très rares traductions allemandes[138].

Le commentaire propose aussi très tôt des dérivés des mots traités par le *Graecismus*, et ces dérivés peuvent être accompagnés d'une traduction : à propos de *putator*, traité au vers IX 256 pour sa différence avec *incisor*, la glose donne très tôt le dérivé *putatorium* avec son équivalent 'sarpe' :

> *W* f.29v : Inde putatorium, rii scilicet instrumentum cum quo vinee scinduntur scilicet *sarpe* gallice.
> *Pa2* f.170-170v : putatorium instrumentum cum quo vinee scinduntur scilicet *sarpe* gallice.
> *Pa1* f.83v : inde putatorium, rii, instrumentum cum quo scinduntur vinee, gallice *sarpe*.

On a en définitive l'impression que les équivalents en langue vernaculaire[139] constituent la partie de la glose la plus spécifique à un maître. Si celui qui recopie un commentaire désapprouve une traduction ou la trouve inutile, il la supprime, parfois pour la remplacer par la sienne, parfois pour ne rien donner à la place (voir le tout petit nombre de gloses vernaculaires communes entre différents témoins étudiés par T. Hunt). Les traductions représentent donc l'élément le plus instable de ces commentaires. Elles font partie du domaine privé de chaque enseignant, qui reste en définitive seul juge de ce qui a besoin d'être traduit et de l'équivalent qui doit être donné dans ce cas, de ce qui sera ou non compris de son auditoire. Ces gloses vernaculaires sont dans

137. Il faut revenir, à propos de ce mélange des langues vernaculaires dans les commentaires, sur la traduction de *funale* par 'weke', qui permet peut-être de rendre compte d'une des traductions relevées par HUNT 1979 : le ms. CCC (D) 121 donne en glose du vers XII 162 : *licnus : merche (metche ?)*, qu'il faut peut-être lire 'mecche'. Le CCC (E) 62 donne comme traduction de *li(g)nus : gallice weke id est lichinus*. Ce 'weke' doit en fait probablement être lu 'meke' (attesté par Godefroy), qui a le sens de 'mèche' (traduction de *funale, linum*, et équivalent de l'anglais 'weke', aujourd'hui 'wick').

138. «Barbarolexis est oratio composita ex greco et latino, vel ex latino et lingua gallica vel alia (...)». In marg. sup., alia manu : «vel ex latino et lingua deutunica ut in hoc exemplo : Porrige mihi suppellectum huid der tur uf der stange». (*W* f. 22r glose de *Graec.* VIII 199). *Barbarolexis* est pris ici au sens de discours mêlant des mots latins et étrangers, sens que l'on trouve dans le *Doctrinale* (vers 2373-74) ; pour la discussion dans les gloses du *Doctrinale* sur cette définition différente de celle de Donat, cf. infra chap. II, 1.2.

139. Pour les gloses vernaculaires du *Doctrinale*, cf. THUROT 1868, p. 527 sq., HUNT 1979, p. 28 sq., et HUNT 1991, II p. 15-26.

cette mesure moins respectées, car bien identifiables et isolables de ce qui les entoure, elles sont tout de suite vues comme adventices.

2.3. Un instrument pédagogique

Avec la troisième tradition de commentaire, apparaît une nouvelle tendance : la parole magistrale semble plus familière, elle tend à captiver l'attention de l'élève et à fixer son intérêt sur le texte par des allusions au monde contemporain, ce qui passe souvent par une réactualisation des exemples. Le vers IX 295 (*Est deus aeternus, nostro de corpore divus*) invite à ne pas confondre *deus* et *divus* ; pour ce vers, beaucoup de témoins donnent la leçon *tempore* au lieu de *corpore*, et les commentaires essaient de rendre compte de ce *tempore* : après avoir signalé qu'il existait autrefois plusieurs dieux chez les Romains, ils énumèrent quelques saints de leur époque. À partir de la génération <T2>, les maîtres citent saint François et saint Guillaume de Bourges ; Jupiter, dont le jeune auditoire soissonnais restait peut-être perplexe devant la figure de Guillaume de Bourges, modernise le commentaire en ajoutant l'exemple, plus parlant pour ses élèves, de saint Louis, qui venait d'être canonisé, en 1297, soit peu d'années avant :

W f. 30r, Pa2 f. 51r	**Ar f. 59va, Pa1 f. 84ra**
VEL DE NOSTRO TEMPORE sicut beatus Franciscus et beatus Guillelmus Bituricensis qui in nostro tempore sancti facti sunt.	VEL DE NOSTRO TEMPORE sicut beatus Franciscus et beatus Guillelmus Biturienses et beatus Ludovicus qui tempore nostro facti sunt divini et sancti.

Cet enrichissement des gloses est très souvent dû à Jupiter, et peut-être plus généralement encore à la troisième tradition de commentaire. Il n'hésite pas à transformer des gloses afin qu'elles deviennent plus parlantes pour ses élèves, ainsi celle de *convena*, qui prend l'exemple de populations qui affluent des villages environnants à l'occasion de la Saint-Jean (*Graec.* XIII 129) :

Ar f. 95rb	**Pa1 f. 128ra**
Convena dicitur ille qui de parva villa venit ad civitatem vel castrum prope situm vel de domo una in aliam sicut in festo Iohannis.	Convena dicitur ille qui venit ex una parva villa ad civitatem vel castrum prope situm vel de una domo ad aliam sicut in festo Iohannis Baptiste.

Les maîtres semblent de plus en plus coutumiers de ces façons familières de s'exprimer en cours. Il semble ainsi que l'on doive au compilateur de *Pa1* une manière assez particulière de gloser le terme *camera* (*Graec.* VIII 95) : alors qu'en 1263 et 1270, *W* et *Pa2* se contentent de dire que la *camera* est propre aux étudiants (*Pa6*, *Pa3* et *Pa7* ne donnant même aucune glose sur ce passage), ce que reprend

encore Jupiter vers 1300, le rédacteur de *Pa1* affirme que la *camera* est particulière aux étudiants pauvres, parce qu'ils ne possèdent pas de grands palais comme les moines, les chanoines, les usuriers et tous les autres personnages de cet acabit :

W f. 20r (1263)	**Pa2 f. 35v (1270)**	**Ar f. 43ra (ca 1300)**	**Pa1 f. 59va (XIVe s.)**
pertinet ad scolares quia scolares domos habent pendentes.	...et pertinet ad scolares.	pertinet ad scolares quia scolares debent habere domos pendentes et curvas.	camera est casa scolarium pauperum, a camerim quod est curvum, quia non habent magna palatia ad modum monachorum vel canonicorum vel feneratorum et huiusmodi.

Cette transformation de la parole magistrale apparaît déjà dans certains manuscrits de la tradition <T2>, et l'on voit les maîtres faire allusion, dans leur commentaire du vers sur *cognomen* (*Graec.* XI 1-2), à ce qui étaient peut-être des personnes de leur entourage, d'autant plus que les noms changent avec les commentaires. Alors que *Pa6* et *W* ne donnent aucun exemple, les gloses chronologiquement postérieures, et ce dès *Pa2*, se mettent à illustrer ces vers de noms propres soit de leur invention, soit de leur connaissance : *Pa2* parle ainsi de la famille Dore (Doré ?), Jupiter évoque les Le Sainne et les Le Pelé, qui deviennent dans *Pa1* les Le Sage et les Le Pelé, noms qui manifestement ne lui disent rien du tout et qui se voient compléter par un nouveau, Michel de Bonne Vielle :

W f. 37r	Pa2 f. 60rv	Ar f. 73va	Pa1 f. 100ra
cognomen dicitur commune nomen totius cognationis unde cognomen quasi cognitum nomen.	Cognomen est commune nomen totius cognationis unde cognomen quasi cognitum nomen, ut Petrus Auri, Iohannes Auri et sic de aliis, et sic li Auri est cognomen.	cognomen dicitur commune nomen totius cognationis, id est cognomen comprendit totam cognationem unius parentele sicut (...) vocantur omnes de genere sanguinorum : Petrus Li Sainnes, Colas Li Sainnes, etc. Similiter (...) vocantur Li Pelés : Colardus Li Pelés, Petrus Li Pelés, Iohannes Li Pelés, etc.	cognomen dicitur commune nomen totius generationis, id est cognomen comprendit totam generationem unius parentele sicut comites vocantur omnes de genere sanguinorum Petrus Li Sages, Colas Li Sages, Michael de Bonne Vielle et sic de aliis. Similiter apud Latinos vocantur Colardus Li Sages, Robertus Li Pelés[140].

Nous avons vu aussi Jupiter faire référence à la rue parisienne de la Bûcherie pour illustrer son commentaire du vers X 73[141]. Ces quelques exemples montrent à quel point chaque nouvelle copie, tout en s'inscrivant dans une famille de glose parce qu'elle n'éprouve pas le besoin de renouveler le substrat doctrinal, transforme le commentaire. Ceci attire aussi l'attention sur les scribes de ces manuscrits, ces copistes qui prennent autant de libertés avec les textes qu'ils transcrivent. Chaque nouvelle copie, réalisée à partir de plusieurs témoins, est l'œuvre de maîtres qui réécrivent ou font réécrire le cours, et l'on peut penser que tout élément présent dans un seul manuscrit devait être examiné pour décider de son insertion ou de son rejet. Toute évolution n'est donc pas définitive : le copiste suivant, qui confronte l'innovation d'un manuscrit donné à l'état antérieur fourni par un autre, choisit d'intégrer ou non cette innovation. Dans ce contexte, il est intéressant de noter que ce sont les enrichissements latins qui se transmettent le mieux au contraire des traductions plus personnelles en langue vernaculaire, liées à un maître.

140. Ce passage est absent de *W* (f. 37r). *Pa6* donne seulement, pour illustrer la différenciation du prénom par le *cognomen*, l'exemple de *Petrus Elyas* (f. 17r) : *prenomen inventum est causa differentie ut cum dico Petrus Elyas*, ce qui est repris dans *Pa2* f. 60r.

141. *Ar* f. 65ra : «Strues est proprie cumulus lignorum sicut fit Parisius in vico qui dicitur in Buceria (in Buceria : la Bucherie *Pa1* f. 91ra)».

2.4. Un instrument perfectible : les citations de lexicographes

Le *Graecismus* lui-même ne cite pas de lexicographes puisqu'il est théoriquement un manuel de grammaire, et un manuel autosuffisant, hormis une référence explicite, au vers IX 303, à Papias[142]. Les commentaires font en revanche très souvent référence à des lexicographes, et l'on observe que là aussi le phénomène de citation s'intensifie avec chaque tradition. Pour rendre compte des termes traités par le *Graecismus*, et donner un enseignement complet, qui ne pourrait être démenti par aucune autorité, les commentaires empruntent des définitions à des lexicographes, et les utilisent soit pour compléter le cours soit pour les confronter avec la définition du mot qui transparaît dans le *Graecismus*.

Isidore est très présent, du moins dans la première tradition de commentaire, représentée par *Pa6*, qui lui emprunte très souvent des définitions, comme au f. 13r, la définition de *magus* pour commenter le vers IX 289 (*Ysidorus : magi sunt qui vulgo malefici ob facinorum magnitudinem nuncupantur*), au f. 14r sur le vers X 55 (*Ysidorus : macerie sunt parietes longi quibus vinee aliquando clauduntur*), au f. 32v sur le terme *faba*, etc. L'on se souvient d'autre part que <T1> utilisait aussi Isidore dans la glose de la section consacrée aux figures.

Hugutio de Pise est également très utilisé dans ce contexte, pour ses *Derivationes*, grand glossaire ordonné par racines composé vers 1200[143]. Il est présent dans les gloses dès la tradition <T1>, mais à un degré moindre qu'Isidore. Le témoin *Pa6* cite ainsi Hugutio à propos des vers X 181-82 sur *scoba*[144], et l'oppose à Isidore dans la glose de *lenticula* (X 47[145]), mais comme la querelle semble assez vide de sens, elle s'estompe dans les gloses postérieures (*Pa2* f. 47v, *Ar* f. 64vb, *Pa1* f. 89vb) tout comme les mentions d'Isidore, tandis que les mentions d'Hugutio deviennent plus nombreuses. *Pa2* introduit ainsi Hugutio (f. 42v), dans le commentaire de *xeron* (*Graec.* VIII

142. «Calculus est pondus, minimus lapis, ensis acutus : / libro Papie, si vis, exempla require».
143. Cf. RIESSNER 1965.
144. *Pa6* f. 16r (marge de droite) : «Scoba secundum Huguitionem dicitur (vac. !) et est ferrum quo ligna planantur...»
145. *Pa6* f. 14r : «Ysidorus : lenticula vasculum olearum ex ere aut argento factum, a liniendo dictum. Hiis enim re<ge>s ac sacerdotes liniebantur. Tamen secundum Huguitionem lenticula pro vase dicitur a liniendo quia reges et sacerdotes inde liniebantur».

335), alors que cette citation ne figurait pas dans *Pa6* (f. 9v), ni dans *W* (f. 24v) ; on retrouve en revanche cette citation dans les exemplaires postérieurs du commentaire[146]. Ceci montre que l'introduction d'Hugutio dans les chapitres lexicographiques est plus intensive dans le remaniement de <T2b> des années 1269-70, alors que nous avons vu que <T2c> introduisait de nombreuses références à Hugutio dans le chapitre des figures. Cependant, Jupiter, auteur de la glose <T3>, introduit à son tour de nouvelles références à Hugutio, ainsi à propos du mot *vitta*[147]. Ces emprunts à Hugutio ont donc ceci d'intéressant qu'on ne peut pas les attribuer à une strate précise, puisque chaque nouvelle famille de glose y revient pour en extraire de nouvelles citations.

Pa2 est par ailleurs le premier exemplaire du commentaire où l'on voit apparaître une citation explicite de Jean de Garlande, à propos de l'interprétation des vers *Graec.* XII 307-10, qui pourraient laisser croire que *plantaria* est équivoque, pouvant correspondre soit à un féminin singulier *plantaria, -e* soit à un neutre pluriel *plantaria, -orum* :

> *Pa2* f. 73v : Aliqui intelligunt hoc male scilicet quod plantaria sit singularis numeri sub ista vice et feminei generis (SIGNIFICABIT ETC.). Sed non est verum unde magister Io. de Gallandia in Clavo (*sic*) Compendii : Femineo genere plantaria dic nichil esse[148].

On retrouve cette opinion dans *Pa6*, mais cet avis est ici exprimé comme une *opinio propria* :

> *Pa6* f. 22r : quicquid dicat autor, semper est in singulari hoc plantare et in plurali hec plantaria.

Jean de Garlande, s'il est bien l'auteur du manuscrit *Pa6*, donne ici directement son opinion, opinion du maître contre celle d'Évrard, car il ne voit pas dans ce passage du *Graecismus* le traitement d'un mot qui a un sens différent selon qu'il est au singulier ou au pluriel, mais bien l'étude de deux homonymes, *plantaria, -e* f. sg. et *plantaria, -orum* n. pl. Il est vraisemblable que c'est Jean de Garlande qui a raison contre

146. «<Zeron> componitur cum pellis et dicitur zeropellina id est sicca pellis. Et dicitur zerophagia sicca comestio vel ciborum humentium abstinentia. Et hoc dicit Hugutio et debet scribi per 'x'». (*Pa1* f. 69rb)

147. «Et vide quod scribere vita per duo 't' est contra regulam et contra Hugutionem quid dicit quod vita, -te pro fascia derivatur a vinceo, -ces. Unde multum errant scribentes vita per duo 't' sicut dicit Hugutio, et etiam redarguebat illos qui scribunt hoc nomen littera per duo 'tt'». (*Pa1* f. 91ra sur *Graec.* X 77-79)

148. «Femineo genere plantaria dic nichil esse» : Jean de Garlande, *Clavis compendii*, ms. Brugge, Stadsbibl. 546 f. 29va13.

ses continuateurs tels que l'auteur de *Pa2*, qui préfère parler d'une lecture erronée, car le chapitre XII du *Graecismus* (*De nominibus mixtis*) traite effectivement des noms sous plusieurs genres différents, après avoir présenté séparément les substantifs masculins, féminins et neutres. Or *plantare*, au pluriel *plantaria*, aurait dû prendre place dans le chapitre XI consacré aux substantifs neutres et non dans le chapitre XII.

On retrouve dans *Ar* (f. 87vb) et dans *Pa1* (f. 118vab) la même référence à Jean de Garlande, qui a donc été reprise, avec le reste, par Jupiter, mais il n'est plus précisé chez ce dernier que la citation, légèrement modifiée d'ailleurs, provient de la *Clavis Compendii* :

> Plantarius vel plantarium in singulari numero (*inv. Ar*) significat arborem que quandoque in aliquo loco inseritur, deinde evellitur ut alibi plantetur (et ... plantatur *Ar*). (Talis debet esse littera *add. Ar*). Unde Iohannes de Gallandia : Femineo genere plantaria nil reor esse. (Quasi diceret : plantaria non est feminini generis *add. Ar*).

Notons pour le parallèle avec la glose *Admirantes* qu'elle cite également Jean de Garlande, qui est là aussi l'auteur cité le plus récent[149]. Un peu plus tard, on voit s'introduire indépendamment de <T2> une nouvelle référence à Jean de Garlande, dans le commentaire du vers XI 142 qui traite le mot *tempus* :

> *Pa1* f. 104vb : tempus in alia significatione idem est quod pars capitis in homine, gallice temple, quod quidem ydiote dicunt tempus ad nichil sit et illud reprendit Io. de Gallandia qui dicit : Tempus non timpus dicas, saltem neque saltim.

Cette citation est présente dans *Pa1* mais une lacune d'*Ar* interdit de contrôler si cette citation a été introduite par Jupiter ou seulement par le compilateur de *Pa1*.

Ces recours à d'autres auteurs constituent autant d'arbitrages sur des points très litigieux. Il en va encore de même, quand la troisième tradition de commentaire fait appel à Guillaume Brito[150]. Malgré de nombreux emprunts, la façon dont Guillaume Brito utilise le *Graecismus* est parfois très critique : à l'article *saphirus* par exemple, il confronte l'opinion d'Évrard qui distingue *saphirus* avec 'i' long qui désigne la pierre précieuse et *saphirus* avec 'i' bref qui signifie le verre[151], avec l'appréciation négative que porte sur ce vers Magister

149. Cf. THUROT 1868, p. 33.

150. Pour les liens entre la *Summa Britonis* et le *Graecismus*, cf. infra 3.1.

151. *Pa1* f. 112^{v}, glose du vers «Est vitrum saphirum, pro gemma dico saphirum» (*Graecismus* XII 121). Forcellini donne plusieurs exemples de

Bene, grammairien bolonais de la première moitié du XIII[e] s. Brito se range finalement à l'avis de Bene contre Évrard[152]. Le commentaire du *Graecismus* se fait avec Jupiter l'écho de cette polémique, signalant que pour Brito le 'i' de *saphirus* est toujours long et que le vers est donc faux :

> Differentia est inter saphirus media correpta et media producta : saphirus media correpta est vitrum, sed media producta est gemma, unde quidam : «Porticus est Rome qua dum spatiando fero me / Res querendo novas inveni de saphiro vas / Quod tribus et semi solidis ego prodigus emi[153].» BRITO tamen dicit quod pro utroque debet produci, dicens quod versus iste (iste versus *Pal*) est trutannicus (falsus *Pal*), «Pro vitro saphiro et pro gemma dico saphirum». (*Ar* f. 82ra, *Pal* f. 112v)

Ar	*Pal*
Et sic debet esse equivocum et hoc est quod dicit littera.	Sed non credo quia multi alii doctores dicunt oppositionem.

La comparaison de ces deux versions de <T3>, commentaire de Jupiter dans *Ar*, et sa reprise par *Pal*, fait apparaître que si *Pal* reprend le commentaire de Jupiter, il se resolidarise en revanche avec le *Graecismus* en conclusion : «il ne suit pas personnellement Brito car beaucoup d'autres lettrés disent le contraire». *Pal* a évidemment tort sur le fond (Forcellini n'enregistre que *sapphirus* avec 'i' long), mais se montre plus cohérent dans son commentaire d'Évrard que sa source *Ar,* qui tente de faire coïncider Guillaume Brito et Évrard en affirmant que *saphirus*, avec toujours un 'i' long, est homonyme, équivoque, et que c'est ce que signifie le texte, puisque la scansion impose une brève à cet endroit du vers. Il est de plus probable qu'Évrard entendait distinguer ici *saphirus* ('i' long) et *saphirum* ('i' bref), car ces mots

---

saphirus avec 'i' bref, mais ne fait pas allusion à un quelconque sens de verre. Ce deuxième sens semble donc directement lié aux vers de Marbode cités en illustration.

152. «Quod autem quidam dicunt saphirum pro vitro media correpta, magister Bene dicit esse trutannicum. Unde per consequens trutannicus videtur ille versus et sui similes, scilicet 'Pro vitro saphirum, pro gemma dico saphirum'. Credo quod Bene sensit, quia numquam inveni pro vitro». Guillaume Brito, *Summa* éd. DALY et DALY 1975 p. 681 s. v. saphirus. Pour d'autres emplois grammaticaux de *trutannicus*, cf. THUROT 1868, p. 101 n. 3, p. 104 n. 4.

153. Marbode, *Carmina*, PL 171 col. 1685 : *Porticus est Rome quo dum spatiando fero me / Res querendo novas inveni de saphyro vas / (...) / Vas tribus et semi solidis ego prodigus emi.* Cf. Walther, *Init.* 14284.

sont traités non pas dans le chapitre IX consacrés aux substantifs masculins, mais dans le chapitre XII qui traite de noms de genres différents[154].

La glose <T3> fait aussi recours à Guillaume Brito à propos de *suffoco*. Le mot est traité par le *Graecismus* sous le rapport de l'homonymie, au vers XV 65 (*Strangulo suffoco, exstinguo suffoco dicas*), qui distingue *suffoco* avec 'o' long dérivé de *sub* et *faux, -cis*, et *suffoco* avec 'o' bref dérivé de *sub* et *focus, -ci*, le premier ayant le sens d'étrangler et le second d'éteindre. Forcellini donne la même distinction, le second verbe ayant cependant le sens de «soumettre au feu, purifier par le feu», illustré par une unique citation de Properce dont la lecture n'a pas fait l'unanimité. Le second *suffoco* avec 'o' bref n'est donc pour le moins pas courant. Le vers d'Évrard a été contesté, ainsi qu'un autre vers similaire (*Suffocat extinguit, suffocat guttura stringit*) qui est critiqué par Magister Bene, cité par Guillaume Brito. On ne trouve pas de critique du vers *Graec.* XV 65 dans les premiers commentaires du *Graecismus*, et Jean de Garlande en particulier n'y trouve rien à redire[155]. La première critique apparaît dans *Pa2* sans que l'on puisse savoir où elle a été lue, puisque l'auteur affirme seulement que quelqu'un «digne de foi» dit que le 'o' de *suffoco* est toujours long :

> Sed quidam fide dignus dicit quod non debet dici suffoco media correpta sed semper producitur et sic erit suffoco equivocum etc. (*Pa2* f. 89r sur XV 65)

L'attribution est plus explicite dans *Pa1* (f. 144vb) :

> Nota quod secundum Petrum Heliam, Papiam, et Britonem media semper producitur. (*Pa1* f. 114vb)

On trouve cette remarque chez Papias (*Suffoco, -as producit penultimam. Componitur enim ex sub et fauces*), et chez Guillaume Brito, qui cite lui-même Papias et Hugutio, mais aussi Magister Bene[156]. On ne trouve pas en revanche de référence à *suffoco*

154. On remarque ici l'influence du *Graecismus* sur le *Vocabularius Ex quo*, qui donne à l'article *saphirus :* «S. est vitrum vel gemma» (S 149.1 V p. 2376). Cf. infra 3.3.

155. «Suffoco enim producta dicitur de sub et faus, -cis, media correpta dicitur de sub et focus, -ci» (*Pa6* f. 28r).

156. «Hoc movit Magister Bene ut diceret quod suffoco tantum habet mediam productam quia componitur ex sub et faux, cis et non ex sub et focus. Et dicit quod trutannicus est illud : 'Suffocat extinguit, suffocat guttura stringit'. Cui consentio, presertim cum nullus nobilis auctor illam sillabam corripuerit». (Guillaume Brito, *Summa* p. 762) Magister Bene, auteur d'un

dans la *Summa* de Pierre Hélie. Notons à propos de ce vers cité par Magister Bene (*Suffocat extinguit, suffocat guttura stringit*) qu'il figure dans les œuvres d'Henri d'Avranches[157], dans plusieurs des témoins de la sélection de Wrobel en complément des vers XV 65-66, et qu'il se trouve aussi dès 1263 dans *W* en glose marginale (f. 59r).

La controverse est sérieuse et se termine chez Brito par un avertissement solennel : «Que ceux qui ne sont pas d'accord, ou bien produisent en leur faveur des auteurs dignes de foi, ce qui est impossible, ou bien se soumettent totalement à tous ces auteurs que l'on ne saurait contredire[158]». On notera que c'est exactement ce que fait la glose à partir de *Pa2*, qui se soumet sans condition à l'opinion d'un *fide dignus* (employant d'ailleurs la même expression que Guillaume Brito...), et même *Pa1* ne revient pas sur ce démenti apporté au *Graecismus*.

En cherchant en amont d'Évrard de Béthune, on constate qu'une mention explicite de la même controverse se rencontre dans le *De Accentu* d'Hugutio de Pise[159]. On la retrouve également, mais cette fois à la fin du XIII[e] s., dans le *Catholicon*, à l'article *suffoco*[160].

On voit donc que le commentaire a recours, dans sa première tradition à des lexicographes comme Isidore, chargés de compléter le sens du texte, en fournissant des définitions incontestables des termes

---

De Accentibus d'une date indéterminée, a été consulté par les éditeurs de la *Summa Britonis* dans le ms. Paris BNF nal 353 (ici f. 49).

157. Cf. HEIRONIMUS et RUSSELL 1929a, p. 5.

158. «Contradictores igitur suis adinventionibus innitentes vel pro se auctores fide dignos producant, quod impossibile est, vel tot auctoribus, quibus contra ire non possunt, penitus acquiescant» (Guillaume Brito, ibid.).

159. «Suffoco as et prefoco as debet dici ut accentus sit super penultimam ; est enim longa procul dubio, quod patet illo versu Ovidii in libro In ibin : 'prefocent anime noxia melle viam' ; et sunt composita a sub vel pre et fauce, quasi sub fauce capere et stringere et strangulare. Alii dicunt quod similiter penultima in illis potest corripi, et tunc componitur a focus, quod ex auctoritate non dicunt». Éd. CREMASCOLI 1978, p. 82-83.

160. «Item secundum quosdam suffoco cas potest componi a sub et focus, et tunc suffoco et suffocans et huiusmodi corripiunt fo, sicut focus, unde consuevit dici : 'Suffocat extinguit, suffocat guttura stringit' ; sed non omnes recipiunt istam compositionem, unde dicit magister Bene quod suffoco cas habet penultimam tantum longam, quia nullus nobilis autor eam corripit. Componitur enim ex sub et faux et non ex sub et focus, ergo trutannicum est illud : Suffocat extinguit et cetera, ut supra. Hugutio etiam dicit quod suffoco penultimam producit et Papias similiter hoc dicit». Cité par CREMASCOLI 1978, p. 82 n.

traités de façon versifiée par Évrard. La seconde génération de glose poursuit cet effort mais en l'appuyant plus volontiers sur les *Derivationes* d'Hugutio. C'est aussi cette seconde génération de commentaire qui commence à s'appuyer sur des auteurs extérieurs comme Jean de Garlande ou le *fide dignus* de *Pa2*, alors que Jean de Garlande corrigeait directement le texte de sa propre autorité dans le commentaire <T1>. Le travail de correction se renforce avec la tradition <T3> qui a explicitement recours à Brito pour amender ce qu'elle identifie comme des erreurs du *Graecismus*, dans les cas de *saphirus* et de *suffoco*, ou au moins pour que son auditoire soit au courant que ces vers sont contestés, quel que soit le parti finalement pris par le maître, de suivre Brito pour Jupiter ou Évrard pour l'auteur de *Pa1*.

3. Le *Graecismus* dans le monde de la lexicographie médiévale

Les nombreuses citations de lexicographes dans les gloses du *Graecismus* témoignent de l'ancrage du manuel dans une tradition lexicographique, et de l'existence d'un courant d'emprunt permanent à des auteurs anciens ou récents, qui permet d'enrichir ou de corriger le texte. Beaucoup d'éléments passent aussi dans l'autre sens, et le fait que le *Graecismus* soit essentiellement un manuel de mémorisation de la signification des mots n'a pas échappé aux auteurs de glossaires postérieurs, qui ont été nombreux à percevoir l'intérêt que présentaient pour eux le manuel et son commentaire. Autant que les vers différentiels du manuel lui-même, c'est le commentaire qui fait du *Graecismus* un maillon important de cette tradition lexicographique, un réservoir de *versus* mnémotechniques accompagnés d'un commentaire tout prêt, de dérivés (nous avons vu plus haut que la glose introduit très tôt des mots de la même famille, comme *putatorium* à propos de *putator*) et de traductions en langue vernaculaire.

3.1. Influence du Graecismus *au XIII^e^ siècle : Guillaume Brito et Jean de Gênes*

Les emprunts de lexicographes sont donc nombreux, et ils commencent apparemment vers la mi-XIII^e^ s., quand le franciscain

Guillaume Brito rédige sa *Summa*[161]. Cette compilation, achevée entre 1250 et 1270, et probablement plus près de la première date que de la seconde[162], traite environ 2500 mots majoritairement issus de la Bible, à l'aide de grammairiens et de lexicographes généralement identifiés par l'auteur, que ce soit par leur nom ou par le titre de leur œuvre, Alexandre de Villedieu (*auctor Doctrinalis, magister qui composuit Doctrinale*), Alexandre Neckam (pour ses *Corrogationes Promothei*), Hugutio de Pise, Isidore de Séville (*Etymologiae*), Papias (*Elementarium*), Priscien (*Institutiones*). Le *Graecismus* fait l'objet de 250 citations, généralement identifiées bien que 68 d'entre elles soient simplement introduites par une mention comme *unde versus*. Le *Doctrinale* n'est cité quant à lui qu'une soixantaine de fois. La *Summa* renvoie aussi à de très nombreux *versus*, *memoriales* ou *differentiales*, qui n'ont pu être identifiés. Elle fournit également une vingtaine de traductions françaises qui ont pu être retrouvées dans les *Corrogationes Promothei*[163].

Du *Graecismus*, Guillaume Brito cite essentiellement les chapitres IX à XIII (traitant des noms) et XV à XIX (sur le verbe) ; les chapitres VII (les noms propres), VIII (les noms tirés du grec), XX (les adverbes), XXII (les conjonctions), XXIV (les interjections), XXV-XXVI (la syntaxe) font également l'objet de quelques emprunts. La *Summa* incorpore donc de nombreuses citations extraites du *Graecismus*, mais aussi des *versus* cités comme étant du *Graecismus* mais qui ne figurent pas dans le texte tel que le donne l'édition de Wrobel. Deux possibilités se présentent : il peut en premier lieu s'agir d'interpolations du texte, et l'on a vu qu'elles étaient nombreuses. Prenons ainsi l'exemple de l'entrée *acies,* dans la *Summa Britonis*, qui, après une brève définition de cet exemple célèbre d'équivocation, donne en référence trois vers donnés comme venant du *Graecismus* :

> Acies ab acuo, acuis dicitur et significat tria : ferri summitatem, acumen oculorum et exercitum, eo quod cum acutis armis tenditur ad bellum. Unde versus in Grecismo :
> Luminis est acies que lumen reddit acutum,
> Militis est acies quam non est spernere tutum,
> Est acies gladii, solidum facit illa solutum.

On voit d'après l'apparat de Wrobel, que ces vers suivent, dans certains témoins signalés, les vers *Graec.* X 88-89 (*Est acies oculi, sed*

161. Éd. DALY et DALY 1975.
162. Cf. DALY et DALY 1975, p. XXIII.
163. Cf. DALY et DALY 1975, p. XXIII.

acumen sit tibi cultri, / Est acies pugnans, gens tamen improprie), que l'on retrouve d'ailleurs en *Graec.* XII 215-216, mais aussi qu'ils figurent en gloses marginales de certains autres témoins.

La deuxième explication possible au fait que Brito cite des vers comme étant du *Graecismus* alors qu'on ne les y retrouve pas aujourd'hui est que ces *versus* viennent peut-être plutôt de la glose, comme si les deux ne faisaient qu'un seul et même texte.

D'autre part, les interpolations sont sûrement plus nombreuses que ne le laisse penser l'édition de Wrobel[164], et ces interpolations pourraient constituer ces *versus* introuvables auxquels renvoie Brito ; cette possibilité est d'ailleurs suggérée par les éditeurs de la *Summa*[165]. Brito renvoie par exemple au *Graecismus* pour un vers sur *condio, -ire : conditur urbs, conditur olus sed conditur aurum*, qui ne semble pas figurer dans le *Graecismus*. Si l'on consulte *Pal*, on voit que ce vers se trouve dans la glose marginale du vers XVIII 7[166]. *Ar* présente à cet endroit une de ses nombreuses lacunes, mais le vers se trouve aussi dans *Pr* (f. 116va) en glose marginale du même vers. *Pal* et *Pr* sont cependant deux mss. du XIV^{e} s., et si l'on remonte plus haut, on constate qu'aussi bien dans *Pa2* (f. 99v) qu'encore avant dans *Pa6* (f. 32v), ces vers figurent dans le texte même du *Graecismus*, entre les actuels vers XVIII 7 et XVIII 8. Remarquons aussi que *Pal* affirme avoir rencontré ce vers plus haut dans le *Graecismus*, peut-être là où l'a aussi trouvé Brito ; pour notre part, nous ne l'avons pas localisé à un autre endroit de *Pal*.

Dans le cas des vers sur *fruor* que Brito cite comme puisés dans le *Graecismus* (*Utimur utilibus, fruimur celestibus escis, / Vescimur optato, potior sed fungor honore etc.*), la situation est identique pour les témoins du XIV^{e} s. : les vers figurent dans le commentaire des vers XVII 123-124 dans *Pal* (f. 156vb), dans *Pr* (f. 115rb), tandis qu'une lacune de plus interdit de vérifier leur présence dans *Ar*. La situation est toutefois légèrement différente pour les mss. du XIII^{e} s.,

164. Cf. GRONDEUX 1999.

165. Cf. DALY et DALY 1975, p. XXVIII. Il faut cependant mettre à part le cas des versus cités en illustration de l'article *Oppilo*, qui n'ont pas été identifiés dans l'édition, mais qui sont les vers *Graec.* XV 171-172 ; il faut d'ailleurs leur ajouter l'article tout entier *Dormito* («Dormito sub pigritie, sed dormio vere») qui correspond au vers *Graec.* XIX 125.

166. *Pal* f. 158ra : «Nota istum versum 'Conditur urbs, conditur olus sed conditur aurum', et quia superius tractavit de versu, ideo quod satis dictum est alibi de isto, supersedeo».

car ces vers figurent dans *Pa2* en glose marginale (f. 98v, où ils sont complétés par un troisième vers : *Hec tria dicis cum fungimur officio*), tandis qu'ils remplacent purement et simplement, dans *Pa6*, les vers XVII 123-124, au lieu de les compléter comme c'était le cas pour *condire*.

Le cas des vers cités par Brito (p. 388) pour illustrer l'article *limus* est proche des deux précédents : *Cernit in obliquum strabo sed limus in altum / Et petus huc illuc, luscus quoque, lippus aquescit.* On trouve des vers pratiquement identiques dans *Pal* (f. 183va) en commentaire du vers IX 287 :

> Unde versus :
> Est hirquicallus qui videt hirquis
> Spectat in obliquum strabo, sed lippus in altum,
> Et luscus minimum spectat, proprie lippus aquescit (propter sinapium)
> Orbe carent orbi sed solo lumine ceci.

Ces vers figurent aussi dans *Pr* (f. 60vb), mais aussi pour une fois dans *Ar* (f. 59va), ce qui laisse penser que les autres vers devaient se trouver dans les feuillets aujourd'hui manquants, et dans *W* (f. 30r), donc dès 1263 ; on les retrouve en 1270, toujours dans la glose marginale, dans *Pa2* (f. 50v). Dans *Pa6* en revanche, ils figurent comme toujours dans le texte même du *Graecismus*, à la suite des vers IX 287-288 :

> Spectat in obliquum strabo, sed limus in altum
> At petus huc illuc, luscus quoque, lippus acquescit.
> Et irquicallus oculorum qui videt irquis.

Nous nous retrouvons donc ici dans les deux cas évoqués précédemment : les vers attribués par Brito au *Graecismus* figurent bien dans le texte même du témoin *Pa6*, celui où un réviseur[167], par comparaison avec un autre exemplaire du texte, a remarqué que ces vers étaient des interpolations et les a reliés en marge par la mention «*vacant*». Il apparaît donc que l'exemplaire dont disposait Brito était probablement un manuscrit issu de la tradition <T1> de commentaire, et surtout un <T1a> remontant à Jean de Garlande, comportant de nombreuses interpolations. Que Brito ait utilisé un témoin <T1> confirme que sa rédaction est à placer plus près de 1250 que de 1270, car on peut supposer qu'il aurait eu après 1260 à sa disposition un commentaire plus élaboré et surtout un texte débarrassé de pas mal d'additions, rejetées en commentaire marginal.

167. Cf. supra Ière partie, chap. 1, 2.1, et GRONDEUX 1999.

On constate donc une sorte de va-et-vient permanent entre les marges et le texte. *Pa6* insère dans le texte des *versus* que la tradition <T2> rejettera dans les marges ; à l'inverse, *Pa6* insère dans le commentaire des *versus* dont certains passeront dans le texte. Cette première approche n'a pas permis de retrouver tous les vers cités par Brito comme venant du *Graecismus* (ceux qui concernent les lemmes *fiscella* et *viso* manquent ainsi encore), mais il y a de fortes chances pour qu'on les retrouve en collationnant des exemplaires du *Graecismus* tels que *Pa6*. Le *Vocabularius Ex quo* donne en effet des vers semblables sur *visito* (V p. 2894 : *Visitat infirmum, sed amicus visit amicum).* Ce vers figure aussi dans le *Graecismus novus*, ce qui signifierait que Conrad de Mure l'a aussi pris dans un exemplaire interpolé. Cette brève esquisse des liens entre la *Summa Britonis* et le *Graecismus* attire l'attention sur l'interaction permanente qui existe entre les deux textes. La *Summa Britonis* puise dans le *Graecismus*, peut-être aussi dans son commentaire, le commentaire puise dans la *Summa Britonis* pour critiquer le *Graecismus* à partir de Brito.

Le *Graecismus* a également été mis à profit par Jean de Gênes, pour compiler son *Catholicon* achevé le 7 mars 1286. On sait que le *Catholicon* est formé de deux parties, une grammaire et un glossaire (contenu dans le cinquième livre), qui se répondent et se complètent, et que ses sources principales sont Papias et Hugutio, complétés par Évrard et Alexandre de Villedieu, par de très nombreux passages transcrits littéralement de Priscien, par de nombreux *excerpta* tirés d'Isidore et des Pères de l'Église[168].

Jean de Gênes semble avoir été un utilisateur du *Graecismus* moins critique que Brito, mais nous sommes là sur la frontière exacte entre lexicographie et grammaire, car il reprend dans sa partie grammaticale toutes les figures supplémentaires introduites par le *Graecismus*. La différence est qu'après avoir suivi la structure du *Barbarisme* de Donat, sans traitement spéculatif des figures, il ouvre, comme le *Graecismus*, un chapitre consacré aux couleurs de rhétorique, qui mêle, en ordre alphabétique, les noms latins de ces couleurs avec les noms grecs introduits par Évrard dans la tradition grammaticale. Cet amalgame fait de cette section une sorte de fourre-tout comportant un certain nombre

168. Cf. DELLA CASA 1981, p. 41 sq. Voir aussi, sur les figures de construction dans le *Catholicon*, COLOMBAT-ROSIER 1990a et 1990b, et sur la tradition manuscrite POWITZ 1996.

de doublets, ce que Jean de Gênes tente de justifier dans le bref préambule de cette section. Il reconnaît tout d'abord que les couleurs de rhétorique et les quelques figures jointes, car il distingue toujours ces deux catégories, ne sont pas traitées par Donat et Priscien, mais que, parce qu'elles sont en honneur dans le domaine de la théologie[169] et qu'elles peuvent être ramenées à des espèces de schemata ou de tropes, elles vont être étudiées de façon «mêlée» c'est-à-dire non raisonnée, en ordre purement alphabétique[170]. Vient ensuite la liste de ces couleurs de rhétorique et figures diverses traitées dans le *Catholicon*[171] :

> *adiunctio, agnominatio,* antimetabola, **antipofora, antiteta, antiteton, antropospatos, aposiopesis, apostrophe,** *articulus,* **braciologia, catatiposis, climax,** *complexio, concordia, conduplicatio, coniunctio, contentio, contrarium, conversio, correctio,* diaforosis, diasintos, *diffinitio, dubitatio,* ebasis, **emphasis, endiadis, epydiocesis, epylogus, epimone, ethiopeya,** eubasis (qui fait doublet avec l'*ebasis* mentionnée supra), **euphonia,** euphemismos, **exalage,** *exclamatio,* **fantasia,** *gradatio,* **ypallage,** ypophora, lepos, **litote,** *occupatio,* oloepomenon, omopasia, omophosis, pisantia, *prescisio,* **profonesis, prosopopeya, protheseosparalange,** *ratiocinatio, repetitio, sententia,* **sinerhesis, sinotopeya** (somatopoeia), *subiectio, traductio, transitio,* **tropologia** (f. 62v).

On voit que se répondent, dans cette liste alphabétique, qui est donc plus lexicographique que grammaticale, l'*anthypophora* et la *subiectio*, l'*antitheton* et le *contrarium*, le *climax* et la *gradatio,* la *correctio* et l'*epidiorthosis*, l'*epilogus* et la *transitio*, l'*exclamatio* et la *prosphonesis.* Ces correspondances sont généralement (mais pas toujours) évoquées par Jean de Gênes, cas par cas. Il ne signale rien pour le rapprochement entre l'*anthypophora* et la *subiectio*, mais le fait pour la *correctio* et l'*epidiorthosis*, renvoyant à la fin de chaque

169. Jean de Gênes pense peut-être ici à l'*anthropospathos*, figure rejetée par Jean de Garlande.

170. «Nunc de coloribus rethoricis et de quibusdam figuris que non ponuntur a Donato vel Prisciano. Sunt tamen in honore in theologia et possunt reduci ad scemata vel tropos, mixtim videamus. Colores enim liciti sunt sermones, et multi colores conveniunt cum figuris locutionis. Colores autem rethorici et figure predicte de quibus hic intendimus sunt xli (*sic pour* lxi)». Mayence 1460, Paris BnF Rés. gX.20, 62v.

171. Nous indiquons en italique les termes latins contenus dans le chapitre III du *Graecismus* et en gras ceux qui viennent des chapitres I et II.

paragraphe à l'autre figure[172], pour l'*exclamatio* et la *prosphonesis*[173], pour la *fantasia* et la *somatopoeia*, et signale à propos de la *gradatio* que cette couleur correspond à la *figura* appelée *climax* qu'il traite aussi et au trope *metalensis* qu'il ne traite pas ici, mais n'introduit pas l'*aetiologia* pourtant présente dans le *Graecismus* alors que lui-même traite de la *ratiocinatio* son équivalent.

3.2. Influence du Graecismus *au XIV^e siècle*

Nous avons d'autre part pu repérer l'influence du *Graecismus* sur un glossaire anonyme du XIV^e s., contenu dans le manuscrit H236 de la Faculté de Médecine de Montpellier[174]. Ce glossaire alphabétique dont la seconde partie est réservée aux verbes fusionne un *Graecismus* glosé et la *Summa Britonis*, dont l'auteur a repris en les abrégeant presque tous les articles, en y apportant quelques modifications : utilisation méthodique des sous-entrées, substitution de citations à d'autres, remplacement par ses propres traductions de celles que fournissait l'œuvre de Guillaume Brito. Il a procédé de la même façon pour le *Graecismus* et sa glose, exploitant les chapitres VIII à XIII, XX, XXIII et XXV pour la partie générale, et XV à XIX pour celle des verbes. Le chapitre VIII (*De nominibus exortis a Graeco*) a été systématiquement mis à profit, et presque tous ses vers sont repris. L'auteur a repris les vers d'Évrard et leur glose, mais a, chaque fois que l'ordre alphabétique l'imposait, disjoint le vers du *Graecismus* de l'explication de son dérivé, pour incorporer celui-ci à la place qui lui revenait. On trouve ainsi à la lettre L le vers *Est servire latron, hoc ydolatria probat* (*Graecismus* VIII, 197), et à la lettre I, l'explication d'*idolatria*. Cette séparation peut aussi lui avoir été fournie par l'éventuel index du manuscrit du *Graecismus* qu'il a utilisé.

Le *Graecismus* a aussi influencé Jean de Mera, originaire du Brabant qui achève en 1350 son *Puericius*, et le révise quatre ans plus tard sous le nom de *Brachylogus*[175]. Les sources lexicographiques

172. «Correctio : (...) et convenit hic color cum figura que epidiocesis dicitur de qua infra dicam. (...) Epydiocesis : (...) et dicitur correctio in retho<rica>» (f. 63v).
173. «Exclamatio : (...) convenit cum profonesi de qua dicam infra (f. 63v). Profonosis : (...) hic color dicitur exclamatio» (f. 64r).
174. Cf. GRONDEUX 1998, p. 15-16.
175. Cf. POWITZ 1978.

explicitement citées dans le *Puericius* sont les vocabulaires de Papias, Hugutio et Guillaume Brito, mais la grande masse des vers cités vient de la *Summa Britonis* et du *Graecismus*, complétés dans une moindre mesure par le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu, le *De nominibus utensilium* d'Alexandre Neckam, et certains traités de Jean de Garlande[176]. L'influence du *Graecismus* se lit en particulier dans le prologue de l'ouvrage, où se retrouve le style d'Évrard de Béthune, lui-même inspiré des *Distiques* de Caton[177].

3.3. Influence du Graecismus au XV^e siècle

On relève également une utilisation du *Graecismus*, en domaine allemand, par le *Vocabularius Ex quo*. Ce grand glossaire du début du XV^e s., appuyé sur le *Brevilogus* et sur les *Expositiones* de Brito[178] se développe en plusieurs branches rédactionnelles très complexes. Le *Graecismus* est déjà bien représenté dans la rédaction de départ, et l'une des traditions (W), qui naît vers 1430, ajoute énormément de matériel puisé dans le *Graecismus* et dans le *Graecismus novus* de Conrad de Mure[179], et remonte donc par là à la tradition <T1> de commentaire, qui a inspiré le *Graecismus novus*.

Toujours au XV^e s., on relève l'utilisation du *Graecismus* par Firmin le Ver[180], ancien prieur du couvent cartusien de Saint-Honoré à Thuison près d'Abbeville, qui achève en 1440 son *Dictionarius*, compilation de toute une lignée de lexicographes, Isidore de Séville, Papias, Hugutio, Guillaume Brito, et surtout Jean de Gênes. L'enchevêtrement des traditions lexicographiques est encore visible ici : Firmin Le Ver utilise le *Catholicon* qui se servait du *Graecismus*, mais retourne aussi lui-même à nouveau au *Graecismus*.

176. POWITZ 1978, p. 209.

177. «Quoniam multorum significationis enucleationisque vocabulorum ignorantia quam pluribus oculata deviandi consistit occasio... – ... ut mihi pater luminum ingeniolum dignetur diversorum significationibus derivationibusque vocabulorum plenius illustrare». Cité par POWITZ 1978, p. 206.

178. *Vocabularius Ex quo*, éd. GRUBMÜLLER 1988, I p. 11.

179. ibid. p. 164-65.

180. Éd. MERRILEES-EDWARDS 1994.

Les exemplaires indexés

Le *Graecismus* est beaucoup plus utilisé par les lexicographes que par les grammairiens, car nous n'avons en fait rencontré aucune mention de l'œuvre en contexte grammatical, si l'on excepte les critiques de Jean de Garlande et la reprise, par le *Catholicon*, de tous les équivalents des couleurs de rhétorique. L'utilisation du *Graecismus* dans ce contexte lexicographique a peut-être été facilitée ou encouragée par le fait que certains exemplaires sont indexés. C'est le cas du manuscrit *Ar* (Arras Bibl. Mun. 880) qui contient aux feuillets 2ra à 7va un index très complet sur quatre colonnes. La présence d'une telle table dans le *Graecismus* n'a rien d'exceptionnel, car ces *indices* apparus au début du XIII[e] s. se multiplient au cours du siècle, spécialement dans les ouvrages à caractère encyclopédique[181].

L'index du manuscrit d'Arras est précédé d'un court prologue, calqué, mais assez parodiquement, sur celui du *Graecismus* («*puisqu'à cause d'une nuée d'ignorance*, je ne pouvais trouver facilement *les très nombreux mots* contenus dans le *Graecismus*, j'ai composé la présente table spécialement faite pour ce livre[182]...»). Cet index était beaucoup plus long à l'origine, car le démembrement du manuscrit a sévi aussi dans cette section, et il manque un feuillet entre les sections *c* et *d*, *f* et *i*, *m* et *o*, et plutôt deux feuillets entre *p* et *t*, *s* étant une lettre très volumineuse en nombre de mots, donc vraisemblablement cinq feuillets au total. L'index subsistant couvre aujourd'hui cinq feuillets complets (en enlevant le début de la première colonne, occupé par le prologue et en ajoutant le début de la colonne 7va). Il en reste donc la moitié, et le total devait représenter dix feuillets à quatre colonnes, soit quarante colonnes de quarante lignes chacune. En outre, le rédacteur de cette table s'est arrangé pour qu'elle soit utilisable dans n'importe quel manuscrit du *Graecismus*, comme il l'explique à la fin de l'index. Pour ce faire, il suffit de reporter, sur son propre exemplaire, en face des vers indiqués dans une liste d'incipit donnée à la suite, le numéro de page qu'ils ont dans le manuscrit *Ar*. Le rédacteur précise qu'il ne faut cependant pas attribuer les numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 33, 48, 80, 142 et 143, parce que ces quinze pages correspondent à des

181. Cf. WEIJERS 1991, p. 99-101.

182. «Quoniam ignorantie nubilo quamplurimas dictiones in Grecismo contentas non poteram faciliter invenire, presentem tabulam subsequenti libro composui specialem, algorismi figuris secundum ordinem alphabeti similiter et secundum ordinem foliorum, id est 63, 63, 190, 193, 201...» (*Ar* f. 2r).

pages remplies de «glosules sans texte» ou à celles qui contiennent ce qui est ici appelé le «prohemium», c'est-à-dire en fait le prologue de Jupiter :

> Quicumque presentem tabulam alicui libro singulari voluerit applicare scribat algorismi figuras contra principia versuum secundum quod inferius apparebit. Sed primitus est advertendum quod iste figure non debent scribi scilicet 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 33, 48, 80, 142, 143, quia quindecim folia dicti libri cui facta fuit hec tabula specialis per dictas figuras signata erant omnino plena glosulis sine textu vel illa que prohemium continebant. (*Ar* f. 7v)

Après cette introduction, on trouve la table du manuscrit :

> 10 contra Est proprie metha
> 11 contra Cumque quid, tertium post
> 12 contra Sistola, octavum post
> 13 contra Dicitur, quartum post
> 14 contra Hac Are, sextum post
> ...
> 211 contra Dic ablativum XXVI post.

qui indique qu'il faut reporter sur son propre exemplaire le numéro 10 en face du vers commençant par *Est proprie metha* (Gr. I 1), 11 en face du vers *Cumque quid*, c'est-à-dire le «troisième après» (Gr. I 3), 12 en face du vers *Sistola*, le «huitième après» (Gr. I 10), 13 en face du vers *Dicitur*, le «quatrième après» (Gr. I 14), 14 en face du vers *Hac Are*, le «sixième après» (Gr. I 19), et ainsi de suite, ces numéros correspondant donc aux pages de l'exemplaire d'Arras. Cette table est suivie d'un explicit et de la date d'achèvement, 1336[183]. Remarquons au passage que seuls les mots traités par le *Graecismus* se retrouvent ainsi indexés, et non ceux qu'ajoute le commentaire, ce qui est normal dans la perspective d'une table qui se veut applicable à tous les manuscrits contenant le *Graecismus*, quel que soit le commentaire qui les accompagne, ou même dépourvus de commentaire.

D'autres exemplaires indexés devaient se rencontrer. Nous n'avons cependant repéré que le manuscrit Wolfenbüttel, Herzogliche Bibliothek Helm. Quod. 35 (daté de 1491-93), qui ne contient pas le *Graecismus* mais seulement un index : *Registrum super tres libros operis Eberardi Betuniensis quod Grecismus inscribitur*. Sous ce

183. «Explicit tabula Grecismi et eius applicatio cuilibet codici speciali. Anno milleno C ter et totidem duodeno / Adventus Cristi, tu facta tabella fuisti» (*Ar* f. 7v).

rapport, le *Graecismus* s'apparente à toutes les grandes listes de mots non alphabétiques. Listes de mots, elles avaient vocation à être exploitées lexicographiquement, non alphabétiques, elles devaient être équipées de tables. L'exemple le plus connu est celui des *Derivationes* d'Hugutio, pour lesquelles ont été établis des *indices* dans certains manuscrits, pour pallier les inconvénients du cadre dérivationnel[184] ; les diverses réorganisations d'Hugutio (aussi bien par Jean de Gênes que par Angelo de Senesio[185]) sont d'ailleurs alphabétiques. Jean de Mera, évoqué plus haut, conçoit également ses dictionnaires sous l'angle de la dérivation, mais avec des tables alphabétiques. De même, certains manuscrits du *Graecismus novus* de Conrad de Mure présentent la particularité d'être indexés. C'est le cas du manuscrit München Clm 14254 qui contient un *Graecismus novus* aux f. 1-174v, suivi d'*indices* aux f. 175-182v, qui se répartissent en trois listes, la dernière réservée aux verbes.

CONCLUSION

Le *Graecismus* est donc profondément inscrit dans le monde de la lexicographie médiévale. Conçu en grande partie comme un recueil de *differentiae*, il était le mieux placé pour inspirer de nombreux glossaires, et son influence s'est fait sentir sur tous les lexiques composés jusqu'au XV^{e} s. Il faut en outre se souvenir que lorsqu'on parle de l'influence du *Graecismus*, il faut entendre par là, nous l'avons vu, non seulement l'influence du texte tel que le restitue l'édition de Wrobel, mais surtout plus largement l'impact d'une nébuleuse de vers différentiels, qui gravitent autour du *Graecismus*, tantôt en se glissant entre ses vers, tantôt en étant rejetés dans le commentaire. D'autre part, nous avons vu que les trois traditions de commentaire ont successivement contribué à cette utilisation lexicographique, en dotant les lemmes traités dans le *Graecismus* de gloses de plus en plus complètes. L'approche de la grammaire telle que l'avait définie Évrard de Béthune dans son *prohemium* (l'étude de la signification des mots, leurs rapports d'homonymie et de synonymie) a donc eu un rôle majeur dans le développement de la lexicographie postérieure, au point que les

184. Cf. DALY et DALY 1964, p. 235.
185. Cf. CREMASCOLI 1996.

deux autres approches, intentionnaliste et modiste, étudiées aux chapitres suivants, semblent avoir eu une influence moindre.

Chapitre II
L'approche intentionnaliste

En plus des prologues, la deuxième génération de commentaire est à l'origine d'enrichissements techniques et doctrinaux, en particulier dans la section du *Graecismus* consacrée aux figures. Nous envisagerons donc ici la part ajoutée vers 1260 dans la glose des deux premiers chapitres du *Graecismus*, le premier traitant des figures (métaplasmes, schemata, tropes), le second réunissant barbarisme, solécisme et vices annexes. Ces chapitres s'apparentent par leur sujet et leur forme au *Barbarisme* de Donat, troisième partie de l'*Ars Maior*, mais les structures internes des deux traités diffèrent en réalité profondément. Schématiquement, *Mai.* III 4-5-6 (métaplasme, schemata et tropes) se retrouve chez le Ps.-Évrard dans le chapitre I(abc), mais pratiquement doublé à l'aide de termes empruntés à Cassiodore et indirectement à Priscien. Parallèlement, le chapitre II ressemble à Donat *Mai.* III 1-2-3 (barbarisme, solécisme, vices annexes), augmenté aussi d'un certain nombre d'ajouts. En réalité, le Ps.-Évrard a bouleversé en profondeur le classement antique, par des omissions (dix figures de schemata ont ainsi disparu), des additions de termes nouveaux, fournis majoritairement par le commentaire des Psaumes de Cassiodore[1], des déplacements, suggérés en particulier par l'utilisation de la *Summa* de Pierre Hélie[2]. On aboutit ainsi dans les deux premiers chapitres du *Graecismus* au classement suivant :

1. Éd. ADRIAEN 1958. Cf. THUROT 1868, p. 474.
2. Voir pour le détail de ces remaniements GRONDEUX à paraître-a.

Ia Figure metaplasmi	prosthesis, apheresis, syncope, epenthesis, apocope, paragoge, systole, dyastole, ectasis, ecthlipsis, synaliphe, eclipsis, aposiopesis, pleonasmos, dieresis, synaeresis, temesis, synthesis, epidiegesis, metathesis, antithesis, anastrophe, histeronprotheron, protheseosparalange, epembasis, metabole, epimone, epizeuxis, hypallage, antiptosis, exallage.
Ib Schemata	asyndeton, dyaliton, polysyndeton, zeugma, anadiplosis, anapolensis (epanalempsis), hendyadis, liptote, prosphonesis, ethimologia, synathroismos, epidiorthosis, antitheton, syndiasmos, sarcasmos, chronographia, topographia, cosmographia, catatyposis, characterismos, antypophora, idiopasis, allopasis, epilogus, epitrocasmos, brachilogia, climax, erotema, periphrasis, epexegesis, tropologia, apostropha, polyptoton.
Ic Tropi	synecdoche, hyperbaton, hyperbole, onomatopoeia, antonomasia, prosopopoeia, metonymia, ethopoeia, antitheson, antiphrasis, ironia, emphasis, phantasia, somatopoeia, epitheton, evocatio, conceptio, allegoria, paradigma, parabole, metaphora.
II - figure barbarismi et soloecismi	barbarismus, soloecismus, cacephaton, euphonia, amphibolia, anthropopastos, tapinosis, macrologia, perissologia, acyrologia, pleonasmos, tautologia, cacosyntheton, alleoteta.

Cette matière voisine du *Barbarisme* qui en adopte le plan provient en fait du *Priscien mineur* (en particulier XVII 9) et du Commentaire des *Psaumes* de Cassiodore, apport qui n'est pas venu compléter Donat mais plutôt se substituer complètement au *Barbarisme*. Tout un vocabulaire peu utilisé jusqu'alors se trouve ainsi diffusé, fourni par le commentaire de Cassiodore sur le Psautier. Cet apport cassiodorien représente vingt-huit figures supplémentaires au *Barbarisme : antiptosis, antitheson*[3], *aposiopesis, apostropha, brachilogia, catatyposis, characterismos, chronographia, climax, emphasis, epembasis, epexegesis, epidiorthosis, epimone, epitrocasmos, erotema, ethopoeia, euphonia, exallage, hypallage, metabole, phantasia, prosopopoeia, prosphonesis, protheseosparalange, somatopoeia, synathroismos, syndiasmos*[4]. Cet apport dérive donc

3. On notera en particulier cette figure de l'*antitheson*, qui n'est commune qu'au *Graecismus* et à Cassiodore, avec une définition donnée en des termes semblables : Cassiod. in psalm. 78, 8 : «anteprosopon (antiprosopon ThLL) est quando pro homine ingrato ponitur persona gratissima» ; *Graec.* Ic109-110 : «Antitheson fiet semper fierique probatur / Si pro non grato gratissimus accipiatur».
4. Voir aussi pour des parallèles dans le monde byzantin CONLEY 1986.

vraisemblablement aussi du *Peri schematon* de Caecilius de Calactè, dont il ne reste que des fragments, mais qui a servi de source à Cassiodore[5]. Onze seulement de ces figures peu courantes dans les grammaires figurent dans le *Doctrinale*[6], mais le *Graecismus* les éparpille dans le cadre de Donat, alors que le *Doctrinale* les réunit dans un appendice au traité versifié des figures inspiré du *Barbarisme,* ce qui suggère à Ch. Thurot qu'Alexandre de Villedieu n'est peut-être pas l'auteur de cet appendice[7]. Le commentaire de Cassiodore est très représenté dans les collections manuscrites[8], et l'on sait d'autre part que ce commentaire était de plus fait pour être indexé comme l'a montré l'étude de C. Jeudy sur un manuscrit de Darmstadt[9].

Le but du Ps.-Évrard semble en fait avoir été de dresser un catalogue, une liste de termes grammaticaux désignant des figures, ce qui explique l'accumulation de sources. Mais partant de listes incomplètes, il aboutit à un catalogue assez imparfait. Parmi les défauts de ces deux premiers chapitres, le plus important et le plus significatif est sans conteste l'omission de la prolepse, figure centrale de la grammaire, ce qui laisse penser que le compilateur de ces chapitres n'était pas un grammairien. En revanche, il connaît mieux les figures couramment utilisées dans l'exégèse, comme l'*anthopospathos* (fait d'attribuer à Dieu des sentiments humains, *Graec.* II 10). On peut d'autre part relever d'autres erreurs significatives, qui laissent une fois de plus planer l'idée que le Ps.-Évrard n'était pas un grammairien : ainsi la création d'une nouvelle *synthesis*, qui est née d'une fusion de la

5. Cf. SCHINDEL 1975, p. 94.
6. *Anthropospathos, anthypophora, antitheton, aposiopesis, apostropha, chronographia, emphasis, epexegesis, epimone, euphonia, hendiadyn, hypallage, liptote, prosopopeia, protheseosparalange, topographia.*
7. THUROT 1868, p. 473.
8. Cf. les inventaires de Becker qui le relève dans les catalogues de Reichenau de 822 (BECKER 1885, 6, 345-47 p. 10), de Fontenelle de 823-33 (7, 76-77 p. 15), de Saint-Riquier de 831 (11, 85 p. 26), dans ceux de Saint-Gall du IX^{e} s. (15, 246 sq. p. 34 et 22, 221-23 p. 47), dans celui de Bobbio du X^{e} s. (32, 590-92 p. 72), de Lorsch du X^{e} s. (37, 325-27 p. 106), de Liège du XI^{e} s. (60, 36 p. 146, qui présente en outre la particularité de ne pas ranger le commentaire de Cassiodore parmi les traités d'exégèse mais juste avant une *Rettorica de inventione*), dans les catalogue de Saint-Bertin du XII^{e} s. (77, 63 p. 182), de Michelsberg de 1112-23 (80, 163-65 p. 193), du Bec du XII^{e} s. (127, 111 sq. p. 264).
9. Cf. JEUDY 1994.

synchysis de Donat et de la *synemptosis* de Priscien, mais avec une définition issue de son étymologie (*syn* + *thesis* = *com-positio*) : alors que la *synthesis* désigne chez tous ses contemporains un accord fait selon le sens [*pars in frustra secant*[10]], elle constitue pour le Ps.-Évrard le processus de création d'un seul mot à partir de deux, et devient la figure inverse de la tmèse [*per* + *lego* > *perlego*] ; ainsi encore la création d'une nouvelle figure, l'*anapolensis*, qui ne connaîtra aucune postérité, née par combinaison d'*anaphora* et d'*epanalempsis* ; de même enfin, l'assimilation du zeugme et du *polysyndeton*.

L'optique du Ps.-Évrard semble plus morphologique que syntaxique : c'est ainsi qu'il extrait des tropes la tmèse pour la reclasser avec la *synthesis* dans les figures du métaplasme, en adoptant, comme dans le commentaire de Priscien XVII 9, une série très significative : diérèse (I 17), synérèse (I 18), tmèse (I 19), synthèse (I 20), selon que l'on sépare deux unités, syllabe ou mot, ou qu'on les rassemble. L'absence d'intérêt du Ps.-Évrard pour les aspects syntaxiques se manifeste aussi par son reclassement de la syllepse (*conceptio*) parmi les tropes à la suite de l'*evocatio*, alors que l'antiptose (remplacement d'un cas par un autre) est rangée dans le métaplasme, avec à sa suite l'exallage (au sens d'énallage des nombres).

Un autre défaut significatif est l'impasse faite sur tous les regroupements de figures opérés par les grammairiens antiques : les cinq sortes d'*hyperbaton*[11] (*hysterologia, anastrophe, parenthesis, temesis, synchysis*), les sept espèces d'*allegoria* (*ironia, antiphrasis, enigma, charientismos, paroemia, sarcasmos, astéismos*), les trois espèces d'*homoeosis*[12] (*icon, parabole, paradigma*). Ce cadre a volé en éclat, certaines figures ont purement et simplement disparu des listes du Ps.-Évrard, les autres se sont trouvées replacées dans de nouvelles séries, parfois surprenantes. Le Ps.-Évrard leur substitue en effet ses propres rapprochements, issus de la méthode des vers différentiels, partant peut-être du principe qu'il vaut mieux attirer l'attention sur une confusion possible pour mieux l'éviter plutôt que la laisser s'installer dans l'esprit : c'est ainsi qu'il extrait l'ellipse des vices annexes pour l'insérer dans la série du métaplasme, parce qu'ainsi l'ellipse (I 14) suit immédiatement l'*ethclipsis* (I 13). Et c'est ainsi que, dans la même perspective de regroupement, il introduit l'*aposiopesis* (I 15), qui vient

10. Cf. COLOMBAT 1993, p. 57 sq.
11. Cf. HOLTZ 1981, p. 212-3.
12. Cf. HOLTZ 1981, p. 215.

probablement de Cassiodore, mais qui est attestée aussi chez Sacerdos, Isidore et Papias, et le pléonasme (I 16), emprunté comme l'ellipse aux vices annexes, pour aboutir à la séquence suivante (I 13-16) : suppression d'une lettre (*ethclipsis*), suppression d'un mot (*eclipsis*), suppression d'une phrase (*aposiopesis*) et ajout d'un mot inutile (*pleonasmos*).

Les deux premiers chapitres du *Graecismus* présentent donc sous une forme parfois déconcertante la matière grammaticale commune, ce qui ne facilite pas le travail des commentateurs successifs. Tandis que la première strate de commentaire se contentait de donner une définition et une étymologie de chacun des termes désignant une figure, la deuxième génération ajoute en effet de nouveaux éléments qui vont être maintenant détaillés : l'étude du traitement de l'*anadiplosis* a permis de signaler l'ajout le plus important quantitativement, le traitement spéculatif appliqué à chaque figure. Ce traitement typique du XIII^{e} s. n'est pas le seul ajout apporté vers 1260 au commentaire : des emprunts à des grammairiens antiques ou modernes viennent enrichir son niveau technique, car la glose se trouve rechargée en exemples de toutes provenances. Enfin, cette seconde strate, parce qu'elle introduit à partir de la famille <T2b> dans le commentaire les définitions de Donat, et qu'elle confronte du coup en permanence le *Graecismus* au *Barbarisme*, prend la défense du manuel médiéval et cherche à répondre aux critiques éventuelles. L'apport de la seconde tradition de glose au commentaire sur la section des figures sera donc présenté en trois temps : l'apport technique et grammatical ; la défense du *Graecismus* qu'entraîne cet ajout ; enfin l'apport doctrinal de cette tradition de commentaire.

1. UN APPORT TECHNIQUE ET GRAMMATICAL

1.1. Les sources grammaticales du commentaire <T2>

Le grammairien le plus communément cité et utilisé est Donat, volontairement réintroduit à partir de la famille <T2b> de commentaire, car <T2a>, première version de cette glose, donne des définitions des figures qui ne sont ni celles de <T1> ni celles de Donat. <T2a> est minoritaire dans cette famille et a disparu au profit de sa réécriture <T2b> qui tient compte de Donat (cf. I^{e} partie, chap. I, 2.2). Pour chacune des figures donatiennes, la glose <T2> dans sa version

remaniée remonte au *Barbarisme*, en citant presque toujours explicitement sa définition de la figure comme étant la sienne. Celle-ci peut figurer telle quelle sans que des modifications y soient apportées par le commentateur[13]. La définition donatienne est cependant beaucoup plus souvent interpolée, par intercalation de l'explication ou du commentaire de ses termes mêmes[14], ou complétée, comme pour la tmèse, où le commentateur spécifie quels mots sont simples et composés[15]. On aboutit ainsi à des définitions lissées, transformées dans le sens d'une plus grande clarté, et ne pouvant laisser place à aucune ambiguïté. L'introduction massive des définitions donatiennes dans la glose du *Graecismus* vers 1260 est un point important car le même phénomène se produit au même moment dans le commentaire du *Doctrinale :* alors que le commentaire de Jean de Garlande ne fait pas appel aux définitions du *Barbarisme,* on les retrouve toutes dans la glose *Admirantes*. Autant d'ailleurs que sur les définitions, c'est sur les exemples que se font les interventions du commentateur <T2>, par réintroduction des exemples de Donat (*cf. infra* 1.2).

Le second grammairien antique très souvent cité par la glose est Isidore de Séville, dont les *Étymologies* fournissent nombre de définitions ; elles sont parfois mises en parallèle avec celles que la

13. C'est le cas par exemple pour l'eclipsis : «Eclipsis secundum Donatum est 'defectus dictionis necessarie quam desiderat precisa sententia ut hic : *Hec secum precibus etc.* Deest enim *loquebatur'* » (*Mai.* III 3 p. 659, 6-7) (ad Ia14, *Pa1* f. 18va).

14. Ainsi pour la syncopa : Donatus : « Sincopa est ablatio de medio dictionis epenthesi contraria, littere ut *audacter* pro *audaciter* », quia licet sint pauciores sillabe, tamen unica littera omittitur scilicet 'i', « sillabe ut *commorat* pro *commoverat* ». (Cf. *Mai.* III 4 p. 661, 7-8 : Syncope est ablatio media dictione contraria epenthesi, ut audacter pro audaciter, commorat pro commoverat [Ter. *Phorm.* 101]) (ad Ia8, *Pa1* f. 11ra).

15. L'*Ars Maior* (III 6 p. 671, 3-6) donnait seulement : «Tmesis est unius conpositi aut simplicis verbi sectio, una dictione vel pluribus interiectis, ut *septem subiecta trioni* pro septemtrioni [Verg. *Georg.* 3, 381], et *saxo cere comminuit brum*, et *Massili portabant iuvenes ad litora tanas* [Enn. *Ann.* 610], hoc est cerebrum et Massilitanas». Cette définition s'allonge dans la glose pour devenir : «Donatus : 'Themesis est unius compositi aut simplicis verbi sectio vel divisio (vel divisio *om. Pa2*), una dictione vel pluribus interiectis,' compositi ut hic : talis yperboreo septem subiecta trioni, simplicis ut in isto libro : non quia sim Prisci dictis contrarius ani [*Graec.* XIV 4]. Et ibi etiam in Lucano : Massili portabant iuvenes ad litora tanos. Plures enim dictiones interponuntur inter Massili et tanos et tamen Massilitanos est una dictio». (ad Ia19, *Pa1* f. 20ra).

glose extrait du *Barbarisme* de Donat. Le commentaire puise surtout dans les *Étymologies* les définitions générales du métaplasme[16], du schema[17], du trope[18], du barbarisme et du solécisme[19]. La glose *Admirantes* du *Doctrinale* puise aussi les mêmes définitions chez Isidore, à propos par exemple du métaplasme[20], ou encore du *schema*[21]. Dans le commentaire du *Graecismus*, ces citations d'Isidore en tête de sections ne doivent pas être confondues avec celles que la famille <T2c> reprend sans doute tout simplement de <T1>, et qui sont maintenues à côté de la nouvelle définition donatienne avec une mention spéciale, comme pour l'*anadiplosis*[22] ou la synecdoque[23]. À chaque occurrence, il s'agit de définitions complémentaires de celles de Donat, reprises à la première tradition de commentaire, ce que marquent bien les formules d'introduction (*vel aliter diffinitur ab Ysidoro, unde*

16. «Unde Ysidorus : <Methaplasmus> greca lingua latine transformatio dicitur. Qui (que *ms.*) fit in uno verbo propter metri necessitatem et sententiam poetarum exprimendam» (ad Ia1-6, *Pa1* f 16ra) ; cf. Isid. *etym.* I 25, 1, avec cette variante : «sententiam poetarum exprimendam] licentiam poetarum».
17. «Vel aliter diffinitur ab Ysidoro : Scema est modus sive figura que fit in verbis vel in sentenciis per varias dictionum formas propter eloquium ornatum» (ad Ib43-45, *Pa1* f. 23ra), cf. Isid. *etym.* I 36.
18. «Tropus ab Ysidoro describitur in hunc modum : tropus est modus sive figura que eque fit ex eo quod aliqua dictio sive oratio transfertur a propria significatione ad impropriam» (ad Ic94-98, *Pa1* f. 28va), cf. Isid. *etym.* I 37.
19. «Unde Ysidorus ponit aliam diffinitionem sic : barbarismus est verbum littera corrupta (correpta *ms.*) vel sono enuntiatum, <littera ut floreat pro florebit, sono si pro media> sillaba prima acuatur ut latebre, tenebre (...) Ysidorus : soloecismus est proprie sonique locutionis corruptela» (ad II 1-3, *Pa1* f. 33vb et 34vb), cf. Isid. *etym.* I 37.
20. «Item Ysidorus in principio tractatus in quo agit de methaplasmo dicit ita : 'methaplasmus in graeca lingua, latine transformatio dicitur quae fit in uno verbo propter metri necessitatem et licentiam poetarum'» (BnF lat. 18523, f. 115ra).
21. «Circa figuris scematis procedit Ysidorus in hunc modum: scemata ex graeco idiomate in latinum figurae interpretantur quae fiunt in verbis et sententiis per varias dictionum formas propter eloquii ornatum» (BnF lat. 18523, f. 118ra).
22. «Ysidorus alio modo diffinit sic : Anadiplosis est quando versus sequens incipit a dictione qua precedens terminatur» (ad Ib52, *Pa1* f. 23vb), cf. Isid. *etym.* I 36, 7.
23. «Alio modo diffinitur ab Ysidoro : synodoche est conceptio, ut pars a toto intelligitur vel a parte totum» (ad Ic99, *Pa1* f. 28vb), cf. Isid. *etym.* I 37, 13.

Ysidorus ponit aliam diffinitionem sic, Ysidorus alio modo diffinit sic, alio modo diffinitur ab Ysidoro, diffinitur autem sic ab Ysidoro). Elles sont régulières dans la famille <T2c> représentée par *W*, et donc aussi chez Jupiter dont la glose dérive de cette branche ; elles sont quasiment générales dans *Admirantes* (du moins dans l'état consulté), qui juxtapose ainsi explicitement une définition d'Isidore et une définition de Donat.

Pompée fait également partie des grammairiens antiques mentionnés par le commentaire ; il vient apporter des compléments de définition, mais aussi des exemples nouveaux, comme pour l'anastrophe[24], le polysyndeton[25], l'epanalempsis[26], la synecdoque[27], la périphrase[28]. Aucune de ces définitions empruntées à Pompée ne provient de la première tradition de commentaire, et aucune n'est un ajout de *Pa1* à <T2>. Cet ensemble figure dans *Va2* (1269), *Pa2* (1270), *Va1* (XIII^{e} s.) mais pas dans *W* (1263) : il s'agit donc d'un ajout spécifique à <T2b> après qu'en ait dérivé <T2c>. Ces références à Pompée ont pu être ajoutées au moment des copies multiples de 1269-70 ; par le système des copies croisées, qui empruntent à des manuscrits de traditions différentes, elles sont passées dans <T3>, alors que <T3> découle principalement de <T2c> qui n'avait pas ces ajouts. Ces références, qui ne sont pas très nombreuses il est vrai, ont quelque chose de surprenant, car Pompée, s'il a été très copié jusqu'à la mi-IX^{e} s., c'est-à-dire jusqu'à la montée de Priscien dans les programmes scolaires, n'a plus connu la faveur des maîtres ensuite

24. «Item Pompeyus : Anastrophe dicitur quotienscumque tantummodo verba mutantur, sensus integer manet, ut si dicas : Transtra per et remos, id est per transtra et per remos, idem sensus est». Pompeius, *Commentum...* (GLK V) p. 309, 16-19 (ad Ia25, *Pa1* f. 21ra).

25. «Item Pompeius : Polisintheton est ubi sunt multe coniunctiones». Ibid. p. 304, 22-26 (ad Ib49-51, *Pa1* f. 23va).

26. «De eadem dicit Pompeius : Epynalensis est quotiens unum verbum ponitur in principio versus et in fine scilicet quando eodem verbo versum inchoas et claudis». Ibid. p. 303, 2-6 (ad Ib53, *Pa1* f. 24ra).

27. «Item Pompeius : synodoche est significatio quedam, que aut plus dicit et minus significat, aut minus dicit et plus significat». Ibid. p. 307, 34-35 (ad Ic99, *Pa1* f. 28vb).

28. «Pompeius : periphrasis est circumlocutio que fit causa rei honestande que pulcra est aut vituperande tupissima. Pura honesta res est· Si vis eam magis honestam facere, perifrasim facies». Ibid. p. 308, 15-17 (ad Ib88, *Pa1* f. 27rb).

jusqu'à sa redécouverte au XV^e siècle[29]. Il peut en fait s'agir de citations de seconde main, ce que suggère aussi le fait qu'elles ne sont pas littérales ; nous n'avons pas dans ce cas trouvé la source, peut-être un commentaire de Donat, d'où proviennent ces définitions. Ce type d'emprunt souligne encore une fois l'archaïsme qui préside aux remaniements entrepris par ce centre parisien dans les années 1269-70 (cf. Ière partie, chap. 2, 2.2).

On rencontre d'autre part dans cette section du commentaire, au sujet du barbarisme, une citation de Maximus Victorinus[30] : *Victorinus enim sic diffinit latinitatem : latinitas est quedam observatio incorrupte loquendi* (ad II 1-3, *Pa1* f. 34va). La citation est aussi présente dans *W*, elle est donc commune aux deux familles <T2b> et <T2c>, ce qui atteste son ancienneté. Elle peut être de seconde main, mais nous ne l'avons retrouvée ni dans *Admirantes* ni dans le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby.

La glose fait très rarement référence à Priscien dans cette section du *Graecismus*. Trois citations se présentent seulement, qui n'ont pu être identifiées à l'exception d'une référence sur la *prosthesis*[31].

En dehors des grammairiens antiques, le commentaire <T2> fait également appel à des auteurs plus récents. Le grammairien médiéval le plus ancien qui apparaisse dans le commentaire du *Graecismus* est Bède le Vénérable, mentionné à propos d'une définition de la césure : *Dicit Beda, cesura est respiratio vel repausatio in principio pedis et in fine dictionis.* Bède n'est cependant mentionné qu'une fois dans ce commentaire <T2> des figures, et encore faut-il rappeler qu'une partie de la tradition (*W* et *Pr* par exemple), ainsi que Jupiter, attribue cette

29. Cf. HOLTZ 1971, p. 48-83 ; LAW 1982, p. 16-17.

30. Maximus Victorinus, *Ars grammatica* (GLK VI p. 189, 2-3 : «Latinitas quid est ? Observatio incorrupte loquendi secundum romanam linguam».

31. À propos de la *syneresis* («Et in Prisciano : Tetrasillabum protulit pro penthasillabo», ad Ia18, *Pa1* f. 25vb) ; à propos de l'*antiptosis* («Causa quare potest fieri est participatio obliqui ad rectum secundum Priscianum, qui dicit quod omnes tales locutiones per suppletiones ad proprietatem reduci possunt», ad Ia40, *Pa1* f. 22va). Pour la *prosthesis* («Causa possibilitatis est imitatio antiquorum quia ut dicit Priscianus 'g' ante 'n' veteres sepe posuere ut agnus, magnus», ad Ia7, *Pa1* f. 16vb), cf. Prisc. *IG* II 8 p. 48, 16 : «Est quando 'n' principalis syllabae ante se assumit 'g', ut 'natus gnatus', 'notus, gnotus' antique».

citation à Priscien. Nous n'avons cependant trouvé l'origine de cette citation ni chez Bède[32] ni chez Priscien.

Le nom de Remi d'Auxerre est en revanche très fréquemment cité par la glose, qui renvoie à son commentaire sur Donat. Le premier point à noter est que toutes ces occurrences viennent exclusivement de <T2> : aucune n'est présente dans les témoins de <T1>, et aucune n'est une addition de *Pa1* sur le reste de la tradition <T2>. Remi est représenté dans la glose du *Graecismus* par douze occurrences dans la section 1a (métaplasme), une en 1b (schemata), zéro en 1c (tropes), et neuf dans le chapitre 2. Si l'on se souvient que l'ordre du *Graecismus* est bouleversé par rapport à celui du *Barbarisme* de Donat, que commentait Remi, on voit que les emprunts ont été faits dans l'ordre suivant : 9 au commentaire de *Mai*. III 1-2-3 et 12 au commentaire de *Mai*. III 4 (la citation de Remi à propos du *synathroismos* n'étant pas pertinente puisqu'elle ne provient pas directement de la glose d'un passage correspondant de Donat). Deux hypothèses se présentent : soit le commentaire de Remi dont disposait le glosateur était incomplet, et il n'avait que les chapitres 1 à 4 de *Mai*. ; soit le travail de dépouillement de ce commentaire n'a pas été mené jusqu'au bout, par lassitude ou par désintérêt pour la fin du texte.

L'œuvre de Remi reste cependant difficile à cerner[33], et le problème vient ici du fait que l'on ne retrouve généralement pas, dans le commentaire édité sur le *Barbarisme*, les passages mis sous le nom de Remi par la glose <T2> du *Graecismus*, hormis peut-être pour la référence faite à propos de la *prosthesis*[34] et la systole[35]. On trouve

32. Éd. M. H. KING, CCSL 123A, Turnhout, 1975.

33. Ainsi, le commentaire sur l'*Ars maior* a donné lieu à la publication incomplète d'une rédaction qui remonte peut-être à Remi sans être de lui, sous le titre «*Commentum Einsidlense in Donati artem maiorem*», d'après le ms. Einsideln 172, par H. Hagen, dans les *Anecdota Helvetica*, 1870, p. 219-66 ; cette édition a reçu un complément par J. P. Elder en 1945-46 ; M. L. Coletti a donné une édition du commentaire sur le *Barbarisme* en 1985. Pour la *clavis* des œuvres de Remi, cf. JEUDY 1991 ; J.-P. BOUHOT dans BRUNHÖLZL 1991, p. 318-19.

34. «Sed queritur quare additur 'g'. Remigius dicit quod poeta addidit 'g' ut ostenderet que sit differentia inter natus sine 'g' et gnatus cum 'g'» (ad Ia7, *Pa1* f. 16vb). Cf. Remigius (éd. COLETTI p. 959, 270) : «Nato perfectus sermo est, sed antiqui per distantiam quando esset nomen gnatus dicebant facientes prosthesis ; nos vero non facimus distantiam nec in nomine neque in participio».

35. «Systole vel sistola est ut ait Remigius correptio sillabe contra naturam verbi id est dictionis extasi contraria, ut hic : *Cum subito fluctu adsurgens*

ainsi une mention de Remi à propos de la syncope[36], de l'apocope[37], figures qui ne sont même pas abordées dans le commentaire édité par M. L. Coletti (p. 959). Dans le cas de la paragoge, figure pour laquelle la glose fait aussi référence à Remi, on constate que ce qu'elle cite sous ce nom n'a rien à voir avec ce que nous lisons aujourd'hui sous le nom de Remi :

Remigius (Coletti p. 959, 275)	**Glosa ad Ia9** *Pa1* **f. 17rb-va**
PARAGOGE EST APPOSITIO, UT MAGIS PRO MAGE ; mage perfectus sermo est. Potestur POTEST, unde poeta *potestur electro.*	Causa quare potest fieri, ut dicit Remigius, est quod antiqui in infinitivo modo passivi generis sillabam addiciebant (...) Et sic illa dictio 'magis' recipit improprietatem respectu antiquorum, nunc autem in frequenti usu habetur 'magis' cum 's' et 'magi' sine 's'. Unde Remigius, magis cum 's' et magis sine 's' adverbia comparandi inveniuntur.

Il s'agit là de mentions annexes, en particulier de remarques sur la justification de l'emploi d'une figure, ce que l'on ne trouve jamais dans le commentaire de Remi d'Auxerre. Les citations reproduites en note n'ont pas davantage pu être retrouvées, qu'elles concernent la synalèphe[38], la synérèse[39] ou la métathèse[40].

---

nimbosus Orion, cum prima de Orion debeat produci» (ad Ia10, *Pa1* f. 17va). Cf. Remigius (éd. HAGEN 1870, p. 267, 4) : «Systole est correptio id est adbreviatio contraria ectasi, ut aquosus Orion, cum Orion antepenultima producte dici debeat».

36. «Dicit Remigius quod ista figura et precedentes non fiunt in poemate sed etiam in prosa, cum in poemate per metrum, in prosa excusantur per ornatum» (ad Ia8, *Pa1* f. 17ra).
37. «Preterea dicit Remigius quod hoc fit causa ornatus, quia si diceret immitis Achillis, esset ibi nimia sublatio et asperitas dictionis precedentis cum consequenti, et qui diceret Anthonii, ibi esset nimius hiatus vocalium, vel quia Anthonii non potuit ire in metro etc.» (ad Ia9, *Pa1* f. 17rb).
38. «Unde Remigius dicit : Sciendum est tamen quod in hoc dampno litterarum ubi vocalis perit, prior maxime perit» (ad Ia13, *Pa1* f. 18va).
39. «Unde Remigius : Hic propter necessitatem metri unam sillabam in duabus vocalibus fecit» (ad Ia18, *Pa1* f. 25vb).
40. «Item Remigius : methatesis est si ipsas litteras convertas, ut Tybre pro Tyber» (ad Ia23, *Pa2* f. 10r).

D'autres mentions concernent l'analyse d'exemples empruntés à Remi, comme dans le cas du *cacephaton* (*Nota quod secundum exempla Remigii cachephaton fit tripliciter,* ad II 5), alors que Remi (Coletti p. 957, 195) n'en distingue que deux modes ; ses exemples sont à nouveau cités dans le cas de la *tapinosis* ; il est d'ailleurs à noter qu'un des exemples ainsi analysés vient du Psautier. Remi revient un peu plus loin dans le traitement de la même figure, cette fois à propos de la *causa quare potest fieri* :

> Item nota quod secundum Remigium tapinosis describitur tali modo : tapinosis est miseria statum magne rei dictis dans ut in Psalmo *Ego autem sum vermis et non homo* [Ps. 21, 7] Et alibi : *ego sum pastor bonus* [Ioh. 10, 11 ; 10, 14], quibus verbis divina immensitas ostenditur. (...) Causa quare potest fieri talis improprietas est scilicet quod gurges ponitur pro mari vel convenientia quam habent partes cum suo toto. Est autem convenientia inter ipsa quoniam ut dicit Remigius, gurges non dicitur nisi locus profundus in flumine. Cum igitur in profunditate conveniant et communicant, patet quod unum pro reliquo potest poni. (ad II 11, *Pa1* f. 35vb)

Là encore, on ne relève pas de point commun avec le traitement de la figure dans l'édition Coletti (p. 958, 228).

Remi est encore invoqué à propos de l'*acyrologia*, et il est à noter que la même formulation apparaît dans le commentaire sur le *Barbarisme* attribué à Kilwardby :

Kilwardby (Schmücker p. 96)	**Glosa ad II 14, *Pa1* f. 36rb**
Sciendum igitur, quod, cum dicitur 'spero dolorem pro timeo', fit improprietas penes hoc, quod timor est de futuro malo, spes autem de futuro bono.	Dicit Remigius : improprie ponitur ibi hec dictio 'sperare' quia proprium est laborem formidare. Timere enim est de malo futuro, sperare vero de bono futuro.

Le cas du *cacosyntheton* est assez proche : ce que la glose cite sous le nom de Remi ne se retrouve pas dans le commentaire édité par Coletti[41], mais celui qui est publié sous le nom de Kilwardby en est assez proche :

Kilwardby (Schmücker p. 96)	**Glosa ad II 18 *Pa1* f. 36vb**
Consequenter in cacosyntheton ponitur hoc exemplum VERSAQVE IVVENCVM TERGA (395, 18). Improprietas est penes hoc, quod aliter hoc adiectivum 'versa' et suum substantivum quod est 'terga', cadunt dictiones mediae, cum tamen convenienter deberent ad invicem immediate ordinari.	Queritur ergo quomodo in hoc exemplo est vitiosa dictionum compositio. Ad quod Remigius dicit quod vitiosa est in hoc quod adiectivum nimis distat a suo substantivo.

Il en va d'ailleurs de même pour les citations de Remi dans le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby, que l'on ne retrouve pas dans ce qui est aujourd'hui édité sous le nom de Remi :

Donat	**Remigius**	**Kilwardby**
mastruga p. 653, 4	dicitur mastruga lingua Gallorum ex pellis ferinis facta (Coletti p. 953, 22-23).	est mastruga idem quod vestis mulieris in lingua Sardorum secundum Remigium (p. 11, 286-7)

41. «Dubium est utrum dicamus terga versa an versa asta, ne videlicet ferro compungamus terga iuvencum, pro iuvencorum : iuvencus est iuvenis bos» (COLETTI p. 958, 242).

collus p. 656, 12	[passage non commenté]	Praeter praedicta nota quaedam dicta a Remigio ; dicit autem, quod quidam dicebant, quod ponitur 'collus pro collo' ut pro neutro genere masculinum sed frustra arbitrantur, quia tale vitium pertinet ad barbarismum (p. 59, 872-4).
pars p. 656, 12	pluralem pro singulari posuit. (...) Troiani cum eiecti essent a mari coeperunt uenationem ceruorum et pars illorum incidebant ipsas carnes, alia pars parabant ignem (Coletti p. 956, 152-5)	Nota etiam quod hoc dictum est de Troianis, quando Aeneas post tempestatem per actionem servos sagittis occidit, hoc enim quia Troianorum pars multitudo intelligitur, pluralem numerum posuit pro singulari. Hoc dicit Remigius (p. 61, 974 sq.).
sancta p. 656, 14	Saturnia id est filia Saturni (Coletti p. 956, 156).	Nota quod dicit Remigius hoc, quod posuit positivum pro superlativo propter metrum, ne numerus syllabarum superexcederet (p. 63, 1039).
fumat p. 657, 5	[passage non commenté]	Causa vero, quare oportuit sic, est metrum, et hoc vult Remigius (p. 66, 1141-2).

On voit que le problème est le même qu'avec la glose <T2> du *Graecismus* : les citations n'ont aucun rapport les unes avec les autres[42]. Il est pourtant manifeste que la glose <T2> fait bien allusion au commentaire sur le *Barbarisme* car elle compare, en tête du chapitre II, le classement du *Graecismus* (figures-vices) à l'ordre adopté par Donat, Isidore et Remi (vices-figures[43]). Il aurait en effet été possible que les mentions de «Remigius» recouvrent en réalité deux

42. Cf. aussi ROSIER 1988a, p. 199 n. 52.
43. «Divisione itaque premissa contra actorem proceditur in hunc modum, videlicet quod Donatus, Ysidorus et Remigius in suis tractatibus figuris vitia preponunt, actor iste e converso facit» (ad II 1-3, *Pal* f. 33va).

textes, le commentaire du *Barbarisme* et le commentaire sur les Psaumes, d'autant plus que nous savons que certains exemples empruntés à Remi venaient du Psautier ; nous n'avons pas remarqué cependant de correspondance significative entre ce commentaire (PL 131, 133-844) et les extraits cités par la glose.

Ce décalage pose en tout cas un problème, et donne l'impression que ce que le Moyen Âge appelle le commentaire de Remi sur le *Barbarisme* n'est pas ce que nous avons aujourd'hui sous ce nom. Il est en fait possible qu'il existe deux commentaires, ou plus précisément deux rédactions d'un même commentaire : une version courte, que nous avons aujourd'hui, et une version longue, connue au Moyen Âge. C'est le cas pour d'autres commentaires de Remi d'Auxerre, le commentaire sur le *Psautier*[44] et celui sur les deux premiers livres de l'*Ars maior* de Donat[45]. L'autorité de Remi en matière de figure est de toute façon incontestable au Moyen Âge, comme l'atteste par exemple l'incipit du traité contenu dans le manuscrit Paris, BnF lat. 16618 (f. 40r-114r) : *Sicut dicit Remigius in commento supra librum de vitiis et figuris editum a Donato*[46].

Il est possible que le commentaire emprunte en fait tous ces compléments de définitions et exemples nouveaux à des commentaires de Donat, qu'ils soient ou non de Remi. Le fait est rendu plus sensible encore par l'insertion de discussions sur la lettre de Donat : alors que le glosateur est censé commenter le *Graecismus*, c'est le *Barbarisme* qu'on le surprend à expliquer. Ainsi, après avoir rappelé la définition que fournit Donat de la paragoge, il critique l'exemple donné en illustration, *magis* mis pour *magi :*

> Item Donatus dicit « paragoge est appositio littere » et exemplificat « ut *magis* pro *magi* ». Sed videtur male dicere cum melius dicatur 'magis' quam 'magi' et habeatur in usu frequentiori. (ad Ia9, *Pal* f. 17rb-va)

Le cas est encore plus clair dans la définition du barbarisme. Étant donné que le *Graecismus* n'en donne qu'une définition indigente *(Est soloecismus vitium ceu barbaque rismus, / Est barbarismus cum dico 'domina dominus')*, le commentateur ne peut faire autrement, pour

44. Cf. JEUDY 1991, p. 466-67.
45. Cf. JEUDY 1991, p. 385 et 476-78.
46. Cf. ROSIER 1991, p. 217 n. 33. Cette influence est également attestée dans le commentaire du Pseudo-Kilwardby sur le *Priscien Majeur*, éd. FREDBORG-GREEN-PEDERSEN-NIELSEN-PINBORG 1975, p. 98 : «Una de causis excusantibus figuram est expressio sententie, ut dicit Remigius supra *Barbarismum*».

donner une information grammaticale un peu plus consistante, que de remonter à la définition de Donat *(una pars orationis vitiosa in communi sermone)*, mais enchaîne ensuite tout naturellement sur la discussion de cette formule, comme s'il commentait le *Barbarisme :*

> Donatus ita diffinit barbarismum : «barbarismus est una pars orationis...
>
> Contra hanc diffinitionem obicitur in hunc modum...
>
> Ad quod solvit Remigius ita dicens quod... (ad II 1-3, *Pal* f. 33va)

À cause de la superposition des strates de gloses, on retrouve la même discussion en doublet un peu plus loin :

> Item Donatus : est una pars orationis vitiosa etc.
>
> Sed contra : barbarismus fit indifferenter...
>
> Ad quod dicendum est quod... (ad II 1-3, *Pal* f. 33vb)

La discussion est cette fois complétée par deux questions supplémentaires, la première étant pourquoi Donat ne parle-t-il pas de *dictio* plutôt que de *pars*[47] :

> Item cum barbarismus habeat fieri in dictione, queritur quare non dicit barbarismus est una dictio in una oratione vitiosa sicut una pars.
>
> Ad hoc dicendum est quod dictio est propinqua pars orationis... (*Pal* f. 33vb)

et la seconde qu'est-ce-que Donat entend par l'expression *sermo communis* :

> Item cum dicatur in diffinitione 'in communi sermone', potest queri quid sit sermo communis.
>
> Ad quod dicit Remigius : communis sermo est... (*Pal* f. 33vb)

Le fait que ce passage se retrouve dans la glose *Admirantes* (Paris BnF lat. 18523, f. 112va) confirme que la citation est au moins de seconde main.

La deuxième génération de commentaire paraît aussi avoir emprunté à Pierre Hélie et à son commentaire de Priscien, comme le compilateur de ces chapitres du *Graecismus*, nous l'avons vu. Pierre Hélie est ainsi appelé *commentator* dans la glose de la *metathesis*, qui rappelle son opinion (*Summa* 17 t. II p. 854, 56-61) sur certains nominatifs de la première déclinaison :

> Unde secundum quemdam commentatorem, adhuc possunt in 'er' terminari et 'us' in nominativo, unde secundum quod de *Meleagrus* venit *Meleagre* in vocativo nulla est improprietas. (ad Ia23, *Pal* f. 20vb)

47. Elle figure aussi dans le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby, éd. SCHMÜCKER 1984, p. 18, 537 sq.

La glose poursuit avec la suite du texte de la *Summa* (ibid. l. 63-65), utilisée ici pour son exemple, et tout cet emprunt peut être de seconde main, car on retrouve le même extrait dans *Admirantes*[48] :

> Causa quare oportet fieri est aliquando metrum ut ibi : *sepe tua poteras Leandre carere puella,* quandoque expressio sententie ut *displicina* pro *disciplina.* Volens enim aliquis designare quod doctrina alicuius displicebat sibi, necesse habet dicere, si callide velit loqui, « tua disciplina est michi displicina ». (ad Ia23, *Pa1* f. 20vb)

On retrouve un peu plus loin un autre emprunt fait à la *Summa*, qui est aussi l'emprunt d'un exemple dans son cadre, à propos de l'*hysteronprotheron :*

> ... Vel dicitur ab histeron quod est ultimum et protheron quod est primum quasi primum pro ultimo et ultimum pro primo, ut hic : *moriamur et in medio arma ruamus* [Verg. Aen. 2, 348-353]. Prius enim est ruere in media arma et postea mori. (ad Ia26, *Pa1* f. 21rb)

Le passage est repris presque littéralement de la *Summa*, et on doit noter que la variante *postea* pour *deinde* existe dans les manuscrits de Pierre Hélie[49].

Hugutio de Pise fait partie des auteurs récents cités explicitement par le commentaire <T2>. Il est ainsi invoqué pour sa définition de l'étymologie, à propos de l'*aetiologia*, car le commentaire remarque que l'*etymologia* telle que la définit le *Graecismus* (c'est-à-dire en fait l'*aetiologia*) ne coïncide pas avec la définition qu'Hugutio donne de l'étymologie (cf. supra IIème partie, chap. I, 1.3). La deuxième et dernière occurrence d'Hugutio dans la section du commentaire <T2b> consacrée aux figures met en jeu la définition du trope[50]. Ces références sont cependant beaucoup plus nombreuses dans *W*, donc dans la famille <T2c> de glose, qui semble avoir exploité Hugutio de façon plus systématique, pour des emprunts qui sont passés chez Jupiter, dans <T3>.

48. «Causa quare opportet fieri est quandoque metrum ut 'Evandre' pro 'Evander' et necessitas ut patet cum dicitur 'displicina' pro 'disciplina'. Volens enim aliquis significare quod doctrina alicuius sibi displicet, necessario sic opportebat dicere si callide velit loqui 'tua displicina est mihi displicina' et sic de similibus» (Paris BnF lat. 18523, f. 117vb).

49. «Similiter prepositive ponitur oratio ut : moriamur / et in media arma ruamus. Prius est enim 'in arma ruere' et deinde 'mori', et est figura ysteron protheron» (éd. REILLY 1993, p. 854, 69-71).

50. «TROPUS EST PROPRIE MODUS loquendi, quod patet per diffinitionem quam dat Hugutio de tropo : *Tropus figura*, id est modalitas vel modus loquendi» (ad Ic94-98, *Pa1* f. 28vb).

Le *Graecismus* et le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu étant des manuels proches, il n'est pas étonnant de voir la tradition <T2> utiliser le second pour gloser le premier. Il faut cependant distinguer les cas où des vers du *Doctrinale* sont cités, et ceux où Alexandre de Villedieu est confronté, souvent pour des questions de plan interne des manuels (tantôt en compagnie de Donat, tantôt seul), à l'auteur du *Graecismus*.

Dans le premier cas, le *Doctrinale* peut servir à compléter le *Graecismus* quand celui-ci se révèle insuffisant. L'exemple de tautologie donné par le *Graecismus* (I 17 : *'Ipse egomet' dicas, facies sic tautologiam*) ressemble si fortement à un pléonasme que le commentaire <T2> insiste sur la différence entre ces deux figures, le pléonasme concernant un mot et la tautologie une phrase, et appuie cette distinction sur l'exemple moins ambigu que fournit le *Doctrinale*[51]. Notons, pour distinguer entre eux les commentaires <T2>, que cet exemple tiré du *Doctrinale* ne figure pas dans *W* : le recours au *Doctrinale* fait partie, comme le recours à Pompée vu plus haut, des remaniements subis par <T2b> après que s'en est détachée la famille <T2c>.

Nous verrons plus loin (section 2 de ce chapitre) les difficultés du commentaire à faire coïncider la définition erronée que le *Graecismus* donne de l'*antithesis* avec l'opinion de Donat ; en traitant du barbarisme en général en tête du chapitre II, le commentaire rapporte les modes de barbarisme aux figures du métaplasme correspondantes, entre autres l'*antithesis*, et pour ne pas retomber sur une définition fausse de la figure, le commentaire se tourne non vers le *Graecismus* mais vers le *Doctrinale*[52]. Dans certains cas, le recours au *Doctrinale* peut donc améliorer le commentaire. Mais il arrive aussi que le recours à ce manuel complique la situation, comme dans la glose de l'*antiptosis*. Le vers du *Graecismus* étant très elliptique (I 40 : *'Urbem quam statuo vestra est', anthitosis hic est*), le glosateur se tourne vers d'autres

51. «Differt enim a pleonasmos quia pleonasmos fit in unica dictione, hec in oratione, quia est (cum *ms.*) eiusdem repetitio facta ex diversis membris, unde in *Doctrinali* : *Exultans redeo rursus gaudensque revertor* [Doctr. 2385]». (ad II 16-17, *Pal* f. 36va).

52. «In ordine fit barbarismus quando littera vel sillaba mutatur vel transmutatur sine ratione. Sine ratione dico quia si littera mutaretur cum aliqua ratione ut *Teucre*, vel sillaba ut *olli* pro *illi*, ut ibi *subrides etc.*, fit anthitosis ut in Doctrinali : *Anthitosis fiet olli si dicas ab illi* [Doctr. 2438]» (ad II 1-3, *Pal* f. 34ra).

sources pour expliquer le texte, en l'occurrence vers le *Doctrinale* (2599-2601), dont il développe auparavant l'acception élargie de cette figure :

> Anthitosis est accidentis pro accidente positio, quando casus ponitur pro casu, vel tempus pro tempore, numerus pro numero, ut in Doctrinali :
>
> *Pro numero numerum, pro casu ponere casum,*
>
> *Te facit anthitosis inter se dissona iungens.*
>
> *Sepius audivi tempus pro tempore poni.* (ad Ia40, *Pa1* f. 22rb)

Ce recours au *Doctrinale* vient remplacer une incertitude qui figurait dans *W*, où l'on comparait la définition classique de l'*antiptosis* (remplacement d'un cas par un autre) puisée chez Hugutio, avec la définition extensive du *Doctrinale* (un nombre pour un autre, un cas pour un autre, et même un temps pour un autre) :

> Sicut dicit Hugutio est accidens pro accidente (...) Dicitur enim quod *Doctrinale* dicit quod habet fieri anthitosis quando casus ponitur pro casu, tempus pro tempore, numerus pro numero, sed videtur quod non, quoniam derivatur ab anthi quod est contra et thotos quod est casus, et sic videtur quod non possit poni numerus pro numero. Solutio : quia potest considerari dupliciter, stricte vel large ; si primo modo sic non fit ; si secundo modo sic bene potest fieri. (*W* f. 5v)

On retrouve chez Jupiter, dans <T3> (*Ar* f. 18rv), une version identique à cette dernière : là aussi, l'on vérifie que <T3> descend de <T2c>.

Le commentaire de l'*antitheton* présente une modification similaire, car l'insertion d'un exemple emprunté à Alexandre de Villedieu (2604-2605 : *Verba per antitheton respondent ultima primis : / Est Daniel Noë Iob castus rectorque maritus*) incite vers 1270 le commentaire à donner une double définition de la figure, selon que les termes qui se répondent sont ou non dans la même clausule[53]. Cette version développée représente une modification importante par rapport

53. «Antitheton est subsequentium (subsequentis *ms.*) ad predicta reductio quando singula singulis correspondent. Et fit dupliciter scilicet quando dictiones immediate posite in una clausula respondent dictionibus immediate positis in alteris, sicut patet in exemplo in *Doctrinali* posito a magistro Alexandro : *Ut sunt Daniel Noe Iob castus rectorque maritus.* Castus respondet huic quod est Daniel, rector a Noe, li maritus a Iob. Iob enim multos et multas filios et filias habuit, ecce qualiter dictiones ibi posite in prima clausula respondent dictionibus positis in secunda. Et potest fieri aliter in uno versu vel in duobus, scilicet quando aliquid dicimus et contrarium statim iungimus, ut cum dicitur *Ego quondam fui dives nunc autem pauper et egenus*» (ad Ib68, *Pa1* f. 25vb).

à *W* (f. 6v) qui, après avoir rappelé la définition de la figure, donnait simplement, comme Matthieu de Vendôme (*Ars vers.* III 26), un exemple emprunté aux *Héroïdes* (6, 135-136 : *Prodidit illa patrem ; rapui de clade Thoanta / destruit* [*pour deseruit*] *Colchos ; me mea Lemnos habet*). Cet exemple absent de *Pa2* est repris par *Pa1*, mais une lacune d'*Ar* interdit de voir si Jupiter reprenait ici aussi la version de *W*.

Le *Doctrinale* peut également venir plus modestement appuyer le rappel d'une opinion somme toute courante. À propos de l'*epidiasis*, le commentaire <T2> dément, nous l'avons vu, des gloses plus anciennes qui donnaient *pupugi* comme exemple d'*epidiasis*, en montrant que *pupugi* ne relève pas d'une figure, car dans ce cas il ne faudrait pas dire, dans le langage courant, *pupugi* mais **pugi*, puisque les figures ne doivent pas être employées intentionnellement mais sont à proscrire ; cette opinion est illustrée par une citation du *Doctrinale*[54] (2442-2443). Aucune de ces citations du *Doctrinale* ne remonte à l'état de la glose tel qu'on le trouve en 1263 ; elles sont donc spécifiques à la famille <T2b> remaniée après la naissance de <T2c> .

Il n'en va pas de même pour le second type de recours au *Doctrinale*, quand il est confronté au *Graecismus*. On trouve un exemple de ce type d'utilisation en tête du chapitre I, où le commentaire pose deux questions sur l'ordre externe et interne de cette section, qui sont : pourquoi Évrard commence-t-il par les figures et les vices, alors qu'Alexandre les traite à la fin de son manuel, et pourquoi Évrard traite-t-il des figures avant les vices alors qu'Alexandre fait le contraire[55]. Cette mise en parallèle figure dans *Pa3* (f. 2vb), et dans *W* (f. 9r). *W* a, d'une façon générale, toutes les occurrences où le commentaire confronte les deux autorités d'Évrard et d'Alexandre, parfois appuyé par Donat, comme pour l'interprétation de la figure *paradigma* (Évrard ne faisant pas de différence entre *paradigma* et *parabola* au contraire de Donat et Alexandre[56]), ou encore celle du zeugme, où le *Graecismus* s'oppose une fois de plus au groupe Donat-Alexandre[57].

54. «Ad idem dicit Doctrinale : *A te vitari debent species methaplasmi / Sed penthimemeri sola nobis licet uti* [*n. l. u.* pour *modo nos decet uti*]» (ad Ia22, *Pa1* f. 26rb).

55. «Prima questio potest esse quare actor iste primo agit de figuris cum actor Doctrinalis ultimo agat de ipsis. Secundo potest esse questio quare actor iste primo agat de figuris quam de vitiis cum in Doctrinali prius agatur de vitiis et postea de figuris» (ad Ia1-6, *Pa1* f. 15vb, *Pa2* f. 6r).

56. «Et si fiat obiectio contra actorem quia nullam ponit differentiam inter parabolam et paradigmam, magister vero Alexander et Donatus ponunt,

Ces références communes à <T2b> et à <T2c> sont donc anciennes dans la glose, et ne proviennent pas comme les précédentes d'une révision de la glose <T2b> dans les années 1269-70. Elles sont en revanche presque toutes absentes de <T2a>, où nous n'avons retrouvé que la confrontation à propos de l'ordre vices-figures. Ces divergences révèlent une stratification des références au *Doctrinale*, auquel chaque sous-groupe de glose emprunte un élément de plus. Un peu avant 1260, <T2a> introduit la comparaison des plans des deux traités. Vers 1260, <T2b> utilise le *Doctrinale* pour améliorer certaines lectures fautives du *Graecismus*, aménagements qui passent dans <T2c>. Vers 1269-70, la glose <T2b> remaniée revient une fois de plus au *Doctrinale* pour de nouveaux emprunts.

À l'inverse, il arrive aussi que le commentaire du *Doctrinale* cite le *Graecismus*, comme pour appuyer la définition de *figura*[58]. Ces références sont cependant très rares, et surtout elles ne se servent jamais du *Graecismus*, de son plan par exemple, pour remettre en question celui du *Doctrinale*. Ceci donne à penser que si la façon du *Graecismus* de traiter les figures pouvait être défendue dans le cadre d'une lecture scolaire, elle ne s'imposait pas en tant que telle.

Enfin, et de façon beacoup plus massive vu la longueur des sections concernées, la glose <T2> du *Graecismus* se rattache à un groupe de textes homogène, commentaire attribué à Kilwardby sur le *Barbarisme* et glose *Admirantes*, textes dont la proximité a été soulignée[59].

---

ergo videntur esse contrarii, dicendum est quod actor iste figuras illas secundum (et *ms.*) vocabulorum expositionem considerat et intelligit quia habent eandem expositionem, scilicet iuxta sententiam. Item reputat eas esse easdem, Donatus vero et magister Alexander considerant eas secundum eorum naturam et sic differunt ut dictum est» (ad Ic122, *Pal* f. 32vb, *W* f. 9rv).

57. «Secundum communes glosulas est eadem cum polisintheton, sed hoc reprobatur per duplicem auctoritatem, scilicet per Donatum et Doctrinale» (ad Ib51, *Pal* f. 23va, *W*; f. 6r).

58. «Item specialius mihi videtur quod figura dicitur in grammatica per determinationem speciei et formae. (...) Ad huiusmodi sententiae confirmationem non discrepat actor Grecismi dicens ita 'viventis formam, ficti dic esse figuram'» (Paris, BnF lat. 18523, f. 115ra).

59. Cf. ROSIER 1988c, p. 4 n. 10, en particulier pour la difficulté à déterminer l'antériorité d'un des deux commentaires, et ROSIER-CATACH 1999.

L'exposition de plusieurs figures s'apparente ainsi fortement à celle du commentaire attribué à Kilwardby[60], et un des points les plus visibles est le traitement de la synecdoque. La famille <T2c>, représentée en 1263 par *W*, adopte le point de vue de ce commentaire et envisage l'existence d'une double synecdoque, selon qu'elle est figure de locution ou de construction. Il est probable que ce traitement est passé dans la tradition <T3> de commentaire, mais *Ar* est une fois de plus lacunaire à cet endroit ; on retrouve cette opinion dans *Pal*, mais, étant donné le nombre de manuscrits consultés par son auteur, cela ne prouve pas qu'il l'ait lue dans *Ar*. Elle figure en revanche dans un autre passage d'*Ar*, dans la glose du vers XXVI 65[61]. De plus, ces manuscrits, comme le commentaire attribué à Kilwardby, et dans des termes identiques, poursuivent en s'interrogeant sur la présence d'une synecdoque dans des propositions comme *video*, *audio* : puisqu'en réalité c'est l'œil qui voit et l'oreille qui entend, doit-on voir ici des constructions figurées[62]? (cf. supra Ière partie, chap. I, 1.1)

Les coïncidences les plus nombreuses sont celles que l'on relève entre la glose <T2> du *Graecismus* et la glose *Admirantes*, plus exactement entre cette glose et des gloses du *Doctrinale* qui ne sont pas identifiées ici comme étant la glose *Admirantes*. Le commentaire du chapitre II renvoie ainsi pour plus d'information sur l'*alleotheta* à des *maiores glosule Doctrinalis*[63]. Quelle que soit cependant la strate de commentaire du *Doctrinale* à laquelle renvoient effectivement nos gloses, on trouve plusieurs passages communs avec *Admirantes*.

On relève un premier rapprochement dans l'étymologie donnée au mot *acyrologia* : après la décomposition inévitable en *a=sine,*

60. Sur les problèmes d'authenticité de ce texte, cf. ROSIER 1988c, p. 4. C'est précisément ce traitement de la synecdoque, envisagée comme figure de locution mais aussi comme figure de construction, qui pose problème pour l'attribution à Kilwardby du commentaire sur le *Barbarisme*, puisque lui-même ne considère pas la synecdoque comme une figure de construction dans son commentaire sur le Priscien mineur.

61. «Vide etiam quod duplex est sinodoche, constructionis et locutionis ut visum est alibi. Et multa alia de synodocica constructione essent dicenda de quibus supersedeo. Vide quod quidquid dictum fuerit nullum nomen de mundo per se et proprie cum accusativo construi potest, cum modos significandi proportionales inter se non habeant» (*Ar* f. 142va).

62. Kilwardby, éd. SCHMÜCKER p. 154-55.

63. «Excusationes illorum exemplorum peccantium in discrepantia casuum vel generum sunt assignate in maioribus glosulis Doctrinalis» (ad II 19, *Pal* f. 37ra).

cyros=manus, logos=sermo, suit dans certains témoins (*Pa2* en particulier, f. 19, ne l'a pas) la question du lien entre cette figure d'acyrologie et la notion de «main» qui figure dans son étymologie. Ce développement commun montre de façon très nette la communauté d'inspiration qui préside aux différentes gloses :

Admirantes **ad Doctr. 2378 (Paris BnF lat. 18523 f. 113rb)**	***W*** **(1263) f. 10r**	***Ar*** **(ca 1300) f. 27ra**	***Pa1*** **(XIV^e^ s.) f. 36rb**
Et ideo magis denominantur a privatione manus quam alterius membri, quia 'habere ad manum' est habere in usu et 'non habere ad manum' est 'non habere in usu'. Et item ut dicit philosophus manus est dignissimum organum organorum [An. 3, 432a1-2].	Sed queritur quare magis denominatur a privatione manus quam alterius. Solutio : quia manus dignius instrumentum inter organa, unde Aristotiles : Manus est organum organorum etc.	Sed queritur quare ponitur non manualis sermo id est quare potius ponitur manus quam aliud instrumentum (...). Dicendum est quod manus est organum organorum id est membrorum membrum ; nobilius enim et fidelius est omnibus aliis membris ut testatur Tullius, eo quod omnibus periculis propter deffentionem corporis se obiectat.	Manus enim in una sui significatione idem est quod promptitudo, unde 'ego habeo hoc ad manum', id est 'ad promptitudinem'. Et inde manuale idem est quod missale quia in manuali omnia que sunt necessaria ad missam celebrandam ad manum et promptitudinem habentur.

Le traitement du pléonasme est un autre point de rencontre entre les deux commentaires : le traitement de cette figure est différencié jusqu'à la *causa quare oportet fieri*, moment où un des textes commence à emprunter à l'autre, avec les contre-exemples communs des moines et des amants (avec les deux mêmes exemples extraits d'Ovide), pour démontrer que dans la formule *ore locuta est, ore* n'est pas de trop et que le pléonasme est ainsi excusé :

glosa *Admirantes* Paris BnF lat. 18523 f. 113vb	**glose du *Graecismus* ad Ia16 *Pal* f. 19rb**
Causa quare opportet fieri fuit necessitas exprimendi sententiam vel causa significantiae et discretionis. Voluit enim illam intensive vel accute loqui et expresse ad maiorem rei expressionem. Et sententiam expressit hoc quod est 'ore' quod intelligitur 'intra'.	Causa quare oportet fieri est expressio sententie.
Et enim aliqui dicuntur loqui signis sicut monachi qui per nutus et signa loco sermonis suos exprimunt intellectus. Et hoc similiter et faciunt amatores. Unde Ovidius : *multa supercilio, signis nutuque loquuntur.* Ad differentiam loquentium cum nutibus et signis superaddit 'ore'.	Dicuntur quidam amantes loqui diversimode scilicet comminando vel aliter, unde Ovidius : *Nutu signisque loquntur* [Ov. Met. 4, 63], et illud : *multa superciliis, multa loquare notis* [Ov. ars 1, 500]. Monachi siquidem mediantibus figuris vel signis suum exprimunt intellectum. Igitur ad differentiam taliter loquentium necesse fuit sic dicere.

À côté de ces rapprochements existent des zones de contact encore plus affirmées, où il est clair qu'un des deux commentaires recopie totalement l'autre. Ainsi le traitement de l'*alleotheta* est totalement identique dans les deux gloses, *glosa Admirantes* et glose du *Graecismus* dans son état de 1270 (voir le traitement complet en annexe à la fin de ce chapitre ; les passages encadrés par le signe @ correspondent en effet aux additions de *Pal* et ne figurent pas dans *Admirantes* ; l'ordre des deux exposés est un peu différent, puisque l'étymologie du terme est donné à la fin dans *Admirantes* mais à la suite de la définition dans la glose du *Graecismus*).

L'*ecthlipsis* présentant un autre exemple de parallélisme frappant entre les deux gloses, nous suivrons ci-dessous les étapes du traitement complet de cette figure dans *Admirantes* et dans la glose <T2> du *Graecismus* :

	glosa *Admirantes* ad Doctr. 2432 Paris BnF lat. 18523 f. 117ra	**glose du *Graecismus* ad Ia13 *Pal* f. 18ra**
définition (*Mai.* III 4)	Dicit Donatus, «elypsis est consonantium cum vocalibus aspere concurrentium quaedam difficilis duraque collisio ut *Multum ille et terris iactatus et alto* [Verg. Aen. 1, 3]».	Elipsis ut ait Donatus est «consonantium cum vocalibus aspere concurrentium quedam dura [vel dira] difficilisque collisio».
étymologie	Et dicitur ab 'elido, dis' quia per eam eliditur in metro vel ab 'ex' 'extra' et 'lypsos' quod est 'tractio' quasi 'detractio huius littere m'.	Et dicitur ab 'elido, elidis', vel ab 'e' quod est 'in' et 'lipson' quod est 'defectus', quasi 'in arte defectus'.

Après le rappel de la définition de Donat (rencontre difficilement prononçable d'une consonne et d'une voyelle, *Mai.* III 4) et l'étymologie du terme, qui figurent dans *Admirantes* comme dans le commentaire <T2> du *Graecismus*, les deux gloses abordent des questions semblables, pourquoi l'*ecthlipsis* se produit en présence d'un 'm' plutôt que d'une autre consonne, et pourquoi sur la voyelle qui précède le 'm' plutôt que sur celle qui suit cette consonne. Nous verrons aussi (cf. page suivante) qu'*Admirantes* ajoute une troisième question ; il faut aussi noter que dans ce commentaire du *Doctrinale*, les trois questions sont posées l'une après l'autre et résolues ensuite l'une après l'autre, en deux ensembles séparés, les questions d'abord, leur solution ensuite, alors que le commentaire du *Graecismus* adopte le schéma inverse, qui consiste à répondre à chaque question immédiatement après l'avoir soulevée. Pour la commodité de la présentation, nous avons aligné l'ordre de présentation des questions dans les deux commentaires sur celui du *Graecismus :*

	glosa *Admirantes*	**glose du *Graecismus***
question	**1.** Consequenter dubitatur, cum multe sunt consonantes, quare magis habemus unam speciem methaplasmi ex ordinatione huius consonantis 'm' quam alterius consonantis.	**1.** Sed queritur quare hic habemus magis unam speciem methaplasmi ex additione huius littere 'm' cum vocali quam cum additione alterius consonantis.

	glosa *Admirantes*	glose du *Graecismus*
solution	Ad hoc dicendum est quod ex ordinatione vocalis cum hac littera 'm' magis causetur improprietas quam cum alia consonante (...). Sic patebit : inter consonantes haec littera 'm' generatur in maxima clausione (...) Unde aer tractus in eius generatione exit per nares. Vocalis autem generatur in apertione, unde maxima est distantia et disconvenientia inter sonum eius et sonum vocalis sequentis, quia difficile est post maximam clausionem statim fieri apertionem. Et propterea ex continua generatione vocalis post 'm', magis habemus figuram quam post aliam consonantem.	<Solutio : dicimus quod maior inconvenientia causatur ex additione littere huius 'm' cum vocali quam ex additione alterius consonantis *Pa2 f. 8r om. hom. Pa1*>, quod sic patet : inter omnes consonantes 'm' maxime generatur in clausione [et collisione] labiorum. Unde sonus eius exit per nares. Vocales vero generantur in apertione labiorum et difficile est post maximam clausionem statim fieri maximam apertionem. Et ideo magis improprietas causatur ex additione istius cum vocali quam ex additione alterius.

La question figure également dans le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby[64], ce qui souligne encore la parenté de ces trois textes.

La parenté entre les gloses du *Graecismus* et du *Doctrinale* se manifeste aussi dans la question suivante posée à propos de l'*ecthlipsis* : pourquoi cette figure se produit-elle quand une voyelle suit un 'm' plutôt que dans le cas inverse ?

	glosa *Admirantes*	glose du *Graecismus*
question	**3**[65]. Tertio quaeritur quare magis fit elypsis ex ordinatione huius litterae 'm' ante vocalem, quam ex ordinatione eius post vocalem 'm'.	**2.** Item queritur quare potius causatur vitium cum vocalis sequitur 'm' quam cum precedit.

64. «Queritur quare magis habemus unam speciem metaplasmi penes hanc consonantem 'm' quam penes aliquam aliam...» (éd. SCHMÜCKER p. 110, 388).

65. La *glosa Admirantes* ajoute en effet une question entre les deux que l'on trouve dans le commentaire du *Graecismus* : «Praeterea dubitatur, si methaplasmus fiat ex ordinatione huius litterae quae est 'm' cum vocali, quare magis penes ordinationem eius cum vocali in diversis dictionibus quam in eadem dictione» (Paris BnF lat. 18523, f. 117ra).

	glosa *Admirantes*	glose du *Graecismus*
solution	Ex praemissis patet solutio ad ultimum, quia naturaliter est transitus et facilior motus instrumentorum ab apertione in clausionem. Clausio enim fit per depressionem instrumentorum que gravia sunt et ita naturaliter tendunt ad confusionem. Apertio vero non fit nisi per violentum motum instrumentorum qui fit in clausione ad generationem quia per elevationem. Et ideo quia perdifficilior est transitus a generatione huius littere 'm' cum vocali que fit in clausione, ad generationem vocalis quae fit in apertione quam e converso, ideo ex ordinatione huius litterae 'm' ad primam vocalem, nulla generatur improprietas et ideo nec figura, sed potius e converso.	Solutio : cum vocalis precedit 'm', generatur apertio, labia vero tendunt semper ad clausionem. Unde facilius est descendere de apertione in clausionem quam e converso. Et ideo magis habetur improprietas quando 'm' vocalem precedit quam cum vocalis precedit 'm'. Item vocalis formatur in apertione similiter 'm' in primo formatur in apertione, a fine in maxima clausione. Unde cum <ab> apertione levis sit transitus in apertionem, ideo levis fit transitus a vocali ad 'm' et non e converso. Item notandum est quod 'm' inter omnes consonantes debilem habet sonum licet maximum. Et ideo tamquam ibi pes (turpes *ms.*) debilitatur, semper eget auxilio.

La question figure aussi comme cinquième et dernière question posée par le commentaire attribué à Kilwardby sur le *Barbarisme*[66].

On retrouve avec la synalèphe, figure inverse de la précédente, un accord entre les commentaires du *Doctrinale* et du *Graecismus*. Après la définition et l'étymologie du nom de la figure, viennent les questions, et le commentaire du *Doctrinale* et celui du *Graecismus* ont en commun la question suivante : pourquoi l'élision concerne-t-elle la première voyelle et non la seconde :

66. «Item cum ex ordinatione vocalis in principio dictionis vel syllabae post 'm' in fine praecedentis fiat metaplasmus, quaeritur quare magis penes ordinem huius litterae 'm' ante vocalem quam penes ordinem eius» (éd. SCHMÜCKER p. 11, 406-8).

	glosa *Admirantes*	**glose du *Graecismus***
question	Item si diversis dictionibus necessario proveniat, queritur quare potius fit interemptio prioris vocalis quam sequentis ut patet.	Et nota quod quando due vocales in medio (metro *Pa2*) sibi occurrunt, prima eliditur et non secunda. Et queritur quare hoc est. (...)
solutio	Ad aliud dicendum quod prior vocalis debet elidi et non secunda, quod patet per quamdam regulam orthographie : omnis littera postposita magis sonat se ipsa preposita. Unde finis dictionis naturalis est situs in quo augetur sonus vocalis et propterea, illa vocalis que ordinatur in fine dictionis, cum magis augeatur in sono quam vocalis in principio dictionis posita, debet potius perimi quam secunda, quoniam ex prima magis causatur sonoritas et hyatus quam ex secunda. Et ideo que causat magis improprietatem, scilicet prior, debet interimi et non sequens.	Solutio : dicendum est quod quando secunda vocalis venit in prolatione, prima recedit a prolatione et debilitatur sonus eius, et ita desinit esse. Quia (quare *ms.*) vero vocalis sequens invenit precedentem debilem et quasi morientem, ideo eandem elidit. Et sic patet quare prima magis eliditur quam secunda.

Les deux commentaires présentent donc des similitudes frappantes, même s'il est souvent difficile de déterminer lequel emprunte à l'autre. Malgré les dates respectives des manuscrits (1263 et 1270 pour les témoins *W* et *Pa2* de la glose du *Graecismus*, 1284 pour le plus ancien manuscrit daté de la glose *Admirantes* du *Doctrinale*), plusieurs indices font pencher la balance en faveur d'une utilisation du commentaire *Admirantes* par la glose du *Graecismus* plutôt que dans l'autre sens. Il y a tout d'abord, dans le traitement identique de l'*alleotheta* (cf. annexe 2 à la fin du chapitre), la même remarque dans les deux commentaires sur la syllepse, «qui a sa place parmi les *schemata*» (*que sub scemate continetur*) : or si le *Doctrinale* a bien maintenu avec Donat la syllepse parmi les *schemata*, ce n'est pas le cas pour le *Graecismus*. Nous pouvons supposer ici que la remarque en question et tout ce qui l'entoure vient du *Doctrinale* et de son commentaire. Ce commentaire n'est d'ailleurs pas obligatoirement la glose *Admirantes*, qui procède peut-être, comme les gloses stratifiées du *Graecismus*, de commentaires antérieurs qui contenaient déjà ce traitement de l'*alleotheta*.

L'emprunt à la glose du *Doctrinale* est encore plus patent quand le commentateur du *Graecismus* fait appel à un exemple fourni par Alexandre de Villedieu, car il utilise alors aussi tout le commentaire de cet exemple par la glose du *Doctrinale*. Le cas se présente pour la tautologie, dont le traitement diffère jusqu'à la *causa quare oportet fieri*, qui concerne explicitement l'exemple importé du *Doctrinale* :

glosa *Admirantes* ad Doctr. 2384 Paris BnF lat. 18523 f. 113vb	**glose du *Graecismus* ad II 16-17 *Pa1* f. 36va**
Causa quare opportet fieri est expressio sententiae. Nam si quaerat Amasia ab amico quare ipse redit ad ipsam totiens, ipse potest respondere quod exultatio quam ipse habet cum ipsa est ibi causa quare ipse venit ad eam iterum et iterum, id est saepe. Ad quod designandum necesse fuit quod sic diceret *Exultans rursus redeo.*	Causa quare oportet fieri est expressio sententie, nam si querat [aliquis] Amasia ab amico suo (amasio, amasias *ms.*) quare veniat <ad eam> iterum et iterum <sepe> sepius, potest respondere (ridere sepe *ms.*) quod quando recedo, recedo exultans, ad hoc quod bis vel ter redeat iterum et iterum, et (ad *ms.*) hoc quantum ad exemplum positum in Doctrinali *Exultans redeo rursus gaudens etc.*

Un autre cas d'emprunt net à un commentaire du *Doctrinale*, *Admirantes* ou autre, est visible quand le *Graecismus* semble insuffisant par rapport au *Doctrinale*, ainsi pour les catégories de césures qui sont répertoriées, à propos de l'*ectasis*, par le *Doctrinale* mais pas par le *Graecismus*. Le commentaire <T2> du *Graecismus* introduit ainsi, à propos de l'*ectasis*, un traitement similaire de la césure, avec tout d'abord une définition identique[67], suivie de questions semblables sur la césure[68]. La ressemblance s'arrête là, les deux commentaires fournissant des réponses différentes, au moins dans la forme, à ces questions. Les deux commentaires développent ensuite

67. «Cesura sic diffinitur : cesura est innaturalis extensio in principio pedis et in fine dictionis ; innaturalis extensio est idem quod indebita productio». (ad Ia12, *Pa1* f. 17vb). Cf. *Admirantes* ad Doctr. 2414 sq., Paris BnF lat. 18523, f. 116rb : «cesura est innaturalis extensio que fit in principio pedis et in fine dictionis».

68. «Sed queritur quare potius fit in principio pedis quam in fine. Item queritur quare in fine dictionis et non in principio» (ad Ia12, *Pa1* f. 17vb). Cf. Admirantes ad Doctr. 2414 sq., ms. cit. loc. cit. : «Hiis itaque sic se habentibus dubitatur quare non potest fieri in principio et in ultimo sicut in aliis pedibus intermediis et quare magis in principio pedis et in fine dictionis quam e converso».

les différents types de césure, *semipenthemimeres, penthemimeres, heptemimeres* et *postheptemimeres*. Cet emprunt explicite au *Doctrinale* et surtout à son commentaire figure dans le commentaire <T2> dès 1263 :

glosa *Admirantes* ad Doctr. 2414 sq. Paris BnF lat. 18523 f. 116rb	**glose du *Graecismus* ad Ia12 *Pa1* f. 17vb**
Ex hiis sequitur quod quattuor sunt cesure tantum. Quia cum numerus pedum non extendat senarium, patet per tertium et quartum documentum quod cesura non potest fieri in principio vel in ultimo.	Item notandum est quod extasis habet sub se semipenthimememerim, penthimememerim, eptimememerim et posteptimememerim, et ille inveniuntur in Doctrinali.
Si igitur fiat cesura fiet in aliquo pede intermedio aut ergo in principio secundi pedis et sic est anthipenthimemeris ut ibi *Dum sanguis inerat* (...).	De prima Lucanus : *Dum sanguis inerat* [BC 2, 338],
Aut fiet cesura in principio tertii pedis et sic est penthimemeris dicta sic quasi divisio facta in quinta sillaba ut ibi *Annuit illa fore etc.*	de secunda Ovidius : *Annuit ista fere* [Her. 19, 45],
Aut fit in principio quarti pedis et sic est eptimemeris ut ibi *Sub Iove mundus erat subiit argentea proles* (...)	de tertia : *Sub Iove mundus erat subiit argentea proles*,
Aut fiet in principio quinti pedis et sic est posteptimemeris (...) ut ibi *Que pax longa remiserat arma nova reperire.*	de quarta Lucanus : *Et pax longa remiserat arva* (*arma* Pa2) *nova reparare* [Terent. Maur. carm. 1, 1701].

Tous les auteurs invoqués par la glose, de Donat à la glose *Admirantes*, relèvent donc d'une tradition artigraphique, et s'inscrivent ainsi dans la continuité du texte commenté.

1.2. Des exemples nouveaux[69]

Nous avons vu plus haut la glose <T2b> remonter systématiquement à Donat et réintroduire explicitement ses définitions. Ce commentaire s'attache de même à réintroduire les exemples que donnait le *Barbarisme* pour illustrer chaque figure, et que ne citait plus le texte du

69. Voir la liste des exemples relevés dans le ms. *Pa1* pour la section des figures en annexe 1 à la fin de ce chapitre.

Graecismus. Rappelons que Donat illustrait chaque figure d'au moins un exemple pris à un auteur, alors qu'Évrard de Béthune traite une centaine de figures en ne mentionnant au total qu'une trentaine de citations, dont la moitié seulement sont empruntées à des auteurs antiques. Tous ces exemples sont réintroduits par la glose à la suite des définitions empruntées à Donat, et nous verrons que le commentaire s'attache en général à les restituer dans leur intégralité. Autant que sur les définitions, c'est en effet sur les exemples que portent les interventions du commentateur. Une des modifications ainsi fréquemment apportées sert à donner le texte complet de l'exemple sélectionné par Donat. À chaque fois, le texte emprunté à Donat est complété par le texte intégral de l'exemple auquel faisait référence le passage de l'*Ars Maior* utilisé. Même quand certains exemples sont seulement suggérés par le *Barbarisme*, qui n'en donnait qu'un mot, le texte complet est soit réintroduit par la glose soit retrouvé à l'aide de commentaires de Donat. Ainsi, là où le *Barbarisme* donne seulement *mage* comme exemple de *paragoge*, la glose du *Graecismus* recourt à Virgile, *Aen.* 10, 481 (*Aspice num mage sit nostrum penetrabile telum*), qui donne une phrase complète (ad Ia9, *Pal* f. 17va). De même, le *Barbarisme* illustrait l'*antithesis* par *olli* mis pour *illi*, alors que la glose (ad Ia24, *Pal* f. 20vb) renvoie à Virgile, *Aen.* 1, 254 (*Olli subridens hominis sator atque deorum*) ; de même encore, le *Barbarisme* illustrait l'*epenthesis* par l'exemple de *relliquias*, ce que la glose (ad Ia8, *Pal* f. 17ra) complète par le recours à Virgile, *Aen.* 1, 30 (*Relliquias Danaum atque immitis Achilli*), vers également cité par Pompée (*Comm.*, GLK V p. 284, 7).

Outre les exemples antiques fournis par le *Barbarisme*, la glose introduit d'autre part quantité d'exemples nouveaux, dont beaucoup de Virgile, en majorité extraits de l'Énéide. Certains ont pu lui être suggérés par des relais comme les *Étymologies* d'Isidore qui cite par exemple aussi Verg. *Aen.* 4, 381 (*I, sequere Italiam ventis...*) en II 21, 18. D'autres viennent par l'intermédiaire de Pierre Hélie, comme le *Moriamur et in media arma ruamus* (Verg. *Aen.* 2, 353), que citait aussi Priscien (IG XVII 9), d'autres par l'intermédiaire d'Évrard de Béthune lui-même (Verg. *Aen.* 8, 91 cité en I 115, Verg. *Aen.* 1, 573 cité en Ia40 ; Verg. *Aen.* 2, 20 cité en Ia42), un au moins (Verg. Aen. 1, 546-47) de la tradition <T1> de commentaire. Les exemples extraits d'Ovide sont encore plus nombreux que ceux que la glose tire de Virgile, et surtout ils représentent une vraie innovation par rapport au *Barbarisme* puisque Donat ne citait jamais Ovide. Cette innovation se retrouve dans la glose *Admirantes* du *Doctrinale*, qui cite également très souvent

Ovide[70]. Là encore, on constate que certains viennent par l'intermédiaire d'autres grammairiens, comme Matthieu de Vendôme qui cite aussi dans son *Ars versificatoria* (III 25), à propos du zeugme Ov. *Met.* 1, 19 (*Frigida pugnabant calidis, humentia siccis etc.*), Ov. *Her.* 3, 52 (*Tu dominus, tu vir, tu michi frater eras*), et à propos de l'*antitheton* (III 26) Ov. *Her.* 6, 135-36 (*Prodidit illa patrem ; rapui de clade Thoanta / deseruit Colchos ; me mea Lemnos habet*). D'autres citations ont déjà été employées par Évrard de Béthune (*Impia quid dubitas*, Ov. *Her.* 9, 152, 158, 164, cité en I 37 ; *Qui modo Nasonis fueramus quinque libelli*, Ov. *Epigr. in Amor.* 1, cité en I 105 ; *Tu citius venias portus et aura michi*, Ov. *Her.* 1, 110, cité en I 124). D'autres citations sont aussi arrivées par l'intermédiaire de la glose *Admirantes* (*Sub sole cuius mundus erat subiit argentea proles*, Ov. *Met.* 1, 114, cité par *Admirantes* à propos de la césure). Enfin, et le cas est assez rare, une citation au moins d'Ovide (*Vitam dederitis in unda*, Ov. *Met.* 6, 357) est fournie au commentaire <T2> par la tradition <T1>, puisqu'elle figure dans *Pa6* (f. 1v).

Virgile et Ovide sont au total de très loin les deux auteurs les plus utilisés par le commentaire <T2> du *Graecismus*. Viennent ensuite, mais loin derrière, Horace[71], Juvénal[72], Lucain[73], Perse[74], Stace[75], Plaute[76], Térence[77], Boèce[78], Marius Victorinus[79]. les *Distiques* de Caton[80] Sedulius[81], l'*Ilias latina*[82], Terentianus Maurus[83].

La glose a aussi une quinzaine de fois recours à des exemples bibliques dans les chapitres consacrés aux figures, en particulier pour l'*anthropospathos* et le *sarcasmos*. Certains de ces exemples viennent

70. THUROT 1868, p. 119.
71. Serm. 2, 1, 45 ; Poet. 123 ; Epist. 1, 1, 17.
72. Sat. 1, 1 ; 1, 12 ; 6, 641-42 ; 14, 139-140.
73. Phars. 1, 2 ; 2, 338.
74. Sat. 1, 28 ; 3, 84. Cette dernière vient de *Graec.* I 93, et figure aussi chez Pierre Hélie.
75. Ac. 1, 100 ; Theb. 3, 348 ; 5, 404 ; 8, 398 ; 9, 27.
76. Cas. V 1, 5.
77. Eun. 1, 20.
78. Consol. Phil. 1, 1, 1 (utilisée à trois reprises) ; Transl. Arist. Ref. Soph. 6, 167a.
79. Hymni de Trinitate, 3, 282.
80. 1, 18, 2 ; 2, 2.
81. Carmen paschale 2, 247.
82. 2, 111.
83. Carm. 1, 1701.

du *Graecismus* (Matth. 12, 24 cité en Ib71 ; Luc. 2, 28 cité en Ia28), deux autres seulement sont communs avec le *De Schematibus et tropis* de Bède (Matth. 27, 42 cité en II, II, XII p. 164, 212 pour illustrer aussi le *sarcasmos* ; Ps. 121 [122], 2-3 cité en II, I, V p. 146, 66 en exemple d'*anadiplosis*). Un exemple au moins remonte à la tradition <T1> de commentaire (Luc. 1, 42 qui illustre le *protheseosparalange*), qui figure dans *Pa6* (f. 1v).

La glose cite enfin des exemples médiévaux, trois extraits de Theodolus (dont un vient probablement du *Doctrinale*), un extrait du *Pamphile* (fourni par le *Graecismus* I 60), deux vers du *Tobias* de Matthieu de Vendôme, un vers extrait d'un Ps.-Marbode (PL 171 col. 1730^{C}), des proverbes, deux épitaphes, celles de Simon de Montfort et de Thomas Becket. D'autres sont empruntés à la tradition logique, comme dans le traitement de l'amphibologie (*verum est canem comedere panem*[84]).

La majorité des exemples «modernes» vient en fait de l'*Alexandréide* de Gautier de Châtillon[85] (une quinzaine de citations), et la particularité de cette source d'exemples est qu'on ne la retrouve pas dans les gloses du *Doctrinale*. La comparaison de ces exemples avec ceux que l'on trouve dans *Pa3*, représentant de <T2a> et particulièrement intéressant parce qu'il contient une *Alexandréide* glosée, est significative en ce qu'elle fait apparaître une stratification des exemples pris dans le poème de Gautier de Châtillon : un exemple sur deux figure déjà dans *Pa3*, et quand la glose emprunte deux exemples à l'*Alexandréide* pour illustrer une figure, l'un des deux est déjà en place avant 1260. *Pa3* illustre ainsi la métonymie avec les vers 2, 494-95, mais le développement de la glose ajoute le vers 8, 302 ; *Pa3* illustre la *topographia* avec le vers 1, 396, le prolongement de la glose ajoute les vers 1, 403-4 ; *Pa3* illustre l'*anthropospathos* avec le vers 2, 397, complété ensuite par les vers 2, 14-15. Le recours à l'*Alexandréide* est manifestement suggéré par un usage qui remonte à <T2a>, mais cette tradition d'emprunt s'est maintenue de façon continue et vivante à travers les familles suivantes.

Le *Doctrinale* et sa glose, comme d'ailleurs le *Graecismus* lui-même (III 50-51, III 63, XXIII 194), ont pourtant servi de relais pour beaucoup d'exemples dont la provenance réelle reste souvent douteuse, comme pour l'exemple de tautologie *Exultans redeo rursus gaudensque revertor* (Doctr. 2385) qui ressemble à un exemple forgé. Certains

84. Cf. ROSIER 1983b, p. 40.
85. Éd. COLKER 1978.

exemples semblent d'ailleurs avoir été directement inventés par le commentateur comme *Ille est accinctus ferro, Iste bibit ciphum plenum, Tu non est sanus quia tu es eger*, etc.

1.3. Des rapprochements avec la rhétorique

Un autre apport de la tradition <T2> au commentaire de la section des figures est le rapprochement, fréquent mais non systématique, avec les couleurs de rhétorique traitées au chapitre III du *Graecismus*. L'idée vient d'ailleurs du *Graecismus* lui-même, qui met en rapport deux figures traitées dans les *schemata* avec des couleurs de rhétorique, l'*epidiorthosis* avec la *correctio* (Ib67) et l'*erotema* avec l'*interrogatio* (Ib87).

La plupart de ces mises en parallèle sont présentes dans le commentaire dès les débuts de la tradition <T2>, en premier lieu celle qui concerne l'*epidiorthosis* et la *correctio*, pour lesquelles le commentaire rappelle le vers III 62 du *Graecismus*[86]. La glose rappelle de même le parallèle entre *antitheton* et *contrarium*[87], et rapproche aussi métaphore et *transumptio*[88]. D'autres rapprochements ne sont donnés que par *Pa1*, donc plus tardivement. Il s'agit des rapprochements entre *asyndeton* et *articulus*[89], *prosphonesis* et *exclamatio*[90], *ethiologia* et *ratiocinatio*[91], *erotema* et *interrogatio*[92].

86. «Et reducitur ad colorem rethoricum qui dicitur correctio. Unde infra : 'Corrige quod prius est dictum correctio fiet'» (ad Ib65, *Pa1* f. 25va).

87. «Et retorquetur ad colorem rethoricum qui dicitur contrarium. Unde infra : 'Hec contra tibi sit, quod per contraria signas: / An metues etc.» (ad Ib68, *Pa1* f. 25vb). Cf. *Graec.* III 31-32 : *Hoc contra tibi sit, quod per contraria firmas : / An metues aegrum, quem sanum despiciebas ?*

88. «Concordat autem methaphora cum quodam colore rethorico qui dicitur transumptio» (ad Ic123, *Pa1* f. 33ra).

89. «Hiis autem duabus figuris est quidam color rethoricus qui articulus appellatur, unde infra 'articulus fit si sit distinctio vocum etc, / solus inarmis inops etc.'» (ad Ib46, *Pa1* f. 23ra) ; cf. *Graec.* III 34-35 : «Articulus fiet, si sit distinctio vocum : / *Solus inermis inops inglorius inde redisti*».

90. «Et retorquetur ad colorem rethoricum, qui dicitur exclamatio, unde infra : 'Sepius exclames, sic exclamatio fiet» (ad Ib59, *Pa1* f. 24vb), cf. *Graec.* III 19.

91. «Et sic retorquetur ad colorem rethoricum qui dicitur ratiocinatio. Unde infra : 'Si queras aliquid statimque rei rationem / Subiungas super hoc ratiocinatio fiet» (ad Ib61-62, *Pa1* f. 25ra), cf. *Graec.* III 21-22.

La glose effectue d'ailleurs en commentant le chapitre III le travail inverse, qui consiste à rapprocher les couleurs de rhétorique des figures de grammaire, et ceci même à propos de figures qu'Évrard omet. La glose explique ainsi à propos de la *traductio* que cette couleur de rhétorique se ramène soit au *polyptoton* (*Graec.* I 92) soit à l'*homoeoteleuton*, absent du *Graecismus*, comme le reconnaît explicitement la glose[93].

2. LA DÉFENSE DU *GRAECISMUS*

L'une des préoccupations des commentateurs <T2> est de répondre aux critiques qui pourraient être faites à Évrard. Ces défenses du *Graecismus* ne figuraient pas dans la tradition <T1> de commentaire, dont nous avons vu qu'elle critiquait au contraire l'interprétation et l'illustration de certaines figures, à l'aide de vers issus de la *Clavis Compendii* de Jean de Garlande. Leur apparition dans <T2> est rendue inévitable par l'insertion des définitions de Donat, qui impose de faire coïncider deux autorités qui se contredisent. Dans cette perspective, le commentaire s'attache à relever, pour les résoudre, toutes les contradictions qui existent entre Donat et Évrard, dans la définition des figures, leur nombre, leur ordonnancement les unes par rapport aux autres, etc. Ceci vaut pour le chapitre traitant du métaplasme, où il ne s'agit que de contradictions mineures, qui ne déforment pas l'héritage donatien au point de ce qui été fait dans la partie des *schemata*, ou pour les tropes. Ceci vaut aussi pour la suite du commentaire, où le glosateur affronte la difficulté qu'il y a à concilier Donat et Évrard, mais dans une

---

92. «Et reducitur ad colorem rethoricum qui dicitur interrogatio : 'quod bene rethoricum dat aspiciendo colorem» (ad Ib86, *Pal* f. 27vb), cf. *Graec.* I 87.

93. «MISCE PER CASUS : traductio est color rethoricus cuius due sunt species : prima est eiusdem dictionis in eadem oratione et significatione vel in eadem dictione vel aliis interpositis frequens iteratio ut patet in littera *Si nichil in vita*. Et sic potest reduci ad politheton que fit quando aliqua dictio variatur per suos casus in locutione. Secunda species est eiusdem dictionis in eadem oratione et in suis significationibus diversis aliis dictionibus interpositis iteratio ut patet in hiis versibus : *Cur illam curas que multas dat tibi curas*. Et reducitur ad omoteleuton que fit quando diversa vocabula conveniunt in eadem voce ut in dicto exemplo. Sciendum est quod ista figura omoteleuton non est in Grecismo, tamen est in Barbarismo sub scemate, et ideo actor superius dixit in isto versu *Sed quia predictas* [III 1], quia colores non reducuntur ad omnes figuras que sunt in hoc libro» (ad III 13, *Pal* f. 38rb).

moindre mesure : si les ajouts de figures sont pris en compte et justifiés, il n'en va pas de même pour les suppressions, le commentateur évitant par exemple de soulever le problème de l'omission de la prolepse.

2.1. La défense du plan du Graecismus

La première des questions que se pose le glosateur concerne l'ordre même du manuel, c'est-à-dire pourquoi l'auteur a choisi de traiter des figures et des vices en tête d'ouvrage. La question est d'ailleurs posée, non en référence à Donat, mais au *Doctrinale*, ce qui revient presque au même, puisque Alexandre de Villedieu, comme Donat, ne traite pas des figures en tête de son traité[94]. La solution est fournie par une allégorie agricole, où Évrard est comparé à un bon jardinier, à un bon cultivateur (*bonus ortolanus et bonus agricola*) qui, avant de semer, débarrasse son champ des mauvaises herbes qui pourraient étouffer la bonne graine, alors qu'Alexandre a choisi de traiter en premier lieu de ce qui est correct (chapitres I-XI), et en dernier lieu seulement de ce qui introduit des impropriétés dans le discours[95] (chapitre XII). La réponse fournie par la glose est en fait composée de deux éléments distincts, qui sont bien séparés dans *W*. Cette famille donne d'abord l'allégorie agricole, hors de tout cadre polémique puisqu'elle ne répond pas à une accusation explicite de contradiction avec d'autres auteurs ; la déviation par rapport au *Doctrinale* n'est en particulier pas mise en avant[96]. La

94. Cf. le type de questions posées à propos du *Doctrinale :* «Causa efficiens ibi in determinando patet in titulo qui talis est : Magistri Alexandri de Villa Dei incipit Barbarismus. Sed queritur quare tractatus iste potius intitulatur a vitio quam a figura et quare potius a barbarismo quam ab alio vitio...» (Paris, BnF lat. 18523, f. 115vb).

95. «Prima questio potest esse quare actor iste primo agit de figuris cum actor Doctrinalis ultimo agat de ipsis. Ad hoc respondeo quod actor Doctrinalis ad ultimum locat capitulum de figuris et vitiis considerans quod per ea improprietas et incongruitas importetur. (...) Ebrardus vero alium respectum habuit ordinando. Ipse enim bonum ortolanum et bonum agricolam nititur imitari, qui a novali suo spinas et tribulos extirpat ab opere subsequenti ut tandem post scripturarum descriptionem ad sententias proveniat regulares que in lucem proveniunt et vitiis et figuris tamquam a spinis et tribulis non timeant suffocari» (ad Ia1-6, *Pa1* f. 15vb).

96. «Sciendum est quod utitur actor iste more boni agricole. Bonus enim agricola et sapiens priusquam granum bonis seminibus satagat seminare, spinas et tribulos et alias herbas nocentes nititur extirpare. Similiter actor

première question est ensuite reprise à la fin de l'introduction générale au métaplasme dans *W*, et la réponse y est composée de la première partie de la réponse telle qu'on la trouve ensuite dans <T2>, c'est-à-dire de ce qui concerne le *Doctrinale*. Le développement de <T2b> a rassemblé des éléments qui allaient ensemble mais faisaient double emploi puisqu'ils concernaient tous deux l'ordre du *Graecismus*, allégorie agricole, comparaison avec le *Doctrinale*, explication du plan du *Doctrinale*. Cette première question, et elle seule, figure cependant déjà dans *Pa6*, et remonte en fait à <T1>, donc à Jean de Garlande[97].

La seconde question, qui suit immédiatement la première dans <T2>, concerne l'ordre adopté par le *Graecismus* à l'intérieur de cette section : pourquoi traiter des figures avant les vices, alors que le *Doctrinale* (mais aussi Donat en réalité) fait le contraire ? La solution développe cette fois l'argument que l'on traite en premier du plus digne, en second lieu de ce qui l'est moins, donc des figures puis des vices[98]. Elle est encore répétée en tête du chapitre II consacré au barbarisme, solécisme et vices annexes, et développe cette fois les arguments suivants : 1) argument d'autorité, «Évrard» s'oppose à Donat, Isidore et Remi d'Auxerre ; 2) le vice est plus large que la figure, il devrait venir avant ; 3) de même que la maladie précède le remède, les vices doivent précéder les figures ; 4) le mal ne peut être évité que s'il est

---

iste prius se expedit de figuris que constructiones faciunt vitiosas» (*W* f. 3v).

97. «In primis potest queri quare (...) actor iste ordinat figuras in principio sui operis cum in Doctrinali in fine operis collocentur. Et dicendum quod quia figure non sunt exercende sed cum honore sepeliende secundum Ysidorum, ideo actor iste in principio sui operis expedit se de figuris. Doctrinale autem alium habuit respectum quoniam ad <...> auctoritatem non est vitium cum barbarismo et solecismo <...> se excusare, et ideo actor Doctrinalis figuras in fine sui operis collocavit, et sic patet solutio diversitatis istorum duorum auctorum quantum ad figuras» (*Pa6* f. 1v).

98. «Ad secundam questionem que primo tacta fuit quod actor Doctrinalis primo agens de vitiis quam de remediis rectum observat ordinem, quia sicut infirmitas debet precedere medicinam, ita vitia scilicet barbarismus et soloecismus et vitia annexa barbarismo et soloecismo habent precedere remedia, scilicet methaplasmum, scema et tropum per que habent ut dictum est excusari (...). Unde secundum predictam rationem actor iste dicitur in ordine oberrasse. Sed quod non est ponendum actorem peccasse, nos dicimus quod actor preposuit dignius minus digno, quia figure secundum quod congrue sunt, vitia vero penitus incongrua. Unde congruum secundum quid ante incongruum simpliciter, ita figure ante vitia» (ad Ia1-6, *Pa1* f. 15vb).

connu[99]. La réponse se fait cette fois en deux points, qui ne tiennent pas compte des arguments énoncés plus haut : 1) l'*habitus* vient avant la *privatio,* ce qui possède de la correction (les figures) doit être traité avant ce qui en est privé (les vices) ; 2) argument d'autorité, «Évrard» suit l'ordre de Papias (ce qui, nous le verrons, procède d'une mauvaise compréhension de la génération précédente de glose[100]). Cette fois, la question dans sa seconde occurrence, c'est-à-dire en tête du chapitre II sur le barbarisme, figure telle quelle dans *W*, avec les mêmes arguments et les mêmes réponses (f. 9v), et on la trouve déjà dans <T2a> (*Pa3* f. 2vb) ; aucune des deux occurrences en revanche ne remonte à <T1> d'après ce que nous avons pu voir dans *Pa6*.

Après ces questions générales, la défense apportée par le commentaire au *Graecismus* porte sur trois catégories principales d'écarts par rapport au *Barbarisme*, les modifications internes de l'ordre de Donat, les acceptions plus ou moins larges des figures, et surtout les ajouts par rapport à la liste canonique donatienne. Ceci concerne d'ailleurs surtout le métaplasme, et dans les *schemata* en particulier, les tentatives pour faire coïncider Donat et le Ps.-Évrard sont un peu plus limitées, la tâche d'ensemble, c'est-à-dire le problème du respect de la liste donatienne, étant vraiment insurmontable.

99. «Divisione itaque premissa contra actorem proceditur in hunc modum videlicet quod Donatus, Ysidorus et Remigius in suis tractatibus figuris vitia preponunt, actor iste econverso facit, quare videtur esse contrarius supradictis. Item cum vitium ponatur in diffinitione figure. Etenim unde sequitur, figura est, ergo vitium est, et non econverso. Manifestum est quod vitia tanquam generaliora debent precedere figuras. Item cum figure sint remedia vitiorum, manifestum est quod sicut medicina morbo sic figure vitiis postponuntur. Item non evitatur malum nisi prius cognitum. Cum autem figure excusabiles vitia tanquam mala inexcusabilia debent evitare patet quod figuris vitia preponitur quod satis conceditur» (ad II 1-3, *Pa1* f. 33va).

100. «Aliam autem considerationem habere possumus cum actore dicendo quia actor iste considerat habitum et illud quod se habet per modum privationis. Cum igitur in figuris sit habitus congruitatis, et in vitiis sit privatio congruitatis patet quod secundum hanc considerationem figure sunt vitiis digniores et sic debent preponi. Item actor in ordine figurarum et vitiorum Papyam imitatur» (ad II 1-3, *Pa1* f. 33va).

2.2. L'interprétation des figures

Dans la section du métaplasme, le problème se pose dès le vers I 24 (*Antithesis fit, si sedet ordine syllaba verso*), où le Ps.-Évrard réduit l'antithèse à une inversion de syllabes, en contradiction avec la définition donatienne. La méthode de la glose <T2b> consiste à contester les gloses antérieures, accusées de caricaturer Évrard, puis à tenter de faire concorder les avis de Donat et d'Évrard, en jouant sur les rapports d'inclusion entre *vertere* et *mutare* (*verto* est moins large que *muto*, donc quand on dit *verto*, *muto* y est forcément contenu, l'inverse n'étant pas vrai puisqu'il existe d'autres types de changement que les inversions), et en assimilant les relations lettres-ordre des lettres à une relation substance-accident. L'ordre d'une substance appartient à la substance, n'existe que par rapport à elle, et en subit les variations : si la substance change, tout ce qui lui appartient change aussi, en particulier l'ordre[101]. Ce raisonnement, qui figure déjà dans *W*, a tant de mal à sauver le texte, que nous avons vu que la glose, pour illustrer l'*antithesis*, préfère se tourner vers le *Doctrinale*.

Le problème de l'interprétation des figures se pose dans les *schemata* à propos de la périphrase dont la définition donnée par le *Graecismus* (I 88 : *Periphrasim praemissorum dic expositivam*) ne recouvre pas l'acception générale[102], à propos du zeugme et du polysyndeton, discussion qui a été exposée plus haut (cf. Ière partie, chap. I, 3.1), et, dans la section des tropes à propos des trois figures d'*homoeosis*. L'*homoeosis* est absente chez Évrard, tout comme sa première variété, l'*icon*, ce que le commentaire se garde bien de souligner, même si l'on doit créditer la tradition <T2> de la réintroduction de l'*icon*. La

101. «Anthithesis, ut dicunt communes (quedam *ms.*) glosule, est quando sillaba transponitur ut 'displicina' pro 'disciplina'. Aliter tamen dicit Donatus : «Anthithesis est littere pro littera positio ut 'olli' pro 'illi'» [*Mai.* III 4 p. 663, 1]. (...). Unde ut actor non videatur Donato contrarius, littera est sic intelligenda : ANTHITHESIS FIT ORDINE VERSO, idest ordinatione littere vel sillabe versa, id est mutata. Et ita ponit 'verso' pro 'mutato' quia quodcumque vertimus mutamus, sed non convertitur. Unde notandum est quod aliquo substantialiter mutato, mutatur eius ordo. Sicut cum dicitur 'olli' pro 'illi', patet quod mutatur ordo quia cum dicitur illi ordinatur 'i' cum 'l', sed cum dicitur 'olli' ordinatur 'o' cum 'l'. Et sic mutato aliquo substantialiter mutatur eius ordo» (ad Ia24, *Pa1* f. 20vb).

102. Ad *Graec.* Ib88, *Pa1* f. 27vb.

discussion porte ici sur l'équivalence qui existe selon Évrard entre *paradigma* et *parabole*[103] :

> Actor iste nullam facit differentiam inter paradigma et parabola, sed <Donatus> tertiam assignat speciem scilicet ycon, unde tres species, ycon, paradigma, parabola subsunt.
>
> Et est talis differentia inter ycon et paradigmam et parabolam, quia ycon facit comparationem inter ea que sub eodem genere ponuntur. Intelligendum est de genere quod considerat logicus ut cum dicitur in Eneyde : *Omnia Mercurio similem vultumque colorem / et flavos crines* etc. [Verg. Aen. 4, 558-59], ibi est ycon. Fit enim comparatio de Enea ad Mercurium que sub eodem genere reponuntur, scilicet sub animali. Et hoc est quod dicitur in Doctrinali : *Inter res similes que comparantur efficit ycon* [Doctr. 2564]. (ad Ic120-22, *Pal* f. 32va)

Pour comprendre l'argumentation du commentateur, il faut avoir présente à l'esprit sa définition du *paradigma*, qui est autre que celle de Donat : le *paradigma* est pour lui l'équivalent, en clair, de la parabole, qui en est la version «codée» :

> Paradigma autem est expositio parabole ut paradigma est facte comparationis adoptatio, ut cum dicitur *ivit seminator*, hic est parabola, sed cum exponitur *exiit predicare etc.*, tunc est paradigma. Et dicitur a para quod est iuxta et digma sententia, quasi sermo iuxta aliam sententiam. (ad Ic120-22, *Pal* f. 32va)

Les deux énoncés ont une « nature » différente, mais sont équivalents du point de vue du sens. Lever la contradiction entre Évrard et Donat devient dès lors facile, ce que l'on trouve déjà dans *W* :

> Et si fiat obiectio contra actorem quia nullam ponit differentiam inter parabolam et paradigmam, magister vero Alexander et Donatus ponunt, ergo videntur esse contrarii, dicendum est quod actor iste figuras illas (et *ms.*) secundum vocabulorum expositionem considerat et intelligit quia habent eandem expositionem, scilicet iuxta sententiam. Item reputat eas esse easdem, Donatus vero et magister Alexander considerant eas secundum eorum naturam et sic differunt ut dictum est. (f. 9r, *Pal* f. 32vb)

Dans la section consacrée aux vices annexes, un problème se pose au commentateur avec une nouvelle assimilation pratiquée par Évrard, cette fois entre périssologie et macrologie[104]. Comme pour le zeugme

103. Cf. *Graec.* Ic120-122 : «Allegoria fit, hydropicus si signet avarum. / Si quid dicatur non ergo sui sed alius, / hoc paradigma potest vereque parabola dici».

104. «'Ibant qua poterant' simul hec et cetera dicas, / Perissologia fiet seu macrologia» (*Graec.* II 12-13).

et le polysyndeton, la phrase n'est pas vraiment ambiguë. La glose propose cependant deux solutions très différentes l'une de l'autre. La première affirme qu'Évrard ne confond pas périssologie et macrologie, en établissant comme un découpage vertical des deux vers cités ci-dessus : la partie gauche traite de la périssologie, la droite de la macrologie, ce qui entraîne une lecture forcée du texte (ce que souligne la formule du commentateur «pour retrouver le sens de Donat, lisons ainsi le texte de l'auteur[105]»). La deuxième solution consiste à dire que ceux qui pensent que périssologie et macrologie sont une seule et même figure peuvent lire autrement le texte d'Évrard, avec qui s'accordent d'ailleurs deux autorités, Pompée et Remi d'Auxerre[106]. Le lecteur a le choix d'interpréter Évrard comme il veut. On trouve déjà cette double lecture dans *W* (f. 10), à ceci près que les solutions y sont inversées : première solution, la périssologie est identique à la macrologie[107], deuxième solution, une construction différente de la phrase permet de la lire en sorte qu'elle signifie le contraire[108]. Encore une fois, on voit que la version que donne *W* (représentant de <T2c>) est moins élaborée que celle que l'on trouve dans des exemplaires chronologiquement postérieurs du commentaire <T2b> : cette défense fait partie des réaménagements de cette famille opérés vers 1269. Nous savons

105. «Ad habendum igitur Donati sententiam, litteram actoris sic legamus : *ibant :* si tu dicas simul *ibant qua poterant et qua non poterant non ibant*, sic fiet perisologia, *seu* (pro *vel*) <si tu dicas> *et* (idest *etiam*) *cetera* (*que sequntur*), et sic fiet macrologia» (*Pal* f. 36ra).

106. «Aliter etiam potest legi littera actoris secundum eos qui opinantur macrologiam et perisologiam esse unam et eandem figuram. Dicit enim Pompeius, cuius opinionem approbat Remigius in hoc loco : pleonasmos, perisologia, macrologia et tautologia pene esse una ratio in omnibus istis pleonasmos est in verbo. Perisologiam esse dicit in sensu, macrologia in utroque est [Cf. Pompeius comm. p. 294, 1-4 : pleonasmos perissologia macrologia et tautologia, paene una ratio est in omnibus : pleonasmos perissologia macrologia et tautologia, isti tropi de se pendent, pleonasmos est in verbo, perissologia in sensu, macrologia in utroque]. Ideo actor iste auctoritatibus illorum fultus dicit perisologiam et macrologiam esse unam figuram» (*Pal* f. 36ra).

107. «Est etiam eadem (sc. perissologia) cum macrologia, que interpretatur longa sententia res non necessarias comprehendens (...)» (*W* f. 10r).

108. «IBANT QUA POTERANT : construe sic secundum quod perissologia et macrologia non sunt eedem ; tu dicas Ibant qua poterant et dicas simul hec ; scilicet que debent sequi et qua non etc. perissologia fiet etc et dicas cetera scilicet que conveniunt ad exemplum macrologie scilicet legati et cetera macrologia fiet etc.» (*W* f. 10r).

d'autre part que l'absence de Pompée est normale puisque *W* ne fait jamais référence à ce grammairien (cf. supra 1.1).

2.3. Déplacements et ajouts par rapport au Barbarisme

La structure très particulière du *Graecismus* pose énormément de problèmes à ses glosateurs, qui doivent justifier une par une les anomalies constatées par rapport à d'autres traités ; pour autant on se limitera ici à étudier l'argumentation dans quelques cas de déplacement, ellipse, tmèse et synthesis, parenthèse, qui montrent un effort réel des glosateurs pour entrer dans la problématique du manuel, et enfin sarcasme, pour lequel le commentaire adopte un autre type de justification.

L'explication proposée par la glose pour rendre compte du déplacement de l'ellipse est particulièrement intéressante en ce qu'elle montre que le commentateur a saisi la démarche du Ps.-Évrard. Le commentaire rappelle tous les auteurs qui traitent l'ellipse parmi les vices annexes, et signale que le *Graecismus* est le seul à la localiser dans les figures ; en second lieu, son placement dans les figures du métaplasme est une erreur de plus puisque l'ellipse ne porte pas sur un mot mais sur la phrase entière, et devrait, au moins, être rangée parmi les tropes :

> Iste actor videtur dupliciter errare, primo quia Donatus, Ysidorus, Remigius ponunt eclipsim inter vitia annexa et actor ordinat eam inter figuras, unde videtur esse contrarius actoribus supradictis.
>
> Item alio modo errare videtur cum ponat eam sub methaplasmo, cum methaplasmus non excusat nisi eas que peccant in dictione. Sed in eclipsi non est vitium in dictione sed in oratione vel sententia. Cum enim dicitur *hec secum* [Verg. Aen. 1, 37, cité par Don. Mai. III 659, 7], non est ibi aliqua dictio vitiosa, sed est potius oratio vel sententia vitiosa. Unde patet quod sub methaplasmo poni non potest, sed potius sub scemate vel sub tropo. (ad Ia14, *Pa1* f. 18vb)

La solution prend en compte le fait que l'ellipse peut se produire pour des raisons métriques ou d'ornement, et qu'ainsi elle peut entrer dans la catégorie des figures, et qu'étant due à l'omission d'un mot, elle entre dans le cadre du métaplasme :

> Solutio : dicendum est quod secundum rectam considerationem eclipsis inter vitia annexa poni debet, sed tamen possumus ipsam dupliciter considerare, primo secundum quod fit non excusante aliqua ratione et sic ordinatur inter vitia annexa. Secundo possumus eam considerare secundum

quod fit aliqua ratione excusante, scilicet ratione metrica vel poetica vel exigente ornatu et sic inter figuras poterit ordinari.

Item potest assignari duplex ratio quare ponitur sub methaplasmo, primo quod actor considerat orationem illam *hec secum* acsi esset integra, hoc modo quo debeat poni scilicet *hec loquebatur secum.* Unde considerat quod inquantum illa dictio removetur a suo proprio loco, scilicet ab oratione, sic fit in una dictione et ponitur in loco proprio scilicet intellectu, et sic quodammodo potest poni sub methaplasmo. (ad Ia14, *Pa1* f. 18vb)

Cette double réponse est pourtant suivie d'un troisième argument, qui vaut plus généralement pour tous ces remaniements du *Graecismus* et montre que l'auteur du commentaire a reconstitué les motivations du Ps.-Évrard dans ces chapitres des figures. L'auteur du *Graecismus*, dit le commentaire <T2>, pense que si les opposés sont placés côte à côte, ils s'éclairent l'un l'autre, et d'autre part que les figures présentant des ressemblances doivent être traitées ensemble, même si elles ne relèvent pas des mêmes catégories, métaplasme, schemata, tropes ou vices annexes :

Alia ratio potest assignari que talis est, et generalis per totum tractatum (librum *Pa2*), scilicet quod actor attendit quod opposita iuxta se posita magis elucescunt (Arist., De Celo et Mundo 2, 287a7-8). Et ideo contra exigentiam recte ordinationis quandoque ordinat figuras secundum quod habent inter se oppositionem aliquam. Similiter considerat aliquas similitudines inter ipsas et ratione ipsarum similitudinum illas ordinat. Unde cum superius egerit actor de figuris inducentibus defectum que sunt apocopa, auferesis et sincopa in quibus est defectus littere vel sillabe et de sistole in qua est defectus temporis, ratione illius similitudinis agit hic de eclipsi in qua est defectus dictionis. (ad Ia14, *Pa1* f. 18vb)

Le commentateur a raison lorsqu'il affirme qu'il ne s'agit pas ici d'une erreur de l'auteur mais bien d'une volonté délibérée d'extraire l'ellipse des vices annexes pour l'insérer à cet endroit. Mais ce n'est pas parce que le Ps.-Évrard, qui écrit vers 1200, la considère comme une tournure qui, si elle est excusée, peut devenir une figure, mais parce qu'ainsi l'ellipse (Ia14) suit immédiatement l'*ethclipsis* (Ia13), et parce que le Ps.-Evrard applique toujours sa méthode des *versus differentiales*. Et c'est ainsi qu'il introduit à la suite l'*aposiopesis* (Ia15), qui vient de Cassiodore, et le pléonasme (Ia16), emprunté comme l'ellipse aux vices annexes. La justification de ces déplacements et adjonctions de figures n'est pas présente dans *W*, elle appartient donc à la réécriture de <T2b> et non à la branche commune à <T2b> et <T2c>.

La démarche du Ps.-Évrard est également bien reconstituée par le commentateur dans le cas des figures ressenties comme inverses de la

tmèse et de la «*synthesis*». Le commentaire <T2> commence par lever la contradiction entre Évrard qui place la tmèse dans le métaplasme, et Donat qui la plaçait dans les tropes, en disant que Donat considérait la figure en tant qu'elle générait une phrase obscure, Évrard s'y intéresse d'un point de vue plus grammatical :

> Notandum est quod Donatus ponit istam figuram sub tropo, actor vero iste sub methaplasmo. Unde videntur (videantur *ms.*) inter se contrarii. Ad hoc dicendum est quod inter ipsos non est contrarietas. Donatus enim considerat themesim largo modo secundum quod dictio dividitur et ex tali divisione fit tota oratio obscura et ex obscuratione orationis fit obscuratio sententie et sic ponenda est sub tropo. Actor vero iste considerat themesim secundum quod dictio solummodo dividitur et hec est solum improprietas in dictione et sic ponitur sub methaplasmo. (ad Ia19, *Pal* f. 26ra)

Ce déplacement de la tmèse vers le métaplasme trouve un écho dans le commentaire sur le *Barbarisme* attribué à Kilwardby. Le commentateur se demande pourquoi Donat a classé cette figure sous le trope et non sous le métaplasme, puisqu'elle concerne un mot. L'argument est le même que celui de la glose <T2> du *Graecismus*, à ceci près qu'il est utilisé ici en questionnement de Donat[109].

Le commentateur du *Graecismus* s'attaque ensuite au cas de la «*synthesis*», et répond à la question de la localisation de cette figure dans le métaplasme en deux points. Le premier rappelle la réponse faite pour la tmèse : le Ps.-Évrard considère la *synthesis* dans le mot qu'elle sert à former, non dans les mots utilisés pour cela (or le métaplasme a pour objet la *dictio*) ; le second point est bien sûr le rapprochement avec la tmèse, dont la figure considérée comme inverse doit être traitée juste après :

> Unde cum per duas dictiones habeat fieri, videtur magis quod sic sub tropo vel scemate reponenda, quare actor iste male videtur ordinare eam.
>
> Ad quod dicendum est quod actor ratione duplici potest hic ordinare ipsam.
>
> Prima est quia actor considerat sinthesim quantum ad dictionem compositam, que est una sola dictio, non quantum ad componentia.
>
> Alia est ratio quia actor in precedenti versu egit de dictione divisa, hic autem agit de coniuncta dictione compositionis quam habent inter se quia coniunctio et divisio sunt opposita et opposita iuxta se posita elucescunt,

109. «Videtur quod contineatur sub metaplasmo ratione tali : metaplasmus est figura excusans vitium incidens ex parte vocis et themesis et huius figura, scilicet incidens ex parte vocis consistit in hoc, quod dicitur vox dictionis unius, quare videtur, quod contineatur sub metaplasmo et ita non sub tropo» (Éd. SCHMÜCKER 1984, p. 161, 963-67).

ideo actor tractat de sinthesi post themesim cum sint opposite. (ad Ia20, *Pa1* f. 26rb)

Dans cette défense du *Graecismus* et de ses déplacements et additions de figures (absente de *W*), ce que le commentateur n'a en revanche pas saisi dans ce cas précis, c'est un autre rapprochement fait par le Ps.-Évrard, qui donne la raison exacte de l'insertion de ce couple à cet endroit précis de la liste donatienne. Le Ps.-Évrard ordonne en effet ces deux figures à la suite de deux autres qui lui semblent identiques mais s'appliquant à la syllabe, diérèse et synérèse.

Dans les *schemata*, le commentateur <T2> s'est rendu compte de la rupture qui se produit au vers Ib55, avec l'introduction de la parenthèse : Évrard abandonne le plan de Donat et introduit librement d'autres figures. D'où son avertissement : en apparence, toutes les figures qui vont suivre sont plutôt des tropes :

Notandum est quod parenthesis et omnes figure sequentes secundum rectam exigentiam figurarum potius sub tropo quam sub scemate sunt ponende quia, sicut patet, omnes figure sequentes habent inducere vitia in sententia sed tropus habet excusare vitia in sententia. Scema vero excusat vitium in ordinatione orationis. Patet ergo quod predicte figure cum non peccent contra ordinem orationis sed sententie, sub tropo non sub scemate sunt ponende (ad Ib55, *Pa1* f. 24rb).

Il importe donc de trouver la raison pour laquelle Évrard les a placées ici :

Queritur ergo quare actor ordinat eas in hoc loco.

Solutio : dicendum est quod iste figure possunt dupliciter considerari, scilicet uno modo secundum quod dictiones vel orationes per ipsas improprie ponuntur et sic sapiunt naturam vitiorum et sic sub tropo ponuntur, [modo] alio modo considerantur secundum quod per ipsas sententia ordinatur et sic non sapiunt naturam vitiorum, unde non egent excusatione tropica neque figure dicende sunt, sed potius scemata sententie, cum quelibet principaliter ad rethores pertineant, tamen secundario ad actorem istum potuerunt pertinere. (ad Ib55, *Pa1* f. 24rb)

Il ne s'agit pas là de figures de mots [*schemata dictionis*, l'expression n'est pas employée par le commentateur], mais de figures de pensée [*schemata sententie*]. On assiste là bel et bien à la réintroduction des *schemata dianoes* (ou plutôt de *schemata dianoes*), venus faire le pendant des *schemata lexeos*, division qui est d'ailleurs évoquée dans le

commentaire en tête du chapitre des *schemata*. Ce sont bien eux qui concernent en premier le rhéteur, en second le grammairien[110].

Le cas du sarcasme, sorti des tropes pour être inséré parmi les *schemata*, attire l'attention sur un autre type de stratégie des commentateurs, qui doublent ici une explication interne analogue aux précédentes d'une justification externe, et mettent en avant le fait que l'auteur du *Graecismus* ne suit pas Donat mais un autre grammairien, identifié, dans tous les manuscrits qui abordent la question et que nous avons pu consulter, à Papias ; ceci suggère d'ailleurs que la question épineuse des sources du *Graecismus* se posait déjà aux contemporains chargés de commenter le texte :

Quoniam figure precedentes sapiunt naturam contrarietatis et ista similiter, quia per unam locutionem datur aliud intelligi (...). Vel Papias sic ordinat illam, quem imitatur actor iste in ordine figurarum, unde versus :
Ordine Papie tradit documenta sophie
Dona tamen venie postulat ordo vie. (ad Ib70, *Pal* f. 26ra)

La même assertion et la même citation reviennent dans la réponse à la question «pourquoi Évrard est-il le seul à traiter des vices après les figures» :

Actor in ordine figurarum et vitiorum Papyam imitatur, unde versus : *Ordine Papye etc.* (*Pal* f. 33va).

On trouve les mêmes éléments dans *W* en 1263 :

Item actor iste in ordine vitiorum imitatur Papiam, unde versus :
Libro Papie tradit documenta sophie,
Dona tamen venie, postulat ordo vie. (*W* f. 9v).

Nous n'avons pas trouvé trace d'un tel classement dans les œuvres de Papias que nous avons consultées, ni dans l'*Elementarium*, ni dans l'*Ars grammatica* (Cervani 1998) : à moins de lui supposer une œuvre inconnue, deux solutions se présentent. Cette mention peut être due à une erreur de copie d'un autre nom propre, Petrus Helie par exemple, dont nous avons vu qu'il était légitime de rapprocher plusieurs passages de la *Summa* avec le début du *Graecismus*. La deuxième possibilité est que l'auteur du commentaire ait lu quelque part qu'Évrard suivait l'ordre de Papias (sous-entendu des huit parties du discours dans sa grammaire), et ait interprété ceci comme une explication des anomalies des premiers chapitres. On trouve en effet ce type de mention dans l'*accessus* contenu dans le manuscrit Oxford Digby 270 f. 114 ; cet

110. Cf. Don. Mai. III (éd. Holtz 1981, p. 663, 5) : «Schemata lexeos sunt et dianoeas, sed schemata dianoeas ad oratores pertinent, ad grammaticos lexeos».

accessus introduit à ce qui est peut-être un exemplaire du commentaire de Jean de Garlande sur le *Graecismus*[111]. Même si cette référence à Papias a toutes les chances de résulter d'une erreur d'interprétation, elle est significative parce qu'elle montre la tradition <T2> à l'œuvre pour améliorer le commentaire, en s'attaquant ici à la question importante des sources du *Graecismus*.

D'après ce que l'on peut voir dans *Ar*, en tenant compte des nombreuses lacunes de ce témoin, Jupiter reprend intégralement ces défenses du *Graecismus* dans la troisième tradition de commentaire.

On trouve, dans la glose *Admirantes*, quelques exemples de défense du *Doctrinale* face à Donat. Ces occurrences sont évidemment beaucoup plus rares, vu la fidélité d'Alexandre de Villedieu à l'égard du *Barbarisme*. On en rencontre une dans la discussion de la définition qu'Alexandre donne de la *barbarolexis*, étendue sous l'influence d'Isidore au mélange de mots étrangers à des mots latins[112], ce qui l'amène à contredire Donat ; on notera que ce type de contradiction est beaucoup moins important que ce qui sépare souvent le *Graecismus* du *Barbarisme*[113]. On ne retrouve pas d'écho de cette déformation dans le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby, qui n'enregistre que le sens donatien du terme *barbarolexis* (éd. SCHMÜCKER p. 11, 281).

111. «Notandum quod imitatur in ordine partium Papyam et Ysidorum et quandoque Remigium in expositione, Priscianum (-i *cod.*) vero in pronomine et participio et huiusmodi». Cité par HUNT 1991, p. 96.

112. Isid. *etym.* I 32, 2 : «Inter barbarismum autem et barbarolexim hoc interest, quod barbarismus in verbo latino fit, dum corrumpitur ; quando autem barbara verba latinis eloquiis inferuntur, barbarolexis dicitur». *Doctr.* 2373-74 : «Si tamen eloquiis commisces verba latinis / Barbara, Doctores hanc dicunt barbarolexim». Pour une attestation de ce sens dans les gloses du *Graecismus*, cf. supra chap. I, 2.2.

113. «SI TAMEN ELOQUIIS [Doctr. 2373] : dicit quod barbarismus est corruptio vocis latinae, verumptamen si barbara dictio corrumpatur ut si dicamus 'magalia' penultima producta quae debeat corripi, sic non est barbarismus sed barbarolexis. (...) Hoc ita vult Donatus dicens sic in principio Barbarismi : 'sicut in nostra loquela barbarismus, in peregrina barbarolexis dicitur' et ostendit exempla in dictionibus 'ut si quis dicat mastruga catheia magalia acinatis'. (...) Secundum hanc Donati sententiam potissime tenendam littera sic legitur. Dicit actor : quamvis dixerim quod barbarismus est corruptio vocis latinae, TAMEN SI COMMISCES VERBA, id est vocabula, BARBARA cum LATINIS vocabulis [Doctr. 2374] ut ita corrumpas barbara sicut latina, sicut patuit supra per exempla. 'Doctores' et praecipue Donatus 'dicunt hanc', id est huiusmodi corruptela barbarum in dictione barbarica etc.» (...) (Paris BnF lat. 18523, f. 112va).

On est cependant un peu surpris que la glose du *Graecismus* n'examine que des critiques hypothétiques, qui pourraient être apportées au manuel mais dont on ne trouve pas trace effective, alors qu'il existe des critiques réelles. Les vers de la *Clavis compendii* de Jean de Garlande dont nous avons constaté la présence dans *Pa6*, représentant de <T1>, sont repris par le remaniement de <T2b>, mais sans être combattus, et sont absents de <T2c>. On trouve ainsi dans *Pa6* des vers de la *Clavis* au sujet de la synérèse ou épisynaliphe, fusion de deux syllabes en une seule pour des raisons métriques. Là où Donat fournissait comme exemple, entre autres, *aëripedem* —> *aeripedem* (Verg. Aen. 6, 802), le Ps.-Évrard donne *tibiicen* —> *tibicen*, ce qui peut difficilement passer pour une figure d'ornement. Jean de Garlande, dans sa *Clavis compendii*, fait donc remarquer que, si l'on suit l'auteur du *Graecismus*, la version correcte du mot est *tibiicen*, la version courante n'étant alors qu'un vice (puisque les figures sont réservées aux poètes), et souligne au passage la contradiction flagrante entre Donat et Évrard[114]. Le *Compendium gramatice* du même Jean de Garlande donne d'ailleurs une critique identique de l'illustration de cette figure dans le *Graecismus*[115].

Aucun des commentaires que nous avons pu consulter et qui contiennent ces vers ne semble percevoir qu'il s'agit d'une critique sévère du *Graecismus*. Ces passages, car il en va de même pour tous les autres extraits de la *Clavis,* sont introduits, à la fin de l'explication d'un vers du *Graecismus*, par la mention très neutre *unde versus*, comme s'ils allaient dans le même sens que le *Graecismus* et son commentaire alors que la réalité est très différente. La seule exception est une notation à propos du sarcasme et de son déplacement dans les *schemata*, où le commentaire <T2> reconnaît que l'on fait plus généralement beaucoup de reproches au plan du *Graecismus*, à partir de vers qui proviennent encore une fois de la *Clavis* (Brugge, Stadsbibl. f. 27ra) :

114. «Virtus tibicen fertur, vitium tibiicen. / Iotacismus enim tali concurrit yatu / sed vitium primum fert virtutemque secundum / autor Grecismi, Donatus discrepat illi». *Pa6* f. 1v, avec la mention *versus Compendii*, *Clavis Compendii* ms. Brugge, Stadsbibl. 546 f. 27ra. (discrepat : increpat *Brugge*).

115. «Tibicen vitium vitat, quia vitat hyatum. / Sed si tibicen dico, sineresis extat, / ut Grecismus ait, cum virtus non redimatur. / Nam virtus redimit vitium, quantum valet ipsa». Éd. HAYE 1995, 3.214-217 p. 176.

Nota quod actor iste dicitur male ordinasse in multis locis, unde versus contra eum :
Ordo servatur in cunctis que rationis
observant finem quem tam novus actor omittit,
Gramaticos omnes linquit ponendo figuras. (ad Ib70, *Pa1* f. 26ra)

On voit ici une conséquence du fait que le commentaire, vraisemblablement entrepris par Jean de Garlande, ait été laissé dans l'état d'inachèvement que l'on observe dans *Pa6*. Rien ne signale que ces vers parfois obscurs sont des critiques acérées contre le *Graecismus*, ce qui leur vaut d'être repris de manière indifférenciée pour illustrer le commentaire de la génération suivante.

3. UN APPORT DOCTRINAL

3.1. Vice et figure

La seconde tradition de glose apparaît à un moment où la différence entre *significata specialia* et *significata generalia* est bien établie : les signifiés particuliers constituent les mots en tant que *dictiones*, qui sont des unités de signification porteuses de sens, alors que les signifiés généraux leur confèrent leurs propriétés grammaticales pour les établir comme parties du discours[116]. Ce sont ces signifiés généraux qui sont la cause efficiente de la construction, et deux courants de pensée se séparent sur l'application de ce principe. Les Modistes le considèrent comme général et universel, et voient dans les *modi significandi* la cause unique de la construction, de la correction et de la perfection d'un énoncé. Les auteurs intentionnalistes restreignent l'application de ce principe aux énoncés communs, et analysent les énoncés figurés selon d'autres critères qui prennent en compte les signifiés et l'intention de signifier du locuteur[117].

Quelles définitions de la correction proposent les gloses <T2> du *Graecismus* ? Les gloses, quelle que soit la famille interne à la tradition <T2> à laquelle elles se rattachent, saisissent toujours la même occasion pour exposer leur point de vue sur ce problème, et cette occasion est constituée par le commentaire d'un passage précis du *prohemium* d'Évrard de Béthune, qui va de *humano etenim capiti* à *praetendentes*

116. Cf. KNEEPKENS 1995, ROSIER-CATACH 1999.
117. Cf. ROSIER 1988c, p. 6-9.

syllogismum[118]. Ce passage très important du manuel, où Évrard expose son projet d'une grammaire lexicographique, fondée sur la mémorisation du vocabulaire (cf. introduction à la Ière partie), est utilisé par les gloses pour donner à leur tour leur point de vue.

La famille la plus ancienne de <T2> est antérieure à 1260 : <T2a> n'est plus représentée aujourd'hui que par un seul manuscrit (*Pa3*), mais son prologue *Quemadmodum legitur in Genesi* a survécu dans de nombreuses copies de <T2b> qui a agrégé cette introduction à ses propres *accessus*. En principe, les prologues ne se penchent pas sur la question de la correction, mais nous avons la chance que le Prologue 2 (*Quemadmodum*) décortique le *prohemium* pour exposer l'*intentio* de l'auteur, si bien qu'il comporte une explication du passage *humano etenim*. Dans cette glose, <T2a> distingue deux types d'énoncés, ceux qui sont corrects *simpliciter*, sur le plan de la lettre et du sens (*homo albus*, l'homme blanc), et ceux qui sont corrects *secundum quid*[119]. Ces derniers se répartissent en deux types : ceux qui sont corrects par la lettre mais pas par le sens (*piscis plumosus*, le poisson à plumes, *nasus hypotheticus*, le nez hypothétique), et ceux qui sont au contraire corrects par le sens mais pas par la lettre (*turba ruunt*, Ov. Her. I 88 : la foule s'élancent). <T2a> réinsiste en conclusion sur le fait que les deux dernières tournures sont sur le même plan, en n'étant correctes que *secundum quid*[120].

Un peu plus loin, après l'exposé sur les deux impositions du nom sur lesquelles nous reviendrons infra (cf. 3.3), le Prologue 2 justifie grammaticalement l'impropriété par recours aux signifiés généraux. L'argument est que des noms d'imposition différentes relèvent de deux espèces différentes, et ont donc des signifiés généraux incompatibles ; dans cette optique, l'incorrection est donc de nature purement grammaticale et non sémantique[121]. Nous n'avons pas trouvé de parallèle à cette justification, par recours aux modes de signifier, de l'incorrection grammaticale dans des énoncés de ce type : l'anonyme du Prologue 2 semble emprunter ici la terminologie spéculative courante pour l'appliquer, mais de façon détournée.

Commentant ce passage du *prohemium*, la famille <T2b> commence par rappeler la position modiste, puis enchaîne sur une position plus

118. *Graec.* proh. p. 1, 6-9.
119. Sur cette terminologie, cf. ROSIER 1994, chap. 1.
120. Cf. Prologue 2, 3.5.
121. Cf. Prologue 2, 3.5.

intentionnaliste. Le commentateur développe d'abord l'idée commune selon laquelle le grammairien considère la correction d'une phrase uniquement selon la construction des mots et de leurs consignifiés et accidents (on notera au passage le lapsus de témoins comme *Val* et *Pal*, qui parlent des signifiés au lieu des consignifiés !), si bien que pour lui «un homme est un âne» est un énoncé tout aussi correct que «un homme est un animal» ; de cela le logicien tient également compte mais il y ajoute une exigence de correction du point de vue de l'intellect. Enfin le rhéteur prend en compte ces deux éléments et leur ajoute une exigence formelle concernant cette fois l'ornement. Cette partition, qui fonctionne comme une sorte de succession de contrôles sur une phrase, fait qu'au regard du grammairien des énoncés comme *cappa cathegorica* sont corrects, alors qu'ils ne le seront pas pour un logicien ou un rhéteur[122].

Cette opinion est ensuite corrigée : «il faut cependant noter, dit la glose <T2b>, qu'un énoncé est dit correct de trois façons». Trois possibilités de correction sont donc énumérées pour une phrase, correction selon la lettre et le sens (*homo est albus :* l'homme est blanc), correction selon la lettre mais pas selon le sens (*nasus ypotheticus, sotular cathegoricus, candidus silogismus :* un nez hypothétique, un soulier catégorique, un syllogisme blanc), correction enfin selon le sens mais pas selon la lettre (*turba ruunt*, Ov. Her. I 88 : la foule s'élancent[123]). Ces exposés sont empruntés à Pierre Hélie, qui a posé, à la mi-XII^{e} s., la question de la correction des énoncés du type *Socrates habet ypoteticos sotulares cum cathegoricis corrigiis.* On

122. «Dubitatur utrum iste orationes CAPPA CATHEGORICA, CANDIDUS SILLOGISMUS sint congrue vel incongrue. Ad hoc dicendum est quod secundum triplicem sermocinalem artificem, triplex est orationis perfectio. Gramaticus enim considerat suam perfectionem in iunctura dictionum et in earum consignificatis vel (c. v. *Pa2*] significatis et *Val Pal*) accidentibus. Eque enim perfecte sunt ille iudicio gramatici : *homo est asinus* et *homo est animal*. Dyaleticus autem considerat suam perfectionem in iunctura dictionum et in plenitudine intellectus. Nullam enim iudicat orationem esse perfectam nisi illam in qua veraciter ostenditur de quo fiat sermo et quid dicatur de illo. Ad perfectionem vero rethorici hoc totum exigitur, et preterea oportet ornatum superaddi. Possumus ergo dicere quod quantum ad rethoricum et logicum sunt incongrue sed respectu gramatici non sunt incongrue deputate». (Prol. 5, *glosa ad prohemium, Pal* f. 14ra).

123. «Notandum tamen quod oratio tripliciter dicitur congrua : quedam enim est congrua voce et sensu, ut *homo est albus*, quedam voce et non sensu, ut *nasus ypotheticus, sotular cathegoricus,* CANDIDUS SILOGISMUS, quedam sensu et non voce *ut turba ruunt*» (*Pal* f. 14ra).

retrouve ce thème dans le *Metalogicon* de Jean de Salisbury[124] (1159), dans la *Summa Absoluta cuiuslibet* de Pierre d'Espagne[125], et ce problème est classiquement étudié au XIII[e] s. à l'aide d'exemples bien définis tels que *cappa categorica*[126]. L'emprunt à Pierre Hélie est encore plus net dans la famille <T2c> de glose qui décalque la *Summa in Priscianum* sur ce passage, exemples compris[127]. Avec quelques variantes, on retrouve ici la position de Pierre Hélie, qui tend à la définition d'une correction sémantique[128]. On retrouve encore cette terminologie dans la justification du plan d'Évrard qui traite des figures avant les vices : *congruum secundum quid ante incongruum simpliciter, ita figure ante vitia*, dit la tradition <T2> de commentaire. On retrouve là aussi une des caractéristiques de la grammaire intentionnaliste, qui est d'admettre à côté de la *congruitas simpliciter*

124. Éd. HALL 1991, I 15 p. 35-39.

125. Éd. KNEEPKENS 1987a, IV p. 2 (avec l'exemple *homo hypotheticus habet cappam cathegoricam* vel *affirmativam*).

126. Cf. EBBESEN 1981, ROSIER 1992b, p. 93.

127. «Ad hoc quod ista constructio sit impropria, videamus primo quid sit constructio. Constructio est propria vel congrua dictionum ordinatio, sed talis congruitas potest esse duobus modis, quia quedam constructio est congrua voce et non sensu et est ordinatio dictionum in eisdem constructionibus ex cuius prolatione non habet auditor quod rationabiliter intelligat ut hic *nasus cathegoricus, oculus ypotheticus, sotulares patronomici, calige denominate* et huiusmodi. Alio modo est congrua sensu et non voce, cum dictiones iungantur in diversis accidentibus intransitiva aliqua observata ut ibi *turba ruunt*, 'turba' est singularis numeri et respondet verbo pluralis numeri ; et hoc est quia 'turba' est nomen collectivum et gratia collectionis potest construi cum verbo pluralis numeri teste Prisciano «congrua est voce et sensu dictionum ordinatio» et eisdem accidentibus intransitiva ex eius prolatione habet auditor quod intelligat rationabiliter, ut *vir albus, mulier alba, mancipium album* et consimile. (...) Itaque si querat aliquis quare ordinatio dictionum velut est *oculus ypotheticus, cappa cathegorica* non est congrua sensus, respondemus quoniam ex eius prolatione non habet auditor quod rationabiliter intelligat, sed si subiunxerit quare, quia tale adiectivum non depingit tale substantivum...» (*W* f. 2v, cf. Pierre Hélie, *Summa in Priscianum*, éd. REILLY 1993, p. 832-834).

128. Cf. KNEEPKENS 1987a, I p. 707, sur la portée de l'introduction par Pierre Hélie d'une correction sémantique par la distinction entre *congruus sensu* et *congruus voce* (correction grammaticale), et SIRRIDGE 1988a, p. 173 sur cette comparaison *locutio/pictura*, souvent empruntée à Pierre Hélie par les gloses <T2>.

une *congruitas secundum quid*[129]. On voit d'ailleurs que le Prologue 2 va plus loin que les autres puisque pour lui les phrases correctes selon la lettre sont seulement correctes *secundum quid*, au même titre que celle qui ne le sont que par le sens.

Ce passage du *prohemium* est à l'inverse commenté de façon plus modiste par Jupiter, qui rétablit le principe de correction grammaticale d'énoncés comme *cappa cathegorica*[130]. On retrouve dans son commentaire de l'*idiopasis*, construction réciproque, où l'agent et le patient ne font qu'un, rangée par le *Graecismus* dans la section des *schemata*[131], cette exigence concernant l'accord des signifiés entre eux. L'*idiopasis* est un terme emprunté à Priscien (*idiopatheia*[132]), qui l'adapte lui-même de l'*autopatheia* d'Apollonius Dyscole ; les deux types de construction ont leurs correspondants inverses, *allopatheia*[133] adaptée par le *Graecismus* en *allopasis*[134]. Il faut avoir présent à l'esprit le fait que Jupiter reprend comme toujours la strate précédente de glose pour la commenter à sa façon. Le commentaire <T2>, qui cherche la justification du traitement de cette figure parmi les *schemata*, reconnaît qu'en apparence des phrases comme «je m'aime, tu t'aimes» (*ego diligo me, tu te*) ne sont pas figurées puisqu'elles ne comportent aucune impropriété : elles ont un verbe, un nominatif *a parte ante* et un accusatif *a parte post*. D'autre part, l'absence de correction doit venir de la non-convenance (*repugnantia*) des principes de construction, des modes de signifier même si l'expression n'est pas employée. Puisque l'on ne peut diagnostiquer ici de *repugnantia*, il y a correction[135]. Le

129. Cf. ROSIER 1988c ; 1992b, p. 106 ; 1994, chap. 1.

130. «Quero enim a te utrum ista iudicio grammatici *homo est asinus* sit congrua vel ne. Et constat quod sic quod negare non potes nisi velis primis principiis (...) obviare» (*Ar* f. 11rb).

131. *Graec.* Ib80 : *'Diligo me, tu te' : solet ydiopasis esse.* Le *Graecismus* traite immédiatement à la suite l'*allopasis*, construction non réciproque.

132. *IG* XVII, 112, GLK III p. 167, 3 ; 116 p. 168, 18. Cf. aussi XI 12 GLK II p. 555, 13.

133. *IG* XI 12, GLK II p. 555, 14.

134. Cf. KNEEPKENS 1990b, p. 162 et 1995, p. 245. Sur la transitivité, voir BARATIN 1989, p. 470-74.

135. «Sed videtur actor erroneus cum dicat illas orationes *ego diligo me, tu te* esse figuras, quia si sint figure, per consequens erit improprietas et incongruitas ; sed in istis orationibus non est incongruitas, quod patet : sicut se habet nominativus a parte ante cum verbo, sic accusativus a parte post. Sicut enim illa est congrua *Sortes currit*, similiter illa *Sortes videt Platonem*. <Item> incongruitas causatur ex repugnantia eorum que sunt

commentaire répond à cette objection en faisant valoir qu'il existe deux ordres différents dans la construction, l'un qui concerne les signifiants et les envisage du point de vue des principes de la construction, l'autre qui considère les signifiés dans leur relation à l'esprit de l'auditeur. Dans cette seconde perspective, il y a bien une impropriété, puisque la même personne est à un cas oblique (l'accusatif) sans être privée du cas droit (le nominatif), alors que l'oblique est précisément la privation du droit. Or s'il y a impropriété, il y a figure, toujours dans la mesure où ces tournures sont envisagées dans leur rapport avec l'esprit de l'auditeur[136]. L'impropriété vient donc du fait qu'une seule et même personne se retrouve agente et patiente, alors que l'on attendrait une diversité des personnes, comme le commentaire l'indique dans le traitement spéculatif. Cette impropriété est complétée par une deuxième raison possible, qui est le fait qu'ici quelque chose est sous-entendu au lieu d'être exprimé : on retrouve cette idée dans la *causa quare oportet fieri*, qui est de montrer que quelqu'un n'aime personne d'autre que lui[137].

---

principia construendi. Cum ergo <quantum> ad constructionem nulla sit ibi repugnantia, ibi simpliciter (similiter *ms.*) erit congruitas» (ad Ib80, *Pal* f. 26vb).

136. «Ad hoc dicendum est quod in constructione duplex est ordo, scilicet ordo vocis ad vocem considerans principia construendi. Quantum ad hec nulla est ibi improprietas sive incongruitas. Est autem alius ordo rei significate per comparationem ad animum quem (aliam quam *ms.*) debet oratio movere. Cum ergo obliquus sit privatio recti (secundum communiter loquentes *add. Ar*) et privatio non cadit in intellectu nisi habitus precedat : ego enim non possum privari cappa nisi prius habuerim. Cum in constructione reciproca ponatur obliquus et nulla sit ibi privatio, patet quod ibi sit aliqua improprietas. Unde loquendo de illis figuris in comparatione ad animam (aliam *ms.*), partim est ibi de <congruitate et partim de> incongruitate, et sic sunt figure» (*Pal* f. 26vb).

137. «Improprietas patet ex eo quod una persona et eadem est agens et patiens, quia ubi est actio et passio, ibi debet esse diversitas personarum. Vel improprietas est ex eo quod aliquid ponitur in oratione quod datur intelligi, licet non ponatur. Causa quare potest fieri est aptitudo construendi accusativi cum verbo transitivo. Causa oportunitatis est expressio sententie videlicet ut ostendatur aliquis non ita diligere alium sicut semetipsum etc.» (ad Ib80, *Pal* f. 27ra).

Jupiter, auteur du commentaire <T3>, reprend toute cette explication de <T2>, en y apportant quelques éléments de modération. Après la réponse à l'objection, réponse selon laquelle la convenance des signifiés doit être prise en compte pour la correction d'une construction, il réinsiste sur le fait qu'en réalité (*vere*) on ne trouvera aucune disconvenance (*discrepantia*) dans les principes de construction comme les arguments le montrent bien : on ne doit pas parler ici de figures de construction mais au moins de locution, puisque une seule et même personne est agente et patiente[138]. Jupiter revient encore sur cette idée un peu plus loin, à la fin du traitement spéculatif, et il insiste une nouvelle fois sur le fait qu'il n'existe ici aucune impropriété dans l'observation des principes de la construction car, dit-il, les constructions réciproques sont correctes et parfaites[139].

138. «Sed vere nullam discrepantiam invenies in principiis construendi sicut bene ostenditur per argumenta, nec dicende sunt figure constructionis sed potius locutionis, eo quod una et eadem persona agit et patitur» (*Ar* f. 18vb).

139. «Et intellige quod nulla est ibi improprietas in principiis construendi quia constructiones reciproce congrue sunt et perfecte» (*Ar* f. 18vb).

Problèmes de terminologie : figura *et* schema

Dans son introduction au chapitre I du *Graecismus*, la glose <T2> prévient d'entrée que *figura* est un terme équivoque par une série de distinctions empruntées à Alain de Lille[140], qui se retrouvent dans la glose *Admirantes* du *Doctrinale*, où cet avertissement est directement suivi des vers récapitulatifs qui viennent clore, dans le commentaire du *Graecismus*, l'énumération des sens de *figura*. Parmi les sens de *figura* ainsi récapitulés, les deux commentaires reconnaissent trois acceptions grammaticales, la dernière étant celle de vice excusé par une raison. Le commentaire <T2> réfléchit ensuite sur le lien qui existe entre le sens grammatical et un sens qui n'avait pas été mentionné, le sens mathématique[141]. On trouve là encore la même remarque, mais plus développée, dans *Admirantes*[142], et ce lieu commun se retrouve plus tard aussi chez Giovanni del Virgilio[143].

Le commentaire <T2> donne aussi une acception intéressante de *figura* qui recouvre toutes les déviations par rapport à la norme grammaticale. Les figures se divisent selon ce schema en *conveniens* et *inconveniens* : la figure *conveniens* se produit pour des raisons d'euphonie, pour des raisons métriques ou pour ornement ; la figure *inconveniens* se commet selon quatre modes, par mépris, par

140. PL 210 col. 791[B-C].

141. «Sciendum <est> quod figura in hoc loco sumitur ad similitudinem figure naturalis (vel *ms.*) quia figura in natura est superficies et protractio litterarum que tegit interiora, ita figura in arte tegit vitium et excusat» (ad Ia1-6, *Pal* f. 16ra).

142. «Item, omnes dictiones se transferentes, secundum aliquam similitudinem se transferunt. Sed figura in rerum natura translata est ad figuram in grammatica. Quaeritur igitur qua similitudine haec translatio facta fuit. Ad hoc dicunt quidam quod figura dicitur in grammatica ad similitudinem figurae in naturalibus sive in artificialibus quia figura, sive sit naturalis, sive sit artificialis, turpitudinem celat materiae. Sic excusantes rationes huiusmodi mutationis sunt quasi quidam decor et velamen improprietatis sive vitii dictionis. Item aliter dicitur quod figura sumitur ad similitudinem figurae semicircularis super dyametralem sive rectam lineam, determinate dispositae tali modo : scilicet quoniam figura, in tali figura, est aliquid rectum, sicut est dyametralis linea et illud est quasi intrinsecus, et est aliquid ibi obliquum, sicut est circumferentia cum semicirculo id est quasi extrinsecus : similiter est in omni sermone figura. (...) Ad huiusmodi sententiae confirmationem non discrepat actor Grecismi dicens ita : 'Viventis formam, ficti dic esse figuram [X 35]'» (Paris BnF lat. 18523 f. 115ra).

143. Cf. ALESSIO 1981, p. 199-200.

négligence, par ignorance ou par oubli (des règles grammaticales[144]). De même, la glose donne parfois *figura* comme synonyme d'*improprietas*, comme dans le traitement de l'aphérèse[145]. Cependant la définition technique grammaticale donnée par la glose est bien celle d'un vice excusé par une raison[146].

Le flottement sur le mot *figura* rejoint celui que l'on observe à propos du terme *schema*. L'ambivalence du terme est attestée dès l'Antiquité, et *schema* est présent chez les artigraphes avec le sens de faute excusable mais aussi de qualité, figure de mot ou de pensée[147], selon une double acception que l'on retrouve dans les définitions du XII^{e} siècle[148]. La notion n'est pas claire non plus dans le *Graecismus*, à cause de la compilation de sources hétéroclites ; *schema* y est tantôt équivalent d'*ornatus verborum*[149], tantôt assimilé à *figura*[150], tantôt à «couleur de rhétorique[151]».

La glose étant aussi un produit de compilation, on y retrouve les mêmes fluctuations selon les sources où elle emprunte : le sens

144. «Notandum est quod figurarum quedam dicitur conveniens, quedam inconveniens. Figura que dicitur esse conveniens tribus de causis habet fieri. Fit enim causa euphonie, causa metri et causa ornatus. Figura que dicitur inconveniens fit quatuor modis, scilicet per contemptum, per negligentiam, per ignorantiam et per oblivionem» (ad Ia1-6, *Pal* f. 16ra).

145. «Causa quare oportuit fieri talem improprietatem vel figuram est metrum vel expressio sententie» (ad Ia7, *Pal* f. 16vb).

146. «Et ita accipitur hic et diffinitur sic : Figura est vitium ratione excusatum» (ad Ia1-6, *Pal* f. 16ra).

147. BARATIN 1989, p. 313.

148. Cf. Alain de Lille, *Distinctiones*, PL 210 col. 936^{C} : «<Schema> dicitur figura secundum quod a grammaticis distinguitur inter schema lexeos et schema dianeos» ; Dominique Gundissalvi, *De divisione philosophie* (éd. L. Baur, Münster, 1903, Beitr. z. Gesch. Philos. M. A. IV, 2-3) p. 50 : «Nota autem quod non ubicumque ponitur soloecismus vel barbarismus vicium est ; fiunt enim in auctoribus scemata vel figura ; et tunc quamvis sit soloecismus vel barbarismus, tamen vicium non est».

149. «Dicitur ornatus verborum schema, quod aufert / taedia sub variis formans decus eloquiumque, / quod sub se varias fertur retinere figuras» (*Graec.* Ib1-3). Cette définition est assez proche de celle de Julien de Tolède, «Dum variatim ponuntur (schemata), et fastidium auferunt et eloquium ornant» ; cf. SCHINDEL 1975, p. 48.

150. «Sed quia praedictas comitantur saepe figuras / Scemata verborum, de scematibus videamus» (*Graec.* III 1-2). On retrouve ici l'acception de Pierre Hélie : «scema est figura, unde dicuntur scemata verborum id est figure» (*Summa* p. 346, 57).

151. «Scemaque rhetoricum tu dicas esse colorem», *Graec.* IX 36.

majoritaire du mot est *ornatus verborum*, tiré de la glose des vers Ia1-3 que nous avons vus plus haut[152]. Pourtant, une citation attribuée à Remi d'Auxerre introduit dans un passage du commentaire *figura* comme équivalent de schema[153]. Enfin, une autre définition donne à *schema* le sens de «beauté du discours considérée du point de vue de l'union des mots ou des intellects[154]». On retrouve ce flottement dans un commentaire du *Barbarisme* du XIII^{e} s., celui du ms. Vatican Urb. lat. 298[155] : *Scema grece idem est quod latine figura vel ornatus* (f. 96vb).

L'absence de définition unique du *schema*, et donc ces tâtonnements, viennent du fait que Donat n'en donne pas lui-même de définition, et le commentaire, qui s'interroge à ce propos, en donne comme raison qu'on ne définit pas ce qui est équivoque[156]. Ce terme d'équivoque attire dès le début du commentaire l'attention du lecteur sur le fait que l'on doit distinguer entre les *schemata lexeos* et les *schemata dyaneos*, les premiers concernant le grammairien et les seconds le rhéteur[157]. Ce double point, absence de définition du *schema* et

152. «DICITUR ORNATUS : aliquis querens bonam sententiam resumere ex bona constructione et perfecta debet ita construere : scema dicitur ornatus verborum» (*Pa1* f. 23ra).

153. «Item methaplasmus, figura et tropus habent fieri per transmutationem (vel transformationem *add. Pa2*). Unde que sit differentia inter illa satis pandit Remigius dicens : Inter tropum et methaplasmum et figuram hoc interest quod methaplasmi fiunt causa necessitatis, figure causa ornatus, tropi vero fiunt causa utriusque scilicet causa necessitatis et causa ornatus. Ideo enim convertitur de consueto sermone ad novam lectionem ut succurrat necessitati et ornatui vel utrique. Unde si est necessitas methaplasmum facit, si non necessitas sed causa ornatus figuram facit, si uterque tropus fiet etc.» (*Pa1* f. 16rb).

154. «Scema tamen magistraliter diffinitur in hunc modum : scema est venustas orationis considerata secundum iuncturam dictionum vel intellectuum» (*Pa1* f. 22vb).

155. Cf. sur ce commentaire ALESSIO 1986.

156. «Sed sciendum est quod Donatus non diffinit scema sicut methaplasmum. Queritur quare hoc est. Ad hoc dicendum est quod scema est equivocum. Et equivoca, inquantum equivoca, non diffiniuntur» (ad Ib43-45, *Pa1* f. 22vb).

157. «Quod scema sit equivocum, patet quia scema dividitur in scema lexeos et in scema dyaneos. Scema lexeos pertinet ad gramaticum, et dicitur a scema quod est ornatus, logos sermo, quasi ornatus sermonis. Scema dyaneos pertinet ad rethoricum, et dicitur a scema quod est ornatus et et dya quod est de et noys quod est mens, quasi ornatus de mente vel de sententia que est in mente vel tanquam mens orationis» (*Pa1* f. 22vb).

division des *schemata*, constitue un lieu commun des commentaires médiévaux sur le *Barbarisme*[158], et passe aussi dans la glose *Admirantes* du *Doctrinale*. On trouve ainsi dans la glose *Admirantes* la même question que dans les gloses du *Graecismus :* pourquoi Donat divise-t-il les *schemata* au lieu de les définir ? La réponse est identique, au moins pour le contenu, à celle du *Graecismus* : étant donné que les *schemata* englobent les figures de rhétorique, il n'appartient pas au grammairien de les définir[159]. Pour la forme en revanche, elle est littéralement identique au traitement proposé par le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby (éd. SCHMÜCKER p. 117-18). L'autre question, pourquoi Donat ne donne-t-il pas une définition des *schemata lexeos*, reçoit de même un traitement identique dans *Admirantes* et dans le commentaire attribué à Kilwardby[160]. La glose *Admirantes* contient également la distinction entre les *schemata lexeos* qui relèvent du grammairien et les *schemata dianoeos* qui relèvent du rhéteur, en admettant cependant que les premiers puissent aussi relever «secondairement» du rhéteur et les autres «secondairement» du

158. Le commentaire sur le *Barbarisme* évoqué plus haut (Vatican, Urb. lat. 298) donne la même division des *schemata* : «Scema autem lexeos idem est quod ornatio dictionis ... Scemata dyaneos idem sunt quod scemata sententiarum ... Ista autem pertinent ad oratorem ... Scemata autem lexeos per se ad grammaticum» (f. 96vb). Il contient un peu plus loin la même question que la glose <T2> du *Graecismus*, sur l'absence de définition des *schemata* : «Si aliquis querat propter quid non sufficit ipse scema antequam notificat ipsum per divisionem sicut fecit soloecismum. Ad quod dicendum quod nichil diffinitur nisi univocum» (f. 97rb).

159. «Queritur similiter quare in hoc loco non diffinit scema sed dividit tantum. Ad hoc dicendum est quod scema secundum quod est commune in toto ambitu suo, cum sic se extendit ad figuras scematis traditas necnon ad colores rethoricos cum large sumptum, ad grammaticos non pertinet, ideoque secundum totum ambitum a grammatico non debuit diffiniri» (Paris BnF lat. 18523, f. 118ra).

160. «Queritur, cum scemata lexeos sunt de consideratione grammatici, quare similiter a grammatico divisio et non diffinitio assignatur. Ad quod dicendum est quod illud quod est diffinitum oportet quod unicam habeat causam et tale non est in scemate quia scema non est ex toto unica cum quaedam sint scemata constructionis et illa redimunt soloecismum et quaedam scemata locutionis sive sermonis et illa redimunt plura de vitiis annexis» (Paris BnF lat. 18523, f. 118ra), cf. Kilwardby (éd. SCHMÜCKER p. 118).

grammairien, et là encore le traitement est littéralement identique à celui du commentaire attribué à Kilwardby[161].

On vérifie ici que les gloses <T2> du *Graecismus* et *Admirantes* du *Doctrinale* découlent à des degrés divers de commentaires sur le *Barbarisme*. Le lien entre *Admirantes* et le commentaire attribué à Kilwardby est très net, celui du *Graecismus* avec ces deux commentaires l'est moins. Il serait envisageable que les gloses <T2> du *Graecismus* soient une sorte de simplification d'*Admirantes*, mais nous ne le pensons pas : quand la glose <T2> démarque *Admirantes* comme dans le cas de l'*alleotheta*, nous avons pu voir qu'elle le faisait de façon très littérale. Il reste à supposer que les gloses <T2> du *Graecismus* procèdent d'un autre commentaire sur le *Barbarisme*, ce qui est possible tant il en reste à explorer[162].

L'homogénéité du commentaire attribué à Kilwardby et de la glose *Admirantes*, et corrélativement leur distance par rapport aux gloses <T2> du *Graecismus* sont frappantes sur un autre point, celui de la double division des *schemata*. Nulle part en effet dans la glose <T2> du *Graecismus* on ne trouve mentionnée la distinction entre figure de locution et figure de construction, à une exception près, le traitement de la synecdoque dans la famille <T2c>, qui passe probablement ensuite dans <T3>. Cette distinction naît au XII^{e} s. (on la trouve ainsi chez

161. «Item videtur quod tam scemata lexeos quam dyaneos pertineant ad rethoricum hac de causa quia colores rethorici dividuntur per colores verborum et sententiarum. (...) Item, utrumque ad grammaticum pertinebit ut videtur. Nam scema lexeos ad ipsum pertinet et hoc, per litteram Donati suprascriptam. Rursus scema dyanoeos ad eumdem pertinet. (...) Ad primum dicendum est quod scemata dyanoeos, primo et per se, sint de consideratione rethorici, quia rethor primo et per se intendit sententiam ad ornatum, qua possit suadere iudicem, ut iudex ad favorem partis proprie et indignatione partis adversae, moveatur. Ex consequenti, intenditur ornatum sermonis. Scemata vero lexeos, primo et per se, sunt de consideratione grammatici qui, primo et per se, intendit sermonem rectum, in scribendo et proferendo, ad manifestandum intellectum et hoc, per sententiam, hoc est sermonis finis, exprimere sententiam. Ex consequenti vero intendit sententiam. Potest tamen, aliquo modo, scema lexeos ad rethoricum pertinere et scema dyanoeos ad grammaticum. Et ita utrumque potest pertinere ad utrumque, si non primo modo, tamen secundario modo. Dicendum est ergo quod quando Donatus dicit «hoc pertinet ad rethoricum, illud ad grammaticum», illud intelligendum est primo et per se, quia non concludit quin ex consequenti ad utrumque pertineat.» (Paris BnF lat. 18523, f. 118rab), cf. Kilwardby (éd. SCHMÜCKER p. 118).

162. Cf. BURSILL-HALL 1981b.

Guillaume de Conches, et on la retrouve par exemple chez Alexandre Neckam), à partir de la confrontation des classements des figures hérités de Donat et de Priscien[163]. La division est donc tout à fait différente dans la glose *Admirantes* qui répartit d'entrée les *schemata* entre figures de construction et figures de locution[164]. Cette division se retrouve dans le commentaire du *Barbarisme* du commentaire attribué à Kilwardby[165]. Le fait que cette distinction ne soit pas opérative dans les gloses du *Graecismus* en est donc une spécificité.

Concernant d'autre part le parallélisme vice-figure, le Moyen Âge hérite de l'Antiquité une situation d'une simplicité trompeuse. Donat définit deux séries de tournures, les vices et les figures qui leur correspondent : il lègue ainsi à la postérité les trois couples barbarisme-métaplasme, solécisme-*schemata*, vices annexes-tropes. En réalité, et ceci est constaté presque aussitôt, la symétrie n'est que de façade : sous le solécisme et la figure, supposés rendre compte des mêmes tournures dans des contextes différents, viennent prendre place des tournures qui n'ont que peu de chose à voir entre elles[166].

La limite indiquée par Donat pour le métaplasme est d'ailleurs d'une nature particulière, car elle passe entre la poésie et la prose : ce qui relève du métaplasme en poésie (soustraction ou addition d'une lettre ou d'une syllabe, remplacement d'une longue par une brève, etc.) est un barbarisme en prose. Ceci reste une doctrine constante, et pourtant les deux chapitres sont très différents sur le plan formel, puisque le barbarisme propose une quadripartition des fautes, alors que le plan du métaplasme reflète un classement plus complexe utilisant une terminologie grecque[167]. Le problème de cette distinction floue est accentué par le fait que les exemples de barbarisme sont tirés des

163. Cf. ROSIER 1988a, p. 183-86 ; ead. 1997c.

164. «Primo dividit (sc. Alexander) scema in suas species, secundo exsequitur de qualibet eius specie per se. Et ideo patet ordo. Prima extenditur usque illuc «Principio sententiae etc.» et dividitur in duo, in quarum prima actor agit de figuris constructionis principaliter, in secunda de figuris locutionis. Et quia primae figurae veriori modo excusantur a grammatico quam secundae, propterea patet ordo» (Paris BnF lat. 18523, f. 117vb).

165. «Videtur enim, quod sit insufficiens determinando de figuris uerborum ; figurae enim uerborum quaedam sunt constructionis, quaedam locutionis», éd. SCHMÜCKER 1984, p. 119, 101-2.

166. Cf. BARATIN 1989, p. 300.

167. Cf. BARATIN 1989, p. 300.

poètes, selon une méthode condamnée par Consentius[168]. Le flottement est encore plus manifeste dans la série des vices annexes au barbarisme et au solécisme, puisque cette catégorie fourre-tout contient des tournures qui ne correspondent même pas aux tropes[169]. *Mai*. III constitue donc un héritage délicat, dont la complexité favorise l'optique cassiodorienne, dans laquelle tout était figure[170].

Que devient le schéma donatien dans les gloses <T2> du *Graecismus* ? Le modèle est particulièrement remis en cause au XIII[e] s., à partir de la définition de la figure comme «impropriété excusée par quelque raison» : cette définition de la figure implique qu'il n'existe pas de différence substantielle entre figure et vice, et que seul l'absence ou la présence d'une *ratio excusans* permet de les distinguer[171]. D'autre part, le terme d'*improprietas* qui s'impose pour remplacer *vitium* dans la définition de la figure[172] renvoie à un type d'analyse un peu différent : il ne s'agit plus d'analyser des fautes par rapport à la correction, mais plus globalement des écarts par rapport à la norme. L'*improprietas* est caractérisée puis envisagée en fonction de la présence ou de l'absence d'une *ratio excusans*, qui en fait une figure ou un vice[173]. Cette définition de la figure ne s'impose pas formellement dans les gloses <T2> du *Graecismus* qui reprennent une définition proche de celle de Robert de Paris, *Figura est vitium cum ratione*[174].

Les commentateurs du *Barbarisme*, et dans leur suite, du *Doctrinale* et du *Graecismus*, tentent pourtant de retrouver l'ancien parallélisme. Vice aussi bien que figure peuvent concerner le mot, la phrase ou l'expression ; chaque type de figure a en théorie son correspondant exact dans la section des vices. La glose *Admirantes* et le commentaire attribué à Kilwardby proposent ainsi une tripartition entre les trois espèces de vices et les trois espèces de figures, ces dernières étant considérées comme les remèdes des vices correspondants, et réparties sur trois niveaux selon qu'elles concernent dans l'énoncé la matière (les

168. GLK V 391, p. 26-31 cité par BARATIN 1989, p. 301 n. 1. Cf. COLETTI 1982, 1982-83, 1983, citée par HOLTZ 1981, p. 147-150.
169. Cf. BARATIN 1989, p. 301.
170. Cf. HOLTZ 1981, p. 252.
171. Cf. ROSIER 1988a, p. 190-191.
172. Cf. Jean de Salisbury, *Metalogicon* éd. HALL 1991, I 18, 48 p. 44 : «Est autem teste Isidoro figura vitium cum ratione» (cf. Isid. *etym*. I 35, 7).
173. ROSIER 1988c, p. 16.
174. Éd. KNEEPKENS 1987a, II p. 324, 5-6, cité par ROSIER 1988a, p. 185 n. 13.

mots), la forme (l'ordonnancement des mots), la fin (la production d'un sens complet[175]).

Sur le même modèle, la glose <T2> du *Graecismus* énumère aussi trois façons possibles de rendre compte de la distinction entre figures du métaplasme, *schemata* et tropes, et donc entre les vices qui leur correspondent : la première partition se fait entre les figures qui pèchent contre la «matière» du discours (c'est-à-dire les mots), celles qui pèchent contre sa forme, celles enfin qui pèchent contre sa cause finale. La seconde partition distingue les figures selon qu'elles se produisent dans le mot, dans la phrase ou dans l'expression. La troisième enfin les distingue selon qu'elles excusent le barbarisme (vice qui concerne le mot), le solécisme (vice dans la phrase) ou les vices annexes au barbarisme et au solécisme, qui se produisent dans l'expression :

> **<1>** Prima pars de figuris triplici dividitur sectione : in prima agit de figuris peccantibus contra materiam orationis et secundo de figuris peccantibus contra formam orationis, in tertia de figuris peccantibus contra causam finalem orationis.
>
> **<2>** Vel aliter : in prima agit de figuris que fiunt in dictione, in secunda de illis que fiunt in oratione, in tertia de illis que fiunt in sententia.
>
> **<3>** Vel aliter : in prima agit de figuris excusantibus barbarismum qui est vitium in dictione, in secunda de figuris excusantibus soleocismum qui est vitium in oratione, in tertia de figuris excusantibus vitia annexa barbarismo et soleocismo que fiunt in sententia. (ad Ia1-6, *Pal* f. 15va).

Les vices annexes sont l'élément qui fait problème dans ce schéma. La glose *Admirantes* est obligée d'aborder le problème car Alexandre traite comme des figures ce que Donat appelle des vices, et propose comme le commentaire attribué à Kilwardby une *ratio excusans* pour chaque tournure de cette catégorie. Les manuscrits <T2> du *Graecismus* sont également unanimes à leur appliquer le traitement spéculatif, *improprietas, causa quare potest fieri, causa quare oportet fieri*. L'exemple vient aussi du *Graecismus* lui-même, puisque la table des chapitres que l'on trouve dans tous les manuscrits intitule cette section : *De figuris barbarismi et solecismi*. Dès les origines du *Graecismus*, il n'est plus question de vices annexes, mais de «figures du barbarisme et du solécisme». On sait que l'exemple vient même d'encore plus haut, puisque tous les exemples de vices annexes fournis par Donat dans cette section de son *Barbarisme* sont des exemples

175. Cf. ROSIER 1988a, p. 190, et pour les autres tripartitions ibid. p. 191 n. 34.

poétiques, comme l'exemple d'*acyrologia* fourni par le *spero dolorem* de Virgile *Aen.* 4, 419.

La solution de la glose <T2> consiste à effectuer deux divisions des vices annexes : 1) une tripartition selon qu'ils se rattachent plutôt au métaplasme, aux *schemata* ou aux tropes[176] :

> Habito hoc videamus quare vitia annexa barbarismo et soloecismo sic dicantur. Sunt enim quedam vitia que peccant in materiam, quedam que peccant in formam, quedam que peccant in utroque. In forma peccant vitia ut cum dicitur *spero laborem, timeo requiem*, ibi non est peccatum in materia. Materia enim non repugnat quando dicitur (quin dicatur *ms.*) *timeo requiem*, sed forma repugnat, scilicet significato dictionum quia timere est de malo futuro, sperare vero est de bono futuro.
>
> Est autem vitium soloecismi in naturam ut ibi *vir mea, sponsa meus*, quia ibi natura formatur omnino in materia vel ut cum dicitur *vel tu cum compare ludis* ibi est prava sonoritas quoniam 'm' ante 'c' male sonat. Est vitium annexum barbarismo, quoniam peccat secundum naturam dictionis.
>
> Quedam enim sunt vitia que peccant contra naturam et formam, ut cum dicitur *arrige aures Pamphile*, vel est peccatum in forma et materia, quia ibi est prava sonoritas vocalis ante vocalem in diversis dictionibus male sonat et sic est ibi peccatum in materiam et in formam, quia hoc verbum arrigere non pertinet ad aures sed ad membrum virile. (ad II 1-3, *Pa1* f. 34vb)

2) une bipartition des vices annexes selon qu'ils sont figure s'il existe une *ratio excusans*, ou vice s'il n'en existe pas. Le commentaire <T2> se sert ainsi habilement du vers II 4 du *Graecismus* (*Sub soloecismo sunt iste barbaque rismo*) pour récupérer les vices annexes au sein des figures, car le *iste* est rendu ici par *figure* et non par *vitia* :

> Nota etiam quod sicut habere possumus per litteram actoris quando dicit SUB SOLOECISMO SUNT ISTE id est figure, ista vitia possunt vocari

176. On retrouve le passage sous une forme plus claire dans *Admirantes* (Paris BnF lat. 18523, f. 113ra) : «Quaeritur quare actor iste non describit vitia annexa in communi sicut barbarismum et soloecismum in praemissis. Ad hoc dicendum est quod vitia annexa describi vel diffiniri proprie non debent quia omne diffinibile debet esse unius rationis communis. Sed vitia annexa non sunt huiusmodi. Quod patet quia vitiorum annexorum quaedam sunt annexa barbarismo, quaedam soloecismo. Ea namque quae participant naturam barbarismi sicut cacenphaton, dicuntur annexa esse barbarismo. Ea vero quae participant naturam soloecismi dicuntur annexa soloecismo, sicut eclipsis et cacosintheton. Ex hoc patet solutio praecedentis quaestionis et sic patet solutio illius quaestionis quae posset fieri quare dicuntur annexa barbarismo et soloecismo». On le retrouve également dans le commentaire attribué à Kilwardby (éd. SCHMÜCKER p. 82, 18 sq.).

figure, si fiant ratione metrica sive poetica exigente. Cum igitur possunt esse figure et quelibet figura habeat improprietatem et rationes excusantes, videamus in illa et in aliis sequentibus improprietates et causas quare fieri potuerunt. (ad II 4, *Pal* f. 35ra)

On trouve exactement la même chose et avec des arguments rigoureusement identiques dans la glose *Admirantes* du *Doctrinale*, qui affirme, au même moment que le commentaire <T2>, que les vices annexes, dans la mesure où ils peuvent être excusés, sont en réalité des figures ; mieux même, ce sont des vices puisque Donat les appelle ainsi, mais aussi des figures puisqu'Alexandre de Villedieu les désigne de cette façon en disant dans son texte «*sunt plures alie*», cet *alie* ne pouvant correspondre qu'à un développement en *figure*[177]. Ces deux arguments sont complétés dans *Admirantes* par un troisième qui ne figure pas dans le commentaire du *Graecismus*, et qui joue sur l'emploi commun du mot «figure» : tous les maîtres qui lisent les auteurs en les expliquant, et dans quelque faculté que ce soit (l'emploi du terme est à noter), parlent, quand ils rencontrent un passage comme *hac Arethusa tenus,* de «figure d'ellipse» (notons qu'on attendrait plutôt l'exemple classique *Hec secum precibus* car l'exemple cité ici par *Admirantes* sert généralement à illustrer les cas de tmèse) ; de même quand les maîtres rencontrent une expression comme «*ore locuta est*», ils parlent de «figure de pléonasme[178]». D'une façon générale, *Admirantes* s'explique mieux sur cette double appartenance des vices annexes au domaine du barbarisme et à celui des figures que la glose du *Graecismus*. Le commentaire du *Doctrinale* n'hésite pas à aborder la controverse entre Alexandre et Donat, quitte à répéter qu'il y deux

177. «Item sciendum est quod vitia annexa possunt dupliciter considerari : aut in quantum sunt sine necessitate et causa excusante et sic sunt nomina vitiorum aut cum necessitate et cum causa excusante et sic sunt nomina figurarum. Quod ita sit probatissime confirmatur. Nam quod sunt vitia aliquando patet per Donatum qui ea vitia nuncupavit ubi dicit 'cum barbarismo et soloecismo'. Quod sunt figure vel nomina figurarum quandoque patet per actorem istum qui eas superius figuras appellavit ubi dicit 'sunt plures alie'» (Paris BnF lat. 18523, f. 113ra).

178. «Item patet per communem usum. Nam communiter loquentes in actoribus et in qualibet alia facultate, invenientes talem deffectum ut ibi 'hac Arethusa tenus' dicunt ibi esse figuram eclipsis. Invenientes locutionem talem sic 'ore locuta est' dicunt ibi esse figuram pleonasmos et sic de aliis vitiis annexis» (Paris BnF lat. 18523, f. 113ra).

manières d'envisager les vices annexes, selon qu'ils sont pourvus ou dépourvus d'une raison qui les excuse[179].

Au bout du compte, il ne reste plus grand chose du schéma donatien. La glose <T2> du *Graecismus* s'attaque même à ce qui fondait la séparation entre métaplasme et barbarisme, le fait que le premier se situe en poésie et le second en prose. Le commentaire explicite ainsi la définition que Donat (*Mai.* III 4) fournit pour le métaplasme : *Et sciendum est quod illud quod dicitur methaplasmus in metro, in carmine prosaico vel sermone dicitur barbarismus* (*Pal* f. 16rb). Ce schéma limpide se brouille cependant dans le commentaire du *Graecismus* dès l'épenthèse (Ia8), car la glose signale que selon Remi d'Auxerre, cette figure, mais aussi celles qui précèdent (c'est-à-dire dans le *Graecismus*, *prosthesis, auferesis* et *syncopa*) peuvent aussi se produire dans la prose, mais cette fois pour des raisons d'ornement[180]. Le métaplasme se retrouve ainsi aligné sur les *schemata* et les tropes, à propos desquels le commentaire rappelle aussi qu'ils peuvent se produire en poésie comme en prose, soit pour des raisons métriques, soit pour l'ornement[181].

On aboutit donc à une classification des termes en deux : d'un côté le barbarisme et le solécisme distingués par l'absence de raison excusante[182], de l'autre les figures réparties en quatre genres,

179. «Hoc idem dicit Donatus in suo Barbarismo, sic dicens, 'cum barbarismo et soloecismo xii vitia annexantur' [Mai. III p. 658, 5], intelligendum est : includendo barbarismum et soloecismum. Sed ex hoc videtur controversia inter Doctrinale et Donatum, quia Doctrinale illa xii vitia annexa vocat 'figuras' et e converso Donatus vocat ea 'vitia'. Ad hoc dicendum est quod praedicta vitia annexa possunt dupliciter considerari, aut sine causa excusante, aut cum causa excusante. Si sine causa, tunc sunt nomina vitiorum et secundum hoc loquitur Donatus. Si cum causa, tunc sunt nomina figurarum et secundum hoc loquitur actor iste» (Paris BnF lat. 18523, f. 112rb).

180. «Et dicit Remigius quod ista figura et precedentes non fiunt in poemate sed etiam in prosa, cum in poemate per metrum, in prosa excusantur per ornatum» (ad Ia8, *Pal* f. 17ra).

181. «Item notandum est quod tam in metris quam in prosis possumus uti tropicis locutionibus, sicut est de scematibus» (ad Ic94-98, *Pal* f. 28vb).

182. «Dupliciter possumus considerare illas species, scilicet secundum quod fiunt nulla ratione exigente, et sic possunt poni sub barbarismo, vel secundum quod fiunt causa ornatus vel metri vel necessitatis et sic sub methaplasmo. Et hoc tangit Donatus dicens, 'Barbarismus est una pars orationis vitiosa in communi sermone, in poemate methaplasmus'» (Mai. III 1 p. 653, 2-3). (ad Ia1-6, *Pal* f 16va).

métaplasme, schemata, tropes, vices annexes au barbarisme et au solécisme, pour autant qu'il y ait une raison excusante[183]. Cette nuance paraît être le dernier rempart qui empêche de faire du barbarisme et du solécisme des «figures», comme l'intitulé de cette section du *Graecismus* le suggérait, ainsi que le fait que les exemples utilisés pour le métaplasme et le barbarisme sont les mêmes, si bien que Jupiter, auteur du commentaire <T3>, s'insurge contre des *glosule* (que nous n'avons pas retrouvées) qu'il accuse de trouver des raisons excusantes au barbarisme et au solécisme. Il rappelle en effet en y insistant, et dans des termes assez virulents (qui évoquent tout à fait son passage ironique sur les élèves qui viennent saluer Dame Grammaire) que l'on ne saurait trouver des *rationes excusantes* au barbarisme et au solécisme, proposant au passage de rayer du Livre des vivants (Ps. 68, 29) les grammairiens qui leur assignent des *cause*[184].

Que sont exactement ces *cause* dans les gloses du *Graecismus* ? La *ratio excusans* est, dans l'approche intentionnaliste de la grammaire, ce qui justifie linguistiquement et sémantiquement la déviation par rapport à la norme. Elle peut correspondre à des raisons métriques, à une volonté d'ornement ou à la nécessité d'exprimer un sens particulier, trois types de raisons qui ne sont plus cantonnées au XIII^{e} s. à un unique type correspondant de figure comme c'était le cas chez Donat. L'intention de signifier prend dans les gloses du *Graecismus* le pas sur les autres raisons, et la *causa quare oportet fieri* est toujours ramenée à

183. «Item notandum, quatuor sunt genera figurarum, quarum quedam sunt sub methaplasmo, quedam sub scemate, quedam sub tropo, et quedam sub barbarismo et soloecismo continentur». (*W* f. 3v) On trouve la même classification dans *Pa2* en tête du commentaire aux couleurs de rhétorique (chapitre III) : «Tractata serie figurarum quatuor generibus assignatis, actor convenientiam de coloribus rethoricis enucleare proponit...» (*Pa2* f. 19v).

184. «Unde barbarismus ut dictum est semper nominat vitium inexcusabile quod si rationem excusandi sortiatur, iam non est barbarismus sed methaplasmus. Quod innuit Alexander in Doctrinali sic dicens ; *Barbaris. et soloe. tibi sint penitus fugiendi.* Sunt etenim vitia nulla ratione redempta. Et propter hoc si in glosulis aliquibus assignentur rationes excusantes ista vitia, abolende sunt. Sunt etenim contrarie veritati» (*Ar* f. 24va). «Si excusaretur, non esset vitium simpliciter sed figura cum vitium sit inexcusabile, unde vitium est et ideo si tales inveniantur excusationes, abradicantur de libro viventium [cf. Ps. 68, 29]» (ibid. f. 24vb).

des motifs contextuels. La volonté du locuteur de signifier quelque chose d'une certaine façon relativise la notion de norme, qui n'est plus envisagée *simpliciter* mais *secundum quid*, en relation avec son intention de signifier[185]. Spécialisée dans l'argumentation de la *causa quare oportet fieri*, elle ne fait pas disparaître l'explicitation de raisons métriques. Ces raisons consistent à justifier linguistiquement l'utilisation d'une forme déviante (*causa quare potest fieri*), soit qu'elle existât antérieurement à l'auteur avec le même sens (ce qui fait frôler au commentaire la notion d'archaïsme), soit qu'elle existât au temps de l'auteur avec un autre sens.

L'archaïsme volontaire, *imitatio antiquorum* dans la terminologie du commentaire, est parfois utilisé pour rendre compte de certaines déviations par rapport à la norme grammaticale, notamment pour expliquer certaines figures par les modifications qu'ont pu subir les mots au cours des siècles. Les mots, mais pas plus : jamais l'archaïsme n'est posé en tant que tel pour justifier une construction spécifique, comme ce put être le cas plus tard chez Alvarez[186], si bien que l'*imitatio antiquorum* n'est invoquée par la glose que pour des figures du métaplasme. Elle sert à justifier la possiblité (*causa quare potest fieri*) qu'avaient les poètes de recourir à des formes autres que celles du langage courant, mais n'apparaît jamais dans la *causa quare oportet fieri*. Encore faut-il bien distinguer entre ce qui est ressenti comme des archaïsmes véritables, c'est-à-dire l'emploi d'une forme sortie de l'usage, et ce qui est présenté par le commentaire comme l'invention pure et simple de formes qui ne sont licites que parce qu'elles ressemblent à des formes archaïques. L'exemple est d'ailleurs donné par le *Graecismus* lui-même, qui instaure une confusion entre des phénomènes historiques plus ou moins bien perçus et la «création» de formes pour des nécessités métriques ou d'ornement : on y trouve que *tibiicen* a donné par synérèse *tibicen* (cf. supra 2.3), si bien que l'on ne sait plus de quoi on parle, car ceci revient à dire que la synérèse, figure du métaplasme, est le fait du langage de tous les jours, et que si un poète s'avisait d'employer *tibiicen* dans un vers, il ne faudrait pas y voir de diérèse, mais la forme correcte du mot. Autant, nous le verrons, l'analyse des exemples de Donat peut être fine, autant leur remplacement ou leur doublement par des exemples forgés par des contemporains aboutit souvent à des confusions.

185. Cf. ROSIER 1988a, p. 198 sq.
186. COLOMBAT 1993, p. 214-215.

Une explication par l'archaïsme est ainsi puisée dans la *Summa* de Pierre Hélie (p. 854, 56-62) pour rendre compte des exemples de métathèse (*Leander/Leandre*), en justifiant ces formes par le fait qu'autrefois (*antiquitus*) les deux nominatifs *Leander* et *Leandrus* coexistaient[187]. On retrouve le même genre de justification pour l'apocope : *Anthoni*, dit la glose <T2>, peut s'employer pour *Anthonii* parce qu'autrefois (*antiquitus*) l'un se disait pour l'autre[188]. L'explication par l'*imitatio antiquorum* est utilisée aussi dans le cas des infinitifs passifs en *-ier*[189], et il est intéressant de voir ces infinitifs rapprochés pour cette adjonction de syllabe de la troisième personne du passif des verbes neutres : il n'est pas plus étrange, selon la glose, de prononcer *dicier* pour *dici* que de forger un passif à un verbe intransitif du type *curritur*, et d'ailleurs les Anciens faisaient les deux, dit, toujours selon la glose, Remi d'Auxerre[190].

On notera la différence entre ce type d'explication et la justification de la *prothesis* : dans le cas de cette figure (adjonction d'une lettre ou d'une syllabe en tête d'un mot), la forme *gnatus* est licite à la place de *natus* parce que les Anciens, que le poète imite ici, ajoutaient souvent un 'g' devant 'n'[191]. Cette explication, qui fait apparaître les *antiqui* comme des personnages assez incompréhensibles qui ajoutaient arbitrairement des syllabes un peu partout, se prive, au contraire des précédentes et surtout de celle qui traite l'alternance *magi/magis*, du recours à la notion de *processus temporis,* le cours du temps qui se charge de transformer «naturellement» les mots. On devine en effet les

187. «Causa quare potest fieri est aptitudo litterarum secundum diversos situs potentium ordinari, vel quia talia propria nomina antiquitus terminabantur tam in 'er' quam in 'us' ut *Leander Leandrus, Meleager Meleagrus.* Unde secundum quemdam commentatorem, adhuc possunt in 'er' terminari et 'us' in nominativo, unde secundum quod de *Meleagrus* venit *Meleagre* in vocativo nulla est improprietas» (ad Ia23, *Pa1* f. 20vb).

188. «Causa quare potest fieri est quia antiquitus dicebatur utrumque in genitivo et in dativo Anthoni participatione quam habent inter se. Habent enim eundem sensum *Anthoni* et *-ii.*» (ad Ia9, *Pa2* f. 7v).

189. «Causa quare potest fieri, ut dicit Remigius, est quod antiqui in infinitivo modo passivi generis sillabam addiciebant ut in illo exemplo *Annuat ipse prior etc.*» (ad Ia9, *Pa1* f. 17rb).

190. «Similiter addebant tertiis personis verbi neutri ut 'bibitur', 'curritur'» (ad Ia9, *Pa1* f. 17rb).

191. «Causa possibilitatis est imitatio antiquorum quia ut dicit Priscianus 'g' ante 'n' veteres sepe posuere ut *agnus, magnus*» [Cf. Pierre Hélie, *Summa* (éd. REILLY 1993) p. 837, 19 : *'Notus' dicimus et antiqui preponebant 'g' dicentes 'gnotus'.*], (ad Ia7, *Pa1* f. 16vb).

commentateurs intrigués par le passage de *magi* à *magis* (l'exemple est donné par Donat à propos de la *paragoge*), et la glose indique qu'autrefois *magi* était d'un usage plus fréquent, mais qu'au cours du temps (*processu temporis*), on a ajouté la lettre 's' à la fin du mot[192]. Ce qui nous paraît normal aujourd'hui, c'est-à-dire la forme *magis*, aurait autrefois constitué une impropriété, ce qui relativise aujourd'hui l'impropriété inverse[193].

Ces quelques aperçus donnés par le commentaire sur des emprunts archaïques se limitent à l'explication des principales figures du métaplasme. L'archaïsme est seulement perçu comme la justification d'une forme à laquelle il est permis de recourir puisqu'elle existait autrefois (*causa quare potest fieri*), il n'est jamais présenté comme un ornement en tant que tel, et n'est ainsi jamais employé dans la *causa quare oportet fieri.*

Il en va de même pour les raisons métriques indépendantes de ces archaïsmes volontaires, et pour les exprimer, les commentateurs ont recours à diverses périphrases, qui se ramènent toutes, avec des nuances, à la difficulté de faire «entrer» certains mots dans le vers : on trouve ainsi l'expression *se habere in metro* qui a un sens plus large que *poni in metro*. Le commentaire <T2> veut en effet distinguer strictement, parce qu'il suit à la lettre la définition de Donat, les raisons métriques, les raisons d'ornement et la nécessité[194].

Cette distinction n'est pas fortuite, et on la retrouve dans la glose *Admirantes* qui pose explicitement la question de cette distinction entre *metrum, ornatus* et *necessitas*[195], et y répond en apportant une

192. «Dicendum est quod illa dictio *magi* apud antiquos fuit in frequentiori usu quam *magis* sed processu temporis addita fuit 's'» (ad Ia9, *Pal* f. 17va).

193. «Et sic illa dictio *magis* recipit improprietatem respectu antiquorum, nunc autem in frequentiori usu habetur *magis* cum 's' quam *magi* sine 's'» (ad Ia9, *Pal* f. 17va).

194. «Item aliter diffinitur a Donato : Methaplasmus est recti solitique sermonis metri vel ornatus, necessitatisve causa transformatio in aliam speciem [*Mai.* III 4 p. 660, 8-9]. Metri, ut ibi *Non eodem cursu* quia difficultas metri facit ut media corripiatur et non necessitas quia alio modo potest se habere in metro ; ornatus, ut in Ovidio *desierat* quam *desinerat* ; necessitas, ut in Ovidio *Vitam dederitis in unda* [...undis Met. 6, 357] quia nisi penultima produceretur non posset in metro poni». (ad Ia1-6, *Pal* f. 16ra).

195. «Item quaeritur de hoc quod ibi dicitur «necessitatisve causa». Metrum est necessitas et necessarium est quidem ornatus similiter quare videtur quod male ex opposito dividuntur» (Paris BnF lat. 18523, f. 115va).

distinction entre les deux acceptions de *necessitas*, et entre ce qui relève de la *vox*, du signifiant, et ce qui relève du signifié de la *vox* : dans le premier cas, il n'y a pas d'opposition entre *necessitas* d'un côté, *ornatus* et *metrum* de l'autre ; dans le second, l'opposition existe, et la glose insiste sur le fait que *necessitas* est pris ici dans un sens technique et non au sens commun[196]. Nous sommes là en effet dans un cas très précis d'impropriété, où il n'y a pas d'incorrection grammaticale mais au contraire incorrection par rapport à l'intention de signifier. Ce cas est analysé par Kilwardby dans le commentaire sur le *Priscien mineur*, et par Bacon dans la *Summa grammatica*, à propos des exemples de Virgile *Aen.* 1, 85 *Una Eurusque Nothusque ruunt* (où *ruunt* est correct mais où l'on attend *eruunt*), et *Ceciditque superbum Ilium et omnis humo fumat Neptunia Troia* (où *fumat* est correct mais où l'on attend *fumavit*[197]). Il représente le troisième terme dans les combinaisons correct selon la lettre / correct selon le sens, que les gloses n'illustraient qu'à l'aide d'exemples empruntés à Pierre Hélie, exemples du type *cappa cathegorica*, qui représentent les locutions correctes par la lettre mais incorrectes du point de vue du sens. Dans la glose du *Graecismus*, les cas de remplacement de formes attendues par des formes licites (*undis* par *unda* dans l'exemple d'Ovide) ne sont donc pas analysés systématiquement, mais au coup par coup et sans référence aux théories de Bacon et Kilwardby, au contraire d'*Admirantes*.

Avec le même sens que la locution *poni in metro* que nous avons vue, le commentaire du *Graecismus* emploie aussi des expressions comme *ire in metro* à propos de l'apocope (*quia 'Anthonii' non potuit ire in metro,* ad Ia9, *Pa1* f. 17rb), ou *in metro procedere* à propos de l'épenthèse (*causa quare oportet fieri est metrum et necessitas ut in istis dictionibus 'relliquias' et 'induperator', quia sine improprietate non poterant in metro procedere*, ad Ia8, *Pa1* f. 17rb), alors que la glose *Admirantes,* à propos de la *paragoge*, emploie l'expression *in metro*

196. «Ad hoc dicendum est quod necessitas potest sumi proprie et communiter. Dicitur autem necessitas secundum quod incidit ex parte vocis et sententie et secundum hoc processit obiectio necnon dividuntur ex opposito contra metrum et ornatum. Dicitur secundum quod necessitas <sumitur> proprie, quod excusat improprietatem provenientem a parte eius quod intelligitur per vocem. Sic est necessitas bene significandi et sic sumitur hic et sic dividitur per oppositum contra metrum et ornatum et fit nostra obiectio soluta.» (Paris BnF lat. 18523, f. 115va).

197. Cf. ROSIER 1994, p. 43 n. 45.

collocari[198]. On trouve aussi dans le commentaire <T2> du *Graecismus* des mentions de la scansion, à propos de la synalèphe (*causa quare oportet fieri est metrum in scandiendo*, ad Ia13, *Pa1* f. 18va), et on les rencontre aussi dans la glose *Admirantes*[199].

Nous sommes cependant toujours ici dans le cas de figures du métaplasme, qui donnent lieu à la quasi totalité de ces développements métriques. On en rencontre cependant un autre, dans le commentaire du *Graecismus*, dans la section consacrée aux tropes, mais la nuance est apportée par un adverbe *levius poni in metro* à propos de la métaphore, car il ne s'agit plus d'une figure du métaplasme mais d'un trope (*potest esse causa metrum* [*metri* ms.] *quia 'portus' et 'aura' levius ponuntur in metro quam 'refugium' et 'auxilium'*, ad Ic123, *Pa1* f. 33rb). Notons enfin que le barbare, à l'origine du mot 'barbarisme', est celui qui ne sait pas disposer correctement les syllabes dans le vers, selon une étymologie que nous n'avons retrouvée ni dans le commentaire attribué à Kilwardby ni dans la glose *Admirantes*[200]. On ne trouve cependant jamais l'expression *proprietas metri* qui revient souvent dans *Admirantes*, ni aucune allusion non plus à la *licentia poetarum*, expression qui y apparaît également à plusieurs reprises.

3.2. Une théorie de la communication

Un des acquis grammaticaux du XII[e] s. est le modèle d'analyse fourni par Pierre Hélie dans sa *Summa* sur Priscien, qui aboutit à mettre en lumière deux types de correction, correction selon la lettre (*congruitas voce*) et correction selon le sens (*congruitas sensu*). Un peu

198. «Causa vero qua opportet fieri in hiis est diversa quia in quibusdam est metrum in causa, in quibusdam est necessitas id est expressio sententiae : metrum ut ibi «ruunt» pro «eruunt» et 'relliquias' pro 'reliquias' et 'induperator' pro 'imperator' quae sine improprietate in metro non poterant collocari» (Paris BnF lat. 18523, f. 116ra).

199. «Alio modo appellatur haec figura epesinalimpha, ab 'epy' 'supra' et 'synalympha', quasi 'supra sinalimpham', id est 'magis quam synalimpha', quia in synalimpha eliditur vocalis solum quo ad metrum et non quo ad scantionem pedum, sed in epysinalimpha simpliciter, duae sillabae in unam conglutinantur ut dictio penthasillaba fiat tetrasillaba» (Paris BnF lat. 18523, f. 116vb).

200. «Alii dicunt quod componitur (sc. barbarismus) ex barbaro id est extraneo et riginus, rigini, quod est numerus, quia non disponit bene in metro sillabarum numerum» (ad II 1-3, *Pa1* f. 34va).

avant la mi-XIII[e] s., la conséquence de cette théorie est en place avec l'analyse des constructions figurées, qui sont étudiées non pas comme des fautes mais comme des écarts linguistiquement explicables (il existe toujours une *causa quare potest fieri*) et sémantiquement pertinents (c'est la *causa quare oportet fieri*). Cette analyse globale du discours prend en compte les règles de la langue, mais aussi le contexte immédiat de l'énoncé, l'intention du locuteur, et ce que peut et doit en comprendre l'auditeur[201].

Dans la section des figures, la deuxième strate de commentaire se caractérise donc par le traitement spéculatif des figures, patiemment réappliqué à chacune individuellement. Elle comporte en premier lieu la recherche de l'*improprietas*, recherche qui peut être très brève, quand le commentateur note seulement *improprietas patet*, ou plus développée. Vient ensuite la recherche de la double cause, *causa quare potest fieri* (*improprietas*) et *causa quare oportet fieri* (*improprietas*). Suit en général un court paragraphe, complémentaire de la *causa quare oportet fieri*, où le glosateur a recours au contexte pour appuyer sa démonstration. L'argumentation est toujours alors construite sur le modèle *voluit enim designare, intendebat enim significare,* etc[202].

Ce traitement spéculatif se ramène donc souvent, y compris dans le cas des anciens vices annexes de Donat, rebaptisés «figures de barbarisme et de solécisme», à une étude de la communication qui se produit entre l'esprit du poète responsable de telles tournures et celui du lecteur. Toute communication minimale suppose en effet deux interlocuteurs : un émetteur, le *proferens*, et un récepteur, l'*auditor* ; elle suppose aussi un message qui va être émis par le premier, véhiculé par des signes, et reçu par l'autre. Elle suppose enfin un code, qui doit

201. Cf. SIRRIDGE 1988a, ROSIER 1994, p. 25.

202. Ainsi dans le traitement de l'*asyndeton* (ou *dialyton*), le commentaire note après la définition de la figure et les exemples qui l'illustrent : «Improprietas patet ex constructione (compositione *ms.*) dictionum sine coniunctione copulativa. Causa quare potest fieri est quia distincta et punctuata verborum ordinatio sapit naturam coniunctionis. Causa quare oportet fieri est metrum vel expressio sententie. Voluit enim Virgilius in exemplo libri ostendere Dydonem preparantem et cum magna festinatione precipere famulis suis ut ea que eis iniungebat facerent festinanter. Ad quod denotandum fuit necesse proferre velociter dictiones et divisim ut actus illi divisim notarentur fieri a diversis. Illa vero Dido festinabat ad interficiendum Eneam qui ab ea recesserat. Et propter hoc sine coniunctionibus voluit proferre dictiones vel clausulas supradictas» (ad Ib46, *Pal* f. 23rb).

être connu des deux. La question fondamentale est toujours la même : un code, représenté ici par la grammaire des phrases, ayant été mis au point, produit par l'esprit, pour réguler et diriger la production d'énoncés, comment se fait-il qu'un énoncé qui ne respecte pas ce code, non seulement soit compréhensible, mais puisse même être plus riche qu'un discours équivalent et « correct » ?

Replaçons-nous du point de vue du locuteur. Avant d'émettre son message, le *proferens* en a une idée, c'est le *propositum*, le *conceptus mentis*[203]. Tout le problème de la communication est donc de faire recevoir correctement l'intégralité de son idée par l'interlocuteur, sans qu'il y ait déperdition de la moindre nuance de sentiment. Si ce message ne peut passer par les canaux habituels, le code doit être transgressé, c'est la *causa quare oportet fieri*. Ainsi, répète encore vers 1300 Jupiter dans son accessus au *Graecismus* (et nous sommes ici dans ce qui est théoriquement la strate la plus imprégnée par les théories modistes), ce qu'Ovide avait en tête lorsqu'il écrivit «*turba ruunt*» (Her. I 88), c'était «*turba ruit*» plus un petit quelque chose dont l'expression ne serait pas passée s'il s'était contenté de la tournure grammaticalement correcte, mais qui, grâce à une figure, se retrouve intégralement délivré à l'interlocuteur (ceci bien sûr dans le cadre de l'analyse médiévale de ce fragment isolé du reste de la phrase, *turba ruunt in me luxuriosa proci*[204]).

De même, lorsque Symeon prend le Christ dans ses bras (Luc. 2, 28), ce n'est pas seulement matériellement, mais spirituellement. Normalement, explique la glose <T2>, «*accipere inter ulnas*» serait la seule expression correcte (on ne reçoit pas «à l'intérieur» de ses bras), mais le sens supplémentaire serait perdu. D'où la nécessité de recourir à un *protheseos paralange* (remplacement d'une préposition par une autre) pour le faire passer[205].

203. Cf. Pierre Hélie, *Summa* éd. REILLY 1993, p. 179, 94 : «pars ergo orationis, ut ipse Priscianus dicit in tractatu participii, est 'vox indicans mentis conceptum'».

204. Prologue 1, 5.2.1. Sur l'attribution à Remi d'Auxerre de la justification par l'intention de signifier (voir pour le passage COLETTI 1985, p. 963, 413-14), cf. ROSIER 1994, p. 24 n. 3.

205. «Causa quare potest fieri est quod una prepositio ducit animum auditoris in cognitionem alterius prepositionis ut hic : *Symeon accepit in ulnas Christum* [Luc. 2, 28, cité par *Graec.* Ia28]. Motus localis aptior non designatur per 'in', 'in'que ibi ponitur pro 'inter', ideo cum accusativo constructionem habere non deberet. Unde per ordinationem talis prepositionis cum tali casu resultat intellectus alterius prepositionis.

Le *proferens* a émis son message, en transgressant le code habituel. Pour l'auditeur, la situation se complique alors soudainement. Accoutumé à un certain code, il reçoit une suite de mots qui ne sont pas ordonnés selon les règles habituelles : il devra d'abord réfléchir pour trouver le sens (ou au moins vérifier si ce qu'il lui a semblé comprendre semble logique), et, dans un second temps, comprendre pourquoi ceci n'a pas été énoncé selon les règles normales, ce qui doit l'amener à comprendre le sens supplémentaire. Il s'agit de mettre l'auditeur à contribution, de le faire participer activement à la compréhension de la phrase, sens évident et sens supplémentaire. La transgression du code, la figure, fonctionne là comme un indicateur, pour faire sentir au lecteur, à l'auditeur, qu'il se passe quelque chose, qu'il ne doit pas se contenter d'entendre passivement la phrase, mais qu'il doit faire intervenir son imagination, son intelligence, sa compréhension du contexte, etc., pour ne pas perdre une miette de ce qu'il entend. Le principe est exprimé plus nettement encore par la glose à propos de l'amphibologie (*Causa quare oportet fieri est ut sic exprimatur ingenium auditorum*, *Pa1* f. 35va). Si l'auditeur veut se dépêtrer de l'ambiguïté, son attention doit être en éveil, il doit avoir activement recours au contexte pour démêler, comme dans l'exemple courant de *canis*, si l'on parle de l'animal terrestre, de l'animal marin, ou de la constellation. Cet exemple n'est pas repris par la glose qui se réfère à ceux de Donat, et met en avant celui d'*acies*. C'est ainsi que l'amphibologie, loin de rester un vice, peut paradoxalement devenir, quand elle est employée à bon escient, un stimulant de la communication. On retrouve la même chose dans la *causa quare potest fieri* donnée à propos du pléonasme (*Causa quare potest fieri est participatio dictionis ad sententiam vel intellectus organi sive magistri ad suum officium* (ad Ia16, *Pa1* 19rb).

L'insistance des gloses sur ce point montre qu'il n'y a pas équivalence sémantique entre l'énoncé figuré et celui que l'auditeur reconstruit. Le sens de *turba ruunt* n'est pas le même que celui de *turba ruit*, pour reprendre l'exemple emprunté par Jupiter. On voit qu'il y a une grande différence entre ce cas qui relève de la *necessitas*, intention de signifier du locuteur, et les raisons métriques ou d'ornement. Dans ces deux derniers cas, il y a équivalence sémantique : *magi* selon un

---

Causa quare oportet fieri est metrum vel ornatus vel expressio sententie ut in illo exemplo *Symeon accepit in ulnas*. Voluit enim designare quod non solum receperat inter ulnas corporaliter, quod designatur per 'inter', sed spiritualiter quod denotatur per 'in', quod designat locum interiorem» (ad Ia27-28, *Pa1* f. 21va).

des exemples d'«archaïsme» métrique cités ci-dessus, a le même sens que *magis* et il est mis pour lui ; quand il y a en revanche *necessitas*, il n'y a pas équivalence sémantique entre l'*excusans* et l'*excusatum*.

Ce double aspect de la communication, locuteur / auditeur, est visible dans l'emploi du mot *intellectus*. Dans la première acception en effet, *intellectus* renvoie à l'entendement, celui de l'auditeur. La communication est en effet une chose fragile, toujours susceptible d'être entravée par des obstacles qui surgissent de toute tentative d'énonciation. Ce qui menace l'*intellectus*, pris ici du point de vue de l'auditeur, donc au sens de fonction d'appréhension et de reconnaissance du sens d'un énoncé, c'est, selon l'inventaire fait par la glose, le désordre des mots, comme dans l'*histerologia*[206], la répétition de termes, qui lasse l'attention et impose parfois de commettre des zeugmes[207], la succession des clausules dans une même phrase comme pour le *synathroismos*[208] ou le *climax*[209], la routine du discours, qui fait que l'esprit de l'auditeur est habitué par exemple à entendre des mots dans une certaine acception, et n'a plus la souplesse nécessaire pour recevoir un autre discours, comme dans le cas de l'amphibologie[210].

Au vu de tous ces obstacles possibles, atteindre l'*intellectus* de son interlocuteur peut sembler presque impossible. Le *proferens* dispose toutefois de recours (en l'occurrence les figures) pour toucher l'*intellectus* de son auditeur, par exemple l'*epidiasis*, qui consiste à répéter ce qu'on a dit auparavant. En effet, selon la glose, répéter quelque chose le prédispose davantage à toucher l'intellect de l'auditeur (*sillaba, dictio vel oratio bis posita magis occurrit intellectui quam si sola poneretur*, ad Ia22, *Pal* f. 20va). La même explication est reprise pour l'*anadiplosis : dictio bis posita magis obicitur intellectui per*

206. «Ex turbato ordine turbatur intellectus» (ad Ia26, *Pal* f. 21rb).

207. «Si idem verbum sepius repeteretur, repetitio illa fastidium generaret et turbaret intellectum» (ad Ib51, *Pal* f. 23vb). Cf. le commentaire du *Barbarisme* attribué à Kilwardby, éd. SCHMÜCKER 1984, p. 131, 576 (à propos de l'*anadiplosis*) où cette opinion est attribuée à Aristote : «Repetitio eiusdem turbat intellectum secundum Aristotilem». Nous n'avons pas retrouvé cette citation.

208. «Improprietas patet ex conculcatione verborum que perturbat et impedit intellectum» (ad Ib63-64, *Pal* f. 25rb).

209. «Improprietas patet ex variatione dictionum vel repetitione que quodammodo turbat intellectum» (ad Ib85, *Pal* f. 27va).

210. «Improprietas patet ex consuetudine intellectus» (ad II 9, *Pal* f. 35va). Pour la *consuetudo intellectus*, cf. MARMO 1994, p. 274 et n. 28.

repetitionem quam si semel poneretur (ad Ib52, *Pa1* f. 23vb). Le *proferens* peut aussi compter sur la capacité de l'*intellectus* de son auditeur à se diviser, c'est-à-dire à mettre de côté le début d'une séquence pour en attendre la suite, comme dans le cas de la tmèse : *Causa quare potest fieri est similitudo partium divisarum ad se coniunctarum vel possibilitas dividendi intellectum* (ad Ia19, *Pa1* f. 26ra). L'auditeur sait reconnaître le début du mot, le garder en mémoire et attendre la fin pour «recoller les morceaux», au lieu de chercher à assembler ces fragments avec ce qui s'est intercalé entre eux. Ce qui autorise la brachylogie est une raison du même ordre : certes la phrase produite est obscure, mais l'auditeur est capable de reconstituer les développements qui la rendraient plus limpide : *Improprietas patet ex breviloquio quod generat obscuritatem et ignorantiam. Causa quare potest fieri est suppletio intellectus* (ad Ib84, *Pa1* f. 27rb).

Dans sa deuxième acception, *intellectus* renvoie au concept, et se place dans ce cas du côté du locuteur. Le problème du *proferens*, c'est-à-dire du poète est en effet d'exprimer un *intellectus*, ce que le commentaire illustre par une description de Didon préparant son embarquement (*ite* etc., Verg. *Aen.* 4, 593-4), mais si troublée qu'elle ne peut que bafouiller ses directives : commettre des asyndètes est le moyen choisi par Virgile pour faire ressentir la précipitation de l'action[211]. L'*intellectus proferentis* peut être perturbé par une question de l'interlocuteur, ce qui excuse préventivement l'*anthypophora* (*convenit enim aliquando respondere priusquam fiat interrogatio, ne impediatur propositum vel intellectus vel sententia proferentis,* ad Ib79, *Pa1* f. 26vb). Dans ce cas, le terme *intellectus* ne désigne plus l'identification du sens d'un énoncé entendu, mais est l'équivalent exact du *propositum* (ce que l'on a pour projet d'exprimer) et de la sententia (l'idée). *Propositum* est le terme canonique pour le sujet que l'on veut traiter, et il est bien attesté aux XII^e^ et XIII^e^ siècles. Une solution pour exprimer cet *intellectus* peut aussi être de choisir un *intellectus* voisin par translation, comme dans le cas de l'allégorie[212] ou du *paradigma*[213].

211. «Voluit enim designare quod ipsa cum tanto impetu locuta fuit quod non potuit verba perfecte proferre sed magis exprimit intellectum per dictionem intellectam et per orationem imperfectam quam perfectam» (ad Ib46-47, *Pa1* f. 23rb).

212. «Causa quare potest fieri est translatio unius intellectus in alterum, vel simpliciter vel in modo loquendi. Causa quare oportet fieri est ornatus vel expressio sententie. Expressius enim et ornatius dicitur aliquid per

Les glosateurs sont par ce biais amenés à s'interroger sur les rapports qui existent entre l'*intellectus* et ses moyens d'expression. A l'*intellectus* s'oppose tout d'abord la *dictio*, comme s'opposent les figures de pensée et les figures de mot, parallèle reflété dans l'étude préliminaire des *schemata* contenue dans le commentaire[214]. Dans la majorité des cas, l'expression de l'*intellectus* passe par l'usage de *dictiones* ; la glose <T2> propose toutefois à la réflexion de ses auditeurs des cas où la communication se passe de ces mots. La communication, rappelle la glose, peut en effet se dispenser de toute vocalisation, comme dans le cas des amants ou des moines, et se faire par le geste (et ces exemples sont communs avec *Admirantes*, cf. supra 1.1). D'autre part, une *dictio* peut être sous-entendue (*intellecta*), comme dans le cas de l'ellipse. La glose analyse en fait ici un autre type d'actes de langage, qui ne sont plus signifiés mais exercés. L'exemple classique du cri *aqua* ou *ad aquam* quand une maison brûle s'appuie sur la différence entre un énoncé complet qui n'aurait aucun effet et un énoncé incomplet qui traduit mieux l'état émotionnel de son locuteur. L'exemple figure dans le commentaire attribué à Kilwardby, dans le texte *Sicut dicit Remigius* de magister Iohannes[215], et l'on vérifie encore une fois la parenté des gloses du *Graecismus* avec un commentaire du *Barbarisme* et avec *Admirantes* :

---

orationem translatam quam si simpliciter diceretur etc.» (ad Ic120, *Pal* f. 32rb).

213. «Causa quare potest fieri est similitudo sive convenientia unius intellectus in alterum, vel simpliciter vel in modo loquendi» (ad Ic122, *Pal* f. 32vb).

214. Scema est venustas orationis considerata secundum iuncturam dictionum vel intellectuum. Per hoc quod dicit 'iunctura dictionum' tangit scema lexeos de quo principaliter intendit gramaticus, secundario rethoricus et de hoc principaliter agit in hoc libro. Per hoc quod 'intellectuum' tangit, scema dyaneos quod principaliter pertinet ad rethoricum secundario ad gramaticum. Solutio : dicendum est quod non est simile quia methaplamus peccat in dictione, scema vero in oratione, sed in oratione duo sunt scilicet iunctura dictionum et sententia et sic duplex potest esse scema, scilicet unum quod fit per iuncturam dictionum et sic est scema lexeos quod principaliter pertinet ad gramaticum ; aliud fit per iuncturam intellectuum, scilicet scema dyaneos quod fit per iuncturam sententie quod principaliter pertinet ad rethoricum» (ad Ib43-45, *Pal* f. 22vb-23ra).

215. Cf. ROSIER 1994, p. 41 et n. 42 ; texte 2 p. 255.

Kilwardby (éd. Schmücker p. 97)	**glose *Admirantes* ad Doctr. 2386, Paris BnF lat. 18523 f.113vb**	**Glose du *Graecismus* ad Ia14 *Pal* f. 19ra**
Causa vero quare oportuit est necessitas sententiam exprimendi, quod intenditur ; potuit enim significare, quod ipse locutus est apud se, sed cum tanto impetu, ut vix uerba informarent, et ad hoc designandum potuit esse ibi necessitas, quare fit defectus.	Causa quare opportet est necessitas exprimendi sententiam quia voluit designare quod ipsa loquebatur ad se sed cum tanto impetu quod vix verba formarentur. Ad quod designandum potuit ibi esse necessitas quare fieret ille defectus.	Causa quare oportet est necessitas exprimendi sententiam, vel illud quod intenditur quia proferens has dictiones 'hec secum precibus' voluit enim designare quod ipsa cum tanto impetu locuta fuit quod non potuit verba perfecte proferre.
Vel causa potest esse simpliciter motus animi violentus et non deliberatus sicut patet aliquando pre nimio luctu vel pre nimia tristitia, et non potest perfecte et cum deliberatione intellectus componere orationem perfectam ;	Vel causa potest esse motus animi violentus et non deliberatus sicut patet quod aliquando prae nimio gaudio vel nimia tristitia non potest perfecte nec cum deliberatione loquens perfecte componere orationem perfectam.	
immo imperfectam exprimit, verbi gratia: in combustione domus non clamat 'portare aquam', sed 'aquam, aquam'.	Et intellectum exprimit potius per imperfectam orationem, verbi gratia in combustione domus non dicimus 'portate aquam' sed 'aquam, aquam, aquam' nec dicimus 'venite ad arma' sed 'ad arma, ad arma'.	Sed magis exprimit intellectum per dictionem intellectam et per orationem imperfectam quam perfectam, sicut patet cum aliqua domus comburitur, non dicitur 'portare aquam' vel 'ire ad aquam' sed tantum 'ad aquam'. Similiter quando tenditur ad bellum, non dicitur 'ire ad arma' sed 'ad arma' dicitur.

Les rapports entre l'état d'esprit du *proferens* et son discours sont étudiés au travers de la figure de la *prosphonesis*, qui est l'équivalent de l'*exclamatio*. Une locution exclamative contient généralement une interjection ; c'est le cas de l'exemple donné par le *Graecismus* (Ib59), qui est emprunté au *Pamphilus*, 619 (*O deus in quantis animus versatur amantis !*). La glose <T2c> propose d'ailleurs une définition de la *prosphonesis* comme une «interjection d'exclamation[216]», qui montre

216. «Prosphonesis est exclamationis interiectio cum voce medians intellectus» (*W* f. 6v).

bien que les deux questions sont liées. C'est la raison pour laquelle la glose se tourne pour justifier la *prosphonesis* vers les réflexions sur l'interjection ; on retrouve ici la même insertion d'une question dans une problématique prétraitée que dans le rapprochement de l'onomatopée et de l'interjection que nous avons vu plus haut (cf. II^{e} partie, chap. I, 1).

Les questions portent au XIII^{e} s. sur la place de l'interjection par rapport aux autres parties du discours : on oppose la définition de Donat, qui traite l'interjection comme signifiant un affect, à la définition de Priscien de la partie du discours qui doit signifier un concept[217]. Kilwardby propose alternativement deux solutions au problème : la première consiste à dire que l'interjection signifie un affect pour le locuteur, mais un concept pour l'auditeur, et donc qu'elle signifie *naturaliter* pour le premier et *ad placitum* pour le second. La seconde solution fait intervenir les modes de signifier, et distingue l'interjection des autres parties du discours non pas en ce qu'elle signifierait un affect, mais en ce qu'elle signifie un concept sur le mode de l'affect[218]. On retrouve cette opinion dans le *Compendium studii theologiae* de Roger Bacon[219]. Attribuer une «place intermédiaire» à l'interjection est un lieu commun des grammairiens, que l'on retrouve dans le système sémiotique de Bacon. Mais intermédiaire entre quoi et quoi ? Pour Bacon, l'interjection est intermédiaire entre les *voces significantes naturaliter*, proférées sans délibération, et les parties du discours, qui sont le résultat d'une délibération parfaite[220].

217. Donat, *Ars min.* 9, éd. HOLTZ 1981 p. 602, 2 : «Interiectio quid est ? Pars orationis significans mentis affectum voce incondita». Priscien, *IG* XI 7 (GLK II) p. 552, 2. Sur le terme *incondita*, qui a posé des problèmes au Moyen Âge, cf. ROSIER 1994, p. 80 n. 61.

218. Cf. ROSIER 1994, p. 57 sq. Voir un autre exemple de ce débat dans le ms. London, Brit. Libr. Add. 32.425 f. 81 : «Quid est proprium interieccionis ? Mentis affectus, id est animi passio sub voce incondita, id est imperfecte significare. Contra descriptionem interieccionis quam posuit Donatus arguitur sic : omnis pars oracionis ut dicit Priscianus significat mentis conceptum, sed mentis affectum secundum Donatum, ergo interieccio non est pars oracionis. Ad istud dicendum est quod licet interieccio significet mentis affectum penes proferentem, significat tamen mentis conceptum penes audientem. Audiens namque concipit quod animus proferentis afficitur, vel dolendo, vel gaudendo, vel metuendo, vel admirando». Cité par BONAVENTURE 1961, Selected texts p. 20.

219. Cf. ROSIER 1994, p. 93-94.

220. ROSIER 1994, p. 91-93.

Manifestement, l'explication du *Graecismus*, qui voit dans l'exclamation un intermédiaire entre *vox* et *intellectus* ne recouvre pas la même distinction[221]. On a en effet l'impression que la glose du *Graecismus* se situe ici sur un plan plus psychologique que grammatical : il ne s'agit pas de définir la place d'une catégorie de mots dans un système, mais d'insister sur sa place particulière dans les expressions dont dispose un locuteur pour se faire comprendre. Cette approche remonte en fait à <T2a>, qui est une glose peu fiable, pleine de notions qui ne sont pas celles que l'on rencontre à l'époque (cf. infra 3.3). <T2b> est née pour corriger cette première version, mais nous sommes là dans un cas où une des bizarreries de <T2a> est pour une fois passée dans <T2b>.

L'interjection et l'exclamation représentent donc un moyen terme entre l'*intellectus (proferentis)* et son expression habituelle, la *vox*. La *vox* est donc censée représenter ici l'expression «travaillée» de l'idée, ce qui l'écarte de son sens habituel de son vocal. L'exclamation au contraire, plus proche de l'*intellectus*, de l'état d'esprit de celui qui la profère par sa spontanéité, favorise ce que la glose appelle la *similitudo rei designate per orationem exclamativam ad intellectum*, la ressemblance entre la chose désignée et l'intellect du *proferens*.

Le lien entre *intellectus* et *dictio* est ressenti comme ténu, si ténu que par des mots on peut déboucher sur un tout autre concept que celui qu'on attendrait en entendant la phrase. Les rapports entre concept et énoncé sont particulièrement mis en évidence par la définition de l'ironie, qui est un «énoncé ayant un concept contraire de l'énoncé sous-entendu» (*pronuntiatio premisse scilicet pronuntiationi contrarium habens intellectum*, ad Ic112, *Pal* f. 30vb), au point d'aboutir par un simple jeu de la voix à un énoncé antagoniste du concept qu'il véhicule : *et dicitur ab yron quod est contra et onoma quod est nomen quasi nomen quod facit ad pronuntiationem contrariam intellectui cum elevatione, quia ibi coadunat diversum intellectum vocis elevatio* (*Pal*

221. «Improprietas patet ab exclamatione que fit per deviationem a materia. Causa quare potest fieri est similitudo rei designate per orationem exclamativam ad intellectum quia exclamatio iacet media inter vocem et intellectum. Causa quare oportet fieri est expressio sententie ut in exemplo actoris. Voluit enim proferens denotare animum amantis sepe dolere et propter diversas cogitationes et variabiles multotiens a proposito deviare. Ad quod denotandum necesse fuit actorem a materia resilire et exclamationem interponere cum interiectione exclamativa dolorem significante» (ad Ib59-60, *Pal* f. 24vb).

f. 31ra). La glose reprend la remarque de Donat au chapitre des tropes : *Hec enim nisi gravitas <pronuntiationis> adiuverit [passionis videtur vel] videbitur profiteri quod negare intendit* (ad Ic112, *Pal* f. 31ra). La justification de ce trope puise sa source dans le fait que les deux termes ne sont antagonistes que pris absolument ; il existe entre eux parallèlement un point commun, qui réside dans leur objet (beau et laid sont contraires, mais leur point commun est de traiter tous deux de la qualité esthétique) : *contraria similia sunt in aliquo termino scilicet in intellectu quia oppositorum eadem est disciplina quia per unum intelligitur reliquum* (*Pal* f. 31ra), ce qui répond à l'objection latente que deux choses opposées ne peuvent être vraies en même temps.

Enfin, entre l'*intellectus proferentis* et l'*intellectus auditoris* se place le messager, le moyen de transport, et le mot, la syllabe, la phrase sont pour un bref laps de temps dépositaires de l'*intellectus proferentis*, au point que l'on rencontre l'expression *intellectus dictionis*, comme on le voit dans le cas de l'*epidiegesis* (*ut ergo magis accipiatur intellectus sillabe, dictionis vel orationis bis posite*, ad Ia22, *Pal* f. 20va) ou dans le traitement de l'*epidiorthosis* (*Causa quare potest fieri est similitudo dictionum que quodammodo ducit ad intellectum alterius*[222], ad Ib65, *Pal* f. 25va).

Le traitement spéculatif des figures est donc sous-tendu par une théorie de la communication, qui prend en compte toutes les conditions de cette communication, empêchements compris. Il représente cependant le terme de l'effort doctrinal accompli par la deuxième génération de commentaire, car des remaniements plus importants auraient pu être entrepris et ne l'ont pas été.

3.3. Terminologie du commentaire

La glose <T2> du *Graecismus* étant née à un moment doctrinalement important de l'histoire de la grammaire, on peut se demander quels échos y trouvent des innovations et des concepts tels que l'imposition du nom, l'adjectif, le couple sujet-predicat (*suppositum-appositum*) ou encore l'utilisation de la terminologie physique d'Aristote.

On sait que les grammairiens distinguent une double imposition, à partir du commentaire de Boèce sur les *Catégories*, les *nomina rerum* et

222. Dans la phrase, le mot *intellectus* vient d'être employé pour parler de l'auditeur.

les *nomina vocum*[223]. La première imposition s'occupe des choses, la seconde des mots eux-mêmes[224]. On retrouve cette notion dans un commentaire sur le *Perihermenias*, où est mentionnée la position d'Albéric de Paris, qui affirme l'impossibilité de joindre un adjectif et un nom s'ils sont d'imposition différente[225]. Cette notion est développée dans le commentaire <T2> du *Graecismus* à propos de la congruité qu'Évrard de Béthune refuse, dans son *prohemium*, à des énoncés comme *cappa categorica* et *syllogismus candidus*. Nous avons vu (cf. 3.1) l'opinion des différentes familles de <T2> sur cette question, puisque chaque glose donne à cette occasion un rappel théorique sur la distinction entre noms de première et de seconde imposition.

Dans le Prologue 2 (T2a), qui rappelle le passage de Priscien correspondant, les noms substantifs de première imposition désignent ce qui peut s'appréhender par les sens, donc les *res*. Les substantifs de seconde imposition sont en revanche des noms d'*intentio*[226] comme *nomen, verbum* (cf. Prol. 2, 3.5). Selon le même principe, le Prologue 2 distingue des adjectifs de première et seconde imposition, selon que l'adjectif signifie un affect *significatus* ou *intentus*. Dans le premier cas, l'affect est appréhendé par les sens (et il s'agit d'adjectifs comme *albus*, *iustus*), dans le second par l'intellect (et cela renvoie à des adjectifs comme *cathegoricus, nominalis, adverbialis*, Prol. 2, 3.5). Appliquée aux adjectifs, cette dénomination apparaît assez surprenante, premièrement parce qu'un adjectif ne signifie pas un affect (c'est le rôle ordinairement dévolu à l'interjection et aux syncatégorèmes[227]), deuxièmement parce que la distinction *significatus / intentus* relève du sens. On distingue ainsi le sens produit par l'expression (*significatus*) et le sens visé (*intentus*[228]), ce qui fonde la grammaire d'inspiration intentionnaliste en lui permettant d'apprécier la correction des énoncés figurés selon d'autres critères que

223. Éd. MINIO-PALUELLO 1961, 5 p. 7-10.
224. Cf. DE RIJK 1967a, II, I p. 180.
225. DE RIJK 1967a, II, I p. 218 ; KNEEPKENS 1987a, I p. 55-56.
226. Sur le terme, cf. MAIERU 1972, spéc. p. 286 ; KNUDSEN 1982, p. 479.
227. Sur l'adjectif, cf. COLOMBAT 1992, ROSIER 1992a. Sur les syncatégorèmes, cf. ROSIER 1994, p. 170 : un syncatégorème (comme *non*) signifie sur le mode de l'affect ou de l'effectuation (*per modum affectus*). Roger Bacon insiste en particulier sur le parallèle entre interjection et syncatégorèmes, ces deux catégories servant au locuteur à exprimer ses affects.
228. Cf. ROSIER 1994, p. 42.

ceux que l'on applique aux énoncés communs. On voit donc mal sur quoi pourrait reposer une distinction entre des adjectifs «signifiant un affect signifié» (= de première imposition) et des adjectifs «signifiant un affect visé» (= de seconde imposition). Les trois manuscrits qui contiennent le passage (*Pa3, Va1, Pa1*) sont unanimes, mais il y a visiblement soit une corruption (*affectus* pourrait ainsi être remplacé par *effectus*...), soit le transfert un peu hasardeux d'une terminologie voisine, soit les deux. Le fait qu'un des types d'adjectifs soit appréhendé par les sens et l'autre par l'intellect évoque ainsi la distinction appliquée à la double démonstration, *ad sensum* ou *ad intellectum*. La différence entre les deux est que la démonstration *ad sensum* se fait en parlant d'une chose présente, alors que la démonstration *ad intellectum* réfère à une chose absente[229] ; dans le cas de la distinction entre adjectifs du Prologue 2, *ad sensum* concerne des adjectifs concrets, *ad intellectum* des adjectifs abstraits. Ceci semble assez logique, mais ne résout pas la question du rendu par le couple *significatus - intentus*, qui devait demeurer assez énigmatique aussi pour les contemporains.

La glose <T2b>, plus récente, traite la question en des termes un peu différents, toujours à propos de la glose des mots *cappam cathegoricam*. Les noms de première imposition sont ceux qui signifient une substance corporelle ou spirituelle, c'est-à-dire visible ou palpable ; ce sont des mots comme *homo, deus, angelus*. Parmi les noms de première imposition figurent aussi les adjectifs qui sont dérivés de cette première série de substantifs, *humanus, divinus, angelicus*, ainsi que les noms qui signifient des choses invisibles dont les poètes traitent comme si elles étaient corporelles : *chimera, gramatica, logica*, et les adjectifs dérivés comme *chimerinus, gramaticus, logicus*, enfin les substantifs qui signifient une qualité ou un accident, comme *albedo, nigredo* (à noter qu'ici *Pal* suivant un modèle du type *Va1* ajoute *bonum, malum, scientia*), et une nouvelle fois les adjectifs dérivés, *albus, niger* (là aussi *Va1* et *Pal* ajoutent *bonus, malus, sciens*). Nous verrons plus loin que ces ajouts sont en contradiction absolue avec la suite du texte original, dont *Pa2* est plus proche sur ce point que *Va1*[230].

229. Cf. ROSIER 1994, p. 203.

230. «Nomina prime impositionis sunt illa que significant substantiam corpoream vel spiritualem, id est visibilem vel palpabilem ut *homo, deus, angelus*, et adiectiva ab eis dirivata ut *humanus, divinus, angelicus*, et preterea nomina significantia res invisibiles que a poetis finguntur esse

On remarquera que la glose <T2b> traite immédiatement des adjectifs après chaque catégorie de substantifs, au lieu de les regrouper à la suite de l'exposition des substantifs comme le fait le Prologue 2, ce qui donne un aspect un peu confus à son exposé. On notera également que ses catégories ne recoupent pas exactement celles que donnait le Prologue 2, qui aurait vraisemblablement rangé les mots 'grammaire' et 'logique' dans ce qui ne s'appréhende pas par les sens mais par l'intellect, donc dans les noms de seconde imposition. Cette seconde catégorie est assez réduite dans le Prologue 5, qui la cantonne aux *nomina vocum* dont parle Priscien (*verbum, sonus, auditus, nomen*), bref à tout ce qui ne signifie pas une substance corporelle ou spirituelle, et aux adjectifs dérivés ou qui déterminent ce genre de mots (*Val* n'emploie pas cette tournure et omet ces quelques mots), comme *audibilis, nominalis, verbalis, cathegoricus, ypoteticus*[231]. Pour que la phrase soit correcte du point de vue du sens, il faut que les substantifs soient unis à des adjectifs de même imposition, étant donné que parler par exemple d'un «homme adverbial» équivaudrait à ne rien dire[232].

La glose <T2b> ajoute une remarque intéressante que ne donnait pas le Prologue 2, sur l'existence d'adjectifs «erratiques[233]», qui

---

corporales et significare substantiam ut *chimera, gramatica, logica* et ab eis adiectiva descendentia ut *chimerinus, gramaticus, logicus*, et nomina significantia qualitatem vel accidens (corporale vel spirituale *add. Val.*) ut *albedo, nigredo, bonum, malum, scientia* (bonum malum scientia *om. Pa2*) et adiectiva ab eis dirivata ut *albus, niger, bonus, malus, sciens* (bonus malus sciens *om. Pa2*)» (*Pa1* f. 13vb).

231. «Nomina vero que significant voces sunt secunde impositionis, ut *verbum, sonus,* et nomina que non significant substantiam corporalem vel spiritualem ut *auditus, sonus, nomen, verbum*, et adiectiva ab eis dirivata vel ea determinantia ut *audibilis, nominalis, (adverbialis add. Pa2), verbalis, cathegoricus, ypoteticus*» (*Pa1* f. 13vb).

232. «Et sciendum est quod adiectiva prime impositionis iunguntur cum substantivis eiusdem impositionis, ut *magnus homo, alta domus*, et substantiva prime impositionis ; nunquam iunguntur cum adiectivis secunde impositionis, quia qui diceret *homo adverbialis* nichil esset dictum. (...). Item substantiva secunde impositionis iunguntur cum adiectivis eiusdem impositionis ut *vox audibilis, nomen verbale, propositio cathegorica.*» (*Pa1* f. 13vb).

233. Voir un autre exemple de cette distinction dans le *Metalogicon* de Jean de Salisbury, éd. HALL 1991, I 15 p. 36, 70 ; 16 p. 39, 2 : «non autem vice versa adiectiva primae impositionis secundae institutionis nominibus adici impossibile aut inconsequens est». Ces constructions sont réservées à certains adjectifs de première imposition : «dicitur ergo sermo durus aut

signifient une qualité si commune qu'ils peuvent «déterminer» (pour *Pa2* et *Pa1*) tous les substantifs, ou leur «être adjoints» (pour *Va1* qui n'emploie décidément pas «déterminer» pour les adjectifs, mais aussi pour Jupiter[234] tel qu'on ne le lit que dans *Ar*) : il s'agit d'adjectifs comme 'bon', 'long', 'faux', car on peut parler de bon pain comme d'une bonne phrase, d'un long bâton comme d'une longue phrase, d'un homme faux comme d'une parole fausse[235].

Les commentaires concluent en rappelant le même interdit, justifié par le fait que dans un énoncé la signification de l'adjectif doit convenir avec celle du substantif et vice versa, ce qui relève encore une fois d'une approche intentionnaliste[236], et répondent à l'objection qu'Aristote parle bien d'une *dictio alba,* que le mot *alba*, qui est équivoque, a dans ce contexte le même sens qu'*audibilis* ou *intelligibilis*, ce qui revient à dire qu'un adjectif de première imposition peut prendre le sens d'un adjectif de seconde imposition[237]. Nous n'avons pas trouvé de source aristotélicienne à cette affirmation, qui semble plutôt être un écho de Pierre Hélie, dont nous avons vu supra (cf. introduction de la première partie) qu'il admettait l'assemblage d'un adjectif de première imposition et d'un substantif de seconde imposition), en affirmant qu'un énoncé comme «*propositio est alba*» est une construction, puisqu'il génère un sens chez l'auditeur, mais qu'il est faux : le sens que l'auditeur peut en tirer est que la proposition est «colorée de blancheur», ce qui est faux[238].

---

mollis, verbum asperum aut lene, nomen dulce aut amarum...» (ibid. l. 7-8). Cf. aussi supra, introduction de la première partie.

234. Cette section du commentaire de Jupiter ne figure (et de façon lacunaire) que dans *Ar*, car *Pa1* a omis la fin de sa glose du prohemium.

235. «Sunt tamen quedam adiectiva erratica, ita communem significantia qualitatem quod indifferenter substantiva tam prime quam secunde determinant (*Pa1 Pa2*] adiunguntur *Va1*). Bene enim dicitur *bonus panis, bona oratio, longus baculus, longa sententia, falsus homo, falsa locutio*, et multa alia que utriusque dicuntur esse communia» (*Pa1* f. 14ra).

236. «Et notandum est quod quocumque modo iunguntur adiectiva cum substantivis, oportet quod significatio adiectivi conveniat cum significatione substantivi et econverso» (*Pa1* f. 14ra).

237. «Si obiciatur de hoc quod dicit Aristotiles qui loquitur de *dictione alba*, dicendum est quod *alba* est equivocum et est idem quod *intelligibilis* vel *audibilis*» (*Pa1* f. 14ra).

238. Cf. Pierre Hélie, *Summa...* éd. REILLY 1993, p. 835, 58-64, et Pierre d'Espagne sur l'exemple «propositio est alba», éd. KNEEPKENS 1987a, IV p. 2.

La question de l'adjectif est complétée à un autre endroit du commentaire <T2b> du *prohemium* dans *Pa1*, mais immédiatement à la suite de ce qui précède dans *Pa2* et *Va1*, car il s'agit d'une réflexion sur les différents types d'adjectifs de première imposition. Le commentaire en distingue sept modes[239], qui se reconnaissent en ce qu'ils dénotent : 1) un effet (porteur de mort, de guerre : *mortifer, bellicus*) ; 2) quelque chose qui est arrivé à ce qu'ils déterminent (*tortipes, loripes, gibbosus*) ; 3) un *habitus*, qui peut être interne (fort, faible, vertueux : *fortis, debilis, virtuosus*) ou 4) externe (vêtu d'une cape, chaussé, armé : *cappatus, caligatus, armatus*) ; 5) un lieu (anglais, français : *anglicus, gallicus*) ; 6) une appartenance à une *gens* (*Priameius*) ; 7) une quantité (grand, petit, de deux coudées, de trois coudées : *magnus, parvus, bicubitus, tricubitus*). Le commentaire précise ensuite que tout ce qui ne relève pas de ces sept modes doit être réputé de seconde imposition[240].

La dernière mention explicite fournie par les gloses <T2> sur les adjectifs se rencontre dans la section des tropes à propos de l'*epitheton* (*Graec.* Ic117 : *Si proprie proprium dicas epytheton hic est*), car le commentaire préliminaire du chapitre XIII sur les adjectifs ne contient aucune notion théorique. Le commentaire développe cette fois les modes selon lesquels un adjectif détermine son substantif : restriction, différenciation, ornement, ou pour insister sur une propriété particulière du sujet[241].

Le commentaire <T2b> du *prohemium* est d'autre part le seul à faire un rappel sur le vocabulaire usuel de la grammaire et ses correspondances avec celui de la logique, à propos du terme de *categorica* qu'emploie Évrard dans son prohemium. Il rappelle ainsi

239. Cf. pour d'autres classifications de l'adjectif, cf. ROSIER 1992c.

240. «Item nota quod adiectiva prime impositionis cognoscuntur septem modis, scilicet effectu ut *hasta mortifera, homo bellicus*, eventu ut *tortipes, loripes, gibbosus*, habitu duobus modis, intus aut extra, intus ut *fortis, debilis, virtuosus*, extra ut *cappatus, caligatus, armatus*, loco ut *anglicus, gallicus*, genere ut *Priameius*, quantitate ut *magnus, parvus, bicubitus, tricubitus*. Omnia alia a predictis sunt secunde impositionis» (Prol. 5, *glosa ad prohemium*, *Pa1* f. 14rb).

241. «Adiectivum multis modis determinat suum substantivum, quandoque causa discretionis vel suppositionis faciende ut *homo albus*, quandoque causa differentie ut *Aiax Thelamonius* ad differentiam *Aiaci Oilei* [Prisc. *IG* V 52 p. 175, 8-9], quandoque causa ornatus ut *equus albus*, et etiam ad denotandum proprietatem vel speciem privilegiatam rei subiecte ut *corvus niger, cignus albus*» (ad Ic117, *Pa1* f. 31va).

qu'une proposition catégorique est constituée d'un sujet et d'un prédicat reliés par une copule, qui peut être soit explicite («l'homme est blanc») soit implicite («l'homme court[242]»), et profite de l'occasion pour indiquer qu'au *subiectum* en logique correspond le *suppositum* en grammaire, et qu'au *predicatum* correspond de même l'*appositum*[243].

Trois familles de gloses internes à la tradition <T2> se sont donc relayées pour proposer un commentaire nouveau de la section consacrée aux figures, et elles ont en commun une utilisation plutôt simplifiée de l'apport intentionnaliste. Tout ce qui sous-tend les théories de Kilwardby et Bacon est présent mais sous une forme très allégée. La terminologie est réduite au strict minimum (jamais on ne trouve de référence à la *perfectio ad sensum/ad intellectum* par exemple, les requis de la *perfectio* ne sont pas définis, le terme même de *perfectio* n'est pas employé, etc.). La glose s'adresse à un public que l'on ne veut pas embarrasser de tout le bagage théorique, mais qui peut au moins en saisir les applications pratiques dans l'explication des figures.

Le cas de la famille <T2a> est intéressant dans cette perspective. Cette glose est l'œuvre d'un maître assez particulier : fraîchement sorti de la faculté des Arts de Paris, il compose un commentaire nouveau sur le *Graecismus*. Il le fait précéder d'une longue introduction à la philosophie, et introduit dans sa glose le traitement spéculatif des figures, mais ne songe pas à utiliser un *Barbarisme* commenté pour y récupérer les définitions de figures. De ses études artiennes, il a retenu quelques éléments de terminologie, modes de signifier généraux, distinctions entre *ad oculum/ad sensum*, entre *significatus* et *intentus*, mais chaque tentative pour réemployer ce vocabulaire se solde par un nouveau contresens.

242. «Cathegorica autem propositio est illa que habet subiectum et predicatum et copulam explicite, ut *homo est albus,* implicite ut *homo currit*» (*Pa1* f. 13vb).

243. «Et sciendum est quod subiectum in logica idem est quod suppositum in gramatica, et predicatum idem est quod appositum. Unde subiectum vel suppositum (appositum *Pa1*) est illud de quo fit sermo, predicatum vel appositum (suppositum *Pa1*) est illud quod dicitur de supposito vel de subiecto. Copula est illud vinculum quo mediante predicatum cum subiecto in cathegorica propositione uniuntur, ut : *homo est animal. Homo* est subiectum, *animal* predicatum, hoc verbum *est* est copula. Similiter cum dicitur *homo currit, homo* est subiectum, *currit* ponitur loco predicati et copule, quod patet in resolutione : *currit* id est *est currens*.» (Prol. 5, *glosa ad prohemium, Pa1* f. 13vb). Sur l'origine de cette équivalence, cf. KNEEPKENS 1987b, ROSIER 1987, p. 314.

La glose <T2b> qui remplace cette tentative ne s'y trompe pas : elle garde le traitement spéculatif sans le modifier (cf. première partie, chapitre I, 1.1), mais remplace les définitions parfois fantaisistes des figures par celles de Donat, et signale les erreurs de <T2a> (comme dans le cas de l'*epidiasis*). Elle remplace aussi son introduction par un autre prologue, moins ambitieux (P5a), mais débarrassé des erreurs du Prologue 2. La méthode de la compilation comporte évidemment des risques : quand la tradition <T2b> est prise en main par le centre parisien qui multiplie les copies et empile les prologues, le Prologue 2 se trouve incorporé dans la série avec toutes les erreurs qu'il véhicule.

La *Physique* d'Aristote fait partie des autorités invoquées par les grammairiens spéculatifs qui y puisent les notions fondamentales de leur analyse. La phrase est alors analysée comme un mouvement (*motus*) qui va d'un *terminus a quo* à un *terminus ad quem*, et les parties du discours sont définies à partir de l'opposition entre mouvement et repos[244]. L'apparition de cette terminologie est très modeste dans les gloses <T2> du *Graecismus*, et elle ne concerne que l'explication de l'*antiptosis* (*Graec.* I 40), dont le commentaire présente l'accusatif comme le *terminus* de l'acte[245] . Cette terminologie se trouve employée dans *Pa2* (1270), mais on la trouve aussi dans la famille <T2c> de glose, dans *W*[246].

CONCLUSION

L'apport de la tradition <T2> dans le commentaire du *Graecismus* est très riche et multiforme : le traitement spéculatif appliqué à chaque figure, le retour systématique chaque fois que cela était possible aux définitions et aux exemples de Donat, la défense du *Graecismus* dans les contradictions issues de la confrontation avec le *Barbarisme*

244. Cf. ROSIER 1983c, p. 16 ; EBBESEN-ROSIER-CATACH 1997 ; ROSIER-CATACH 1999, p. 63

245. «Urbem quam statuo vestra est : Causa quare oportet fieri est metrum vel potius expressio sententie. Accusativus enim est ad quem fit terminus actus et in quem quiescit verbi transitio. Unde ad denotandum quod civitas finaliter edificabatur ut transiret, ideo necesse fuit sic dicere» (ad Ia40, *Pa1* f. 22va, *Pa2* f. 11v).

246. Cf. *W* f. 5v : «Causa quare oportet fieri est metrum vel expressio sententie et melius : accusativus enim est ad quod fit transitio vel expressio sententie».

constituent déjà un réaménagement important de la glose ; la division du texte, chapitre par chapitre, et sa répartition en *lectiones*, contribuent à l'inscrire dans une tradition de commentaire scolaire et aménagent le texte de façon commode pour une lecture scolaire. L'enrichissement en exemples nouveaux, soit antiques soit contemporains (comme y contribue largement la mise en œuvre dans ce cadre de l'*Alexandréide* de Gautier de Châtillon), des emprunts techniques à des grammairiens aussi variés que Remi d'Auxerre, Matthieu de Vendôme, Pierre Hélie, enfin la proximité avec des textes comme *Admirantes* et le commentaire sur le *Barbarisme*, rehaussent encore le niveau de la glose dans cette section, tout en le maintenant dans une perspective artigraphique que confirme le rapprochement systématique avec les couleurs de rhétorique du chapitre III. Rappelons enfin que ces améliorations prennent d'autant plus d'intérêt que nous en avons repéré certaines au même moment dans le commentaire du *Doctrinale*, retour à Donat, exemples nouveaux et traitement spéculatif des figures.

Les deux premiers chapitres du *Graecismus* se présentent comme un catalogue de termes savants, où ce que le Ps.-Évrard a cru pouvoir diagnostiquer de lacunes chez Donat a été complété par des emprunts à Cassiodore et à Pierre Hélie, emprunts qui aboutissent à des doubles emplois avec la liste des couleurs de rhétorique qui fait suite. D'où une liste de variations entre lesquelles peu de différences intrinsèques se maintiennent : la différence vice / figure est aplanie, la différence figure de construction / figure de locution n'apparaît pas, tant à cause de l'éparpillement de ces figures, que par l'absence de cette terminologie pourtant courante.

L'histoire du texte, du *Graecismus* et de son commentaire, rend partiellement compte de ce phénomène surprenant au XIII^{e} siècle. Un traitement spéculatif a été plaqué, figure par figure, sur ce texte déjà ancien et qui n'était pas conçu pour supporter une réflexion de ce type. Aucun remaniement d'ensemble n'a été entrepris pour faire émerger la distinction figure de locution / figure de construction, aucun effort n'a non plus été fait pour réintroduire non pas toutes les figures omises par le Ps-Evrard, mais au moins la prolepse ; la glose ne prend sur elle de combler que deux lacunes, l'*epanalempsis* et l'*icon*. L'approche intentionnaliste est celle qui a modernisé le commentaire de cette section, mais sans le transformer radicalement.

Annexe 1
Les exemples utilisés dans la glose (section des figures)

1. Exemples antiques
a. Venant de Donat

Les exemples réintroduits de Donat

Antenor potuit mediis elapsus Achivis / Illyricos penetrare sinus atque ultima (= intima tutus) / regna. Verg. Aen. 1, 242-44. Paradigma. Ars Mai. III 6 p. 674, 6-7.

Arrige aures Pamphile. Ter. Andr. 933. Cacemphaton, soloecismus. Ars Mai. III 3 p. 658, 12.

At non sic Phrygius penetrat Lacedaemona pastor / Ledeamque Helenam Troianas vexit ad urbes (= urbis). Verg. Aen. 7, 363-64. Paradigma. Ars Mai. III 6 p. 674, 9-10.

Atlantis, cinctum assidue cui nubibus atris / piniferum caput vento cessatur et umbre (= pulsatur imbri). Verg. Aen. 4, 248-49. Metaphora. Ars Mai. III 6 p. 668, 1-2.

Catho criminatur. Amphibolia. Ars Mai. III 3 p. 660, 3.

Corpora fundat humi (= humo) et numerum cum navibus aequet. Verg. Aen. 1, 193. Cacemphaton. Ars Mai. III 3 p. 658, 12.

Crateras magnos statuunt et vina coronant. Verg. Aen. 7, 147. Metonymia. Ars Mai. III 6 p. 668, 16. Donat donne seulement *vina coronant*, mais L. Holtz note que toute une série de mss. ajoutent le même début que la glose du *Graecismus* (Ars Mai. III 6 p. 668 n.).

Demissum lapsi per funem, Achamasque Thoasque / Pelidesque Neoptolemus primusque Machaon, <et Menelaus et> ipse doli. Verg. Aen. 2, 262-64. Polysyndeton. Ars Mai. III 5 p. 666, 12-13 ; Matth. Vindoc. ars III 14 ; Graec. I 49-50.

Dulichias vexasse rates. Verg. Ecl. 6, 76. Tapinosis. Ars Mai. III 3 p. 659, 11.

En agros et, quam bello, Troiane, petisti / Hesperiam metire iacens. Verg. Aen. 12, 359-60. Sarcasmos. Ars Mai. III 6 p. 673, 6-7.

Et iam prima novo spargebat lumine terras / Tithoni <croceum> linquens Aurora cubile. Verg. Aen. 4, 584-85. Periphrasis. Ars Mai. III 6 p. 670, 4.

Et iam tempus equum fumantia solvere colla. Verg. Georg. 2, 542. Allegoria. Ars Mai. III 6 p. 672, 1-2.

Hec secum precibus etc. Verg. Aen. 1, 37. Eclipsis. Ars Mai. III 3 p. 659, 6-7.

Hoc faciunt nimio ne luxu obtunsior usus / Sit genitali arvo et sulcos oblimet inertes. Verg. Georg. 3, 135-35. Periphrasis. Ars Mai. III 6 p. 670, 5.

Hii Cererem ... / ... / torrere parant <flammis> et frangere saxo. Verg. Aen. 1, 177-79 (Tum Cererem...). Histeroprotheron. Ars Mai. III 6 p. 670, 8-9.

Hunc ego si potui tantum sperare laborem. Verg. Aen. 4, 419. Acyrologia. Ars Mai. III 3 p. 658, 9.

Ibant qua poterant et qua non poterant non ibant. [Poet. inc.]. Perissologia. Ars Mai. III 3 p. 659, 1-2.

Ignem fontemque ferebant. cf. Verg. Aen. 12, 119 (Fontemque ignemque ferebant). Synecdoche. Ars Mai. III 3 p. 669, 13.

Infelix puer atque impar congressus Achilli. Verg. Aen. 1, 475. Antonomasia. Ars Mai. III 6 p. 669, 6.

(Iste est) tardior testudine. Hyperbole. Ars Mai. III 6 p. 671, 13.

Ite / cito ferte flammas <...> impellite remos. Verg. Aen. 4, 593-594 (Ite, ferte citi...). Asyndeton. Ars Mai. III 5 p. 666, 16-17. Prisc. IG XVII 9. Graec. I 46.

Massili portabant iuvenes ad litora tanos. Enn. Ann. 610. Temesis. Ars Mai. III 6 p. 671, 5.

Multum erat in (erat in = ille et) terris, multum iactatus ab alto. Verg. Aen. 1, 3. Synaliphe. Ars Mai. III 4 p. 662, 13 (ecthlipsis).

(G)nate, mee vires, mea magna potentia, solus. Verg. Aen. 1, 664. Prosthesis. Ars Mai. III 4 p. 665, 1-2 (anaphora).

<Legati> non impetrata pace domum unde venerant retroversi sunt. [Liv. frg. 75W]. Macrologia. Ars Mai. III 3 p. 659, 3-4.

Nunc patheras libate Iovi (precibusque vocate Anchisen etc.). Verg. Aen. 7, 133. Metonymia. Ars Mai. III 6 p. 668, 5.

Ore locuta est. Verg. Aen. 1, 614. Pleonasmos. Ars Mai. III 3 p. 658, 13-14 (sic ore locuta est). Prisc. IG XVII 4. Doctr. 158. Gr. II 15. Cathol. 111.

Pelagus tenuere rates. Verg. Aen. 5, 8. Metaphora. Ars Mai. III 6 p. 667, 11.

Pelide stomacum etc. Hor. carm. 1, 6, 6. Tapinosis. Ars Mai. III 3 p. 659, 12.
Penitusque cavernas / ingentis uterumque armato milite complent. Verg. Aen. 2, 19-20. Tapinosis. Ars Mai. III 3 p. 659, 9-10. Graec. I 42.
Sequitur pulcherrimus Astur / Astur equo fidens etc. Verg. Aen., 10, 180-81. Anadiplosis. Ars Mai. III 5 p. 664, 11.
Si tantum pectore robur / concipis. Verg. Aen. 11, 368-69. Metaphora. Ars Mai. III 6 p. 668, 5.
Sine Cerere et Bacho frigescit Venus. Ter. Eun. 732 (Sine Cerere et Libero friget Venus). Metonymia. Ars Mai. III 6 p. 668, 16-17.
Talis Yperboreo Septem subiecta trioni. Verg. Georg. 3, 381. Temesis. Ars Mai. III 6 p. 671, 4.
Tiphyn aurigam celeris fecere carine. Varro At. carm. frg. 2 Mo. Metaphora. Ars Mai. III 6 p. 667, 9.
Urbem quam statuo. Verg. Aen. 1, 573. Allotheta, anthitosis. Ars Mai. III 2 p. 656, 15. Graec. I 40.
Versaque iumenta (= iuvencum) / Terga fastigamus et hasta. Verg. Aen. 9, 609-10. Cacosyntheton. Ars Mai. III 3 p. 659, 13-14.
Vidi auream statuam hastam tenentem. Amphibolia. Ars Mai. III 3 p. 660, 4.
Vinumque precatur. Plaut. frg. 159 (Vinum precamur). Metonymia. Ars Mai. III 6 p. 669, 1.
Viroque armato milite complent. Verg. Aen. 2, 20. Exallage. Ars Mai. III 3 p. 659, 10. Graec. I 42.
Ytalia fato etc. Verg. Aen. 1, 2 (Italiam fato profugus...). Ectasis. Ars Mai. III 4 p. 661, 11-12.
Ytaliam contra. Verg. Aen. 1, 13. Anastrophe. Ars Mai. III 6 p. 670, 10.

Exemples suggérés par le *Barbarisme*, retrouvés par la glose ou par les commentaires de Donat :
Aspice num mage sit nostrum penetrabile telum. Verg. Aen. 10, 481. Paragoge. Ars Mai. III 4 p. 661, 3 : magis pro mage est un exemple de paragoge.
Nam tibi Thymbre caput Evandrius abstulit ensis. Verg. Aen. 10, 394. Metathesis. Cf. Ars Mai. I 3 p. 606, 12 app. crit.
Olli subridens hominis sator atque deorum. Verg. Aen. 1, 254. Antithesis. Ars Mai. III 4 p. 663, 1.
Relliquias Danaum atque immitis Achilli. Verg. Aen. I 30. Apocope. Epenthesis. Ars Mai. III 4 p. 661, 1. Pomp. comm. p. 284, 7.

b. Ne venant pas de Donat

Virgile

Ac non ille Paris cum semiviro comitatu. Verg. Aen. 4, 215 (Et nunc ille Paris...). Antitheson.

Arrectisque auribus astant. Verg. Aen. 1, 152. Cacemphaton.

Aulai medio libabant pocula Bacchi. Verg. Aen. 3, 354. Dieresis. Doctr. 2348. Les mss. ont en général *aulai in medio.*

Cum subito fluctu adsurgens nimbosus Orion. Verg. Aen. 1, 535 (... adsurgens fluctu...). Sistole. (aquosus Orion, cf. Remig. Barb. (GLK VIII) p. 267, 5.

Discite iustitiam moniti <et> non temnere divos. Verg. Aen. 6, 620. Aphaeresis.

Dorica castra. Verg. Aen. 2, 27 (Iuvat ire et Dorica castra ; cf. aussi ibid. 6, 88). Cacemphaton.

I [nunc] Ytaliam sequere etc. cf. Verg. Aen. 4, 381 (I, sequere Italiam ventis...). Ironia. Isid. etym. II 21, 18.

Iactat <et> ipsa suas mirantur Gargara messis. Verg. Georg. 1, 103. Somatopoeia.

Magna fabricator / invadunt urbem sompnoque vino sepulta est. Verg. Aen. 2, 264-65. Polysyndeton.

Mirantur et unde. Verg. Aen. 8, 91. Phantasia. Graec. I 115.

Moriamur et in media arma ruamus. Verg. Aen. 2, 353. Histeroprotheron. Prisc. XVII 9. Isid. etym. I 37, 20.

Omnia Mercurio similem vultumque colorem / et flavos crines etc. Verg. Aen. 4, 558-59 (O. M. similis, vocemque coloremque / et crinis flavos). Paradigma, catatyposis, characterismos.

Quem si fata virum servant, si vescitur umbra vel aura / etheria. Verg. Aen. 1, 546-47. Metabole.

Quinque tenent celum zone : quarum una corusco / semper sole rubens et torrida semper ab igni. Verg. Georg. 1, 233-234 (... semper in igne rubet, dans la glose). Cosmographia.

Ovide

Annuit illa fere. Ov. Her. 19, 45. Penthimetri. Cité Admirantes s. v. caesura.

Antoni scripta leguntur. Ov. Pont. 1, 1, 23. Apocope.

At tibi Colchorum. Ov. Her. 12, 1. Tropus.

At, puto, cum requies medicinaque publica cure / Somnus adest, solitis nox venit orba malis. / ... Somnia me terrent etc. Ov. Pont. 1, 2, 41-42-43. Anthypophora.

Cedit Agenorides. Ov. Met. 3, 81. Metaplasmus.
Denique, quisquis erat etc. (= castris iugulatus Achivis), / frigidius glacie pectus amantis erat. Ov. Her. 1, 21-22. Hyperbole.
[Dextra] parte Lelex. Ov. Met. 8, 568. Epidiasis.
Dii ceptis (nam vos mutastis et illas) aspirate meis. Ov. Met. 1, 2. Parenthesis.
[En] aspice vultus etc. Ov. Met. 2, 92. Prosopopoeia.
Eurytidos Ioles atque insani Alcidae. Her. 9, 133. Synaliphe.
Forsitan audacter faciam etc. Ov. Pont. 1, 5, 63. Syncope.
Frigida pugnabant calidis, humentia siccis etc. Ov. Met. 1, 19. Zeugma. Matth. Vindoc. ars III 25 p. 178.
Gurgite caeruleo septem prohibete triones. Ov. Met. 2, 528. Tapinosis. cf. Graec. II 11 : Tapinosis erit, vocitetur si mare gurges, et Doctr. 2390 : tunc tapinosis erit, si dicatur mare gurges. Reichling propose Verg. Aen. 1, 118 : Apparent rari nantes in gurgite vasto, exemple qui figure chez Sacerdos, Consentius, Isidore.
I nunc, <tolle animos> et fortia facta recense. Ov. Her. 9, 105. Ironie.
Iactari quos cernis in Ionio inmenso. Ov. Met. 4, 535. Synaliphe.
Iam non novus. Ov. Pont. 1, 1, 1. Liptote.
Impia quid dubitas. Ov. Her. 9, 152, 158, 164. Epimone. Graec. I 37.
Legerat huius Amor titulum etc. Ov. Rem. 1. Periphrasis.
Litus aratur. *cf.* Ov. Her. 5, 116 (Walther 13912). Tropus.
Mars videt hanc, visam<que> cupit potiturque cupita. Ov. Fast. 3, 21. Climax.
Mulier redimita capillos. Ov. Am. 3, 10, 3. Fast. 1, 711 ; 5, 79. Synecdoche.
Multa superciliis, multa loquere notis. Ov. Ars 1, 498. Pleonasmos.
Ne nil illic ageretur amavit. Ov. Rem. 167. Liptote.
Nec michi querenti spatiosam fallere noctem / lassaret viduas pendula tela manus. Ov. Her. 1, 9-10. Synecdoche.
Non calcata candidiora nive etc. Ov. Pont. 2, 5, 38. Hyperbole.
Non novus incola. Ov. Pont. 1, 1, 1. Liptote.
Nutu signisque loquuntur. Ov. Met. 4, 63. Pleonasmos.
Omnia namque tuo senior te querere misso / rettulerat nato Nestor, at ille michi. Ov. Her. 1, 38. Anthypophora.
Parve –nec invideo– sine me liber ibis etc. Ov. Tr. 1, 1, 1. Prosopopoeia.
Prodidit illa patrem ; rapui de clade Thoanta / destruit (= deseruit) Colchos ; me mea Lemnos habet. Ov. Her. 6, 135-136. Antitheton. Matth. Vindoc. ars III 26.

Quanta fuligine faci pressa iacet etc. Cf. Ov. Met. 1, 70 (v. lect. : cum, que pressa diu fuerant caligine). Ethopoeia.

Qui modo Nasonis fueramus quinque libelli. Ov. Epigr. in Amor. 1. Prosopopoeia. Graec. I 105.

Sepe tua poteras, Leandre, carere puella [vel sorore]. Ov. Ars 2, 249. Metathesis.

Silva vetus stabat trabibus sublimibus alta. Cf. Ov. Met. 3, 28 (Silva vetus stabat nulla violata securi). Metonymia.

Sub sole cuius mundus erat subiit argentea proles. Ov. Met. 1, 114. Eptimetri. Cité Admirantes s. v. caesura.

Sunt tamen obscene Venerem Propretides ause / esse negare deam. Ov. Met. 10, 238-39. Metaplasmus.

Tu citius venias, portus et ara tuis. Ov. Her. 1, 110. Tropus.

Tu citius venias portus et aura michi. Ov. Her. 1, 110. Metaphora. Graec. I 124. Cf. supra ; aura est donné en variante, pas mihi.

Tu dominus, tu vir, tu michi frater eras. Ov. Her. 3, 52. Zeugma. Matth. Vindoc. ars III 1.

Tu quoque cognosces in me Meleagre sororem ! Ov. Her. 9, 151. Epidiasis.

Turba ruunt. Ov. Her. 1, 88. Allotheta. Exallage.

Utque duae dextra caelum totidemque sinistra / Parte secant zonae, quinta est ardentior illis, / Sic onus inclusum numero distinxit eodem / Cura dei totidemque plagae tellure premuntur. Ov. Met. 1, 45-48. Cosmographia.

Vitam dederitis in unda. Ov. Met. 6, 357. Dyastole. Metaplasmus.

Horace

Qui commorat me. Hor. var. Serm. 2, 1, 45 (At ille, qui me commorit). Syncope.

Sit Medea ferox. Hor. Poet. 123. Ethopoeia.

Virtutis vere custos rigidusque satelles. Hor. Epist. 1, 1, 17. Epitheton.

Juvénal

Crescit amor nummi quantum ipsa pecunia crescit (/ Et minus hanc optat qui non habet). Iuv. Sat. 14, 139(-40). Epanalempsis, allegoria. Matth. Vindoc. ars III 6.

Frontonis Platani convulsaque marmora clamant / Semper et adsiduo. Iuv. Sat. 1, 12. Allegoria.

Semper ego auditor tantum ? Nunquamne reponam. Iuv. Sat. 1, 1. Synaliphe.

Tune duos ? Septem, si septem forte fuissent. Iuv. Sat. 6, 642. Epidiasis. Voir aussi infra.

Tune duos una, sevissima vipera, cena ? / tune duos ? Septem si septem forte fuissent. Iuv. Sat. 6, 641-2. Tropologia. Matth. Vindoc. ars III 5.

Lucain

Dum sanguis in erat. Lucan., Phars. 2, 338. Semipenthimetri. Cité Admirantes s. v. caesura.

Iusque datum sceleri. Lucan., Phars. 1, 2. Emphasis.

Perse

Ex nichilo nichil. Pers. Sat. III 84 (Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti). Polyptoton. Graec. I 93.

O pulchrum est digito monstrari et dicier «hic est». Pers. Sat. 1, 28. Paragoge.

Stace

Et niveas feriunt vada Thessala plantas. Stat. Ac. 1, 100. Hypallage.

Ire ad arma / ad arma (et Ire ad aquam / ad aquam). cf. Stat. Theb. 3, 348 (Arma, arma, viri). Cf. Matth. Vindoc. Ars vers. IV 1. Eclipsis.

Sonus astrorum ferit astra subtexunt astra sagitte. Cf. Stat. Theb. 9, 27. Hyperbole. Cf. aussi Doctr. 2525 : astra ferit sonus armorum clangorque tubarum.

Transtra per et remos. Stat. Theb. 5, 404. Anastropha. Graec. I 25.

Umbone repellitur umbo, / ense minax ensis, pede pes et cuspide cuspis. Stat. Theb. 8, 398. Zeugma. Cf. Matth. Vindoc. ars I 12. Doctr. 2480.

Plaute

Bonus animus mulieris est michi nuptus. Plaut. Cas. V 1, 5. Synecdoque.

Térence

Egone illa que me que illum que non. Ter. Eun. I 20. Aposiopesis.

Boèce

Carmina qui quondam (studio florere peregi / flebilis heu mestos cogor inire modos). Boet. Consol. Phil. 1, 1, 1. Antitheton, ethopoeia, synaliphe.

Ethiops est albus dentes. Transl. Arist. Soph. elench. 5, 167a. Synecdoche.

Marius Victorinus

Eripe me libera me salva me o beata Trinitas. Hymni de Trinitate (éd. P. Henry, P. Hadot, CSEL 83, 1 [1971] p. 285-305) 3, 282 (Libera nos, Salva nos, Iustifica nos, O beata Trinitas) ; cf. aussi Psaume 70, 2. Epembasis.

Disticha Catonis

Mitte archana Dei etc. Cato Dist. II 2 (Boas p. 97), Walther 14964. Aphaeresis.

Non eodem cursu etc. Cato Dist. I 18.2 (Boas p. 54) ; Walther 4166. Metaplasmus.

Sedulius

Annuat ipse prior sicut benedicier. Carmen paschale (J. Huemer, CSEL 10, 1885) II 247. Paragoge.

Isidore

Nix ventus pluvia tempestas fulmina grando. Cf. Isid. etym. 1, 36, 13 : schesis onomaton multitudo nominum coniunctorum quodam ambitu copulata, ut : Nubila, nix, grando, procellae, fulmina, venti. Asyndeton.

Lucus, officium, mons, bellum libitinaque Parca etc. Cf. Isid. etym. 1, 37, 24. Antiphrasis.

Ilias latina

Nox erat et toto fulgebant sydera celo (/mundo). Ilias latina (ed. Baehrens, Poet. lat. min. III) II 111. Chronographia. Walther Init. 12343. Cf. aussi Hor. Epod. 15, 1 (Nox erat et celo fulgebat Luna sereno), Terentianus Maurus, carm. 1, 2964.

Terentianus Maurus

Et (/que) pax longa remiserat arva nova reparare. (Terentianus Maurus, carm. (Keil, 1874) 1, 1701. Posteptimetri. Cité Admirantes s. v. caesura (Quae pax...reperire).

2. Exemples bibliques

Alios salvos fecit, se ipsum non potest salvum facere. Matth. 27, 42. Sarcasmos. Cité par Bède Schem. trop. II, II p. 164, 212 pour illustrer la même figure.
Aut tu tibi maior. Luc. 1, 28, 3. Hyperbaton.
Benedicta tu in mulieribus. Luc. 1, 42. Protheseos paralange.
Domine ne in furore tuo etc. Ps. 6, 2. Anthropospathos.
Domini est salus et super populum tuum benedictio tua. Ps. 3, 9. Tropologia.
Dominus subsannabit etc. Ps. 2, 4. Anthropospathos.
Edificabo ecclesiam meam. Matth. 16, 18. Metaphora.
Ego autem sum vermis et non homo. Ps. 21, 7. Tapinosis.
Ego sum pastor bonus. Ioh. 10, 11 ; 10, 14. Tapinosis.
Exivit seminator seminare semen suum. Luc. 8, 5. Paradigma.
Faciamus hominem ad ymaginem nostram. Gen. 1, 26.
Hic est qui eicit demonia in Belzebuth. cf. Matth. 12, 24. Sarcasmos. Graec. I 71.
Ierusalem que occidis prophetas / et lapidas eos qui ad te missi sunt. Matth. 23, 27. Metonymia.
Ierusalem que sursum est mater nostra. Gal. 4, 26, 1-2 (illa autem quae sursum est Hierusalem libera est quae est mater nostra). Analogia.
Ipsi peribunt tu autem permanes etc. Ps. 101, 27.
Psallite deo nostro psallite / Psallite regi nostro psallite. Ps. 46, 7. Anapolensis.
[Sanctum est verbum Dei quod recipit / gratia fidelis que est bona tellus]. Commentaire de Luc. 8, 5 (cf. supra Exivit...) : voir par exemple Rupert de Deutz, De divinis officiis (CCCM 22) p. 110, 309-310. Parabola.
Stantes erant pedes nostri etc.. Ps. 121 (122). Anadiplosis. Bède, De Schematibus et tropis (Opera didascalica), II, I, V.
Symeon accepit in ulnas Christum. Lc 2, 28. Protheseos paralange. Graec. I 28.

3. Exemples médiévaux

Theodulus

Cede dies celo etc. Theodolus 296. Epimone.
Excitat ira Deum. Theodolus 91. Anthropopathos.
Prata rident (*var.* Pratum ridet). cf. Theodolus 285 (Prata virent, silve frondent, nunc omnia rident). Phantasia.
Rigidas perflavit fistula buccas. Theodul. 6. Hypallage. Doctr. 2581.

Gautier de Châtillon, Alexandréide

Alexander ferro lucente catervas. cf. 8, 302 (Rex in concilium ferro livente caterva). Metonymia.
Armatum Darium multo sudore fasiili perca micant. 2, 494-95 (Arma tamen Darii multo sudore fabrili / Parta micant). Metonymia.
Cumque sit una trium, solam hanc discindere mundum / topographia perhibent. 1, 403-404. Topographia.
Et gremio caste te redde parentis / quasi inceste et publice meretricis. 2, 25-26. Ironia.
Fulminat in Persas [Macedo]. 2, 397. Anthropopathos.
Improba mobilior folio Fortuna caduco etc. 2, 175. Ethopoeia.
Legit Alexander ductor. 1, 251. Metaplasmus.
Queritur cessare ligones / radicosus ager et sentibus obsita tellus. 3, 417. Phantasia.
Qui vixerat ipsum potestas. cf. 6, 10 (Qua ceperat ire potestas). Emphasis.
Quo milite Porum / vicerit et Darium. 1, 2-3. Histeroprotheron, exallage.
Sed hec hactenus. p. 40. Eclipsis.
Superbo / intonat ore minas Darius. 2, 14-15. Anthropopathos.
Tempus erat dubiam cogens pallescere lucem etc. 3, 463. Chronographia.
Tertia pars orbis cuius ditione teneri etc. 1, 396. Topographia.

Matthieu de Vendôme

Nonnunquam nocet auditus. Tobias 849. Liptote.
Nubere virtuti, virtus letatur. Tobias 125. Emphasis.

Pamphilus

O deus, in quantis. Pamphilus 619 (O deus, in quantis animus versatur amantis !). Prophonesis. Graec. I 60.

Venant du *Doctrinale*

Cum populum, alme deus, salvasti a morte redemptum. Synaliphe. Tu populum, alme pater, salvasti a morte redemptor. cité Doctr. 2433 (non identifié par Reichling, qui relève cependant les variantes *deus* et *redemptum*).
Exultans redeo rursus gaudensque revertor. Tautologia. Doctr. 2385.
Me, me petit ultio digna. Epidiasis. Doctr. 2473 (epizeuxis).
Tibi Christe, tibi laus, tibi gloria detur. Zeugma. Doctr. 2455.

Urit amor Paridem ; Helenam rapit ; armat Atridem / Ultio ; pugnatur ; fit machina ; Troia crematur. Carm. Bur. II 145 (Walther Init. 19746). Brachylogia. Doctr. 2625-26 (oliopomenon).

Ut sunt Daniel Noe Iob castus rectorque maritus. Antitheton. Doc. 2604-2605 : verba per antitheton respondent ultima primis : / est Daniel Noë Iob castus rectorque maritus. Cf. Mart. Cap. H 480, 11-16.

Venant d'autres chapitres du *Graecismus*

Ex quo dicor amans etc. Epidiorthosis. Graec. III 63.

Hec quamcumque videt cupit et quamcumque cupivit / allicit, allectam vitiat, prodit vitiatam. Climax. (cf. Ov. Fast. 3, 21). Graec. III 50-51.

Lis est de paupere regno. cf. Graec. XXIII 194 (Lis est de minimo, pugna est de paupere regno). Allotheta.

Ps.-Ovidius de lupo

Et modo sum monachus et modo canonicus. (E. Voigt, *Denkmäler...*, p. 62-71 ; cf. aussi Ps.-Marbode, Carm. PL 171 col. 1730^{C}). Prosopopoeia.

Proverbes

Auro quid melius ? iaspis. Quid iaspide ? sensus. Quid sensu ? ratio. Quid ratione ? Deus. Erotema. Walther 1810 (Auro quid melius ? iaspis. Quid iaspide ? sensus. Sensu quid ? ratio. Quid ratione ? Nihil) ; cf. J. Werner, Lat. Sprichwörter u. Sinnsprüche des MAs, Heidelberg, 1912 ; Werner, Beitr. 124, qui enregistre la variante nihil] Deus ; NA 8, 176.

Cum fex, cum limus, cum res vilissima sumus, / unde superbimus ? ad terram terra redimus. Polyptoton. Walther 4141 (Cum fex, cum limus, cum res vilissima sumus, / cur superbimus ? Nescimus, quando perimus ; et 4424, 4715, 23936, 32161). Le *Liber iocalis* (éd. P. Lehmann, MSB 1938, H 4, p. 59 sq.) donne la citation avec la même variante que la glose.

Exemples présents dans la tradition logique

Acies patet michi. Amphibolia.

Verum est canem comedere panem. Amphibolia. Cf. Rosier 1983b p. 40.

Verum est Troianos vixisse Grecos. Amphibolia. Cf. Rosier 1983b p. 49 (Aio te, o Eacida, Romanos vincere posse).

Exemples forgés (?)

David interfecit Goliam. Allegoria.

Ecce pius Eneas venit. Epitheton.

Ego diligo me, tu diligis te, iste diligit se. Cf. Robert de Paris, *Summa Breve sit*, 72, 21, etc. ; Pierre d'Espagne, *Summa Absoluta cuiuslibet* 3, 4. Idiopasis.

Ego diligo te quia tu diligis me. Cf. Ego diligo Socratem quia ipse diligit me, Robert Blund, 19, 10-11. Graec. I 62. Etiologia.

Ego quondam fui dives nunc autem pauper et egenus. Antitheton.

Te diligo quia diligor a te. Cf. aussi le glossaire du ms. Bruxelles, B.R. II 1409 (XII^{e} s.) f. 50rb : Ethimologia : cause redditio ut ideo te diligo quia a te diligor. Etiologia.

Ego diligo te, tu diligis me. Allopasis.

Ille est accinctus ferro. Cf. Ov. Met. 4, 119. Metonymia.

Ille est impudens, ymmo imprudens. Epidiorthosis. Les deux termes (et leurs dérivés) sont fréquemment associés depuis Augustin (*Contra Iulianum* 6, 850, 10) ; cf. Bernard de Clairvaux, *passim* ; Guerric d'Igny, *Sermones* (SChr 202 p. 104), etc.

Iste bibit ciphum plenum. Metonymia.

Oportet quod David interficiat Goliam. Tropologia.

Tu malus es, tu peior es, tu pessimus es etc. Synathroismos. Cf. Walther 31659 : le vers *Tu malus es : nugas ; mihi nulla refers nisi nugas* figure dans Paris BnF lat. 18523 f. 38 (glose du *Doctrinale*).

Tu non es sanus quia tu es eger. Liptote.

Video virum et arma. Hendyadis. Cf. Arma virumque cano, Verg. Aen. 1, 1.

Épitaphes

Dantur item fato casuque cadunt iterato / Simone sublato Mars, Paris atque Catho. Synathroismos. Épitaphe de Simon de Montfort. Cf. Faral 1936, p. 103 ; Walther 4954 : Oxford Digby 53 (XIII^{e} s.) f. 27.

Quis moritur ? presul. Cur ? pro grege. Qualiter ? ense. Quando ? natali. Quis locus ? ara dei. Erotema. Épitaphe de Thomas Becket. Cf. Faral 1936, p. 24 (pièce 9 f. 46). Walther 25398c et Init. 16084 (W. Camden, Remains, London, 1636 p. 370 ; P. Lehmann, Skand. Reisefr. NF 38). La citation figure dans les mss. London BL Reg. 12 C XII (XIV^{e} s.) Nr 6, Harl. 3362 (XV^{e} s.) f. 25v, Reun 35 (XII^{e} s.) f. 260v, Uppsala C 237

f. 291, Paris BnF lat. 18523 f. 134 (*Graecismus* glosé). Voir aussi Giles, Anecdota p. 107.

Annexe 2 : le traitement de l'alleotheta

Glosa *Admirantes* - Doctr. 2404 (Paris, BnF lat. 18523 f. 114v-15)	glose du *Graecismus* ad II 19 - *Pal* f. 37ra
Alleotheta non anuntiatur a Donato inter vitia annexa, tamen, quoniam ipsa large sumpta secundum vocabuli propositum, plura vitia et plures figuras sub se complectitur, propterea non sine causa post vitia annexa conlocatur. Ipsa nempe considerata secundum quod confundit numerum, potest reduci ad tapinosim, vitium annexum sicut patet in hoc exemplo 'quo milite Persorum vincerit et Darium etc.'. Et quod tapinosis fiat quando numerus ponitur pro numero probatur per Donatum qui inter exempla tapinosis ponit hoc exemplum : 'penitusque cavernas ingentes uterumque armato milite complent'. Improprietas est hec ex eo quod hoc quod dico 'armato milite' singulariter pro multis militibus ponitur. Causa quare potuit fieri est intellectus unius in altero et idemptitas substantialis que est inter numerum singularem et pluralem. Causa quare oportuit fieri fuit necessitas exprimendi sententiam quia loquens voluit designare quod etiam si multi essent armati milites in equo ligneo, tamen pauci fuerunt respectu Troianorum quos destruxerunt. Et ad hoc designandum posuit singulare pro plurali. Item alleotheta considerata secundum quod fit per discrepantiam casuum ut ibi 'urbem quam statuo etc.' reductibilis est ad silempsim quae sub scemate continetur. Excusationes istorum exemplorum peccantium in discrepantiam generum vel casuum sunt supra in regimine assignate. Quapropter si quis voluerit supra requirat. Et dicitur alleotheta ab alleos (...) et thesis (...).	@Alleotheta est positio accidentis pro accidente @ Ita licet alleotheta non assignetur a Donato inter vitia annexa, tamen, quoniam ipsa large sumpta secundum vocabuli expositionem plures figuras et plura vitia complectitur, propter hoc non sine causa post vitia annexa collocatur. Ipsa nempe considerata secundum quod confundit numerum, potest reduci ad tapinosim, vitium annexum sicut patet in hoc exemplo 'quo milite Porum etc.'. Et quia tapinosis sic fiat, ponit exemplum tapinositum : 'penitusque cavernas ingentemque / uterum armato milite complent'. @ Alleotheta fit tribus modis (...). @ Et dicitur ab alleos (...) et thesis (...). Improprietas satis patet. Causa quare potest fieri est unius intellectus in altero ydemptitas substantialis que est inter numerum singularem et pluralem. Causa quare oportet fieri est necessitas sententie exprimende @(...)@, quia loquens voluit designare quod licet essent multi milites in equo ligneo, tamen pauci erant respectu Troianorum quos destruxerunt. Ad quod denotandum singulare posuit pro plurali. Item alleoteta considerata secundum quod fit per discrepantiam casuum ut ibi 'urbem quam statuo etc.', vel per discrepantiam generum ut ibi 'bos et iumentum sunt ad presepe ligati', est reducibilis ad silensim que sub scemate continetur. Excusationes illorum exemplorum peccantium in discrepantia casuum vel generum sunt assignate in maioribus glosulis Doctrinalis. @Item alleotheta quam assignamus in persona ut ibi *dii faciant sine me etc.*, potest excusari per causam exprimendi sententiam...@

Chapitre III

L'approche modiste

La troisième influence que l'on voit s'exercer sur les gloses du *Graecismus* doit beaucoup aux théories modistes qui ont marqué la Faculté des Arts à partir des années 1270. Les grammairiens modistes se distinguent alors des autres grammairiens en ce qu'ils voient dans les modes de signifier la cause exclusive de la construction, qui ne doit rien à la signification[1]. Cette orientation est représentée par les quatre maîtres danois : Martin de Dacie, auteur d'un traité *De modis significandi*[2] (1270-80), Boèce de Dacie (*Modi significandi sive Quaestiones super Priscianum maiorem*[3], ca 1270), Jean de Dacie (*Divisio scientiae* et *Summa grammatica*[4] inachevée, 1280), et un peu à part Simon de Dacie (*Quaestiones super 2. minoris voluminis Prisciani*[5]) ; à la fin du XIII[e] s., la relève est prise par Thomas

1. Cf. ROSIER 1983c, p. 9-10.
2. Éd. ROOS 1961.
3. Éd. PINBORG - ROOS 1969.
4. Éd. OTTO 1955.
5. Éd. OTTO 1963.

d'Erfurt (*De modis significandi sive Grammatica speculativa*[6]), Michel de Marbais (*Summa de modis significandi*[7]), Raoul le Breton (*Quaestiones super Priscianum minorem*[8]), tandis que Siger de Courtrai est au XIV^e^ s. l'auteur d'une *Summa modorum significandi*[9].

L'approche modiste concerne quelques points privilégiés du *Graecismus*. Le plus important est le remaniement du chapitre du pronom, même si Jupiter apporte quelques modernisations au chapitre du nom par exemple avec des réflexions sur l'équivocation (cf. supra II^e^ partie, chap. I). En effet, la glose du *Graecismus* n'a jamais contenu à aucune époque de traité systématique des modes de signifier. On ne trouve même aucune discussion sur les modes de signifier accidentels du pronom, telle que la mène par exemple Michel de Marbais[10], ou sur la différence entre Donat et Priscien, Donat assignant la qualité parmi les accidents du pronom, alors que Priscien parle d'espèce. Dans ce chapitre, Évrard et le commentaire suivent, malgré l'affirmation d'Évrard disant qu'il suit Donat et non Priscien, le schéma des *Institutions grammaticales*, et développent une classification des différents types de pronoms fondée presque exclusivement sur Priscien et son commentaire par Pierre Hélie (*Graec.* XIV 39-50). Ni Évrard, ni la glose n'énumèrent les accidents ou modes de signifier accidentels de cette partie du discours, et la terminologie modiste des questions vient seulement se glisser, presque in extremis, dans le cadre fourni par le *Graecismus*.

La reprise de thématiques propres au XII^e^ s. est importante, aussi bien dans le *Graecismus* que dans toutes ses gloses. On y retrouve ainsi tout d'abord les causes de l'invention du pronom, qui remontent à Priscien[11]. Elles sont comme d'ordinaire réparties en nécessité pour les pronoms de première et seconde personne, sinon il y aurait solécisme, et en commodité pour les pronoms de troisième personne, sinon il y aurait *tedium* et *fastidium* pour l'auditeur. La glose <T3>

6. Éd. BURSILL-HALL 1972.
7. Éd. KELLY 1995.
8. Éd. ENDERS - PINBORG 1980.
9. Cf. ROSIER 1983c, p. 18-22.
10. *Summa de modis significandi*, éd. KELLY 1995, p. 69-71.
11. Cf. ROSIER 1983a, p. 32, KNEEPKENS 1987a, I p. 669-70. Cf. aussi Simon, *Domus gramatice* éd. OTTO 1963, p. 47, 10 sq. : «Ad secundum dicendum, quod pronomina sunt inventa in prima et secunda persona causa necessitatis secundum Priscianum, in tertia vero causa commoditatis».

propose parallèlement une liste de cinq raisons justifiant l'invention des pronoms de première et seconde personne : *conceptio* (*ego et tu legimus*), *evocatio* (*ego Petrus curro*), *discretio* (*ego lego*, sous-entendu «et pas les autres»), *significantia* (*ego lego*, sous-entendu «mieux que les autres»), *contingentia* (*ego lego = mihi contingit legere*). On retrouve aussi la distinction canonique entre deixis et anaphore, qui classe les pronoms en démonstratifs et relatifs. Cette distinction est traitée en termes de *prima cognitio/secunda cognitio* chez Pierre Hélie[12], *prima notitia/secunda notitia* chez Évrard (XIV 83-87).

La stratification existe dans le commentaire des pronoms comme partout ailleurs dans le *Graecismus*. Jupiter reprend des pans entiers des gloses antérieures, avec quelques modifications. La plus visible est l'addition en tête et dans le corps de la glose de très nombreuses questions théoriques proches de l'argumentation modiste. D'autre part, et le fait est rare dans l'histoire de la glose, des développements sont supprimés et remplacés par d'autres, au lieu d'être commentés pour être démentis. L'apport de Jupiter à cette section du commentaire concerne trois points principaux : les rapports entre le nom et le pronom ; le traitement des deux caractéristiques du pronom, anaphore et deixis ; la classification des espèces du pronom.

1. Les rapports entre le nom et le pronom

Les grandes questions abordées par Jupiter en tête de son commentaire sur le pronom, et parfois aussi dans le corps du commentaire, tournent autour des rapports entre le nom et le pronom. Comment s'articulent ces deux parties du discours ?

La question est abordée avec la signification du pronom : peut-on dire qu'il signifie, au contraire du nom, la substance pure ? Le nom est-il une sorte de composé du pronom, ce qui impliquerait que l'on devrait le traiter après le pronom et non avant ? Le pronom peut-il remplacer parfaitement le nom ? Cette interrogation se décompose en deux questions : le pronom peut-il être sujet, et pourquoi Priscien dit-il qu'il est mis pour un nom propre alors que l'on voit bien qu'il remplace aussi des noms communs ? Enfin, le commentaire se penche sur la question du nom général : *quis* et *qui* sont-ils des noms, comme le pensent certains, ou des pronoms, si l'on suit d'autres auteurs ?

12. Éd. Reilly 1993, p. 632.

1.1. La signification du pronom

Selon Priscien (*IG* II 18 p. 55, 6), le propre du nom est de signifier la substance avec la qualité : le pronom signifie alors la substance sans la qualité, ce que l'on trouve communément sous l'appellation de *substantia mera* (ou adverbialement *substantia mere*). Cette expression est déjà critiquée dans les *Glosule* sur Priscien[13]. Les Modistes reviennent plus nettement sur cette distinction, considérant qu'une substance sans qualité n'existe pas : ce qui existe en revanche, c'est une substance avec une qualité indéterminée, ce que signifie précisément le pronom. L'opposition avec / sans qualité est en effet rejetée par les Modistes pour deux raisons. La première est qu'un mode de signifier est par essence une propriété des choses et donc ne peut être négatif ; la privation de la qualité ne peut être un mode de signifier. D'autre part, la grammaire ne peut pas utiliser une catégorie logique, comme la qualité, pour définir des parties du discours. Pour les Modistes, l'opposition entre le nom et le pronom passe donc ailleurs, entre le mode de l'appréhension déterminée (celle du nom) et le mode de l'appréhension indéterminée (celle du pronom[14]).

L'opinion du XII[e] s. est ici représentée par Évrard de Béthune, qui explique aux vers XIV 20-22 du *Graecismus* la notion de substance pure par recours à l'opposition *usia / hypostasis* :

At nomen vere tibi significabit usiam,
Et tibi significat pronomen hypostasim ipsam
Dans intelligere quid sit substantia mere.

On retrouve ici une terminologie héritée de la *Summa* de Pierre Hélie[15], mais les différences sont importantes[16]. Pierre Hélie définit en effet un système à deux composantes (*substantia* et *qualitas*), dans lequel il distingue trois acceptions pour le terme *substantia :* la

13. Cf. ROSIER 1987, p. 304 n. 12 ; Pierre Hélie, *Summa* (éd. REILLY 1993) p. 623, 30-32 : «Distat autem inter nominis et pronominis significationem quod illud quidem substantiam et qualitatem significat, istud vero substantiam sine qualitate quam antiqui meram substantiam nominant».
14. ROSIER 1983c, p. 106-7.
15. Cf. Pierre Hélie, *Summa* éd. REILLY 1993, p. 623-24, sur la différence *usia-usiosis-hypostasis*.
16. Cf. Ière partie, Introduction.

substantia a substando (hypostasis), la *substantia a subsistendo (usiosis)* et la *substantia a substando et subsistendo (usia)*. Les diverses combinaisons permettent de cerner les définitions du nom et du pronom, le nom signifiant la *substantia a subsistendo (usiosis)* et le pronom la *substantia a substando (hypostasis*[17]*)*. On voit que les termes s'articulent différemment dans le *Graecismus*, qui assimile bien le pronom à la *substantia a substando (hypostasis)*, mais pas le nom à la *substantia a subsistendo (usiosis)* comme le fait Pierre Hélie. Son analyse est en fait celle de Petrus Hispanus dans sa *Summa Absoluta cuiuslibet* : le pronom correspond à la *substantia a substando (hyspostasis)*, le nom à la *substantia a subsistendo et substando (usia)*, l'essence composée de substance et de qualité[18].

Cette opinion du tournant des XII^{e}-XIII^{e} siècles est reprise par les premières générations de commentaire. La tradition <T1> des années 1240 ne donne pas de gloses marginales pour ce passage, mais seulement des gloses interlinéaires. *Usia* est ainsi rendu par «id est substantia cum qualitate» et *hypostasis* par «id est substantia sine qualitate». Jean de Garlande remplace le *mere* du troisième vers du *Graecismus* par *pura* et le glose de la façon suivante : «id est sine vario intellectu». On retrouve donc là l'opinion de Priscien. La seconde tradition de glose explicite l'association *nomen/ pronomen, substantia / substantia mera, usia / hypostasis* par recours à l'exemple du couteau, que l'on trouve dans *W* et *Pa2*, donc dans <T2b> et <T2c>, parce que le passage remonte en fait à <T2a>. On a là aussi l'exemple de quelque chose composé d'une matière (le fer avec de l'acier), et d'une forme (celle du couteau), tandis que l'essence du couteau est d'être cet instrument propre à couper :

Pa2 (a. 1270, f. 84r), *W* (a. 1263, f. 55r), *Pa3* (ante 1260 ?, f. 47vb) AT NOMEN : Hic ostendit actor significationem pronominis (nominis

17. ROSIER 1987, p. 301-2.

18. Cf. ROSIER 1987, p. 308. Pierre d'Espagne, *Summa Absoluta cuiuslibet* (éd. KNEEPKENS 1987a, IV) p. 15 : «Substantia tripliciter dicitur a substando, a subsistendo et ab utroque composita. Substat suppositum formis, quod dicitur ypostasis. Subsistit forma substantialis in materia, quod dicitur usyosis, ut est humanitas. Substat et subsistit quod materie et forme retinet proprietatem, quod usia id est essentia dicitur. Ypostasis igitur est substantia absque omni forma intellecta, qualis est primordialis materia ; hanc significat pronomen. Unde substantiam sine qualitate dicitur significare. (...) Nomen vero significat substantiam a substando et subsistendo, scilicet usyam vel modo usye. Unde nomen dicitur significare substantiam et qualitatem».

Pa3) ut ita pateat differentia inter nomen (hoc *Pa3*) et pronomen manifesta (ut ita pateat inter nomen et pronomen manifesta differentia *WPa3*). Sed nota (notandum *WPa3*) quod differentia est (quod distat *WPa3*) inter ypostasim et usiosim et usiam quia ypostasis est materia, usiosis forma, usia vero (*om. Pa3*) componitur ex utraque, ut patet in exemplo : ypostasis est (*om. W*) materia cultelli scilicet (cultelli scilicet : sicut *Pa3*) ferrum cum calibe, usiosis est (*om. W*) forma scilicet cultellus scilicet ipsa dispositio vel forma (cultellus scilicet ipsa dispositio vel forma : cutellitas *W*, ipsa dispositio vel forma scilicet cultellitas *Pa3*), usia est compositum ab utroque ut cultellus paratus ad scindendum et perfectus (est ... perfectus : dicitur instrumentum compositum ab utroque *W*, dicitur compositum ab utroque *Pa3*).

Les grammairiens situent, dès la mi-XIII^{e} s., la différence de signification entre le nom et le pronom dans le fait que le pronom signifie comme le nom sur le mode de l'*habitus*, mais à la différence du nom sur le mode de l'appréhension indéterminée. On retrouve cette opinion chez Martin de Dacie dans les années 1270[19], et vers 1265-70 chez Mathieu de Bologne[20]. Il n'est pas impossible que cette opinion commence à pénétrer dans la glose vers 1270, au gré des réaménagements de <T2b>, si bien que les deux formulations coexistent pendant quelque temps ; nous y reviendrons infra à propos de l'examen de la formule de Donat, et du commentaire de son *paene* dans la différenciation nom / pronom.

Vers 1300, la troisième génération de glose pose en revanche en préliminaire la question de la signification du pronom, et précise qu'il s'agit d'un point extrêmement débattu par les grammairiens :

19. «Et in hoc communicat cum nomine, quia utrumque significat per modum habitus et quietis. Per hunc autem modum distinguitur ab omnibus partibus orationis nisi a nomine, a quo tamen differt, quia nomen significat per modum habitus et quietis et per modum determinatae apprehensionis, pronomen vero per modum habitus et quietis solum. Unde dixerunt antiqui quod nomen significat substantiam cum qualitate, pronomen autem substantiam sine qualitate. Et ita pronomen a nomine differt, quia pronomen significat per modum habitus et quietis solum, id est per modum substantiae merae ; hic autem modus accipitur a modo essendi materiae quemadmodum dictum est. Modus igitur significandi pronominis est modus habitus et quietis sive modus substantiae merae, id est nudae vel non cum qualitate vel indeterminatae apprehensionis.» (*Modi significandi*, éd. ROOS 1961, VII 19 p. 12).

20. Cf. ROSIER 1992b, et p. 154-55 pour la *solutio* de Mathieu de Bologne concernant le pronom.

De significato pronominis, utrum pronomen significet per modum substantie mere de suo modo significandi essentiali specialiter. Tamen de hoc fit magna altercatio inter nostros doctores gramatice[21]. (Q.I.1)

La question fait en effet partie des questions communément posées dans les traités des modes de signifier à propos du pronom. On la trouve par exemple parmi les questions de Martin de Dacie[22], chez Boèce de Dacie[23], où la première partie de la réponse ressemble à celle de Jupiter[24] ; les arguments suivants (2 et 3) de Boèce sont cependant différents des cinq suivants de Jupiter. Le traitement de cette question est en fait totalement emprunté par Jupiter à Raoul le Breton, et à ses *Quaestiones* sur le Priscien mineur[25]. Le traitement de la question commence par six arguments identiques chez les deux auteurs, à ceci près que les arguments (4) et (5) sont inversés chez Jupiter :

21. Cf. Michel de Marbais, *Summa*, éd. KELLY 1995, p. 58, 7, qui emploie la même expression de *nostri doctores gramatice*.
22. *Modi significandi* VII, cf. ROSIER 1992b, p. 153.
23. «Consequenter quaeritur, utrum pronomen significat substantiam sine qualitate», éd. PINBORG et ROOS 1969, Q. 104 p. 239.
24. «Et videtur primo, quod non. 1. Significatum pronominis debet esse intelligibile eo quod quidquid est vocis significatum, hoc prius fuit intellectum. Substantia autem sine qualitate non est intelligibilis, eo quod quidquid intelligitur per formam et qualitatem intelligitur. Ergo pronomen non significat substantiam sine qualitate». éd. PINBORG et ROOS 1969, Q. 104 p. 239. Voir la position de Jupiter page suivante.
25. Éd. ENDERS et PINBORG 1980. Raoul le Breton fait partie de la dernière génération de modistes, cf. MARMO 1995, p. 169. Il peut paraître surprenant de le voir cité par Jupiter, qui est son contemporain, puisque la production logique et philosophique de Raoul le Breton est à situer dans les années 1295-1305 (PINBORG 1975, p. 119). On observe cependant de même la parenté des *Quaestiones* de Raoul sur Priscien avec le sophisme *Curro* de Gauthier d'Ailly, au tournant des XIII^{e}-XIV^{e} siècle, qu'il s'agisse d'une proximité doctrinale ou d'une dépendance textuelle (ROSIER 1989, p. 182). Deux possibilités se présentent donc : la première est que Jupiter disposait d'un exemplaire des *Quaestiones*, et nous verrons infra qu'il fait allusion à un manuscrit des modes de signifier, ce qui indique que la bibliothèque qu'il consulte n'est pas démunie de traités récents ; par ailleurs, l'on doit peut-être envisager l'existence d'une inspiration commune à Raoul et Jupiter.

Radulphus Brito (Q40 p. 229 sq.)	**Jupiter Q.I.1 Pa1 f. 132rb**
Utrum pronomen significet substantiam meram et per modum substantiae merae.	De primo igitur videamus utrum pronomen significet per modum substantie mere de modo suo specifico vel utrum significat substantiam meram de significato speciali.
1. (...) Et arguitur quod pronomen non significet substantiam meram nec per modum substantiae merae sicut communiter dicitur, quia modus significandi partis debet esse intelligibilis et eius significatum (...)	**<quod non 1>** Et primo arguitur quod non, et hoc sic : significatum partis debet esse intelligibile. (...)
2. Item : Modus significandi privativus non debet esse modus significandi alicuius partis. Sed modus substantiae merae est modus privativus, ergo etc. (...)	**<quod non 2>** Secundo hoc idem arguitur : modus significandi partis debet esse positivus. Sed substantia mera non dicit aliquid positivum, sed potius dicit privationem, ergo etc. (...)
3. Item : Modus significandi essentialis generalis partis non debet repugnare modo significandi accidentali posteriori alicui ipsius partis. Sed modus substantiae merae repugnat alicui modo significandi accidentali posteriori reperto in ipso pronomine, ideo etc. (...)	**<quod non 3>** Item tertio sic arguitur : modus significandi partis generalis non debet repugnare aliquibus modis significandi accidentalibus eiusdem partis. Sed modus substantie mere repugnat modis significandi accidentalibus ut probabo, ergo etc. (...)
4. Item : Modus significandi essentialis generalis partis debet esse principium distinguendi partem a quolibet alio et per consequens est ens in actu vel actus ; sed modus substantiae merae non est huiusmodi, quare etc.	**<quod non 4>** Item si modus substantie mere esset modus significandi pronominis, iam sequeretur quod ens esset pronomen. Cum ens maxime sit determinatum, hoc nullus diceret ut de se potest, igitur per modum predictum significare non poterit.

5. Item : Si pronomen significaret per modum substantiae mere id est per modum entis indeterminati, tunc 'ens' esset pronomen quia est maxime indeterminatum. Praedicatur enim de ente in anima et ente extra animam. Cum ergo 'ens' non sit pronomen, modus significandi essentialis generalis pronominis non est per modum substantiae merae indeterminatae significare.	**<quod non 5>** Item quinto : modus significandi partis partem distinguere debet a qualibet alia parte. Sed pronomen per modum substantie mere ab aliis non distinguitur ut probabo. (...)
6. Item : Si modus significandi pronominis esset modus substantiae, non esset ex opposito distinctus contra modum nominis. Et ita nomen et pronomen non essent partes ex opposito distinctae. Sed hoc est falsum, quare etc. (...)	**<quod non 6>** Item sexto sic arguitur : si pronomen significaret per modum substantie mere, iam non differret a nomine, cuius probatio est quia pars a toto non distinguitur ut dicit Philosophus [Pol. 1, 1253a20-21]. Modo substantia mera est pars substantie qualificate, sed per nomen importatur modus substantie qualificate, igitur etc.

En sens contraire, Raoul et Jupiter donnent deux arguments. Le premier, argument d'autorité, s'appuie sur d'autres grammairiens, en particulier Pierre Hélie nommé dans les deux textes ; Pierre Hélie, rappelle Raoul le Breton, dit que le pronom signifie la substance pure, c'est-à-dire sans qualité et de façon indéterminée. Le second argument insiste sur le fait que le pronom signifie de façon indéterminée :

Radulphus Brito	Jupiter
* In oppositum sunt omnes autores grammaticae et Petrus Helias qui dicit quod pronomen significat substantiam meram id est sine qualitate et indeterminate. * Et hoc potest probari ratione, quia illud quod potest sumi pro quolibet nomine significat aliquid indeterminatum et per consequens significat per modum indeterminati. Sed pronomen est huiusmodi ; potest enim sumi pro quolibet nomine tam generali quam speciali, quare etc. (...)	**<quod sic 1>** Oppositum arguitur per omnes loquentes communiter de ista materia, ut pote per Priscianum, Petrum Heliam et alios gramatice doctores. **<quod sic 2>** Vel potest sic probari : illud significat per modum indeterminati quod potest sumi pro omni nomine. Sed pronomen est huiusmodi etc. (...)

Ces arguments en sens opposé sont suivis de deux solutions chez les deux auteurs. La première solution consiste à rappeler une opinion

ancienne (*opinio quorundam, quidam dixerunt*), qui est en l'occurrence celle de Gentile da Cingoli[26]. Selon cette opinion, le pronom pouvait signifier n'importe quel *conceptus mentis* applicable à n'importe quelle entité soit réelle soit fictive ; cette première solution est ensuite démentie :

Radulphus Brito	Jupiter
Dico duo ad quaestionem, quia duo tacta sunt in quaestione scilicet de significato pronominis et de modo significandi essentiali generali eius. Primo circa significatum eius fuit opinio quorundam quod pronomen significaret aliquem conceptum mentis applicabilem ad quodlibet ens tam in anima quam extra animam (...)	**<SOLUTIO 1>** Ad questionem breviter dicendum est quod quidam dixerunt pronomen significare quendam conceptum mentis applicabilem ad quodcumque ens, tam ad ens in anima quam ad ens extra animam (...)
Haec tamen opinio non est vera, quia si pronomen significaret conceptum applicabilem ad quodlibet ens, numquam aliquod praedicatum reale posset per se verificari de pronomine sicut dicendo 'ego sum homo' vel 'animal', quia praedicatum verificatur de eo quod per subiectum significatur. (...)	**<contra>** Sed in veritate hoc est falsum quia si hoc haberet veritatem, iam nullum predicatum reale posset verificari de suo subiecto 'homo est animal', hoc est dictum secundum illos conceptus 'animal est homo', illud est falsum, ergo e converso dictum eorum est falsum.

Raoul et Jupiter donnent ensuite une solution identique : le pronom signifie une essence indéterminée, ou plus exactement sur le mode de l'essence indéterminée, et est donc susceptible d'être étendu à tout étant, réel ou fictif :

26. Cf. Radulphus Brito, éd. ENDERS et PINBORG 1980, not. ad. loc. cit.

Radulphus Brito	Jupiter
Dico ergo quod pronomen non significat talem conceptum sic applicabilem ad quodlibet ens, sed significat essentiam indeterminatam ad ens in anima et ens extra animam et ad ens verum et ad ens fictum, ita quod in suo significato nec includit nec excludit determinationem sed dicit essentiam quae de se est indeterminata ad ens in anima et extra animam ; ista tamen essentia determinabilis est per ens in anima et ens extra animam, sicut hoc quod est 'ego' circumscripto actu demonstrandi potest esse indifferens ad omne ens demonstrandum. (...) Significat ergo per modum essentiae indeterminatae et hoc nec includendo nec excludendo aliquam determinationem.	**<SOLUTIO 2>** Propter quod dicendum est aliter et melius quod pronomen significat de significato principali sive de modo suo significandi quamdam significat essentiam indeterminatam sive indistinctam, sive per modum essentie indeterminate extendentis se ad omne ens, tam ad ens in anima quam ad ens extra animam, tam ad ens verum quam ad ens fictum, ita quod nullam excludit vel includit determinationem ut aliqua sibi repugnent. Ymo determinabile est per omne ens sibi adveniens. (...) Sequitur igitur conclusio quod pronomen significat per modum essentie indeterminate de suo modo significandi essentiali specifico, qui modus illud pronomen a qualibet parte separat et distinguit et omni individuo contento sub pronomine competit. Eius diffinitio ergo parti speciali competit.

Les deux commentaires intercalent ensuite des questions intermédiaires, trois dans le cas de Raoul, une seule chez Jupiter, qui correspond à la première question de Raoul :

Radulphus Brito	Jupiter
p. 233 : Sed hic sunt tria dubia : Primum est ex quo modo essendi in re possit sumi iste modus significandi pronominis. Secundum est per quem modum tale significatum et modus significandi pronominis ab intellectu nostro possit intelligi. Tertium est quomodo significatum pronominis et modus significandi eius possit esse aliquid commune duobus contradictoriis sicut pronomen refert duo contradictoria scilicet ens et non ens.	**<dubium>** Tunc insurgit quoddam dubium, a quo modo essendi in re sumitur iste modus essendi indeterminati cum privationem includere videatur. Sed sic per modum predictum pronomen non videtur distingui ab aliqua parte orationis, cum omne distinguens aliquid ab aliquo debet esse positivum.
Circa primum est intelligendum quod ille modus significandi qui est modus indeterminati potest sumi ex modo essendi materiae. Unde in re materia indeterminata est ad quamcumque formam licet semper existat sub aliqua forma, quia materia non est sine morpheis et passionibus ut dicitur primo de generatione. (...)	**<solutio ad dubium>** Breviter ad illud dubium respondetur quod iste modus sumitur similitudinarie a modo essendi materie prime, in re enim materie prime est ita quod illa quantum est de se, indeterminate et confuse se habet ad quamlibet formam sibi advenientem, ita quod non excludit nec includit aliquam determinationem, sed determinabilis est per quodcumque. (...)

Les deux textes répondent ensuite de la même façon aux six arguments énoncés plus haut, et la réponse aux arguments (4) et (5) est inversée chez Jupiter, comme l'étaient les questions :

Radulphus Brito	Jupiter
p. 236 : 1. Tunc ad rationes in contrarium ad primam cum dicitur «modus significandi partis et eius significatum debet esse intelligibile», concedo. Et cum dicitur «essentia indeterminata et modus significandi eius non sunt intelligibilia», falsum est et visum est quomodo ista essentia indeterminata est intelligibilis, quia per attributionem ad essentiam determinatam vel alio modo ut visum est.	**<ad argumenta quod non>** Hiis visis facilius ad rationes in oppositum possumus respondere. **<ad 1>** Ad primam, cum dicitur significatum partis debet esse intelligibile : concedo istam maiorem, sed ad minorem, cum dicitur substantia mera non intelligibilis, dico quod substantia mera vel essentia indeterminata que per eam intelligitur quantum est de se non est intelligibilis, tamen per analogiam ad essentiam determinatam sive per habitudinem ad formam bene est intelligibilis nec est inconveniens.
2. Ad aliam cum dicitur «modus significandi partis debet esse positivus», concedo. Et cum dicitur «modus substantiae merae non est aliquod positivum», falsum est. Et cum probatur «quia includit privationem eo quod est aliquid indeterminatum», dico quod illud quod sic est indeterminatum quod excludit determinationem est privativum. Sed quod sic est indeterminatum quod nec includit nec excludit determinationem non est privativum. Sed pronomen sic significat per modum indeterminati ut visum est ; ergo etc.	**<ad 2>** Ad secundam : cum dicitur modus significandi debet esse positivus, verum est. Et ad minorem cum dicitur, pronomen significat quamdam indeterminationem que est quasi privatio respectu determinationis, dico hic quod si pronomen ita significaret illam indeterminationem quod nullo modo esset determinabile per aliud, ymmo penitus determinationem excluderet. Et tunc modus iste esset privativus et non positivus. Sed nunc ita est quod illa essentia indeterminata determinabilis est per quodcumque ens sibi adveniens ut visum est. Et ideo ratio tua non concludit.

3. Ad tertiam cum dicitur «modus essentialis generalis partis non debet repugnare modo accidentali posteriori», concedo. Et cum dicitur «modus indeterminati repugnat modo accidentali reperto in pronomine», falsum est. Et cum probatur «pronomen habet genus masculinum quod sumitur a potentia activa, sed potentia activa repugnat modo significandi per modum indeterminati», dico quod alicui indeterminato quod excludit potentiam ad hoc quod determinetur repugnat potentia activa. Sed indeterminato quod non excludit quod determinatur immo est determinabile per aliud, tali non repugnat. Modo modus significandi pronominis illo ultimo modo est indeterminatus. Ideo ipsi non repugnat modus masculini generis.	**<ad 3>** Ad tertiam : modus significandi essentialis alicuius partis non debet repugnare aliquibus modis acidentalibus eiusdem partis, dico quod verum est. Et cum dicitur in minori, modus significandi pronominis repugnat generi masculino, quod accipitur a qualitate activa, dico quod falsum est. Et tu probas quia pronomen significat per modum substantie mere, mera autem substantia non habet qualitatem vel formam. Dico quod per illam meram substantiam ut dictum est supra modus indistincti sive indeterminati quod idem est bene et male potest intelligi. (...)
4. Ad quartam cum dicitur «modus significandi partis debet esse ens actu et distinctum a quolibet», concedo. Et cum dicitur «modus significandi per modum substantiae merae sive indeterminati non est huiusmodi, quia omnis distinctio est a forma», dico quod licet modus indeterminati sit aliquid potentiale secundum se per comparationem ad omnem determinationem, tamen est aliquid formale respectu pronominis, sicut forma generis licet sit indifferens ad differentias dividentes genus et ad species generis, tamen est aliquid formale generi unde genus. Sic dico in proposito quod licet modus indeterminati sit materiale respectu cuiuscunque determinationis, tamen respectu pronominis est formale.	**<ad 4>** Ad quartam : si modus significandi dictus esset modus pronominis, iam sequeretur quod ens esset pronomen, cum maxime sit indeterminatum et confusum. Dico quod hoc non est simile. Dictum est etenim supra quod pronomen se extendit tam ad ens quam ad non ens, ita quod indifferenter determinabile est per utrumque. Sed certum est quod ens male posset determinari per non ens, ut dicendo 'chimera est non chimera' et huiusmodi. Et ideo non concludit.

5. Ad quintam cum dicitur «si pronomen significaret per modum entis indeterminati tunc 'ens' esset pronomen», dico quod licet ens sit indeterminatum quo ad supposita, tamen non habet modum significandi indeterminati, immo habet determinatum modum intelligendi sumptum a modo essendi reperto in re sicut ex hoc modo qui est esse formaliter in quolibet supposito vel ente et includitur essentialiter in quocumque ente particulari, tamen quodlibet ens particulare non includit significatum pronominis ut significatur per pronomen, et ideo non est simile de ente et de pronomine.	**<ad 5>** Ad quintam : modus significandi saltem specificus potest distinguere etc., concedo. Et tu dicis in minori quod pronomen distingui non potest per modum iamdictum, ego nego, et tu probas, quia omnis distinctio procedit a forma, verum est. Tu dicis quod modus predictus non est formalis sed materialis quia significat per modum substantie mere. Dico quod licet modus substantie mere sit quid potentiale vel materiale respectu determinationis tamen respectu pronominis determinatum et formale est. (...)
6. Ad sextam cum dicitur «si pronomen significaret per modum entis indeterminati, tunc modus significandi nominis et pronominis non essent ex opposito distincti», dico quod falsum est. Et cum dicitur essentia mera est pars essentiae determinatae : dico quod essentia mera potest accipi dupliciter : uno modo ut dicit essentiam secundum se praeter determinationem et formam ; alio modo ut essentia mera dicit essentiam cum modo quo intelligimus essentiam per modum indeterminati. Primo modo essentia mera est pars essentiae determinatae et modus essentiae merae est pars modi essentiae determinatae. Sed alio modo essentia mera non est pars essentiae determinatae nec modus essentiae merae pars modi essentiae determinatae.	**<ad 6>** Ad aliam rationem similiter potest responderi faciliter ex premissis. Pars enim non debet distingui contra suum totum. Ego possem dicere quod verum est de parte reali cum sit de natura totius, quod non debet distingui. Si autem non est de parte orationis vel alio modo, possumus dissolvere si placeret.

7. Ad ultimam cum dicitur «modus determinati et modus indeterminati non distinguuntur ex opposito», dico : hoc quo aliquid sit indeterminatum, determinabile tamen <***>, non distinguuntur, tamen modus intelligendi unum illorum et alterum distinguitur, sicut licet homo et animal ut est indeterminatum non distinguantur, tamen modus intelligendi quo intelligitur homo qui est aliquid determinatum bene distinguitur.	

À la question canonique, le pronom signifie-t-il la substance pure, le commentaire répond désormais clairement et dès le début par la négative.

Cette opinion est encore rappelée un peu plus loin, à propos de l'ordre des parties du discours, pour nier un argument qui utilisait à nouveau cette définition du pronom comme signifiant la *substantia mera*. Il est intéressant de voir que cette occurrence contient un renvoi (*ut supra visum est*) qui montre que les deux questions sont bien du même auteur et font partie d'un ensemble cohérent[27]. On notera aussi au passage la mention de l'opinion ancienne : en comprenant le *meram* comme le comprenaient les anciens, c'est-à-dire les grammairiens antiques.

Enfin, Jupiter est confronté comme ses prédécesseurs aux vers XIV 20-22 du *Graecismus* que nous avons évoqués plus haut, avec le

27. «Item potest opponi de ordine pronominis ad nomen. Videtur enim quod pronomen debet precedere nomen quoniam pronomen significat substantiam meram, nomen vero substantiam cum qualitate, et simplex precedit compositum, quare sequitur quod pronomen quod est simplex debet precedere. Dicendum est breviter quod precedere non debet. Ad argumentum, cum dicitur pronomen significat subtantiam meram ... Non enim significat meram substantiam ut supra visum est, intelligendo li *meram* sicut quidam intellexerunt antiqui, sed substantiam cum qualitate. Sed illa indeterminata est et confusa, ut illud pronomen *iste* vel *ego* circumscripta demonstratione vel relatione potest dici indifferenter de homine, de asino et de bove et sic de omnibus aliis animalibus. Et sic confuse sive indeterminate significat illam qualitatem, sed nomen significat substantiam finitam et determinatam, ut cum dicitur *homo*, intelligitur humanitas, ut cum dicitur *Sor* significatur socratitas. Et sic significat certam substantiam. Et sic patet quod nomen significat substantiam cum qualitate finita, pronomen vero cum qualitate infinita» (*Pal* f. 134rb).

rapprochement entre *substantia mera* et *hypostasis*, et il se produit ici quelque chose d'assez rare dans ces gloses, l'élimination totale d'une glose qui se trouve remplacée par quelque chose de nouveau. Ce procédé est différent de la façon de faire de la tradition <T2>, qui s'autocorrige explicitement en condamnant les opinions de <T2a> ; il n'est pas pour autant une caractéristique de la tradition <T3>, car nous avons vu Jupiter commenter pas à pas l'ancienne *glosa* du *prohemium* pour la démentir. Jupiter commente donc ainsi les vers XIV 20-22 :

> AT NOMEN : hec est illa pars in qua actor ponit differentiam inter nomen et pronomen ex parte sue significationis. Sed noli intelligere litteram ruditer (rudeliter *Pal*) sed subtiliter (et modaliter *add. Pal*). Dicit enim littera quod nomen dicitur significare usyam, pronomen vero dicitur significare ypostasim. Ita dicit littera et bene si subtiliter intelligatur : nomen enim pro tanto dicitur significare usyam id est materiam cum forma quia usya realiter loquendo dicitur esse quid compositum ex materia et forma. Ita rationabiliter legendo (realiter sed modaliter loquendo *Pal*) nomen dicitur componi ex modo essentiali generali (materia generali essentiali *Pal*), scilicet ex modo habitus vel permanentie vel quietis quod idem est, et quod datur nomini pro modo et (modo et : materia *Pal*) ex modo distincti seu determinate apprehensionis (aprehensi *Pal*), quod datur sibi pro forma. Pronomen vero dicitur significare pro tanto ypostasim quia, sicut ypostasim, est materia intellecta sine forma. Et bene dico intellecta et non existens, cum <non> sit ponere materiam sine forma in natura nec e converso. Ita pronomen dicitur significare quamdam essentiam indeterminatam, determinabilem tamen per quodcumque ens sibi adveniens (...) et sic pronomen dicitur significare illam ypostasim. Que ypostasis dat intelligere meram substantiam. Unde breviter pronomen significat substantiam meram id est pronomen significat quamdam essentiam distinctam. (ad XIV 20)

L'exemplification par le couteau, qui appartenait à <T2>, a totalement disparu, et le commentateur prend soin de prévenir que la lettre du texte ne doit pas être comprise de façon brute (*ruditer*) mais «subtilement», signe qu'il va tordre le texte pour lui faire dire ce qu'il ne dit pas. La première couche de glose est discrètement rappelée par le *subtiliter* : le nom signifie la substance, c'est-à-dire la matière avec une forme pour autant que la substance soit considérée comme un composé d'une matière et d'une forme. Le commentaire passe ensuite au niveau supérieur des modes de signifier, et rappelle que le nom signifie sur le mode de l'appréhension déterminée, ce qu'il rattache à la *forma*. Le pronom en revanche est dit signifier une matière sans forme entendue, «entendue» puisqu'on ne peut poser une matière sans forme. Il conserve l'expression de *substantia mera (mere)* puisqu'elle figure dans le *Graecismus*, mais sauve le texte en y introduisant l'opinion nouvelle.

Trois strates sont donc visibles dans ces différents extraits. La première, qui correspond à Évrard de Béthune, affirme que le pronom signifie la *substantia mera* ; elle est développée sans objection visible par la glose <T1> de *Pa6* et <T2> de *W* et *Pa2* sur le passage en question. La deuxième strate fait pourtant intervenir ailleurs une nuance : une substance sans qualité n'existe pas, ce qui existe en revanche, c'est une substance avec une qualité indéterminée, ce que signifie le pronom, si bien que dans *Pa2* coexistent les deux opinions. La troisième strate habille ce raisonnement d'une terminologie résolument modiste et élimine la glose qui donnait l'exemple du couteau.

Les deux opinions sur la *substantia mera* semblent cohabiter, nous l'avons vu, dans *Pa2*. Si ce commentaire reprend sans la modifier l'exemplification par le couteau, qui remonte dans la glose aux années 1260, il introduit cependant un peu avant une nuance en rappelant la définition du pronom par Donat (*Min*. 3 p. 588, 2), et en se demandant pourquoi celui-ci disait que le pronom signifiait presque (*paene*) de la même façon que le nom :

> Queritur quare dicitur 'pene', quia sicut nomen significat substantiam, ita et pronomen. Sed nomen substantie qualitatem determinat, quod non facit pronomen. Quo modo ut si dicam *homo currit*, animal quoddam intelligis currere et insuper intelligis quale erit illud animal de quo loquitur, videlicet quod non sit asinus vel capra sed homo. Si autem dicam *ille currit*, animal quoddam intelligis currere, sed quale ignoras, quia ex vi vocis nullius substantie qualitatem determinat, quamvis nulla substantia careat qualitate. (*Pa2* f. 83v)

On voit ici *Pa2* utiliser déjà une terminologie plus précise : il n'est pas dit que le pronom ne signifie pas la qualité, mais qu'il ne la détermine pas. On retrouve la même prudence chez Jupiter sur le même passage :

> Item notandum est quod pronomen tantum significare pene dicitur quam et nomen, et ideo dicitur 'pene' quia sicut significat nomen vel sicut nomen dat intelligere substantiam, ita etiam pronomen, sed in hoc differunt quia nomen substantie qualitatem determinat, quod non facit pronomen. (*Pa1* f. 133vb)

Il est significatif de rencontrer cette réflexion sur le *tandumdem paene* de Donat dans la glose <T2> du *Graecismus*, car elle semble être un lieu commun de toutes les questions sur les rapports du nom et du pronom dans les traités contemporains, en particulier modistes. Cette

question est également abordée dans la *Domus gramatice* de Simon[28], chez Mathieu de Bologne[29], Boèce de Dacie[30] et Michel de Marbais[31].

1.2. L'ordre des parties du discours

La question, traitée à deux reprises par Jupiter[32], du traitement du pronom après le nom s'inscrit dans le cadre plus général des questions sur l'ordre des parties du discours. Les discussions sur le nombre et

28. «Ad primum dicendum quod pronomen est pars orationis etc., et dicitur 'tantumdem' in descriptione Donati, quia eandem rem designat sicut nomen, 'pene' vero additur, quia nomen (nichil *ed.*) significat cum qualitate, pronomen vero privationem qualitatis». Éd. OTTO 1963, p. 47, 1.

29. «Utrum pronomen significet substantiam meram vel significet substantiam cum qualitate. (...) In oppositum arguitur per auctores artis grammatice. Dicit enim Donatus quod pronomen ponitur pro nomine et tantundem pene significat. Sed non significet tantundem pene si significaret qualitatem, sed equaliter tantundem. Ergo non videtur significare substantiam cum qualitate sed substantiam solum» Éd. ROSIER 1992b, p. 154.

30. «Donatus dicit, quod pronomen est pars orationis, quae pro nomine posita tantumdem paene significat; et dicit «paene», quia substantiam nominis significat, sed qualitatem non indicat sicut nomen». Éd. PINBORG - ROOS 1969, Q.103 p. 237.

31. «Donatus enim dicit quod 'pronomen est pars orationis, que pro nomine posita tantumdem pene significat'. Et expositores sui dicunt quod ipse dicit 'pene' ad differentiam nominis, eo quod nomen significat per modum substantie et per modum determinati vel qualitatis, pronomen autem significat per modum substantie tantummodo. Et sic pronomen non significat tantumdem sive tantum sicut nomen, licet significet 'tantumdem pene». Éd. KELLY 1995, p. 65, 44 sq.

32. Questions I.1a («Utrum nomen debeat precedere pronomen) et I.4.8 («Item potest opponi de ordine pronominis ad nomen»), voir liste en annexe. Cette question est donc reprise avant le commentaire du texte d'Évrard, du moins dans *Pal*, car *Ar* comporte une lacune d'un feuillet à cet endroit, si bien que l'on ne peut être sûr qu'il avait toutes les questions qui précèdent l'exposition du texte. Il y a cependant de fortes chances pour qu'elles aient figuré dans *Ar*, car la copie de *Pal* semble, pour tous les endroits que nous avons pu contrôler, parfaitement littérale. D'autre part, une page d'*Ar* représente en moyenne un peu plus de 7500 signes (7770 par exemple pour le f. 142v), soit environ 15000 signes pour un feuillet, et la lacune représente ici près de 16000 signes. Il y a donc peu de chances que *Pal* ait ajouté quelque chose à sa copie et que toutes les questions ne se soient pas trouvées dans l'original de Jupiter et dans la lacune d'*Ar*.

l'ordre des parties du discours font en effet partie de la réflexion grammaticale depuis l'Antiquité, et on les retrouve au XII^e siècle[33], et au XIII^e s. chez les Modistes (Boèce de Dacie, Jean de Dacie[34]).

Jupiter n'est cependant pas le premier à introduire cette question dans les gloses du *Graecismus*. On trouve ainsi dans *Pa2* (f. 83v) la question *videtur quod pronomen sit prius nomine quia pronomen significat substantiam simpliciter in eo quod meram.* Plus généralement, les commentateurs antérieurs étaient pratiquement contraints d'aborder cette question, puisqu'ils devaient expliquer les vers *Graec.* XIV 1-4, qui opposent explicitement l'ordre de Donat (nom-pronom) à celui de Priscien (nom-verbe).

La deuxième question posée par Jupiter concerne donc l'ordre des parties du discours : le nom doit-il précéder le pronom ou est-ce l'inverse ? Jupiter suit ici un schéma proche de celui qu'adopte Boèce de Dacie dans sa Question 102 (*Utrum pronomen prius sit nomine*[35]), première de ses questions sur le pronom. Jupiter commence par donner trois raisons selon lesquelles le pronom devrait précéder le nom : le simple vient avant le composé, or le pronom est simple et le nom composé :

> **<quod sic 1>** Simplex precedit compositum, pronomen est simplex, nomen vero compositum ergo etc. (*Pa1* f. 133va).

Il ne démontre pas cette affirmation comme le faisait Boèce, en disant que le pronom signifie la substance, mais le nom la substance avec la qualité, ce qui en fait comme un composé du pronom, démonstration que l'on retrouve dans les *Notulae super Priscianum minorem magistri Jordani*[36]. Cet argument était le seul chez Boèce à aller dans le sens où le pronom précède le nom. Il est rejoint ici par deux autres arguments qui semblent procéder directement du premier, le général devant précéder le spécial (argument démontré dans l'exposé des raisons), et le

33. Cf. la *Grammatica porretana*, éd. FREDBORG - KNEEPKENS 1988, p. 32 (*Quare pronomen debeat poni post nomen*) et p. 37 (*Quare pronomen debeat poni post verbum*).
34. ROSIER 1983c, p. 94.
35. Éd. PINBORG - ROOS 1969, p. 354.
36. «<Quod sic> pronomen significat meram substantiam ; nomen significat substantiam cum qualitate ; sed substantia mera prior est substantia informata qualitate ; omne enim quod ex appositione est posterius est ; ergo pronomen naturaliter ante nomen et per consequens ante verbum quia quicquid est prius priore est prius posteriore.» Éd. SIRRIDGE 1980, XVII 15 p. 15.

déterminé l'indéterminé (ce dernier point constitue un argument non démontré, et c'est en fait un point sensible touchant à la deixis et à l'anaphore, sur lequel le commentaire reviendra) :

> **<quod sic 2>** Item generale precedit speciale, pronomen est generale, nomen autem speciale, ergo etc. (...)
>
> **<quod sic 3>** Tercio sicut certum precedit incertum, pronomen est certum, nomen vero incertum ut patet per actorem (*Pal* f. 133va).

La raison inverse est empruntée à Évrard de Béthune et à Priscien : le pronom ne précède pas le nom puisque ces deux auteurs traitent le nom en tête de toutes les autres parties du discours. Rappelons la formule aussi brève de Boèce de Dacie au même endroit de la même question : *Contrarium videtur per Priscianum et Donatum et alios auctores grammaticae.* Il semble que Donat ne soit pas évoqué dans le commentaire du *Graecismus* puisqu'il est établi qu'Évrard suit l'ordre de Donat et non celui de Priscien.

D'autre part, le commentaire glisse ici une formule qui mérite qu'on s'y arrête : après avoir renvoyé à Évrard et Priscien, l'auteur ajoute : *Vide positionem tue questionis et ordinem partium scilicet in illo codice modorum significandi.* Au lieu de conclure cette question, Jupiter renvoie donc ici à l'ordre des parties tel qu'il est exposé dans un manuscrit des modes de signifier, donc à un traité des modes de signifier précis, que son centre d'enseignement avait l'habitude d'utiliser. Il pourrait s'agir d'un traité rédigé par lui-même, mais cette hypothèse paraît peu vraisemblable, étant donné que cet auteur a l'habitude de se citer autrement (cf. l'expression de *scripta Iovis*). Cette mention renvoie donc plus probablement à un traité des modes de signifier[37] soit anonyme, soit non spécifié, qui traite aussi cette question canonique, si bien que le commentaire se contente ici au lieu de conclure d'y renvoyer simplement. Il ne propose en effet pas de conclusion, mais répond seulement aux arguments un par un :

> **<ad 1>** Simplex precedit etc. : verum est compositum cuius est simplex. Si autem non est in hoc, quare etc.
>
> **<ad 2>** Ad aliam, generale etc. : verum est in eodem ordine sive in eadem linea principali, sed in diverso genere non, sicut color. Et alia genera sunt in diverso ordine.

37. Pour des mentions de traités des modes de signifier sous l'appellation d'*auctores modorum significandi*, employées dans le commentaire des *Flores grammatice* de Ludolphus de Lucho, cf. ROSIER-CATACH 1999.

<ad 3> Ad aliam, certum precedit incertum : verum est per se sed pronomen non est certum per se sed per demonstrationem et relationem. (*Pa1* f. 133va).

1.3. Le pronom peut-il être sujet ?

La comparaison des argumentations, présente deux fois chez Jupiter puisque la question *utrum pronomen possit supponere* est traitée à deux reprises (Q.I.1b et II.4, = ad *Graec.* XIV 63), avec d'autres réflexions sur le même thème, permet de se rendre compte qu'une fois de plus le matériau est puisé chez Raoul le Breton, dont Jupiter a repris les articulations de raisonnement et même les exemples.

Le premier argument *quod non* est que ne peut être sujet que ce dont peut provenir un acte. Raoul et Jupiter, dans sa seconde occurrence, appuient cette incapacité sur le fait que le pronom signifie la substance pure :

Radulphus Brito Q60 p. 303 sq.	**Jupiter <Q.I.1b> Pa1 f. 133va**	**Jupiter <ad XIV 63> Pa1 f. 138va**
Utrum pronomen possit supponere ad modum nominum. (...)	Item adhuc posset fieri questio, utrum pronomen possit supponere.	Nunc autem possumus querere utrum pronomen possit supponere, quia de hoc est alia dubitatio.
1. Et arguitur quod non, quia illud non potest supponere a quo non potest actus egredi. Sed a pronomine non potest actus egredi, quare etc. Maior patet, quia illud quod supponit debet esse tale quod ab ipso egrediatur actus ut dicendo 'Sor videt vel percutit'. Minor declaratur, quia pronomen significat substantiam meram ; sed ab illa non potest egredi actus.	**<quod non 1>** Et videtur quod non quia illud non potest supponere a quo actus non potest eggredi. Pronomen est huismodi ergo etc.	**<1>** Et primo arguitur quod non, **<1.1>** quia istud non potest supponere a quo actus verbi non potest egredi. Sed a pronomine non potest actus egredi, ergo etc. Maior patet, minor declaratur quia pronomen significat sine qualitate. Omnis autem actus sive operatio procedit a forma ut apparet 2° De Anima [Albert le Grand, De anima 2, 1, 3 p. 68, 75-76] ergo etc.

Le second argument *quod non* identifie le sujet au substantif, ce qui interdit au pronom, par sa nature même, d'être sujet. La preuve est cependant différente chez les deux auteurs : Raoul signale qu'aucun

grammairien n'a jamais proposé de division des pronoms entre substantifs et adjectifs comme cela s'est fait pour le nom ; Jupiter, et ceci vaut pour les deux occurrences de la question, explique que si l'on peut dire *ego Iohannes*, cela implique que 'ego' est adjectif. Nous avons rectifié la présentation de *Pal*, seul à donner la première question à cause d'une lacune d'*Ar* : la justification de ce second argument venait dans le manuscrit à la suite du premier :

Radulphus Brito Q60 p. 303 sq.	**Jupiter <Q.I.1b>**	**Jupiter <ad XIV 63>**
2. Item : omne illud quod supponit est substantivum. Sed pronomen non habet modum substantivi ; ergo etc. (...)	**<quod non 2>** Oppositum aliter : illud potest supponere <quod est substantivum>, pronomen non est substantivum ergo etc. (...)	**<1.2>** Item istud non potest supponere quod non est substantivum ut de se manifestum est. Sed nullum pronomen est substantivum (...).

La solution est précédée, chez Raoul et dans la seconde occurrence de Jupiter, d'un recours à Priscien et l'on notera que la référence de Jupiter au passage de Priscien est plus précise que celle de Raoul le Breton qui ne renvoie pas à un passage précis :

Radulphus Brito Q60 p. 303 sq.	**Jupiter <Q.I.1b>**	**Jupiter <ad XIV 63>**
In oppositum est Priscianus qui vult quod pronomina ponuntur loco nominum substantivorum.		**<2>** Contrarium apparet per Priscianum in illa parte QUEMADMODUM NOMINA ET PRONOMINA[38].

Les trois discussions se séparent au moment de la solution. Raoul le Breton met à part trois types de pronom, *ego, tu* et ceux qui signifient par la puissance de la deixis. Jupiter, dans sa première occurrence, est comme toujours très succinct, et déclare que le pronom peut être sujet parce qu'il est apte à l'être. Dans sa seconde occurrence, il met à part trois types de pronom, *ego, tu* et *sui* et déclare que les autres ne peuvent être sujet, s'opposant ainsi à Raoul le Breton.

38. *IG* XVII 66 (GLK III) p. 147, 12.

Radulphus Brito Q60 p. 303 sq.	Jupiter <Q.I.1b>	Jupiter <ad XIV 63>
Et dico quod quaedam pronomina possunt supponere sicut substantiva quia verbum de suo modo significandi significat per modum dependentis. Illud ergo quod significat per modum per se stantis potest supponere. Sed pronomen 'ego' et 'tu' et 'ille' et alia significant per modum per se stantis ; ergo illa pronomina possunt supponere ut 'ego' et 'tu' et alia virtute demonstrationis, ut dicendo 'iste currit' li 'iste' supponit virtute demonstrationis et dat intelligere certum suppositum determinati generis ut 'iste homo' vel 'iste lapis'.	**<solutio>** Dicendum est quod pronomen potest supponere quia illud potest supponere quod est aptum natum ad supponendum. Pronomen est huiusmodi ergo etc. sicut probatum.	**<solutio>** Dico duo ad questionem : **<2.1>** dico quod tria pronomina scilicet tria principalia 'ego', 'tu', 'sui' possunt verbo supponere. **<2.2>** Secundo dico quod cetera supponere non possunt.

Cette position atypique de Jupiter prend en fait le contre-pied de celle de Raoul le Breton, car Jupiter utilise ici la distinction entre pronoms substantifs et pronoms adjectifs pour ne retenir que les premiers en position de sujet. Les auteurs du XIII^{e} s. et en particulier les Modistes se sont penchés sur cet aspect du pronom. Ils sont ainsi amenés à critiquer la position de certains *antiqui*, qui affirmaient que les pronoms étaient des adjectifs selon la voix, mais que certains étaient en même temps des substantifs selon le sens ; cette ambivalence servait à expliquer que certains pronoms peuvent fonctionner comme sujet. La position modiste consiste à dire que le fait d'être adjectif ou substantif ne dépend pas d'une propriété de la voix ou de la signification, mais du mode de signifier. On la trouve chez Martin de Dacie (Roos 1961 p. 50-52), chez Boèce de Dacie (Pinborg - Roos 1969, Q. 105), chez Michel de Marbais (Kelly 1995 p. 78, 4-5), et chez Raoul le Breton (Enders - Pinborg, 1980, 12). On trouve en particulier chez Martin de Dacie l'idée que 'ego', 'tu' et 'sui' sont substantifs, et que si 'sui' ne peut être sujet, c'est parce qu'il n'a pas de nominatif. Raoul le Breton admet donc que les pronoms se divisent en substantifs et adjectifs, comme les noms, et à partir de la même opposition entre ceux qui

possèdent le *modus per se stantis* et ceux qui ont le *modus adiacentis*[39].

Pour Raoul le Breton (cf. supra), pratiquement tous les pronoms peuvent être sujet, 'ego', 'tu', 'ille' et tous les autres par la force de la démonstration, qui est liée au *modus per se stantis*. En revanche, un anaphorique comme 'sui' semble exclu. Pour Jupiter, seuls 'ego', 'tu' et 'sui' sont substantifs et donc peuvent être sujet ; Jupiter reprend aussi la remarque de Martin de Dacie : 'sui' ne peut être sujet parce qu'il n'a pas de nominatif :

> **<2.1>** Primi declaratio est nam omnia illa que significant per modum per se stantis possunt secundum se supponere, cum ille modus significandi sit principium formale supponendi, secundum quod multotiens dictum est, nunc est illud quod sic potest declarari, quia illa significant ens indeterminatum sub habitudine ad summum gradum certitudinis et respectu omnium aliorum pronominum. (...) Propter quod dicunt nostri doctores gramatice ista tria pronomina habere per modum se stantis et per consequens esse substantiva. Propter quod concludunt quod ipsa possint supponere cum non sint nominativi casus quod requiritur ad naturam suppositi.
>
> Dico breviter ad hoc quod licet istud pronomen 'sui' alicui verbo non supponat, hoc non est quia privetur modo per se stantis quia illum habet ut dictum est, sed hoc est quia caret nominativo casu qui disponit ad rationem suppositi. Unde dico indubitanter quod hoc pronomen 'sui' potest supponere per se, licet non supponat per accidens scilicet per privationem casus nominativi (*Pal* f. 138vab).

La seconde partie de la démonstration de Jupiter est moins claire : il y affirme simplement que les autres pronoms signifient sur le mode de la dépendance *ut patet clare videnti... :*

> **<2.2>** Declaratio igitur satis patet scilicet quod cetera pronomina verbo non possunt supponere, nam illud significant per modum dependentis ut patet clare videnti : qui modus non sufficit ad rationem supponendi. Ex dictis igitur apparet quod non valet opinio illorum qui dicunt omnia pronomina esse adiectiva (*Pal* f. 138vb).

Les réponses aux arguments *quod non* se font de la même manière chez Raoul et Jupiter. La première réponse utilise à chaque fois le même exemple de tournure passive (*Sor percutitur a Platone*) pour démentir le lien entre sujet de l'action et sujet de la phrase, sujet logique et sujet grammatical. On constate de plus que la réponse dans la première occurrence chez Jupiter est plus développée que l'argument :

39. ROSIER - STEFANINI 1990, p. 299 ; ROSIER 1992b, p. 95.

la réponse prend en effet en compte une majeure qui devait dire comme chez Raoul et Jupiter (2) que le pronom signifie la substance pure, et rectifie cela en disant qu'il signifie en réalité une substance indéterminée :

Radulphus Brito Q60 p. 303 sq.	**Jupiter <Q.I.1b>**	**Jupiter <ad XIV 63>**
1. Tunc ad rationes ad contrarium, ad primam cum dicitur «illud non potest supponere ens», potest dici quod falsum est, quia si dicatur sic 'Sor percutitur a Platone', 'Sor' ibi supponit et tamen ille actus a Sorte non procedit. Et cum dicitur in minori «a pronomine non egreditur actus quia significat substantiam meram», dico quod tamen ipsam significat sub modo demonstrationis et relationis. Ideo ratione qua determinatur per demonstrationem potest esse tale quod ab ipso egrediatur actio sicut dicendo 'ego curro', quia suppositum non est ratione modi significandi essentialis generalis, sed rationes modi significandi accidentalis.	Ad rationes : **<ad 1>** Non potest supponere a quo actus non potest eggredi : ista est falsa ut patet ibi *Sortes percutitur*. Et maior est falsa cum pronomen substantiam significat indeterminatam. (...)	**<ad 1>** Ad primam igitur rationem respondendum est per interemptionem in argumentum. Non enim oportet quod omne illud quod verbo supponit sit tale quod actus verbi ab ipso egrediatur. Quod patet dicendo sic 'Sortes percutitur a Platone', nam planum est quod li 'Sortes' supponit huic verbo 'percutitur', licet illa percussio ab eo non egrediatur sed ab ipso recipiatur et egrediatur a Platone. Quare ratio non valet.

La réponse au second argument *quod non* (le sujet doit être un substantif) est plus complexe chez Jupiter (2). Raoul se contente d'affirmer qu'il existe des pronoms substantifs et des pronoms adjectifs ; Jupiter (2) développe l'idée que dans *ego Iohannes*, il n'y a pas évocation mais spécification d'un terme par l'autre :

Radulphus Brito Q60 p. 303 sq.	Jupiter <Q.I.1b>	Jupiter <ad XIV 63>
2. Ad aliam cum dicitur «omne quod supponit habet modum substantivi», concedatur. Et cum dicitur «pronomen non est huiusmodi», dico quod immo quaedam pronominis sunt substantiva, quaedam adiectiva. Et cum dicitur «nullus de hoc fecit mentionem», dico quod non oportebat eos facere mentionem de illa divisione pronominum per substantivum et adiectivum, quia ex suis constructionibus apparebat illa divisio per substantivum et adiectivum.	**<ad 2>** Ad aliam quod non est substantivum, concedo. Ad minoris probationem, duo substantiva etc : verum est sine figura, sed dicendo *ego Petrus*, ibi est figura, quia *ego* et *tu* sunt pronomina substantiam demonstrativa, et in summo gradu certitudinis et in summo gradu relationis.	**<ad 2>** Aliter autem posset dici per interemptionem minoris, et ideo interemptio visa est in corpore questionis, et ad probationem quando dicitur 'ego Iohannes curro', bene dicitur et hoc est quia li 'Iohannes' et 'ego' pertinent ad ydemptitatem, et cum dicitur ulterius quod si duo nomina etc., dico quod verum est nisi pertineant ad idem. Dico tamen quod dicendo 'ego Iohannes curro' secundum plures expertos in gramatica non construuntur ex eadem parte, cum ibi sit constructio specificatoria. Unde intelligitur hoc participium ens dicendo 'ego existens Iohannes curro' et sic secundum eos non est evocatoria constructio sed specificatoria.

La question est canonique dans les traités modistes, et si les termes précis étaient différents par exemple chez Boèce de Dacie, les pas de raisonnement l'étaient aussi : le premier argument *quod non* de Boèce est aussi que le pronom signifie la substance pure, mais le second que le pronom étant indéfini ne peut terminer la dépendance ouverte par le verbe[40]. Les raisons en sens inverse font intervenir comme chez

40. «Consequenter quaeritur, utrum pronomen possit supponere. Et videtur primo, quod non, 1. quia suppositum unde tale debet habere substantiam, ut actum supportet, et qualitatem, ut actum efficiat. Sed pronomini deficit qualitas, cum pronomen significet substantiam sine qualitate. Pronomen ergo non potest supponere, ut videtur. 2. Praeterea : Quod debet finire dependentiam alterius, illud debet esse finitum. Sed suppositum debet finire

Jupiter le fait que le pronom signifie *per se stantis*, et donc peut être sujet[41]. La solution prend en compte, comme celles de Raoul et Jupiter, le fait que certains pronoms peuvent être sujet et d'autres non[42]. Les réponses aux arguments *quod non* font intervenir pour la première, comme chez Raoul, le fait que le pronom signifie d'une certaine façon la qualité à cause de la démonstration et de la relation qui lui sont inhérentes, et pour la seconde, le fait que si le pronom est indéfini quant à son signifié, il possède une finitude qui s'oppose à la dépendance de l'adjectif. On retrouve donc là aussi l'opposition adjectif / substantif comme chez Raoul et Jupiter, mais Boèce ne précisait pas quels étaient ces pronoms substantifs[43].

Jupiter aborde donc avec la question du pronom-sujet une problématique modiste commune. Il l'utilise pour introduire la distinction canonique entre pronoms substantifs et pronoms adjectifs, mais selon une classification différente de celle de Raoul le Breton, et qui apparaît assez aberrante puisque trois pronoms seulement peuvent finalement être sujet ('ego', 'tu', 'sui'), dont le dernier est rejeté à cause de son absence de nominatif.

---

dependentiam ipsius appositi. Sed pronomen est infinitum, quia caret qualitate. Ergo pronomen non potest esse suppositum.» (Q. 105 p. 240).

41. «Contrarium arguitur : 1. Ratio suppositi ad se exigit modum significandi per se stantis. Quod ergo habet modum per se stantis, illud potest supponere per illum modum significandi. Pronomen est huiusmodi. Ergo et cetera. 2. Praeterea: Cuius privatio est causa privationis effectus eius positio videtur esse causa positionis effectus. Sed privatio modi significandi per modum per se stantis in hoc nomine 'albus' est causa, quare ipsum supponere non potest. Ergo talis modus significandi existens in aliquibus pronominibus est causa, quare ipsa supponere possunt.»

42. «Dicendum est ad hoc, quod pronomen potest supponere, eo quod multa pronomina significant rem suam per modum per se stantis, qui per se causa est, quare unumquodque supponere potest et finire dependentiam alterius. (...) et quia quaedam pronomina sunt huiusmodi sicut pronomina substantiva, ideo pronomen potest supponere.» (ibid. p. 241)

43. «1. Ad rationes in contrarium respondendum, quod significatum pronominis, quamvis non habeat qualitatem significatam, tamen qualitatem habet per demonstrationem et relationem. 2. Ad secundam rationem dicendum est, quod licet pronomen quantum est de suo significato infinitum est, (...) tamen pronomen finitum est finitate, quae opponitur dependentiae, quam habent dictiones adiectivae. Sunt enim quaedam pronomina substantiva et ideo non dependentia, et quia sic in se sunt finita, ideo determinare possunt dependentiam appositorum, quae dependent et res suas significant ut aliis inhaerentes Éd. PINBORG-ROOS 1969, Q. 106 p. 242.

1.4. Le pronom mis pour un nom propre ou pour un nom appellatif

La question est courante dès le XII^e siècle[44], et s'appuie sur la définition que Priscien donne du pronom, une partie du discours qui est mise pour un nom propre et signifie une personne déterminée (*IG* II 18 GLK II p. 55, 13). Cette définition est d'ailleurs rappelée dans le commentaire de Jupiter, comme réponse à la question I.4.9 (*Viso de ordine pronominis, videndum est quid sit pronomen, Pa1*f. 134va) : *Pronomen est pars orationis que pro proprio nomine ponitur et certam significat personam.* Dans le manuscrit *Pa1*, cette définition est soulignée et signalée par la mention marginale *diffinitio.*

La définition de Priscien, qui semble réserver l'emploi du pronom pour remplacer un nom propre appelait inévitablement des questions. À la fin du XI^e s., les *Glosule* se penchent sur le problème et suggèrent qu'il faut peut-être comprendre que le pronom signifie plus souvent (*frequentius*) un nom propre qu'un nom commun. Cette interprétation, que l'on retrouve dans le commentaire *Tocius eloquentie*[45], est critiquée par Guillaume de Conches qui la juge de peu de valeur (*parvum valet ista expositio*[46]). Les *Glosule* proposent aussi une autre solution, selon laquelle le pronom est mis pour un nom propre, c'est-à-dire pour remplir la fonction (*officium*) d'un nom propre, qui est d'avoir une signification déterminée[47].

On retrouve la question dans la *Summa* de Pierre Hélie, qui précise la deuxième solution des *Glosule* en affirmant que le pronom est

44. Cf. FREDBORG 1973 ; ROSIER - STEFANINI 1990, p. 288.
45. Cf. DE RIJK 1967a, II p. 249.
46. Cf. ROSIER - STEFANINI 1990, p. 288.
47. Glosule ad II 18 : «Pronomen ponitur pro aliquo proprio nomine idest pro obtinendo officio proprii nominis, sc. quia sicut proprium nomen significat aliquid absolute et determinate, ita pronomen significat aliquid determinate ut quando dico Socrates legit et ipse scribit, ipse eamdem significat personam determinate. Si quis obiiciat : quia tunc non significat determinate quando ponitur pro appellativo, ut si dicam ad Virgilium, homo venit ad me ipse quaerebat te, sicut enim nec homo significat aliquid determinate ita nec pronomen relativum ad illud determinate significat. Responsio. Quia ipse hic indeterminate significat illud idem quod homo licet noticia illius non praecessisset. Hoc enim est pronomen determinate significare quod illud idem et non aliud significat nisi ad quod refert.» Cité par ROSIER - STEFANINI 1990, p. 288.

toujours mis pour un nom propre même quand il réfère à un appellatif[48].

La question est traitée à deux reprises dans le commentaire de Jupiter, et la première réponse (question I.4.5) se rapproche, dans des termes assez flous, de la solution de Pierre Hélie : le nom propre est toujours présent sous l'appellatif[49].

La deuxième occurrence de la question se trouve dans le commentaire des vers XIV 23-30, qui discutent eux aussi la raison de cette définition de Priscien :

Queritur et quare proprio pro nomine poni
Dicatur, cum pro reliquis sepe inveniatur.
Nobis est super hoc inventa solutio duplex :
Ponitur in prima dicatur, id est reperitur,
Dicimus in reliqua, quamvis referatur ad illud,
Non tamen idcirco pro nomine ponitur illo,
Nam certum facit hoc, quod per se non facit illud :
Sic plane et breviter est questio nostra soluta.

Jupiter rappelle d'abord la définition du pronom donnée par Priscien (*IG* II 18 GLK II p. 55, 13), une partie du discours qui est mise pour un nom propre, et expose la première solution d'Évrard qui consiste à dire que 'ponitur' doit être lu 'poni reperitur' : le pronom est une partie du discours que l'on trouve mise pour un nom propre, c'est-à-dire parfois mais pas toujours, et cette explication est illustrée par l'exemple

48. «Queritur rursus cur pro nomine proprio dixerit poni pronomen cum etiam referatur ad appellativum ut 'Homo qui scripsit Bucolica studuit Rome, idem studuit Mantue'. Sed dicimus quod licet pronomen referatur ad nomen appellativum, non tamen ponitur pro eo. Nec enim officium eius retinet in constructione, quod est de re cuius speciei vel generis fiat locutio ostendere, presertim cum pronomen velit appellativum nomen ad quod refertur restringere et ad certam quodammodo personam reducere. Cum enim dicitur 'idem homo', scilicet 'qui scripsit Bucolica', certam eius personam qui Bucolica scripsit vult pronomen licet ad nomen referatur appellativum designare» (*Summa*, éd. REILLY 1993, p. 626).

49. «Item queritur quare potius pro nomine proprio ponitur quam pro appellativo. Ad hoc dicimus quod illa que sunt separata nullo modo possunt convenire. Sed nomen appellativum et pronomen disparata sunt, quia pronomen substantiam meram importat, appellativum substantiam cum qualitate. Et ita notatur ibi quedam confusio. Sed confusio et discretio opposita sunt quare etc. Ideo vide : excogitatur ut mediante ipso proprium nomen cum appellativo nomine conveniret melius. Proprium nomen convenit cum appellativo quia in ipso intelligitur.» (*Pal* f. 134ra).

de l'official, que l'on trouve parfois, mais pas toujours, à la place de l'évêque :

> Actor iste movet duas questiones quarum prima est quare dicitur pronomen poni pro proprio nomine cum sepe inveniatur poni pro appellativo, ut cum dicitur 'homo legit et ille est peritus legere'. Et ita videtur quod ista Prisciani diffinitio, 'pronomen est pars orationis que pro nomine ponitur', sit <minus sufficienter assignata. Similiter hic actor duplicem subiungit solutionem. Prima solutio est> hec : 'pronomen ponitur' id est 'poni [videtur vel] reperitur loco appellativi nominis', sed non proprie sed magis improprie sicut hic 'homo currit et ille movetur'. Et ita non significat frequentiam cum dicit 'ponitur' id est 'poni reperitur', quia quandoque reperitur poni pro appellativo, non tamen semper, propter hoc non sequitur quod semper ponatur pro ipso, sicut patet de officiali qui quandoque ponitur loco episcopi, non tamen sequitur quod semper ponatur pro eo. Et sic li 'poni' non notat necessitatem. Multa enim sunt pronomina que loco appellativorum poni non possunt sicut pronomina discretiva vel demonstrativa, sed omni pronomini contingit poni loco proprii nominis, quamvis loco appellativi quandoque ponatur (*Pa1* f. 136rb).

La première des deux solutions (*Nobis est super hoc inventa solutio duplex...*) rejoint celle des *Glosule* qui était critiquée par Guillaume de Conches, le pronom mis parfois, souvent, à la place du nom propre, mais pas toujours. Le commentaire expose ensuite la seconde solution d'Évrard, qui consiste à dire cette fois que quand le pronom réfère à un nom, ce n'est pas dû à l'appellatif lui-même mais à l'individu particulier sous-entendu, donc au nom propre que recouvre l'appellatif :

> Iungit ibi secundam solutionem : (...) QUAMVIS pronomen AD ILLUD nomen REFERATUR, ut cum dicitur 'homo currit et ille movetur', hoc tamen non est gratia illius appellativi, sed gratia alicuius individui particularis subintellecti ut cum dicitur 'homo currit et ille disputat'. Attribuitur enim currere alicui homini secundum numerum ut Sorti vel Platoni, et hoc de iure, quia homo est particularis et manifestum fit ad quid convertuntur, ut cum dicitur 'homo currit et ille disputat', hoc potest esse verum, licet alius sit currens et alius disputans (*Pa1* f. 136rb).

Le commentaire et Évrard de Béthune rejoignent donc l'opinion de Pierre Hélie, pour qui le pronom est toujours mis pour un nom propre même quand il réfère à un appellatif. Cette solution est ensuite mise en rapport par Jupiter avec la démonstration et la relation, qui confèrent au pronom la capacité à signifier de façon plus déterminée que le nom : 'homo currit' est en réalité moins défini que 'ille currit' par la vertu de la démonstration. Donc il se peut que 'ille' soit relatif à 'homo', mais il n'est pas mis pour 'homo', puisqu'il est plus précis. Quand un pronom réfère à un appellatif, c'est en réalité à l'individu *subintellectus* :

> Pronomen mediante demonstratione et relatione certam habet significationem et determinatam sicut proprium nomen. Et ita conveniunt in modo significandi quoniam utrumque significant discrete. Ad implendum ergo defectum illum pronomen ponitur loco proprii nominis potius quam loco appellativi QUOD PER SE NON FACIT ILLUD scilicet appellativum. Non enim certum est vel determinatum, licet habeat significatum quod est de se. (ad XIV 23-30, *Pal* f. 136rb)

Jupiter propose enfin une troisième solution, qui ne figure pas dans le *Graecismus*, mais semble une fois de plus remonter à la famille <T2c> de glose. Cette solution est ramenée aux causes de l'invention du pronom. Le pronom a en effet été inventé pour fournir un sujet au verbe ; mais l'action exprimée par le verbe en question ne concerne pas pour autant l'homme en général comme espèce, pour reprendre l'exemple de Jupiter, mais bien un individu précis :

> Hoc autem aliter solvi potest. Pronomen enim inventum est tribus modis (tribus modis *Pal* : causa necessitatis *W* causa nominis *Ar*), ut res significata per nomen operetur ad actum in prima et secunda persona, et impleret defectum cum supposito cum verbo (c. s. c. v. *Ar Pal* : in supposito verbi *W*) eiusdem persone, in tertia persona inventum est ut removeat ambiguitatem persone agentis (*Pal* f. 136rb).

***W* f. 55rb**	**ad XIV 23-30 *Pal* f. 136va**
Sed actus non connotat rationem sed proprie patet ratio. Quare dicitur poni pro proprio. De hoc quere supra vel in Doctrinali.	Ulterius vide quod actus non contingit (competit *Ar*) homini in communi. Nunquam enim illa species homo bibit vel legit vel disputat nisi in quantum hic homo signatur.

1.5. La question des noms généraux

Le problème, très débattu au Moyen Âge[50], comme le montre l'expression de *magna altercatio* employée par Jupiter, vient de la confrontation entre Donat, qui classe 'quis, quae, quod' dans les pronoms indéfinis (*Min.* 3 p. 357, 5-7), et Priscien (*IG* II 18 GLK II p. 55, 14-16), qui classe ces termes parmi les noms généraux dans sa tripartition (noms propres, communs, généraux[51]). Les auteurs du

50. Voir pour l'historique de ce débat ROSIER - STEFANINI 1990.
51. Cf. ROSIER - STEFANINI 1990, p. 285-86. Cf. aussi Pierre Hélie, *Summa* éd. REILLY 1993, p. 628, qui reprend le classement de Priscien en l'opposant explicitement à celui de Donat : «Concludit itaque quindecim esse

XII[e] s. démontrent en suivant Priscien leur caractère nominal, classification qu'approfondissent les Modistes.

Jupiter aborde le sujet à deux endroits de son commentaire au chapitre des pronoms ; la première occurrence se trouve dans la série de questions générales en tête de la glose. Il pose d'entrée le problème : «pourquoi Donat a-t-il rangé 'totus', 'quis' et 'qualis' sous le pronom, qu'est-ce-qui l'a poussé à les sortir du nom alors que ce sont sans doute possible des noms comme on le voit ailleurs et comme l'atteste Priscien ?». Cette mention constitue probablement un renvoi à la seconde occurrence de la question, où elle est traitée beaucoup plus longuement[52].

Jupiter, on s'en souvient, est un partisan de Donat. Et comme tel, il ne peut admettre que Donat se soit trompé. Il soutient donc que Donat n'a jamais eu l'intention de dire que 'quis' était un pronom ; si Donat a cité 'quis' ici, c'était pour donner un exemple de nom qui signifie de façon confuse (par opposition à discrète[53]). Comme si l'argument lui paraissait un peu faible, Jupiter en ajoute un second, disant que Donat fournit aussi comme exemples *talis* et *qualis*, ce dont on pourrait également conclure, si on le voulait, que ce sont des pronoms. On voit que Jupiter sépare ici les cas litigieux, s'aidant de l'un pour régler l'autre[54]. Arrive enfin l'argument d'autorité : il est impossible qu'un homme tel que Donat ait pu se tromper, lui qu'Alain de Lille (et ce n'est

---

pronomina, que omnes fatentur esse pronomina, quod dicit propter 'quis', 'qualis' et 'quantus' et cetera que Donatus putavit esse pronomina, ipse autem nomina».

52. «Potest queri quare 'totus', 'quis' et 'qualis' reposuit sub pronomine et quare motus fuit illa deponere a nomine cum sine dubio nomina sunt ut visum est alibi et ut testatur Priscianus». (Q.I.4.1, *Pal* f. 134ra)

53. «Dicendum est breviter quod reposuit ea inter pronomina non quia vellet innuere quod pronomina sint, sed ratione exempli quia voluit exemplificare de quibus nominibus que sunt confusa, nec innuebat aliquid melius ad propositum suum declarandum quam 'quis' et 'qui', et ideo exemplificavit de 'quis', quod est confusum valde. Et ideo gratia exempli reposuit inter pronomina, non autem alio modo. Unde exempla ponimus non ut vera sint, sed ut sentiant adiscentes. Est autem littera Donati talis : qualitas pronominum in quo est bispartita est quomodo : aut enim finita sunt pronomina aut infinita, finita ut 'ego', 'tu', infinita autem ut 'quis, que, quod'. Unde sicut illa nomina sunt infinita ita quedam pronomina sunt infinita.» (Q.I.4.1, *Pal* f. 134ra)

54. «Item ipse ponit exemplum de 'talis', 'qualis', ergo posses concludere si velles quod sunt pronomina, quod falsum est». (Q.I.4.1, *Pal* f. 134ra)

pas la première fois que Jupiter utilise la citation) couvre d'éloges[55]. L'argumentation est assez différente de celle de Raoul le Breton qui admettait, lui, que Donat s'était trompé, et citait Remi d'Auxerre disant que Donat n'avait soutenu cette erreur que par respect pour son maître[56].

Dans la deuxième occurrence de la question du classement de 'quis' et 'qui' (Q.II.2), Jupiter reprend la même opinion, dans des termes un peu différents, même s'il rappelle encore une fois l'existence d'une *magna altercatio* entre Donat et Priscien.

> Nunc alia occurrit dubitatio utrum 'quis' et 'qui' sint eiusdem partis orationis et si sit quod sic, utrum sint nomina vel pronomina, et de hoc fit magna altercatio inter Donatum et Priscianum. (...) Circa secundum sciendum quod maxima est dissensio inter doctores nostros gramatice de istis. Priscianus vult quod sint nomina, Donatus vult quod sint pronomina cum ad omne suppositum pertineant. (QII.2, *Pal* f. 136v-137r)

Jupiter mentionne cependant cette fois l'existence d'une troisième opinion, qui tentait de concilier Donat et Priscien, en disant que 'quis' et 'qui' sont à la fois des noms et des pronoms : ce sont des pronoms en ce qu'ils signifient de manière indéterminée, mais des noms en ce qu'ils possèdent une qualité conférée par la démonstration et la relation. Il signale aussi que ce dernier courant, dont nous n'avons pas trouvé trace, complique les choses plus qu'il ne les simplifie :

> Alii vero utrumque sustinere volentes ponunt ea esse nomina et pronomina. Dicunt enim quod sunt pronomina cum illud significent indeterminate quod significant. Sunt autem nomina prout acquirunt sibi qualitatem mediante demonstratione et relatione. Et ideo propter illorum diversitatem difficile est istius questionis discutere veritatem.

Malgré une formule respectueuse à son égard (*salva Donati reverentia*), la condamnation de Donat est cette fois beaucoup plus nette que dans la première occurrence de la question, ce qui permet aussi à Jupiter d'éliminer la troisième opinion :

55. «Absit enim quod tantus homo quantus fuit Donatus erravit, quem Alanus commendans vocat emphatice gramaticam» [Alain de Lille, *Anticlaudianus* éd. BOSSUAT 1955, II 493-494 p. 87]. (Q.I.4.1, *Pal* f. 134ra)

56. «Ut dicit Remigius super Donatum, Donatus dixit 'quis' et 'qui' esse pronomina non opinione propria, sed amore magistri sui, Didimi, quia ille opinabatur ipsa esse pronomina». (Éd. ENDERS - PINBORG 1980, Q.40 p. 240)

Dico autem ad presens salva Donati reverentia immitando Priscianum quod 'quis' et 'qui' sunt nomina et non pronomina. Propter quod etiam sequitur quod tertia opinio nulla sit. (...)

Et ex dictis etiam sequitur quod non tenet opinio Donati nec valet ratio principaliter movens ipsam, ad hoc quod 'quis' et 'qui' possint esse pronomina, ut visum est in corpore questionis. Similiter sequitur quod non valet opinio volentium salvare Donatum et Priscianum, qui posuerunt 'quis' et 'qui' esse nomina et pronomina, pronomina secundum se et absolute, nomina vero ut acquirunt qualitatem mediante demonstratione et relatione. Hoc enim est inconveniens, nam modi significandi accidentales non sunt causa modorum significandi essentialium. Relatio et demonstratio sunt modi significandi accidentales illius pronominis vel saltem quedam passiones modi significandi referentis et demonstrantis consequentes. Propter quod ipsi non bene vident quod dicunt. (Q.II.2, *Pal* f. 137rb)

Nous verrons infra (cf. 3) que les différentes générations de glose ont hésité sur la question délicate du classement de 'qui' à adopter la classification de Donat ou celle de Priscien. Ces tâtonnements, liés aussi au fait qu'Évrard classe 'qui' parmi les pronoms, trouvent un écho chez Jupiter qui reprend malencontreusement des gloses antérieures qui ne rectifiaient pas cette opinion. Le problème vient en effet des vers 83-87 du *Graecismus* :

Prima notitia fit, si demonstratio fiat,
Fitque secunda notitia, quando relatio fiet,
Cumque relatio fit, fit sepe notitia rerum
Tertia, ceu si quis dicat *qui proelia fecit*
Is de quo prima precessit mentio facta.

Les pronoms réfèrent soit par la démonstration (*prima notitia*), soit par l'anaphore (*secunda notitia*). Évrard introduit pourtant ici une *tertia notitia*, qui correspond à un second type de relation, c'est-à-dire à 'qui', pronom relatif ; on voit que cette opinion va à l'encontre de la position commune mentionnée plus haut qui fait de 'qui' un nom relatif.

La tradition <T1> de glose ne fournit pas de glose marginale sur ce passage. Il est en revanche commenté, et de façon presque identique par <T2b> et <T2c> ; ni l'une ni l'autre de ces familles n'introduit pourtant explicitement l'idée que 'qui' est un pronom :

W f. 56r	*Pa2* f. 86r
	Hic ponit actor differentiam inter demonstrationem et relationem, et dicit quod per relationem fit prima notitia, per relationem secunda, et ostendit ad quod triplex notitia de re potest esse. Prima habet fieri per demonstrationem, secunda per relationem primam, tertia per relationem secundam, quia
PRIMA NOTITIA ut cum dicitur 'quis legit ?', 'is de quo fama est' ; quando dicis 'quis legit' habemus primam notitiam ; cum dicis 'is', habemus secundam notitiam <om. hom.> et secundam relationem. Et plures non habent fieri notitie quam tres et due relationes.	cum dicitur 'quis legit ?', 'is de quo sermo est' ; quando dicis 'quis legit' habes primam notitiam ; cum dicis 'is', habes secundam notitiam et primam relationem ; cum dicis 'de quo', habes tertiam notitiam et secundam relationem. Et plures notitie non habent fieri quam tres et due relationes.
Vel sic : quando queritur 'quis legit etc. ?', et respondetur 'is', habes secundam notitiam et primam relationem ; et cum dicitur 'de quo fama est ?', habemus tertiam notitiam et secundam relationem et plures non habent fieri notitie quam tres et due relationes.	Vel sic quando queritur 'quis legit ?', respondetur 'is', habes secundam notitiam et primam relationem. Cum dicitur 'de quo sermo est ?', habemus notitiam tertiam et secundam relationem, et plures non habent fieri notitie quam tres et due relationes.

Jupiter reprend cette glose, assez obscure, sans rien y modifier et surtout sans critiquer l'avis d'Évrard :

> PRIMA NOTITIA : hec est illa pars in qua actor aliquid addit. Dicit quod per antecedens habet fieri prima rei cognitio sive notitia vel demonstratio, per relativum vero secunda notitia et prima relatio vel tertia notitia et secunda relatio. Et sic prima notitia est quando dicitur 'quis legit', 'is de quo fama est' ; 'quis legit', tu habes primam notitiam. Cum vero dicitur 'is', habes secundam notitiam et primam relationem. Et cum dicis 'de quo', habes tertiam notitiam et secundam relationem quia plures non habent fieri notitie quam tres et due relationes.

Ces différentes gloses, avec les contradictions qu'elles impliquent au regard des opinions contemporaines, reflètent les problèmes de classement rencontrés par la tradition grammaticale dans le classement de 'qui', nom ou pronom relatif. On en rencontre un autre écho dans la question 41 de Raoul le Breton, qui reconnaît que des exemples comme *Sor currit qui disputat* pourraient amener à classer 'qui' parmi les pronoms, mais réfute cet argument en rappelant la différence entre un pronom, qui peut renvoyer indifféremment à des substances ou à des

qualités par son mode de signifier, et ce 'qui', qui ne le peut que grâce à son signifié[57].

Ce que l'on voit ici, c'est à quel point l'opinion véhiculée par une glose est liée au type dont elle relève : une glose marginale, devenue intercalaire, survit avec ses éléments périmés parce qu'elle n'est ni supprimée ni réécrite, s'opposant ainsi doctrinalement au commentaire par questions qui est d'une génération plus jeune. Deux opinions contradictoires et concurrentes se trouvent ainsi circuler parallèlement, celle de la glose marginale reprise en glose intercalaire et celle du commentaire par questions.

2. ANAPHORE ET DEIXIS

Nous verrons dans la classification des pronoms qu'ils se répartissent, pour les pronoms de troisième personne, en démonstratifs, relatifs, et démonstratifs et relatifs. La *discretio* est éliminée par Jupiter au cours d'une question (Q.II.11) comme impossible en grammaire et est donc mise nettement à l'écart des autres principes de définition des pronoms (cf. la question *utrum discretio sit possibilis in gramatica*[58]). Seules subsistent donc la démonstration et la relation, qui confèrent au pronom (indéterminé par lui-même) la capacité à désigner soit une chose présente (*demonstratio* par *prima notitia*), soit une chose absente (*relatio* par *secunda notitia*). L'étude des espèces du pronom montrera que la glose distingue la démonstration *ad sensum* chez Jupiter, *ad oculum* dans *W* comme chez Pierre Hélie[59] (par le pronom *iste*) de la démonstration *ad intellectum* (par le pronom *hic*).

2.1. Position de la question

La définition de ces deux caractéristiques du pronom, anaphore et deixis, suscite depuis longtemps des questions chez les commentateurs

57. ROSIER - STEFANINI 1990, p. 300.
58. *Pal* f. 140va. On retrouve cette question chez Raoul le Breton (éd. ENDERS - PINBORG 1980, Q.36 p. 215), qui y répond affirmativement au contraire de Jupiter.
59. *Summa* éd. REILLY 1993, p. 630, 4-7.

sq.), qui pose la question suivante : pourquoi Priscien ne les énumère-t-il pas parmi les accidents du pronom ? Pierre Hélie propose trois explications possibles : la démonstration, la relation et la discrétion font pratiquement partie de la substance du pronom (*demonstratio, relatio et discretio sunt quasi substantialia*) ; deuxième explication, elles ne se rattachent qu'à la flexion des pronoms ; troisième explication, qui figure aussi chez Jupiter, elles ne concernent pas individuellement tous les pronoms (*nullum istorum generale est ad omnia pronomina*).

2.2. *Évolution de la question au XIII^e s.*

Martin de Dacie (ca 1270) reprend le problème, et signale que pour certains grammairiens, démonstration et relation sont des accidents du pronom. Il ne se range pas à cette opinion et préfère parler de modes de signifier secondaires[60]. Boèce de Dacie dans sa Quaestio 107 (*utrum pronomini accidat demonstratio et relatio*) signale également (*quod non*) que Priscien n'énumère pas la démonstration et la relation parmi les accidents du pronom, et ajoute que, toujours d'après Priscien, sans démonstration et relation les pronoms sont vains (*cassa et vana*), ce qui n'en fait donc pas des accidents. Les arguments en sens contraire (*quod sic*) sont au nombre de deux :

1) D'après Priscien, la relation est un accident du pronom à la troisième personne.

2) Démonstration et relation sont des modes de signifier du pronom : il existe en effet des pronoms démonstratifs, des relatifs, des démonstratifs et relatifs, mais ni essentiels généraux (car alors tout pronom serait démonstratif et relatif, et l'on retrouve le troisième argument de Pierre Hélie) ni spéciaux car toute partie du discours impliquant la démonstration et la relation serait un pronom. Démonstration et relation sont donc des modes de signifier accidentels du pronom[61].

On retrouve cette qualification de modes de signifier, à peu près à la même époque que Jupiter, dans la *Grammatica speculativa* de Thomas d'Erfurt : ces deux modes de signifier sont rattachés à deux propriétés, propriété de présence pour la démonstration (où l'on retrouve la *prima*

60. «Notandum quod quidam dicunt quod demonstratio et relatio accidunt pronomini. Hoc non intelligo aliter nisi quod sunt modi significandi posteriores respectu primi» (XXXIV 104 p. 51, 1 sq.).

61. Éd. Pinborg-Roos 1969, Q. 107 p. 245.

propriété de présence pour la démonstration (où l'on retrouve la *prima notitia*), propriété d'absence pour la relation (où l'on retrouve la *secunda notitia*[62]). Michel de Marbais donne dans sa *Summa* une version différente : démonstration et relation ne sont pas des modes de signifier accidentels mais des passions qui en découlent ; le terme de *consequentes* rappelle d'ailleurs le *posteriores* de Martin de Dacie[63]: Pour Raoul le Breton en revanche, démonstration et relation sont des accidents du pronom[64].

2.3. La solution de Jupiter

Jupiter pose aussi dans son commentaire la question du statut de la démonstration et de la relation (*utrum demonstratio et relatio sint modi accidentales pronominis vel de eius essentia*). Trois arguments s'opposent pour lui à ce que la démonstration et la relation soient des modes de signifier accidentels du pronom : un mode de signifier ne doit pas s'opposer au signifié, or le pronom signifie un étant indéterminé alors que la démonstration et la relation démontre et réfère de façon certaine ; Donat ne parle pas de la démonstration et de la relation, donc les évoquer comme modes de signifier accidentels équivaut à critiquer Donat (*vel tu dabis Donatum diminutum*, dit Jupiter) ; étant donné que sans démonstration et relation les pronoms

62. «Modus ergo significandi, qui vocatur demonstratio, sumitur a proprietate rei, quae est proprietas certitudinis, et praesentiae, seu notitiae primae intellectus ; et hunc modum Donatus vocat qualitatem finitam ; et hic modus constituit pronomen demonstrativum. (...) Modus significandi qui vocatur relatio, sumitur a proprietate rei, quae est proprietas absentiae, et incertitudinis, seu notitiae secundae ; unde Donatus appellat istum modum qualitatem pronominis infinitam ; et hic modus constituit pronomen relativum» (XXII 39 p. 200).

63. «In primis igitur est advertendum quod demonstratio et relatio non sunt aliqui modi significandi accidentales pronominis, sed sunt quaedam passiones alios modos significandi pronominis consequentes» (éd. KELLY 1995, p. 75 sq.).

64. «Propter hoc dico quod quocumque modo accipitur demonstratio et relatio semper sunt accidentia pronomini, quia illud sine quo pronomen potest intelligi et significari est sibi accidentale.» ENDERS - PINBORG 1980, Q. 59 p. 301.

sont *cassa et vana* selon l'expression de Priscien, celles-ci semblent plus relever des modes essentiels que des modes accidentels (Q.II.1).

Les arguments opposés sont au nombre de deux (Priscien dit que la démonstration est un accident du pronom de troisième personne ; étant donné que la démonstration et la relation ne sont pas des modes essentiels, elles ne peuvent être que des modes accidentels), avant la solution qui déclare explicitement rejeter l'opinion de plusieurs autres grammairiens (*Ad questionem istam dimittendo plurium opinionem, breviter dico duo, Pa1* f. 135vb).

Cette double solution affirme premièrement que la démonstration et la relation ne sont pas des modes du pronom mais des passions qui suivent les modes du pronom :

> Primo enim dico quod demonstratio et relatio non sunt modi pronominis sed sunt passiones illos modos sequentes pronominis. (*Pa1* f. 135vb)

On voit ainsi que Jupiter reprend dans ses termes mêmes Michel de Marbais (cf. p. 75 : *demonstratio et relatio non sunt aliqui modi significandi accidentales pronominis, sed sunt quaedam passiones alios modos significandi pronominis consequentes*), mais avec une nuance d'expression qui est peut-être importante. Jupiter (d'après *Ar* et *Pa1*) dit *illos* (*modos*) et non *alios* (*modos*) comme Michel de Marbais. Démonstration et relation sont donc des passions qui suivent les (*illos*) modes de signifier du pronom (sans être elles-mêmes des modes de signifier), et non pas des modes de signifier du pronom qui en suivent d'autres (*alios*). C'est cependant bien en reprenant Michel de Marbais que Jupiter rejette l'*opinio plurium*, c'est-à-dire des Modistes de la génération précédente, qui voyaient dans la démonstration et la relation des modes de signifier.

La démonstration de cette définition est totalement calquée aussi sur celle de Michel de Marbais :

Michel de Marbais p. 75	Jupiter Q.II.1
Quod statim declaratur : quoniam sicut ex unione animae cum corpore causatur vita tamquam aliqua passio consequens ista duo, sic etiam ex unione modi significandi demonstrantis qui est in pronomine demonstrativo cum modo significandi demonstrabilis qui est in nomine demonstrato, causatur ipsa demonstratio et constructio demonstratoria, quod patet dicendo 'iste homo currit'. (...)	Primum sic in simili declaratur, quia sicut nos videmus quod vita est quedam passio consequens unionem anime cum corpore, sic demonstratio est quedam passio consequens modum significandi demonstrantis et demonstrati. Unde dicendo *iste Sor currit*, ibi est constructio demonstrativa sive demonstratio ex istis duobus modis constituta similiter.
Si etiam ex unione modi significandi referentis (...) causatur ipsa relatio et constructio relatoria, quod patet dicendo 'Socrates currit et ipse disputat'. Hoc enim pronomen 'ipse' significat per modum referentis et hoc nomen 'Socrates' per modum relati ; et in unione istorum duorum consistit relatio. Unde ista constructio dicitur relatoria.	Dicendum est de relatione. Nam relatio est quedam passio consequens modum referentis et relati. Unde dicendo 'Sor currit qui disputat vel ille disputat', ibi est constructio relatoria vel relatio ex istis duobus modis constituta. Propter quod sequitur quod demonstratio et relatio non sunt modi significandi accidentales, sed sunt quedam passiones dictos modos significandi consequentes.

La comparaison entre la vie, passion résultant de l'union du corps et de l'âme, et la démonstration, passion résultant de l'union d'un mode démontrant et d'un mode démontré vient de Michel de Marbais, de même que les exemples (*iste homo currit* qui devient *iste Sor currit* chez Jupiter, *Socrates currit et ipse disputat* qui devient probablement *Sor currit et ille disputat*[65] chez Jupiter). Il en va de même aussi pour la terminologie *demonstratoria-relatoria :* dans le premier cas *Pa1* et *Ar* donnent tous deux *demonstrativa* qui est plus courant, dans le second *Pa1* poursuit en donnant *relativa* mais *Ar relatoria*, ce qui suggère que l'original de Jupiter devait bien donner *demonstratoria* et *relatoria*, soit la même terminologie que celle de Michel de Marbais.

Le second volet de la réponse de Jupiter consiste à dire, mais la formulation est assez obscure, que les constituants de la construction ne sont pas la démonstration et la relation, mais les modes accidentels dont elles découlent. L'argument en faveur de cette opinion reprend une fois de plus la terminologie que nous avons vue plus haut chez Michel de Marbais, mode du démontrant et du démontré, mode du référent et du

65. On trouve en effet, dans *Ar*, *Sor currit qui disputat vel ille disputat*, et dans *Pa1*, *Sor currit qui disputat*, différences de lecture sur un passage difficile.

référé[66]. Jupiter se rallie donc à la position de Michel de Marbais, en l'insérant dans une discussion canonique. L'originalité réside aussi dans le fait qu'il signale que la question est un point de divergence entre Donat et Priscien, ce que ne font ni Boèce de Dacie ni Michel de Marbais. Le second argument *quod non* rappelle que Donat ne parle pas de la démonstration et de la relation, le premier argument *quod sic* note que Priscien considère la démonstration comme un accident du pronom de troisième personne.

3. LES ESPÈCES DU PRONOM

3.1. Le classement des pronoms dans <T2b>

Pa2 constitue un cas très particulier, en insérant dans la classification des pronoms 'quis' et 'qualis' ; il précise cependant qu'il suit Donat et que selon Priscien, ce sont des noms (voir tableau p. 444). *Pa2* subdivise d'entrée les pronoms en indéfinis (*quis* et *qualis*), sur le modèle de Donat[67], et en définis : ces pronoms définis sont les quinze pronoms de Priscien avec en plus *idem*. Pierre Hélie s'interroge dans sa *Summa* (p. 628, 54) sur le fait que Priscien ne classe pas *idem* parmi les pronoms, et répond en arguant du fait qu'il est composé de *is* et *demum*. Les gloses reprennent cette étymologie mais ajoutent toujours, en plus des pronoms simples, le pronom «composé» *idem*. Évrard ne classait pas *idem* parmi les pronoms mais se

66. «Secundo dico quod demonstratio et relatio non sunt aliquam constructionem constituentes, sed modi accidentales quos accidentaliter consecuntur. (...) Secundum simili patet ex dictis cum nihil sit constructionis principium formaliter, nisi sit aliquis modus significandi, ut patuit. Demonstratio et relatio sunt quedam passiones gramatice et non modi accidentales. Manifestum est quod non sunt aliquam constructionem constituentes, modi autem quos consequuntur scilicet modus demonstrantis et modus demonstrati, modus referentis et relati sunt principia constructionis, cum mutuam inter se convenientiam habeant seu proportionem. Et sic patet quid ad questionem sit dicendum.» (*Pa1* f. 135vb)

67. Cf. Min. 3 (éd. HOLTZ 1981) p. 588, 5-7 : «Aut enim finita sunt pronomina aut infinita. Quae sunt finita ? Quae recipiunt personas, ut ego, tu ille. Quae sunt infinita ? Quae non recipiunt personas, ut quis quae quod». Cf. aussi Mai. II 11.

limitait à la liste de Priscien, complétée par le relatif *qui*.

3.2. Le classement des pronoms dans <T2c>

La glose telle qu'on la trouve en 1263 dans *W* (voir tableau p. 445), et dont Jupiter est comme d'ordinaire plus proche, divise au premier abord les pronoms en simples (les quinze de Priscien) et composé (*idem*, comme dans *Pa2*). On retrouve un peu plus bas la division en indéfinis et en définis mais seulement après la division entre primitifs et dérivés, telle qu'on la trouve chez Priscien et Pierre Hélie (*Summa* p. 627, 42 sq.). La division en définis et indéfinis que l'on trouve ensuite sert à mettre à part, parmi les pronoms primitifs, *ego* et *tu*.

3.3. Le classement des pronoms dans <T3>

La classification des pronoms de Jupiter (tableau p. 446) ne change donc que peu de choses à celle de *W* : la notion de défini et d'indéfini disparaît, remplacée par une tripartition en première, seconde et troisième personnes. Le pronom de troisième personne *is* ne s'appelle plus simple par rapport au réciproque *sui*, mais est simplement qualifié de non-réciproque. On a cependant le sentiment que Jupiter emprunte la sophistication du classement des pronoms dérivés à l'autre branche de la tradition <T2>, car la fin de la division est traitée beaucoup plus rapidement dans *W*.

CONCLUSION : RÉALITE D'UNE APPROCHE MODISTE ?

En conclusion, il faut tenter d'évaluer la réalité de l'approche modiste dans le *Graecismus*, car la glose du chapitre sur le pronom telle qu'on la trouve dans le commentaire de Jupiter se présente

Classement des pronoms dans <T2b> (*Pa2*) :

infinitum						quis*
						qualis*
finitum	simplex	primitivum	1e persone			ego
			2e persone			tu
			3e persone	demonstrativum	ad sensum	iste
					ad intellectum	hic
				relativum	reciprocum	sui
					simplex	is
				demonstrativum et relativum	qui potest iungi tribus personis	ipse
					qui potest iungi tertie tantum	ille
		derivativum	a pronomine prime persone	a genitivo plurali	singulari	meus
					possessivum	noster
					gentile	nostras
			a pronomine secunde persone	a genitivo plurali	singulari	tuus
					possessivum	vester
					gentile	vestras
			a pronomine tertie persone			suus
	compositum					idem

* quis et qualis qui sunt pronomina secundum Donatum, secundum Priscianum non (*Pa2*, f. 84v-85r)

Classement des pronoms dans <T2c> (*W*, 1263) :

<table>
<tr><td rowspan="13">Simplex</td><td rowspan="9">primitivum</td><td colspan="3">finitum</td><td>ego</td></tr>
<tr><td colspan="3"></td><td>tu</td></tr>
<tr><td rowspan="7">infinitum</td><td rowspan="2">demonstrativum</td><td>ad oculum</td><td>iste</td></tr>
<tr><td>ad intellectum</td><td>hic</td></tr>
<tr><td rowspan="2">relativum</td><td>simplex</td><td>is</td></tr>
<tr><td>reciprocum</td><td>sui</td></tr>
<tr><td>demonstrativum et</td><td>trium personarum</td><td>ipse</td></tr>
<tr><td>relativum insimul</td><td>unius persone</td><td>ille</td></tr>
<tr><td rowspan="4">derivativum</td><td colspan="3">a pronomine prime persone</td><td>meus
noster
nostras</td></tr>
<tr><td colspan="3">a pronomine secunde persone</td><td>tuus
vester
vestras</td></tr>
<tr><td colspan="3">a pronomine 3e persone</td><td>suus</td></tr>
<tr><td colspan="4"></td><td>idem</td></tr>
<tr><td>Compositum</td><td colspan="4"></td></tr>
</table>

Classement des pronoms de <T3> (*Ar, Pal*) :

<table>
<tr><td rowspan="15">Simplex</td><td rowspan="11">primitivum</td><td colspan="3">1e persone</td><td>ego</td></tr>
<tr><td colspan="3">2e persone</td><td>tu</td></tr>
<tr><td rowspan="6">3e persone</td><td rowspan="2">demonstrativum</td><td>ad oculum[1]</td><td>iste</td></tr>
<tr><td>ad intellectum</td><td>hic</td></tr>
<tr><td rowspan="2">relativum</td><td>reciprocum</td><td>sui</td></tr>
<tr><td>non reciprocum</td><td>is</td></tr>
<tr><td>demonstrati-vum et relativum insimul</td><td>cum verbo cuiuslibet persone</td><td>ipse</td></tr>
<tr><td>cum verbo tertie persone</td><td>ille</td></tr>
<tr><td rowspan="5">derivativum</td><td rowspan="2">a pronomine prime persone</td><td colspan="2">a genitivo singulari</td><td>meus</td></tr>
<tr><td>a genitivo plurali</td><td>possessivum</td><td>noster</td></tr>
<tr><td>gentile</td><td>nostras</td></tr>
<tr><td rowspan="2">a pronomine secunde persone</td><td colspan="2">a genitivo singulari</td><td>tuus</td></tr>
<tr><td>a genitivo plurali</td><td>possessivum</td><td>vester</td></tr>
<tr><td>gentile</td><td>vestras</td></tr>
<tr><td>a pronomine 3e persone</td><td colspan="3">suus</td></tr>
<tr><td>Compositum</td><td colspan="4"></td><td>idem</td></tr>
</table>

[1]ad oculum *Ar*] ad sensum *Pal*.

comme la reprise, avec assez peu de changements internes, de commentaires de la tradition <T2>, principalement de la filière <T2c> dont relève *W*. Le principal aménagement a consisté en l'insertion systématique de questions empruntées à des sources modistes de générations différentes, signification du pronom et aptitude à être sujet prises chez Raoul le Breton, définition de la démonstration et de la relation comme des passions accompagnant les modes accidentels du pronom prise chez Michel de Marbais.

En faveur d'une véritable influence modiste sur la glose, existent les lectures et les sources de Jupiter. Nous avons pu voir à diverses occasions que toutes ses lectures étaient des auteurs modistes, ou appartenant à la tradition logique modiste : il emprunte la matière de son prologue à Jean de Dacie, son introduction au chapitre IX à des commentaires modistes sur les *Réfutations Sophistiques*, utilise Michel de Marbais et Raoul le Breton pour commenter les pronoms, et fait allusion à un *codex modorum significandi*.

Cette approche influencée par les théories modistes est compréhensible si l'on se souvient que Jupiter a pu faire ses études à Paris vers 1280 et donc suivre des leçons de maîtres modistes. Des emprunts littéraux permettent de voir aussi que Jupiter semble avoir été particulièrement marqué par la lecture de Michel de Marbais, et l'incipit de son prologue (*Secundum quod ex intentione Philosophi libro Metheororum, capitulo de ortu foncium et fluviorum, habetur communiter perpendere*) est en réalité calqué sur l'incipit du commentaire de Michel de Marbais sur le *Priscien mineur* (*Secundum quod ex intentione Philosophi contingit perpendere et ut iam evidenter contingit declarare*[68]). On trouve d'autres tournures voisines dans le chapitre sur le pronom, comme la mention des *nostri doctores gramatice*, présents chez Michel de Marbais (p. 58, 7) et cités par Jupiter dans sa première question sur le pronom : *de hoc fit magna altercatio inter nostros doctores gramatice.*

Jupiter cite par ailleurs ce commentaire de Michel de Marbais, en parallèle de ses propres écrits, dans sa glose sur le chapitre du nom : *Relativa illorum interrogativorum melius poterit alibi specificari scilicet in scriptis Iovis vel in scriptis Michaelis supra Priscianum* (*Pal* f. 164va, ad *Graec.* XX 10). On rencontre une autre mention dans la glose du vers XXVII 61 (*Item natura istorum alibi habetur videlicet in copia magistri Micaelis de Marbasio et ideo de ipsis quo ad presens*

68. Cf. BURSILL-HALL 1981, 38.9.2.

supersedeo, *Ar* f. 143va). Hormis ces mentions isolées, les auteurs modistes ne sont pas cités par Jupiter qui n'invoque dans son commentaire du pronom que des grammairiens cités par les générations précédentes, Donat, Priscien et Pierre Hélie en particulier.

On peut donc avoir là encore, plus même que dans les autres sections, l'impression d'un plaquage artificiel de théories sur une base qui n'est pas faite pour les supporter, et que finalement l'empreinte modiste est moins sensible que l'influence intentionnaliste par exemple. Il faut donc essayer de déterminer si l'on peut dire par exemple que Jupiter appartient vraiment lui-même à un courant modiste.

Un premier indice peut être donné par l'emploi de l'expression *modi significandi*. On rencontre cette expression chez Jupiter, et seulement dans cette tradition de glose d'ailleurs, à plusieurs reprises hors du chapitre sur les pronoms, dans son prologue au *Graecismus*[69], dans son commentaire du *prohemium* d'Évrard de Béthune[70], et dans son introduction au chapitre I[71]. L'emploi de l'expression n'est cependant pas suffisant comme caractéristique d'un mouvement de pensée, l'idée que les *modi significandi* sont les principes de la grammaire étant largement admise dès la première moitié du XIII^e^ siècle[72]. Ce qui est plus intéressant, c'est que ces emplois sont plutôt rares chez Jupiter en dehors de son commentaire sur les pronoms, dont nous avons vu qu'il participait d'une rénovation de la glose dans cette section. Le premier point est donc que les *modi significandi* n'arrivent que vers 1300 dans le commentaire du *Graecismus* et de façon très modeste. D'autre part,

69. Prologue 1 : «Nunquam enim complectitur aliam dictionem nisi per modum significandi proportionalem sibi in aliam dictionem existentem, et propter hoc dicitur ordinabilis ad significandum» (Prol. 1, 6.1.1.1).

70. Glose du *prohemium* : «Tempore enim istius actoris erant quidam errantes in gramatica et ab eius regulis deviantes, quoniam contra rectam modorum significandi compaginem dictiones sibi adinvicem copulabant» (*Pal*, f. 6rb).

71. «Forma autem in ipsa oratione est debita unio ipsorum constructibilium per modos significandi adinvicem proportionabilium. Finis autem dicitur esse sententia constructibilibus resultans» (*Ar* f. 12va). Cf. aussi une dernière occurrence à la fin du commentaire : «Vide quod quidquid dictum fuerit nullum nomen de mundo per se et proprie cum accusativo construi potest cum modos significandi proportionales inter se non habeant» (*Ar* f. 142va).

72. Cf. ROSIER 1999.

les modes de signifier proportionnels correspondent à une terminologie nettement modiste mais tardive[73].

Jupiter donne cependant des preuves plus concrètes de ses opinions modistes. Nous avons vu ainsi qu'il rétablissait le principe de correction grammaticale d'énoncés comme *cappa cathegorica*[74] (cf. IIe partie, chap. II, 3.1.1). Nous avons vu aussi (cf. Ière partie, chap. I, 2.4.2) que la glose du *quoniam* initial se modifie dans le commentaire : à la question «peut-on dire que *quoniam* est une conjonction, puisqu'ici il ne conjoint rien», la génération <T2> propose deux solutions, 1) *quoniam* est une conjonction suspensive, qui à la différence de *quia* n'a pas besoin d'être placée entre deux propositions, 2) *quoniam* ne conjoint peut-être rien selon la lettre mais il conjoint au moins selon l'*intellectus*. <T2> approuve la deuxième solution, que Jupiter critique pour adopter la première, la construction ne devant jamais être validée par le sens de la phrase mais ne devant sa correction qu'à des principes grammaticaux. Il remanie d'autre part le début du chapitre IX en introduisant des réflexions sur l'équivocation qui sont typiquement modistes, comme le fait de voir dans *canis* une seule *vox* mais trois *dictiones*.

Pourtant, Jupiter ne change rien à la méthode de commentaire instaurée par la tradition <T2> pour les figures, reprenant pour chacune l'impropriété et la double cause excusante. Ce traitement est même annoncé dès le prologue de Jupiter[75], qui reprend ainsi littéralement la glose <T2c>. On trouve même explicitement l'idée dans son introduction au chapitre II (barbarisme, solécisme, vices annexes, Ar f. 23vb) que la figure est un *medium*, un moyen terme entre le correct et l'incorrect[76]. C'est également dans le prologue de Jupiter, et dans cette tradition <T3> seulement que l'on trouve un exposé complet de la théorie intentionnaliste, appuyé sur l'exemple canonique *turba ruunt*.

73. Cf. ROSIER 1988c, p. 88 n. 59.

74. «Quero enim a te utrum ista iudicio grammatici *homo est asinus* sit congrua vel ne. Et constat quod sic quod negare non potes nisi velis primis principiis (...) obviare» (*Ar* f. 11rb).

75. «Per hoc quod est sub rectitudinis deviatione tangitur capitulum de figuris et vitiis que dicuntur a gramatice regulis deviare, et hoc est dupliciter, aut cum causa excusante aut sine causa excusante. Si primo modo, sic tanguntur figure que habent aliquid congruitatis saltem secundum apparentiam, et incipit illud capitulum *Est proprie metha*. Si secundo modo, sic sunt vitia annexa que incipiunt ibi *Est soloecismus*» (Prol. 1, 6.1.1.1).

76. «Item quia figura est medium inter congruum et incongruum, ideo ratione duplici patet ordo quare figuris vitia postponuntur» (Ar f. 23vb).

D'autre part, on voit parfois Jupiter infléchir certaines gloses, comme dans le cas de l'*idiopasis* : il rectifie l'opinion de la glose <T2> qui voyait dans des tournures comme *ego diligo me* une figure de construction, affirmant qu'il y a là tout au plus une figure de locution, étant donné qu'il n'y a aucune anomalie syntaxique[77]. Il infléchit aussi le commentaire de la section des figures, au moins dans les introductions : il rappelle en effet en y insistant, et dans des termes assez virulents, que l'on ne saurait trouver des *rationes excusantes* au barbarisme et au solécisme.

Son prologue est aussi le moment où Jupiter se penche comme ses prédécesseurs sur le sujet du manuel, et nous avons vu qu'il ne voulait y voir que l'étude des parties du discours comprises sous le rapport de la construction. Cette position ne l'empêche pourtant pas de traiter les chapitres lexicographiques comme les commentaires précédents. De même, on ne trouve jamais chez Jupiter l'idée explicitement exposée que les *partes orationis* doivent être définies à partir d'un mode de signifier qui leur serait propre[78].

Peut-on donc réellement parler d'une approche modiste du *Graecismus* pour cette dernière génération de commentaire ? L'emploi d'une terminologie modiste dans certaines sections, la reprise de questions courantes dans les traités modistes pourraient le laisser penser. Le fait cependant que les passages les plus modistes soient des emprunts littéraux à Radulphus Brito ou à Michel de Marbais fait plutôt penser à une reprise du commentaire antérieur avec un habillage plus récent.

On a en fait l'impression que Jupiter cumule toutes les approches de la grammaire. Sa formation en grammaire spéculative modiste et sa connaissance de théories récentes lui permettent de composer un commentaire plus adapté au chapitre du pronom, mais toucher au commentaire de la section des figures ne relève manifestement pas de son projet, non plus que rénover le commentaire des sections lexicographiques. La section des figures garde avec lui un commentaire spéculatif intentionnaliste, les parties lexicographiques un commentaire lexicographique qui est même renforcé par le recours à de nouveaux lexicographes comme Guillaume Brito. On retrouve ainsi, à l'intérieur

77. «Sed vere nullam discrepantiam invenies in principiis construendi sicut bene ostenditur per argumenta, nec dicende sunt figure constructionis sed potius locutionis, eo quod una et eadem persona agit et patitur.» (*Ar* f. 18vb).

78. Cf. ROSIER 1983, p. 88.

d'un commentaire homogène, puisque d'un même auteur, l'opposition entre deux approches de la grammaire, l'approche intentionnaliste qui accepte la possibilité des figures et adopte un système à trois valeurs (correct-incorrect-figuré), et l'approche modiste qui ne prend pas en compte les figures et fonctionne selon un système à deux valeurs (correct-incorrect[79]), comme si à chaque objet correspondait une technique grammaticale particulière.

Jupiter s'inscrit ainsi dans la génération de Raoul le Breton († 1320) et Jean Duns Scot († 1308, probablement la même année que Jupiter) : à la différence des analyses des générations précédentes, ces deux auteurs prennent en effet en compte l'intention de signifier du locuteur, par exemple dans les cas d'équivocation[80]. Il est significatif que ce soit cette génération de modistes, et elle seule, qui se soit penchée sur le *Graecismus*. On a en fait l'impression que c'est parce que le modisme a intégré finalement une réflexion sur l'intention de signifier du locuteur qu'un auteur modiste comme Jupiter peut reprendre à son compte l'approche intentionnaliste des figures.

ANNEXE - Les questions traitées dans le commentaire de Jupiter (*Pal* f. 132 sq., *Ar* f. 98v sq.)

I. Questions préliminaires

1. De significato pronominis : utrum pronomen significet per modum substantie mere de suo modo significandi essentiali specialiter.

Questiones alie :

1a. Utrum nomen debeat precedere pronomen.
1b. Utrum pronomen possit supponere.
2. De ordine huius capituli.
3. De causis inventionis pronominis.
4. Alique questiones circa istam materiam incidentes.
4.1. Quare actor iste 'totus', 'quis' et 'qualis' reposuit sub pronomine.
4.2. Quare 'ego', 'tu' duplicem habent terminationem in genitivo.
4.3. Item queritur quare 'sui' non habet duas terminationes.
4.4. Item cum ita sit quod pronomen gentile nascatur a genitivo plurali, nomen gentile a singulari, queritur quare hoc est.
4.5. Item queritur quare potius pro nomine proprio ponitur quam pro apellativo.
4.6. Item queritur quare 'sui' non habet nominativum.

79. Cf. ROSIER 1988c, p. 15.
80. Cf. MARMO 1995.

4.7. Item queritur utrum 'ego' habeat pluralem numerum.
4.8. Item potest opponi de ordine pronominis ad nomen.
4.9. Viso de ordine pronominis, videndum est quid sit pronomen.
4.10. Item queritur quare cum habeamus partem orationis que significat substantiam cum qualitate et aliam que significat substantiam meram sicut pronomen, queritur quare non habemus aliam partem que significet meram qualitatem.
4.11. Utrum pronomen sit pars orationis.
4.12. Utrum pronomen 'sui' habeat nominativum.

II. Expositio littere : questiones incidentes :
1. Utrum demonstratio et relatio accidant pronomini.
2. Utrum 'quis' et 'qui' sunt pronomina.
3. Que sit differentia inter genitivum primitivi et possessivi.
4. Utrum pronomen possit supponere.
5. Quare ista pronomina 'hic' et 'iste' carent vocativis.
6. Quare hoc pronomen 'ille' caret vocativo.
7. Quare non inveniuntur relativa in prima et secunda persona.
8. Quare relationem ad sensum non habemus.
9. Quare relativum cum suo antecedente construitur in proportione generis, numeri et casus.
10. Quare hoc pronomen 'hic' potius ponitur loco dictionis articularis quam pronomen aliud.
11. Utrum discretio sit possibilis in gramatica arte.
12. Utrum possessiva sint nomina vel pronomina.
13. Utrum sint plura pronomina dirivativa vel pauciora quam vii.
14. Quare a 'sui' non est factum similiter pronomen gentile.
15. Cuius persone sit hoc pronomen 'meus'.
16. Quare hoc pronomen 'meus' non additur prime persone sicut additur tertie.
17. De pronominibus relativis quare carent vocativis.
18. Quare hoc pronomen 'ego' vocativum non habet.

Trois approches de la grammaire
conclusion

Trois traditions de commentaire se sont donc relayées sur le *Graecismus*, pour en faire un instrument scolaire de plus en plus complet et technique. Nous avons vu que ces traditions ne coïncidaient pas exactement avec les trois approches de la grammaire que nous avons décrites, approches lexicographique, intentionnaliste et modiste, puisque la génération intentionnaliste, qui n'ajoute pas que le traitement spéculatif des figures, est aussi celle qui enrichit énormément le commentaire lexicographique, et que cet enrichissement est poursuivi par la génération modiste, qui ne désavoue pas le commentaire intentionnaliste des figures. Chaque tradition apporte cependant sa spécificité à une section particulière du commentaire et donne une nuance nouvelle à la glose.

Au-delà du fait que ces approches ne sont manifestement pas ressenties comme incompatibles, puisque les sections du *Graecismus* demeurent de toute façon assez cloisonnées, il reste que les manuscrits sont extrêmement hétérogènes et que les témoins qui réussissent à cumuler ces diverses approches sont très rares, de plus en plus rares à mesure que le texte s'enrichit. Pour résumer, il subsiste beaucoup plus de manuscrits émanant de <T1> que de représentants de <T2>, qui sont eux-mêmes beaucoup plus nombreux que les représentants de <T3>.

Conclusion

Trois générations de gloses se sont relayées en un siècle pour faire du *Graecismus* un manuel lisible et utile à l'enseignement de la grammaire. La première tradition de glose, <T1>, a abordé le manuel d'un point de vue essentiellement lexicographique : il s'agissait d'éclaircir le sens du texte et de son vocabulaire, et d'apporter des compléments d'explication, toujours plus lexicographiques que grammaticaux. Cette tradition, vraisemblablement due à Jean de Garlande vers 1235-1240, s'est dédoublée en deux sous-familles, <T1a> qui a conservé le texte de Jean de Garlande de façon anonyme, <T1b> qui a débarrassé le *Graecismus* de ses interpolations pour donner un nouvel ensemble composite, réunissant le texte original d'Évrard et la glose de Jean de Garlande.

La seconde tradition, <T2>, s'est penchée sur le manuel d'un point de vue plus grammatical. Formé à la Faculté des Arts, peut-être par Adénulphe d'Anagni, entre 1250 et 1260, le premier auteur de cette nouvelle glose (T2a) a réécrit complètement le commentaire antérieur en y introduisant des innovations liées à l'enseignement artien, prologue introductif avec division des sciences et questions épistémologiques, et traitement spéculatif des figures. Cette nouvelle glose n'a pas donné satisfaction, à cause des opinions assez inhabituelles qu'elle faisait circuler (l'adjectif qui signifie un affect soit signifié soit visé, le fait que *cappa cathegorica* ne soit correct que *secundum quid*, la justification étonnante, même si la terminologie est tout à fait canonique, de son incorrection par recours aux modes de signifier généraux, etc.), et a été presque aussitôt remplacée par <T2b>, qui a elle-même donné

naissance à <T2c>, en 1263 au plus tard. <T2b> n'a survécu à l'état brut dans aucune copie retrouvée, mais a été reprise et remaniée vers 1269, peut-être à Saint-Victor de Paris, en tout cas dans un centre riche en textes anciens. Vers 1269, ce centre a mis en circulation, et de façon intensive, des gloses sans cesse enrichies, précédées de prologues compilés, qui fournissent des transitions alternatives aux maîtres pour commencer leurs cours. Un certain manque de discernement a permis l'intégration des vers critiques de Jean de Garlande issus de <T1a>, comme s'il s'agissait de vers illustratifs, ainsi que la réapparition du prologue *Quemadmodum*, autrefois éliminé avec <T2a> pour les erreurs qu'il contenait.

Enfin, vers 1300, Jupiter, pseudonyme d'un maître de grammaire qui s'appelait Jean (de Clacy ?), et qui est probablement à identifier avec Jean dit de Vignay, commentateur dijonnais du *Doctrinale* vers 1290, a composé une glose rénovée sur le *Graecismus*. S'inspirant de gloses antérieures, mais rédigeant un nouveau prologue, il a également introduit une manière de commenter le *Graecismus* liée à l'influence modiste des cours qu'il a entendus à la Faculté des Arts de Paris vers 1280. Cette approche modiste n'invalide pas pour autant l'approche intentionnaliste utilisée par la génération précédente, au contraire : Jupiter fait partie de ces modistes des années 1300 qui prennent à nouveau en compte l'intention de signifier dans l'analyse de certains énoncés.

Il est d'ailleurs frappant de constater que trois générations de maîtres anglais à Paris sont à l'origine directe ou indirecte des gloses du *Graecismus* : Jean de Garlande est à la source des premières gloses attestées sur le texte ; Robert Kilwardby et Roger Bacon ont inspiré, par leur réflexion intentionnaliste, la seconde génération de commentaires ; enfin, Jupiter fait des emprunts littéraux à Raoul le Breton dans son chapitre sur le pronom.

L'étude des gloses permet de se rendre compte que le véritable texte, celui qui intéresse les enseignants, est bel et bien constitué par le commentaire, les vers du *Graecismus* n'étant plus là que comme instrument de mémorisation, non d'eux-mêmes, mais de ce cours. Il importe peu dans ces conditions que la lettre du texte soit fausse, du moment que la lecture est bonne. C'est ce qui fait l'intérêt d'avoir des gloses correctes, et aussi ce qui réduit le texte à sa substance, une liste de termes à commenter, une liste de mots à connaître, avec leur définition exacte, celle qui est donnée par la glose. Le fait que le *Graecismus* affirme textuellement que zeugme et polysyndeton sont une

seule et même figure devient ainsi secondaire : le glosateur est là pour lire la phrase de façon à lui faire dire exactement le contraire.

Étudier les gloses permet aussi et surtout de pénétrer dans un monde très vivant[1]. Pour s'améliorer, la glose essaie en permanence de se débarrasser des scories, des interpolations, des erreurs, etc. La rapidité avec laquelle <T2a> a été éliminée montre l'efficacité du procédé. Mais retomber dans des erreurs anciennes est un risque permanent, lié à un mode de transmision spécifique par copies croisées. C'est ce qui explique les mises en garde permanentes, destinées aux copistes et aux maîtres, sur la qualité d'opinions douteuses ou périmées, que l'on ne conserve que pour mieux les invalider. Ce monde très vivant est aussi celui des jeunes diplômés de la Faculté des Arts qui se consacrent à la grammaire, et rédigent des gloses directement inspirées par les cours qu'ils ont entendus. Ces comportements littéraires descendants semblent caractéristiques des gloses du *Graecismus*.

La caractéristique majeure de cette glose est cependant d'être précisément *une* glose, unique, retravaillée à chaque génération, et non un ensemble de commentaires découlant d'origines différentes. C'est le fait d'être un texte unique qui fait de cette glose un texte à part, au fonctionnement si particulier : plusieurs genres littéraires viennent successivement s'y inscrire, en accompagnant à chaque fois un contenu doctrinal différent, mais sur une base de départ unique et stable.

Cette étude a également permis de souligner les liens du *Graecismus* avec le *Doctrinale :* le remaniement de l'un a vraisemblablement été conditionné par la lecture de l'autre ; ils sont associés presque dès les origines par les contemporains ; les deux manuels doivent souvent leurs gloses aux mêmes auteurs, de Jean de Garlande à Jupiter. Cette étude a également mis en lumière les liens qui unissent les deux manuels et celui de Pierre d'Espagne. Ce sont trois autorités médiévales et non antiques, qui bénéficient de commentaires, servent dans des cadres souvent très proches, et présentent parfois des compilations de prologues voisines.

Les analogies relevées entre le *Graecismus* et le *Doctrinale* ne doivent toutefois pas faire oublier les différences qui séparent les deux traités. Jean de Garlande a achevé et signé sa glose du *Doctrinale* mais n'en a pas fait autant pour le *Graecismus* ; Alexandre de Villedieu a eu les honneurs de la parodie, pas Évrard[2]. De plus, le lien entre les deux manuels semble se distendre à la fin du Moyen Âge, avec le

1. Cf. LUSIGNAN 1986, p. 49.
2. Cf. LEHMANN 1963, 13 p. 223.

fléchissement du nombre de copies du *Graecismus*, alors que le nombre de manuscrits du *Doctrinale* reste stable. Cette première impression devra être confirmée par une étude plus approfondie du rôle des deux manuels dans l'enseignement.

IIIème partie

Édition des prologues contenus dans le ms. Paris BnF lat. 14746

Introduction à l'édition

1. Principes d'édition

Le ms. Paris BnF lat. 14746 (*Pa1*) est une compilation de compilations rassemblant au XIV^e^ s. cinq prologues dont les dates de rédaction vont des années 1250 pour le plus ancien (Prol. 2) à environ 1300 pour le plus récent (Prol. 1). Il présente à ce titre les défauts de ses qualités : aboutissement de toute une chaîne de stratifications, il permet de comprendre comment ces textes sont liés entre eux par l'histoire de l'enseignement du *Graecismus*, mais comporte aussi un nombre de fautes et d'omissions assez élevé. On a donc suivi *Pa1* en le corrigeant lorsqu'il le fallait à l'aide d'autres mss.

2. Les manuscrits utilisés

2.1. Le Prologue 1

Deux mss. ont été utilisés pour l'édition du premier prologue, tous deux de la première moitié du XIV^e^ s., *Pa1* (Paris BnF lat. 14 746), qui a servi comme pour toute cette étude de point de départ, et *Ar* (Arras Bibl. Mun. 880). *Pa1* a été choisi comme base, malgré ses nombreux défauts, pour la connaissance des traditions antérieures qu'il manifeste. Il s'agit cependant d'un ms. critiquable à bien des égards, en particulier à cause de mauvaises habitudes de lecture probablement imputables à son copiste : confusion entre 'e' et 'o' (adeptio/adoptio, artes/artos, propono/propero, etc.), confusion entre les abréviations de 'qui' et 'que', 'quoniam' et 'quia', 'sive' et 'secundum', interversions systématiques de *Pa1* par rapport à son modèle (cf. Ière partie, chap. I), nombreuses omissions, en particulier par homéotéleute.

2.2. Les Prologues 2-3-4-5

Pour ces prologues, ont été utilisés les mss. suivants (cf. aussi sur ces manuscrits I^e partie, chap. I, 2.2) : *Pa1* ; *Pa2* (Paris BnF lat. 15133, 1270, Saint-Victor) ; *Pa3* (Paris BnF lat. 18522, XIII^e s.) ; *Pa4* (Paris BnF lat. 14842, XIII^e s.) ; *Pa5* (Paris BnF lat. 8158, XV^e s.) ; *Va1* (Vat. Reg. 1694, XIII^e s., France) ; *Va2* (Vat. Reg. 1654, 1269, France).

3. Conspectus siglorum

<...>	addenda censeo
[...]	delenda censeo
†...†	corrupta esse puto
add.	addit
om.	omittit

Table des prologues

Prologue 1 (Sicut quod ex intentione) 465
1. Invocatio 465
2. Commendatio scientie 465
2.1. Quare scientia appetenda sit 466
2.2. Impedimenta 471
3. Diffinitiones et descriptiones scientie 475
3.1. Diffinitiones scientie 475
3.2. Descriptiones scientie 476
4. Divisio scientie 478
4.1. Scientia mechanica 478
4.2. Scientia liberalis 480
4.2.1. Scientia liberalis practica 480
4.2.2. Scientia liberalis speculativa 481
4.2.2.1. Scientia liberalis speculativa de rebus 481
4.2.2.2. Scientia liberalis speculativa de signis 482
5. Grammatica 483
5.1. Definitiones grammatice 484
5.1.1. nutrix antiquissima 484
5.1.2. secundum Remigium 485
5.1.3. secundum Petrum Heliam 485
5.1.4. secundum Isidorum 486
5.2. Divisiones grammatice 486
5.2.1. secundum Donatum 486
5.2.2. secundum Priscianum 487
6. Accessus ad Grecismum Eberhardi Bethuniensis 488

6.1. Causa quadruplex ... 488
6.1.1. Causa materialis ... 489
6.1.1.1. Solutio propria : sermo ordinabilis ad significandum ... 489
6.1.1.2. Solutio antiqua : dictionum expositio ... 490
6.1.2. Causa formalis ... 491
6.1.3. Causa efficiens ... 491
6.1.4. Causa finalis ... 491
6.2. Carminis qualitas ... 492
6.3. Utilitas ... 492
6.4. Vita auctoris ... 493
6.5. Titulus ... 494
6.6. Explanatio ... 495

Prologue 2 (Quemadmodum legitur in Genesi) ... 497
1. Divisio scientie ... 497
1.1. Origo scientie ... 497
1.2. Scientia liberalis ... 497
1.2.1. Etymologia ... 497
1.2.2. Divisio scientie liberalis ... 498
1.2.2.1. Scientia naturalis ... 498
1.2.2.2. Scientia moralis ... 499
1.2.2.3. Scientia rationalis sive sermocinalis ... 500
2. Gramatica ... 501
2.1. Divisiones gramatice ... 501
2.1.1. secundum Donatum ... 501
2.1.2. secundum Priscianum ... 502
2.2. Diffinitiones gramatice ... 502
2.2.1. secundum Isidorum ... 502
2.2.2. Definitio alia ... 503
2.3. Questiones ... 503
2.3.1. utrum de sermone in communi una possit esse scientia sive ars ... 503
2.3.2. utrum gramatica precedat logicam ... 505
2.3.3. utrum gramatica sit scientia sive ars ... 505
3. Accessus ad Graecismum ... 507
3.1. Causa quadruplex ... 507
3.2. Utilitas ... 508
3.3. Cui parti philosophie supponatur ... 508
3.4. Explanatio ... 508
3.5. Intentio ... 509
3.6. Utrum liber iste sit de gramatica ... 511

Prologue 3 (Nature nostre) ... 512
1. Divisio scientie ... 512
2. Accessus ad Graecismum ... 512

2.1. Causa quadruplex 513
2.2. Causa suscepti operis 513
2.3. Cui parti philosophie supponatur 513

Prologue 4 (Beatus vir) 515
1. Invocatio 515
2. Commendatio scientie 516

Prologue 5 (Gramaticam trivialis apex) 520
1. Gramatica 520
1.1. Gramatica pars trivii 520
1.2. Definitiones grammatice 521
1.2.1. nutrix antiquissima 521
1.2.2. secundum Remigium 522
1.2.3. secundum Isidorum 523
1.2.4. definitio alia 523
1.3. Divisiones gramatice 523
1.3.1. secundum Donatum 523
1.3.2. secundum Priscianum 524
1.4. Utilitas 524
2. Explanatio Graecismi 525

<Prologue 1>

<1. Invocatio>

Secundum quod ex intentione Philosophi libro *Metheororum*, capitulo de ortu fontium et fluviorum, habetur communiter perpendere[1], non est virtus nisi per Deum, sine quo nulla natura consistit, nulla doctrina instruit, nullus usus expedit, sine quo nichil est validum neque sanctum, cuius auxilium in principio cuiuslibet operis humiliter est implorandum, quo premisso nullum vite fundatur exordium, secundum quod dicit Plato in *Thimeo* : «Proficit absque Deo nullus in orbe labor, etiam ex ope celesti fit quidquid habetur honesti et venit a superis quod agas bene vel mediteris[2]». Et in Alexandro : «Omnia descendunt a summo culmine rerum[3]». Huius igitur opificis in istius operis principio auxilium humiliter imploro, cuius sapientia inenarrabilis, cuius potentia insuperabilis, cuius virtus inestimabilis, ut meum ingressum instruat, meum progressum dirigat, meum egressum feliciter finiat et consummet[4].

<2. Commendatio scientie>

«Felix nimium prior etas contenta fidelibus arvis et multum prodiga luxus facilique sera solvebat ieiunia glande[5]» ; verba sunt Boetii 2° *De consolatione philosophie*. In quibus verbis intendit antiquos philosophos commendare, qui propter thesaurum scientie

9 neque *Ar*] sive *Pal* 17 instruat...egressum *Ar om. Pal* 21 fidelibus *Ar*] felicibus *Pal* | arvis] armis *PalAr* | et...glande *Pal*] etc. *Ar* nec inerti perdita luxu facilique sera solebat ieiunia glande solvere Boet. *Consol. Phil.* 2, 5, 1 sq.

1Cf. le début de Michel de Marbais, *Summa de Modis Significandi*, éd. Kelly, 1995. 2Plato *Tim.* p.20, 6. 3Galter. Castil. Alex. 3, 514. Cf. le commentaire de l'explicit du *Graecismus* dans *Pal* f.214: «Explicit Ebrardi: Actor iste ad operis finem deveniens sciens quod a summo culmine videlicet ab omni salvatore omnes humane actiones descendunt et derivantur iuxta illud Galteri : omnia descendunt a summo culmine rerum, summo regi gratiatur creatori.» 4Voir aussi pour ce type d'invocation le commentaire aux *Summulae* de Pierre d'Espagne dans le manuscrit de Todi Bibl. com. 54 : «Cum summum auxilium sit teste Platone in Thymeo in principio cuiuslibet operis implorandum...», et la *Philosophia* d'Olivier le Breton (inc. : «O gloriosum rerum principium quod est principium sine principio...») ; cf. Lafleur-Carrier 1997, p. 474. 5Boet. *Consol. Phil.* 2, 5, 1.

acquirendum ardua montium cacumina ascendebant, ibidem veritatem rerum perscrutantes et vitam suam in adeptione istius preciosi thesauri qui scientia dicitur, per quem in cognitionem sui creatoris devenitur, insinuantes. Cum enim viderent rerum mirabiles bonitates[6], inceperunt philosophari rerum veritates indagando, tandem ad prime cause notitiam devenerunt. In hiis autem debent antiqui philosophi commendari, moderni vero vino vitiisque submersi[7], qui scientias iam inventas et apertas negligunt et ad motus illicitos se convertunt, debent veraciter vilipendi, cum tamen illa scientia sit ab omnibus appetenda quadam inclinatione naturali ut ait Philosophus 2° *Metaphisice* : «Omnes homines naturaliter scire desiderant[8]», et appetunt scientiam.

<2.1. Quare scientia appetenda sit>

Unde illa scientia multis de causis est appetenda secundum omnium philosophorum intentionem. Illa enim propter octo est appetenda[9]. Primum est quia <possibilis> est ad habendum, secundum est quia facilis est ad retinendum et acquirendum, tertium est quia est utilis ad retinendum, quartum est quia est humani intellectus perfectio, quintum est quia summi creatoris cognitio, sextum est quia illa est circumstantiarum quas illa scientia acquirit in sanctitate detentio, septimum est quia scientia suum possessorem amabilem reddit et divitem, octavum est exemplum antiquorum secundum quod iam tactum est.

<2.1.1> Primo enim philosophia est appetenda quia possibilis est ad habendum, quia secundum quod dicit Avicenna, natura aliquid

26 adeptione *Ar*] adoptione *Pa1* **50** possibilis *coniecimus om. Pa1* aliquid sagacissimum *coniecimus* sagacissimum *Pa1* sagacissimum quid *Ar*

6Cf. le début de la glose *Admirantes*. 7Cf. Verg. *Aen.* 2, 266 et Ennius (Macrob. 6, 1, 20) : «nunc hostes vino domiti somnoque sepulti». 8Arist. *Metaph.* I 980a21 ; cf. Aubry de Reims (GAUTHIER 1984, 19-20 p. 30) avec la traduction de Jacques de Venise. 9Cf. *Accessus philosophorum*, éd. LAFLEUR 1988, p. 179-80, 2-14 : «philosophica disciplina tribus de causis est appetenda». Ce thème se retrouve aussi (cf. ibid. note) dans la *Philosophica disciplina* (1-15), chez Arnoul de Provence (*Divisio Scientiarum* 100-113), Jean de Dacie (*Divisio Scientie* p. 10, 16-23 et p. 11, 18 à p. 12, 4), dans les prologues *Ad nutum altissimi* (ms. Oxford, CCC 243 f. 12ra), *Deus causat esse omnibus* (ibid. f. 14ra), *Ut vult Philosophus* (ms. Brugge, Stadsbibl. 539, f. 1rb).

sagacissimum est et nichil facit sine fortissima ratione. Etiam Philosophus libro *Metaphisice* dicit quod «omnes homines naturaliter scire desiderant[10]», naturaliter idest naturali inclinatione. Et cum homo naturaliter scire appetat, manifestum est quod scientia possibilis est ad habendum.

<2.1.2> Secundum est quod scientia facilis est ad acquirendum. Quod patet quoniam illud est facile ad acquirendum quod duplici via cognoscitur. Sed scientia duplici via cognoscitur, scilicet via inventionis et via doctrine. Ergo facilis est scientia. Unde Petrus Helias supra illud verbum Prisciani «quanto iuniores tanto perspicatiores[11]», dicit enim, nos summus sicut nanus supra humeros gigantis, quoniam sicut nanus videt quicquid gigas videt et adhuc plus, etiam nos moderni videmus quidquid antiqui viderunt, et adhuc facilius invenimus aliquid aliud per nostri ingenii perspicitatem sive industriam. «Turpe enim est semper inventis uti et non inveniendis», secundum quod dicit Boetius in *Disciplina scolarium*[12].Unde Alanus : «Pigmea humilitas excessui superposita gigantes eius, altitudine exsuperat et rivus excaturiens in fontem multipliciter [supercrescit et] excrescit[13]».

<2.1.3> Tertium est quod scientia est utilis ad recipiendum [vel retinendum] <quod apparet quia illud est utile ad recipiendum> per quod defectus tam ex parte anime quam ex parte corporis relevantur. Sic est per scientiam, ergo etc. Et hoc est quod dicit Aristotiles quinto *Methaphisice*, «Humana natura multipliciter est ancilla[14]». Sed per

51 fortissima *Ar*] forma-ma *Pal* **64** perspicitatem sive *Ar*] perspicationem, potestatem vel *Pal* **65** Turpe...scolarium *om. Ar* **67** Pigmea *Ar*] pignea *Pal* superposita *Ar*] supra *Pal* | altitudine *Ar*] altitudinem *Pal* **68** supercrescit et *Pal om. Ar* **70** vel retinendum *Pal om. Ar* **71** quod...recipiendum *Ar om. hom. Pal*

10Arist. *Metaph.* I 980a21. **11**Sur cette formule de Priscien (*IG* epist. 1 GLK II p. 1, 6-7) et sa postérité, cf. SILVESTRE 1967, et plus particulièrement sur sa traduction chez Bernard de Chartres par l'image des nains juchés sur les épaules de géants JEAUNEAU 1967. **12**Ps.-Boet., *De disciplina scolarium*, éd. WEIJERS 1976, 5, 4 p. 121 : «Quippe miserrimi est ingenii semper inventis uti et nunquam inveniendis». **13**Alain de Lille, *Anticlaudianus* (éd. BOSSUAT 1955), prol. p. 5 : «Cum pigmea humilitas excessui superposita giganteo, altitudine gigantem proveniat et rivus a fonte scaturiens in torrentem multiplicatus excrescat». **14**Arist. *Metaph.* 2, 982b30. On retrouve la même version chez Jean de Dacie, *Divisio scientie*, éd. OTTO 1955, p. 3, 1. Cf. TJ : «Multiplex enim natura ancilla hominum est» ; TC : «Natura namque hominum multipliciter ancilla est».

scientiam relevatur et liberatur, secundum quod inferius apparebit in divisione scientiarum[15]. Et ad hoc advertens Philosophus primo *Politicorum* dicit quod «homines vigentes intellectu et virtutibus intellectualibus merito debent dici aliorum rectores, sed qui virtutibus intellectualibus non vigent sed sunt robusti et corpore fortiores debent esse aliorum servi et subditi[16]».

<2.1.4> Quarto scientia est appetibilis pro tanto quia humani intellectus est perfectio. <1v> Perfectio autem humani intellectus consistit in scientiis quantum ad scientiam speculativam, in virtutibus specialiter quantum ad scientiam practicam seu activam. Istam autem perfectionem, que est scientia, sequitur maxima delectatio in sciendo, in tantum quod quicumque hanc delectationem gustavit, omnem aliam delectationem parvipendet. Et hoc est quod dicit Averroys super septimum *Physicorum* : «<Si> cuilibet facienti opus proprium delectatio est in opere proprio, [et] quanto nobilior [est] virtus, nobilius [est] opus, <tanto maior est delectatio in habendo opus> illud[17]». Sed virtus intellectiva est virtus nobilior omnibus aliis virtutibus, et eius opus, quod est intelligere seu scire, est opus nobilissimum. Ergo cuius delectatio nobilissima et delectabilissima. Et hoc est quod dicit Avicenna nono *Methaphisice* sue capitulo de permissione divina : «Cuius perfectio est nobilior et habundantior, maior, diuturnior et appropriatior, et cuius actio est perfectior, nobilior et fortior, illius delectatio quam habebit erit excellentior et nobilior et sapientior[18]».

<2.1.5> Quintum est, propter quod scientia est appetibilis, [et] magnitudinis summi creatoris cognitio. Per philosophicam

---

79 fortiores *Ar*] fortes *Pal* **84** scientiam *Ar*] potentiam *Pal* **85** sciendo *Ar*] prosperitate *Pal* **88** septimum *PalAr*] octavum *JDDS* | Si *JDDS om. PalAr* **90** tanto...opus *Ar* (*JDDS*) *om. hom. Pal* **91** Sed *PalAr*] constat quod *JDDS* omnibus *Pal om. ArJDDS* **92** seu *JDDS*] sed *Pal* ceu *Ar* **94** sue *ArJDDS*] sive *Pal* **97** fortior *ArJDDS*] formatior *Pal* **100** Per philosophicam *JDDS*] per phisicam *Pal* propter philosophicam enim *Ar*

15Cf. infra Prol. 1, 4.2. **16**Arist. *Pol.* 1, 1252b31-32 : «Homines ratione et intellectu vigentes naturaliter aliorum domini sunt et rectores...» Cf. Jean de Dacie, *Divisio scientie*, p. 3, 5 sq. Tout ce paragraphe est emprunté à Jean de Dacie, *Divisio scientie* p. 10, 19 sq., et constitue chez celui-ci la première des raisons de rechercher la science. **17**Averr. *Phys.* VIII proh. (JDDS p.10). **18**Avicenna, *De philosophia prima* 9,7 cité JDDS p. 11.

disciplinam provehimur ad cognitionem universi, cuius occulta virtute cognita, quam similiter tribuit cognitor [summus vel] suus, incitamur in amorem, timorem, reverentiam et honorem tanti creatoris.

<2.1.6> Sextum est[19], propter quod scientia appetenda est, decentia circumstantiarum[20] quas scientia requirit in sciente, que sunt tres, ut dicit Philosophus libro *De plantis*[21], scilicet mobilis affluentie contemptus, felicitatis future appetitus, et mentis illustratio, quorum primo nichil honestius, secundo nichil felicius, et tertio nichil compendiosius ad amborum adeptionem poterit invenire.

<2.1.7> Septimum[22] sumitur ex parte ipsius scientie que suum possessorem reddit amabilem et divitem. Quod scientia divitem reddit, patet per Tullium dicentem : «<Omnis stultus servus est et miser[23]», ergo per oppositum omnis sapiens dives est et dominus.

<2.1.8> Octavum et ultimum propter quod scientia est appetenda est exemplum antiquorum quod iam haberi potest ex premissis. Et etiam patet per philosophum dicentem> : «Si haberem unum pedem in sepulcro et alium extra et adhuc possem addiscere rem, addiscere non cessarem[24]».

102 similiter... suus *Pal*] sibi cognitor suus tribuit *Ar* sibi suus tribuit conditor *JDDS* | incitamur *JDDS*] mutatur *Pal* miratur *Ar* **106** dicit... libro *PalAr*] dicitur in principio libri *JDDS* | scilicet mobilis *JDDS*] si nobilis *Pal* vel nobilis vel nobilis et melius *Ar* **107** appetitus *ArJDDS*] appetitur *Pal* **109** adeptionem *ArJDDS*] adoptionem *Pal* **110** ex... scientie *Pal*] ex parte scientie *Ar* a parte effectus ipsius *JDDS* **112** Omnis... 116 dicentem *Ar om. hom. Pal* **117** sepulcro *Pal*] tumulo *Ar*

19Troisième raison de Jean de Dacie, p. 11-12. **20**L'expression *decentia circumstantiarum* figure aussi dans l'*Accessus philosophorum* (éd. LAFLEUR 1988 l. 9), dans la *PD* 11, *DS* 109 et chez Aubry de Reims p. 29, 10. **21**Alfred de Sareshel (Alfredus Anglicus), *De Plantis*, éd. MEYER 1841, prol. p. 3. **22**Quatrième raison et éléments de la cinquième raison de Jean de Dacie, *Divisio scientie* p.12 sq. **23**Cf. Cic. *De finibus bonorum et malorum*, 1, 18, 59. **24**Cette citation commune au Prologue 1 et à *Felix nimium* de la collection «Hervé le Breton» se retrouve aussi chez Olivier le Breton, *Philosophia*, et chez Jean de Dacie, *Divisio Scientie*, p. 12, 19-21. La citation est souvent attribuée à Sénèque, sans se retrouver pour autant dans ses œuvres, ni authentiques ni attribuées par le Moyen Age (cf. LAFLEUR 1995, D7 note 31) ; ce n'est toutefois pas le cas chez Jean de Dacie et dans le Prologue 1. D'autre part, *tumulo* est la leçon commune, sauf chez Jean de Dacie et dans un des manuscrits du Prologue 1, qui le remplacent par *sepulcro* : faut-il en déduire, vu la proximité de Jupiter avec Jean de Dacie, que *sepulcro* représente la leçon qu'avait effectivement choisie Jupiter ? En troisième lieu, *discere* est la leçon commune aux

Hoc etiam patet per Socratem, qui veniens Athenas omnes divitias suas in mare proiecit ne ab inquisitione scientie impediretur. Unde dicit : «Aurum mergo ne mergar ab ipso[25]».

Hoc etiam patet per Democritum, qui proprium oculum eruit ne istis mundialibus sensibus caducis et volubilibus esset impeditus sed libere vacare posset intellectus operibus.

Hoc enim apparet per Senecam : «Quidnam stultius quam quod non disceris non discere ? In theatrum senex deferar et nullum par sine me pugnabit. Ad philosophiam ire non me erubescam. Quare ? Quia tamdiu discendum est quamdiu nescius es ; et si non proverbio credimus, quamdiu credimus[26]». Iuxta illud :

Discamus veluti semper de tempore tuti,
Vivamus puri quasi simus cras morituri.

Unde Quintilianus : «Amor studii et usus lectionis non scolarum temporibus sed vite spatio terminatur[27]».

Et hoc recitat Boetius recommendando antiquos philosophos secundum quod iam tactum est superius, 2° *De consolatione philosophie*, dicens «Felix nimium prior etc.[28]».

122 cruit *coniecimus*] eruit et erurebat *Pal* eruebat *Ar* **125** quod...discere ? *Ar*] non discere non discis *Pal* **132** Quintilianus *Ar*] Quintinus *Pal* **136** etc *Pal*] contenta fidelibus armis nec in hinc prodiga luxu facilique sera soluebat ieiunia glande *Ar*

deux compilations d'Oxford, alors que Jean de Dacie et Jupiter ont *addiscere*. Jupiter la donne cependant au style direct comme les deux introductions d'Oxford au contraire de Jean de Dacie. Enfin, comme très souvent, on voit que la citation est nettement allongée et renforcée dans le Prologue 1.

25Cf. Aubry de Reims, 51-52 p. 31 : «legitur etiam de Socrate quod merces proiecit in mare ne sibi nocerent ad studendum». Cf. Hier., *epist.* LVIII 2, éd. J. LABOURT (Paris, 1953) t. III p. 75, 14-17, cité par R. A. GAUTHIER 1984, p. 31 n., et LAFLEUR 1995, D3 n. ; Hier., *Adversus Jovinianum* II 9 : «Unde Crates ille Thebanus, proiecto in mari non parvo auri pondere : Abite, inquit, pessum malae cupiditates : ego vos mergam, ne ipse mergar a vobis». Voir ausi un autre écho chez Thierry de Saint-Trond, *Quid suum virtutis*, éd. PARAVICINI, 1980, 148 («Ne male me mergas te bene mergo prior»). **26**Sen. *ad Lucil.* 76, 2 («...si proverbio credimus, quamdiu vivas»). **27**«Cum gramatices amor et usus lectionis non scholarum temporibus, sed vitae spatio terminentur». *Inst. orat.* I VII 12 (éd. COUSIN 1975, I p. 126). Cité par Aubry de Reims, 22-23 p. 30. L'édition du texte par J. Cousin donne *grammatices amor*, la version habituelle du Moyen Age est *amor scientie*, mais le Prologue 1 donne de ce passage une troisième leçon, *amor studii*, qui ne semble pas être attestée ailleurs. **28**Boct. *Consol. Phil.* 2, 5, 1.

Et hoc testatur Petronius, veteres recommendando dicens : «Priscis temporibus apud philosophos artes viguerunt ingenue quia certamen fuit inter eos ne quid lateret seculis profuturum. Omnes enim herbarum succos cognovit Democritus et ne virgultorum lapidumque lateret potestas inter studia, etatem consumpsit et excellentissimum montis cacumen conscendit ne ipsum celi motus stellarumque lateret[29]». Et hoc dicit Petronius antiquos commendando. «Sed prochpudor, dicit idem Petronius modernos vituperando, nos moderni vino vitiisque submersi, quod antiqui fecerunt derelinquimus, ymmo quod peius est spernimus nec paratas artes audimus sed tantum accusatores vetustatis vitia docemus[30]».

Huic etiam potest auctoritas Alani consonare dicentis : «Que nostrorum cecitas modernorum, que mentis alienatio, que fragilitas scientie, que nostri debilitas intellectus nubem opposuit igniculumque rationis exulare coegit et a dilectione scientie suam excecavit potentiam et rationem compulit egrotare[31]».

<2.2. Impedimenta>

Et vide quod sicut iam aliqualiter tactum est in acquisitione scientie, multa sunt impedimenta et multi ab eius acquisitione se retrahunt per causas diversas[32].

139 ne *Ar*] ut *Pal* | seculis *Ar*] sceleris *Pal* **140** herbarum succos *Ar*] vires herbarum *Pal* | ne *coniecimus*] cum in se *Pal* ubi *Ar* **142** conscendit *coniecimus*] consendit *Pal* consentivit *Ar* = in excellentissimi montis cacumine consenuit. ipsum *Ar*] ipsi *Pal* **145** vino *Ar*] vitio *Pal* **147** vetustatis vitia *Ar*] vitia venustatis *Pal* **148** auctoritas *Ar*] autoritates *Pal* | Que nostrorum *Ar*] quod modorum *Pal* **149** que[1]...que *Ar*] mentis alienaque *Pal* **150** nubem opposuit *Ar*] iubere opposita *Pal* | igniculumque *Ar*] igniculum queque *Pal* **151** exulare *Anticlaudianus*] exalare *PalAr* | a *Anticlaudianus*] in *PalAr* | excecavit *Ar*] exortavit *Pal* **152** egrotare *Anticlaudianus*] errare *Pal* errogare *Ar*

29Petr. *Sat.* 88, 2-4. 30Petr. *Sat.* 88, 6. Le thème de l'abandon de la sagesse antique et de la philosophie des Anciens est traité dans des termes voisins par Aubry de Reims, 104 sqq. p. 33 («Philosophiam enim, contra quam fecerunt Antiqui predicti, relinquimus, et quod peius est, spernimus...»). Ce passage sert d'introduction à la partie sur les *impedimenta philosophie*. Cf. aussi *Felix nimium* de la collection Oxford, Corpus Christi College 283 (LAFLEUR 1995, D4 p. 119), *Ut testatur Aristotiles* (LAFLEUR 1992, 7 p. 99). 31Alain de Lille, *Planctus Naturae* (éd. HÄRING 1978) VI 13-19 p. 825 et *Anticlaudianus* (éd. BOSSUAT 1955) prol. p. 55.

<2.2.1> Quidam enim se retrahunt ab acquisitione scientie propter sue complexionis malitiam[33]. Unde Philosophus 2° *De anima* : «Duros carne ineptosque mente, molles carne aptos mente dicimus[34]». Sed intelligendum est ut dicit Albertus 2° *De anima*, quod «duplex est mollities, scilicet aquosa sicut est in fleumaticis et in mulieribus[35]», et de tali mollitie non intelligit Philosophus. Alia autem est mollities que est calidi cum humido temperatio, unde Ovidius : «Vapor humidus omnes / res creat[36]». De tali mollitie intelligit Philosophus.

<2.2.2> Secundo impediuntur quidam ab acquisitione scientie eo quod nimis vacant circa terrestria, caduca, mundialia. Cuius ratio est quia anima circa aliqua occupata suam avertit intentionem ab aliis, iuxta illud : «Pluribus intentus minor est ad singula sensus[37]». Item «non placet ambobus qui vult servire duobus[38]». Unde dicit Philosophus libro *De sompno et vigilia* quod «motus maiores qui fiunt

166 impediuntur *Ar*] impeditur *Pal* **167** terrestria...mundialia *Pal*] ista mondialia et delectabilia sensibilia *Ar* mundana et delectabilia sensualia *JDDS* **168** anima...aliis *Ar* (*JDDS*)] anima occupata circa aliquam scientiam advertit minus circa aliam scientiam *Pal*

32Ce thème des empêchements à la connaissance est courant au XIII[e] s. : il est présent dans la *Philosophia* d'Olivier le Breton, qui détaille trois grands obstacles («primum est superbia vite, secundum est malitia complexionis, tertium est paucitas instructionis in logica», Oxford, C.C.C. 243 f. 3rb et 283 f. 151rb, cf. LAFLEUR 1995, B7 note 24), chez Aubry de Reims (éd. GAUTHIER 1984, p. 34, 126-128 : «Commentator autem Averrois supra passum illum tria tangit impedimenta philosophie, que sunt superbia vite, malitia complexionis, paucitas instructionis in logica, que modum sciendi tradit»), dans l'introduction *Ut ait Tullius* (éd. DAHAN 1997, 10 p. 47 : «philosophia enim primo modo dicta impeditur quadrupliciter. Primo propter maliciam complexionis ... secundo propter inobedientiam et superbiam mentis ... tertio propter debilitatem et pusillanimitatem intellectus... Quarto modo ex defectu assuetudinis quia se non exercitant...»), dans la *Divisio Scientie* de Jean de Dacie (éd. OTTO 1955, p. 13, 22 - 17, 21). R. A. Gauthier (1984, p. 34) note que si les deux derniers empêchements viennent bien d'Averroès, le premier fait en réalité référence à la Première épître de Jean (1 Jn 2, 16). **33**Premier empêchement, premier mode de Jean de Dacie, *Divisio scientiae* p. 14. **34**Arist. *De anima* 2, 421a. Jean de Dacie, *Divisio scientiae* p. 14. Utilisé également par Aubry de Reims, 155 p. 36, qui cite la *Vetus* de Jacques de Venise. **35**Cf. Albertus Magnus, *De anima*, éd. GEYER 1968, 2, 3, 24 p. 133, 31-38. Cette citation ne figure pas chez Jean de Dacie. **36**Ov. *Met.* 1, 432-33. **37**Cf. WALTHER, *Prov.* 21629. **38**Cf. WALTHER, *Prov.* 5989 («Displicet ambobus...»), 8388 («Excidit ambobus...»).

depellunt motus minores[39]». Huic etiam verbum Philosophi dicentis : «Qui bonus est in foro, pessimus in studio et e converso[40]». Prochdolor ! Omnes fiunt mercatores et practici.

<2.2.3> Tertio dicuntur quidam impediri ab inquisitione scientie eo quod nimis vacant operi venereo. Contra quos loquitur Eustratius primo Ethicorum : «Ve vobis hominibus, qui computati estis inter bruta animalia ignorantes bonum quod in vobis est, scilicet bonum intellectuale, malum autem scilicet bonum odibile more brutorum animalium consequentes, scilicet bonum sensibile[41]».

<2.2.4> Item assuetudo in falsis multum impedit hominem ab acquisitione scientie et veritatis[42]. Hoc patet in istis pueris qui multum cordiciter imprimunt in corde suo illud quod dicitur, sive falsum sive verum, quia mirantur super eo quod nunquam audierunt, et propter hoc indigent bono didascalo qui in eis imprimat veritatem. Et vere tales nunquam sunt magistri qui nunquam veritatem didicerunt vel fuerunt veritatis discipuli. Et tales multos secum precipitant in errorem. Unde quidam :

Tot sunt doctores quot verno tempore flores,
[Unde] tot sunt errores quot habet natura colores.

<2.2.5> Item modica logices instructio multum impedit ab acquisitione scientie. Oportet enim quod aliquis volens in aliis disciplinis proficere quod in logicalibus sit imbutus, quia secundum Philosophum libro *Methaphisice*, «Stultum est simul querere

174 Prochdolor ...practici *om. Ar* 176 Eustratius] Eustachius *Pal* Eustrarthius *Ar* 178 scilicet *coniecimus*] secundum *Pal* vel *Ar*

39Arist. *De sensu et sensato* 1, 447a21-22 : «motus maiores expellunt minores». Cité par Jean de Dacie, *Divisio scientiae* p. 16, 17. 40La citation, très courante (cf. GAUTHIER 1984, p. 31 n. 52), procède d'un adage attribué à Avicenne, *Liber de anima* IV-V, V 2 et 3. Cl. Lafleur note à ce propos que seule la seconde partie, qui figure ainsi seule chez Aubry de Reims peut réellement être attribuée à Avicenne (Cf. LAFLEUR 1995, D10 n. 45). On le trouve sous sa forme «complétée», c'est-à-dire «qui bonus est in foro accolé à nam una virtus...», dans *Felix nimium* (10), dans *Ut testatur Aristotiles* (13 p. 101-102 et n. 38), et dans *Ut ait Tullius*. 41Cf. Jean de Dacie, *Divisio scientiae* p. 17 : «ve vobis hominibus, qui in numero bestiarum computati estis laborantes servitute reciproca exceptis paucis viris honorandis ut scientiarum professoribus» (cf. Averroes, *Metaph.* XII com. 51 ; JDDS p. 17 n). 42Cf. Jean de Dacie, *Divisio scientiae* p. 15, 16 sq.

scientiam et modum sciendi[43]». Per modum enim sciendi ipse intelligit logicam[44]. Item Averroys de Avicenna : «Presumptuositas de ingenio et modica logices instructio errare fecerunt hunc hominem[45]».

<2.2.6> Item illi multum impediuntur in acquisitione scientie qui pallium ipsius discipant et dilacerant more brutorum animalium huc et illuc discurrentes. Hodie audiunt logicam, cras gramaticam, omnia exhaurire credentes et in veritate quando credunt aliquid concludere, ipsi iam amiserunt premissas. Et de talibus potest dici : «Persone tertie generis omnis sui, sibi, se, a se, etc.». Et tales nudi veniunt, nudique recedunt. Unde tales nichil faciunt aliud quam dominam Gramaticam salutare[46] et tales veri discoli scientia salutata cito recedunt. Quos versificator reprehendit antiquos commendando sic :

Olim cultores dignas habuere sorores,
Nunc successores stant procul ante fores.
Singula scire putant, studio vacare refutant,
Propositum mutant, alienum [quodque] salutant.
Ex his plus opere pretium sapientis habere
Nomen quam sapere, nomen habent sine re[47].
Livor et ambitio regnant nunc exule Clyo
Atque superstitio iam sedet in solio.

Et sic visum est quot modis scientia appetenda est. Item quedam sunt impedimenta visa que ab acquisitione eiusdem impediunt

199 ipsius discipant *Ar*] illius concordant vel dissipant *Pal* **200** discurrentes *Ar*] discutientes *Pal* **209** Singula...salutant *Pal*] singula scire putant, a limine quamque salutant. Propositum mutant, studioque vacare refutant *Ar* **211** habere...sapere *Ar*] notum querunt sapere *Pal* **214** iam...solio *Ar*] iura dat in solio. Vel sic : ideo sedet in solio *Pal*

43«Tamquam inconveniens sit simul querere scientiam et modum scientie», Arist. *Metaph.* 995a13-14 (TJ). Egalement utilisé par Aubry de Reims, 129-130 p. 34. Jupiter est proche ici d'Aubry avec *stultum* au lieu d'*inconveniens*, qui n'est pas une leçon courante : la *translatio composita sive Vetus* donne comme Hervé le Breton *inconveniens*, la *translatio anonyma sive Media* donne *absurdum*, la *translatio nova* de Michel Scot donne *malum*. Il en va de même pour les *Auctoritates Aristotelis*, qui suivent la *translatio anonyma* et donnent avec elle la leçon *absurdum*. **44**Cf. Averroès, *Metaph.* II 3, 994b32-995a14, comm. 15 : «Vult declarare in hoc capitulo, quod accidit hominibus in scientiis propter diversitatem naturae et propter paucitatem instructionis in logica». **45***Non invenimus* **46**Cf. Hebr. 11, 13. **47**Cf. Arist. *Soph. elench.* 165A19-20.

hominem. Et alia possent inveniri, de quibus causa brevitatis ad presens supersedeo.

<3. Diffinitiones et descriptiones scientie>

Hiis visis quantum ad presens et omissis, ut nostrum magis de prope attingamus propositum, cum scientiam naturaliter appetere debeamus ut visum est, primo quid sit ipsa scientia per diffinitionem, sumendo large diffinitionem, deinde quid illa sit per divisionem videamus, cum secundum Boetium unumquodque incomplexum via duplici cognoscitur, scilicet via diffinitiva et via divisiva[48].

<3.1. Diffinitiones scientie>

Previdendum est tamen quod scientia multis modis nuncupatur ; que nomina sinonimantur, quia unum et idem significant, tamen differunt secundum diversas rationes. Quandoque enim dicitur facultas, quandoque methodus, quandoque ars, quandoque disciplina,

225 cum...Boetium *Ar*] unde vide secundum verbum Boetii *Pal*
231 Quandoque...234 philosophia *Pal*] unde ista nomina sunt eiusdem, scilicet facultas, methodus, disciplina, ars, sapientia, doctrina, scientia, philosophia. Quare sic vel sic nominatur alibi tactum est *Ar*

48Cette section est annoncée dans le Prologue de Jupiter par le recours commun à Boèce: «Unde vide secundum Boetium unumquodque incomplexum via duplici cognoscitur, scilicet via diffinitiva et via divisiva». *Pal* donne à la place de *Boetium* la leçon *verbum Boetii*, qui est vraisemblablement une interpolation. L'attribution de cette double façon de procéder à Boèce vient du fait qu'on lui prête un *De definitionibus* (qui est en fait de Marius Victorinus), en plus du *De divisionibus* qui est, lui, authentique (*cf.* LAFLEUR 1994, p. 166). Ce lieu commun figure chez Arnoul de Provence («Adquiritur autem eius cognitio in generali dupliciter, que est via ad adquirendum ipsam, scilicet diffinitione et divisione, quo modo solet cognosci quodlibet incomplexum», cf. LAFLEUR 1988, p. 305, 115 sq), et dans la *Philosophica disciplina* («Philosophia autem cognoscitur duobus modis, diffinitione scilicet et divisione», cf. LAFLEUR 1988, p. 257, 15-17), mais sans référence à Boèce. Cette idée figure aussi chez Hervé le Breton (Oxford CCC 283 f. 147rb), avec la référence à Boèce (LAFLEUR 1988, p. 181).

quandoque sapientia, quandoque doctrina, et quandoque philosophia[49].

Sed tamen quantum ad presens scientiam sub nomine scientie describamus. Iuxta quod intelligendum est quod differentia est inter descriptionem et diffinitionem, quia diffinitio dicitur de genere et differentiis per substantialia, descriptio vero dicitur de genere per propria accidentalia. Ad veram enim diffinitionem quinque conditiones requiruntur, scilicet que in istis versibus continentur sive edocentur vel denotantur :

Quinque puer specta : cum fit diffinitio recta,
Vult substans, detur pars, partem concomitetur,
Totum et nectat, distinguat se, retro flectat.

<3.2. Descriptiones scientie>

Scientia ergo plures habet descriptiones. Unde scientia sic potest describi : «Scientia est nobilis animi possessio, que distributa per partes maximum suscipit incrementum et avarum dedignatur possessorem, cito labitur <2v> nisi publicetur[50]».

Et dicitur scientia nobilis animi possessio, quoniam triplex est possessio. Quedam enim est que cum plus datur plus <diminuitur, ut pecunia vel argentum. Secunda que cum datur, nec augetur nec

248 nobilis animi *Ar*] animi nobilis *Pal* **251** nobilis animi *Ar*] animi nobilis *Pal* **252** diminuitur...254 plus[2] *Ar om. hom. Pal*

49*Ar* donne la même liste que JDDS en ordre inversé. Jupiter saute ensuite le développement de chacun de ces termes, qui figure chez Jean de Dacie, *Divisio scientiae*, et reprend p. 10 de la DS de Jean de Dacie. Cf. aussi Aubry de Reims 250-251 p. 41 : «notandum enim quod philosophia cum aliis nominibus, que sunt sapientia ars facultas methodus doctrina disciplina, nominatur». Les différents termes sont ensuite développés chez Aubry. **50**Définition composite empruntée au *Planctus naturae* (12 p. 856, 126-28) et à l'*Anticlaudianus* (VII 235-241) d'Alain de Lille, utilisée aussi par Aubry de Reims 228-230 p. 39-40, 238-245 p. 40. Cette définition figure aussi chez Jean de Dacie, *Divisio scientie*, p. 10, 8-10, et chez Arnoul de Provence, *Divisio scientiarum*, 174-175, cf. LAFLEUR 1988, p. 313. La version de la citation la plus proche de celle de Jupiter est celle d'Arnoul de Provence, qui donne comme lui la formulation *distributa per partes* et la fin de la citation, autant d'éléments qui ne se retrouvent pas chez Aubry et dans l'anonyme *Ut testatur Aristotiles*, mais qui sont passés dans le Prologue 1, quel que soit le manuscrit.

diminuitur, ut lux in candela. Tertia que cum plus datur plus> augetur, ut scientia. Et ideo dicitur nobilis animi possessio[51].

Unde Anticlaudianus loquens de scientia dicit sic :

Hec est gaza poli, celi thesaurus, inundans
Gratia, que doctos ditat, que prodiga largos
Vult possessores et dedignatur avaros.
Clausa perit, diffusa redit ; nisi publica fiat
Labitur, et multas vires acquirit eundo[52].

Aliter describitur ab Alano sic : «Scientia est que super omnem possessionem preeminet, possessio gloriosa que sparsa colligitur, erogata revertitur, publicata magnum suscipit incrementum, per quam nobilis scientie thesaurus a secretis penetralibus mentis innascitur fructus scire dilectionis acquiritur[53]».

Unde quidam :

Est sapientia grata pecunia si doceatur,
Que data crescit, crescere nescit si taceatur.

255 nobilis animi *Ar*] animi nobilis *Pal* **257** inundans *Ar*] mundi *Pal* **258** ditat *Ar*] dictat *Pal* **260** redit *Ar*] reddit *Pal* **261** multas vires *Ar inv. Pal* **263** gloriosa *Pal Ar sic pour* generosa **265** innascitur *Ar*] ignoratur *Pal* **266** scire *Pal* terrene *Ar sic pour* eterne

51 Cette glose, destinée à expliquer ce que l'on entend par *possessio* n'est pas propre à Jupiter. On retrouve des explications faites dans un esprit identique dans l'anonyme *Dicit Aristotiles* : «Item notatur quod dicitur uno modo res nobilis - set infimo gradu nobilitatis, que, cum distribuitur, diminuitur, sicut aurum ; secundo, res nobilis, et nobilior prima, que cum distribuitur non diminuitur nec augmentatur, sicut patet de candela accensa ; et tertio dicitur res nobilis aliarum nobilissima que cum distribuitur, non diminuitur, set etiam augmentatur». Cf. LAFLEUR 1995, A 19. Voir aussi ibid. app. font. pour d'autres exemples de gloses semblables au même passage d'Alain de Lille dans les anonymes *Sicut dicit Ysaac* (ms. Munich Clm. 14460 f. 167ra), *Secundum quod testatur Ysaac* (ms. Brugge, Stadsbibl. 496, f. 79ra), etc. **52** Alain de Lille, *Anticlaud.* VII 437-42. **53** Définition commune avec Aubry qui revient aussi à Alain de Lille pour sa sixième définition, extraite du même passage du *De Planctu nature* (XII 126 sq. p. 856) ; ce texte est également cité par Arnoul de Provence auquel Aubry de Reims emprunte sa formule d'introduction (éd. GAUTHIER 1984, p. 40, 238 : «Alanus in libro De Planctu nature quandam descriptionem eius innuit dicens»), alors qu'elle est omise par Jean de Dacie qui cite également ce passage. Tous donnent la variante *affectus eterne* au lieu de *fructus interne* de l'édition, qui ne signale pas de variante (cf. LAFLEUR 1988, p. 313 note).

Multe autem possunt dari sub nomine scientie de ea descriptiones. Sed que dicte sunt causa brevitatis quo ad presens sufficiant. Scientia est arbor arduissima cuius fructus dulcissimus, radix amarissima, et qui radicem spreverit de fructu huiusmodi non gustabit[54].

<4. Divisio scientie>

Propter peccatum primi hominis, scilicet prothoplausti[55], homo duplicem incurrit indigentiam, scilicet indigentiam ex parte corporis que dicitur passibilitas. Ex lapsu enim illius, homo patitur frigus, calorem et frigiditatem et multa alia sicut ibi continentur :

Ignorans, cupiens, malus, infirmusque recessit,
Quilibet ex propria primorum labe parentum.

Aliam autem indigentiam incurrebat ex parte anime, que dicitur ignorantia sive in malum pravitas, unde ignorantia est quedam mentis obtenebratio humano inflicta generi ex transgressione prothoplausti. Et quoniam homo in istam conciderat indigentiam, ideo duplici indiguit iuvamento, quo<d> fuit scientia mechanica sive factiva, quo relevatur ex parte corporis, et etiam quo relevatur ex parte anime, et hoc fuit scientia liberalis, unde quidam : «Quod amiserat in peccando, oportuit quod recuperaret in sciendo».

Nota quod scientie corpori deservientes dici debent mechanice sive serviles, deservientes vero anime dicuntur liberales. Etiam secundum quod dicit Philosophus 2° *De anima* : «Proprium est anime quod semper corpori dominetur et corpus ei famuletur, unde in omnibus agibilibus recte ordinatis anima debet dominari, corpus autem subici et famulari[56]».

271 Scientia...273 gustabit *Pal*] *om. Ar qui donne à la place une transition :* Tunc ad divisionem scientie accedamus. Intelligendum est autem quod... **278** Ex...281 parentum *om. Ar* **283** ignorantia[2] *Début de la première lacune d'Ar.* **285** conciderat *coniecimus*] concidebat *Pal* **286** iuvamento...corporis *pour la symétrie, on attendrait :* iuvamento, quo relevatur ex parte corporis, quod fuit scientia mechanica sive factiva, et etiam...

54Cf. Hier., *in Hierem.* 1, 12, 6 : «unde et vetus illa sententia est : litterarum radices amare, fructus dulces», et Diom. GLK I p. 310, 3-17. **55**Cf. Eustrate de Nicée, *Commentaire sur l'Éthique à Nicomaque*, dans la traduction de Robert Grosseteste. Cf. *Ut ait Tullius*, éd. DAHAN 1997 p. 48. Arnoul de Provence partait déjà explicitement lui aussi du péché originel (cf. LAFLEUR 1988, p. 301). **56**Cf. Arist. *Pol.* 1, 1254B4-5 : «anima naturaliter dominatur corpori sicut dominus servo».

Dividitur autem scientia, ut iam tactum est, prima sui divisione partes in duas, scilicet in scientiam mechanicam sive servilem et liberalem.

<4.1. Scientia mechanica>

Mechanica servilis sive factiva dividitur in usualem et architect<onic>am[57] ; usuales mechanice sunt sex, scilicet lanificium, venatio, militia, navigatio, agricultura et medicina, quantum ad unam partem sui vel cirurgia. Et has omnes ars fabrilis dicitur obtinere, quia sine illa nichil possent usuales. Ministra enim est eis et magistra. Ars enim fabrilis appellatur architect<onic>a, ab archos quod est princeps.

57La science mécanique est ici partagée en science usuelle et en *architectonica*, cf. pour cette bipartition LAFLEUR 1994, p. 173. L'*architectonica* est censée présider à tous les autres arts mécaniques, travail de la laine, chasse, art militaire, navigation, agriculture et médecine, à cause de l'explication étymologique bien connue d'*archos* par *princeps*, à laquelle Jupiter fait explicitement référence, et qui figure en particulier dans le *Graecismus* (VIII 8) : «Est archos princeps, quod ciliarcha probat». Ce groupe de sciences est assez mouvant. L'école de Saint-Victor donnait ainsi l'ensemble suivant : fabrication de la laine, armement, navigation, agriculture, chasse, médecine, théâtre, mais ne subdivisait pas le groupe (cf. Hugues de Saint-Victor, *Didasc.* II 20 p. 38, 27-28 ; Richard de Saint-Victor, *Except.* I, I, XIV p. 109). La *divisio scientiarum mecanicarum* contenue dans la *Divisio philosophie* (éd. LAFLEUR 1988, p. 317) propose la séquence suivante : *lanificium, navigatio, armatura, agricultura, theatrica, medicina, divinativa*. La philosophie *Dicit Aristotiles* subdivise les arts mécaniques en *lanificium, armatio, navigatio, agricultura, venatio, medicina, theatrica*, mais propose aussi de mettre en tête du lot le synonyme de l'*armatio*, c'est-à-dire l'*architectonica*. La philosophie anonyme *Ut testatur Aristotiles* propose en revanche le même découpage que le Prologue 1 («Mechanica dividitur in usualem et architectonicam : usuales sunt sex, lanificium, etc. ; architectonica est sicut fabrilis, et dicitur fabrilis eo quod aliis administrat instrumenta quibus utuntur», cf. LAFLEUR 1992, 12 p. 101) ; on trouve la même répartition chez Olivier le Breton, *Philosophia* («Ista mechanica dividitur in architectonicam et usualem. Ars fabrilis architectonica et magistra aliis dicitur, eo quod instrumentum quo utuntur fabricat et ministrat. Usuales sunt sex : lanificium, venatio, armatura, navigatio, agricultura, medicina cirurgica», cité par LAFLEUR 1995, D n. 43). Cette bipartition avec la domination supposée de l'*ars fabrilis* rappelle la terminologie employée par Michel Scot dans sa traduction de la *Physique* d'Aristote (II 2, 194a36-b3) : «duae igitur sunt artes, quae dominantur ipsi materiae et quae sunt cognoscentes, ea quae utitur et factiva, quae architectonica est» (cité par LAFLEUR 1994, p. 172 n. 46). On rencontre encore cette mise à l'écart de l'*architectonica* dans le prologue *Dicit Aristotiles* : «hec (sc. armatio) a quibusdam dicitur architectonica, id est principalis ... et potest poni competenter primo» (éd. LAFLEUR 1995, § 26).

Et vide quod mechanice tripliciter dicuntur mechanice : primo enim mechanice dicuntur a mechor, mecharis, quod est adulteror - raris, unde mechanice idest adulterine etiam artium liberalium ; et merito quia sicut homo relinquens propriam mulierem adherendo publice meretrici diceretur mechus, sic iste qui dimitteret artes liberales adherendo artibus mechanicis mechus merito dici mereretur. Vel dicuntur mechanice quasi manuales idest manufacte quia ad opus extrinsecum diriguntur sicut pelliparia, sutoria, et huiusmodi.

Sed quia non intendimus esse mechanici, propter hoc hiis omnibus relictis breviter ad liberales accedamus. Intellige tamen ne ignores, ille sunt sicut pelliparia, sutoria, carpentatoria et huiusmodi.

<4.2. Scientia liberalis>

Omnis autem liberalis scientia aut est liberalis practica aut liberalis speculativa. Vide tamen quod liberales scientie dicuntur liberales tribus de causis : primo modo dicuntur liberales quia antiquitus filii liberorum solummodo eas addiscebant. Secundo dicuntur liberales pro tanto quoniam antiquitus imbuti in scientiis liberalibus a iugo servitutis erant dominorum exactionibus liberati penitus et immunes, et hodie vere deberent esse liberati si invenirentur aliqui. Tertio dicuntur liberales a 'libero, -ras', quia liberant homines qui habent eas a curis secularibus, terrestribus, momentaneis, fluentibus et transitoriis.

<4.2.1. Scientia liberalis practica>

Ad propositum nostrum ergo accedamus et dicamus sic : omnis scientia liberalis practica est mobilis sive activa. Unde nota quod activum et factivum idem significant realiter, tamen differunt secundum rationem quia illud quod est regitur quodammodo ad opus bonum quia omnis mobilis scientia est de regimine. Sed regimen dicitur tripliciter : primo omnis scientia mobilis tripliciter dicitur, quia

---

307 Et...quod : Cette partie qui semblait terminée après cette phrase de transition, se conclut donc sur une sorte de rappel. Cet appendice, qui ne concorde pas avec la division qui précède, peut être dû à *Pal* seul, car nous sommes ici dans une nouvelle lacune d'*Ar*, si bien qu'on ne peut pas savoir si cette phrase figurait ou non chez Jupiter. On trouve des parallèles dans un passage similaire de la philosophie *Ut ait Tullius* : Dividitur autem mecanica scientia in sutoriam, pelliparium et sic de aliis ; de quibus nichil ad presens (éd. DAHAN 1997, 11 p. 48 ; cf. aussi LAFLEUR 1995, D9 n. 43).

aut <3r> regimen erit de regimine unius ut sui ipsius aut plurium ut familie aut etiam plurium.

Si primo modo, sic est scientia moralis que dicitur monostica a 'monos' quod est unum et 'ycos' scientia quasi scientia de regimine unius, ut sui ipsius. Aut plurium ut familie, et ista traditur a Philosopho libro *Ethicorum* et competit claustralibus et religiosis. Si 2° modo, sic est yconomica que loquitur de dispensatione familie, ab 'ycos' quod est scientia et 'nomas' dispensatio quasi scientia docens de dispensatione, et ista traditur a philosopho libro *De officiis*, et competit prelatis. Si tertio modo, sic est politica dicta a 'polis' quod est pluralitas et etiam civitas, quia 'polis' plura significat, et 'ycos' scientia quasi scientia de civitate vel de regimine civitatis vel pluralitatis, et ista scientia traditur in libro *Politicorum*. Et habemus sic divisionem scientiarum moralium que tres sunt ut dictum est.

<4.2.2. Scientia liberalis speculativa>

Tunc ad liberalem speculativam accedamus. Omnis autem scientia speculativa liberalis aut de rebus est aut de signis sive de sermonibus.

<4.2.2.1. Scientia liberalis speculativa de rebus>

Si sit de rebus, tamen secundum Philosophum sequantur scientie quemadmodum et res de quibus fiunt[58], et ita fit de rebus quemadmodum, sunt res que sunt preter motum et materiam. Quedam vero que sunt partim in motu et partim in materia, et partim extra materiam et motum, et quedam totaliter in motu et materia. Cum ita contingat res diversificari, continget et scientias penes illas res acceptas variari, quia quedam erit scientia de rebus preter omnem motum et materiam existentibus, et illa scientia dicitur divina seu methaphisica, que loquitur de rebus supercelestibus, scilicet de Deo et angelis et aliis intelligentiis, quas vel que cognoscere humanus intuitus non sufficit a motu et materia transcendentibus omnino separatis. Et dicitur a 'metha' quod <est> trans, et 'phisis' natura, et 'ycos' scientia quasi scientia loquens de transcendentibus materiam.

369 est *coniecimus om. Pal*

58Arist. *De anima* 3, 431B24-25.

Si autem sit scientia de rebus in motu et materia existentibus, sic est phisica sive naturalis scientia, a 'phisis' quod est natura et 'ycos' scientia. Loquitur enim de istis inferioribus generabilibus et corruptibilibus, que sunt in motu et materia.

Si autem sit scientia partim in motu et partim in materia et partim extra motum et materiam, sic est mathematica, scientia abstractiva. Et dicitur a 'mathesis' grece quod est 'abstractio' latine, quia dicitur esse partim extra motum et materiam quantum ad intellectum quoniam alio modo non posset intelligi. Et propter hoc intellectus abstrahit a partibus, licet secundum veritatem sit in motu et materia. Omnis autem mathematica est de quantitate, secundum quod dicit Philosophus in *Predicamentis* : «Duplex est quantitas scilicet continua et discreta[59]».

Si sit de quantitate continua, hoc est dupliciter : aut enim illa quantitas continua erit mobilis aut immobilis. Si primo modo, sic est astronomia que est de quantitate continua et mobili, et dicitur ab 'astrum, astri', et 'norma' regula, quasi scientia de astris et planetis, scilicet luna, sole et Mercurio et aliis.

Si secundo modo, sic est geometria, et dicitur a 'ge' quod est terra et 'metros' mensura, quasi scientia loquens de mensuratione terre, que terra dicitur quantitas continua et immobilis.

Si autem sit de quantitate discreta, hoc erit dupliciter : aut illa quantitas erit absoluta aut respectiva. Si primo modo, sic est arismetrica, dicta ab 'ares' grece quod est numerus latine, vel ab 'ares' quod est virtus et 'rimos' numerus, quasi scientia loquens de virtute numeri.

Si secundo modo, sic est musica que est de quantitate discreta respectiva.

Et sic patet divisio scientiarum mathematicarum et etiam aliarum.

<4.2.2.2. Scientia liberalis speculativa de signis>

Tunc ad illas que sunt de signis vel sermonibus ad nostrum propositum magis de prope vergentibus est accedendum. Omnis autem sermo ordinabilis est ad significandum vel movendum : si primo modo, sic est gramatica, si secundo modo, hoc est dupliciter, aut ad moderandum virtutes apprehensivas aut ad intellectivas vel motivas : si primo modo, sic est logica, si secundo modo sic est

59Arist. *Categ.* 4b20.

rethorica que movet ipsum iudicem ad favorem partis proprie et eiusdem ad condempnationem partis adverse nititur excitare ; vel sic potest sortiri eorum divisio.

Omnis sermo se tenet aut ex parte vocis aut ex parte significati aut ex parte utriusque. Si primo modo, sic est gramatica, si secundo modo, sic est logica, si tertio modo, sic est rethorica, et ille tres dicuntur trivium, idest tres vie tendentes in unum, scilicet in sapientiam.

Scientia autem dividitur in duas, scilicet sapientiam et eloquentiam : sub sapientia vero quatuor artes continentur, sub eloquentia vero tres[60]. Et vide quod ille tres dicuntur triviales domine eloquentie, dicuntur fundare unum palacium munificum cuius gramatica dicitur ponere fundamentum, logica parietes, rethorica vero tectum, secundum quod in hiis versibus continetur :

Donatus fundat, Plato sementat, adornat
Tullius, <3v> ille locat, hic regit, ille tegitque.

Et aliter :

Gramatica trivialis apex subicit sibi firmo
Pro pede sed lapsu lapidum formidat hyatum[61].

Iste autem triviales de sermone dicuntur secundum quod visum est, sed diversi mode secundum diversos fines. Gramatica enim considerat sermonem congruum et incongruum, congruum ut eligat, incongruum ut fugiat et evitet. Rethorica vero sermonem eundem ornatum considerat et inornatum, ornatum ut sequatur, et inornatum ut ab illo relegatur. Logica vero considerat verum et falsum, verum ut teneat, falsum ut evitet. Hoc habetur per hos versus :

Triplex sermonis inventa scientia nostri
Ad triplicem tendit finem, dat congruitatem
Prima, secunda fovet verum, sed tertia suadet.

<5. Grammatica>

425 firmo] sermo *Pal* **430** sermonem *coniecimus*] secundum *Pal*

60Irruption, dans l'étude de la *scientia liberalis de signis*, de la division de la science en sagesse/éloquence de Guillaume de Conches (*Gloses sur le Timée*, éd. JEAUNEAU 1965, p. 61). Cf. DAHAN 1982. **61**Cf. le début du prologue 5 et du *Compendium gramatice* de Jean de Garlande, WALTHER *Init.* 7285.

Istorum autem trivialium duabus omissis, scilicet logica et rethorica, ad gramaticam accedamus ipsam diffiniendo et dividendo per partes suas. Previdendum est autem quod ad veram diffinitionem quinque principaliter requiruntur : primo enim requiritur quod illa diffinitio datur per substancialia, 2° quod ibi sit genus et differentia. Et quia secundum quod dicit Boetius, «Sola species diffinitur eo quod species componitur ex genere et differentiis[62]», et alie multe conditiones, secundum quod in istis versibus continetur : «Quinque puer specta etc.». Unde tu scire debes describi, raro diffiniri.

<5.1. Definitiones grammatice>

<5.1.1. nutrix antiquissima>

Primo modo describitur sic : Gramatica est ars artium, scientia scientiarum, hostiaria, nutrix antiquissima, lingue balbutientis purgatrix prudentissima. Est enim magistra logice, ministra rethorice, interpres theologie, medicine remedium, totiusque quadruvii fundamentum[63].

Dicitur enim gramatica *aliarum hostiaria* quoniam sine illa nullus debite et proprie ad alias potest accedere facultates, illa enim portat clavem. Unde sicut in *Evangelio* dicitur «Ille qui ingreditur domum per locum alium quam per ostium dicitur fur et latro[64]», sic etiam illi qui invadunt alias scientias absque gramatice licentia dicuntur fures et latrones, quoniam illas furtive rapiunt et invadunt.

Nutrix : sicut enim iste nutrices pueros sibi commissos dicuntur lactare, ita domina gramatica suos discipulos suis documentis et regulis dicitur imbui. Sitientes enim imbuit et allactat. Et non tantummodo dicitur nutrix, sed antiquissima nutrix, ad differentiam nutricum novellarum que pueros sibi commissos allactare nesciunt vel regere sicut antique, ymmo quandoque pueros suos dimittunt vagantes vel dimittunt et discurrunt ad choreas. Gramatica vero more antique nutricis pueros sibi commissos fideliter observat, que non tantum eis duo ubera ministrat sed tria, non tantum tria sed quatuor dicitur ministrare. De primo ubere dicitur lac ministrare, de secundo mel

464 allactat *coniecimus*] allectat *Pal*

62Cf. Marius Victorinus, *De definitionibus*, éd. Th. STANGL 1888, p. 8, 31. 63Cette définition est reprise du prologue 5 (1.2) avec le même commentaire. 64Ioh. 10, 1 : «Qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliunde, ille fur est et latro».

lacte dulcius, de tertio forte merum lacte valentius, de quarto sitim sedat puero. De primo ubere resultat orthographia, de secundo ethimologia, de tertio dyasintetica, de quarto prosodia. Et hoc istis versiculis continetur :

Est primeva parens tibi quatuor ubera gestans
Lac primo pueris dat scilicet orthographia
Mamma secunda sapit mel, id ethimologia fundit
Tertia forte merum fundit, [reddit] quasi sinthesis exstat,
Quarta sitim satiat, que tunc prosodia signat.

Lingue balbutientis : Item ista gramatica dicitur linguas male formantium verba dirigere et dolare. 'Balbutio, tis, tivi, tire' idem est quod blesum esse, sicut isti pueri verba sua male formantes dicuntur balbutire et hoc causa gratia ille sanctissimus Alanus, (de quo dicitur «Alanum brevis hora tumulo sepelivit, que duo qui septem, qui totum scibile scivit[65]») dicit autem :

Sicut infantes docet ipsa loqui linguasque ligatas
Solvit et ad propriam perducit verba monetam[66].

Et sic apparet quod illa gramatica in acquisitione scientiarum primordialiter est indaganda, quod tangit quidam versificator dicens :

Edificas si quis prius est fundare necesse,
Non nisi gramaticus poteris dyaleticus esse.
Hac sine non logici sunt congruitatis amici,
Verbaque rethorici poterunt titubantia dici.

<5.1.2. secundum Remigium>

Alio modo describitur a Remigio commentatore [aliud] Donati vel si quasi Donatum sit commentatus : Gramatica est scientia aliis scientiis recte intelligendum et recte pronunciandum principaliter attributa[67]. Et illa descriptio multum vergit ad propria gramatice, vel descriptione vel diffinitione.

482 verba *coniecimus*] ubera *Pal* *Pal* **498** commentatus *coniecimus*] commentato

65Épitaphe d'Alain de Lille, cf. ALVERNY 1965, p. 24. 66Alain de Lille, *Anticlaudianus*, éd. BOSSUAT 1955, II 409-10 : «Infantes docet ipsa loqui linquasque ligatas / solvit et in propriam deducit verba monetam». 67Définition reprise du Prologue 5 (1.2).

<5.1.3. secundum Petrum Heliam>

Sed quedam est alia que extorqueri videtur a Petro Helie supra maius volumen et videtur exhaurire omnes partes gramatice, et est talis : Gramatica est scientia recte scribendi, recte scripta intelligendi, recte <4r> intellecta proferendi. Per hoc enim quod dicit RECTE SCRIBENDI tangitur orthographia, per hoc quod dicit SCRIPTA INTELLIGENDI tanguntur due partes, scilicet ethimologia et dyasintetica, quia scripta possumus intelligere dupliciter, aut absolute aut comparate. Si primo modo, sic est ethimologia. Si secundo modo, sic est dyasintetica. Per hoc quod dicit RECTE INTELLECTA PROFERENDI, tangitur prosodya. Et illa diffinitio valde bene videtur omnes partes gramatice enucleare.

<5.1.4. secundum Isidorum>

Plures enim possent dari de gramatica diffinitiones, sed sufficiant que dicte sunt, nisi quod Ysidorus ponit unam que inter omnes est commendabilis, quoniam ipsam gramaticam multum commendat et exaltat. Talis autem hec est : «Gramatica est ars artium, scientia scientiarum, sine qua nichil aut parum proderit rixosa disputatio logicorum, sine qua rethorica suos ornatus labi percipiet et incongruitatem ornatui †moritem†, sine qua geometria non poterit mensurare, arismetica numerare, astronomia non poterit eventus perpendere, vel sic eventus non poterit enodare, sine qua musicalis concordia inconsonorum discordiam elabitur et, ut suum enucleam epyteton, sine qua seniores balbutire poterunt et non loqui[68]».

<5.2. Divisiones grammatice>

Viso itaque quid sit gramatica per diffinitionem, iuxta quod intelligendum est, quod actores gramatice duo fuerunt primatum obtinentes, scilicet Priscianus et Donatus.

<5.2.1. secundum Donatum>

506 scripta intelligendi *coniecimus*] intellecta pronuntiandi *Pal* **508** scripta intelligendi *coniecimus*] intellecta pronuntiandi *Pal* **509** due *coniecimus*] duas *Pal* **513** proferendi *coniecimus*] pronuntiandi *Pal*

68Cette définition figure dans le Prologue 2 (1.5.2.2) et dans le Prologue 5 (1.2.1).

Donatus enim quem multum commendat Alanus, vocat eum emphatice gramaticam :

At emphasis vocat ipsam gramaticam hunc[69].

Et de Prisciano vero dicit :

Gramatice tractatus detractat apostata noster,
Pigrius in dictis propriis quia sompnia passus etc[70].

Donatus igitur gramaticam divisit in tres partes, scilicet in permissivam, preceptivam et prohibitivam ; preceptiva consistit in regulis gramatice observandis de qua dicitur in sua minori editione, permissiva autem consistit in figuris et vitiis que peccant contra regulas artis gramatice ; tamen in ea permittuntur ratione excusationis ; prohibitiva autem consistit in vitiis puris que prohibentur in arte gramatica et de istis duabus determinat in *Barbarismo* suo ubi dicit : «Barbarismus est una pars orationis vitiosa[71]». Et vide quod sicut dicit Remigius in commento suo supra *Barbarismum* : «Pro tanto excusantur et permittuntur in gramatica quia quandoque exprimimus melius nostros mentis conceptus per sermonem figuratum quam per sermonem congruum, ut patet dicendo "turba ruunt"». Illa enim est incongrua eo quod numerus singularis redditur numero plurali vel verbo plurali, sed tamen magis exprimuntur ibi nostri mentis conceptus quam si diceretur «turba ruit» et ista divisio sumitur similitudinarie scilicet ad similitudinem quarumdem rerum naturalium. Quedam enim sunt res in natura secundum debitum cursum nature sicut hominem nasci cum debita membrorum dispositione. Quedam vero contra debitum cursum nature sicut hominem nasci cum tribus pedibus et huiusmodi, et quedam deviant a natura aliqualiter sicut hominem nasci claudum vel cecum vel huiusmodi, et tamen talia permittuntur in natura.

<5.2.2. secundum Priscianum>

Priscianus autem divisit istam gramaticam in quatuor partes, scilicet in orthographiam, ethimologiam, dyasinteticam et prosodiam. Orthographia enim est scientia docens recte scribere, et dicitur ab

544 peccant *coniecimus*] peccat *Pal*

69 Alain de Lille, *Anticlaudianus*, éd. BOSSUAT 1955, II 493-494 p. 87. 70 ibid. II 500 : «grammatice tractus pertractat apostata noster, / pigrius in dictis torporis somnia passus». 71 Don. *Ars Mai.* III I p. 653, 2.

'orthos' quod est rectum et 'graphos' scriptura quasi scientia docens recte scribere, id est litteras protrahere vel rectificare sicut isti pictores protrahunt litteras suas sed recte scribere idest litteras cum sillaba considerando vel consonando, ipsam sillabam cum debita rerum euphonia copulare. Nec est dicendum quod illa scientia sit mechanica cum procedat per causas. Et scire est aliquid per causas cognoscere quia dicit Philosophus : «Tunc scire unumquodque arbitramur cum causas illius rei principaliter cognoscamus[72]». Ista enim docet quare 'b' non ponitur ante 'd' vel 'c' ante 'd', sed cum aliis litteris sibi proportionabilibus per debitam euphoniam quod non facit ars mechanica. Et illa pars gramatice traditur a Prisciano in maiori volumine ab illo loco LITTERA EST MINIMA PARS VOCIS ETC[73].

Ethimologia est scientia docens invenire naturam dictionum, dirivationes, declinationes et earum significata. Et dicitur ab 'ethimos' quod est flos et 'logos' sermo quasi sermo floridus. Quandoque enim dictio habet suum significatum et ea que debentur ei tunc ad modum arboris honerate floribus et foliis decoratur. Illa pars traditur ab eo in maiori, ab illo loco DICTIO EST MINIMA PARS ORATIONIS[74] usque ad finem libri. Unde in illo libro tantum determinat de duabus gramatice partibus.

Dyasintetica est alia pars loquens de dictionum unitione sive coniunctione que dicitur constructio, idest constructibilium unio. Et illa traditur a Prisciano in minori volumine, et dicitur a 'sin' quod est con et 'thesis' positio quasi scientia <4v> de positione idest constructione.

Prosodia est scientia de accentu que traditur ab eodem in libello *De Accentu*, et vere ille liber valde bene ornatus est. Et ideo quidam dicunt ipsum Priscianum non composuisse. Et dicitur a 'pro' quod est ad et 'odos' cantus quasi scientia valens ad cantum vel ad cantandum, quoniam qui accentuat quodammodo cantare videtur.

<6. Accessus ad Grecismum Eberhardi Bethuniensis>

<6.1. Causa quadruplex>

568 'orthos' *coniecimus*] archos *Pal* **585** orationis] vocis *Pal*

72Cf. Arist. *Metaph.* I, 983a25-26, *Phys.* I, 184a12-14. 73*IG* I 3 (*GLK* II) p. 6.
74*IG* II 14 (*GLK* II) p. 53.

Et sic habemus quid sit gramatica tam per descriptiones quam per diffinitiones. Et quoniam liber iste, quem pre manibus habemus exponendum, gramatice supponitur, propter hoc ad ipsum primordialiter accedamus. Sed quia secundum verbum platonicum, «nichil est sub solis cardine cuius ortum causa legitima non precedat», et in universo tantum inveniuntur quatuor cause et si plures inveniantur tamen ad illas reducuntur sive retorquentur[75], propter hoc antequam ad litteram accedamus, illas causas quatuor inquiramus in hoc opere concurrentes. Que dicuntur in hoc opere concurrere tam in naturali quam in innaturali ista quatuor requiruntur et hoc apparet sensibiliter, scilicet illud ex quo, illud per quod, illud secundum quod et illud propter quod. Verbi gratia in domus edificatione vel constitutione ista quatuor possunt reperiri, scilicet illud ex quo fit domus ut ligna, lateres, lapides et huiusmodi. Ista enim tria sunt ex qua fit domus materialiter. Est illud enim per quod fit domus : est actor [vel forma] domus utpote carpentator per quem domus fabricatur ; illud propter quod domus efficitur, id est ad quem finem, propter pluviarum caumatum et pluviarum expulsionem requiritur ; similiter illud secundum quod domus fit, scilicet forma secundum quam potest fieri triangularis et quadrangularis vel rotunda vel curva. Sic est in istis actionibus vel artibus sicut in natura omnium est ; in quolibet opere illa quatuor requiruntur, scilicet materia, forma, efficiens et finis. Et si alie inveniantur, ad alias retorquentur.

<6.1.1. Causa materialis>

<6.1.1.1. Solutio propria : sermo ordinabilis ad significandum>

Causa igitur materialis huius operis est sermo significativus ordinabilis ad significandum sub rectitudine vel rectitudinis deviatione inceptivus rethorice vel mechanice venustatis[76]. Et illud merito dici debet subiectum quoniam omnia capitula in libro determinata ad sermonem habent attributionem. Et de sermone predicto et de eius partibus sive de eius proprietatibus determinatur in hoc libro sicut patet per membrorum sermonis predicti declarationem.

615 Est...enim *coniecimus*] et illud etiam *Pal* 629 inceptivus *coniecimus*] intercepto *Pal*

75Cf. Plat. *Tim.* (éd. WASZINCK 1962) p. 20, 21. 76Cf. *W* f. 1va.

Propter hoc enim quod dicitur sermo ordinabilis ad significandum, hoc est dupliciter aut in potentia aut in actu : si in potentia hoc est dupliciter aut enim ille sermo erit complexus vel incomplexus. Si incomplexus, sic est littera que est singularis, quoniam erit in dictione ; et de illo sermone actor determinat in quadam sui libri parte ubi determinat de commutatione litterarum, scilicet ibi ECCE QUOD USUS HABET [*Graec.* V 1]. Si sit complexus, sic est sillaba de qua actor determinat capitulo de coniunctione et prepositione. Et si tu obicias contra me dicens, «Domine, vos loquemini ad nubes, ne (*sic*) actor determinat ibi de sillaba appellans ne (*sic*) dictionem monosillabam sillabam esse cum tamen sit dictio» : intellige quod multi loquuntur et tamen quid nomine dicatur nomen nesciunt, et ideo dicit «ne fallaris». Actor pro tanto ibi dicitur determinare de sillaba quia declarat de accentu qui habet omnem sillabam tamquam in subiecto licet ibi sit sillaba pro dictione ut visum est. Aliter sumitur in *Notulis de accentu* et sic non valet obiectio, si fiat de talibus. Si inquantum actu, sic est dupliciter : primo modo aut erit complexus aut incomplexus. Si complexus et sit ordinabilis ad significandum, sic est illa dictio que est ordinabilis ad significandum in actu licet tamen incomplexe. Nunquam enim complectitur aliam dictionem nisi per modum significandi proportionalem sibi in aliam dictionem existentem, et propter hoc dicitur ordinabilis ad significandum. In actu dicitur ad differentiam littere vel sillabe, que non in actu est sed in potentia sunt significabiles. Incomplexus similiter dicitur ad differentiam orationis que complexa est ex pluribus dictionibus, si sit sermo predictus sic est illa dictio ut dictum est de qua determinat actor ab illo loco EST PATER HIC CURA [*Graec.* IX 1] usque ad capitulum de constructione que incipit ibi PENITET ET TEDET [*Graec.* XXVII 1]. Si autem ille sermo sit complexus, sic est oratio vel constructio de qua determinat actor in assignando illud capitulum scilicet PENITET ET TEDET [*Graec.* XXVII 1].

Tunc sequitur illud membrum SUB RECTITUDINE : per hoc enim membrum tanguntur omnes partes huius libri ad congruitatem facientes. Per hoc quod est sub rectitudinis deviatione tangitur capitulum de figuris et vitiis que dicuntur a gramatice regulis deviare, et hoc est dupliciter, aut cum causa excusante aut sine causa excusante. Si primo modo, sic tanguntur figure que habent aliquid congruitatis saltem secundum apparentiam, et incipit illud capitulum EST PROPRIE METHA [*Graec.* I 1]. Si secundo modo, sic sunt vitia annexa que incipiunt ibi EST SOLEOCISMUS [*Graec.* II 1].

Per hoc quod dicit INCEPTIVUS RETHORICE <5r> VENUSTATIS, tangitur capitulum de rethoricis coloribus quod incipit sic SED QUIA PREDICTAS [*Graec.* III 1].

Per hoc enim quod dicitur MECHANICE tangitur capitulum de pedibus metrorum, quod incipit ibi SPONDEUM FACIES [*Graec.* IV 1]. Et sic patet qualiter sermo predictus potest dici subiectum cum omnia capitula in libro illo determinata ad ipsum reducantur et habeant attributionem.

<6.1.1.2. Solutio antiqua : dictionum expositio>

Alii dicunt, et maxime antique glose, quod subiectum huius libri est dictionum expositio, scilicet in quibus inter se conveniant et in quibus a se differant. Sed in veritate isti errant in duobus : primo errant quia loquuntur improprie, secundo quia insufficienter. Improprie loquuntur quia dictionum expositio non est ibi subiectum sed saltem dictiones exponibiles. Insufficienter loquuntur quia actor iste in toto libro suo non determinat de dictionum expositione sed de dictionibus exponibilibus. Et tamen si dictionum expositio esset ibi subiectum, oporteret quod omnia determinata in isto libro haberent attributionem ad illam, quod tamen falsum est sicut patet evidenter.

<6.1.2. Causa formalis>

Causa vero formalis est duplex, scilicet forma tractatus et forma tractandi. Forma tractandi est modus agendi et illa respicit actorem qui talem modum agendi habere debet in operis sui prosecutione. Iste autem modus agendi est triplex, quia est descriptivus ut infra EST PROPRIE METHA [*Graec.* I 1], divisivus quia dividit, ordinativus regularum et doctrinarum et exemplorum in locis debitis positivus secundum quod inferius apparebit. Forma vero tractatus magis vergit ad librum, que est ordinatio sive dispositio partium in libro.

<6.1.3. Causa efficiens>

Causa vero efficiens est duplex vel fuit, scilicet movens et non mota, et movens et mota. Movens et non mota fuit quorumdam errantium contra regulas artis gramatice dictiones adinvicem compagine non debita coniungentium deviatio que principaliter movit actorem istum ad illam materiam perscribendam, que propter hoc ab errore suo non fuit revocata. Movens et mota autem fuit actor etiam [qui] utilitati deserviens omnium ; namque doctrinam prius in tenebris involutam et adhuc apud multos in claritate lucidam suscitavit. Et nota

quod causa efficiens non requiritur in libris nisi propter famam actoris. Quando enim est persona autentica et bene auctorizata, tunc suum opus omnes audire sitiunt et conantur.

<6.1.4. Causa finalis>

Causa vero finalis fuit duplex, scilicet communis et privata. Communis quantum ad omnium auditorum utilitatem, privata vero est duplex, scilicet intra et extra quantum ad ea que in libris suis continentur. Finis extra triplex est, scilicet remotus, remotior, remotissimus. Remotus est cognitio totius gramatice, remotior totius philosophie, remotissimus totius felicitatis eterne ad quam omnes scientie primordialiter ordinantur, ad quam nos venire permittat Ille qui vivit et regnat et qui benedictus est in secula seculorum. Amen.

<6.2. Carminis qualitas>

Tunc aliquis obicere posset statim sic : Videtur quod iste liber superfluat quia Priscianus et Donatus sufficienter determinaverunt de gramatica, ergo etc. Ad hoc dicendum est quod non superfluit, quia licet non sit de esse gramatice, tamen est de bene esse, eo quod sermo metricus ad plura valet quam sermo prosaicus. Valet enim ad leviorem acceptionem, ad memoriam firmiorem et ad lucidam [veritatem vel] brevitatem, quod patet per descriptionem versus que talis est : Versus est metrica oratio succincte clausulatimque progrediens venusto verborum matrimonio [non legali] flosculis picturata nichil in se continens superfluum nichilque continens diminutum[77].

Per hoc quod dicit SUCCINCTE CLAUSULATIMQUE tangitur memoria, quia secundum Aristotilem libro *De anima*, Reminisciora sunt que inter se habent ordinem[78]. Et cum dicitur VENUSTO VERBORUM MATRIMONIO, tangitur quod facit ad delectationem quoniam in bene

722 Finis *Reprise d'Ar, après lacune du ms. (il manque 2 feuillets).* **734** veritatem vel *Pal om. Ar* **737** non legali *Pal om. Ar* **742** tangitur *coniecimus*] tangit *Pal* tangatur *Ar*

77Matthieu de Vendôme, *Ars versificatoria* (éd. MUNARI 1988) 1, 1 p. 43-44 : «Versus est metrica oratio succincte et clausulatim progrediens venusto verborum matrimonio et flosculis sententiarum picturata, quae nihil diminutum, nihil in se continet otiosum». **78**Arist. *De memoria* 1, 452A2-3 (reminiscibilia).

dispositis delectamur. Et cum dicitur NICHIL IN SE SUPERFLUUM ETC., tangitur quod ad leviorem facit acceptionem. Unde quidam :

Metra iuvant animos, comprehendunt plurima paucis,
Pristina commemorant, hec sunt tria grata legenti.

Et patet quod non superfluit liber iste.

<6.3. Utilitas>

Utilitas est ut, perlecto libro et memorie commendato, loqui sciamus congrue et permisse, errores veterum et figurativas sive vitiosas locutiones a nostris sermonibus relegantes, et nostra verba cum necesse fuerit venustate metrica decorantes.

<6.4. Vita auctoris>

Titulus talis est. Et in hoc titulo causa actoris efficiens continetur : Magistri Ebrardi Bituniensis Grecismus incipit.

Magister enim est nomen dignitatis, a maiore statu dictus, vel quia maior sedens. Unde vide quod illa nomina «maior», «maiestas», «magister», sunt eiusdem speciei et eodem modo debent scribi. Sed tamen quodam vitio scriptorum per 'g' scribuntur, et corripitur prima cum deberet produci.

Et quia plures sunt homines non magistri sed magistrioli, ideo subditur nomen <proprium> Ebrardi. Ebrardus autem vocabatur actor iste quod patet infra cum dicitur *Explicit Ebrardi* <5v> *Grecismus nomine Xpi.*

Unde vide quod quatuor sunt modi magistrorum, quia quidam sunt magistri re et nomine ut sunt periti et scientifici in fornace studii bene decocti, qui docere possunt alios, quoniam illi solummodo debent docere que dictorum suorum causas assignant. Et tales debent vel merentur obtinere dignitatem magistratus. Alii sunt magistri vocaliter sed a parte rei nichil respondet. Et tales assimulantur chimere quoniam in rerum natura nichil est, tamen fingitur esse. Et vocatur chimera tamquam sit aliquid. Ita frustra vocantur magistri, cum tamen

---

751 permisse *Ar*] premisse *Pal* **752** locutiones *Ar*] lectiones *Pal* | nostris *Ar*] meis *Pal* | relegantes *Ar*] relevantes *Pal* **756** continetur :...Ebrardi *Ar*] magistri Ebrardi continetur *Pal* **760** scribi : scilicet per i *add. Ar* **764** proprium *Ar om. Pal* | vocabatur *Ar*] vocatur *Pal* **767** vide *Ar*] video *Pal* **769** illi...que *Pal*] illos docere tantum dicuntur qui *Ar* **774** sit aliquid *Ar*] esset chimera *Pal*

non sint, quoniam multos secum precipitant in errorem. Unde quidam :

Si cecus cecum presumat ducere secum,
In foveam ductor primus cadit [et] inde secutor[79].

Alii tamen sunt magistri realiter sed tamen non vocaliter, sicut illi qui sciunt aliquid et docere alios possent, cum in scientia bene sint habituti et in fornace studii bene cocti sed vocetenus exprimere nequeunt. Et tales voce non dicuntur magistri quia nundum exercent officium cum sint [veritatis] discipuli. Sed hodie statim fiunt magistri et vocantur tamquam in artibus licenciati et bene examinati.

Et quoniam ulterius plures sunt vocati hoc nomine Ebrardus, ideo subiungit nomen civitatis vel opidi ex quo vel ex qua extitit oriundus, scilicet Bituniensis.

<6.5. Titulus>

Tunc sequitur GRECISMUS INCIPIT. Adverte hic : quidam enim voluerunt intitulari librum istum a Grecis eo quod Greci sunt digniores quam Latini. Unde dicunt quod Greci sunt fontes, nos autem rivuli. Et hoc tangit Priscianus in principio maioris voluminis prima linea : «Cum studiorum genus et omnis eloquentie doctrinam a fontibus Grecorum invenio celebrasse etc.[80]».

Item quia actor unum capitulum de grecis introducit in hoc libro, ideo voluit istum librum intitulare a grecis. Sed vere illud esse non potest multis de causis. Primo quia illud capitulum non est de dictionibus grecis sed magis de dictionibus a greco ex[t]ortis, secundum quod patet cuilibet, et maxime per actorem istum confitentem, ut in prologo enumerat capitula in hoc opere prosequenda, unde dicit : DE DICTIONIBUS A GRECO EX[T]ORTIS SECUNDUM ORDINEM ALPHABETI [*Graec.* VIII].

---

775 errorem : quoniam nunquam veritatis discipuli sua principia sunt penitus ignorantes, cum tamen ignorans principiis ignoretur ipsa ars *add. Ar* **791** intitulari *coniecimus*] intitulare *PalAr* **792** dicunt *Ar*] dicit *Pal* **793** in principio *Ar*] primo *Pal* | principio maioris] minoris *PalAr* **800** cuilibet *Pal om. Ar* **802** prosequenda *Ar*] consequenter *Pal*

79WALTHER, *Init.* 17639. **80***IG* Epist. 1, 1 p. 1, 1 : «Cum omnis eloquentiae doctrinam et omne studiorum genus sapientiae luce praefulgens a Graecorum fontibus derivatum Latinos proprio sermone invenio celebrasse...».

Item alia de causa, quoniam illud capitulum non est magis dignum quam alia capitula. Ymmo multa sunt alia capitula in hoc libro que digniora sunt, cum sint de esse <libri>, sicut illud capitulum EST PATER HIC CURA ETC. [*Graec.* IX 1].

Item alia de causa, illud capitulum non est de esse libri sed magis de bene esse. Non de illo intendebat determinare, secundum quod ipse in littera confitetur. Omnia capitula a principio usque ad illam partem EST PATER HIC CURA [*Graec.* IX 1], ponuntur tantum ad bene esse libri, scilicet propter ingenii sui acuitatem et sic mentiuntur illi qui sic intitulant.

Dicamus ergo quod Grecismus debet intitulari ab hoc nomine 'grecus, -ca, -cum' et 'mos, moris' quasi moris greci imitativus, id est more Grecorum ad congruitatem introductorius. Greci enim inter omnia ydiomata magis congrue loquuntur. Et ideo actor iste volens RETUNDERE [*Graec.* proh. 2,1] errorem <illorum ita> incongrue loquentium, voluit Grecos imitari ut errantes ab errore suo penitus revocaret.

<6.6. Explanatio>

Hiis itaque prelibatis et diligenter indagatis, ad formam propositi principalis tractatus accedamus.

Et quia divisio dicitur valere ad tria, scilicet ad leviorem acceptationem, ad evidentiam pleniorem et ad memoriam firmiorem, propter hoc iste liber prima sui divisione dividitur in duas partes, scilicet in prohemium et tractatum. Et quia prohemium deservit providentie, tractatus exsecutioni ; item quia in prohemio tanguntur in generali ea que in tractatu vel exsecutione tanguntur in speciali ; item <quia> per prohemium removetur ignorantia negationis, per tractatum vero ignorantia dispositionis, ideo patet ordo.

Est autem differentia inter ignorantiam negationis et ignorantiam dispositionis. Ignorantia negationis est quando aliquis rem penitus ignorat, et illa ignorantia removetur per prohemium. Ignorantia vero dispositionis est quando aliquis iam aliqualiter est dispositus per ea que iam vidit et illa ignorantia removetur per exsecutionem.

---

806 libri *Ar om. Pal* **815** id est *Ar*] et *Pal* **818** illorum ita *Ar om. Pal*
823 et... indagatis *Ar*] est diligenter indagandum *Pal* **827** duas *Ar*] tres *Pal*
831 quia *Ar om. Pal* **837** iam vidit *Ar*] dividit *Pal*

Si tu subtiliter intelligas, ista pars incipit ibi : EST PROPRIE METHA [*Graec.* I 1]. Illa quo ad presens remanet indivisa. Sed prima in duas, quoniam actor primo tangit causam <moventem se et non motam ad istam materiam perscribendam vel describendam, et secundo tangit causam materialem sui operis (prima QUONIAM IGNORANTIE [*Graec.* proh. 1,1], secunda DICTIONUM SIGNIFICATIONES [*Graec.* proh. 2,4]). Et ista secunda dividitur in duas, quia primo tangit causam materialem> et secundo ponit materie sue ordinationem que sequitur (secunda pars DONATI ORDINEM ETC. [*Graec.* proh. 2,11]).

Item prima in duas quoniam primo tangit causam materialem et secundo causam finalem ex qua resultat actoris intentio et OMNIUM AUDITORUM UTILITAS (secunda UTILITATI OMNIUM DESERVIENS [*Graec.* proh. 2,6]).

Item prius prima in duas quia primo tangit causam moventem et non motam, scilicet quorumdam suorum contemporaneorum a gramatice regulis deviantium et contra debitam compaginem dictiones inepte copulantium fatuitatem et ignorantiam. Secundo ostendit causam per quamdam similitudinem (secunda HUMANO ETENIM CAPITI [*Graec.* proh. 1,6]).

Item prima in duas <6r> quoniam primo tangit causam moventem se et non motam et secundo causam motam, scilicet seipsum (secunda EXISTIMAVI [*Graec.* proh. 1,6]).

Et sic patet qualiter in divisione predicta tanguntur quatuor cause in hoc opere concurrentes.

Secunda pars incipit EXISTIMAVI [*Graec.* proh. 1,6]. In verbis enim prime et secunde persone intelligitur nominativus certus et finitus.

---

840 moventem... 845 materialem *Ar om. hom. Pal* **848** finalem *Ar*] formalem *Pal* | actoris *Ar*] animi *Pal* **851** prius *Ar*] prior *Pal* **852** scilicet *Ar*] secundum *Pal* **853** dictiones *Ar*] orationes *Pal* **862** enim *Ar*] quoniam *Pal*

<Prologue 2>

<1. Divisio scientie>

<1.1. Origo scientie>

Quemadmodum legitur in Genesi, Deus formavit hominem ad ymaginem et similitudinem suam[1], et eum in Paradiso posuit, in loco videlicet deliciarum ; cum homo siquidem honorifice viveret non intellexit[2] sed per <8r> suggestionem dyabolicam et appetitum superfluitatis dilapsus est in miseriam et erumpnam, quo facto indiguit perfectione tam a parte anime quam corporis. A parte enim anime indiguit scientiis et virtute, sicut testatur Aristotiles in libro *De anima* dicens : «Anima creata est sicut tabula rasa indepicta sed pingibilis, imperfecta sed perfectibilis virtutibus et scientiis[3]». Ut igitur anima que erat indepicta posset pingi, que erat imperfecta posset perfici, invente sunt artes liberales a parte anime quibus mediantibus acquiritur scientia cum virtute. A parte siquidem corporis indiguit arte mechanica ut per illam posset expellere famem, sitim, frigus et cetera, que corpori adversantur. Ista siquidem servilis dicitur respectu liberalis. Unde mechanica dicitur ab hoc verbo 'mechor, -aris', quod est adulteror, -raris, sed de hoc hactenus sufficiant. Nunc advertendum est ad cognitionem scientie liberalis.

<1.2. Scientia liberalis>

<1.2.1. Etymologia>

Primo videndum est quare sic appellatur. Dicitur autem <liberalis> a liberando quia liberat hominem a curis terrenis, quod innuit Oratius in *Epistulis* dicens :

si non
Intendas <animum> studiis et rebus honestis,

---

5 et[1]...suam *Pa2Pa3Val*] suam et similitudinem *Pal* **7** intellexit *Pa2Pa3Val*] intelligat *Pal* **9** a *Pa2Pa3Val*] ex *Pal* **11** sed...perfectibilis *Pa2Pa3Val*] est *Pal* **17** servilis *Pa2Pa3*] similis *Pal* vilis *Val* **24** liberalis *Pa2Pa3Val om. Pal*

---

1 Gen. 1, 26. 2Cf. Ps. 48, 21 : (Homo) cum in honore esset non intellexit. Cet extrait est utilisé par Vincent de Beauvais dans le prologue qui ouvre son *Speculum Doctrinale*. 3Arist. *De anima* 3, 429B30-440A2. Utilisé aussi par Aubry de Reims 69 p. 32, Arnoul de Provence, *Divisio Scientiae* (éd. LAFLEUR 1988, p. 300-301), Henri le Breton, Olivier le Breton, Aubry de Reims, Jean de Dacie.

Invidia vel amore vigil torquebere [semper[4]].

Vel dicitur liberalis quia filii liberorum tantum ea antiquitus informabantur, ita et ceteri ignobiles sive serviles arte mechanica erant usi. Ideo mechanica servilis dicitur de qua dicit sapiens : «Cum tibi sint nati nec opes etc[5]».

<1.2.2. Divisio scientie liberalis>

Viso quare sic vocetur liberalis scientia, cuius divisio est videnda. Dividitur enim secundum diversitatem in rerum principiis repertam. Sunt enim tria rerum principia, scilicet natura, ratio et voluntas[6], secundum quod liberalis scientia resultatur. Dicit Aristotiles in libro *De anima*, «secantur scientie quemadmodum et res[7]». Propter hoc liberalis scientia dividitur in naturalem, moralem et rationalem. Rationalis siquidem scientia est de rebus que fiunt a ratione, moralis vero scientia est illa que fit a voluntate, naturalis vero est de rebus que fiunt a natura.

<1.2.2.1. Scientia naturalis>

Naturalis siquidem scientia dividitur secundum quod large vel stricte traditur. Large enim et ample sumpta continet in se metaphysicam, que est de rebus a motu et materia separatis, sicut de intelligentiis. Continet mathematicas scientias que sunt de quantitate et sunt quatuor, scilicet geometria, astronomia, arismetica, musica, quarum ille numerus elucescat.

Omnis quantitas aut est continua aut discreta. Si continua, aut permanens aut successiva. Si permanens, sic <est> geometria <que est

31 ita *Val*] etiam *Pal* **37** Dividitur *Pa2Pa3Val*] dividere *Pal* **42** a *Pa2Pa3Val*] ex *Pal* **43** a voluntate *Pa2Pa3Val*] ad voluntatem *Pal* **50** mathematicas *Pa2*] methaphysicas *Pal* mecanicas *Pa3Val* **54** est *Pa2 om. Pal* | que...geometria *Val*] *om. hom. Pal* que est de commensuratione terre et dicitur *Pa2* que est mensurabilis et dicitur *Pa3*

4Hor. *Epist.* I 2, 35-37 : Si non / Intendes animum studiis et rebus honestis, / Invidia vel amore vigil torquebere. 5Cato, *Disticha* (éd. BOAS 1952) I 28. 6Ces trois éléments figurent aussi dans la *Divisio Philosophie* (éd. LAFLEUR 1988, p. 182) : tres partes philosophie sumuntur ex parte cognoscibilis quod est ens. Sunt enim tres partes entis ... natura, ratio, voluntas. 7Arist. *De anima* 3, 431b24-25. Cf. aussi Aubry de Reims 340-341 p. 47.

mensuralis. Dicitur enim geometria> a 'ge' quod est terra et 'metros' mensura.

Si successiva, sic est astrologia que dicitur ab 'astrum, astri' et 'logos' quod est sermo.

Si sit discreta, aut permanens aut successiva. Si primo modo, sic est arismetica, que dicitur ab 'ares' quod est virtus et 'ethica' quod est scientia.

Si successiva, sic est musica, scientia de cantu que dicitur a 'moys' quod est aqua et 'ycos' scientia quasi scientia iuxta aquas reperta.

Secundum autem quod [est] naturalis scientia stricte sumitur, continet in se multos libros partiales, scilicet librum *De celo et mundo*, ubi probat Aristotiles quod celum est ingenitum et incorruptibile, <librum Physicorum ubi agit Aristotiles de mobili generali et corruptibili generaliter>, librum *De generatione et corruptione* <ubi agit de corruptione> simplicium elementorum, librum *Metheororum* in quo agit Aristotiles de naturalibus, librum *De vegetabilibus* in quo agit Aristotiles de anima vegetabili sive de plantis, librum *De animalibus* in quo agit Aristotiles de anima sensibili sive de brutis, et librum *De anima* ubi agit Aristotiles principaliter de anima rationali ; et quia rationalis anima est perfectio corporis organici, non solum ibi agit de anima rationali sed etiam irrationali et vegetabili et sensibili simul, siquidem huiusmodi libri sunt de esse philosophie naturalis.

Sunt preterea alii libri, scilicet *De morte et vita*, *De sompno et vigilia*, *De sensu et sensato* qui sunt de bene esse naturalis philosophie. De hac siquidem hactenus, quoniam parum est videlicet ad cognitionem propositi, propter hoc habito respectu ad propositum posset illa divisio pretermitti.

<1.2.2.2. Scientia moralis>

57 astrologia *Pa2Pa3*] astronomia *Pa1Va1* 64 est *Pa1 om. Pa2Pa3Va1* 67 librum...generaliter *Pa2*] *om. Pa1* librum Phisicorum ubi idem agit de mobili et generabili et corruptibili generalium *Pa3* ubi agit Aristotiles de motu mobili et generali et corruptione generaliter de generatione et corruptione *Va1* 69 ubi...corruptione *Pa3 om. hom. Pa1Pa2Va1* 72 De animalibus *Pa2*] anima *Pa1* 76 huiusmodi *Pa2Pa3*] huius *Pa1* 77 naturalis *Pa2Pa3*] naturaliter *Pa1* 79 sensato : liber de memoria et reminiscentia *add. Pa2*

Moralis vero scientia que est de rebus que fiunt a voluntate, dividitur in tres partes, scilicet in politicam, yconomicam et monosticam.

Politica est de regimine [familie et hec traditur a Tullio libro *De officiis*, et dicitur ab 'ycos' quod est scientia et] gentium et civitatum que traditur in legibus et decretis et dicitur a 'polis' quod est civitas et 'ycos' scientia.

Yconomica est de regimine proprie familie et hec traditur a Tullio in libro *De officiis*, et dicitur ab 'ycos' quod est scientia et 'nomos' quod est familia.

Monostica est de regimine proprie voluntatis et propriorum operum et propriarum operationum, et traditur ab Aristotile in libro *Ethicorum* et dicitur a 'monos' quod est unum et 'ycos' scientia. Omittatur ad presens de morali philosophia.

<1.2.2.3. Scientia rationalis sive sermocinalis>

Rationalis siquidem que est de rebus quas ratio sibi conformat ; que tamen res fundantur in rebus naturalibus <sicuti naturalis> scientia appellatur. Nam cum homo sit corruptibilis et ipsius scientia corruptibilis, et propter hoc ad hoc ut perpetuetur scientia, necesse est doctrinam fieri disciplinam ut multiplicetur ab ore doctoris in discipulum exeundo. Instrumentum autem <per> quod exit scientia <8v> ab ore doctoris in discipulum sermo dicitur. Et [dicitur] propter hoc scientia hominis rationalis recte sermocinalis appellatur.

Sed notandum quod doctor a quo exit scientia in discipulum statum debet aggredi sapientis qui in tribus consistit, scilicet in non mentiri de quibus novit[8] ; iuxta illud opus sapientis est mentientem inquirere

85 a voluntate *Pa3*] ad voluntatem *Pa1Pa2Va1* **88** familie...et[3] *Pa1 om. Pa2Pa3Va1* **95** et...operum *Pa1Va1 om. Pa2Pa3* **96** et[1]...operationum *Pa1Pa2* et propriarum actionum *Pa3 om. Va1* **101** quas *Pa3*] que *Pa1Pa2Va1* **102** fundantur *Pa2Pa3Va1*] fundatur *Pa1* | sicuti naturalis *Pa3*] *om. Pa1* sicut *Pa2Va1* **103** ipsius *Pa3*] ipsa *Pa1Pa2Va1* **106** per *Pa2Pa3Va1 om. Pa1* **108** recte *Pa2Pa3Va1*] ratione *Pa1* **110** qui *Pa2Pa3Va1*] quod *Pa1*

8Arist. *Soph. Elench.* 165A24-27.

vel manifestare sese et non mentiri de quibus novit, et per hoc significatur dialetica ; in ornate loqui, per hoc rethorica ; in congrue loqui, et sic gramatica.

Potest autem rationalis <scientia> aliter dividi considerando finem ad quem est. <Est enim> quidam sermo ordinatus ad verum eligendum et falsum fugiendum, per hoc habetur logica. Est autem alius sermo ad ornatum eligendum et inornatum fugiendum, per hoc habetur rethorica, et alius est sermo ad congruum eligendum et incongruum fugiendum, et per hoc habetur gramatica.

Potest tamen aliter dividi ipsa philosophia rationalis per comparationem ad tres causas : si per comparationem ad causam formalem, sic habetur rethorica. <Si ad finalem, sic habetur logica>. Si ad materialem, sic habetur gramatica, que est omnium scientiarum fundamentum. Si queratur quare non habemus scientiam penes causam efficientem, dicendum est quod non potuimus quoniam scientia se habet in ratione rei effecte sed efficiens separatur a re effecta. Ideo non potuimus habere aliquam scientiam penes causam efficientem.

<2. Gramatica>

Duabus scilicet logica et rethorica pretermissis, de gramatica est dicendum. Dividitur autem gramatica <uno modo> a Donato, alio modo a Prisciano.

<2.1. Divisiones gramatice>

<2.1.1. secundum Donatum>

A Donato dividitur secundum conditiones repertas in nostris operationibus. Est enim triplex operatio nostra, scilicet preceptiva ut deum orare et similia, secundum quam habemus regulas a Donato nobis traditas [et] in *Maiori* ; alia permissiva ut «vinum bibi sano fugi

112 et^2...114 gramatica *Pa3*] et propter hoc fingitur vel figuratur in verum loqui, per hoc rethorica ornate loquitur, per hoc etiam congrue loquitur gramatica figuratur *Pa1* et propter hoc figuratur logica in verum loqui, per hoc rethorica in ornate, per hoc autem in loqui congrue gramatica designatur *Pa2* **115** scientia *Va1*] *om. Pa1* philosophia *Pa2Pa3* **116** Est enim *Pa2 om. Pa1* **123** Si...logica *Pa2 (Pa3Va1) om. hom. Pa1* **133** uno modo *Pa2Pa3 om. Pa1Va1* **139** operationibus *Pa3*] operibus *Pa1* temporibus *Pa2* **141** sano...infirmo *Pa2Pa3*] a sono fugi ab inferno *Pa1* ad sanum fugi ab inferno *Va1*

ab infirmo[9]», iuxta quam habemus figuras que traduntur in *Barbarismo*; alia quidem est prohibitiva ut furtum facere et similia, iuxta quem habemus vitia de quibus in *Barbarismo* similiter tractatur.

<2.1.2. secundum Priscianum>

Dividitur autem gramatica a Prisciano penes conditiones repertas in subiecto suo quod est vox litterata articulata debito modo pronuntiata.

Quantum ad hoc quod est vox litterata, est orthographia que traditur a Prisciano in duobus primis libris maioris voluminis, et dicitur ab 'orthos' quod est rectum et 'graphos' quod est scriptura.

Per hoc quod est articulata habemus duas partes. Est enim dictio articulata duplex, in se vel in alio ; si in se, sic est ethimologia que traditur a Prisciano in aliis libris sequentibus maioris voluminis, et dicitur ab 'ethimos' quod est expositio et 'logos' quod est sermo. Si in alio, sic est dyasintetica que traditur in minori volumine, scilicet in libro *De constructione*, et dicitur a 'dya' quod est de et 'synthesis' quod est constructio, vel 'sin' quod est con et 'thesis' positio quasi de constructione sive compositione. Vox articulata dicitur articulata ad significandum, sic est dictio, vel articulata per compositionem et regimen, sic est oratio. De prima est ethimologia, de secunda dyasintetica.

Per hoc quod dico debito modo pronuntiata habetur illa pars, que traditur a Prisciano in libro *De Accentu*.

Et sic secundum ipsum gramatica dividitur in quatuor partes.

<2.2. Diffinitiones gramatice>

Visa divisione gramatice in generali, videndum est quid sit gramatica in speciali et unde dicatur.

<2.2.1. secundum Isidorum>

Gramatica enim ut dicit Ysidorus est «fons omnium artium sine qua logica nichil proderit et ornatus rethorice viles erint, sine qua

174 logica *Pa1Va1* | logicorum rixa *Pa2Pa3* erint *Pa3* | erunt *Pa1* erit *Pa2Va1*

9Cf. Ov. *Pont.* 1, 5, 84 ? (Famaque cum domino fugit ab orbe suo).

<quidem> geometria mensurare non poterit nec arismetrica numerare, sine qua etiam astronomia rerum eventus non poterit designare, nec musica vocum [voces vel] consonantias artificialiter concordare». Unde vere dicitur quod hec ars est totius eloquentie soliditas et fundamentum.

<2.2.2. Definitio alia>

Sed sic diffinitur gramatica per comparationem ad alias scientias, secundum autem se sic potest notificari : gramatica est ars que docet recte scribere, recte intelligere, recte ordinare et recte pronuntiare. Gramatica quidem dicitur a 'gramma' quod est littera et 'ycos' quod est scientia, quasi scientia de littera, et denominatur a prima sui parte ut a digniori. Dicit enim Priscianus in *Maiori* : «Littera est minima pars vocis composite[10]». Hec est que constat de compositione litterarum.

<2.3. Quaestiones>

Quoniam autem introitus ille est generalis, tria possunt queri generaliter. Primum utrum de sermone in communi una possit esse scientia sive ars. Secundum utrum gramatica precedat logicam. Tertium utrum gramatica sit scientia sive ars.

<2.3.1. Utrum de sermone in communi una possit esse scientia sive ars>

Circa primum sic proceditur, et videtur quod de sermone <in> communi possit esse una scientia. Dicit enim Aristotiles in secundo *Methaphisice* quod omnium horum una potest esse scientia quorum est unum subiectum commune analogum vel una natura communis analogica[11]. Sed sermonum particularium est sermo simpliciter

175 quidem *Pa2Pa3 om. PalVal* **176** rerum eventus *Pa2(Pa3)Val*] inventus *Pal* **177** voces vel *Pal*] notas vel *Pa2 om. Pa3* notulas vel *Val* | artificialiter *Pa2Pa3Val*] articulariter *Pal* **178** soliditas et *Pa2Pa3Val*] sollicitus seu *Pal* **182** diffinitur *Pa2Pa3*] dicitur *PalVal* | scientias *Pal*] artes *Pa2Pa3Val* **186** littera *Pa2Pa3Val*] litteris *Pal* | denominatur *Pa2Pa3Val*] denotatur *Pal* **188** de *Pa3*] ex *PalVal* in *Pa2* **193** sive ars *om. Pa2Pa3Val* | Secundum...ars *Pa2Pa3*] secundum utrum ens sit magis commune quam sermo. Et tertio utrum gramatica precedat logicam *Pal* **198** in *Pa2Val om. Pal* **200** potest *Pa2Pa3Val*] possit *Pal* **201** analogum *Pa2*] annologum *Pal* **202** analogica *Pa2*] anologica *Pal* analogia *Pa3*

10*IG* I 3 (*GLK* II) p. 6. 11Cf. Thomas d'Aquin, *In Metaph.* 4 lect. 1, 534.

commune analogum. Ergo de sermone in communi potest esse una scientia. Quod autem sermo in communi sit commune analogum patet quia per prius et per posterius dicitur de sermonibus particularibus <9r> et talis natura analogia dicitur. Ergo videtur quod de sermone in communi possit esse una scientia.

<Ad idem si magis commune non impedit unitatem scientie nec minus commune, sed ens magis est commune quam sermo. Quod patet quia omnis sermo est ens sed non convertitur. Sed de ente fit scientia, ergo fortius et de sermone.>

Ad idem sicut se habet ens commune ad entia particularia, ita sermo communis ad sermones particulares. Ergo cum sit una scientia de ente in communi, erit una scientia de sermone <in> communi quod falsum est.

Ad primum dicendum est quod duplex est analogum. <Est enim quoddam analogum> quod dicitur de duobus per prius et per posterius, ita quod <de> neutro dicitur mediante altero sicut substantia <dicitur> de materia et forma, tamen non dicitur de uno per alterum. <Et de tali analogo non potest esse scientia una. Tale enim analogum est sermo. Licet enim dicatur per prius de sermone gramatico, per posterius de aliis, tamen non dicitur de uno per alterum.>

Est enim aliud analogum quod dicitur de duobus per prius et per posterius, ita quod de uno per alterum vel mediante altero dicatur sicut ens de substantia et qualitate. Et propter hoc de ente in communi potest esse una scientia.

Ad secundum dicendum est quod licet ens sit magis commune quam sermo, tamen in genere entis est reperire unum primum indivisibile ad quod entia omnia reducuntur. Hoc autem non potest reperiri in communi sermone. Et hoc patet quia gramatica considerat modos [illarum] rerum, logica vero ipsas res, nichil autem commune est supra res et modos ipsarum.

---

203 analogum *Pa2*] annologum *Pa1* analogicum *Va1* **206** analogia *Pa2*] anologia *Pa1* **208** Ad...211 sermone *Pa2Pa3Va1 om. hom. Pa1* **210** omnis *Pa3*] communis *Pa2 def. Pa1* | Sed *Va1*] et *Pa2 om. Pa3 def. Pa1* **214** in[2] *Pa2Pa3Va1 om. Pa1* **216** analogum *Pa2*] annologum *Pa1* | Est...analogum *Pa2 om. hom. Pa1* **217** de duobus *Pa2Pa3Va1*] duobus modis *Pa1* **218** de *Pa2Pa3 om. Pa1Va1* **219** dicitur] *Pa2Pa3Va1 om. Pa1* **220** Et...223 alterum *Pa2Pa3 om. hom. Pa1Va1* **223** analogum *Pa2Pa3*] annologum *Pa1* **228** primum *Pa2Pa3*] principium *Pa1Va1* **231** illarum *Pa1*] ipsarum *Pa2Va1 om. Pa3*

Ad tertium dicendum est quod non est simile de ente in communi et de sermone in communi ratione supradicta, et ita solvendum est per interemptionem.

<2.3.2. Utrum gramatica precedat logicam[12]>

Circa secundum sic proceditur. Videtur quod logica precedat gramaticam. Dicit enim Aristotiles in libro *Topicorum*, «dialectica enim cum sit inquisitiva veri et falsi ad omnium methodorum principia viam habet[13]». Ergo patet quod logica est via ad gramaticam, ergo precedit gramaticam et alias ut videtur.

Sed contra dicit Ysidorus, «est fons et origo omnium artium[14]». Ergo est fons ipsius logice, ergo gramatica precedit logicam.

Solutio : scientia potest dupliciter considerari, scilicet a parte rei vel a parte nostra, sive a parte nostre cognitionis. Primo modo gramatica precedit logicam et sic intendit Ysidorus, secundo modo logica precedit gramaticam et sic intendit Aristotiles.

<2.3.3. Utrum gramatica sit scientia sive ars[15]>

Circa tertium sic proceditur : videtur enim quod gramatica non sit scientia sive ars, quia omnis scientia est eadem apud omnes. Gramatica non est eadem apud omnes, ergo gramatica non est

238 proceditur *Pa2Pa3Va1*] procedendum *Pa1* | precedat *Pa2Pa3Va1*] precedit *Pa1* **239** «dialectica...cum *Pa3*] in prima gramatica *Pa1* dialectica enim est cum *Pa2* dialectica cum *Va1* **241** habet *Pa2Pa3*] habens *Pa1Va1* | logica *Pa1Va1*] dialectica *Pa2Pa3* (*Sur l'emploi des termes dialectica-logica, cf.* MICHAUD-QUENTIN 1969) **245** scientia *Pa2Pa3Va1*] gramatica *Pa1* **252** sive ars *om. Pa3* | eadem *Pa2Pa3*] idem *Pa1*

12Cf. pour des parallèles le *Guide de l'étudiant*, Nicolas de Paris, *Quaestiones super primum Priscianum* ; on trouve aussi cette question sous la forme *De ordinatione grammaticae ad logicam* chez Jordanus, *Notulae*, éd. SIRRIDGE 1980, p. 7 ; sous la forme *Utrum grammatica sit nobilior loyca* chez Simon de Dacie, *Quaestiones*, Q5 ; etc. Cf. ROSIER-CATACH 1998c ; et EBBESEN-ROSIER-CATACH 1997, p. 115. **13**Arist. *Topic.* I 1001B3-4. **14**Cf. Max. Vict. 188, 1. **15**On retrouve cette question chez Nicolas de Paris, *Quaestiones super primum Priscianum*, chez Boèce de Dacie, *Modi significandi*, Q3, chez Jean de Dacie, *Summa grammatica*, QA11, chez Simon de Dacie, *Quaestiones super 2° minoris voluminis Prisciani*, Q1, etc. Cf. ROSIER-CATACH 1998c, ainsi qu'en tête de la glose *Admirantes*, cf. ROSIER 1988c, p. 7 n. 18. Cf. aussi les *Quaestiones* de Jean de Wolve, dans BROUSSEAU-BEUERMANN 1987, p. 97.

scientia. Quod non sit eadem apud omnes videtur. Alie enim littere sunt apud nos, alie apud Grecos, alie sillabe, alie dictiones, alie orationes et gramatica est de istis, ergo videtur quod non sit eadem apud omnes.

Solutio : si littere, sillabe, dictiones et orationes sunt diverse [apud nos] secundum nomen, tamen secundum rem et intellectum eedem sunt apud omnes. Unde cum scientia sit de rebus, debet dici scientia per comparationem ad res, non ad nomen vel ad voces. <Unde> patet quod diversitas vocum non impedit gramaticam esse scientiam.

Ad idem omnis scientia est ex eis que impossibile est se aliter habere. Gramatica est ex permutabilibus. <Ergo gramatica non est scientia. Quod sit ex permutabilibus>, patet quoniam <de dictionibus impositis ad significandum ex voluntate nostra, quod patet manifeste, quoniam> gramatica est de vocibus significantibus ad placitum non a natura.

Solutio : duplex est gramatica, regularis et positiva. Unde dicendum est quod gramatica regularis est impermutabilis et talis est scientia, sed positiva est permutabilis et talis non est scientia.

Ad idem de hoc quod habemus a natura, non indigemus arte vel scientia. Sed loqui sive proferre <sermonem> habemus a natura. Ergo nos non indigemus arte vel scientia que sit de sermone. Ergo cum gramatica sit [scientia] de sermone, non est scientia ut videtur.

Solutio : dicimus quod loqui vel proferre <sermonem> habemus a natura, tamen recte loqui non a natura habemus sed ab arte, et de tali scientia est qua indigemus. Quod gramatica sit scientia, patet. Omnis

---

254 Alie...258 omnes *Pa2(Pa3Val)*] alie sunt littere apud omnes, ergo gramatica non est scientia apud omnes *Pal* **258** apud nos *PalVal om. Pa2Pa3* **259** rem *Pa2Pa3Val*] rationem *Pal* **261** comparationem *Pa2Pa3*] compositionem *Pal* oppositionem *Val* | Unde *Pa2Val*] et sic *Pa3 om. Pal* **263** ex *Pa3*] de *PalPa2Val* **264** Ergo...permutabilibus *Pa2Val om. hom. PalPa3* **265** de...268 quoniam *(Pa2)Pa3(Val) om. hom. Pal* **266** ad...nostra *Pa3*] ad voluntatem nostram ad significandum *Pa2* ad significandum ex voce *Val om. hom. Pal* **267** vocibus *Pa2Pa3*] vocabulis *PalVal* **269** positiva *PalVal*] impositiva *Pa2Pa3* **270** talis *Pa2Pa3*] de impermutabilibus *Pal* permutabilibus *Val* **271** positiva *PalVal*] impositiva *Pa2Pa3* **273** sermonem *Pa2Pa3 om. PalVal* **274** arte vel *om. Pa3Val* **275** scientia[1] *Pal om. Pa2Pa3Val* **276** sermonem *Pa2Pa3 om. PalVal* **278** scientia[2] *PalPa3*] ars *Pa2Val*

ars sive scientia est de bono et de difficili. Gramatica est huiusmodi, ergo etc.

Ad idem <ars est> collectio diversorum preceptorum etc.[16], gramatica est huiusmodi, ergo etc., quod concedimus.

<3. Accessus ad Graecismum>

Dicto superius in generali quid sit gramatica, et unde dicatur, et quomodo dividatur, <quoniam contingit quamlibet scientiam tradi dupliciter> uno modo quantum ad esse, alio modo quantum ad bene esse, <propter hoc> gramatica potest tradi similiter. Relictis ergo que sunt de esse, dicamus de hiis que sunt de bene esse, et inter illa de hiis que continentur in Grecismo. Videamus ergo que et quot sunt in huius operis principio inquerenda, sciendum est quod decem.

<3.1. Causa quadruplex>

Causa materialis est vox litterata <articulata> circa quam versatur intentio actoris, que est dictiones habentes multiplicem significationem sub compendio copulare.

Causa formalis est que per modum agendi dinoscitur qui triplex est, divisivus, diffinitivus, exemplorum positivus, quemadmodum in textu eminet manifeste.

---

279 sive scientia *om. Pa3* | bono *Pa2Pa3Val*] vocabulo *Pa1* **281** ars est *Pa2Pa3Val om. Pa1* **286** quoniam...dupliciter *Pa2 om. Pa1Pa3Val* **288** propter hoc *Pa2Pa3 om. Pa1Val* | gramatica...similiter *Pa2*] potest tripliciter tradi gramatica *Pa1* gramatica potest tradi *Pa3* potest tradi gramatica *Val* **291** sciendum...decem *Pa1Pa3 om. Pa2Val* **294** Causa...297 copulare *Pa1Pa3Val*] causa materialis est diversarum dictionum expositio, scilicet in quibus sibi conveniant et in quibus a se differant assignare *Pa2* (*cf. Prol. 3, 2.1*) | articulata *Pa3Val om. Pa1 def. Pa2* **297** Causa...300 manifeste *Pa1Pa3Val*] causa formalis est duplex, scilicet forma tractandi et forma tractatus. Est divisio libri in capitula, capitulorum in partes, partium in particulas etc. Forma tractandi est modus agendi qui est multiplex quia est divisivus, diffinitivus et exemplorum locis debitis positivus *Pa2* (*cf. Prol. 3. 2.1*)

16Cic. Fragm. I 26 (Diom. *Ars gramm.* II, *GLK* I 421). Cité par Jordanus, éd. SIRRIDGE 1980, p. 4.

Causa efficiens est magister Ebrardus et hoc per titulum declaratur qui talis est : *Incipit liber magistri Ebrardi Bituniensis qui Grecismus dicitur.*

Causa finalis per causam suscepti operis dinoscitur que est duplex, scilicet communis et privata. Communis est quia in compositione et perfectione huius operis voluit utilitati omnium deservire. Privata quia rogatus a suis scolaribus hoc opus incepit precibus eorum obtemperans et perfecit.

<3.2. Utilitas>

Utilitas quidem est ut perlecto libro et intellecto significationum omnium diversarum notitiam habeamus.

<3.3. Cui parti philosophie supponatur>

Rationali quidem philosophie supponitur <9v> iste liber, quoniam est de sermone.

<3.4. Explanatio>

Et quia divisio alicuius totius in suas partes illud totum illucidat et declarat, ideo opus huius dividamus. Dividitur autem primo <modo> hoc opus in duas partes : in prima ponit prohemium, in secunda executionem (prima ibi incipit QUONIAM IGNORANTIE [*Graec.* proh. 1,1], secunda EST PROPRIE METHA [*Graec.* I 1]). Prima spectat ad presentem lectionem que in quatuor partes dividitur, quoniam in prima tangit causam finalem, <in secunda causam efficientem, in tertia causam materialem, in quarta causam formalem. Prima dividitur in duas, id est principalem et correlativam. Et sic sunt quinque partes in presenti lectione in prima tangit causam finalem> que incipit hic QUONIAM IGNORANTIE [*Graec.* proh. 1,1]. In secunda rationem huius formalem que incipit hic HUMANO ETENIM CAPITI [*Graec.* proh. 1,6]. In tertia, causam efficientem, ubi dicit CUM IGITUR ANIMADVERTEREM [*Graec.* proh. 1,10]. In quarta, causam materialem, ubi dicit

300 declaratur *Pa3Val*] determinatur *Pa1* patet *Pa2* **301** Bituniensis *Pa2Pa3Val*] Buturisis *Pa1* vel Bituricensis *add. glos. interl. Pa2* **306** opus *Pa2Pa3Val*] onus *Pa1* **310** intellecto : et memorie commendato *add. Pa2* **311** habeamus *Pa2Pa3Val*] habemus *Pa1* **314** Rationali *Pa2Pa3*] morali *Pa1Val* **318** Et...divisio : *Pa2 enchaîne ici sur la seconde partie du Prologue 5.* **319** modo *Val om. Pa1Pa3* **324** in[1]...328 finalem *Val(Pa3) om. hom. Pa1* **328** In...huius *Pa3(Val)*] secunda enim *Pa1*

<DICTIONUM SIGNIFICATIONES [*Graec.* proh. 2,4]. In quinta causam formalem ubi dicit> PRIMO DE NOMINE [*Graec.* proh. 2,11]. Ordo huius partis, scilicet prohemii ad partem subsequentem patet scilicet executionem, ordo vero partium lectionis satis patet ex modo dividendi.

<3.5. Intentio>

Circa presentem lectionem primo queritur quid intendit in illa parte ubi dicit *humano etenim etc.*, <et quid sit substantivum prime impositionis et quid adiectivum secunde. Ad quod dicendum est quod cum dicit sic HUMANO ETENIM ETC. [*Graec.* proh. 1,6]>, intendit [enim] reprehendere quosdam qui ignorantes separabant illud quod erat appropriatum alicui ab illo, et adiungebant alicui quod non erat illi proprium. Et hoc tangit ubi dicit PLUMAS PISCIBUS, SCAMAS AVIBUS APPONENTES [*Graec.* proh. 1,7]. Unde ipsi utebantur oratione congrua voce tantum. Igitur sciendum est quod triplex est genus orationis.

Est enim quedam oratio congrua voce et <sensu, ut *homo albus* et hec dicitur simpliciter congrua. Est autem alia oratio congrua voce tantum et> non sensu, ut *piscis plumosus, nasus ypotheticus*. Est autem alia oratio congrua sensu tantum et non voce, ut *turba ruunt* et similia. Iste due ultime orationes sunt congrue secundum quid, sicut patet. Per hoc quod dicit CAPPAM CATHEGORICAM, SILOGISMUM CANDIDUM PRETENDENTES [*Graec.* proh. 1,8], reprehendit quosdam qui iniungebant adiectivum secunde impositionis cum substantivo prime et econverso.

Unde sciendum est quod sicut dicit Priscianus in *Minori*, duplex est nomen, scilicet nomen rei et nomen vocis. Et hoc est illud quod solet dici nomen rei et nomen [impositionis sive] intentionis. Unde sciendum est quod substantivum est illud cuius res apprehenditur per sensum et est nomen rei, et illud est nomen substantivum prime impositionis, ut *cappa, domus,* et similia. Nomen vero substantivum, cuius res apprehenditur per intellectum, est nomen intentionis et illud

---

332 dictionum...dicit *Pa3 om. hom. PalVal* **335** executionem *Pa3Val*] executione *Pal* **336** dividendi *Pa3Val*] dividentis *Pal* **340** et...343 etc *Pa3 om. hom. PalVal* **346** ipsi *Pa3Val*] ibi *Pal* **349** et[1]...voce *Pa3(Val) om. hom. Pal* **352** autem *Val*] enim *Pal* **360** impositionis sive *Pal om. Pa3Val* **363** et similia *Val*] deus *Pal* etc. *Pa3*

est nomen secunde impositionis, <ut *nomen, verbum* ; et dicitur nomen prime impositionis> gratia dignitatis vel prioritatis quia prior est res quam intentio eiusdem, saltem in via sensitiva et sic nomen intentionis debet dici nomen secunde impositionis. Nomen vero adiectivum significat affectum ; sed duplex <est> affectus, significatus et intentus. Nomen adiectivum denotans affectum significatum est [est] prime impositionis, cuius affectus apprehenditur per sensum, sicut hoc nomen *albus, iustus*. Nomen vero denotans affectum intentum est adiectivum secunde impositionis, sicut *cathegoricus, nominalis, adverbialis*. Unde sciendum est quod adiectivum dicitur prime impositionis vel secunde eadem ratione qua et substantivum.

Sed queritur cum dicitur *cappa cathegorica, sillogismus candidus* que sit causa improprietatis. Ad hoc dicendum est quod repugnantia significatorum generalium, quoniam sicut nomen generaliter significat substantiam cum qualitate, sic quelibet species nominis habet significatum generale, sicut omne nomen patronomicum significat filium vel nepotem. Unde cum nomen prime impositionis significat rem que apprehenditur per sensum, nomen vero secunde impositionis rem que apprehenditur per intellectum, patet quod ille due species nominis habent significata generalia repugnantia et diversa. Unde cum ex repugnantia significatorum generalium causetur incongruitas, patet quod si adiectivum secunde impositionis iungatur cum substantivo prime impositionis, ibi erit improprietas propter repugnantiam significatorum generalium. Unde sicut hec est incongrua *omnis Sor currit*, quia una species nominis pro alia ponitur, scilicet proprium pro appellativo, et ideo ibi est repugnantia significatorum generalium, similiter iste due sunt incongrue *cappa cathegorica, nasus ypotheticus* eadem ratione et etiam similes <orationes>. Et hoc sufficiat de nominibus prime impositionis et secunde.

---

365 ut...impositionis *Pa3Val om. hom. Pal* **366** prior *Pa3Val* | prius *Pal* **368** intentionis *Pa3Val* | impositionis *Pal* **369** est *Pa3Val om. Pal* **370** denotans *Pa3* | significans *PalVal* **372** denotans affectum *Pa3Val* | deonstrativum tantum *Pal* **373** intentum *coniecimus* | per intellectum *PalPa3Val* **375** dicitur *Pa3Val* | dividitur *Pal* **378** improprietatis *Val* | proprietas *Pal* incongruitatis *Pa3* repugnantia *Pa3* / significatio *Pal* significantia *Val* **379** sicut *Pa3Val* | vero *Pal* **381** sicut *Val* | et sic *Pal* **385** repugnantia *Pa3 om. PalVal* **386** causetur incongruitas *Pa3(Val)* | generetur congruitas *Pal* **393** orationes *Pa3 om. Pal def. Val*

Item dum tangit quatuor causas, preponit causam finalem, ergo male. Debet enim post omnes causas ordinari.

Solutio : causa finalis potest accipi dupliciter, scilicet secundum quod est in proposito vel secundum quod est in executione. Si ergo ordinetur secundum executionem, ultimo debet poni. Si vero ordinetur habito respectu ad propositum, sic primo debet ordinari, quia causa finalis prior est in proposito. Illud est propter quod res fit, prius est in proposito et specificatione quod res debet fieri, et secundum hoc ordinatur in hac parte.

Item dicit sic : <primo> ostendit de nomine etc. Videtur quod male agit, quia priusquam agit de nomine, prius agit de vitiis, figuris et de quibusdam que antecedunt tractatum nominis, non ergo primo de nomine, ergo male quia sicut est in executione, ita debet esse in prohemio. Ad hoc est dicendum quod prohemium [primum] dicitur dupliciter, scilicet quando quod nichil vel post quod est aliquid et non de primo ante quod nichil est.

<3.6. Utrum liber iste sit de gramatica>

Item queritur utrum liber iste sit <10r> de gramatica.

Et videtur quod sic, quia in hoc libro agitur de vitiis et figuris et de orthographia que sunt de gramatica.

Contra : videtur enim sic quod Priscianus et Donatus sint insufficientes tractando de gramatica, sed non est ponendum ipsos insufficientes fuisse, quare videtur quod liber iste non sit de gramatica.

Ad hoc est dicendum quod esse de gramatica hoc est dupliciter, aut quantum ad esse aut quantum ad bene esse. Primo modo non est de gramatica, secundo modo est, et sic solvendum est.

---

395 preponit *Pa3Val*] proponit *Pal* **404** Item dicit *Pa3Val*] intendit *Pal* | primo *Pa3Val om. Pal* **405** prius *Pa3Val*] post *Pal* **408** quod...412 est *Pal*] vel ante quod nichil est vel est primo vel aliud quod est aliquid. Unde cum actor dicit primo, intendit de primo huius quod est aliquid et non de primo ante post nichil *Val* | primum *om. Pa3* **414** videtur *Pa3Val*] usus *Pal* **417** tractando...gramatica *Pa3*] tradendo gramaticam *Pal*

<Prologue 3>

Alius introitus generalis :

<1. Divisio scientiae>

Nature nostre nimis imperfecta fragilitas tribus precipue deprimitur nocumentis, scilicet ignorantia, necessitate et vitio, que «creatam animam quasi tabulam rasam[1]» pravam constituerunt et [eque] faciunt imperfectam. Anima namque creata est imperfecta sed perfici potest scientiis et virtutibus. Et quia sine remedio nichil creavit summus artifex omnium fabricatorum, triplici igitur nocumento triplex potest remedium adhiberi, scilicet scientia, virtus et commoditas.

Scientia quidem extinguit ignorantiam, necessitatem commoditas <suppeditat suplementis, virtus quoque strenuus fugam parat vitiorum. Sicut igitur scientia artis et utilitas> artium mechanicarum suffragio supportatur, sic virtus per vitii fugam acquiritur. Ita et sine liberalibus disciplinis scientia [se] nullum faciet exornatum. Inter scientias igitur liberales pollens prefulget soror gramatica cui presens subalternatur liber iste, quem nostre diligentie labor noster proposuit declarandum.

<2. Accessus ad *Graecismum*>

Videamus igitur que sit materia huius libri, que intentio, que necessitas, quis modus agendi, quis titulus.

---

3 Alius... *Pa1*] sequitur tractatus alter generalis *Va1 om. Pa2 qui donne ce texte tout à la fin du ms. om. Pa5 où ce prologue ouvre le commentaire.* **7** necessitate *Pa2Va1Pa5*] necessario *Pa1* **11** fabricatorum *Va1*] fabricarum *Pa1 om. Pa2Pa5* **13** extinguit *Pa2Va1Pa5*] distinguit *Pa1* | necessitatem... 16 vitiorum *Va1*] et intra commoditas *Pa1* necessitatis commoditas suppeditat supplementum. Virtus enim strenuus interventus fugam insinuat vitiorum *Pa2* necessitatis commoditas suppeditat supplementum. Virtutis strenuus interventus fugam insinuat vitiorum *Pa5* **15** Sicut...utilitas *coniecimus*] *om. Pa1* Sicut igitur scientia artis suffragio supportatur *Pa2* Sicut igitur utilitas artium mecanicarum suffragio subponatur *Va1* sicut autem scientia arto *Pa5* **17** nullum *Pa2Va1Pa5*] nullus *Pa1* | Inter scientias *Pa2Pa5*] item *Pa1* item scientias *Va1* **23** Videamus...titulus *Pa1Va1*] Videamus ergo que sit intentio et qui sit titulus, que sit causa efficiens, materialis, formalis et finalis *Pa2Pa5*

1Arist. *De anima* 3, 429b30 - 440a2.

Materia huius libri est diversarum dictionum expositio, in quibus sibi conveniant et in quibus differant assignare.

Intentio est multiplicem significationem habentes in diversis libris positas <opiniones> in hoc opere sub compendio compilare.

<2.1. Causa quadruplex>

Causa finalis sive necessitas duplex est, scilicet intra et extra : intra ut videamus <et> sciamus memorie commendare ea que in libri serie sunt contenta, extra ut per hoc opus sciant auditores quaslibet locutiones congruas ab incongruis themesare.

Causa formalis est duplex, scilicet forma tractandi et forma tractatus. Forma tractatus est libri in capitula, capitulorum in partes divisio et capitulorum et partium inter se continuatio et ordinatio. Forma vero tractandi est modus agendi qui est triplex. Est enim diffinitivus, divisivus et exemplorum positivus.

Causa efficiens est magister Ebrardus Bituniensis. Per hoc habetur titulus, qui talis est : *Incipit Grecismus magistri Ebrardi Bituniensis.*

<2.2. Causa suscepti operis>

Causa suscepti operis duplex est, scilicet communis et privata. Communis <quoniam> ad utilitatem omnium legentium composuit presens opus, privata nam rogatus a suis scolaribus et eorum precibus obtemperans hoc opus aggressus est et perfecit.

<2.3. Cui parti philosophie supponatur>

Si queratur cui parti philosophie supponatur, gramatice sicut patet.

---

27 Intentio...compilare *Pa1Va1 om. Pa2Pa5* **28** opiniones *Pa2Va1Pa5 om. Pa1* **31** Causa...35 themesare *Pa1Va1*] que continentur in libro memorie commendare et errores (erroneas *Pa5*) effugere. Extra est quantum ad hoc ut auditores removeantur ab ignorantiam et habeant virtuti (*sic*, adhereant veritati *Pa5*)). Et in hoc opere (o. *om. Pa5*) patet utilitas *Pa2Pa5. Cette version de la causa finalis figure, non à cet endroit, mais après la cause efficiente dans Pa2 et Pa5.* **32** et *om. Pa1* | libri serie *Va1*] libris scientie *Pa1* **34** locutiones *coniecimus*] lectiones *Pa1* **40** Bituniensis *Pa2Va1Pa5*] Biturícensis *Pa1* **41** magistri *om. Pa2Pa5* | Bituniensis *Pa2Pa5*] Biturícensis *Pa1 def. Va1* **45** quoniam *Va1*] *om. Pa1 quia Pa2 quantum Pa5* **50** sicut patet *Pa1*] quare locitur de moribus et de virtutibus *Pa2* quia loquitur de moribus et de virtutibus *Pa5*

Hiis itaque visis litteram videamus.

51 Hiis... videamus *om. Pa2 (le prologue vient à la fin du ms.) om. Pa5 (car le prologue y enchaîne sur Quemadmodum...). Pa5 donne en revanche ici la glose de* titulus. *qui figure à la fin de Pa2, à cause de la glose sur l'explicit du* Graecismus *et parce que le Prologue* Nature nostre *est à la fin du ms. Pa2.*

<Prologue 4>

<1. Invocatio>

«Beatus vir qui timet Dominum nec a mandatis suis deviat, cuius timor et reverentia totius sapientie fons <est> sive principium[1]». Que propheta reserat ita dicens, «Initium sapientie, timor Domini[2]».

Hic timeri debet pre ceteris teste Alano : «Tamquam mundialis palatii sive [aurealis vel] auree fabrice faber aurarius, velud <stipendii artificii artificiosissimus artifex, velud> admirandi operis operarius opifex, non exterioris instrumenti operante suffragio, nec materie preiacentis auxilio, nec indigentie stimulante flagitio, sed imperante imperio solius arbitrarie voluntatis[3]».

Timendus est ut rector prepotens et actor innocens et doctor predocens qui «res oppositorum generum opposite contrarias, inter quas ab oppositis locum posuerat, cuiusdam reciproce habitudinis relativis osculis federando in amicitie pacem littem repugnantie commutavit. Subtilibus enim invisibilibusque iuncturis cathenis concordantibus universis ad unitatem pluralitas, ad ydemptitatem diversitas, ad consonantiam dissonantia, ad concordiam discordia, unione pacifica remeavit[4]».

Timendus est iterum velud «universalis artifex» qui universa «naturarum vultibus investivit omniaque sibi invicem legitimis

---

4 timor *Pa2Pa5*] amor *Pa1Va1* | est *Pa2Va1Pa5 om. Pa1* **7** aurealis vel *Pa1 om. Pa2Va1Pa5* | stipendii...velud *Pa5 om. hom. Pa1Pa2Va1* **11** arbitrarie *Pa2Pa5*] arbitrio *Pa1* **12** actor *Va1*] ac *Pa1* rector *Pa2* velator *Pa5* **14** posuerat *Pa2Pa5*] proposuerat *Pa1Va1* **15** amicitie pacem *Pa2Va1Pa5*] altitudine proprie *Pa1* **16** commutavit *Pa5*] mutabile *Pa1* mutavit *Pa2Va1* | Subtilibus *Pa2Va1Pa5*] subscibilibus *Pa1* **17** ad unitatem *Pa2Va1Pa5*] adinvicem *Pa1* **18** dissonantia *Pa2Pa5*] dissonantiam *Pa1def. Va1* **19** unione *Pa2Va1Pa5*] unitate *Pa1* **21** legitimis *Pa2Va1*] legis *Pa1* legatis *Pa5*

1Ps. 112 (111), 1. **2**Ps. 111 (110), 10. Prov. 1, 7 ; 9, 10. **3**Alain de Lille, *Planctus* (éd. Häring 1978) VIII 199-207 p. 839-40 : tanquam mundi elegans architectus, tanquam auree fabrice faber aurarius, velut stupendi artificii artificiosus artifex, velut admirandi operis operarius opifex, non exterioris instrumenti laborante suffragio, non materie preiacentis auxilio, non indigentie stimulante flagitio, sed solus arbitrarie voluntatis imperio. **4**ibid. VIII 210-216 p. 840 : sicque res generum oppositione contrarias, inter quas locus ab oppositis locum posuerat ... Subtilibus igitur invisibilis iuncture cathenis...

proportionum connubiis copula indissolubili maritavit, volens ut nascendi occidendique mutue relationis circuitu per instabilitatem stabilitas, per finem infinitas, per temporalitatem eternitas, rebus occiduis donaretur rerumque <series> seriata reciprocatione nascendi iugiter texeretur, statuens ut expresse conformationis monetata sigillo sub derivate propagationis calle legitimo ex similibus similia ducerentur[5]».

Timendus est ergo Deus pre ceteris cum sit «rex omnium regum, imperator et dominus imperantium[6], et cum eius timor sit universe sapientie principium et origo[7]». «Omnis enim a Deo sapientia[8]», pro cuius <10v> acquisitione anima unita est corpori sicut testatur Ysaac in suis *Collationibus* dicens ita : «Ideo fit connexio corporis et anime ut discernat inter bonum et malum, laudabile et inlaudabile, et ut ei rerum appareant veritates[9]».

<2. Commendatio scientie>

Sed ut ait Boetius in libro *De consolatione*:

Mens cecis obruta membris
Nequit oppressi luminis igne
Rerum tenues noscere nexus[10].

Quare lumine indiget, quod intellectum mole carnis oppressum, velatum fantasmatibus subtiliet et faciat clariorem.

---

22 connubiis *Pa2Val1Pa5*] hominibus *Pa1* | copula indissolubili *Pa1Pa2Val om. Pa5* **24** infinitas *Pa2Val1Pa5*] infinitat *Pa1* | rebus occiduis *Pa2Val1Pa5*] occiduis rebus *Pa1* **25** donaretur *Pa2Val1Pa5*] denominaretur *Pa1* | rerumque...seriata] rerum servata *Pa1* rerumque seriata *Pa2* animorumque sociata *Val* rerumque series finita *Pa5* **26** expresse...monetata] ex confirmationis (sigillo) monetato *Pa1Val* ex confirmationis monetato *Pa2* ex confusionis monetato *Pa5* **27** derivate *Pa5*] deitate *Pa1* divinitate *Pa2Val* **29** «rex...regum *Pa2*] omnium rerum *Pa1* rerum omnium *Val* rex omnium *Pa5* **31** principium *Pa2Val1Pa5*] timor *Pa1* **33** «Ideo *Pa2Val1Pa5* | non *Pa1* **34** discernat : homo *add. Pa2Pa5* **40** luminis *Pa2*] litteras *Pa1* ludis *Val om. Pa5* | igne...Rerum *Pa2Val1Pa5*] rerum igne *Pa1* **41** nexus *Pa2Pa5*] sexus *Pa1Val* **42** intellectum mole *Val*] intellectu mollis *Pa1* intellectum more *Pa2* intellectum molle *Pa5* **43** clariorem *Pa2Val1Pa5*] claritatem *Pa1*

5Ibid. VIII 217-223 p. 840. **6**Cf. Apoc. 19, 16. **7**Cf. Ps. 111, 10. | **8**Sir. 1, 1. **9**Isaac Israeli, *Liber de definicionibus*, éd. J.T. MUCKLE, *AHDLMA* 12-13 (1937-38) ; rédaction longue p. 302, 7-12 et 304, 14-22 ; rédaction courte p. 329 et 330-31. Cf. *Ut testatur Aristotiles* 4, et *Ut ait Tullius*. **10**Boet. *Consol. Phil.* 5, 3, 6-8.

Hoc autem fieri potest per sapientiam cui prefertur pecunia nostris temporibus. Unde : «Dolor pecunia dicitur, quod in se [si] nullius valoris minimi ponderis existentem sola recipit sacra, idest execrabilis hominum cupiditas preciosa[11]».

Unde Salustius : «Paucis <est> carior sapientia quam pecunia[12]».

Cui consonat illud dictum : «Scire quondam nichil vitium fuit at modo virtus, iam nichil est vitium preter habere nichil[13]».

Item Virgilius : «Turpe silent artes viles inopesque relicte[14]».

Cui concordat Persius hoc verbum subsequens recitans de poetis :

His populos ridet, multumque thorosa <iuventus>
Ingeniat tremulos naso crispante cachinos[15].

Hiis de causis parum vel nichil videtur prodesse homini «subtilitatis curriculo, prophetias stellarum voluntate rimari spontanea, et <cum> Euclide geometricorum [et] enigmatum penitiora scrutari et in profundum maris intellectu descendere, celi altitudinem mensuris intelligibilibus <ascendere>, et cum Pictagora numerorum pugnas virtute multiplicationis inspicere, cum Tullio orationem rethoricis stellare sideribus, cum Aristotile ancipiti dyalectice gladio falsa <a veris> dividere, cum Donato in accidentium participare

45 dicitur *Pa1*] dico *Pa2Va1 def. Pa5* **48** est *Pa2 om. Pa1Va1 def. Pa5* **52** Cui concordat *Pa2*] circumdat *Pa1*cui circumdat *Va1* | de poetis *Pa2*] de precis *Pa1* deponens *Va1* **53** His] homo hos *Pa1* hos *Pa2* | thorosa iuventus *Pa2Va1*] therosa *Pa1* **54** naso crispante *Pa2Va1*] vasa crepante *Pa1* **56** curriculo *Pa2Va1Pa5*] articulo *Pa1* | prophetias *Pa2Pa5*] prophetas *Pa1* | rimari *Pa2Va1Pa5*, *cf. Alan. Ins. Planct. app. var. XII 115*] ruina *Pa1* **57** cum *Pa2Va1Pa5 om. Pa1* | penitiora *Pa2Va1*] preciosa *Pa1* pauciora *Pa5* **59** mensuris *Pa2Pa5*] visuris *Pa1Va1* ascendere *Pa2Va1Pa5 om. Pa1* **60** pugnas *Pa2Va1Pa5*] pugnande *Pa1* | orationem *Pa2Va1Pa5*] oratione *Pa1* **62** a veris *Va1*] *om. Pa1* a vero *Pa2* animus *Pa5* dividere *Pa2Pa5*] discernere *Pa1Va1*

11*Non invenimus.* **12**Sall., *Bell. Iugurth.* 16, 4. **13**Walther, *Prov.* 19778. Cf. aussi *Culpa est nichil discere velle...*, *Disticha Catonis* IV 29 p. 229 ; cité par *Ut ait Tullius*, éd. DAHAN 1997, 10 p. 47. **14**Ps.-Virgile, *Aetna* 259 (263), éd. DE VIVO 1987 : Demum viles iacent inopesque relicte. **15**Pers. *Sat.* 3, 87.

congruentia, cum sapientia nullis stipendiis premietur et cum nullius fame aura favorabilis hanc extollat[16]».

Sed tamen omnium philosophicarum, poeticarum, scripturarum divinarumque testimonio, «sapientie super omnem possessionem preeminet possessio generosa» que, ut ait Alanus in libro *De planctu nature*, «dum plus collecta erogatur, erogata revertitur, publicata suscipit incrementum[17]».

Item Alanus in eodem libro : «Scientia est thesaurus nobilis nulli thesauro comparabilis quia nec igne comburitur, nec a latronibus rapitur, nec tineis vel vermibus demollitur[18]».

«Per quam enim scientie thezaurus prelucidus secretis penetralibus mentis innascitur fructus eterne[19] delectationis acquiritur. Hec est veri solis radius per quem mens diescit in tenebris», que etiam est «cordis oculus et animi paradisus. Hec in celeste terrenum, in immortale

63 congruentia *Va1*] convenientia *Pa1Pa2Pa5* **65** philosophicarum *Pa2Va1*] prophetarum *Pa1* **66** possessionem *Pa2Va1Pa5*] passionem *Pa1* **67** possessio *Pa2Va1Pa5*] passio *Pa1* **68** collecta *Pa2Pa5*] collata *Pa1Va1* | erogatur *Pa2Va1Pa5*] erogantur *Pa1* **73** «Per quam] postquam *Pa1Pa2Va1Pa5*. Ce 'per quam' mal lu renvoie au 'sapientia' du passage cité supra, et non au 'scientia' de la citation intercalée. | prelucidus *om. Pa5* **74** innascitur *Pa2Va1*] ignoscitur *Pa1* ignoscatur *Pa5* | delectationis *Pa2Va1*] dilectionis *Pa1 om. Pa5* | veri...radius : *cf. Alan. Ins. Planct. app. var. XII 129.* **76** animi *Pa2Va1Pa5*] non *Pa1*

16Cf. Alain de Lille, *Planctus* (éd. HARING 1978), XII 114 sq. p. 856 : subtilitatis curriculo, stellarum prophetias, spontaneos investigare planetarum errores, cum Euclide geometrichorum enigmatum secreta peniciora scrutari, in profundum maris intellectu descendere, celi altitudinem intelligibilibus mensuris attingere, ..., cum Pithagora pugnas numerorum virtute multiplicationis inspicere, cum Tullio orationem rethoricis colorum stellare sideribus, cum Aristotile ancipiti dialetice gladio a veris falsa dividere, ..., cum Donato in accidentium congruentia nectere dictiones, cum sapientia nostris temporibus nullius fructus premietur stipendiis, nullius fame eam aura favoralis extollat. **17**ibid. XII 126-28 p. 856 : sapientia super omnem possessionem preeminet, generosa possessio que sparsa colligitur, erogata revertitur, publicata suscipit incrementum. Cf. Arnoul de Provence, *Divisio scientiarum* 174-175, LAFLEUR 1988, p. 313, Aubry de Reims, *Philosophia*, éd. GAUTHIER 1984 p. 40, 238-245 et Jean de Dacie, *Divisio scientie*, éd. OTTO 1955, p. 9, 4-11. **18**Cette citation, qui paraît inspirée de Matth. 6, 19, ne figure pas chez Alain de Lille : on la retrouve dans *Ut ait Tullius* (éd. DAHAN 1997) avec la même attribution à Alain de Lille. **19**GAUTHIER (1984, p. 40, app. fontium, 238-245) signale la variante *'affectus eterne'*, à la place du *"fructus interne"* d'Alain, qu'on retrouve chez Arnoul, Aubry de Reims et Jean de Dacie.

caducum, <hominem in deum> deifice mutationis auctoritate convertit[20]. Hec est peregrinationis remedium, solum humane calamitatis solatium, humane noctis lucifer singularis, miserie redemptio specialis. Cuius aciem nulla aeris caligo confundit, nulla terre densitas operationem eius offendit[21]».

«Hec igitur, quamvis apud multos, qui sensuali bestialitate brutescunt, nimia vilitate vilescunt languescit, apud illos tamen, qui in ignem originalem redegerunt scintillulam preconantis fame munere non fraudatur[22]».

Hanc igitur possessionem preciosissimam et excellentissimam appetentes, cum hanc propter sui altitudinem sine scala non possumus attingere, primum gradum scale septem distincte gradibus, videlicet gramaticam hanelantes, ad totius scientie palatium[23] ascendamus.

77 hominem...deum *om. Pa1Pa2Va1Pa5.* **78** solum *Pa2Va1*] solis *Pa1 om. Pa5* **80** specialis *Pa2Va1Pa5*] temporalis *Pa1* **81** offendit *Pa2Va1*] ostendit *Pa1* effudit *Pa5* **82** qui sensuali *Pa2Pa5*] insensibili *Pa1* in sensuali *Va1* **83** vilescunt languescit *Pa1*] languescunt *Pa2Va1Pa5, cf. Alan. Ins. Planct. app. var. XII 138* **84** originalem *coniecimus*] et desiderium mentis sue originalis *Pa1Pa2Va1* originalis *Pa5* | redegerunt scintillulam *Pa2Pa5*] rationis recesserunt scrutillulam *Pa1* redigerunt scintilliculam *Va1* | preconantis *Pa5*] precinentis *Pa1Pa2Va1* **86** possessionem *Pa2Va1Pa5*] passionem *Pa1*

20Passage également cité par Arnoul de Provence, Divisio *scientiarum*, 175-179. **21**Cf. Alain de Lille, *Planctus* (éd. HÄRING 1978) XII 128-136 p. 856-57. **22**ibid. XII 137-139 p. 857. **23**Cf. *Prov.* 9, 1.

<Prologue 5[1]>

<1. Gramatica>

<1.1. Gramatica pars trivii>

Gramaticam trivialis apex subicit sibi firmo
Pro pede, sed lapsu lapidum formidat hiatum[2].

Ut in versibus preambulis continetur, gramatica pro fundamento apici triviali sive eloquentie quod idem est debet haberi. Ad plenam igitur huius apicis trivialis sive eloquentie notitiam desiderantibus pervenire, <necesse est> trium artium liberalium, gramatice scilicet, dyaletice necnon et rethorice precepta addiscere et ipsarum fines inquirere, et inquisitos cognoscere, cognitos intellectui et memorie commendare.

Finis igitur prime artis gramatice videlicet est congruam et perfectam orationem scire componere et imperfectam sive incongruam evitare. Utilitas autem sequentis artis scilicet logice est a falsitatis angulis elicere radios veritatis. Ars vero tertia videlicet rethorica ad hoc finaliter ordinatur ut sciamus nostris locutionibus ornatum addere pretermittentes subtiliter inornatum. Quod autem ille tres artes fines obtineant prelibatos, evidenter elicitur per hos versus :

Sermonis triplex inventa scientia nostri
Ad triplicem tendit finem : dat congruitatem
Prima, secunda docet verum, bene tertia suadet.

Ex istis igitur tribus artibus memoratis edificatur palatium eloquentie, cuius gramatica dicitur ponere fundamentum, logica parietes, rethorica vero tectum. Patet ergo quod domus <11r>

---

5 firmo *Pa2Pa4Pa5Va1Va2*] sermo *Pa1* **6** lapsu lapidum *Pa2Pa5*] lapidumque lapsus *Pa1*lapsus lapidum *Pa4* lapidum lapsus *Va1* lapsus rapidum *Va2 Cf. aussi W f. 1r :* Gramaticam trivialis apex sibi sub pede firmo subicit / Ast lapsu lapidum formidat hiatum. **10** necesse est *Pa2Pa4Pa5Va1Va2 om. Pa1* **11** ipsarum *Pa2Pa4Pa5Va1*] ipsorum *Pa1* parum *Va2* **12** inquisitos *coniecimus*] inquisitas *Pa1* quesitos *Pa2* acquisitos *Pa5Va2* om. *Pa4Va1* | cognitos *Pa2Pa4Pa5Va1Va2*] cognitas *Pa1* **13** congruam...perfectam *Pa2*] congrua est perfectam *Pa1* perfectam congruamque *Pa4Pa5Va2* perfectam et congruam *Va1* **14** componere et *Pa2Pa4Pa5*] cognoscere est *Pa1* cognoscere *Va1* componere *Va2* **16** videlicet *Pa2*] est *Pa1* **18** pretermittentes *Pa2Va1*] pretermittens *Pa1* **22** bene *Pa2Pa4Pa5Va2*] sed *Pa1 om. Va1*

eloquentie fundatur super gramatica, erigitur per dyaleticam et per rethoricam confirmatur.

Hoc enim panditur per hos versus manifeste :

Eloquii dat prima basim, ponitque secunda
Murorum fabricam, superaddit tertia tectum.
Fundat prima sequensque dirigit, altera complet.

<1.2. Definitiones grammaticae>

Cum igitur in doctrinam puerorum philosophorum providentia gramaticam primo posuerit, tamquam illam cuius debent uberibus educari, idcirco cum liber presens, quem labor meus suffragante divino beneficio sedulitati nostre proposuit explanandum, gramatice supponitur, pretermissis aliis, quid sit gramatica [videamus] per diffinitiones a diversis latas actoribus videamus, deinde quia omne incompletum habet cognosci via duplici scilicet diffinitiva et divisiva, ideo secundo videndum est qualiter dividatur.

<1.2.1. Nutrix antiquissima>

Diffinitur ergo principaliter in hunc modum : Gramatica est scientia scientiarum, aliarum artium hostiaria, nutrix antiquissima, lingue balbutientis purgatrix prudentissima[3].

Videamus igitur quid in hac diffinitione vel descriptione membrum quodlibet <operetur>. Scientia enim ponitur tamquam genus aliarum artium, hostiaria recte subiungitur. Hec est enim «illa sine qua nemo

28 panditur *Pa2Pa4*] consummatur *Pa1Pa5Va1*consumatur *Va2* | Hoc...31 complet *Pa1Pa2Va1 om. Pa4Pa5Va2* **34** philosophorum providentia *Pa1Pa2* natura *Pa4Pa5Va2* | philosophorum...41 dividatur *Pa1Pa2*] prima gramatica ponit naturam, aliis pretermissis, cum liber iste gramatice supponitur, per diversas diffinitiones quid sit gramatica videamus a diversis latas actoribus *Va1* **35** primo *Pa1Pa2*] primam *Pa4Pa5Va2* | tamquam...38 supponitur *Pa1Pa2(Va1) om. Pa4Pa5Va2* | illam *Pa2*] illa *Pa1* | debent *Pa2*] deberet *Pa1* **36** suffragante *Pa2*] suffragare *Pa1* **38** pretermissis...41 dividatur *Pa1Pa2(Va1)*] ideo dimissis aliis, per diversas diffinitiones quid sit gramatica videamus *Pa4(Pa5)Va2* | videamus *Pa1 om. Pa2Va1* **45** scientiarum aliarum *Pa2Pa4Pa5Va1Va2*] aliarum scientiarum sive *Pa1* **47** Videamus...60 loqui *Pa1Pa2Va1 om. Pa4Pa5Va2* **48** operetur *Pa2Va1 om. Pa1*

3Cette définition figure aussi dans le Prologue 1, chez Olivier le Breton et chez Jean de Dacie.

potest ingredi ad alias facultates. Hec est illa sine qua nichil proderit rixosa disputatio logicorum et ornatus rethorice viles erint, sine qua geometria mensurare non poterit nec arismetrica numerare, sine <qua> astronomia rerum eventus nequibit prenoscere, nec musica vocum consonantias moderari».

NUTRIX ANTIQUISSIMA nec incompetenter subscribitur. Hec enim est illa que vagientes pueros et infantes, hoc est imperfecte loquentes, non solum sermocinantes reddit, sed etiam eloquentes et ideo bene subiungitur.

LINGUE BALBUTIENTIS PURGATRIX PRUDENTISSIMA, quia sine illa seniores balbutire poterunt sed non loqui.

Sciendum est etiam quod gramatica vere dicitur nutrix optima quia non solum duplici sed etiam triplici ubere puerum sibi traditum dicitur allactare. Gramatica enim dicitur habere tria ubera, de quorum primo dat lac pueris, de secundo propinat eis mel lacte dulcius, de tertio vero merum forte lacte valentius pueris ministratur. Per hec tria ubera intelligimus tres partes gramatice principales : per primum enim uber a quo lactis liquor egreditur orthographiam accipimus, per secundum a quo mellis favus egreditur prosodiam figuramus, per tertium a quo vinum valens elicitur sinthasis vel dyasintetica[m] quod idem est, designatur. Illud enucleatur metrice per hos versus :

Est tibi prima parens tria gestans ubera, quorum
Lac primum pueris dat scilicet orthographia
Mamma secunda sapit mel quod prosodia fundit,
Tertia forte merum reddit dum sinthasis exstat.

<1.2.2. secundum Remigium>

Remigius autem aliter diffinit gramaticam dicens : Gramatica est scientia verbis scripta aliis scientiis intelligendis et recte pronuntiandis specialiter attributa. Unde ibi :

Ex propriis verbis est scripta scientia per quam
Quelibet ex septem recte cognoscitur, apte
Profertur, leges discuntur, gesta sciuntur.

---

50 nichil proderit *coniecimus*] nemo proderit *Pa1* nichil prodesse poterit *Pa2* non prodit *Va1* **51** erint *Pa2*] erunt *Pa1* **53** qua *Pa2Va1 om. Pa1* **56** vagientes *Pa2*] vaginates *Pa1* vagiantes *Va1* **60** balbutire *Pa2*] balbicire *Pa1* balputire *Va1* **65** lacte *Pa1Pa2*] melle *Pa4Va1 om. Pa5Va2*

<1.2.3. secundum Isidorum>

Gramatica secundum Ysidorum aliter describitur in hunc modum : Gramatica est peritia loquendi aliarum artium liberalium fundamentum et origo totius discipline. Unde versus :

Regula gramatice disponit verba perite
Per fundamentum firmans documenta sequentum
Discipuli mores facit ipsa relucidiores.

<1.2.4. definitio alia>

Est autem alia diffinitio in qua tanguntur omnes partes gramatice principales que talis est : Gramatica est scientia recte loquendi, recte scribendi, recte pronuntiandi, recte construendi sine barbarismo et soloecismo. Effectus autem in hiis versibus continetur :

Gramatice verbis effectus collige paucis :
Scribe per hanc recte, lege recte, construe recte,
Metrifica recte, voces intellige recte.

Et sic patet per predicta qualiter via diffinitiva vel descriptiva gramatica cognoscitur.

<1.3. Divisiones gramatice>

Secundo ergo videndum est qualiter dividatur.

<1.3.1. secundum Donatum>

Dividitur autem a Donato gramatica in tres partes, in preceptivam, permissivam et prohibitivam, vel in illam que est de preceptis et in illam que est de permissis et in illam que est de prohibitis. Et ita divisio passionis sumitur. Est enim passio in gramatica congruum et incongruum ; et a parte congruitatis et

---

86 aliarum...liberalium *Pa2*] aliarum scientiarum vel artium *Pa1* septem artium liberalium *Pa4Pa5Va1Va2* **87** Unde...90 relucidiores *Pa1Pa2Va1 om. Pa4Pa5Va2* **89** sequentum *Pa2Va1*] sequantur *Pa1* **99** recte^2 : Secundum Ysidorum triginta inquirenda sunt circa gramaticam, que in hiis duobus versibus continentur : Vox ar. in. par. oc. (hoc. *Pa4*) lit. sa. (sil. *Pa4*) pe. ac. or. po. no. ana. eth. glo. diff. bar. so. me. sce. tro. metrum. pro. fabula et historia. Sic expone : Vox articulata immutata (*def. Va2*) partes octo : littera, sillaba, pedes, accentus, orthographia, positure, analogia, ethimologia, glose, differencie, barbarismus, soleocismus, methaplasmus, scema, tropus, metrum, prosodia, fabula et historia *add. Pa2Pa4Pa5Va2* (= Isid. etym. I 5, 4) **104** Secundo...dividatur *Pa1Pa2 om. Pa4Pa5Va1Va2* **109** permissis *Pa2*] permissivis *Pa1Va1* **110** prohibitis *Pa2*] prohibitivis *Pa1Va1*

incongruitatis sumuntur ille tres partes gramatice a Donato. Pars enim ista que est de preceptis considerat congruum simpliciter, et hec pars traditur in maiori Donato. Pars vero de prohibitis incongruum simpliciter, <pars vero que est de permissis considerat incongruum secundum quid, congruum autem considerat simpliciter>, et ille due <11v> partes simul traduntur in maiori Donato qui dicitur *Barbarismus*.

<1.3.2. secundum Priscianum>

Secundum autem Priscianum dividitur gramatica in quatuor partes, scilicet orthographiam, prosodyam, ethimologiam et dyasinteticam, et hec divisio sumitur a parte subiecti. Ponitur enim esse subiectum in gramatica vox litterata articulata et hoc articulatione simplici vel composita debito modo pronuntiata et est orthographia de voce litterata. Hic enim determinatur de littera et sillaba et hec traditur in prima parte maioris voluminis. Est autem ethimologia de voce articulata debita articulatione simplici, est enim de dictionibus simpliciter acceptis que articulantur per impositionem ad significandum et per consignificata eis accidentalia, et hec traditur in secunda parte maioris voluminis. De voce autem articulata articulatione composita est dyasintetica. Est enim de dictione ordinabili vel ordinata, constructibili vel constructa, vel de oratione constructa quia hoc totum idem est, et hec traditur in libro minoris voluminis qui dicitur *Liber constructionum*. De voce vero pronuntiata est prosodia. Est enim de certis regulis accentuum et hec traditur a Prisciano in libro qui *De accentu* intitulatur. Et sic patet divisio gramatice evidenter.

<1.4. Utilitas>

Si igitur ad sapientiam venire desideremus, illam pre ceteris inquiramus, sine qua nemo potest sermones suos eloquentie stellare sideribus, nec potest <in> philosophie regia sempiterne vindictis dyaletice laureari.

---

115 pars...simpliciter *Pa2 om. hom. Pa1* **124** vel composita *Pa2*] et componitur *Pa1* **127** dc *Pa2*] pro *Pa1* **130** consignificata *Pa2*] significata *Pa1* **136** accentuum *Pa2*] accidentium *Pa1Va1* **142** stellare *coniecimus, cf. Alan. Ins. planct. XII 120*] stellificare (vel *Pa1*) *Pa1Pa2Va1 def. Va2* **143** 143 in *Pa2Va1 om. Pa1* regia sempiterne *Pa2*] regiale piterne *Pa1* | vindictis *coniecimus*] veritatis vel veriditatis *Pa1*vindicatis *Pa2* veritatis *Va1*

Quod satis pandit Ieronimus per hec verba : «Inter ipsos gramaticos, philosophos et rethores pene ab ipsis cunabilis nutritus sum[4]». Et «sicut tela licium non habens ad nullum bonum opus sine ipso proficitur, ita et cetera scripta sine grammatica inordinata esse videntur[5]». Item «qui amat vinum non execret cratheras et qui nucleos non nuces et qui oleum non amurcam et qui lac non vaccas, qui segetes non boves, qui finem non opus, qui Deum non proximum, qui filium non coniugium, et qui desiderat sapientiam non abhorret gramaticam[6]», sine qua nemo eruditus et sapiens esse potest, sine qua lector in ecclesia non sinitur ordinari nisi qui legere et scire potest sillabas et accentuum rationem, species et naturas dictionum et sententiarum differentias.

Quod totum per artis gramatice et per huiusmodi libri documenta scientifica propinatur[7]. Ex predictis ergo patet quod non primitus educati lacte gramatices <nisique> per ipsius subpedimentum ascendamus, dignitatis philosophice sublimari non possumus ad orchestram.

<2. Explanatio Graecismi>

Hiis visis ad litteram accedamus. Verumptamen, quia secundum Platonis sententiam, nichil est cuius ortum causa legitima non precedat[8], ideo huius ortu libri sive principio causam quadruplicem

147 tela *Pa2*] cera *Pa1* | habens *Pa2Va1*] hiis *Pa1* **148** proficitur *Pa4Va1*] perducitur *Pa1Pa2* | scripta...videntur *Pa1Pa2Va1*] scriptura ... videtur *Pa4*, cf. LÖFSTEDT 1990, p. 123. | inordinata *Pa2Pa4Va2*] mortificata *Pa1* **149** cratheras *Pa2Va1*] patheras *Pa1* tabulas *Pa4* **154** ecclesia : catholica *add. Pa2Pa4Va2* non...ordinari *Va1*] sumitur *Pa1* ordinari non sineretur *Pa2* ordinari non sinitur *Pa4Va2* **155** accentuum *Pa2Pa4Va1Va2*] accidentium *Pa1* **157** Quod...propinatur *Pa1Pa2Va1 om. Pa4Va2* **158** Ex...161 orchestram *Pa1Pa2 om. Pa4Va1Va2* **159** educati *Pa2*] educari *Pa1* | nisique *coniecimus om. Pa1Pa2* subpedimentum *Pa2*] suspendium *Pa1* **160** 160 ascendamus *Pa2*] accedamus *Pa1* **164** Hiis visis] *Pa2 donne ce qui vient maintenant (explanatio Grecismi et glosa ad prohemium) dans son prologue Quemadmodum. f. 2vb.*

4Jérôme, Prol. in Iob (éd. R. WEBER, *Biblia sacra Vulgata*) p. 732, 41 : Didicimus, et in latino paene ab ipsis incunabulis inter grammaticos et rhetores et philosophos detriti sumus. Cf. LÖFSTEDT 1990. 5Cf. LÖFSTEDT 1990, p. 123. 6Ps.-Jérôme, In Marc. 1, PL 30 col. 595C-D. 7 Cf. pour cette citation, Olivier le Breton, éd. LAFLEUR-CARRIER 1997, p. 486. 8Plat. *Tim.* (éd. WASZINCK 1962) p. 20, 21.

inquiramus, scilicet materialem, formalem, efficientem et finalem. Et ut iste cause elucescant, totale opus illud in partes duas dividamus, in prologum videlicet vel prohemium et tractatum. <Et> quia prohemium deservit providentie, tractatus vero executioni, cum providentia operationem precedere debeat, patet ordo (prima pars incipit ibi QUONIAM [*Graec.* proh. 1,1], secunda EST PROPRIE [*Graec.* I 1]).

Secunda ad presens remanet indivisa. Sed prima pars in duas dividitur. In quarum prima ostendit [ubi] actor causam moventem ipsum ad materiam componendam, in secunda ipsam materiam manifestat (prima QUONIAM [*Graec.* proh. 1,1], secunda DICTIONUM SIGNIFICATIONES [*Graec.* proh. 2,4]), et sic resultat causa materialis vel materia huius libri que talis est : diversarum dictionum expositio, in quibus scilicet a se differant et in quibus conveniant in significato. Item et secunda in duas : in prima tangit materiam, in secunda ordinationem manifestat (prima DICTIONUM [*Graec.* proh. 2,4], secunda SECUNDUM DONATI ORDINEM [*Graec.* proh. 2,11]). Et sic patet causa formalis vel modus agendi qui est diffinitivus, divisivus et exemplorum in locis debitis positivus. Forma tractatus est divisio partium et ordinatio earumdem.

Item prima in duas : in prima ponit materiam sui libri, in secunda finem materie superaddit (prima DICTIONUM [*Graec.* proh. 2,4], secunda UTILITATI OMNIUM DESERVIENS [*Graec.* proh. 2,6]), et sic resultat causa finalis et intentio actoris.

Intentio est igitur dictiones multiplicem significationem habentes in diversis locis positas sub compendio compilare.

Causa finalis vel utilitas est duplex : est enim finis intra et finis extra. Finis intra est cognitio eorum que in hoc opere compilantur. Finis extra <est> duplex, scilicet pertinens ad actorem <quia> per compositionem huius operis benivolentiam Bituniensis episcopi et suorum scolarium est adeptus. Et est alius finis qui pertinet auditori, et

---

169 vel...et *coniecimus*] et prohemium vel *Pa1* | Et *Pa2Va1Va2 om. Pa1* **171** operationem *Pa2*] operatione *Pa1* operationem vel executionem *Va1* **175** ubi *Pa1 om. Pa2Pa4Va1Va2* **179** que...significato *Pa1Va1 om. Pa2Pa4Va2* **182** ordinationem *Pa2Pa4Va1*] ordinem *Pa1* **190** resultat *Pa4Va1Va2*] resultat *Pa1Pa2* **191** Intentio...compilare Intentio...202 accessus *Pa1Pa2Va1Va2 om. Pa4* **195** est *Pa2Va1 om. Pa1* | quia *Pa2Va1 om. Pa1* **196** Bituniensis *Pa2Va1*] Biturícensis *Pa1* vel Biturícensis *add. gloss. interl. Pa2 def. Pa4Va2. Il n'existe pas d'évêque de Béthune ce qui peut expliquer la correction en* Biturícensis.

est triplex, scilicet remotus, remotior, remotissimus. Remotus est perfecte orationis cognitio, remotior est eloquentia, remotissimus est sapientia quia <12r> per cognitionem huius operis tam ad scientias triviales que ministrant eloquentiam quam ad quadriviales que ministrant sapientiam, facilior est accessus.

Pars prius prima dividitur in duas : in prima ponit causam moventem ipsum, in secunda causam motam, scilicet seipsum (prima QUONIAM [*Graec.* proh. 1,1], secunda EXISTIMAVI [*Graec.* proh. 1,6]). Et sic habetur causa efficiens que patet per titulum, qui talis est : INCIPIT GRECISMUS MAGISTRI EBRARDI BITURICENSIS.

Item prima in duas, primo ponit causam motivam, in secunda ostendit eam per similitudinem (prima QUONIAM [*Graec.* proh. 1,1], secunda FATUITATEM EXPRIMENTES [*Graec.* proh. 1,2]).

203 Pars *Pa2*] per *Pa1*

Bibliographie

La première section de la bibliographie comprend les sources primaires, textes édités et manuscrits, la seconde les sources secondaires. Les titres abrégés, en particulier d'actes de colloques, sont signalés (...) et développés à leur place alphabétique. Les sigles utilisés sont les suivants :

AHDLMA = *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge*
CIMAGL = *Cahiers de l'Institut du Moyen Âge Grec et Latin* (Copenhague)
CCLL = Corpus Christianorum. Lexica latina
CCSL = Corpus Christianorum. Series latina
CCCM = Corpus Christianorum. Continuatio medievalis
GLK = Keil, H. *Grammatici Latini.*
HEL = *Histoire Épistémologie Langage*
HLF = *Histoire Littéraire de la France*
PL = *Patrologia latina*
RHT = *Revue d'Histoire des Textes*

Textes cités

ABELARD, *Dialectica*, éd. DE RIJK, L.M. 1970. Assen.

ABELARD, *Logica Ingredientibus*, éd. GEYER, B. 1919. *Peter Abaelards Philosophische Schriften I.* (Glosae super Peri Hermenias, p. 307-503), Münster.

ABELARD, *Theologia 'Summi boni', Theologia 'Scholarium'*, éd. BUYTAERT, E.M. - MEWS, C.J. 1987. *Petri Abaelardi opera theologica. III*. Turnhout (CCCM 13).

ALAIN DE LILLE, *Anticlaudianus*, éd. BOSSUAT, R. 1955. Paris (Textes philosophiques du Moyen-Age I).

ALAIN DE LILLE, *De Planctu Naturae*, éd. HÄRING, N.M. 1978. *Studi Medievali* III 19, p. 806-879.

ALBERT LE GRAND, *De anima*, éd. GEYER, B. 1968. *Sancti Doctoris ecclesiae Alberti Magni Ordinis fratrum praedicatorum episcopi opera omnia.* VII/1, éd. C. Stroick, Cologne.

ALEXANDRE DE VILLEDIEU, *Doctrinale*, éd. REICHLING, D. 1893. Berlin.

ANONYME, *Tractatus quidam de Philosophia et partibus eius*, éd. DAHAN, G. 1982. *AHDLMA* 49, p. 155-193.

ANONYME, *Ut ait Tullius*, éd. DAHAN, G. 1997. *L'enseignement de la philosophie au XIII^e siècle...* p. 3-58.

ANONYME, *Ut testatur Aristotiles*, éd. LAFLEUR, Cl. 1992. «L'introduction à la philosophie *Ut testatur Aristotiles* (vers 1265-1270)», *Laval théologique et philosophique* 48, p. 81-107.

ANONYMUS AD CUIMNANUM, *Expossitio latinitatis*, éd. BISCHOFF, B. - LÖFSTEDT, B. 1992. Turnhout (CCSL 133D).

BERNARD D'UTRECHT, *Commentum in Theodolum (1076-1099)*, éd. HUYGENS, R.B.C. 1977. Spoleto.

BOECE, *Categoria vel Praedicamenta. Translatio*, éd. MINIO-PALUELLO, L. 1961. Bruges-Paris, p. 1-41 (Aristoteles latinus I, I-5).

PS.-BOECE, éd. WEIJERS, O. 1976 (éd.). *Ps.-Boèce, De disciplina scolarium*, Leiden.

BOECE DE DACIE, *Modi significandi sive Quaestiones super Priscianum minorem*, éd. PINBORG, J. - ROOS, H. 1969. Hafniae (Corpus philosophorum Danicorum medii aevi IV).

CASSIODORE, *Expositio psalmorum*, éd. ADRIAEN, M. 1958. Turnhout (CCSL 97-98).

CATO, *Disticha*, éd. BOAS, M. 1952. Amsterdam.

Commentum Einsidlense in Donati artem maiorem, éd. HAGEN, H. 1870, *Anecdota Helvetica*, p. 219-66.

Chronica Naierensis, éd. ESTEVEZ SOLA, J.A. 1995. Turnhout (CCCM 71A).

DOMINIQUE GUNDISSALVI, *De scientiis*, éd. ALONSO, M. 1954. Madrid-Granada.

DONAT, *Ars grammatica*, éd. HOLTZ, L. 1981. *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical : étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IVème-IXème s.) et édition critique*, Paris.

EUSTRATE DE NICEE, *Commentaire à l'Éthique à Nicomaque*, trad. Robert Grosseteste, éd. HEYLBUT, G. 1892, *Commentaria in Aristotelem graeca*, XX, Berolini.

ÉVRARD DE BETHUNE, *Graecismus*, éd. WROBEL, J. 1887. Breslau.

GAUTIER DE CHATILLON, *Alexandréide*, éd. COLKER, M.L. 1978. Padova (Thesaurus mundi, Bibliotheca scriptorum latinorum mediae et recentioris aetatis 17).

Glose Admirantes, Paris BnF lat. 18523, f. 1-127.

GOSVIN DE MARBAIS, *Tractatus de constructione*, éd. ROSIER-CATACH, I. 1998c. Nimègue.

GUILLAUME BRITO, *Expositiones vocabulorum Bibliae*, éd. DALY, L.W. et DALY, B.A. 1975. Padova (Thesaurus mundi, Bibliotheca scriptorum latinorum mediae et recentioris aetatis 15-16).

GUILLAUME DE CONCHES, *Gloses sur le Timée*, éd. JEAUNEAU, E. 1965.

HERVE DU BOURG-DIEU, *De correctione quarumdam lectionum*, éd. MORIN, G. 1907. *Revue Bénédictine* 24, p. 36-61.

HUGUES DE SAINT-VICTOR, *Didascalicon*, éd. BUTTIMER, C. 1939. Washington (Studies in Mediaeval and Renaissance Latin 10).

HUGUTIO DE PISE, *De dubio accentu, Agiographia, Expositio de Symbolo Apostolorum*, éd. CREMASCOLI, G. 1978. Spoleto.

INCERTORUM AUCTORUM *Quaestiones super Sophisticos Elenchos*, éd. EBBESEN, S. 1977. Hauniae.

ISIDORI HISPALENSIS EPISCOPI, *Etymologiarum sive originum libri XX*, éd. LINDSAY, W.M. 1911. Oxford.

JEAN DE DACIE, *Divisio scientiae. Summa Grammatica*, éd. OTTO, A. 1955. *Iohannis Dacie opera*, Hafniae (Corpus philosophorum Danicorum medii aevi I).

JEAN DE GARLANDE, *Compendium gramatice*, éd. HAYE, T. 1995. Köln-Weimar-Wien (Ordo, Studien zur Literatur und Gesellschaft des Mittelalters und der frühen Neuzeit 5).

JEAN DE GARLANDE, *Morale scholarium*, éd. PAETOW, L.J. 1914 (Memoirs of the University of California 4, 2).

JEAN DE SALISBURY, *Metalogicon*, éd. HALL, J.B. 1991. Turnhout (CCCM 98).

JORDANUS, *Notulae super Priscianum minorem*, éd. SIRRIDGE, M. 1980. *CIMAGL* 36.

MARIUS VICTORINUS, *De definitionibus*, éd. STANGL, Th. 1888. München.

MARTIN DE DACIE, *Modi significandi*, éd. ROOS, H. 1961. Hafniae (Corpus philosophorum Danicorum medii aevi II).

MATTHIEU DE VENDOME, *Ars versificatoria*, éd. MUNARI, F. 1988. Rome.

MICHAEL DE MARBASIO, *Summa de modis significandi*, éd. KELLY, L.G. 1995. Stuttgart-Bad Cannstatt.

ONULF DE SPIRE, *Rhetorici colores*, éd. WATTENBACH, W. 1894. *Sitzungsb. Akad. Berlin* 1, p. 369-386.

OSBERN DE GLOUCESTER, *Derivationes*, éd. BERTINI, F. et al. 1996. Spoleto.

PAPIAS, *Ars grammatica*, éd. CERVANI, R. 1998. Bologna.

PETRUS HISPANUS, *Summa 'Absoluta cuiuslibet'*, éd. KNEEPKENS, C.H. 1987. Nijmegen. t. IV.

PIERRE HELIE, *Summa super Priscianum*, éd. REILLY, L. 1993. Toronto.

PIERRE LE VENERABLE, *De miraculis libri duo*, éd. BOUTHILLIER, D. 1988. Turnhout (CCCM 83).

PLATON, *Timée*, éd. WASZINK, J.H. 1962 (éd.). *Plato Latinus. IV. Timaeus a Calcido translatus commentarioque instructus*, London-Leiden (Corpus Platonicum Medii Aevi, éd. R. Klibansky).

RADULPHUS BRITO, *Quaestiones super Priscianum Minorem*, ENDERS, H.W. - PINBORG, J. 1980. Stuttgart.

REMI D'AUXERRE, *In Barbarismum Donati*, éd. HAGEN, H. 1870, *Anecdota Helvetica*, p. 219-66 ; COLETTI, M.L. 1985. «Un'opera grammaticale di Remigio di Auxerre : il commento al "De barbarismo" di Donato», *Studi medievali* 26, p. 951-67.

RICHARD PLUTO, *Equivoca*, éd. RIGG, A.G. 1991. *Latomus* 50, p. 563-80.

RICHARD DE SAINT-VICTOR, *Liber exceptionum*, éd. CHATILLON, J. 1958. Paris (Textes philosophiques du Moyen Age 5).

ROBERT BLUND, *Summa in arte grammatica*, éd. KNEEPKENS, C.H. 1987. Nijmegen. t. III.

ROBERT KILWARDBY, *In Donati artem maiorem III*, éd. SCHMÜCKER, L. 1984. Brixen.

ROBERT KILWARDBY, *De ortu scientiarum*, éd. JUDY, A.G. 1976. London.

PSEUDO-KILWARDBY, *Commentum super Priscianum Maiorem*, extr. éd. FREDBORG, K.M., GREEN-PEDERSEN, N.J. NIELSEN, L., PINBORG, J. 1975. «The Commentary on Priscianus Maior ascribed to Robert Kilwardby», *CIMAGL* 15, p. 1-143.

ROBERT DE PARIS, *Summa 'Breve sit'*, éd. KNEEPKENS, C.H. 1987. Nijmegen. t. II.

SERLON DE WILTON, *Poèmes latins*, éd. ÖBERG, J. 1965. Stockholm (Acta Universitatis Stockholmiensis. Studia latina Stockholmiensia 14).

SIMON [DE DACIE], *Domus gramatice*, éd. OTTO, A. 1963. *Simonis Daci opera*, Hafniae 1963 (Corpus philosophorum Danicorum medii aevi III).

SIMON DE FAVERSHAM, *Quaestiones super Libro Elenchorum*, éd. EBBESEN, S. - IZBICKI, T. - LONGEWAY, J. - DEL PUNTA, F. - SERENE, E. - STUMP, E. 1984. Toronto (Studies and Texts 60).

THOMAS D'ERFURT, *De modis significandi sive Grammatica speculativa*, éd. BURSILL-HALL, G.L. 1972. London.

VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum doctrinale*, repr. 1965.

Vocabularius Ex quo, éd. GRUBMÜLLER, K. et al. 1988. Tübingen.

Études citées

ALESSIO, G.C. 1981. «I trattati grammaticali di Giovanni del Virgilio», *Italia medioevale e umanistica* 24, p. 159-212.

ALESSIO, G.C. 1983. *Bene Florentini Candelabrum*, Padova.

ALESSIO, G.C. 1986. «Rittrato d'ignoto», *Studi Petrarcheschi* III, p. 234-246.

ALESSIO, G.C. 1996. «Bene da Firenze», *Lexicon Grammaticorum, Who's who in the History of World Linguistics,* éd. H. Stammerjohann, Tübingen, p. 90-91.

ALLARD, G.H. 1982. «Les arts mécaniques aux yeux de l'idéologie médiévale», *Les arts mécaniques au Moyen Age*, Montréal-Paris (Cahiers d'études médiévales 7), p. 13-31.

ALVERNY, M.-T. d'. 1965. *Alain de Lille. Textes inédits*, Paris.

ANGELIS, V. de. 1977- (éd.). *Papiae Elementarium. Littera A, I-III*, Milano.

BAEHRENS, E. 1879-83. *Poetae latini minores*, Leipzig, 5 vol.

BARATIN, M. 1989. *La naissance de la syntaxe à Rome*, Paris.

BARATIN, M.- DESBORDES, F. 1986. «La "troisième partie" de l'*Ars grammatica*», *Historiographia linguistica* 13, 2/3, p. 215-240.

BARON, R. 1966. *Hugonis de Sancto Victore opera propedeutica*, University of Notre-Dame (Publications in Medieval Studies 20).

BECKER, G. 1885. *Catalogi Bibliothecarum antiqui*, Reprod. Anast. Bardi.

BERGMANN, R. 1996. «Latin-Old High German Glosses and Glossaries. A Catalogue of Manuscripts», *Les manuscrits des lexiques et glossaires de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge...*, p. 567-614.

BOAS, M. 1914. «De librorum Catonianorum historia atque compositione», *Mnemosyne* 42, p. 17-46.

BOAS, M. 1952 (éd.). *Disticha Catonis*, Amsterdam.

BONAVENTURE, F.S.C. 1961. «The teaching of Latin in Later Medieval England», *Medieval Studies* 23, p. 1-20.

BONNARD, F. 1904-7. *Histoire de l'abbaye royale et de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris*, Paris, 2 vol.

BONVICINO, R. 1994 (éd.). « <Due lotrices> di Giovanni di Garlandia », *Tragedie latine del XII e XIII secolo*, Genova, p. 273-97.

BREWER, J.S. 1859. *Rogerii Baconis opera quaedam hactenus inedita*, Londres.

BROUSSEAU-BEUERMANN, Chr. 1987. «Les *Quaestiones* de Johannes de Wolve et les *Sophismata artis grammaticae* du ms. Paris BNF lat. 15037», *Gilbert de Poitiers et ses contemporains, aux origines de la Logica modernorum*, éd. A. de Libéra et J. Jolivet, Naples, p. 91-105.

BROUSSEAU, Chr. 1996. «Évrard de Béthune», *Lexicon Grammaticorum, Who's who in the History of World Linguistics,* éd. H. Stammerjohann, Tübingen, p. 284-85.

BRUGNOLI, G. 1952. «Di alcune differentiae e sententiae contenute nel cod. Vat. lat. 625», *Studi medievali* NS 18, p. 353-355.

BRUGNOLI, G. 1955. *Studi sulle Differentiae verborum*, Roma.

BRUNHÖLZL, F. 1991. *Histoire de la littérature latine du Moyen Âge*. 1/2 : *L'époque carolingienne*. Compléments bibliographiques pour l'édition française par J.-P. BOUHOT, Turnhout.

BURSILL-HALL, G.L. 1976. «Johannes de Garlandia : Forgotten grammarian and the manuscript tradition», *Historiographia Linguistica* III/2, 155-177.

BURSILL-HALL, G.L. 1977. «Teaching grammar in the Middle Ages. Notes on the manuscript tradition», *Historiographia Linguistica* IV, p. 12-15.

BURSILL-HALL, G.L. 1979. «Johannes de Garlandia : Additional manuscript material», *Historiographia Linguistica* VI/1, p. 77-86.

BURSILL-HALL, G.L. 1981a. *A Census of medieval latin grammatical manuscripts*, Stuttgart-Bad Cannstatt, 1981 (Grammatica Speculativa IV).

BURSILL-HALL, G.L. 1981b. «Medieval Donatus commentaries», *Historiographia Linguistica* VIII/1 p. 69-97.

CAMARGO, M. 1991. *Ars dictaminis-ars dictandi*, Turnhout (Typologie des sources du Moyen Age occidental 60).

CAROLUS-BARRE, L. 1970. «Ecoles capitulaires et collèges de Soissons», *Actes du 95e congrès national des Sociétés savantes*, Reims, Section de philologie et d'histoire jusqu'à 1610, t. I : *Enseignement et vie intellectuelle [IX^{e}-XVI^{e} siècles]*, p. 123-226.

CHEVALIER, U. 1905-07. *Répertoire des sources historiques du Moyen Âge. Biobibliographie*, Paris.

CODOÑER, C. 1996. «Isidore de Séville : différences et vocabulaires», *Les manuscrits des lexiques et glossaires de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge...*, p. 57-77.

COLETTI, M.L. 1982. «Citazioni latine come esempi di 'barbarismus' nei commenti medievali irlandesi all' 'Ars Maior' di Donato», *Sandalion* 5, p. 283-299.

COLETTI, M.L. 1982-83. «Gli esempi di soloecismus nei commenti irlandesi a Donato del sec. IX», *Romanobarbarica* 7, p. 77-109.

COLETTI, M.L. 1983. «Il barbarismus e il soloecismus nei commentatori altomedievali di Donato alla luce della tradizione grammaticale tardo-antica», *Orpheus* 4, p. 67-92.

COLKER, M.L. 1974. «New evidence that John of Garland revised the Doctrinale of Alexander de Villa Dei», *Scriptorium* 28, p. 68-71.

COLOMBAT, B. 1989. «Le vocabulaire des figures de construction à la Renaissance», *Rhétorique et discours critique. Actes du Colloque tenu à l'École Normale Supérieure (13-14 mars 1987)*, Paris, p. 41-58.

COLOMBAT, B. 1992. «L'adjectif dans la tradition latine : vers l'autonomisation d'une classe», *HEL* 14/1, p. 5-22.

COLOMBAT, B. 1993. *Les figures de construction dans la syntaxe latine (1500-1780)*, Louvain-Paris.

COLOMBAT, B. (1999). «Les éditions *ad usum delphini*», *Journées d'étude 1998-99. Théories du langage et didactique du français et des langues : processus de disciplinarisation (ENS de Fontenay-Saint-Cloud. 23 janvier 1999)*, communication inédite.

COLOMBAT, B. - ROSIER, I. 1990a. «L'allothète et les figures de construction dans le *Catholicon* de Iohannes Balbi - Introduction», *Archives et Documents de la Société d'Histoire et d'épistémologie des sciences du langage*, 2nde série 4, p. 69-94.

COLOMBAT, B. - ROSIER, I. 1990b. «Le *Catholicon* : Édition et traduction des chapitres sur les figures de construction», *Archives et Documents de la*

Société d'Histoire et d'épistémologie des sciences du langage, 2nde série 4, p. 95-161.

CONLEY, T. 1986. «Byzantine Teaching on Figures and Tropes : An Introduction», *Rhetorica*, 4, p. 335-374.

CREMASCOLI, G. 1996. «Sul Declarus di Angelo Senisio», *Les manuscrits des lexiques et glossaires de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge...*, p. 337-352.

DAHAN, G. 1982. «Une introduction à la philosophie au XII^e^ siècle : le *Tractatus quidam de Philosophia et partibus eius*», *AHDLMA* 49, p. 155-193.

DAHAN, G. 1990a. *Les intellectuels chrétiens et les Juifs au Moyen Âge*, Paris.

DAHAN, G. 1990b. «Les classifications du savoir aux XII^e^ et XIII^e^ siècles», *L'Enseignement philosophique* 40/4, p. 5-27.

DAHAN, G. 1997. «Une introduction à l'étude de la philosophie : Ut ait Tullius», *L'enseignement de la philosophie au XIII^e^ siècle...* p. 3-58.

DALY, L.W. et DALY, B.A. 1964. «Some techniques in mediaeval latin lexicography», *Speculum* 39, p. 229-39.

DALY, L.W. et DALY, B.A. 1975 (éd.). *Summa Britonis sive Guillelmi Britonis Expositiones vocabulorum Bibliae*, Padova (Thesaurus Mundi. Bibliotheca Scriptorum Latinorum Mediae et Recentioris Aetatis, 15-16).

DE RIJK, L.M. 1967a. *Logica modernorum*. Assen, 3 vol.

DE RIJK, L.M. 1967b. «Some notes on the twelfth century Topic of the three (four) evils and of science, virtue, and techniques as their remedies», *Vivarium* 5, p. 8-15.

DE RIJK, L.M. 1968a. «On the Genuine Text of Peter of Spain's *Summule logicales*. I : General Problems concerning Possible Interpolations in the Manuscripts», *Vivarium* 6, p. 1-34.

DE RIJK, L.M. 1968b. «On the Genuine Text of Peter of Spain's *Summule logicales*. II : Simon of Faversham (d. 1306) as a Commentator of the Tracts I-V of the *Summule*», *Vivarium* 6, p. 69-101.

DE RIJK, L.M. 1969a. «On the Genuine Text of Peter of Spain's Summule logicales. III : Two Redactions of a commentary upon the Summule by Robertus Anglicus», *Vivarium* 7, p. 8-61.

DE RIJK, L.M. 1969b. «On the Genuine Text of Peter of Spain's Summule logicales. IV : The Lectura tractatuum by Guillelmus Arnaldi, Master of Arts at Toulouse (1235-44). With a note on the Date of Lambert of Auxerre's Summule», *Vivarium* 7, p. 120-162.

DE RIJK, L.M. 1972 (éd.). *Petri Hispani Tractatus called afterwards Summule logicales*, Assen.

DELISLE, L. 1868. *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, Paris, 4 vol.

DELISLE, L. 1893. «Maître Yon, grammairien, sous-moniteur des écoles de Soissons», *HLF* 31, p. 1-21 et p. 790.

DELLA CASA, A. 1981. «Les glossaires et les traités de grammaire du Moyen Age», dans *La lexicographie du latin médiéval et ses rapports avec les recherches actuelles sur la civilisation du Moyen Age*, Paris, p. 35-46.

DENIFLE, H. - CHATELAIN, E. 1889-1897. *Chartularium Universitatis Parisiensis*, Paris.

DENIFLE, H. - CHATELAIN, E. - SAMARAN, Ch. 1894-1964. *Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis*, Paris.

DESBORDES, F. 1988. «Homonymie et synonymie d'après les textes théoriques latins», *L'ambiguïté, cinq études historiques réunies par I. Rosier*, Lille, p. 51-102.

EBBESEN, S. 1977 (éd.). *Incertorum auctorum quaestiones super Sophisticos Elenchos*, Hauniae.

EBBESEN, S. 1980. «Is 'canis currit' ungrammatical ? Grammar in Elenchi commentaries», *Historiographia Linguistica* VII:1/2, p. 53-68.

EBBESEN, S. 1981. «The present king of France wears hypothetical shoes with categorical laces. Twelfth-century writers on well-formedness», *Medioevo* 7, p. 91-113.

EBBESEN, S. 1986. «The Chimera's diary», *The Logic of Being*, ed. S. Knuuttila and J. Hintikka, Dordrecht, p. 115-143.

EBBESEN, S. 1988. «Les Grecs et l'ambiguïté», *L'ambiguïté, cinq études historiques réunies par I. Rosier*, Lille, p. 15-32.

EBBESEN, S. 1993. «Medieval Latin Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts of the Twelfth and Thirteenth Centuries», *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts. The Syriac, Arabic and medieval Latin Tradition*, London, p. 129-192.

EBBESEN, S. 1997. «Texts on Equivocation», *CIMAGL* 67, p. 127-199.

EBBESEN, S. - ROSIER-CATACH, I. 1997. «Le trivium à la Faculté des Arts», *L'enseignement des disciplines à la Faculté des Arts...*, p. 97-128.

ELDER, J.P. 1945-46. «The missing portions of the Commentum Einsidlense on Donatus' Ars grammatica», *Harvard Studies in classical Philology* 56-57, p. 129-60.

Enseignement et vie intellectuelle (IX^e^-XVI^e^ siècle). Actes du 95^e^ congrès national des sociétés savantes (Philologie et histoire jusqu'à 1610) - Reims, 1970, Paris, 1975.

FABRICIUS, J.A. 1858. *Bibliotheca latina mediae et infimae latinitatis*, Florence.

FARAL, E. 1924. *Les arts poétiques du XII^e^ et du XIII^e^ siècles*, Paris.

FARAL, E. 1936. «Le ms. 511 du Hunterian Museum», *Stud. Med.* NS IX, p. 18-119.

FREDBORG, K.M. 1973. «The Dependance of Petrus Helias' *Summa super Priscianum* on William of Conches' *Glose super Priscianum*», *CIMAGL* 11, p. 1-57.

FREDBORG, K.M. 1980. «Universal Grammar According to Some 12th-Century Grammarians», *Studies in Medieval Linguistic Thought*, éd. K.

KOERNER et al., Amsterdam, p. 69-84 (Historiographia Linguistica VII:1/2).

FREDBORG, K.M. 1995. «The Unity of the Trivium», *Sprachtheorien in Spätantike und Mittelalter*, éd. S. EBBESEN, Tübingen, p. 325-38.

FREDBORG, K.M. - KNEEPKENS, C.H. 1988. «Grammatica Porretana», *CIMAGL* 57, p. 11-67.

FRIOLI, D. 1994. «Sui tempi di copia dell'amanuense medievale», *Immagini del Medioevo*, Spoleto, p. 131-49.

GAUTHIER, R.A. 1975. «Le cours sur l'*Ethica Nova* d'un maître ès arts de Paris (1235-1240)», *AHDLMA* 50, p. 71-141.

GAUTHIER, R.A. 1982. «Notes sur les débuts (1225-1240) du premier averroïsme», *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques* 66, p. 321-74.

GAUTHIER, R.A. 1983. «Notes sur Siger de Brabant, I. Siger en 1265», *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques* 67, p. 201-32.

GAUTHIER, R.A. 1984. «Notes sur Siger de Brabant, II. Siger en 1272-1275. Aubry de Reims et la scission des Normands (fin)», [éd. de la *Philosophia* d'Aubry de Reims], *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques* 68, p. 3-49.

GHISALBERTI, F. 1933. «Giovanni del Virgilio, espositore delle Metamorfosi», *Giornale Dantesco* 34 NS (Annuario Dantesco IV), p. 1-110.

GHISALBERTI, F. 1946-47. «Mediaeval biographies of Ovid», *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 9-10, p. 10 sq.

GIBSON, M. 1979. «The Early Scholastic Glosule to Priscian "Institutiones Grammaticae" : the Text and its Influence», *Studi Medievali* III 20, p. 235-54.

Gilbert de Poitiers et ses contemporains, aux origines de la Logica modernorum, éd. A. de Libéra et J. Jolivet, Naples, 1987.

GLORIEUX, P. 1971. *La faculté des arts et ses maîtres au XIII^e siècle*, Paris.

GOLDMANN, A. 1929. *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Österreichs*, V : *Oberösterreich*, Graz-Wien-Köln.

GOTTLIEB, Th. 1915. *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Osterreichs*, I, Wien.

GRAVIER, M. 1992 (trad.). *Martin Luther, Les grands écrits réformateurs ; À la noblesse chrétienne de la nation allemande ; La liberté du chrétien*, Paris.

GRIERSON, Ph. 1940. «La bibliothèque de Saint-Vaast d'Arras au XII^e siècle», *Revue bénédictine* 52, p. 117-40.

GRONDEUX, A. 1991. Le *Graecismus* d'Évrard de Béthune et sa glose, *Archivum Latinitatis Medii Aevi* 50 (1991) p. 71-101.

GRONDEUX, A. 1998. *Le glossaire anonyme du ms. H236 de la Faculté de Médecine de Montpellier*, Turnhout (CCLL 2).

GRONDEUX, A. 1999. «La révision du *Graecismus* d'Évrard de Béthune par Jean de Garlande», *Revue d'Histoire des Textes* 29, p. 317-25.

GRONDEUX, A. à paraître-a. «Terminologie des figures dans le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu et le *Graecismus* d'Évrard de Béthune», Actes du Colloque *Métalangage et terminologie linguistique*, organisé par l'Université Stendahl-Grenoble 3, 14-15-16 mai 1998, Louvain (Orbis Supplementa).

GRONDEUX, A. à paraître-b. «Prologues, prohemium, glose du prohemium dans les manuscrits du *Graecismus* d'Évrard de Béthune», Actes du Colloque *Les prologues médiévaux*, organisé par l'Academia Belgica et l'École française de Rome, Rome, 26-27-28 mars 1998.

GRONDEUX, A. à paraître-c. «Matériaux pour une histoire de la synecdoque», *HEL* 23 (2001).

GRONDEUX, A.-MARGUIN, E 1999. «L'œuvre grammaticale de Jean de Garlande (ca 1195-1272 ?), auteur, réviseur et glosateur. Un bilan», *Histoire Épistémologie Langage* 21 (1999) p. 133-63.

HAAS, M. 1997. «Les sciences mathématiques (astronomie, géométrie, arithmétique, musique) comme parties de la philosophie», *L'enseignement de la philosophie au XIII^e siècle...*, p. 89-107.

HADOT, H. 1982. «La préhistoire des genres littéraires philosophiques médiévaux dans l'Antiquité», *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales...*, p. 1-9.

HASKINS, C.H. 1930. *Studies in medieval culture*, New York.

HAUREAU, B. 1888a. «Jean de Vignai, Grammairien, professeur à Dijon», *HLF* 30, p. 280-293.

HAUREAU, B. 1888b. «Anonyme, auteur d'une glose sur le *Grécisme* et le *Doctrinal*», *HLF* 30, p. 294-302.

HAUREAU, B. 1892. *Notices et extraits de manuscrits*, Paris.

HAYE, T. 1995 (éd.). *Johannes de Garlandia, Compendium gramatice*, Köln-Weimar-Wien (Ordo, Studien zur Literatur und Gesellschaft des Mittelalters und der frühen Neuzeit 5).

HEIRONIMUS, J.P. - RUSSELL, J.C. 1929a. «Two types of thirteenth century grammatical poems», *Colorado College Publication*, General Series 158, p. 3-27.

HEIRONIMUS, J.P. - RUSSELL, J.C. 1929b. «The grammatical works of Master Henry of Avranches», *Philological Quarterly* 8, p. 21-38.

HILLGARTH, J.N. 1991. *Readers and books in Majorca 1229-1550*, Paris, 2 vol.

HOLTZ, L. 1971. «Tradition et diffusion de l'œuvre grammaticale de Pompée, commentateur de Donat», *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes* 45, p. 48-83.

HOLTZ, L. 1977. «La Typologie des manuscrits grammaticaux latins», *RHT* 7, p. 247-269.

HOLTZ, L. 1981. *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical : étude sur l'Ars Donati et sa diffusion (IVème-IXème s.) et édition critique*, Paris.

HUNT, R.W. 1950. *Studies on Priscian in the 12th c.* II. *The School of Ralph of Beauvais*, in : Med. and Ren. Studies II, London, p. 1-10 et 16-39.

HUNT, R.W. 1980a. «The introductions to the 'artes' in the twelfth century», *The history of grammar in the middle ages. Collected papers,* éd. G.L. BURSILL-HALL, Amsterdam, p. 117-144.

HUNT, R.W. 1980b. «The 'lost' preface to the Liber derivationum of Osbern of Gloucester», *The history of grammar in the middle ages. Collected papers,* éd. G.L. BURSILL-HALL, Amsterdam, p. 151-66.

HUNT, R.W. 1980c. «Hugutio and Petrus Helias», *The history of grammar in the middle ages. Collected papers.* ed. G.L. BURSILL-HALL, Amsterdam, p. 145-49.

HUNT, R.W. 1984. *The Schools and the Cloister : the life and writings of Alexander Nequam, 1157-1217*, Oxford.

HUNT, T. 1979. «Vernacular glosses in medieval manuscripts», *Cultura Neolatina* 39, p. 9-37.

HUNT, T. 1991. *Teaching and Learning Latin in XIIIth century England*, Cambridge.

HURLBUT, S.A. 1933. «A forerunner of Alexander de Villa Dei», *Speculum* 8, p. 258-263.

INEICHEN-EDER, C.E. 1977. *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz. IV 1. Bistümer Passau und Regensburg*, München.

IRVINE, M. 1994. *The Making of Textual Culture. 'Grmmatica' and Literary Theory, 350-1100*, Cambridge.

ISAAC, M.-T. 1984. *Les livres manuscrits de l'abbaye des Dunes*, Aubel.

JEAUNEAU, E. 1965. *Gloses sur le Timée de Platon*, Paris (Textes philosophiques du Moyen Age 13).

JEAUNEAU, E. 1967. «"Nani gigantum humeris insidentes". Essai d'interprétation de Bernard de Chartres», *Vivarium* 5, p. 79-99.

JEAUNEAU, E. 1982. «Gloses et commentaires de textes philosophiques (IX^{e}-XII^{e} s.)», *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales...*, p. 117-31.

JEAUNEAU, E. 1997. «La place de la *Consolation de Philosophie* de Boèce dans les "Manuels de l'Étudiant" en la première moitié du XIII^{e} siècle», *L'enseignement de la philosophie au XIII^{e} siècle...*, p. 181-201.

JEUDY, C. - RIOU, Y.-F. 1974. «L'Achilléide de Stace au Moyen Âge», *RHT* 4, p. 143-180.

JEUDY, C. 1991. «L'œuvre de Remi d'Auxerre : état de la question», *L'École carolingienne d'Auxerre. De Muretach à Remi 830-908*, éd. D. Iognat-Prat, C. Jeudy, G. Lobrichon, Paris, p. 373-397, et *Clavis* p. 457-500.

JEUDY, C. 1992. «Évrard de Béthune», *Dictionnaire des Lettres françaises au Moyen Age*, p. 434.

JEUDY, C. 1994. «Un relevé carolingien des schèmes extraits du commentaire de Cassiodore sur les Psaumes», *Mittellateinisches Jahrbuch* 29, p. 1-18.

KELLY, L.G. 1996. «Michael of Marbais», *Lexicon Grammaticorum, Who's who in the History of World Linguistics,* éd. H. Stammerjohann, Tübingen, p. 636.

KLINCK, R. 1970. *Die lateinische Etymologie des Mittelalters*, München.

KNEEPKENS, C.H. 1973-74. «Priscianus Apostata en Sanctus Donatus», *Hermeneus* 45, p. 258-268.

KNEEPKENS, C.H. 1981a. «Ecce quod usus habet. Eine Quelle von Eberhard von Béthunes Graecismus, cap. V», *Mittellateinisches Jahrbuch* 16, p. 212-216.

KNEEPKENS, C.H. 1981b. «Robert Blund and the Theory of evocation», *English Logic and Semantics,* éd. H.A.G. Braakhuis, C.H. Kneepkens, L.M. De Rijk, Nimègue (Artistarium Supplementa 1), p. 59-97.

KNEEPKENS, C.H. 1987a. *Het Iudicium constructionis. Het Leerstuk van de Constructio in de 2de helft van de 12de Eeuw*, Nijmegen, 4 vol.

KNEEPKENS, C.H. 1987b. «"Suppositio" and "supponere" in 12th-century grammar», *Gilbert de Poitiers et ses contemporains, aux origines de la Logica modernorum*, éd. A. de Libéra et J. Jolivet, Naples, p. 325-351.

KNEEPKENS, C.H. 1990a. «Erfurt, Ampl. Q70A : A Quaestiones-Commentary on the Second Part of Alexander de Villa Dei's *Doctrinale* by Marsilius of Inghen ?», *Vivarium* 28, p. 26-54.

KNEEPKENS, C.H. 1990b. «Transitivity, Intransitivity and Related Concepts in 12th Century Grammar. An explorative study», *De Ortu Grammatiae. Studies in Medieval Grammar and Language Theory in Memory of Jan Pinborg,* éd. G.L. Bursill-Hall, S. Ebbesen, K. Koerner, Amsterdam-Philadelphia, p. 161-89.

KNEEPKENS, C.H. 1990c. «The Iudicium constructionis», *Méthodes et instruments du travail intellectuel au Moyen Âge,* éd. O. Weijers, Turnhout (CIVICIMA III) p. 11-19.

KNEEPKENS, C.H. 1995. «The Priscianic Tradition», *Sprachtheorien in Spätantike und Mittelalter*, éd. S. Ebbesen, Tübingen, p. 239-64.

KNEEPKENS, C.H. 1996a. «Aimericus», *Lexicon Grammaticorum, Who's who in the History of World Linguistics,* éd. H. Stammerjohann, Tübingen, p. 13-14.

KNEEPKENS, C.H. 1996b. «Tebaldus», *Lexicon Grammaticorum, Who's who in the History of World Linguistics,* éd. H. Stammerjohann, Tübingen, p. 908.

KNUDSEN, C. 1982. «Intentions and impositions», *The Cambridge History of Late medieval Philosophy*, Cambridge.

KRISTELLER, P.O. 1963-97. *Iter Italicum. A finding list of uncatalogued or incompletely catalogued humanistic manuscripts of the Renaissance in Italian and other libraries*, London-Leiden, 10 vol.

L'ambiguïté, cinq études historiques réunies par I. Rosier, Lille, 1988.

L'enseignement de la philosophie au XIII^e s. Autour du «Guide de l'étudiant» du ms. Ripoll 109. Actes du colloque international édités, avec un supplément d'études et de textes, par Cl. LAFLEUR - J. CARRIER, Turnhout (Studia Artistarum 5), 1997.

L'enseignement des disciplines à la Faculté des Arts (Paris et Oxford, XIIIe-XVe siècles). Actes du colloque international éd. O. Weijers et L. Holtz, Turnhout, 1997 (Studia Artistarum 4).

L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières. Actes du colloque de Chantilly, éd. I. Rosier, Louvain, 1988.

LAFLEUR, Cl. 1988. *Quatre introductions à la philosophie au XIIIe siècle. Textes critiques et étude historique,* Paris-Montréal.

LAFLEUR, Cl. 1992. «L'introduction à la philosophie *Ut testatur Aristotiles* (vers 1265-1270)», *Laval théologique et philosophique* 48, p. 81-107.

LAFLEUR, Cl. 1994. «La Philosophia d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283 (première partie)», *AHDLMA* 61, p. 149-226.

LAFLEUR, Cl. 1995. «La Philosophia d'Hervé le Breton (alias Henri le Breton) et le recueil d'introductions à la philosophie du ms. Oxford, Corpus Christi College 283» (2de partie), *AHDLMA* 62, p. 359-442.

LAFLEUR, Cl. 1997. «Introduction et plan détaillé du *Guide de l'étudiant*», *L'enseignement de la philosophie au XIIIe siècle...*, p. XI-XVII.

LAFLEUR, Cl. - CARRIER, J. 1997. «Partie II. Études et textes connexes», *L'enseignement de la philosophie au XIIIe siècle...*, p. 379-642.

LAPIDGE, M. 1982. «The Study of Latin Texts in late Anglo-Saxon England : the Evidence of Latin Glosses», *Latin and The Vernacular Languages in Early Medieval Britain*, éd. N. Brooks, Leicester, p. 99-140.

LAW, V. 1982. *The Insular Latin Grammarians,* Boydell Press.

LAW, V. 1986. «Panorama della grammatica normativa nel tredicesimo secolo», *Aspetti della letteratura latina nel secolo XIII*, éd. C. Leonardi - G. Orlandi, Perugia-Firenze, p. 125-147.

LAW, V. 1999. «Why write a verse grammar ?», *Journal of medieval latin* 9, p. 46-76.

LEADER, D.R. 1988. *A history of the University of Cambridge*, Cambridge.

LECOINTRE-DUPONT, G. 1847-49. «Notice sur les *Annotations* de Jean Vincent de Melle, professeur à l'Université de Poitiers à un ouvrage de grammaire intitulé *Grecismus*», *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest,* 1ère série, t. V, p. 41-47.

LEHMANN, P. 1918. *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*, I, München.

LEHMANN, P. 1928. *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*, II, München.

LEHMANN, P. 1959. «Die Bibliothek des Klosters Beinwill um 1200», *Erforschung des Mittelalters*, II, Stuttgart, p. 157-70.

LEHMANN, P. 1963. *Parodie im Mittelalter*, Stuttgart

LEOTTA, R. 1988. «Il "De ornamentis verborum" di Marbodo», *Studi Medievali* 29, p. 103-27.

LEOTTA, R. 1998 (éd.). *De ornamentis verborum. Liber decem capitulorum. Retorica, mitologia e moralità di un vescovo poeta (secc. XI-XII)*, Firenze.

Les arts mécaniques au Moyen Age, Montréal-Paris, Vrin, 1982 (Cahiers d'études médiévales 7).

Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales. Définition, critique et exploitation. Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve (25-27 mai 1981), Louvain-la-Neuve, 1982.

Les manuscrits des lexiques et glossaires de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge. Actes du Colloque international organisé par le Ettore Majorana Centre for Scientific Culture (Erice, 23-30 septembre 1994), éd. J. HAMESSE, Louvain-la-Neuve, 1996.

Lexicon Grammaticorum, Who's who in the History of World Linguistics, éd. H. Stammerjohann, Tübingen, 1996.

LIBERA, A. de. 1991. «Roger Bacon et la référence vide. Sur quelques antécédents médiévaux du paradoxe de Meinong», *Lectionum varietates. Hommage à Paul Vignaux (1904-1987)*, éd. J. Jolivet, Z. Kaluza, A. De Libera, Paris (Études de Philosophie médiévale LXV), p. 85-120.

LIBERA, A. de. 1994[3]. *La Philosophie médiévale*, Paris.

LIBERA, A. de. 1996. «Peter of Spain», *Lexicon Grammaticorum, Who's who in the History of World Linguistics,* éd. H. Stammerjohann, Tübingen, p. 719-20.

LÖFSTEDT, B. 1990. «Fragmente im Anonymus ad Cuimnanum», *Eranos* 88, p. 121-124.

LOHMEYER, K. 1901. «Ebrard von Béthune. Eine Untersuchung über den Verfasser des *Graecismus* und *Laborintus*», *Romanische Forschungen*, 11, p. 412-430.

LONGNON, A. 1907-8. *Pouillés de la province de Reims*, Paris, 2 vol. (Recueil des historiens de la France. Pouillés VI).

LUSIGNAN, S. 1986. *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française aux XIII[e] et XIV[e] siècles*, Paris-Montréal.

MAIERU, A. 1972. *Terminologia logica della tarda scolastica*, Roma (Lessico Intellettuale Europeo VIII).

MANITIUS, M. 1931. *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, Munich, t. III.

Manuels, programmes de cours et techniques d'enseignement dans les universités médiévales. Actes du Colloque international de Louvain-la-Neuve (9-11 septembre 1993), éd. J. Hamesse, Louvain-la-Neuve, 1994.

MARMO, C. 1991a. «Anonymi Philosophia 'Sicut dicitur ab Aristotile'. A Parisian Prologue to Porphyry». *CIMAGL* 61, p. 140-46.

MARMO, C. 1991b. «Quaestiones super primum librum Posteriorum. Proemium», *CIMAGL* 61, p. 107-39

MARMO, C. 1994. *Semiotica e linguaggio nella scolastica : Parigi, Bologna, Erfurt 1270-1330. La semiotica dei Modisti*, Roma.

MARMO, C. 1995. «A Pragmatic Approach to Language in Modism», *Sprachtheorie in Spätantike und Mittelalter*, éd. S. Ebbesen, Tübingen (Geschichte der Sprachtheorie 3), p. 169-183.

MARTIN, R.M. - GALLET, R.M. 1932-52 (éd.). *Œuvres de Robert de Melun*, Louvain.

MERRILEES, B. - EDWARDS, W. 1994 (éd.). *Firmini Verris Dictionarius / Dictionnaire latin-français de Firmin Le Ver*, Turnhout (CCLL 1).

MEYER, P. 1897. «Notice sur les *Corrogationes Promothei* d'Alexandre Neckam», *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale et autres bibliothèques* XXXV 2, Paris, p. 641-682.

MICHAUD-QUENTIN, P. 1969. «Les termes *logica* et *dialectica* au Moyen Age», *Arts libéraux et philosophie au Moyen Age. Actes du IV^e Congrès international de philosophie médiévale*, Paris-Montréal, p. 855-62.

MINNIS, A.J. 1988[2]. *Medieval theory of authorship*, London.

MORAND, F. 1863. «Questions d'histoire littéraire : Au sujet du *Doctrinale Metricum* d'Alexandre de Villedieu, de ses glosateurs et, particulièrement, de Nicolas Francisci», *Revue des Sociétés savantes des départements*, troisième série, t. II, p. 50-59.

MÖSER-MERSKY, G. 1962. *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Österreichs*, III : *Steiermark*, Graz-Wien-Köln.

MUNK-OLSEN, B. 1982-89. *L'étude des classiques latins aux XI^e et XII^e s.*, Paris, 4 vol.

MURPHY, J.J. 1974. *Rhetoric in the Middle Ages. A History of Rhetorical Theory from St. Augustine to the Renaissance*, Berkeley.

MURPHY, J.J. 1990. «Topos and Figura, Historical cause and effect ?», *De Ortu Grammaticae*, éd. G.L. Bursill-Hall, S. Ebbesen, K. Koerner, Amsterdam-Philadelphie, p. 239-253.

MUZERELLE, D. 1985. *Vocabulaire codicologique. Répertoire méthodique des termes français relatifs aux manuscrits*, Paris.

NAUWELAERTS, M.-A. 1973. «*Grammatici*, *Summularii* et autres auteurs réprouvés : Érasme et ses contemporains à la remorque de Valla», dans *Paedagogica Historica*, 13, p. 471-85.

OESER, W. 1974. «Eberhardi Bethuniensis Graecismus. Ein Handschriftenfragment im Diözesanarchiv des Bistums Münster», *Westfalen* LII, p. 110-117.

OTTAVIANO, C. 1935. *Un brano inedito della "Philosophia" di Guglielmo di Conches*, Napoli.

OTTO, A. 1955. *Iohannis Dacie opera*, Hafniae (Corpus philosophorum Danicorum medii aevi I).

OUY, G. 1999. *Les manuscrits de l'abbaye de Saint-Victor : catalogue établi sur la base du répertoire de Claude de Grandrue (1514)*, Paris, 2 vol.

PAETOW, L.J. 1914 (éd.). *The Morale Scholarium of John of Garland* (Memoirs of the University of California 4, 2).

PAULHART, H. 1971. *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Österreichs*, V : *Oberösterreich*, Graz-Wien-Köln.

PELLEGRIN, E. 1986. «Catalogue des manuscrits de Jean et Pierre Bourdelot. Concordance», *Scriptorium* 40/2, p. 202-32.

PELLEGRIN, E. 1988. *Bibliothèques retrouvées. Manuscrits, bibliothèques et bibliophiles du Moyen Âge et de la Renaissance*, Paris.

*PELLEGRIN, E. 1944-45 (1947). «La bibliothèque de l'ancien collège de Dormans-Beauvais à Paris», *Bulletin Philologique et Historique*, p. 99-164 ; *Bibliothèques Retrouvées* p. 3-68.

*PELLEGRIN, E. 1947-48. «La bibliothèque du Collège de Hubant, dit de l'Ave Maria à Paris», *Bibliothèque de l'École des Chartes* 107, p. 68-73 ; *Bibliothèques Retrouvées* p. 69-75.

*PELLEGRIN, E. 1957. «Les "Remedia Amoris" d'Ovide, texte scolaire médiéval», *Bibliothèque de l'École des Chartes* 115, p. 172-179 ; *Bibliothèques Retrouvées* p. 409-16.

PINBORG, J. 1967. *Die Entwicklung der Sprachtheorie im Mittelalter*, Münster (Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters XLII/2).

PINBORG, J. 1975. «Radulphus Brito's Sophism on Second Intentions», *Vivarium* 13/2, p. 117-52.

PINBORG, J. - ROOS, H. 1969 (éd.). *Boethius de Dacia. Modi significandi sive Quaestiones super Priscianum minorem*, Hafniae (Corpus philosophorum Danicorum medii aevi IV).

POWITZ, G. 1978. «Johannes de Mera, ein Brabanter Lexicograph des 14. Jahrhunderts», *Mittellateinisches Jahrbuch* 13, p. 204-16.

POWITZ, G. 1986. «Zwei grammatische opuscula des Ludolf von Lucowe», *Codices manuscripti* 12/4, p. 133-36.

POWITZ, G. 1996. «Le *Catholicon* - Esquisse de son histoire», *Les manuscrits des lexiques et glossaires de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge...*, p. 299-336.

QUAIN, E.A. 1945. «The medieval *accessus ad auctores*», *Traditio* III, p. 215-264.

REICHLING, D. 1893 (éd.). *Das Doctrinale des Alexander de Villa-Dei, Kritisch-Exegetische Ausgabe*, Berlin.

REILLY, L. 1993 (éd.). *Petrus Helias, Summa super Priscianum*, Toronto.

REINJDERS, H.F. 1971-72. «Aimericus, *Ars lectoria*», *Vivarium* 9, p. 119-37 ; 10, 41-101 et 124-76.

RIESSNER, C. 1965. *Die 'Magnae Derivationes' des Uguccione da Pisa und ihre Bedeutung für die romanische Philologie*, Roma.

RIGG, A.G. 1991. «Richard Pluto's "Equivoca". An Edition», *Latomus* 50, p. 563-80.

ROSIER, I. 1983a. «Roger Bacon et le problème du sujet sous-entendu», *HEL* 5, p. 31-39.

ROSIER, I. 1983b. «L'un et le multiple : Problème sémantique de la tradition médiévale des commentaires sur les *Réfutations sophistiques* d'Aristote», *Modèles linguistiques* V/2, p. 39-68.

ROSIER, I. 1983c. *La grammaire spéculative des modistes*, Lille.

ROSIER, I. 1987. «Les acceptions du terme 'substantia' chez Pierre Hélie», *Gilbert de Poitiers et ses contemporains, aux origines de la Logica modernorum*, éd. A. de Libéra et J. Jolivet, Naples, p. 299-324.

ROSIER, I. 1988a. «Le traitement spéculatif des constructions figurées au treizième siècle», *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières. Actes du colloque de Chantilly*, éd. I. Rosier, Louvain, p. 181-204.

ROSIER, I. 1988b. *L'ambiguïté, cinq études historiques réunies par I. Rosier*, Lille.

ROSIER, I. 1988c. «O MAGISTER... Grammaticalité et intelligibilité selon un sophisme du XIII[e] siècle», *CIMAGL* 56, p. 1-102.

ROSIER, I. 1988d. «Évolution des notions d'*equivocatio* et *univocatio* au XII[e] siècle», dans *L'ambiguïté, cinq études historiques réunies par I. Rosier*, Lille, p. 103-166.

ROSIER, I. 1989. «Un sophisme grammatical modiste de maître Gauthier d'Ailly», *CIMAGL* 59, p. 181-232.

ROSIER, I. 1991. «Les Sophismes grammaticaux au XIII[e] s.», *Medioevo* 17, p. 175-230.

ROSIER, I. 1992a. «Quelques aspects de la diversité des discussions médiévales sur l'adjectif», *HEL* 14/1, p. 75-100.

ROSIER, I. 1992b. «Matthieu de Bologne et les divers aspects du pré-modisme», *L'insegnamento della logica a Bologna nel XIV secolo*, Bologna (Studi e memorie per la storia dell'Università di Bologna. Nuova serie 8), p. 73-164.

ROSIER, I. 1992c. «L'adjectif dans la tradition latine : la grammaire médiévale, textes choisis et traduits», *Archives et Documents de la SHESL*, seconde série n° 6, p. 23-39.

ROSIER, I. 1994. *La parole comme acte. Sur la grammaire et la sémantique au XIII[e] siècle*, Paris.

ROSIER, I. 1995. «Henri de Gand, le *De Dialectica* d'Augustin, et l'institution des noms divins», *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* VI, p. 145-253.

ROSIER, I. 1997a. «La grammaire dans le Guide de l'étudiant», *L'enseignement de la philosophie au XIII[e] siècle...*, p. 255-79.

ROSIER-CATACH, I. 1997b. «Roger Bacon and grammar», *Roger Bacon and the sciences. Commemorative essays*, ed. J. Hackett, Leiden-New York-Köln, p. 67-102.

ROSIER, I. 1997c. «Prata rident», *Langages et philosophie. Hommage à Jean Jolivet*, éd. A. de Libera, A. Elamrani-Jamal, A. Galonnier, Paris (Études de Philosophie médiéévale 74), p. 155-76.

ROSIER-CATACH, I. 1998a. «La grammatica practica du ms. British Museum V A IV. Roger Bacon, les lexicographes et l'étymologie», *L'étymologie de l'Antiquité à la Renaissance*, éd. C. Buridant, p. 97-125.

ROSIER-CATACH, I. 1998b. «Quelques textes sur l'étymologie au Moyen Âge», *L'étymologie de l'Antiquité à la Renaissance*, éd. C. Buridant, p. 221-29.

ROSIER-CATACH, I. 1998c. *Le 'Tractatus de constructione' de Gosvin de Marbais*, Nimègue.

ROSIER-CATACH, I. 1999. «Modisme, Pré-modisme, proto-modisme : vers une définition modulaire», *Medieval Analyses in Language and Cognition. Acts of the Symposium. The Copenhague School of Medieval Philosophy, January 10-13 1996*, ed. by S. Ebbesen and R.L. Friedman, Copenhague, p. 45-81.

ROSIER-CATACH, I. à paraître-a. «Variations médiévales sur l'opposition entre signification ad placitum et signification naturelle», *Tenth European Symposium for Medieval Logic and Semantics : The Commentaries on Aristotle's De Interpretatione, the Medieval Tradition*, éd. H. Braakhuis et C.H. Kneepkens.

ROSIER-CATACH, I. à paraître-b. «La tradition de la grammaire universitaire», *Manuscripts and tradition of grammatical texts from Antiquity to the Renaissance. Actes du colloque d'Erice, 16-23 octobre 1997.*

ROSIER, I. - STEFANINI, J. 1990. «Théories médiévales du pronom et du nom général», *De Ortu Grammaticae*, éd. G.L. Bursill-Hall, S. Ebbesen, K. Koerner, Amsterdam-Philadelphie, p. 285-303.

ROSIER-CATACH, I. - EBBESEN, S. 1997. «Two Roberts and Peter of Spain. Excerpts from the Vatican and Todi Commentaries», *CIMAGL* 67, p. 200-88.

ROUSE, R.H. 1973. «Manuscripts belonging to Richard de Fournival», *RHT* 3, p. 253-69.

RUF, P. 1932. *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*, III, München.

SAMARAN, Ch. - MARICHAL, R. 1974. *Catalogue des manuscrits en écriture latine portant des indications de date, de lieu ou de copiste*, Paris (t. III).

SCHELER, A. 1867. *Trois traités de lexicographie latine du XII^e^ et du XIII^e^ siècle*, Leipzig.

SCHENKL, H. 1969. *Bibliotheca patrum latinorum britannica*, Hildesheim.

SCHINDEL, U. 1975. *Die lateinischen Figurenlehren des 5. bis 7. Jahrhunderts und Donats Vergilkommentar*, Göttingen.

SCHMÜCKER, L. 1984 (éd.). *Robertus Kilwardby, O. P. In Donati artem maiorem III*, Brixen.

SHARPE, R. 1997. *A handlist of the latin writers of Great Britain and Ireland before 1540*, Turnhout (Publications of The Journal of medieval latin 1).

SILVESTRE, H. 1967. «"Quanto iuniores, tanto perspicaciores". Antécédents à la Querelle des Anciens et des Modernes», *Recueil Commémoratif du X^e^ anniversaire de la Faculté de Philosophie et Lettres*, Louvain-Paris, p. 231-255.

SIRRIDGE, M. 1980. «Notulae super Priscianum minorem Magistri Jordani», *CIMAGL* 36.

SIRRIDGE, M. 1988a. «Institutiones Grammaticae XVII 187 : three reactions», *L'héritage des grammairiens latins de l'Antiquité aux Lumières. Actes du colloque de Chantilly*, éd. I. Rosier, Louvain, p. 171-80.

SIRRIDGE, M. 1988b. «Robert Kilwardby as "Scientific Grammarian"», *HEL* 10/1, p. 7-28.

SIVO, V. 1996. «Una fonte del *Graecismus* di Eberardo di Béthune : il *Liber Pauperum* di Giovanni di Beauvais», *Studi Umanistici Piceni* 16, p. 109-121.

SPRINGHETTI, E. 1967. *Latinitas fontium philosophiae scholasticae*, Roma.

TAYLOR, B - DUFFELL, M.J. - BURNETT, C.S.F. 1998. «Proverbia Senece et versus Ebrardi super eadem. MS Cambridge, Gonville and Caius College, 122/59, pp. 12-29», *Euphrosyne* 26, p. 357-78.

THUROT, Ch. 1850a. *De Alexandri de Villa-Dei Doctrinali, ejusque fortuna*, Paris.

THUROT, Ch. 1850b. *De l'organisation de l'enseignement dans l'Université de Paris au Moyen Age*, Paris (Reprint Minerva 1967).

THUROT, Ch. 1868. *Notices et extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au Moyen Âge*, XXII 2, Paris (Repr. Minerva 1964).

THUROT, Ch. 1870. «Documents relatifs à l'histoire de la poésie latine au Moyen Âge», *Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions*, 2e série, t. VI, p. 259-69.

VAN DEN AUWEELE, D. 1977. «Note sur le *Graecismus* d'Évrard de Béthune. A propos de deux fragments de manuscrits», *Archives et Bibliothèques de Belgique* 48, p. 630-635.

VERNET, F. 1911. «Ébrard, ou Éberhard, ou Évrard de Béthune», *Dictionnaire de Théologie catholique* IV, col. 1995-98.

VICAIRE, M.-H. 1977. «'Contra Iudaeos' méridionaux au début du XIIIe s. Alain de Lille, Évrard de Béthune, Guillaume de Bourges», *Juifs et judaïsme de Languedoc*, Toulouse, p. 269-93.

WALTHER, H. 1963-86 (= Prov.). *Proverbia sententiaeque latinitatis medii aevi. Lateinische Sprichwörter und Sentenzen des Mittelalters in alphabetischer Anordnung*, Göttingen.

WALTHER, H. 1969[2] (= Init.). *Initia carminum ac versuum medii aevi posterioris latinorum. Alphabetisches Verzeichnis der Versanfänge mittellateinischer Dichtung*, Göttingen.

WATTENBACH, W. 1883. «Mittheilungen aus Handschriften», *Neues Archiv* 8, p. 191-193.

WEIJERS, O. 1989. «Lexicography in the Middle Ages», *Viator* 20, p. 139-153.

WEIJERS, O. 1991. «Dictionnaires et répertoires au Moyen Âge : une étude du vocabulaire», *CIVICIMA. Études sur le vocabulaire intellectuel du Moyen Âge IV*, Louvain.

WEIJERS, O. 1996. *Le maniement du savoir. Pratiques intellectuelles à l'époque des premières universités (XIIIe-XIVe siècles)*, Turnhout.

WEISHEIPL, J.E. 1965. «Classification of science in medieval thought», *Medieval Studies* 27, p. 54-90.

WIELAND, G.R. 1985. «The glossed manuscript : classbook or library book ?», *Anglo-Saxon England* 14, p. 153-73.

WILLIAMS, J.R. 1972. «The 'De differentiis et derivationibus grecorum' attributed to William of Corbeil», *Viator* 3, p. 298-301.

WILSON, E.F. 1933. «The *Georgica Spiritualia* of John of Garland», *Speculum* 8, p. 358-77.

WOODS, M.C. 1991. «A medieval rhetoric goes to school - and to the university : the commentaries on the *Poetria nova*», *Rhetorica* 9, p. 55-65.

WRIGHT, Th. 1857. *A volume of vocabularies... from the tenth century to the fifteenth*, s. l.

WROBEL, J. 1887. *Der Graecismus von Eberhard von Béthune*, Breslau.

YUKIO, I. - EBBESEN, S. 1992. «Logico-Theological Schools from the Second Half of the 12th century : A List of Sources», *Vivarium* 30, p. 173-210.

Index

Adénulfe d'Anagni 126; 134; 151; 166
Aimericus 21
Alain de Lille 8; 84; 135; 140; 141; 145; 146; 163; 168; 169; 352; 433
Albéric de Paris 30; 379
Albert le Grand 2; 132
Alexandre de Villedieu, *Doctrinale* 14; 17; 18; 21; 27; 28; 35-40; 42; 50; 69; 70; 73; 76; 86; 90; 91; 93; 117; 119; 121; 124; 130; 132; 147; 155; 157; 166; 171; 173; 179; 182; 187; 194; 213; 220; 228; 229; 286; 289; 299; 302; 314; 316; 317; 324; 329; 332; 333; 335; 343; 358; 396; *v. aussi Glose Admirantes*
Alexandre Neckam 17; 161; 228; 286; 357
Alpharabi 163
Alvarez 364
Anonyme de Prague 238
Anonyme, *Accessus philosophorum* 140
Anonyme, *Brevilogus* 266; 292
Anonyme, *Dicit Aristotiles* 139; 140; 142; 146; 150; 151
Anonyme, *Disticha Catonis* 10; 13; 292; 328; 394
Anonyme, *Felix nimium* 136; 140; 141; 142; 146; 147
Anonyme, *Guide de l'Étudiant* 157; 176; 177
Anonyme, *Philosophica disciplina* 140; 156; 165
Anonyme, *Rhetorica ad Herennium* 229
Anonyme, *Sicut dicitur ab Aristotile* 151
Anonyme, *Tocius eloquentie* 429
Anonyme, *Ut ait Tullius* 143; 145; 147; 150; 151; 155
Anonyme, *Ut ait Victorinus* 130
Anonyme, *Ut testatur Aristotiles* 123; 130; 136; 139; 140; 146; 147
Anonyme, *Vocabularius Ex quo* 266; 289; 292
Anonymus ad Cuimnanum 148; 170
Anonymus Cordubensis 160; 163
Apollonius Dyscole 349
Aristote 132; 133; 134; 138; 143; 144; 147; 160; 233; 382; 385
Arnoul de Provence 133; 140; 145; 147; 148; 150; 151; 155; 161; 166
Aubry de Reims 130; 139; 140; 141; 143; 144; 145; 146; 147; 148; 150; 160
Augustin 150; 257; 259
Averroès 144; 160
Avicenne 143; 149
Bède 45; 79; 80; 81; 305; 329
Bene da Firenze 228; 229; 282; 283
Bernardus Provincialis 204
Boèce 84; 124; 135; 138; 142; 172; 177; 259; 328; 378; 393
Boèce de Dacie 127; 157; 179; 401; 407; 419; 420; 421; 424; 427; 438; 442

Caecilius de Calactè 299
Carolus Erlandi 77
Cassiodore 229; 297; 298; 339; 386
Conrad d'Hirsau 187
Conrad de Mure 28; 266; 292
Consentius 358
Démocrite 141
Diomède 161
Dominique Gundissalvi 127; 145; 146; 156; 161
Donat 1; 12; 15; 22; 25; 45; 49; 51; 69; 74; 76; 79; 80; 98; 132; 147; 167; 177; 178; 195; 205; 256; 299; 301; 306; 326; 327; 332; 343; 354; 357; 363; 386; 402; 418; 432; 434
Ennode 163
Eudoxe 141
Eustrate 133; 134; 144; 147; 152
Évrard de Béthune 7-42 *et passim*
Antihaeresis 8; 10
Graecismus 9-42
Évrard l'Allemand 10; 28
Firmin le Ver 292
Focand Monier 121
François d'Assise 276
Gautier de Châtillon 329; 386; 395
Gentile da Cingoli 410
Geoffroy de Vinsauf 39
Gérard de Vendeuil 92
Gilbert de la Porrée 8; 33
Giovanni del Virgilio 183; 185
Glose Admirantes 29; 76; 79; 109; 119; 157; 195; 303; 317; 318; 324; 328; 352; 355; 357-361; *v. aussi Alexandre de Villedieu*
Gosvin de Marbais 89
Guerric de Saint-Quentin 180
Guillaume Brito 29; 228; 281; 283; 286; 292; 450
Guillaume de Bourges 276
Guillaume de Clara 130
Guillaume de Conches 58; 153; 214; 357; 429; 431
Guillaume de Moerbeke 133
Henri d'Avranches 36; 284
Henri de Crissey 256
Henri de Gand 259
Henri le Breton 148
Hervé du Bourg-Dieu 199
Hervé le Breton 130; 141; 144
Horace 328; 392
Hugues de Saint-Victor 49; 127; 149; 151; 152
Hugues de Trimberg 29
Hugutio de Pise 215; 228; 245; 249; 255; 265; 279; 283-286; 289; 292; 295; 313; 315
Ilias latina 328; 394
Iohannes Divionensis 94
Iohannes Monacus 94
Iohannes vice doctor Divionis 94; *v. aussi Jupiter*
Isaac Israeli 84; 135
Isidore de Séville 45; 49; 51; 69; 79-80; 98-99; 161-162; 165; 170-171; 195; 229; 256; 279; 286; 302; 394
Israël Erlandi 77
Ivo 182
J. Landaviani 121
Jean Buridan 194
Jean de Clacy 92
Jean de Dacie 2; 126; 132; 139; 140-146; 148; 150; 151; 157; 162; 165; 401; 420
Jean de Garlande 27; 34; 36; 69; 71-76; 78; 88; 99; 120; 193; 194; 205; 228; 265; 274; 280-283; 288; 331; 333; 344
réviseur du *Doctrinale* 14
Accentuarium 39; 70; 72; 75
Clavis compendii 14; 67-69; 84; 205
commentateur du *Doctrinale* 69; 71; 119
Compendium gramatice 68
Unus omnium 71

Jean de Gênes 29; 50; 228; 246; 251; 252; 255; 289
Catholicon 229; 284; 292
Jean de Mera 291
Jean de Saint-Bertin 231
Jean de Salisbury 141; 348
Jean de Wolve 157
Jean dit de Vignai 93; 124; 130
Jean du Val 118
Jean Duns Scot 451
Jean Vincent de Melle 121
Jérôme 141; 169; 170
Jérôme (pseudo) 170
John Blund 148
Jordan 126; 155; 157; 172; 180; 183
Jupiter 86; 88; 91; 101; 104; 111; 115-119; 121-122; 128; 132; 139-140; 143-144; 160; 162; 165; 167; 179; 182; 185; 194; 203; 206; 214; 220; 231; 239; 250; 254; 273; 282; 363; 418; 421; 423; 424; 432; 443; 449; *v. aussi Yon*
Jupiter Monoculus 87; 90; 91
Juvénal 328; 392
Leucippus 219
Louis IX 276
Lucain 328; 393
Ludolphe de Lucho 125; 157; 163; 166
Marbode 229
Marbode (pseudo) 329
Marius Victorinus 394
Martianus Capella 229
Martin de Dacie 127; 401; 406; 407; 424; 438
Mathieu de Bologne 419
Matthieu de Vendôme 37; 49; 328; 329; 386; 396
Maximus Victorinus 149; 305
Michel de Marbais 2; 58; 402; 419; 424; 439; 440; 441; 442; 447
Michel Scot 133; 139; 145
Montaigne 198
Nicolas de Brakendale 71; 72
Nicolas de Paris 151; 157; 158; 166; 176; 177; 179
Olivier le Breton 130; 141; 143; 144; 147; 148; 150; 151; 155; 163; 166; 171
Onulf de Spire 229
Osbern de Gloucester 228
Ovide 173; 183; 327; 390; 391; 392
Ovide (pseudo) 397
Pace de Ferrare 39
Pamphile 329
Pamphilus 396
Papias 227; 255; 283; 286; 289; 292; 342
Perse 84; 135; 328; 393
Pétrone 140; 141
Petrus Croccus 124; 130; 147; 155; 163; 166; 171; 173; 179; 180; 182; 186; 187
Pierre d'Auvergne 124; 181; 238
Pierre d'Espagne 147; 189
Pierre d'Espagne (grammaticus) 32; 35; 348
Pierre d'Espagne 130
Pierre d'Irlande 155
Pierre de Blois 93
Pierre de Montdidier 92
Pierre Hélie 2; 23; 30; 32; 35; 58; 78; 81; 93; 108; 140; 161; 164-165; 179; 195; 241-242; 244-245; 248-251; 284; 312; 327; 348; 365; 367-368; 382; 386; 403-404; 409; 429-430; 437; 442-443
Pierre le Vénérable 192
Pierre Lombard 150
Pierre Riga 93
Platon 138
Plaute 393
Pompée 2; 51; 78; 80; 304; 337
Porphyre 126
Priscien 15; 20-22; 79-80; 125-126; 133; 140; 164; 167-169; 177-178; 180; 195; 253; 267;

286; 289; 297; 305; 327; 357; 402; 421; 429-430; 432; 443
Quintilien 141; 232
Rabelais 198
Raoul de Beauvais 153
Raoul le Breton 2; 58; 157-158; 402; 407; 409; 422-424; 428; 436; 439; 447; 451
Remi d'Auxerre 2; 78; 164; 311; 337; 362; 365; 386
Richard de Fournival 28
Richard de Saint-Victor 133; 152
Richard Pluto 239; 265; 268
Robert de Melun 198; 205
Robert de Paris 358
Robert Grosseteste 133
Robert Kilwardby 50; 67; 76; 79; 124-125; 127; 146; 150; 155; 158; 172; 175; 179-180; 183; 184; 186; 196; 213; 258; 308; 317; 322; 323; 343; 355; 357-359; 367; 368
Robertus Anglicus, commentateur de Pierre d'Espagne 130; 147
Robertus Anglicus, commentateur de Priscien 126; 181
Roger Bacon 50; 76; 194; 245; 252; 254; 255; 367
Salluste 84; 135
Sedulius 328; 394
Sénèque 141
Serlon de Wilton 265
Servius 172
Siger de Courtrai 402
Simon 126; 135; 162; 166; 419
Simon de Dacie 157; 218; 401
Simon de Faversham 237
Simon de Montfort 84; 329
Stace 328; 393
Térence 328; 393
Terentianus Maurus 394
Theodolus 329; 395
Thomas Becket 84; 329
Thomas d'Aquin 148
Thomas d'Erfurt 34; 402; 438
Tibinus de Prague 124
Vincent de Beauvais 50; 126; 130 133
Virgile 135; 172; 327; 367; 389
Virgile (pseudo) 84
Vulgate 394
Ydelphus 182
Yon 86; *v. aussi Jupiter*

Étudier les rapports entre un texte et ses gloses, c'est plonger au cœur même de la pensée médiévale. Cela est en particulier vrai pour la grammaire : les sommes grammaticales versifiées qui paraissent au début du XIII^{e} siècle, *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu et *Graecismus* d'Évrard de Béthune, incitent à la rédaction de gloses chargées d'éclairer le sens de ces textes, de justifier leur existence et leur statut par rapport aux grammaires antiques, et de les actualiser.

Après un point complet sur ce que l'on peut savoir du *Graecismus* et de son auteur, on trouvera ici une étude de la tradition des gloses qui l'accompagnent du XIII^{e} au XV^{e} siècle. Cette étude a été menée à partir d'un corpus de manuscrits provenant d'une aire géographique couvrant l'ensemble de l'Europe. Elle permet de rendre compte de toute une pluralité de contenus et d'usages et de se faire une idée plus précise de ce qu'est une glose.

La principale caractéristique d'une glose est sa fluidité, qui pose à l'historien des problèmes de recension et d'autorité. Ce texte mouvant a-t-il encore une unité ? On a choisi ici d'employer le mot « glose » au pluriel : différentes traditions peuvent être identifiées, une véritable stratification reconstituée. Cette stratification est visible aussi bien dans la forme matérielle (glose interlinéaire, marginale ou intercalaire, paraphrase ou commentaire par questions) que dans le contenu doctrinal. On verra dans cet ouvrage à quel point la forme et le fond sont liés dans le cas de ces gloses médiévales, et que l'histoire des textes voire l'histoire des idées ne saurait en ce domaine faire l'économie de celle des manuscrits.

De même, l'étude des textes et des manuscrits éclaire les pratiques de l'enseignement médiéval. Les glosateurs, anciens étudiants des Facultés des Arts, apparaissent ainsi comme des médiateurs qui diffusent dans les écoles de grammaire les acquisitions les plus récentes de la grammaire spéculative élaborée à l'Université.

Anne Grondeux, archiviste-paléographe, docteur en linguistique (Paris VII), est ingénieur de recherche au CNRS (IRHT, Paris). Elle a édité en 1998 *(Brepols, Corpus christianorum. Lexica latina medii aevi 2)* le glossaire latin-français du manuscrit Montpellier H236.